

VOYAGE
DANS LA GRÈCE.

TOME PREMIER.



Oderint dum metuant.

VOYAGE
DANS LA GRÈCE,

COMPRENANT

La description ancienne et moderne de l'Épire, de l'Illyrie grecque, de la Macédoine Cisaxienne, d'une partie de la Triballie, de la Thessalie, de l'Acarnanie, de l'Étolie ancienne et Épictète, de la Locride Hespérienne, de la Doride, et du Péloponèse; avec des considérations sur l'archéologie, la numismatique, les mœurs, les arts, l'industrie et le commerce des habitants de ces provinces;

PAR F. C. H. L. POUQUEVILLE,

Ancien consul-général de France près d'Ali, pacha de Janina; correspondant de l'Académie royale des Inscriptions et Belles Lettres de l'Institut de France; de l'Académie Ionienne de Corcyre; etc.

OUVRAGE ORNÉ DE FIGURES, ET ENRICHI DE CARTES GÉOGRAPHIQUES DRESSÉES PAR M. BARBIÉ DU BOCAGE, DE L'INSTITUT DE FRANCE.

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXX.

PRÉFACE.

C'EST un avantage dont je sens toute l'importance, en publiant un ouvrage à-la-fois historique et descriptif, que d'avoir à faire connaître l'état de la Grèce. Cette contrée, théâtre de gloire, d'illustration et de malheurs, loin d'avoir épuisé l'admiration, la réveille par un si grand nombre de souvenirs éloquents, que les moindres relations des voyageurs qui en ont parlé ont intéressé, à défaut même de mérite intrinsèque, parce qu'on est toujours certain de fixer l'attention quand il est question du territoire mythologique. A la vérité, la plupart de ces productions, qui sont au *voyage* ce que le *roman* est à l'histoire, n'ont pas survécu à la vogue du moment; et un succès de circonstance ne pouvait entrer dans mes vues, lorsque je me décidai, en 1805, à retourner dans le Levant.

Je venais d'être nommé consul-général près d'Ali pacha, visir de Janina; je ne vis que des devoirs à remplir, des fatigues à supporter,

des jouissances tardives dans l'avenir, où les voyageurs affranchis d'obligations n'aperçoivent que des délassements, et le moyen d'acquérir de la célébrité. Je balançai donc à renoncer à mes goûts paisibles, car l'Orient n'était plus pour moi une terre de prestiges, pour entrer dans une carrière orageuse qui me mettait en rapport avec un homme déja plus que fameux dans la Turquie par les crimes auxquels il doit son élévation. Mais, en réfléchissant que j'avais contracté une sorte d'engagement avec le public, qui avait fait un accueil trop favorable à mon Voyage en Morée, à Constantinople et en Albanie, publié la même année, pour ne pas saisir l'occasion de remplir une tâche que j'avais à peine ébauchée, mes irrésolutions cessèrent. J'acceptai donc avec reconnaissance l'honneur que me faisait un ministère protecteur des sciences et des belles-lettres (car l'esprit des découvertes utiles anima de tout temps celui des affaires étrangères), qui m'offrait une occasion unique de connaître la Grèce; et je partis en disant adieu pour long-temps à la France ainsi qu'à mes amis.

Mes instructions portaient que je devais exécuter, indépendamment des fonctions auxquelles j'étais appelé, le voyage dans la terre classique, non à la manière de ceux qui n'a-

bordent dans un pays que pour l'*honorer* d'un coup-d'œil, mais en m'identifiant avec lui. On n'attendait pas de moi des notes ou des croquis relevés au milieu de la confusion des langues et des ruines, mais une description exacte du pays, sans rien supposer; une étude approfondie des institutions et des mœurs, débarrassée de maximes ou de métaphores qui servent communément à voiler des allusions ou des arrière-pensées. D'après ces bases précises, je présumai que mon plan était entièrement tracé par les auteurs anciens, et qu'il fallait simplement rechercher la Grèce dans la Grèce, en les prenant pour guides et pour autorité quand ils s'accordent avec les lumières de la raison, que le Ciel a départies à l'homme afin de distinguer, en tout état de cause, l'erreur de la vérité.

Conformément à ces idées naturelles, je pensai qu'avant l'époque desirée par les savants, où les Visconti futurs viendront librement interroger les ruines de la Grèce; Arrago, digne émule de Thalès et d'Euclide, déterminer astronomiquement les positions de ses villes renversées; Desfontaines ou Humbolt, en étudier la botanique; Haüy, en énumérer les richesses minéralogiques; et quelque autre infatigable Thouin, coordonner dans les jardins d'Alcinoüs le système des plantes décrites par Théo-

phraste et Dioscoride; je pensai, dis-je, que je rendrais un service de quelque importance, en débrouillant le chaos qui couvre l'antique Hellade. Quoique très-supérieure à mes forces, une pareille entreprise n'avait cependant rien de téméraire. Je connaissais la physionomie des hommes avec lesquels j'allais entrer en communication. Je savais le grec vulgaire assez bien pour traiter directement avec eux. Je possédais ce qu'il faut d'hellénique pour déchiffrer les inscriptions anciennes. Je n'étais point étranger aux sciences physiques ni à l'histoire naturelle; et pendant ma longue captivité aux Sept-Tours, le sage Nestor de l'Orient, M. Ruffin, m'avait suffisamment initié à la science du gouvernement turc, pour soutenir le caractère dont j'étais revêtu. Enfin ce fut sous les auspices de mon excellent ami M. Julien Bessières, qui avait été prisonnier d'Ali pacha (1), qu'après avoir traversé l'Italie et parcouru l'état de Raguse, j'abordai à Port-Panorme dans l'Acrocéraune.

Quelques jours après, je vis Ali pacha, qui

(1) M. le chevalier Julien Bessières, qui était chargé d'une mission diplomatique, a rempli depuis ce temps les fonctions de consul-général à Venise, de commissaire impérial à Corfou, d'intendant d'armée en Espagne, de préfet avant et depuis la restauration; et il a laissé partout des souvenirs aussi honorables que justement mérités.

n'était pas tel qu'on me l'avait représenté, et l'Épire tout autrement que je ne l'avais décrite. Avec quels transports je parcourus cette terre de nouvelle découverte; car, quoique connue des anciens, la perte de leurs ouvrages, pour me servir des expressions du savant M. Gossellin, fait qu'elle nous est moins connue que la majeure partie du nouveau monde. Je voyageai, je moissonnai à pleines mains; et trois ans après mon départ de France, je me trouvai assez riche en matériaux pour essayer de faire connaître dans leur ensemble l'Épire ainsi que l'Illyrie macédonienne.

Cette opération me paraissait d'autant plus facile que, sur soixante-dix villes des Épirotes renversées par Paul-Émile, j'en avais retrouvé cinquante-cinq, dont je pouvais déterminer les époques des fondations. D'après mon système, j'avais placé au premier rang les acropoles en architecture cyclopéenne pure, et qui par conséquent n'ont pas été relevées depuis une haute antiquité. J'avais rangé en seconde ligne les substructions pélasgiques restaurées partiellement en maçonnerie hellénique, ainsi que les villes entièrement de fabrique grecque. Descendant de-là à travers les siècles qui suivirent la conquête, depuis Paul-Émile jusqu'à Auguste, j'avais également distribué par classes

les enceintes à bases cyclopéennes, restaurées par les Hellènes, et surchargées de réparations romaines; les places uniquement bâties en briques et moëllons, telles que Nicopolis; les fabriques mesquines des siècles du bas-empire, et le plâtrage même des Turcs, qu'on trouve appliqué a certaines forteresses des premiers âges, telles que celle de Sopoto, où j'ai compté cinq époques de réparations successives et diffèrentes.

Je me complaisais à lire dans les murs en polygones irréguliers, en belles pierres de taille, en briques ou en blocage, l'histoire des siècles écoulés depuis les Pélasges jusqu'à l'invasion des mahométans. Mais, lorsque je voulus élever mon édifice sur ces décombres, je m'aperçus bientôt que je bâtissais sur une base mobile. J'avais découvert des enceintes; mais quels noms leur donner? de quel point partir pour raisonner sur leurs emplacements? Les auteurs anciens me manquaient pour former un ouvrage complet. Je m'aperçus donc qu'il fallait recommencer ce que je croyais terminé, en procédant en sens inverse de mes opérations premières, et partir par conséquent de l'état moderne pour remonter aux siècles héroïques, sauf à revenir de ce point, par mes narrations, à l'état actuel de la Grèce.

Dans la marche rétrograde que j'adoptais, je

devais d'abord interroger les vivants, avant de consulter les historiens qui ont parlé des guerres et des conquêtes des Turcs. Parvenu aux temps du bas-empire, je trouvais les chroniques des Byzantins, qui s'offrent comme un pont jeté entre la barbarie et les siècles historiques. Enfin j'arrivais, au moyen des ouvrages des écrivains de l'antiquité, aux beaux siècles de la Grèce et aux temps héroïques des Pélasges, qui sont regardés comme ses premiers habitants.

Quoique le peuple soit presque partout incapable de témoigner, les traditions qu'il a conservées servent souvent à guider l'observateur dans ses recherches. A la faveur de cette chaîne, qui tient à la mythologie héroïque, je démêlai, en écoutant des contes pareils à ceux de l'enchanteur Merlin, les souvenirs des travaux d'Hercule, que les paysans attribuent à un géant de son espèce. Ailleurs le diable, qui fit une chaussée en Angleterre pour chagriner saint Georges, s'est mêlé à des prodiges non moins étonnants. Ce fut lui qui pétrifia aux environs de l'Arta un berger et ses moutons qu'on y montre encore, comme on faisait voir dans le même endroit aux Grecs, du temps de Pyrrhus, le pasteur Cragaleus métamorphosé en rocher par les enfants de Latone irrités de ce qu'il avait, à leur détriment, adjugé Ambracie à Hercule.

Comme les moines et les prêtres sont en pos-

session de raconter ces sortes d'histoires, je pensai qu'en consultant les cartulaires des abbayes, j'y découvrirais peut-être des indications plus précises. Je trouvai moyen de pénétrer dans les cloîtres, où malheureusement je ne pus rien me procurer d'antérieur aux règnes de Nicéphore Phocas et de Jean Zimiscès (1). Cependant mes recherches ne furent pas entièrement infructueuses, car les chartes de cette époque faisant mention de noms historiques et de temples payens sanctifiés par le christianisme, je ressaisis un fil propre à me guider dans le dédale des siècles passés. Je m'attachai à ces indications vagues pour reconnaître dans l'enceinte de Castritza, où l'on découvre journellement des médailles des ÉPIROTES (ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ) avec le foudre au revers, l'ancienne capitale des Pélasges hellopiens, qui habitaient au centre de la Molosside. De même, en entendant nommer le monastère de la Vierge de *Hellopi* par son prieur, j'eus les premiers indices de la Hellopie; et au récit des merveilles opérées par son bois sacré, *où l'on vient dormir afin d'obtenir des*

---

(1) Les monastères regardés comme les plus anciens de la Grèce sont, au dire des moines, ceux du mont Athos, dont le premier fut fondé par Athanase Latonite, sous le règne des princes que je viens de nommer (*Mém. pour servir à l'histoire du mont Athos*, par le père Braconier, MS. de la Bibliothèque du Roi).

idées lucides, je fus convaincu que le souvenir des chênes thaumaturges de Dodone s'est perpétué parmi les modernes, qui appellent encore Dryscos, ou *montagne des chênes*, les coteaux de cette partie du bassin de Janina.

Cette marche aventureuse que j'étais obligé de suivre me conduisit aux archives des métropoles et aux fastidieuses histoires des Byzantins. Je triai, au milieu de ce fatras de théologie, d'hagiographies, d'homélies, de martyrologes et d'anecdotes, tout ce qui avait quelque rapport avec les pays que je voulais décrire. Je trouvai des documents utiles dans les catalogues de l'église orthodoxe, compilés par Dom Vaissette et le père Lequien, quand je fus parvenu à déchiffrer les noms souvent altérés qui désignent les trônes ecclésiastiques de l'Orient. Je dus rectifier également l'érudition qui perce parfois dans les auteurs tels que Procope, Agathias, Anne Comnène, Constantin Porphyrogénète, Chalcocondyle, et tous ceux qui ont écrit avant la renaissance des lettres. Ainsi, loin de m'étayer de quelques passages isolés, suffisants pour former un système, mais impropres à baser un ouvrage consacré à la recherche des vérités de fait, je préférai rejeter ce qui ne me semblait pas positif, plutôt que de faire de la géographie à la manière de Mélétius. Je n'ai

point cherché en cela à pallier les endroits faibles de mon ouvrage par des hypothèses, qu'on emploie pour éblouir ceux qu'on ne peut ni convaincre, ni instruire.

Arrivé aux historiens de Rome et de la Grèce, je me trouvai dans le cas de marcher d'un pas plus assuré. Quoique nous n'ayons que des débris du septième livre de Strabon et des œuvres de Polybe, copiés par Tite-Live, pour ce qui concerne l'Épire et la Macédoine, j'y trouvai des signaux de reconnaissance; et Thucydide devint mon guide pour plusieurs contrées de la basse Albanie. J'aurais pu donner à ces précieux débris des interprétations, proposer des corrections : je fis mieux, je les étudiai tels qu'ils sont; et l'invariable astronomie prouvera un jour que j'ai marché dans la bonne route.

J'avais le sentiment de cette vérité, et je ne tardai pas à être convaincu par l'expérience, que les anciens sont toujours vrais quand ils n'ont pas été altérés par leurs copistes. Ptolémée, qui nous a conservé la carte de Marin de Tyr, est, à lui seul, une autorité; et Strabon, malgré ses tâtonnements, un indicateur précieux, comme Pausanias sera toujours pour ceux qui le confronteront avec les lieux qu'il a vus, un guide sûr et fidèle, malgré sa prolixité. Je me gardai bien, en me rangeant sous

la bannière des écrivains anciens que je cite dans mes narrations, d'adopter de *confiance* les corrections des Linguistes, accoutumés à mettre souvent des *accents* où il n'en faut point, des *virgules* où il n'y en eut jamais, et à embrouiller le sens des auteurs qu'ils prétendent éclaircir. Cependant il me fallait un maître élevé dans cette école, afin de distinguer l'or pur du *chrysocalche;* et après avoir vu et examiné l'Épire, j'empruntai le secours de Paulmier de Grenteménil, préférablement aux discussions de Cellarius et de d'Anville. J'ignore quel degré de confiance les érudits accordent au premier de ces écrivains : pour moi, je l'ai trouvé aussi exact que judicieux dans ses recherches sur la géographie ancienne des parties de la Grèce qu'il a décrites; et on verra, par l'application de ses raisonnements, que mon suffrage ne repose pas sur un assentiment irréfléchi.

J'en étais à ce point de mes travaux, lorsque j'eus connaissance de quelques bases fixes établies par des ingénieurs géographes que le général Donzelot avait appelés à Corfou. Ils avaient pris, de concert avec MM. Baudrand, colonel du génie, et plusieurs officiers de cette arme (entre autres M. Teullié, aujourd'hui directeur des études à l'École-Polythecnique), des triangulations sur plusieurs points des côtes

de la Chaonie et de la Thesprotie; et je pus partir de ces données invariables, pour coordonner mon plan. Je travaillai donc à classer les villes les plus rapprochées de la mer, en remontant d'étages en étages jusqu'au pied du Pinde, sans savoir où fixer l'emplacement de Dodone. On verra, en lisant le chapitre XIe de ce Voyage, combien de recherches précédèrent l'éclaircissement de ce problême, dont la solution est une des plus importantes pour la géographie ancienne.

Je ne doutais pas, depuis la révélation singulière du prieur du monastère de la Vierge de Hellopi, que Janina était située dans la vallée de la Hellopie ou *pays des lacs*. Cette considération seule aurait dû m'indiquer la position de l'enceinte sacrée des Selles; mais j'avais sans cesse présent à la pensée ce que Cyriaque d'Ancone dit de Dodone. Je ne voulais reconnaître cette acropole qu'aux trépieds et aux colonnes qu'il prétend y avoir vus; et je l'aurais long-temps cherchée avec un pareil signalement, sans réussir à la retrouver. Il est même probable que je ne serais jamais sorti du labyrinthe dans lequel il m'avait fourvoyé (tant il est vrai, en histoire comme en politique, *qu'il vaut mieux ne pas être informé que d'être mal informé*), sans les questions et les plans qui me

furent adressés au nom de M. L. Petit Radel, par l'entremise de M. Barbié du Bocage. Ces deux académiciens, en m'invitant à m'occuper de la recherche des monuments cyclopéens, me prévenaient que Dodone étant une construction de cette espèce, je la reconnaîtrais à sa conformité avec les dessins qu'ils m'envoyaient.

Nous entrions dans l'année 1809 lorsque je reçus ces renseignements, qui furent pour moi un trait de lumière. Dodone, que j'avais cherchée partout où elle n'existait pas, se trouvait aux portes de Janina; et je reconnus, dans l'enceinte cyclopéenne voisine de Gardiki ou Gardicaki, la demeure sacrée des Selles, ainsi que le hiéron consacré à Jupiter Pélasge. Tout prit dès-lors un aspect nouveau à mes regards étonnés; la plus haute antiquité me parut dévoilée et susceptible d'être expliquée.

Le gisement de Dodone étant déterminé à l'endroit où se trouve l'acropole pélasgique de Gardiki, qui couronne une butte isolée, applatie à son sommet, dont les bases sont abondantes en sources, située à l'extrémité de la Hellopie, entre deux lacs, je pus appliquer à sa position tous les détails topographiques qu'on connaît. Je partis en même temps de là pour fixer l'emplacement du hiéron de Thémis (1),

(1) Hérodote nous apprend que les Pélasges, qui étaient plus

dont l'oracle permit aux Pélasges d'admettre le culte de Jupiter, que les habitants de la première Dodone de Thessalie (1) demandaient à introduire dans la Molosside, alors appelée Pélasgide (2).

La raison qui me portait à fixer à Hellopi l'érection du premier autel connu dans l'Épire, puisque l'oracle de Thémis y fut antérieur à celui du fils de Saturne, était fondée sur la connaissance de ce que les premiers chrétiens sanctifièrent toujours les oratoires des payens, en les consacrant à des saints ou à des saintes qu'ils s'imaginaient avoir quelque ressemblance avec les divinités mythologiques. Ainsi il me parut possible que les fidèles eussent remplacé le hiéron de Thémis par celui de la Vierge, comme ils ont substitué ailleurs à ceux du Soleil, de Jupiter, de Neptune, de Pan, de Cérès et de Mercure, des chapelles dédiées au prophète Élie, au Pantocrator; à saint Nicolas, patron des marins; à saint Démétrius, protecteur

---

anciens que les dieux dans la Grèce, ayant été sollicités d'admettre le culte de Jupiter, s'adressèrent à l'oracle de Thémis (lib. II). Ainsi Jupiter Dodonéen ne fut pas le premier oracle établi dans la Pélasgide.

(1) L'existence des deux Dodones est expliquée par les Commentaires de Villoïson, *ad Iliad.* XVI, v. 283, p. 283, où il est dit : Δωδῶναι δὲ δύω ἡ μὲν Θεσσαλίας ἡ δὲ Μολοσσίας.

(2) Pélasgide, Πελασγίδα. STEPH. BYZ.

des bergers; à saint Georges, l'ami des laboureurs; et à l'Archange saint Michel, qui est, suivant la tradition populaire, le conducteur des ames. Comme notre histoire fournit des exemples de pareilles métamorphoses, je pensai qu'à défaut de raisons positives, je pouvais déduire mes conséquences d'après des inductions qui sont aux preuves écrites ce que la tradition est à l'histoire.

Sachant que Pélasgus, comme le dit Putarque, étant venu dans l'Épire avec Phaëton, ces chefs de colonie y fondèrent plusieurs villes, je crus reconnaître dans l'acropole de Castritza, où l'on voit une architecture militaire en polygones irréguliers, la capitale des Pélasges, qui fut primitivement appelée Hella, Ἑλλὰ Κάθεδρα. Ces points étant déterminés, ainsi que le site de la seconde Dodone, tout s'orienta sans peine autour de moi.

En portant mes regards à l'occident, j'aperçus en dehors du grand bassin de Janina, entre les coteaux qui le flanquent de ce côté, parallèlement aux monts Olichiniens, la Thymphéïde, où fleurit la ville de Passaron. Le canton de Pogoniani ne pouvait être que la Molosside; et la vallée de Drynopolis, la Dryopie, dont Dicéarque place les premiers colons au voisinage d'Ambracie. Enfin le sangiac de Delvino et la partie méridionale de l'Acrocéraune me retra-

cèrent la *barbare* Chaonie, dont les habitants vivaient dans l'anarchie, comme ils le font encore.

En descendant au midi de cette contrée, l'aspect du Chamouri m'apprit que j'entrais dans la Thesprotie, dont le territoire enchanteur est renfermé entre la Thyamis et l'Achéron. La découverte du temple de Cichyre, celle d'une médaille au type d'Aïdoneus (Pluton), avec le chien Cerbère à l'exergue, et le nom d'Aïdonie, conservé à la partie du canton de Margariti voisine du marais Achérusien, que les modernes nomment Valon-Doraco ou Val d'*Orcus*, me permirent d'y placer le séjour des Celtes (peuplade épirote), qui se prétendaient issus de Dis ou Pluton (1).

Quoique Antoninus Liberalis relègue ces mêmes Celtes (2) dans l'Amphilochie, le temple du dieu dont ils se prétendaient les descendants, et le nom d'Aïdonie, furent des autorités plus puissantes que le témoignage de cet écrivain, pour me déterminer à encadrer le territoire qu'ils habitaient dans cette vallée. Le synchronisme de Thesprotus et de Proserpine étant historiquement prouvé (3), je dus également

---

(1) Cæsar., *Comment. bell. gallic.*, lib. VI.

(2) Antonin., Liberal, *Metamorphos.* IV.

(3) Pausan., lib. I, c. 17; *Id.*, lib. VIII, c. 4; Strab., lib. VII, p.

reconnaître que le canton de Paramythia fut la région antique des *ombres* (1), par rapport à sa position aux bords de l'Achéron (2); *la terre des ténèbres* (3), à cause que les Grecs, placés plus à l'orient, voyaient chaque jour disparaître le soleil de ce côté; ce qui fit aussi qu'ils y placèrent leurs enfers.

A l'est du pays des Celtes Aïdonites, je déterminai le gisement de l'enclave des Selles, ministres de Jupiter Dodonéen, dans la région des montagnes de Souli, que les Schypetars chrétiens de la Thesprotie ont immortalisée par leur généreuse résistance contre le dévastateur actuel de l'Épire. C'est à la destruction de ce dernier boulevard de la liberté que remonte la célébrité européenne d'Ali pacha, dont le nom seul ferait oublier ceux de la race criminelle des Atrides, si son histoire portait le sceau des siècles héroïques.

Au midi de la Selléïde ou contrée de Souli,

---

(1) Εἶναι γὰρ νεκυμάντιον αὐτόθι. PAUS., lib. IX, c. 30.

(2) Plin., lib. IV, c. 1; Thucyd., lib. I; Herodot., lib. V; Scylax, c. Θέσπρωτοι; Strab., lib. VII, p. 324; Pausan., lib. XVII, c. 17; Ptolem., lib. III, c. 14; Tit.-Liv., lib. XVIII; Steph. Byz.

(3) En l'appelant Μελαίνην γαῖαν Θεσπρωτῶν.
Odyss., lib. V, vers. 115.

commence, en quittant la rive gauche de l'Achéron, la partie du villaïéti de Rogous, surnommée Spiantza et Lamari, qui comprend la Cassiopie ainsi que la presqu'île de Nicopolis. Au penchant oriental des montagnes qui traversent ce territoire, on retrouve la contrée fertile des Ambraciens ou Ambraciotes, nation regardée comme une des plus considérables de la vieille Épire.

L'Aréthon, qui borne cette province à l'orient, sert de limite au canton de Rogous ainsi qu'au *chazi* de l'Arta, plaine comprise entre ce fleuve et l'Inachus, que les anciens appelaient Amphilochie.

Tite-Live, et les auteurs qui ont parlé de ce district, m'ont décidé à appliquer le nom d'Athamanie au canton moderne de Djoumerca, et à donner pour bordure à la Parorée ou Paravée, la partie de la vallée de l'Aréthon qui s'étend depuis la Tymphéide jusqu'aux montagnes de Syndéco.

Le mont Polyanos, dont le nom s'est conservé, me fit reconnaître la Dolopie dans la région du canton de Malacassis, qui forme l'Anovlachie ou Mégalovlachie de Nicétas, que les modernes surnomment *coli* ou contrée de Syraco et de Calaritès.

La Perrhébie m'était si clairement indiquée

par la position de Dodone au lieu où existe maintenant le canton de Zagori, qu'il me suffit de le parcourir pour reconnaître un pays qui avait emprunté son nom des Perrhèbes thessaliens. Je fixai, par une conséquence naturelle, la position de l'Atintanie, que les géographes anciens placent au nord de la Perrhébie, dans les villaïétis de Conitza et de Sésarathès.

Quoique les Æniens ou Ænianes, ainsi que les Eurytanes et les Éthices, soient rangés parmi les peuplades de l'Épire, je dus, comme on le verra, assigner leurs cantons à la Thessalie et à l'Étolie, provinces dans lesquelles ils sont topographiquement enclavés. Ainsi il est probable qu'ils faisaient partie de l'Épire, comme le comté de Neufchâtel dépend de la Prusse, ou plutôt qu'ils appartenaient à la confédération des états épirotes, à la manière des villes d'Allemagne qui composaient la *hanse* germanique.

D'après ces considérations, fruit de longues études appliquées aux localités et discutées sur le terrain, je parvins à dresser le tableau suivant des provinces de l'Épire comparées avec ses divisions actuelles; tableau dont j'adoptai dans la suite le calque afin de régulariser les topographies des autres parties de la Grèce :

ÉPIRE.

Tableau comparatif de ses XIV divisions anciennes avec les cantons modernes.

INDICATION Des sangiacs ou drapeaux renfermant les provinces anciennes et les cantons modernes.	PROVINCES avec leurs subdivisions anciennes.	CANTONS modernes.	NOMBRE de leurs villages.
Sangiac de Janina.	I. Hellopie...... Molosside .... Thympheïde ..	Janina.......	54
		Pogoniani (détaché de Bérat)	40
		Sarachovitzas..	18
		Courendas....	24
	II. Perrhébie.....	Zagori.......	44
	III. Atintanie.....	Conitza......	36
		Sésarathès.....	18
	IV. Dolopie.......	Anovlachie....	37
	V. Athamanie....	Djoumerca et partie du Radovich.........	65
	VI. Paravée ou Parorée......	Tetmez.......	15
			351

ÉPIRE.

Suite du *Tableau comparatif de ses XIV divisions anciennes avec les cantons modernes.*

INDICATION Des sangiacs ou drapeaux renfermant les provinces anciennes et les cantons modernes.	PROVINCES avec leurs subdivisions anciennes.	CANTONS modernes.	NOMBRE de leurs villages.
		Report....	351
Sangiac de Delvino.	VII. Dryopie......	Drynopolis (détaché de Bérat)	43
	VIII. Chaonie......	Chimère Lapourie *Id*...	85
		Arborie...... Paracalôma... Philatès......	130
Sangiac du Chamouri.	IX. Thesprotie.... Cestrine......	Paramythia et Palæo-Kistès.	54
	X. Aïdonie ou Celtique...	Aïdoni et Margariti......	72
	XI. Selléide......	Souli.........	4
			739

ÉPIRE.

Suite du *Tableau comparatif de ses XIV divisions anciennes avec les cantons modernes.*

INDICATION Des sangiacs ou drapeaux renfermant les provinces anciennes et les cantons modernes.	PROVINCES avec leurs subdivisions anciennes.	CANTONS modernes.	NOMBRE de leurs villages.
		Report....	739
Voivodilik ou principauté de l'Arta.	XII. Cassiopie.....	Spiantza et Lamari....	25
	XIII. Ambracie.....	Rogous.......	42
	XIV. Amphilochie...	Chazi de l'Arta.	35
Total général des villages de l'Épire ou basse Albanie..............................			841

Sans m'astreindre à l'ordre topographique que je viens de tracer, je visitai d'abord la partie boréale de l'Épire, en suivant ses vallées pour entrer dans la moyenne Albanie, qui comprend les sangiacs ou drapeaux d'Avlone ou Bérat, d'Elbassan, de Tyranna, de Croïe, ainsi que les voivodiliks de Durazzo et de Pékini. Après avoir décrit à grands points d'échelle ces départements, auxquels j'applique tous les détails connus de la géographie ancienne, je rentre dans la basse Albanie par la vallée de Drynopolis. J'énumère les peuplades anciennes en décrivant la Chaonie, dont Buthrotum est le port principal; la Molosside; et la Tymphéïde, qui se rattache à Janina, en adoptant cette ville comme point central de mes observations.

En partant de-là, je fais connaître la Thesprotie, la Cestrine, la Selléïde et l'Aïdonie jusqu'au cap Chimærium, territoire occupé par les Parguinotes, dernière tribu libre des chrétiens épirotes, que le ministère britannique a inhumainement sacrifiés aux infidèles.

Le tome second de mes voyages commence par la description du canton de Rogous, qui comprend la Cassiopie. J'entre ensuite dans la Paravée, qui confine au nord et au midi avec la Hellopie et l'Amphilochie. Je passe immédiatement dans le pays des Ambraciens, où les souvenirs historiques se pressent et raniment

l'attention du lecteur, en lui montrant la capitale antique de Pyrrhus. L'emplacement de cette ville m'ayant obligé à discuter le siége d'Ambracie par M. Fulvius, je suis les pas de ce général pour découvrir l'Amphilochie et les ruines d'Argos-Amphilochicum, ville sur la position de laquelle tous les géographes ont été induits en erreur.

Le beau canton de l'Arta, et l'Athamanie surtout, que les géographes ne savaient où fixer, prend son emplacement et une couleur nouvelle dans mes récits. L'intérêt augmentera quand on entendra nommer six villes des Athamanes indiquées par Tite-Live, que j'ai retrouvées au milieu des montagnes du coli de Djoumerca, où l'on connaît encore de nos jours l'antique Théoudoria sous son nom historique. La marche de mes itinéraires me ramenant au golfe Ambracique, j'en décris le portulan, la navigation, l'ichthyologie, la splendeur passée, et les beautés pittoresques.

Dans la partie orientale de l'Épire où existèrent les Dolopes, qui étaient effacés du tableau des peuplades de cette province dès le temps de Strabon, et dont Auguste avait transféré le titre amphictyonique aux Nicopolitains, on trouve les grands Valaques. L'histoire de cette nation étrangère à la Grèce est traitée dans les détails rapides sous lesquels la narra-

tion d'un voyage m'a permis de la considérer. Les mœurs de ses nomades paraîtraient un épisode des temps anciens, si on ne savait pas que les hommes dans l'état de barbarie ont en général une physionomie héroïque.

Arrivé dans l'Anovlachie, j'ai dû anticiper sur la description de la Thessalie, en traçant l'orographie de la partie du Pinde qui donne naissance aux trois branches mères de l'Achéloüs ou Aspropotamos. Cette excursion en dehors de l'Épire me donne l'occasion de parler des Valaques brutiens ou aspropotamites, ainsi que des différentes tribus de la langue vlak, dont j'énumère les hordes, les parcours, les mœurs et la population. Enfin l'examen des sources de l'Achéloüs me plaçant dans la plus haute partie du Pinde, je termine la description de l'Épire par la reconnaissance des sources de l'Aoüs, dont les eaux s'épanchent dans l'Adriatique, et de l'Inachus, qui se décharge dans le sein Ambracique.

Après avoir combiné l'emplacement des provinces et des villes anciennes de l'Épire, je hasarde quelques aperçus sur son histoire naturelle. Je présente, d'après le plan d'observations que je m'étais prescrit, son territoire divisé par bassins, de manière à montrer, dans toutes ses parties, la nature du sol, des eaux, de

l'air et des lieux. Je rends compte des phénomènes particuliers aux tremblements de terre, des eucrasies, de la température, des maladies et de la condition des agriculteurs. J'aurais voulu, en fidèle interprète de Théophraste et de Dioscoride, pouvoir commenter, non comme l'a fait Mathiole, mais sur la nature, leurs traités des plantes. Mais il n'est pas donné à un seul homme d'entreprendre une tâche pareille : *l'art est long, la vie est éphémère;* et j'ai dû me borner à tracer des indications générales sur les règnes de la nature.

Je me suis également contenté, en parlant de la Macédoine, de récapituler sommairement ses fastes et ses divisions anciennes. J'entre ensuite dans les topographies de la Stymphalide, de l'Élymée, de l'Orestide, et de la chaîne du mont Bôra, au-delà duquel habitaient les Hyperboréens, qui envoyaient des présents à Délos. L'Éordée et le pays des Piastes me conduisent dans la partie orientale de l'Illyrie macédonienne, qui embrasse la Dassarétie, la Dardanie, et une portion de la Prévalitaine. Je laisse, à partir de-là, entrevoir aux voyageurs futurs les découvertes qui restent à faire au nord et à l'orient du Drin, en pénétrant dans la chaîne des monts Ardiens.

En descendant au midi de cette contrée, je

rentre dans la Macédoine par la vallée de l'Haliacmon, fleuve aurifère, aux bords duquel on retrouve les peuplades bardariotes, qui s'y établirent sous le règne de l'empereur Théophile. J'arrive ensuite à la description de Pella, patrie de Philippe et d'Alexandre, par laquelle je finis mon voyage dans la Macédoine.

Après ces grandes explorations, j'expose les détails d'un itinéraire exécuté par mon frère depuis les frontières de la Dalmatie jusqu'à Janina. Cette route à travers la Bosnie soulève le voile qui couvre la sauvage province des Triballes, qui offrirait plus d'intérêt aux naturalistes qu'aux antiquaires, ses habitants ayant été de tout temps étrangers aux arts. On connaîtra dans ce récit l'emplacement véritable des sources de l'Axius ou Vardar, et l'aspect de cette Macédoine boréale dont les montagnes, qui sont une continuation des Alpes tyroliennes, expirent aux bords du Pont-Euxin.

Une histoire abrégée des Schypetars, vulgairement appelés Albanais, termine le tome second de mon Voyage. Je ne dirai point quelle persévérance il m'a fallu pour observer ce peuple, dont le nombre, le courage, l'industrie et l'activité changeront un jour la face de la Grèce. Si la découverte des oasis et des villes perdues dans les déserts est un objet d'intérêt pour les savants, ils ne seront pas moins sa-

tisfaits sans doute de voir reparaître aux portes de l'Europe les peuplades caucasiennes, qui se sont fixées de temps immémorial dans l'Albanie. Les Gogs ou Guègues, les Lezgisdans ou Toxides, les Iapyges ou Iapys, les Schumiks ou Chamis, leur feront reconnaître les nations scythes dont parlent Arrien, Quinte-Curce, Ptolémée, Pline, Strabon, ainsi qu'une multitude de hordes qui se sont conservées jusqu'à ce jour sous leurs noms historiques, dans cette partie la moins connue de la Grèce. Après les avoir considérés sous le rapport de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs habitudes, je donne aux philologues un vocabulaire assez étendu de leur langue, pour qu'ils puissent rechercher l'origine des Schypetars, si, comme on le dit, les idiômes sont un moyen propre à faire distinguer les familles primitives des hommes.

Le troisième volume de mon ouvrage se compose des descriptions de la Thessalie, de l'Acarnanie, des deux Étolies, de la Locride, de la Doride, de la vie d'Ali pacha, de l'introduction à la topographie du Péloponèse ou Morée, et du voyage dans l'Achaïe.

La Thessalie, qui fut le berceau des principaux peuples de la Grèce, est l'objet particulier de mes recherches et de rapprochements historiques de la plus grande importance. Là reparaissent les vallons, séjour des Centaures

et des Lapithes; le Tempé, patrie d'Aristée, nourricier des abeilles industrieuses; le golfe Pagasétique, qui courba ses vagues mugissantes sous le poids du vaisseau des Argonautes, et le centre de toutes les traditions mythologiques. C'est également au milieu du vaste bassin de cette terre d'immortelle mémoire qu'on reconnaît cette Pharsale, théâtre des parricides et de la victoire, *qui mit les lois aux pieds du crime; jus datum sceleri.* Ainsi, à côté des Cynocéphales, devenues fameuses par la défaite de Philippe, qui aurait sauvé la Macédoine si les destins n'avaient pas décidé en faveur de Rome, cette même Rome, peu de temps après, vint déchirer de ses propres mains l'ouvrage de sa gloire, en opposant les citoyens aux citoyens, et les aigles de César aux aigles de Pompée. C'est à ce champ de bataille, qui a conservé le nom de Pharsale, que je rattache la marche des armées romaines depuis Dyrrachium, en y appliquant toutes mes topographies, qui expliquent une des parties les plus intéressantes de la guerre civile chantée par Lucain. A ce récit succède l'histoire des mœurs, et des derniers malheurs dont la Thessalie fut le théâtre, pendant les jours orageux de ma résidence auprès du satrape de Janina.

Nulle contrée n'était plus difficile à dé-

brouiller que l'Acarnanie, à laquelle j'ai dû conserver son nom ancien pour être entendu. Comme dans l'Épire, j'y ai fait de nouvelles découvertes, ou plutôt j'ai retrouvé en place ce que les historiens ont indiqué avec autant de précision que les commentateurs ont pris de peine à tout confondre. La position de Stratos relativement à Alysée, rectifiée, nous donne le moyen d'entendre les marches de Philippe, fils de Démétrius, et de Cnémus, sans forcer le sens des auteurs anciens. Actium, Anactorium, Olpé, les lacs répandus au milieu des forêts, et un tableau de seize villes qui fleurirent dans cette province, mises en regard avec ses villages actuels, dit ce qu'elle fut, et à quel excès de misère elle est réduite.

La Parachéloïde acarnanienne, l'Agraïde, l'Apérantie et l'Eurytanie, qui bordaient les rives de l'Achéloüs, se rejoignent, en remontant au septentrion, à l'Anovlachie, que j'ai précédemment décrite.

L'Étolie n'était pas plus connue que l'Acarnanie, et on n'a guère vu jusqu'à-présent de cette province que les chétives bourgades d'Anatolico et de Missolonghi. On n'ignorait pas cependant le rang que ce pays tint dans la Grèce; mais la difficulté d'y pénétrer était telle, qu'on n'avait osé rechercher Thermus, ni le

lac Trichon. Cette tâche a été remplie par mon frère, qui a reconnu l'emplacement de plusieurs villes, le vaste pont au moyen duquel on communique entre l'Ophie et le mont Aracynthe, la décharge des lacs dans l'Achéloüs, et non dans l'Événus, comme le prétendait d'Anville; Lysimachia, la seconde Plévrone, et les attérissements des Échinades.

J'entre de cette contrée dans l'Étolie Épictète, où j'indique l'emplacement de Calydon, patrie de Méléagre; le mont Chalcis; le Taphius, regardé comme le tombeau des Centaures; ses eaux thermales fétides; le cap où les dauphins déposèrent le corps et la lyre d'Hésiode; et Naupacte, résidence d'un des plus pauvres pachás de l'empire ottoman. L'orographie de la chaîne orientale du Pinde, qui sépare la Thessalie de l'Étolie; celle du mont Œta, de l'Acyphas, suivent cette description, à laquelle se lient les marches des Gaulois conduits par Brennus, lorsque son armée pilla les trésors sacrés de Delphes. Dans ce plan je comprends la Locride, la Doride, qui terminent l'histoire de mes voyages dans la Grèce au mont Parnasse, au-delà duquel commencent les relations de Spon, de Wehller, de Chandler, et de la majeure partie des voyageurs qui ont parcouru la Grèce.

En décrivant les contrées que j'ai énumérées, le lecteur verra que je n'ai rien négligé de ce qui pouvait étendre le domaine de la science. Les médailles décrites à la manière d'Eckhel; les inscriptions sans commentaire, avec leurs lacunes et leurs fautes, citées en note; les autorités sur lesquelles je m'appuie, fidèlement indiquées, que j'ai fondues dans le corps de la narration, ou traduites séparément, le mettent à portée de vérifier que je n'ai jamais agi au hasard, et que jusque dans mes inductions j'ai suivi les historiens de l'antiquité. Je suis loin de prétendre, malgré cela, que je ne me suis jamais trompé. L'étendue de mon travail était trop considérable pour qu'il ne soit pas susceptible de rectifications, quoique j'aie toujours été guidé par l'amour prononcé de la vérité.

J'ai porté les mêmes sentiments dans le récit de la vie d'Ali Tébélen Véli-Zadé. En voyant l'*impie honoré sur la terre*, si mon sang a bouillonné d'indignation, j'ai la conscience d'avoir été juste envers celui qui a foulé aux pieds toute justice et toute morale. Après avoir composé cette biographie, unique dans son genre, je balançai cependant si je devais la publier; et je ne l'ai fait que d'après les avis et les suffrages unanimes d'hommes que la France

compte parmi ses littérateurs les plus distingués. Je ne serai point suspecté de partialité, si on se rappelle avec quel dédain les hommes ont été traités de tout temps par les despotes de l'Orient, dont l'orgueil, déguisé sous le masque d'une fausse philosophie, voit avec la plus coupable indifférence les catastrophes que Dieu permet, dans la sagesse de ses vues, pour élever ou pour abaisser ses créatures. Si la réponse de Tamerlan à Bajazet nous révèle ce qui se passe dans le cœur d'un conquérant barbare (1), l'histoire nous apprend à son tour que les caractères pervers et les sentiments atroces découlent naturellement de la tyrannie. Jamais un despote, ni un usurpateur, qui ne peuvent et ne doivent régner que par la vio-

(1) Le même jour que Mir-Timur (Tamerlan) prit Bajazet, il le fit amener devant soi, et, le considérant attentivement au visage, il se mit à rire : de quoi Bajazet indigné lui dit fièrement : « Ne te ris point de ma fortune, Timur; sache que c'est Dieu qui est le distributeur des royaumes et des empires, et qu'il t'en peut arriver autant demain qu'il m'en arrive aujourd'hui. » Sur cela, Mir-Timur lui fit cette sérieuse réponse : « Je sais ce que tu me dis, et à Dieu ne plaise que je rie de ta mauvaise fortune! Mais, en considérant ton visage, ceci m'est tombé en pensée, qu'il faut que ces royaumes et ces empires soient devant Dieu et peut-être en eux-mêmes bien peu de chose, puisqu'il les distribue à un vilain *borgne* comme toi et à un misérable *boiteux* comme moi. »

BERNIER, *Voyage du Mogol*, t. I, p. 223, 225.

lence, puisqu'ils sont le *produit* de l'injustice, n'ont songé à rendre les peuples heureux. *Enfants de leurs œuvres*, ils se complaisent dans le crime, parce qu'il est leur élément, comme la vertu et la bienfaisance sont l'essence des princes légitimes que le ciel donne aux nations pour veiller à leur bonheur sur la terre. Ces faits admis, on ne sera plus étonné de la perversité du visir Ali pacha, qui, pouvant tout, a tout osé, et semble avoir pris à tâche d'épuiser les faveurs d'une fortune aveugle dont il ne s'est jamais servi pour faire une action honorable. Le récit de la vie désastreuse d'un pareil homme n'étant pas une monstruosité fictive, sa marche m'a servi à dérouler un système de politique propre aux gouvernements absolus, dans l'acception tout entière de cette dénomination. C'est aussi en dévoilant l'iniquité ténébreuse des combinaisons d'un *tyran classique*, que j'ai compris le sens de plusieurs passages de Tacite qu'on a trop longtemps regardés comme des sarcasmes ou des exagérations. J'ai vu en frémissant, dans les hommes soumis au moderne Néron, les Romains courbés sous le glaive du fils d'OEnobarbus, livrant biens, honneur, conscience, patrie, et jusqu'à leur vie, dont ils se dépouillaient sans employer la résistance naturelle que

l'homme de bien est tenu, par conscience et par devoir, d'opposer aux attentats du despotisme.

Après ce récit épouvantable des forfaits de la tyrannie, suit la statistique de la Grèce. Avec son exposition, recommence la discussion des auteurs anciens, pour mettre en parallèle la situation de cette contrée au temps de sa splendeur, avec celle où elle se trouve réduite. Cet aperçu, dans lequel je présente sommairement l'état de la population du pays par lieue quarrée, est accompagné de remarques sur les poids et mesures. Le dénombrement approximatif des troupeaux soumis au tribut, ainsi que tous les genres d'impositions inventés par les publicains de Rome, qui ne le cédaient en rien à ceux des mahométans (1); les foires instituées dès la plus haute antiquité, et qui subsistent encore, sont

(1) Asconius Pedanius (*In Divinat.*, c. 10) nous fait connaître une partie des agents employés par les fermiers-généraux de Rome, tels que ceux qui étaient chargés de percevoir les dîmes, les douanes, et les droits sur les parcours, comme cela se pratique encore dans la Turquie. *Si decimas redimunt, decumani apellantur; si portum, portitores; si pascua publica, pecuarii: quorum ratio scriptura dicitur.* Ces financiers étaient aussi considérés par les patriciens qu'ils le sont par les ministres de S. H.; et Cicéron professe un *profond respect* pour eux, comme on le voit en plusieurs endroits de ses ouvrages, et notamment dans ses lettres à Atticus, qui remplissait les fonctions d'exacteur à Sicyone, lorsqu'il l'invite à presser la rentrée des sommes que cette ville devait aux *nobles publicains* de Rome.

Epist. lib. I, *Epist.* 19; lib. II, *Epist.* 1 et 20.

classés dans des tableaux, de manière à représenter sommairement les charges, ainsi que la manière sociale d'existence politique et commerciale des Orientaux.

Quelques considérations sur Leucade, son golfe, et le récit de ma navigation depuis Prévésa jusqu'à Patras, précèdent mon voyage dans le Péloponèse. Fidèle à la marche de mes opérations, avant d'entrer dans les détails de mes excursions, je présente quelques rapprochements entre les mesures générales que Strabon a publiées sur cette presqu'île, et celles de nos astronomes. La longitude et la latitude du cap Ténare, qu'il donne, et d'où on est parti pour décrire tout le Péloponèse et la Grèce (1), se trouvant exactes, devinrent pour moi le complément d'une démonstration qui justifie l'adage connu de Salomon : *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.* Cette sentence, qui n'est humiliante que pour la vanité, prouve à ceux qui sont pénétrés de notre insuffisance, relativement à la grandeur de l'auteur éternel des choses, que le nombre possible des combinaisons de nos idées étant, comme celui de nos connaissances, très-limité, il est probable que nous ne faisons depuis long-temps que nous répéter. Ainsi, en rendant justice à nos con-

(1) Gosselin, *Géograph. analysée*, p. 81.

temporains, on peut affirmer que nos devanciers avaient beaucoup vu et calculé. Strabon ne dit pas qu'il est l'auteur des mesures qu'il donne ; il se contente de se plaindre de la peine qu'il a eue à les supputer, et il reconnaît tacitement que d'autres avaient exécuté ce qu'il combine. Les grandes mesures de la terre, ajouterai-je, étaient donc connues depuis très-longtemps. Thalès, qui enseignait l'uranographie des Égyptiens, que l'école d'Athènes adopta, professait une doctrine connue, en expliquant le système que nous attribuons à Copernic ; système toujours dangereux à ceux qui furent chargés de l'annoncer (1). Cela posé, il est probable qu'on savait, dès une haute antiquité, évaluer les longitudes et les latitudes autrement que par la réduction approximative des périples tracés à la manière de Scylax et des itinéraires des voyageurs.

Passant de ces généralités, pour lesquelles mon suffrage est à-peu-près indifférent aux

(1) Ce système était renfermé dans les écoles des Pythagoriciens, parce qu'il était dangereux de s'en expliquer en public. C'est pour l'avoir enseigné qu'Aristarque, dont Plutarque parle comme d'un habile astronome, fut accusé d'impiété par Cléanthe, disciple et successeur de Zénon, *d'avoir violé le respect dû à Vesta*, c'est-à-dire d'avoir ôté la terre du centre du système pour la faire tourner autour du soleil. Ce qui arriva ensuite à Galilée prouve que, en vieillissant, le monde n'est pas devenu plus raisonnable.

yeux des savants, je parlé succinctement des révolutions qui ont désolé le Péloponèse. Je donne un tableau comparé des provinces anciennes et des divisions territoriales actuelles; et j'entre en scène par la topographie de l'Achaïe.

Dans le tome quatrième, je décris la Sicyonie, Corinthe et son golfe, Salamine, Athènes où j'ai trouvé le moyen de glaner quelques inscriptions inédites ou curieuses. En revenant sur mes pas, je visite Éleusis, Mégare, l'Isthme, la Corinthie; et j'arrive à Mycènes par le défilé du Trété. Quoique M. Gell ait publié une description des monuments de Mycènes, j'ai dû rendre hommage de leur découverte à MM. Fourmont et Fauvel, qui les avaient vus, dessinés et décrits avant lui. Personne, plus que moi, ne rend hommage au beau talent de M. de Châteaubriand; il aurait *restauré* le Péloponèse, en lui donnant un lustre nouveau, si le temps lui eût permis d'en faire la description; mais il ne nous a fourni qu'un itinéraire esquissé si rapidement, qu'il ne lui a pas été possible de se reconnaître. Aussi j'ose lui contester la découverte des tombeaux d'Égisthe et de Clytemnestre, ainsi que celle de Sparte, que Fourmont avait explorée avant que le chantre des Martyrs fût né. Je soumets à M. Gell mes ré-

flexions sur les prétendus *Ærarium* de Mycènes, que je crois être les tombeaux des Atrides, et non pas des caveaux destinés à renfermer les trésors de ces princes.

J'ai vu peu de ruines intéressantes à Argos; mais j'y ai retrouvé des inscriptions qui justifient l'authenticité long-temps contestée de celles qu'a recueillies Fourmont. Je donne, à partir de cette ville, des aperçus nouveaux sur l'Argolide et le canton de Saint-Pierre, qui forme l'antique Cynurie. Dans mon itinéraire vers l'Arcadie, je décris la Phliasie et les restes inconnus jusques alors de Phlionte, avant d'entrer dans la Stymphalide. Le gouffre du Stymphale, et sa vallée, celui de Phénéon; Caphyes, fondée par Dardanus; le bassin du Ladon, le mont Cyllène et le vallon du Cérynite, sont l'objet de mes observations que je rattache à Patras.

Au printemps de l'année 1816, je pars de cette ville pour entrer dans l'Élide, province indiquée plutôt que décrite par les voyageurs, dont j'expose la topographie entière. Ainsi Cyllène, Élis, les deux Pylos, Létrinus, la vaste baie de Catacolo, les lacs Lami et Nérovitza, les bords du Buprase, reparaissent au sein de la vaste Élide. Mais c'est sur-tout vers la Pisatide que j'ai porté la plus scrupuleuse attention, afin de revivifier Olympie, son stade,

son hippodrome, et le territoire consacré à Jupiter par Hercule, à son retour de l'expédition de Colchos.

Passant ensuite à la potamographie de l'Alphée, dont j'indique les sources, le cours et l'embouchure, j'entre une seconde fois dans la pastorale Arcadie, en traversant la chaîne boisée du mont Pholoé. Psophis; l'Érymanthe, qui verse ses eaux limpides dans le Ladon; la montagne poétique à laquelle il donne son nom; le Lampée, l'Olénos; le Cyllène, cher à Mercure, inventeur de la lyre des bergers, se groupent au fond de cette contrée, que je parcours avant de rentrer dans la vallée du Cérynite. Une excursion que je fais de là au monastère de Méga-Spiléon me permet de faire connaître le régime et les œuvres charitables des Pythagoriciens du christianisme, dont les vertus exemplaires soutiennent le courage des fidèles au milieu de la Grèce asservie.

Parvenu à cet endroit de mes voyages, j'en suspends le récit afin de donner quelques aperçus sommaires sur les mœurs publiques et privées des mahométans. Quoique connus par un grand nombre de relations, on les a peu considérés sous le rapport de l'influence religieuse, politique et morale, tels qu'on les voit dans les provinces de la Turquie d'Europe. J'en-

visage sous les mêmes aspects les Grecs, qu'on a trop souvent dénigrés, au lieu de compâtir à leurs touchantes infortunes. Comme dans les ruines augustes des monuments de leurs ancêtres, où l'on remarque des substructions et des restaurations de différentes époques, j'ai observé dans leurs idées, dans leurs coutumes, dans leur diététique, des traces des anciennes mœurs, des idées mythologiques et des scènes de la vie domestique de leurs aïeux. Ainsi les paysans, qui bâtissent leurs bourgades sur des lieux élevés, m'ont rappelé les Pélasges (1), accoutumés à construire leurs acropoles au couronnement des rochers ou des mamelons isolés. Les pasteurs et les soldats ont reproduit à mes yeux étonnés, ceux-ci les Arcadiens chéris de Pan, et ceux-là les guerriers aux belles chevelures qui combattirent sous les drapeaux d'Achille et de Pyrrhus. Les agriculteurs qui labourent la plaine de Rharos, les champs d'Aroé, et le plateau de la fertile Amphilochie; les marins d'Hermione, les barques agiles dont les voiles se déploient comme des ailes d'oiseaux, m'ont retracé de toutes parts les élèves de Triptolême, les matelots des Argonautes, et les pirogues qui se détachèrent des bords de

(1) Dionys. Halicarnass., lib. I.

l'Aulide pour porter les Atrides avec l'élite de la Grèce aux *plages sonores* de la Troade.

Si je fus émerveillé de reconnaître les formes antiques des vêtements, des instruments aratoires et des barques, dans les peuplades de la Grèce esclave, avec quels transports je vis les fêtes pastorales du peuple qui habite cette contrée, où tout est historique quand on a un cœur et des souvenirs pour sentir et juger! Avec quels ravissements j'écoutai pour la première fois les pasteurs du Tomoros et du Pinde, qui errent avec leurs pénates, leurs familles et leurs troupeaux, dans les vallées que baignent le Pénée, l'Achéloüs et le Sperchius, quand je les entendis chanter l'origine de la femme! Les noms des dieux d'Hésiode étaient remplacés par ceux des saints; mais tout respirait dans leurs hymnes la poésie de Linus et d'Orphée. Comme eux, ils redisaient, sous d'autres noms, « Ève, sortie du flanc du premier homme, animée par le Saint-Esprit, emblème d'Éphestion ou du feu créateur; la Vierge, qui a « remplacé Vénus-Uranie, répandant autour « de la tête de la plus aimable des créatures « la beauté avec les desirs inquiets et les « soins fatigants; Aïcathérini, qui reçut du « Christ l'anneau nuptial, ornant sa gorge pal« pitante de colliers d'or; les chérubins, ra-

« pides comme les Heures, posant un diadême « de fleurs éphémères sur sa tête; saint Michel, « emblême de Mercure, donnant à la nouvelle « Pandore la parole avec l'art des déceptions, « afin de charmer et de séduire *le roi de la créa-* « *tion* par des discours suaves et trompeurs. »

Je compris alors que tout vit et respire encore sous d'autres couleurs dans la patrie du poëte d'Ascrée, que les abeilles nourrirent dès le berceau des rayons les plus purs de leur miel, symbole de la douceur de ses chants destinés à apprendre aux hommes le bonheur attaché au respect des dieux, à la pratique de la vertu, et aux travaux champêtres. C'est là, m'écriai-je, qu'on reverrait, si les arts renaissaient au sein de leur noble patrie, Apollon rétabli sur son char, comme on y retrouve encore les saisons et les époques de la vie personnifiées dans les cérémonies champêtres. Que manque-t-il pour réaliser ces prestiges? Le palais, la cabane et la tente ont conservé, comme les traditions populaires, leur physionomie héroïque; et le christianisme, en perfectionnant la nature vicieuse de la fable, a laissé aux descendants malheureux des vainqueurs de Platée et du Granique les idées brillantes de leurs ancêtres. La peinture serait le premier des arts vers lequel les Grecs tourneraient leur génie, car ils

en ont conservé le sentiment. Un autre Ætion, animant la toile, reproduirait le tableau des noces d'Alexandre et de Roxane; quelque Zeuxis moderne obtiendrait, pour prix de ses talents, l'honneur de paraître en robe de pourpre aux jeux olympiques, restaurés par un second Iphitus, si le malheur se lassait d'accabler un peuple sensible et aimable. Voyez sa résignation : elle ne l'a point abandonné, parce qu'il a placé ses espérances au-dessus de toutes les forces humaines, en mettant sa confiance dans le saint des saints. La joie éclate dans ses fêtes : le méchant seul est triste et misanthrope, disent les prêtres du dieu vivant, qui invitent les chrétiens aux fêtes par le plaisir. Ministres de bonheur, ils se couronnent de fleurs; ils appellent aux danses et aux banquets de l'amitié la jeunesse, ornement de l'église instituée dans l'intérêt commun des hommes, quand ils sont dirigés uniquement par les préceptes de son divin législateur.

Le tome cinquième de cet ouvrage présente les revenus, les charges et les productions de la Morée, en forme de tableaux, précédés de considérations jusqu'à-présent aussi nouvelles que le sujet qu'elles renferment. Je joins à cette statistique particulière du Péloponèse des aperçus sur le commerce français dans le Levant, commerce presque envahi maintenant par celui

des Grecs, dont je montre les richesses et la puissance navales. Ces renseignements, qui ne seront pas sans intérêt, même pour les personnes du monde, à cause des épisodes qu'ils renferment, sont suivis de mon voyage dans la Triphylie et la Messénie. Le golfe de Cyparissia; le territoire de Gérennius, dont Nestor avait emprunté le surnom; Messène, le mont Ithome, Andanie, les champs du Sténycláros et la belle vallée du Pamissus, sont le sujet de nouvelles recherches. Sparte, sur laquelle je donne une notice qui m'a été communiquée par M. Ambroise Didot; l'Éleuthéro-Laconie ou pays du Magne, avec ses inscriptions, terminent le récit de mes recherches dans la Grèce.

Si le style de l'ouvrage a par-fois quelque chose de poétique, c'est que les lieux, les sites et les souvenirs qu'ils rappellent le sont eux-mêmes. Ce n'est donc point une innovation dans le genre sévère du voyage, que je me suis permise; et je pense qu'on me pardonnera également d'y avoir introduit quelques chansons, qu'on ne pouvait traduire en prose sans leur ôter le coloris qui en fait le peu de mérite. Il en est de même des expressions par-fois helléniques dont je me suis servi pour exprimer des choses qui ne pouvaient être dites autrement, à moins d'employer des circonlocutions aux-

quelles il fallait donner des valeurs arbitraires; et je ne pense pas pour cela qu'on puisse m'accuser de néologisme. Au reste j'ai écrit sur les lieux, loin des bons modèles, à la vérité, mais étranger à toute espèce d'influence; et je n'ai depuis éprouvé que celle des savants dont j'ai pris les conseils, afin de régulariser mes travaux. Tous ont pensé que j'aurais nui à la vérité de mes tableaux, si je m'étais permis de les composer à tête reposée dans le silence du cabinet. Je les laisse donc avec leurs couleurs natives, en priant le lecteur de n'y voir ni allusion, ni double entente. La liberté que j'invoque dans mes écrits n'est point ce monstre farouche qu'on représente le front couronné d'une thiare sanglante, armé de hache et de faisceaux; mais cette douce fille du ciel, qui se glorifie d'obéir aux rois pasteurs des peuples. La dynastie des enfants de saint Louis éclipse à mes yeux l'éclat des rois issus de Lelex et d'Hercule. La démocratie d'Athènes, l'oligarchie de Sparte, sont pour moi des objets purement historiques, comme les rapprochements que j'établis par-fois entre les demi-dieux et les saints; les cérémonies payennes et celles de notre auguste religion. Le culte du dieu rédempteur est l'objet de mon adoration; je m'honore des titres de chrétien et de Français, et je soumets mon

livre à l'indulgence du public. Ainsi je me présente tel que je suis, avec l'œuvre de ma vie, fruit de quinze années de travaux; et je déclare que ce qu'il y a de bon ou de mauvais m'appartient tout entier.

Dans l'analyse de la carte générale dressée par M. Barbié du Bocage, membre de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut, on jugera ce que la géographie de la Grèce a gagné par mes explorations. On saura le parti que cet académicien se propose de tirer un jour des matériaux qui n'ont pu trouver place dans la carte de mon voyage, avec lesquels il a intention de publier dans les plus grands détails une topographie générale de la Grèce, en adoptant pour mesure l'échelle du plan de la Hellopie ou vallée de Janina, qui est jointe à mon Voyage.

Enfin, pour complément de mes recherches, je donne une relation succincte des évènements arrivés dans l'Épire en 1820, avec les pièces justificatives; des extraits des Chroniques inédites d'Argyro-Castron et de Janina.



VOYAGE
DANS LA GRÈCE.

ÉPIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Exposition. Départ de Paris. Passage par l'Italie. Arrivée à Ancône.

Au mois de septembre 1805, je reçus l'ordre de retourner dans l'Orient avec M. Julien Bessières, chargé par le gouvernement de m'accréditer, en qualité de consul général de France, auprès du visir Ali, pacha de Janina. J'étais peu disposé à tenter une pareille entreprise. Je connaissais de réputation le satrape de l'Epire; j'avais éprouvé tant de maux dans mon premier voyage en Turquie, que l'idée de l'homme auprès duquel on m'envoyait, et le souvenir encore récent d'une captivité de trois années, me firent balancer si j'accepterais une mission que j'aurais, dans d'autres temps, reçue avec transport. Cependant, en pensant à la Grèce, sur laquelle je venais de publier un ouvrage, écrit plus par sentiment et par

induction, que d'après des recherches suivies, je sentais les avantages réels de l'étude approfondie de cette contrée. Je venais d'ébaucher un grand travail, que je pouvais perfectionner par un second voyage, et l'amour de la science l'emporta sur les considérations les plus capables de refroidir mon zèle.

Le 21 octobre, je quittai Paris, au moment où le canon annonçait les premières victoires d'une guerre qui ne devait avoir de terme, qu'après nous être réconciliés avec l'Europe, par le retour du monarque légitime de la France! Mais par-tout victorieuse alors, elle jouissait de l'ivresse de la gloire et des combats, sans pouvoir goûter le bonheur, ni entrevoir les chances de l'avenir.

A Milan, je rejoignis M. Bessières, qui m'avait devancé dans cette ville. L'Italie se trouvait dans un état de fermentation inexprimable. Masséna, campé sur les bords de l'Adige avec vingt-deux mille Français, pouvait être forcé à la retraite. On était menacé, du côté de la basse Italie, par une expédition Anglo-Russe, qui venait de débarquer dans la baie de Naples, et les chemins étaient sur le point d'être interceptés d'un moment à l'autre.

Comme il n'y avait pas de temps à perdre dans de pareilles circonstances, nous quittâmes Milan le 3 novembre, afin de gagner le port d'Ancône, où nous pouvions en sûreté, puisqu'il y avait alors garnison française, voir arriver les événements, et calculer notre direction. Nous parcourûmes donc, plutôt que nous ne visitâmes, les plaines de la Lombardie, les légations, et sans aucun événement remarquable,

nous arrivâmes le 12 au terme de notre voyage par terre.

Le légat de sa sainteté, qui commandait encore à Ancône malgré l'occupation, nous accorda, sur la demande du consul de France, des passe-ports qui décidèrent un capitaine ragusais à nous recevoir sur son bord. Cette précaution nous mettait, comme sujets d'un prince étranger, sous un pavillon neutre, qui n'aurait probablement pas été respecté, si nous avions été visités par l'ennemi. Sans faire ces réflexions, on n'attendit plus que le moment favorable pour partir, et les vents contraires étant tombés dans la nuit du 16 novembre, nous montâmes sur le brick *le Fortuné*, chargé de nous transporter à Raguse, d'où nous devions aviser aux moyens de passer en Turquie.

CHAPITRE II.

Départ d'Ancône. Navigation. Relâche à Cavo Sesto en Dalmatie. Accident de mer. Arrivée à Raguse.

L'hiver s'annonçait dans les Apennins qui commençaient à se couvrir de neiges, et la teinte de l'automne était répandue sur les coteaux de l'Ombrie, quand il fut résolu de quitter Ancône. On venait de déployer sur notre vaisseau le pacifique pavillon de Saint-Blaise (1), et tout étant prêt le dix-sept no-

(1) Le pavillon marchand de Raguse portait dans un fond blanc l'image de ce saint, qui était le patron de la république.

vembre, on leva l'ancre en même temps que deux autres bâtiments ragusais, avec lesquels nous devions voyager de conserve. Je sentis un mouvement pénible en quittant encore une fois les terres de la chrétienté. Un faible vent enflait à peine nos voiles, lorsque nous doublâmes la pointe du cap Cumerium, à l'extrémité de laquelle s'élève le monument triomphal de Trajan. Des souffles indéterminés, des calmes nous tinrent toute la journée à la vue de la côte, et ce fut seulement au coucher du soleil, que nous vîmes disparaître, avec sa lumière, les faîtes azurés du Métaure.

Le 18 et le jour suivant, des brises folles et les courants nous poussèrent vers les côtes de l'Esclavonie; et le 20, un vent contraire, qui s'était déclaré, détermina notre capitaine et les conserves à chercher un abri au port de Cavo Sesto en Dalmatie. C'était, particulièrement pour nous, ce qu'il y avait de mieux à faire, car il eût été imprudent de s'obstiner à tenir la mer, avec un équipage faible et un chargement de blé mal estivé, qui ne nous auraient pas permis de lutter avec succès contre la tempête. Mais d'un autre côté, nous abordions en pays ennemi, et à peine avions-nous pris fond, qu'un convoi de vingt-cinq vaisseaux, portant pavillon autrichien, vint mouiller dans nos eaux. Ainsi que nous, ils fuyaient l'orage; mais leur voisinage nous causa quelques inquiétudes. Je considérais, du haut du tillac, leurs embarcations, qui échangeaient des signaux; mais, comme le vent était favorable à leur destination, car ils se rendaient à Trieste, le ciel

s'étant éclairci, ils ne tardèrent pas à remettre à la voile.

Le 21, la rade étant libre, je pus prendre quelques relèvements, et déterminer le gisement des passes d'un des plus beaux ports de l'Adriatique (1), dont les rivages nus et calcaires ne sont animés que par la population de Cavo Sesto. Nous descendîmes même à terre pour visiter cette ville, qui me retraça le tableau de la malpropreté et de la misère des villes turques, que le temps n'avait pas encore effacé de mon souvenir. Cependant, toute pauvre que fût cette place, comme elle était murée, il y avait une haute société, et sur-tout de la noblesse, qui ne le cédait en rien aux plus gothiques origines, puisqu'elle était inscrite au livre d'or de Venise. En effet, nous vîmes qu'elle devait être bien ancienne, par la rencontre que nous fîmes d'un homme à large perruque, vêtu d'un habit de velours galonné, traînant une rapière, qui donnait le bras à une femme gonflée par deux énormes paniers. Cette *illustration*, c'était le nom qu'on doit à ce couple suranné, était une Sérénité patricienne, glorieuse d'avoir donné des doges à la république de Saint-Marc; que le ciel, sans doute pour quelques grands péchés, avait condamnée à

---

(1) L'entrée du port est divisée en deux goulets par un îlot inculte d'un quart de mille de longueur N. S. Les vaisseaux venant de Trieste doivent, pour entrer dans la première passe, porter le cap au S. E. La seconde entrée, qui a vingt-cinq brasses de fond, est signalée par un écueil verdoyant, placé au sud de l'îlot dont je viens de déterminer le gisement.



vivre dans un pareil pays. Les bonnes femmes, que j'avais questionnées pour connaître ces particularités, me demandèrent à leur tour, si je n'étais pas un monsieur de Saint-Marc (*un signore di San-Marco*), nom chéri des Dalmates; et sur ma réponse affirmative, la conversation devint très-expansive. Après m'avoir dit tout le mal possible de leurs nouveaux maîtres, elles m'apprirent qu'on avait récemment arrêté dans leur port un bateau français, dont les papiers avaient été envoyés à Zara, et qu'on attendait dans leur ville un officier autrichien, chargé de lever des soldats et de faire l'inspection de la côte.

Ces renseignements naïfs (*di bocca innocente*, pour me servir de leur expression), n'étaient pour nous rien moins que tranquillisants. Le soir même, nos perplexités redoublèrent, à la vue d'un convoi escorté par une corvette de guerre russe, qui assura son pavillon par un coup de canon, en sommant les vaisseaux mouillés dans la rade de se rendre à l'obédience. Tout peureux qu'il était, notre capitaine jugea à propos de faire la sourde oreille. Le vaisseau russe était mouillé au large; il y avait moyen de s'excuser, et comme le convoi partit dans la nuit, nous en fûmes quittes pour avoir vu brûler de la poudre. Mais ce qui nous tira enfin d'embarras, ce fut le retour du vent du nord. Il s'éleva au moment où nous étions seuls au port avec nos conserves, et le 23 novembre, à neuf heures du matin, nous cinglions au large, avec l'espérance d'être le lendemain à Raguse.

Le vent était propice, la mer belle, et nous effleu-

rions les côtes agrestes de l'Illyrie avec rapidité, lorsque, aux approches du coucher du soleil, les marins remarquèrent des groupes de nuages, qui s'accumulaient du côté de l'Italie. C'était le signe assuré d'un changement de temps. Cependant on se flattait qu'il ne nous serait pas entièrement défavorable. La voile portait toujours en bonne route. Le second du bâtiment, après la prière du soir, avait terminé la journée par le salut accoutumé de vive Saint Blaise, *viva San Biaggio*, auquel les matelots avaient répondu par le mot d'ordre, *sempre fedel a Cristo*, *toujours fidèle au Christ*, lorsque nous descendîmes dans la chambre, afin de nous reposer. Nous nous félicitions d'être sortis d'une terre ennemie; néanmoins malgré cette satisfaction, je prêtais l'oreille au sillage du vaisseau avec une attention mêlée d'une crainte secrète, qui m'était inexplicable.... Soudain nous entendons du tumulte, et le capitaine hélant avec le porte-voix un vaisseau, auquel il criait d'arriver! Le bruit redouble, un fracas horrible lui succède, notre bâtiment paraît se déchirer. *Nous sommes perdus!* Je crois avoir entendu ces paroles fatales; je me précipite, j'arrive sur le pont, je l'entends, le capitaine s'écrie : *Nous coulons bas! siamo a pico!* La conserve qui nous précédait était tombée sur nous avec toute la masse de son poids, augmentée par la force du vent! L'équipage, à genoux, les mains levées au ciel, attendait la mort; la mer, l'obscurité augmentaient la consternation. Cependant un matelot, le seul qui conservait du calme, tenait encore le timon, qu'il me livra pour sonder la cale, et il s'écria avec transport: *Il n'y a pas d'eau!*

A ces mots, on se relève, on saisit les haubans rompus; on amarre les bateaux prêts à tomber à la mer; l'activité, la célérité, la hardiesse succèdent au calme léthargique de l'équipage. Le capitaine reprend le commandement; on obéit à sa voix; on ferme les voiles; on s'élance sur les débris des vergues, malgré l'impétuosité du vent et des vagues tonnantes qui bondissent jusques dans les hunes. Un éclair brille; il tombe quelques gouttes d'eau. Dans d'autres circonstances, cette pluie serait le présage du calme; mais le terrible vent de Libye redouble d'intensité. Les vagues qu'il soulève brillent comme des montagnes de feu; et les marins, trompés par leurs masses phosphorescentes, croyant voir des feux allumés à la côte, attachent des fanaux aux vergues, en signe de détresse! Mais on s'aperçoit que le vaisseau enfonce, l'eau entre dans la cale; on se met aux pompes, et l'ardeur augmente en raison du danger. On jette à la mer, les canons, la cuisine, les cables, une partie des ancres.

24 Nov. Quelle nuit! de combien d'angoisses elle fut remplie! Cependant les premiers rayons du soleil parurent à travers les panneaux de la chambre, pour éclairer nos désastres. On reconnut que le vaisseau était endommagé à bas-bord, et on s'occupa à fermer les voies d'eau avec une toile grasse. Le relèvement de la côte nous apprit ensuite que nous nous trouvions dans les parages de Narenta, golfe si fameux par ses naufrages, que les habitants l'appellent, *Bocche delle lagrime*. Comme le tumulte des éléments continuait, on jeta à la mer les tonneaux d'eau douce

et tout ce qu'on peut déplacer. A midi, nous longeâmes l'île de Lissa. On délibéra si on abandonnerait le vaisseau pour se réfugier à terre, mais le vent qui calmait fit qu'on se décida à tenter encore la fortune. A dix heures du soir, il devint enfin favorable, et on fit bonne route à travers une mer houleuse.

Le 25 novembre, nous fûmes visités par deux corsaires français. Le 26, nous dépassâmes l'île de Corzola avec des vents faibles. Le 27, après avoir rangé les Iles de Meleda et de Jupana, nous embouquâmes la passe de Gravosa, à l'instant où le vaisseau qui nous avait abordés en mer entrait ainsi que nous au port. Nos matelots portèrent aussitôt leurs regards et leurs vœux vers la Notre-Dame de Grace (*la Madona delle grazie*), à laquelle ils s'étaient adressés pendant la tempête. Un sénateur, après avoir lu les pièces de bord et nos passeports, nous admit à la pratique. Bientôt après, nous montâmes à Raguse, où M. Bruere nous accueillit avec la plus bienveillante hospitalité.

CHAPITRE III.

Raguse. Aperçu sur son gouvernement tel qu'il existait en 1805. *Etendue et division de son territoire. Population.*

Raguse, située sur les côtes de la Dalmatie dans le golfe Adriatique (1), doit, comme on le sait, son

(1) Raguse, 36 long., lat. 42° 35'.

origine aux restes de la populations d'Epidaure (1), que les Goths renversèrent sous le règne de l'empereur Valérien. Augmentée ensuite par une colonie de Salone, saccagée par les Sclaves en 693, cette ville, née du sein des orages, et, comme l'appelle Férich (2), nid d'Alcyons, commençait à peine à sortir du sein de ses rochers, que son existence fut menacée par des ennemis redoutables. Attaquée par les Maures, inquiétée par les Vénitiens, qui voulaient réunir son territoire à celui de leur république, alors grande et puissante au milieu de l'Europe encore barbare, harcelée par les roitelets qui gouvernaient la Bosnie, elle paraissait destinée à succomber, et elle aurait probablement cessé d'exister, sans la protection formidable d'Orchan, sultan des Turcs. Au bruit des armes victorieuses de ce prince, qui venait d'enlever l'Asie mineure aux Césars dégénérés de Byzance, les barons ragusais, par une de ces inspirations salutaires, qui décident du sort des états, avaient tourné leurs regards vers l'Orient. Flatté de leurs hommages, le vainqueur de tant de nations et de tant de contrées, accueillit les députés d'une peuplade chrétienne de l'Occident, qui était venue se prosterner à ses pieds, dans sa résidence impériale de Brousse, et les envoyés rapportèrent un traité de commerce et de protection signé du sultan (3), qui a

(1) Epidaure, aujourd'hui Ragusa Vecchia, ou Raguse Vieille.

(2) Ferich periegesis oræ Rhacusinæ. 1803.

(3) On dit que le sultan avait signé ce traité avec sa main trempée dans l'encre, qu'il appliqua sur le papier.

consacré l'existence politique de leur gouvernement, jusqu'en 1815, année fatale aux républiques (1) de l'ancien continent.

Raguse nouvelle, bâtie sur un entablement de rochers à la base du mont St.-Serge, entre deux ports, s'élève au-dessus des flots de l'Adriatique, comme un poste destiné à observer les mouvements, qui ont lieu sur cette mer. Une enceinte bastionnée, deux faubourgs, des maisons construites dans le goût italien, le palais du gouvernement, les églises de Saint-Blaise, de Sainte-Marie, de Saint-Pierre, de Saint-Laurent, de Saint-André et celle des jésuites, qui est maintenant desservie par des dominicains, sont les choses peu intéressantes, que le voyageur peut voir, sans être frappé d'admiration.

Le gouvernement, tel qu'il existait encore en 1805, méritait une autre attention, et, quoique rayé du nombre des institutions humaines, il est bon, je pense, d'en dire quelque chose, pour les lecteurs qui ne seront sans doute pas tentés de compulser les livres fastidieux, et d'ailleurs très-rares, qui en font mention. Raguse, modelée sur la république de Venise à plusieurs égards, consistait toute entière dans un grand conseil, composé des nobles, sans exception, âgés de vingt ans révolus, dont les noms étaient inscrits sur un registre appelé le miroir, *il specchio*. Suivant sa constitution, datée de l'origine des siècles barbares, ce corps unique de l'état, duquel sortaient

(1) Raguse, Gênes, Genève, les Sept-Iles ont été à cette époque réunies à d'autres états, ou soumises à des protections.



toutes les autorités, se réunissait chaque année, le 1er décembre, sous la présidence du recteur ou chef du pouvoir exécutif, afin de procéder à l'élection des magistrats de la république. Après avoir pris séance par rang d'âge, celui qui tirait d'une urne disposée à cet effet une boule dorée, était admis à voter pour les élections; et si la boule était noire, il perdait pour cette année sa qualité d'électeur. Cette opération préliminaire, qui constituait le corps électoral, étant terminée, le choix des magistratures avait lieu au scrutin et à la majorité absolue des suffrages. Dans cette même assemblée, le grand conseil sanctionnait les lois qu'il se faisait représenter, délibérait sur le rappel des bannis, prononçait le pardon des crimes, connaissait des créances, des dettes de l'état, et décidait enfin de la paix et de la guerre, événement qui n'arrivait guère dans la paisible Raguse. Cependant cette question était solennellement agitée, mais pour la forme, qui fait tout dans un système de gouvernement hypothéqué sur de vieilles légendes. Après cette cérémonie, qui arrivait à la fin des vendanges, les sénateurs ragusais, tour-à-tour juges et avocats, qui avaient fini de *pressurer* leurs olives, passaient l'hiver en ville pour *pressurer* leurs clients. Jugeant et plaidant à tout venant, ils avaient des causes de tous les pays, non-seulement de leur juridiction, mais même encore des états de la Turquie, d'où le grand seigneur permettait par-fois d'évoquer des procès au tribunal de *Dobrovich*, nom que les mahométans donnaient à la république souveraine de Saint-Blaise.

Après les assises du grand conseil, l'administration publique passait à une cour appelée *pregati* (*optimates*), composée du recteur, de onze membres du petit conseil, de cinq provéditeurs de la ville, de douze juges civils ou criminels, des trois membres du conseil des fabriques de laine (1) et de vingt-neuf conseillers. Ce corps réglait les impositions, jugeait les affaires civiles et criminelles en dernier ressort, nommait les ambassadeurs, les chefs militaires, les gardes de l'arsenal, les caissiers et receveurs des deniers publics, et s'assemblait, pour diverses branches de service, quatre fois la semaine.

Le petit conseil, section de la haute magistrature, était formé de onze membres, la plupart avancés en âge, et tirés de la haute aristocratie de la noblesse. Leurs attributions avaient pour objet de recevoir les ambassadeurs étrangers, de traiter les affaires politiques, de juger les procès relatifs aux revenus publics; mais ils devaient, dans les cas difficiles, référer au grand conseil, chambres assemblées en divan général.

Le chef du pouvoir exécutif de la république, était, comme je l'ai dit, appelé *recteur*, titre qui avait prévalu sur celui de *comte*, depuis l'année 1358. Ce magistrat était primitivement investi d'une grande au-

(1) Depuis le troisième siècle, qui est approximativement l'ère de Raguse, on n'y a pas fabriqué une aune de drap, ni même une paire de bas. Mais il y avait un conseil des fabriques de laine à Venise, et, pour l'exactitude du calque, il en fallait un à Raguse.



torité; mais quelques *comtes* en ayant abusé au point de tyranniser leur patrie, on dut restreindre son pouvoir. Dans les derniers temps, ses attributions se bornaient à présider le sénat, composé du grand et du petit conseil, et ces deux corps séparément; à apposer le sceau de l'état sur les décrets publics; à être le gardien des clefs de la ville, des places fortes et châteaux de la république; enfin, à convoquer les assemblées, dans lesquelles il n'avait que sa voix. Pour prévenir les empiétements du pouvoir, la durée des fonctions du recteur était fixée à un mois et pendant cette phase, ses honoraires se montaient à cinq francs, et à douze langues de bœuf par jour pour le service de sa table. Ces langues étaient sans doute emblématiques, et il est probable que le noble prince, malgré la parcimonie des Ragusais, dépensait quelque chose du sien pour soutenir la prééminence de son rang et faire vivre ses domestiques. En cas de maladie, il était remplacé par le doyen du petit conseil; à sa mort on fermait les portes de la ville, et les premières familles de l'état le portaient, sur leurs épaules, au lieu de la sépulture.

Afin de réunir les corps de l'état, il y avait à Raguse une cloche destinée pour convoquer le grand conseil; c'était le bourdon de la ville; une de moindre dimension appelait le conseil mineur à ses séances; enfin, une troisième devait servir à rassembler la bourgeoisie, lorsque le recteur sortait d'exercice, afin de l'accuser du mal qu'il aurait pu faire, pendant la durée de son règne. De mon temps, on m'assura que les cloches des classes privilégiées étaient en fort bon

état, mais que, depuis nombre d'années, celle du peuple n'avait plus ni corde ni battant.

Après ces premiers corps, il y avait, pour l'administration, cinq provéditeurs chargés du maintien des lois, des édits, de la conservation des chartes de la république, et des testaments. Leurs fonctions étaient annuelles, et elles leur ouvraient immédiatement le chemin du rectorat, tandis que les autres magistrats ne pouvaient y parvenir qu'après deux ans de fonctions.

Il me suffit d'indiquer, par leurs noms, les magistrats des ordres inférieurs, pris, comme les autres, dans la classe de la noblesse (1), à laquelle tous les emplois étaient dévolus par droit de naissance. Elle était tout; c'était la puissance aborigène, source et principe d'honneur, de vertus et de bien; cepen-

---

(1) 1. C'étaient le conseil des six juges civils, et des six juges criminels.

2. Les cinq officiers des raisons, espèce de chambre des comptes.

3. Cinq officiers de la santé, chargés de la police des lazareths, et de la propreté de la ville, qui n'était jamais balayée que par les pluies.

4. Cinq officiers de la contrebande.

5. Trois avocats *delle commune*.

6. Trois préposés à l'achat des grains.

7. Trois préposés aux salines.

8. Quatre appréciateurs des marchandises.

9. Six préposés aux travaux publics.

10. Quatre préposés à l'armement et à la défense publique.

11. Trois officiers des eaux, ayant la direction et l'inspection des fontaines publiques.



dant, dans son sein, il y avait une prééminence d'opinion. L'oligarchie ragusaise se divisait en deux classes appelées la *Salamanque* et la *Sorbonne*, égales en droits, mais séparées par une rivalité haineuse. La Salamanque, qui était la plus ancienne caste, et par conséquent la plus orgueilleuse, regardait bien au-dessous d'elle, la Sorbonne. Assises au sénat sur les mêmes bancs, les dix-sept familles qui composaient le corps entier de l'oligarchie, étaient animées d'un même zèle et d'un même esprit pour la chose publique : mais c'était là le terme de leur fraternité, et au sortir des séances, la morgue reprenait son empire. Un membre de la Salamanque, qui se croyait avec raison l'aîné en titres, puisque les gentilshommes de la Sorbonne ne dataient que de l'année 1667 (1), se serait bien gardé de saluer le premier un sorbonais, et les

12. Six officiers de nuit, chargés des rondes de la ville, qu'on ne faisait jamais.

13. Les officiers, chargés de la garde des châteaux, qui changeaient chaque jour.

14. Les cinq trésoriers, et les trois procurateurs de Sainte-Marie.

15. Le collége des vingt-neuf, formant un tribunal d'appel en matière civile.

16. Les quatre douaniers.

17. Les cinq justiciers, juges des contestations entre marchands, des poids et mesures, de la police des marchés, etc.

18. Six avocats *del proprio*.

19. Quatre camerlingues.

20. Les notaires.

(1) 1667, époque du tremblement de terre qui couvrit de ruines l'état de Raguse. La noblesse, qui perdit une partie de

préjugés étaient poussés à tel point, que les alliances s'appariaient invariablement en raison directe des quartiers. Mais, comme toute race qui ne se croise pas, s'altère et dégénère en dépit des parchemins, la nature se vengeait de l'outrage fait à ses lois, et un grand nombre de familles patriciennes étaient affligées du *comitialis morbus* d'Hippocrate. Cet avis du ciel leur disait en vain de se rapprocher de la noble condition de l'homme, pour conserver le type primitif de la vigueur esclavone; ils préféraient former *une espèce* dégradée, mais noble, plutôt que de déroger! Par suite de la plus honteuse vanité, l'orgueil des maîtres passait dans l'esprit de leurs clients, de leurs valets, et de leurs serfs qui copiaient en grotesque les ridicules de leurs patrons. A l'église (1), au spectacle, au café, les nobles avaient

---

ses enfants, écrasés sous les débris de la salle du conseil, où ils étaient assemblés, afin de recomposer sa corporation, y admit un certain nombre des meilleures familles de la citadinanza, qui avaient survécu à cette catastrophe. Elles furent déclarées nobles, et inscrites en cette qualité sur le registre du *miroir*. Mais, par un de ces caprices trop ordinaires, les souches mères prirent le nom de *Salamanque*, et les familles ennoblies celui de *Sorbonne*, sans qu'on puisse dire pourquoi on fut chercher ces dénominations; si ce n'est qu'on voulait une distinction, au sein même des distinctions.

(1) Le recteur ne sortait jamais qu'en cérémonie, pour assister aux processions et aux fêtes publiques. L'almanach de Raguse indiquait aussi exactement ses promenades d'étiquette, que les quartiers de la lune. On voyait, aux époques consacrées à la manifestation de cette puissance, écrit en lettres rouges : *Oggi sua serenita si porta al domo! Sa sérénité se rend aujourd'hui au*

des places d'honneur, et nuls signes distinctifs, si ce n'était de s'affubler du costume de juges, sous lequel ils passaient la moitié de leur vie. Les dames, *gentil donne Ragusee*, avaient pour prérogatives des chaises à porteur armoriées de blasons, et des préséances dans tous les lieux de réunion.

Le peuple, placé sous les pieds de la noblesse, formait trois classes distinctes. Celle de la *citadinanza*, (*ayant le droit de cité*), pouvait être considérée comme la classe des affranchis dans l'ancienne Rome. Les femmes de cette condition étaient admises au théâtre, dans un rang de loges parallèles à celles des dames nobles, qu'elles effaçaient par leur beauté et par l'éclat de leur toilette. C'était là leur prééminence, car elles étaient tenues de rendre des visites aux patriciennes, à certains jours marqués, tels que ceux des grandes fêtes, et quand leurs seigneuries étaient en couche. Alors les *gospodes*, ou dames nobles, leur accordaient l'honneur du tabouret, en ayant grand soin, dans la conversation, de ne pas leur donner le titre de *madame*, mais en leur adressant la parole par leurs prénoms de Marie, Thérèse, ou Jean-

---

dôme. Quelle sérénité et quelle pompe! Le recteur, vêtu d'une toge rouge réparée de mille pièces, marchait à la tête de son sénat, habillé de longues simarres noires frappées de vétusté. Ce cortége était précédé d'une musique composée en tout, d'un grand cor de chasse et d'un violon, qui ne s'accordaient pas mieux que les prétentions de la Sorbonne et de la Salamanque. Le ridicule avait porté depuis long-temps un coup fatal à ces vieilleries, qui n'existaient que parce qu'elles avaient existé.

neton; on veillait même à ce qu'elles n'eussent pas de noms de saintes trop distinguées. Une *Atala*, une *Célestine*, une *Emma*, auraient causé de grands scandales; mais les lois somptuaires avaient pourvu à l'empêchement des progrès du romanesque (1). Quant aux hommes, presque tous s'appelaient Mathieu. C'était même, au grand déplaisir des partisans de Saint-Blaise, le nom patronimique dominant dans toutes les familles de la république.

La seconde classe plébéienne était celle de la bourgeoisie, portion respectable de la nation, puisqu'elle comprenait les capitaines de vaisseau, hommes renommés pour leur probité, les marins et les consuls que le sénat chargeait de défendre ses capitulations et son pavillon à l'étranger. Leurs femmes n'avaient ni tabouret chez les patriciennes, ni loges au théâtre, où elles n'étaient reçues qu'au parterre, et travesties, au lieu de domino, avec la capote de marin. Mais aux promenades et à l'église, elles se vengeaient d'une caste décrépite, par l'élégance de la mise, et par les avantages effectifs que la richesse donne sur les titres. Pour les hommes,

(1) De mon temps, deux capitaines arrivèrent à Raguse avec des vaisseaux achetés à l'étranger. L'un portait le nom de *Neptune*, et l'autre celui de *Vénus*. A la lecture des pièces de bord, l'oligarchie frémit de cette innovation. Le sénat s'assemble. Les noms de *Neptune* et de *Vénus*, donnés à des bâtiments portant le pavillon de Saint Blaise? On crie à l'impiété, au sacrilége, et il est décidé, que *le Neptune* s'appelera *le Saint-François*, et *la Vénus*, *la Sainte-Thérèse!...*

2.

comme ils ne pouvaient prétendre à aucune considération sous un gouvernement exclusif, ils passaient une grande partie de leur vie dans les voyages de mer; et, parvenus au terme de leur fortune, la majeure partie renonçait à un pays où elle n'éprouvait que des humiliations, pour aller vivre honorés sous un ciel étranger.

Les paysans qui étaient serfs comptaient plutôt comme partie des immeubles dans l'état, que comme ayant un rang dans la société. Si la pudeur avait fait cesser l'usage dans lequel les seigneurs étaient autrefois de les vendre en détail au marché, ils n'en étaient pas moins leur propriété. On en disposait, quand on aliénait une terre, comme des charrues et des animaux de labour, avec lesquels on les vendait, en stipulant le nombre de bétail humain mâle et femelle, dont on cédait et transportait la propriété à l'acquéreur. Nul maître cependant n'avait droit sur la vie de son serf; celui-ci pouvait même, dans le cas de sévices graves, passer de la domination d'un seigneur sous celle d'un autre, mais en abandonnant son pécule particulier, pour changer l'esclavage contre l'esclavage.

Telle était la bizarre utopie de Raguse, lorsque j'y voyageais en 1805. Parmi les nobles, qui étaient généralement des hommes estimables, il y avait beaucoup de lettrés et de savants d'un rare mérite. La citadinanza comptait plusieurs familles opulentes, et la classe marchande était riche de plus de trois cents vaisseaux de commerce, qui faisaient alors presque toutes les affaires de la méditerranée. Enfin les paysans eux-

mêmes, tout serfs qu'ils étaient, ne se plaignaient pas de leur condition; et malgré ses abus, comme les hommes valaient beaucoup mieux que les lois, l'état de Raguse était paternellement gouverné et florissant.

La nature avait départi à la république un territoire pauvre et stérile; mais elle avait répandu sur la population, la libéralité de ses dons. Parmi les nobles et les roturiers, on remarquait les plus belles formes physiques, et un fonds de douceur qui répandait sur leurs actions, la plus touchante aménité. Les *gospodes*, ou dames *nobles*, moins favorisées, paraissaient une création à part, à cause de leurs traits peu gracieux. La beauté du sexe, éclipsée chez elles par le fard et d'autres causes, se retrouvait parmi les paysannes, compagnes de ces robustes esclavons, que l'injustice du sort avait attachés à la glèbe. Ces lions terribles, enchaînés par l'habitude, ne montraient que soumission et docilité pour leurs maîtres, au point que la lettre d'un sénateur faisait trembler tel homme qui avait coupé vingt têtes. D'où venait ce prodige d'obéissance, dans un pays où il n'y avait ni gendarmerie, ni force armée, ni police secrète, si ce n'était du respect antique pour une noblesse, qui, n'ayant rien de militaire, était par conséquent paisible et toute débonnaire envers ses vassaux; car le serf ragusais est doué de la plus grande bravoure. La guerre permanente, existant entre lui et les Monténégrins, peuplade féroce et sans honneur, lui donnait sans cesse les occasions de retremper son courage. On était toujours en

haleine contre les Monténégrins, et le livre du sang, déposé au sénat, appelait continuellement les paysans à poursuivre la mort d'un parent ou d'un ami. Cette guerre de représailles nécessitait par-fois cependant des accommodements; on entrait en composition, quand le nombre des morts était trop considérable de part et d'autre; et pour une somme modique, on se rachetait de la vengeance.

Dans son intérieur, Raguse ne paraissait pas moins éloignée de notre civilisation, dont sa jeunesse n'avait emprunté que le luxe et le ridicule des modes, qu'elle n'en était séparée par ses institutions. Les églises consacrées au culte étaient des cloaques, dans lesquels les morts de toutes les classes recevaient la sépulture dans des caveaux. La ville n'avait ni fours, ni boucheries; la viande et le pain s'apportaient des campagnes, et quand le mauvais temps empêchait les paysans de se rendre au marché, on vivait de biscuits et de salaisons, comme à bord d'un vaisseau. Le vin était de peu de conservation, si ce n'est le malvoisie, destiné à la table des riches, et l'eau des fontaines n'offrait pas toujours une boisson saine et limpide. La place était par-fois déserte, et d'autres fois couverte de gibier et de plantes légumineuses, parmi lesquelles les gens du pays citent une espèce de choux brocolis, avec autant d'enthousiasme que les Israëlites vantaient leurs oignons d'Egypte (1).

La république, qui rechercha dès son berceau la

(1) Depuis le temps dont je parle, il est probable qu'on a fait des cimetières à Raguse, qu'on y aura établi des boulange-

protection d'Orchan, avait, dans la suite des temps, isolé ses frontières des provinces de la dépendance de Venise, en cédant au grand seigneur les positions de Klèk au N. O. de son territoire, et celle de la pointe d'Ostro du côté de Cataro. Placée ainsi comme entre les bras d'une grande puissance, alors capable de la défendre, l'étendue de son domaine était de trente-cinq lieues environ de littoral du N. O. au S. E., sur une profondeur d'une lieue et d'une lieue et demie, jusqu'à la limite de l'empire ottoman. Cette lisière avait été partagée en huit provinces.

Raguse, place forte, avec ses faubourgs, ses jardins et quelques plans d'oliviers, composait la première de ces divisions. Ce boulevart de l'état était défendu par une garnison de cent mercenaires mal vêtus et plus mal armés, commandés par un chef décoré du titre pompeux de *général de terre*, nommé par le roi de Naples. Il est probable que S. M. Sicilienne choisissait un pareil officier dans la classe des lazzaronis, car il n'avait pour solde que trente sous par jour, et pour palais qu'une vieille tourelle. Le général de terre, avec ses titres et ses marques distinctives, qui étaient un panache blanc en plumes de coq, ne paraissait guère en public que le jour de

---

ries. Mais avec ces améliorations, le peuple a-t-il gagné au nouvel ordre de choses? c'est ce que le temps prouvera. La Turquie, qui pouvait engloutir Raguse, avait veillé à sa conservation, parce que les petits états sont utiles au commerce en temps de guerre.



Saint-Blaise, dont on solennisait la fête en donnant le simulacre d'une petite guerre, très-gravement décrite par Ferrich dans sa périgésie. La jalousie républicaine avait voulu, passé ce temps, que la force armée n'eût que des hallebardes, ou des fusils sans batterie, tant l'esprit de prudence et de paix étaient dominants dans l'humble sénat ragusais. La population de cette province était (car je parle toujours de l'état des choses sur le pied de 1805) de quinze mille ames, ci........................... 15,000

La seconde province (1), appelée Canali, la plus étendue, la mieux cultivée, et, après Raguse, la plus riche en population, se prolongeait depuis la frontière de Cataro jusqu'à Raguse vieille. Deux roitelets de Servie, Sandalius Hranich et Rasdola Paulovitch, avaient vendu à la république, en 1427, ce territoire, qui renfermait dix mille habitants, ci.................................. 10,000

La troisième (2) était celle de Raguse vieille, berceau de la république, bâtie sur les ruines de l'antique Epidaure, capitale de l'Enchelie. Les paysans

---

(1) Sa longueur est de 8 lieues, sur 4 milles de diamètre, jusqu'au territoire ottoman. Ses villages sont Pridvorié, 7 lieues de Raguse, point central; Dogna-Gôra, une lieue S. O.; Grudda, une lieue S.; Radocchici, un mille S. du précédent; Stravicia, 2 milles S. au-delà; Mirzium, 8 milles E. du point central; Mionich, 4 milles O.

(2) Etendue, 2 lieues, sur une de diamètre transversal. Cette province n'a que deux villages remarquables, Vighni, 3 milles O. de Ragusa-Vecchia; Miocichi, 3 milles S. O.

montrent aux environs une caverne spacieuse habitée par un dragon redoutable dont Saint Jérôme délivra le pays. Quoique le fait soit douteux, ils n'en font pas moins voir la peau de l'amphibie, qui fut celle d'un crocodile du Nil, apportée d'Egypte par des marins ragusais, à-peu-près dans le temps où la prétendue relique de Saint Spiridion, fut transférée de Smyrne à Corfou. La population de cette enclave est de deux mille ames, ci.................... 2,000

Breno, quatrième province de la république, serait, au dire de Ferrich, l'*Eden* des états de Raguse (1), si, au lieu d'une vallée pierreuse, on y trouvait de la verdure et des gazons. Cependant on y voit une rivière et quelques jolies maisons de campagne, sur-tout dans la partie appelée Sabreno. Des villages, placés autour des montagnes limitrophes du Czerna-Gora, le mont Saint-Serge, le village de Beau-Sang, des rochers, voilà ce qu'on trouve dans cette partie de l'Enchelie. Mais une vallée dont on ne peut trop vanter les sites sévères et pittoresques, c'est *Ombla*, que traverse l'Arion, le prince des fleuves souterrains, qu'on voit avec surprise sortir du mont Bergat, et qu'on ne cesse jamais de revoir avec étonnement et plaisir. Nous remontâmes en bateau ce

---

(1) Quinze milles d'étendue sur quatre milles de profondeur. Ses villages sont Blatto, Coupari, Molini, Plat, Petraccia, Postragna et Bergat. Autour d'Ombla, on compte ceux de Scioumet, Mososciza, et Saint-Pierre. J'aurai occasion, dans une autre partie de ce voyage, de faire connaître les chemins qui traversent cette contrée, pour pénétrer dans la Turquie.



canal, capable, par sa profondeur, de recevoir des vaisseaux de ligne; jusqu'à la barre, sur laquelle sont situés des moulins vers lesquels on fait dériver une partie de ses eaux, à leur sortie de la base des rochers. J'étais occupé à examiner les sites, lorsque nous fûmes accostés par le meunier, qui nous salua en Français. Il nous apprit qu'il était natif de Seselles en Bourgogne, et qu'il se trouvait établi sur ces bords depuis trente ans. A l'en croire, on entend dans certaines saisons un bruit sourd dans le sein des montagnes, d'où il s'échappe des trombes capables de déraciner les arbres. Les habitants de l'Herzégovine assurent à leur tour, sans pouvoir le prouver, que l'Arion est la décharge du lac de Popovo. Nous revînmes de-là par un couvent de religieux, d'où je pus contempler une belle maison située de l'autre côté du fleuve, qu'on nous dit appartenir au comte de Sorgo, au-dessus de laquelle passe l'aquéduc qui porte les eaux des montagnes à Raguse. La population de la province de Breno était alors évaluée à quatre mille habitants, ci........... 4,000

Slano, dix-huit milles au nord de Raguse, était la cinquième province. Sa population est de six mille ames, ci.............................. 6,000

La sixième province (1), celle de Stagno, est située sur le col de la presqu'île de Sabioncello. Son chef-lieu, jadis considérable, ainsi que ses villages

(1) Cinq lieues d'étendue sur deux de largeur; chef-lieu Stagno; une lieue N. O., Douba; une lieue O., Ponique; un mille au-delà, Hodiglié; 5 lieues, Giuliana.

et le bourg de Giuliana, ne comptent plus qu'une population de cinq mille individus, ci...... 5,000

La septième (1), qui est celle de Janina, placée plus avant dans la presqu'île, possède également cinq mille habitants, ci......................... 5,000

Et la huitième (2), qui est Tarstenitza, trois mille, ci.................................... 3,000

Les îles dépendantes de la république formaient, au temps de son existence politique, quatre comtés, qui étaient :

Meleda (3), l'antique Mélita, où Saint Paul aborda, lorsqu'il était conduit à Rome pour comparaître devant la majesté de César, qui est éclipsée pour jamais de la face du monde, où régnera dans tous les siècles la parole divine de l'apôtre. Les savants montrent dans cette île, les ruines d'un palais construit, à ce

---

(1) Cinq lieues d'étendue, deux de diamètre; Janina, 10 milles O. de Stagno, sur le golfe de Narenta.

(2) Tarstenitza, à la pointe de la presqu'île de Sabioncello. Ses villages sont Vroutchizza, Orbitchi, vis-à-vis Corzola, Stanovich, Podrosaria. Les femmes de cette contrée passent pour très-belles.

(3) Meleda; son chef-lieu s'appelle Babino-Poillé. Dans l'intérieur, il y a un lac environné de pins, au milieu duquel s'élève un rocher, sur lequel est bâtie une abbaye de bénédictins, sous l'invocation de la Sainte-Vierge. Ses mouillages sont Saplonara, Camera, Porto-Palazzo, dans lequel on pénètre par deux passes. La première, qui se présente à l'E., a un îlot au milieu du chenal; la seconde N. O., est parsemée de récifs. Elles aboutissent à un canal de trois milles, ayant trois encablures de large, et depuis 10 jusqu'à 25 brasses de fond. On peut aussi mouiller entre l'île et la terre ferme par 30, 40 et 45 brasses.

qu'ils prétendent, par Agésilas, que Sévère avait banni de Rome. Ils veulent même y reconnaître la grotte de Calypso; car que ne retrouve-t-on pas avec de l'imagination et des yeux prévenus? L'air de cette île est doux, son séjour agréable, et malgré ces avantages, la population s'élève à peine à onze cents habitants, ci.................................. 1,100

Agosta, anciennement Augusta, écueil hérissé de montagnes, couvert d'oliviers, d'arbustes et de vignes, compte une population de douze cents insulaires, en grande partie adonnés à la pêche et à la navigation, ci.. 1,200

Giupana, l'ancienne Tauris de Pline, célèbre dans l'histoire par la bataille navale gagnée par Vatinius, partisan de César, contre Octave, lieutenant de Pompée, suivant ce que rapporte Hirtius Pansa, dans sa continuation des Commentaires de Jules-César, renferme les villages de Saint-Luc et de Saint-Georges, habités par huit cents paysans adonnés à la culture des oliviers, ci.................... 800

Enfin les Elaphytes, qui sont les îles de Lopud (isola di Mezzo), Calamota et Giupana comptent à peine huit cents individus, ci................ 800

Il résulte de ces faits, sur lesquels les gouvernements, qui ont possédé ou qui régissent maintenant cette république, ont des données plus exactes, que l'état ragusais possédait en 1805 une population évaluée à cinquante-trois mille neuf cents individus répartis dans douze provinces ou comtés. Mais quelle est la statistique de ce pays, sous le rapport de son commerce, de son industrie et de ses

productions, depuis le nouvel ordre de choses auquel il est soumis? je l'ignore. A quel degré de prospérité peut-il prétendre? c'est au gouvernement autrichien à résoudre ce problême. La douceur des Ragusais, les lumières des classes jadis privilégiées, la bonté de ce peuple en général, son excellent naturel, me porteront dans tous les temps à faire des vœux pour son bonheur, qui doit maintenant égaler en durée celui des peuples soumis à l'autorité paternelle de la pieuse dynastie des Césars d'Autriche.

CHAPITRE IV.

Causes de notre séjour à Raguse. Nous prenons passage sur un corsaire français, pour nous rendre dans l'Epire. Départ du port Sainte-Croix. Relâche au port de Calamota. Idée de cette île. Circonstances de notre navigation, jusqu'à l'île du Sasino.

Dès le moment de notre arrivée à Raguse, nous avions expédié un Tartare (1) au visir Ali pacha, afin de l'informer que nous nous trouvions aux frontières de la Turquie, et de lui demander son avis sur la route que nous devions tenir pour nous rendre à Janina. Il fallait beaucoup de temps pour avoir réponse, dans la saison où nous étions, à cause des neiges qui rendent les chemins de l'Herzegovine, de la Bosnie, et de la Romélie jusqu'au Pinde, dange-

(1) Tartare; on prononce Tatar, courrier à cheval.

reux et souvent impraticables. Aussi notre messager ne parvint-il qu'après de très-grandes fatigues et d'innombrables difficultés, au terme de son voyage. Le visir Ali, prévoyant que les obstacles seraient beaucoup plus grands pour nous, avait réexpédié notre courrier avec un bâtiment chargé de nous transporter par mer sur les côtes de l'Epire. Mais ce vaisseau s'était naufragé à l'embouchure de la Boliana, et son équipage n'avait gagné Raguse qu'en nolisant une barque. Nous étions donc exposés à courir des chances fâcheuses, et ce surcroît même de compagnons de voyage, nous devenait très-embarrassant. De quelque côté que nous voulions nous diriger, il y avait des dangers. Le sénat de Raguse nous observait avec inquiétude; le pacha de Trebigné, déja informé qui nous étions, était peu disposé à nous favoriser, à cause de la haine générale que tous les chefs de la Turquie d'Europe portent à Ali pacha, près duquel il savait que nous voulions nous rendre. Enfin la mer était couverte de croiseurs ennemis. Nous étions dans l'embarras, et sans la présence d'un chebek français armé en course, qui se trouvait de relâche au port de Sainte-Croix, nous aurions peut-être été forcés de passer l'hiver à Raguse. La fortune nous servit donc contre toute espérance, et comme nous trouvâmes le capitaine de cet armement disposé à nous obliger, nous entrevîmes le terme d'un voyage qui, dans d'autres temps, eût été de peu de durée. Nous reçûmes même inopinément un renfort, par l'arrivée d'un second corsaire français nommé *le Hasard*, qui consentit à

marcher de conserve avec nous, et à croiser ensuite, à chances communes avec notre capitaine, pendant la durée de leurs lettres de marque.

Notre départ étant résolu, nous quittâmes Raguse le 22 janvier 1806, emmenant avec nous le Tartare qui avait déja fait le voyage de Janina, et un Valaque expédié par Ali pacha, pour nous servir d'interprète, quand nous arriverions aux terres de l'Epire. Descendus au port de Gravosa, une petite barque nous transporta à bord du chebek *l'Etoile*, commandé par le capitaine Marcilési, marin expérimenté, qui courait les mers avec succès depuis onze années, et il fit sur-le-champ signal au corsaire *le Hasard* d'appareiller. Nos poupes n'étaient point parées de bandelettes ni de guirlandes de fleurs, comme celles des Théories qui se rendaient autrefois aux rivages de la Grèce, mais d'armes et d'une jeunesse intrépide, présage et garant du succès d'une courte navigation, qui malgré cela n'était pas sans périls. Les échos des montagnes de Saint-Serge avaient répété le bruit du canon de partance; on venait d'amarrer les ancres, lorsque le vent de nord, tombant par rafales, nous obligea, dès la première bordée, à chercher un abri au port de Calamota, où nous donnâmes fond. Comme il fut décidé que nous y passerions la journée, je saisis cette occasion pour visiter une île qui n'était alors qu'indiquée sur les cartes des navigateurs.

Calamota, que les Illyriens appellent Colocep, et les auteurs latins Delaphodia ou Calaphodia, est une des plus petites Elaphites qui bordent la côte des états de Raguse. En débarquant sur la plage, je crus

fouler une terre d'éruption. Des pierres tumultueusement entassées, des rochers brisés, un sol calciné, me montraient l'action et les traces d'une grande convulsion, lorsque j'aperçus parmi ce chaos, les ruines de maisons et d'églises écroulées. Je cherchais à expliquer les causes de ce que je voyais, quand j'appris que ce bouleversement des masses primitives de Calamota et de ses édifices, était l'ouvrage du tremblement de terre du 6 avril 1667, qui fut si funeste au territoire de Raguse et à ses habitants. Bientôt cette physionomie sévère prit un aspect plus doux. En avançant dans l'intérieur de l'île, je passai sous des ombrages formés tour-à-tour par des voûtes de pins odorants et de grands oliviers. Je visitai ensuite successivement les deux villages de Dogne et de Gorgne-Celo, habités par des esclavons qui s'adonnent à la pêche et au carenage des vaisseaux. Je parcourus aussi quelques terrains couverts de vignobles qui fournissent le vin blanc appelé Malvoisie, dont les premiers plans furent apportés de la Laconie; et mes excursions finirent au moment où le soleil se coucha entre les faîtes du mont Gargan, qui signalent aux navigateurs le golfe de Barlette en Italie. A mesure que le crépuscule s'épaississait, une brise suave semblait sortir des bocages de Calamota. Les pins, les orangers, les lauriers, les myrtes et les humbles romarins, confondant leurs parfums, embaumaient les airs. La mer, naguère courroucée, balançait mollement ses ondes, et tous les bruits cessèrent au moment où la lune s'enfonça sous l'horizon. La nuit était avancée, et le ciel émaillé

d'étoiles dorées, lorsque je m'acheminai vers le presbytère, où mes compagnons de voyage avaient fait porter notre souper. Le pasteur, effrayé de voir des corsaires dans sa pacifique demeure, se serait sans doute bien passé de l'honneur d'une visite comme la nôtre. Cependant quelques présents lui donnèrent du courage; il ne se fit même pas trop prier, pour s'asseoir à notre table; et comme nous parlions tous italien, la confiance s'établit promptement. Il nous raconta que les insulaires de Calamota passaient autrefois pour grossiers, et tellement voraces, qu'ils ne gardaient jamais rien des mets qu'on leur servait, et pour nous prouver qu'il savait le latin, il les appela : *homines crassâ mente.* Cependant, ajouta-t-il, ils n'étaient pas de lâches lazzaronis, vivant au jour le jour. Ils excellaient dans l'art de piloter les vaisseaux qui se confiaient à leur expérience. Avec de frêles esquifs, on les voyait braver les flots de l'Adriatique, dont les plus intrépides marins redoutent les orages. Ces essais, qui annonçaient des hommes entreprenants, les avaient conduits, dans ces derniers temps, à de plus vastes entreprises. Les plus riches venaient de prendre rang parmi les capitaines au long cours, d'autres s'étaient engagés, comme marins, dans des expéditions lointaines, et tous, avec des économies, avaient rapporté chez eux de nouveaux goûts. Déja de belles maisons s'élevaient aux lieux où il n'existait autrefois que des cabanes, la gourmandise des Calamotiotes cessait d'être proverbiale, et la livrée de la misère, n'était plus celle du peuple. Les femmes,

dont le luxe se réduisait auparavant à un vêtement de serge grossière, commençaient, à l'instar des dames ragusaises, à rechercher les modes. Elles ambitionnaient même les bracelets d'or de Venise (1), et les perles de l'Orient. Mais à travers cette prospérité, on s'apercevait du décroissement de la population ; car la marine est une plaie dévorante qui épuise les nations. On avait aussi rapporté, avec des trésors trop chèrement achetés, des maladies inconnues, et les mœurs jadis grossières, mais pures, se dépravaient rapidement. Tel fut, en substance, ce que nous dit le pasteur des fidèles de Calamota, peuplade bonne, douce, paisible et modeste, comme celle de tous les villages de l'état de Raguse. Du reste, il nous vanta l'air et la salubrité de son île, qu'il mettait au-dessus de tous les pays du monde ! Il en récapitula avec complaisance les productions peu variées, sans oublier le vin de Malvoisie. A ces mots prononcés avec feu, nous vîmes sortir du fond d'un cellier une esclavonne rembrunie, qui portait une amphore dans ses bras. Cette ménagère, qui n'avait d'Hébé ni la taille, ni les grâces, nous versa d'amples rasades, qui furent bues à la santé de notre hôte, et de nos amis absents.

Les heures rapides, passées dans un banquet où présidaient l'enjouement et la cordialité, nous rappelèrent enfin à minuit sur notre vaisseau. Nous quit-

---

(1) Les orfèvres de Venise excellent à faire les chaînes en or, et leur dextérité n'est point encore à cet égard, égalée par aucun ouvrier de l'Europe.

tâmes le vénérable curé, après lui avoir fait agréer quelques présents. Il était attendri, et il nous accompagna jusqu'à l'église, toujours ouverte dans ce lieu de paix. Une lampe, allumée dans la nef, répandait des teintes mélancoliques sur les tombeaux épars autour du sanctuaire. A la clarté des étoiles, nous descendîmes vers la plage, en traversant un bosquet de citronniers chargés de fruits, et en suivant un sentier tortueux, qui aboutit à un mole ruiné. Le calme de la nature n'était alors interrompu que par des souffles variables, qui agitaient le feuillage des arbousiers.

Après avoir reposé dans un silence profond, nous appareillâmes, le lendemain, avec un vent frais, à la partie du nord-ouest. Les vaisseaux coururent quelques bordées, pour s'élever dans la passe de Daxa (îlot célèbre par un couvent de franciscains, consacrés à l'instruction publique de la jeunesse de Raguse), en évitant les sèches, que les caboteurs du pays appellent Grebéni, et les Italiens, Pettini. Nos voiles s'arrondirent enfin, le vent redoubla d'intensité, et nous portâmes le cap en bonne route. Dans un clin d'œil, nous laissâmes derrière nous Raguse, qui devait bientôt perdre ses lois antiques et son indépendance. Nous ne fîmes qu'entrevoir la position d'Epidaure, aujourd'hui Ragusa-Vecchia, où quelques savants placent à tort les tombeaux de Cadmus et d'Harmonie. A deux heures après midi, nous étions par le travers du golfe Rhizonique, et de l'endroit où nous voguions, la ville de Cataro paraissait calquée en relief sur la base du Montenegro alors

chargé de neiges. Quelques colonnes de fumée s'élevaient des flancs noirâtres de cette montagne, retraite inhospitalière d'hommes dépravés et cruels. Dans la nuit, nous vîmes les feux de Dulcigno. Notre chebek fit souvent des signaux à sa conserve avec des fusées volantes, afin de la rallier, car notre marche était supérieure à la sienne. Le 24, les vents devinrent variables, et cependant nous atteignîmes la hauteur de Durazzo. Le 25, nous dûmes louvoyer, pour dépasser l'embouchure de l'Aous, et comme nous luttions pour entrer dans le golfe de la Vallone, nos marins ayant des indices du vent de siroc, qu'ils redoutaient, résolurent de prendre le mouillage du Sasino, où ils laissèrent tomber l'ancre par dix-huit brasses d'eau, sur un fond d'argile tenace. Ce parti fut heureux pour le succès de notre voyage, car à peine les voiles étaient fermées, que la mer, déja orageuse, commença à mugir. Les flots se gonflaient, comme si les vents fussent sortis du sein des abîmes, et le ciel se couvrit de nuages épais, qui lancèrent une tempête effroyable sur les mers. Le 26, le temps fut le même, et les vagues, plus hautes que la veille, permettaient à peine aux matelots de se tenir sur le pont. Le 27, comme la bourasque continuait, nous nous aperçûmes que notre conserve chassait sur ses ancres, et le lendemain au matin, elle avait disparu à nos regards. Nous apprîmes dans la suite qu'elle avait dû prendre le large, et qu'elle était tombée au pouvoir de l'ennemi, à Castel-Nuovo, dans le golfe de Cataro, où le gros temps l'avait forcée de relâcher.

CHAPITRE V.

Nous débarquons à l'île du Sasino. Topographie. Aspects. Pasteurs albanais, indication de quelques ruines.

Fatigués par le roulis du vaisseau, et les vents contraires paraissant fixés, nous résolûmes de débarquer et de nous établir dans l'île du Sasino, pour le temps que durerait notre relâche. Le capitaine, commandant du corsaire, voulut nous accompagner à terre. Nous prîmes en même-temps avec nous l'agent du visir Ali pacha, qui était un excellent interprète pour la langue albanaise, et nous nous adjoignîmes quelques matelots pour la sûreté de notre camp. Une voile, dont nous nous étions précautionnés, servit à former notre tente, que nous dressâmes dans les ruines d'une chapelle dédiée à S. Nicolas (1). Quelques fumées, qui s'élevaient des coteaux, ne tardèrent pas à nous apprendre que nous n'étions pas les seuls habitants de l'île; et nous venions à peine de nous installer, lorsqu'on aperçut sur les hauteurs plusieurs albanais armés. Ils semblaient méfiants, et ils n'approchaient qu'en faisant de longs détours, lorsque notre drogman, qui les reconnut à leur costume pour des pasteurs du Musaché, les ayant hélés dans leur langue, parvint à établir des pour-

(1) J'appris dans la suite que cette église avait été détruite, en 1788, par les Turcs de la Vallone; et d'après sa construction, c'était un ouvrage moderne.



parlers et à calmer leurs inquiétudes. Comme nous apprîmes qu'ils avaient avec eux des troupeaux, on leur fit voir de l'argent, on convint du prix de trois moutons, qui furent payés d'avance, livrés ensuite, et répartis entre nous et l'équipage resté à bord du chebeck. Assurés qu'on pouvait s'éloigner sans danger, deux de nos matelots, armés de leurs sabres d'abordage, se détachèrent aussitôt pour aller couper du bois. Les bergers, pendant ce temps, saignèrent le mouton que nous nous étions réservé, ils le soufflèrent ensuite pour l'enfler avec la seule expiration de leurs poumons, et se servirent pour le dépouiller de couteaux recourbés attachés à leur ceinture. L'opération, qui se fit avec une célérité étonnante, étant terminée, les matelots de retour de leur fourrage allumèrent un grand feu, et notre drogman, après avoir lavé les intestins, en fit une brochette qu'il mit à rôtir. Les bergers, qui s'étaient adjugé le foie et la rate, les jetèrent au milieu du brasier, et quand ils les crurent suffisamment cuits, ils les retirèrent, et, après avoir secoué légèrement la cendre qui s'y était attachée, les mangèrent sans autre assaisonnement. Cette scène barbare nous ayant égayés, nous donnâmes quelques biscuits de mer à ces demi-sauvages; nous voulions aussi leur faire goûter du vin. Mais comme nous n'avions pas de verre, et qu'il eût été imprudent de leur confier notre baril, un d'entre eux, qui devina notre intention, roula aussitôt une large feuille d'arum en forme de cornet, et ses camarades en ayant fait autant, tous nous présentèrent ces coupes de nouvelle invention, et reçurent une suffisante ration de

vin. Après ces préliminaires, on pensa à notre cuisine particulière, et tandis que chacun était occupé, j'essayai de reconnaître notre position. Cependant mes regards revenaient sans cesse sur les Albanais, que nos largesses avaient apprivoisés. Les sayons de laine blanche qui couvraient leur corps, le lituus pastoral qu'ils portaient, leur adresse que j'avais remarquée à fabriquer plusieurs instruments en bois, me rappelaient les pasteurs de Théocrite, qui chantaient dans leurs bucoliques, le besoin créateur des arts (1). Ils ne nous examinaient pas avec moins d'intérêt. Nos vêtements, nos armes excitaient vivement leur curiosité, et desireux sans doute de connaître comment nous mangions, ils s'accroupirent en demi-cercle pour assister à notre repas. Enfin, vers le coucher du soleil, ils s'éloignèrent en prenant le chemin des montagnes, où se trouvaient leurs cabanes. Nous vîmes de longues files de moutons et de chèvres suivies d'un joueur de flûte, qui prenaient la même direction. Notre canot, resté à la plage, retourna en même-temps à bord sans remporter le capitaine, qui ne voulut pas nous quitter dans un moment où il pouvait y avoir du danger.

Les matelots, restés avec nous, avaient dressé sous notre tente un lit composé d'herbes sèches, pour nous reposer. Quelle nuit, et quel repos! nous étions en tout cinq hommes armés de bons fusils, mais il ne

(1) Ἁ πενία Διόφαντε μόνα τὰς τέχνας ἐγείρει
Αὐτὰ τῶ μόχθοιο διδάσκαλος.
Θεόκρ. εἰδύλ. κά.

fallait pas s'endormir. On jeta une grande quantité de bois dans le feu, il fut décidé que chacun veillerait à son tour, et en cas d'alarme, nous avions établi dés signaux avec le bâtiment ancré à deux milles du rivage. A quoi ces précautions pouvaient-elles servir à une pareille distance? Cependant elles suffirent pour nous tranquilliser, et elles en imposèrent probablement aux bergers qui avaient attentivement épié tous nos mouvements. Le vent qui avait fraîchi vers le soir, redoubla de violence avant la première heure de la nuit, et la mer plus irritée répondait en mugissant au choc des éléments. Les montagnes de l'Acrocéraune frémissaient, et leurs cavernes poussaient de longs gémissements. La lune, qui semblait glisser sur les nuages, se coucha un peu après minuit, et l'obscurité devint profonde. La scène en changeant n'était que plus terrible; souvent aux secousses de la bourasque succédait un calme absolu, pareil à l'affaissement qui laisse des intervalles entre les grandes douleurs, et les convulsions se renouvelaient bientôt après avec plus de véhémence.... Je venais de succomber au sommeil, mes amis dormaient, la sentinelle même était assoupie auprès du feu, lorsque nous fûmes soudainement réveillés par un bruit semblable à des coups de canon de détresse. Nous crûmes que notre chebek faisait côte, ou que ne pouvant plus tenir, il était forcé d'appareiller. Nous nous rappelions d'un événement semblable, qui nous avait privés de notre conserve, et nous nous crûmes abandonnés. Nous tâchions en vain de distinguer ce qui se passait, lorsqu'un éclair, suivi d'une détonation

pareille à celle que nous avions entendue, nous fit connaître que nous avions été allarmés par le bruit du tonnerre. Cependant nous ne fûmes pas entièrement rassurés : avec quelle impatience nous attendîmes le jour! Avec quelle inquiétude nous tournâmes nos premiers regards vers la mer dès que le soleil commença à paraître! Nous doutions, nous fûmes longtemps sans rien distinguer, enfin nous revîmes notre vaisseau.

Le capitaine qui avait compromis sa responsabilité en restant à terre, s'empressa de retourner à son bord; mais pour nous, comme le vent contraire continuait de souffler, nous demeurâmes dans notre camp, et je profitai d'un beau jour pour reconnaître l'intérieur et les gisements d'une île, qui n'avait encore été décrite par aucun voyageur.

L'île du Sasino, appelée Sazon Σάσων par Scyllax, et Σάζω par Ptolémée, est placée, suivant le premier de ces écrivains, à l'extrémité de l'Epire, près des monts Cérauniens, à un tiers de jour de navigation d'Oricum (1). Polybe, en parlant de l'expédition de Philippe contre Apollonie, qu'il se proposait d'attaquer, en remontant l'Aous avec sa flotte, en fixe le gisement à l'entrée de l'Adriatique et de la mer d'Ionie, comme celui d'un mouillage connu des navigateurs (2). Cette position

(1) Κατὰ ταῦτα ἐςὶ τὰ Κεραύνια ὄρη ἐν τῇ Ἠπείρῳ, καὶ νῆσός ἐςι παρὰ ταῦτα μικρὰ, ᾗ ὄνομα Σάσων. Ἐντεῦθεν εἰς Ὤρικον πόλιν ἐςὶ παράπλους ἡμέρας τρίτον μέρος. Σκύλλαξ.

(2) Polybe, liv. V, rend parfaitement la position du Sasino, lorsqu'il indique cette île à l'entrée de la mer Ionienne εἰς τὸν



est parfaitement exacte, mais il est difficile d'expliquer pourquoi Lucain, qui lui donne l'épithète méritée de haute, lui applique ailleurs celle de calabraise, puisqu'elle appartient, à cause de sa situation, plutôt à l'Epire, à laquelle elle touche, qu'à l'Italie, dont elle est éloignée de tout le diamètre de l'Adriatique, compris entre Brindisi et le cap de la Linguetta (1). Je pense que le Sasino dut, dans les temps du Bas-Empire, être différemment désigné par les écrivains de ces siècles barbares. Il est probable, en conséquence, que ce sera l'Acronèse de Nicétas (2); car je ne connais pas d'autre île près du cap de la Linguetta, où l'empereur Manuel, faisant voile de la Vallone pour passer en Sicile, ait pu relâcher presque au sortir du port qu'il quittait. C'est à-peu-près là tout ce qu'on peut apprendre au sujet du Sasino, par le rapport des historiens anciens, et des géographes.

Cette île, que j'ai particulièrement observée, vue de la partie du nord-ouest, à la distance de cinq milles, présente sept sommets d'inégale hauteur, qui appartiennent à trois ondulations de montagnes réu-

---

ἰώνιον πόρον. Mercator, qui a fait une fausse application des nombres de Ptolémée, la place indûment à mi-chemin de l'Italie et de l'Illyrie. Cependant l'erreur est moins grossière, à beaucoup près, que celle des tables de Peuttinger, qui la relèguent entre Zante et Céphalonie.

(1) Non humilem Sasona, etc. Lib. V.
Spumoso calaber perfunditur æquore Sason.
Lib. II.

(2) Il l'appelle Νῆσος, ἥ τις Ἀκρονννήσιον. Voyez Nicétas, liv. II, dans le récit de l'expédition de l'empereur Manuel, après le siége de Corfou.

nies par une base commune. Relevée à une égale distance dans la partie du sud-ouest, elle se groupe de manière à ne montrer, que quatre faîtes arrondis. Enfin son gisement, pris à deux milles dans l'est, ne laisse plus apercevoir qu'une masse principale, et deux mamelons obtus, dépouillés de verdure. Nous avions pris terre, en débarquant dans le nord-est, sur une plage d'un accès facile, où les bateaux peuvent s'échouer dans le sable. Au-dessus de cet attérage, qui est le seul abordable de l'île, commence un plateau, qui s'élève en terrasse vers l'occident, jusqu'au pied d'une arète montagneuse, couverte de cytises, d'ébéniers et d'un taillis épais. En marchant de là au midi, dans une vallée flanquée par ce banc de rochers et par une montagne située à l'orient, j'arrivai dans dix minutes au bord d'une rivière couverte d'azeroliers, alors chargés de fruits vermeils comme la fraise ananas, qu'ils surpassaient en grosseur. L'herbe était par-tout si haute, que j'avais peine à me frayer un passage. Je passai la rivière, après l'avoir remontée l'espace d'un demi-mille, et en dirigeant à l'est, je gravis une haute montagne, d'où les Albanais, qui m'avaient rejoint, me montrèrent le fort de Canina, bâti entre des rochers escarpés, et le port de la Vallone, qu'ils appelaient Péloros. Je pouvais dessiner le cap de la Linguetta (1). En face, sur la rive opposée

(1) Τὸ ἀκρωτήριον Γλῶσσαν καλούμενον.

ALEXIAD., lib. III.

C'est de-là que Casteldus a probablement emprunté le nom de Linguetta, que lui donnent les chimariotes et les navigateurs.

vers Canina, on m'indiqua les salines et le village d'Arta, dont le nom dérive du fleuve Atartus, qui se décharge dans le golfe d'Avlone. J'occupais le fond d'une vaste perspective, sans pouvoir néanmoins distinguer *Liman-Padischa*, ou Port-Royal, plus connu des hydrographes sous la dénomination de *Porto-Raguseo*.

En descendant au nord, à un mille et demi de distance, je découvris, au versant oriental d'un contre-fort de la chaîne qui traverse le Sasino, les ruines d'un château fort, ainsi que de grosses masses en briques et des décombres, qui me parurent appartenir au temps des Romains de l'ère de Nicopolis. On conçoit facilement que les bergers albanais ne purent rien me dire au sujet de ces ruines, que les gens du pays croient avoir fait partie d'un château bâti par les Vénitiens, lorsqu'ils étaient maîtres de la Vallone. Mais si mes nomades n'étaient pas antiquaires, ils entendaient fort bien leurs intérêts. Ils m'apprirent que le Sasino était leur grenier d'hiver, qu'ils en louaient annuellement le parcours du visir de Berat, pour une somme de quinze cents piastres; que leurs troupeaux se composaient de huit mille moutons, de trois cents chèvres et d'environ cinquante paires de bœufs. Ils m'assurèrent que l'île n'avait d'autres quadrupèdes que des rats, et qu'il n'y résidait guère d'oiseaux que des éperviers, des vautours au col nu et des aigles, espèces carnassières et féroces, comme les pirates qui fréquentent ces parages solitaires. En été, le manque d'eau, et plus encore l'affreuse quantité de serpents, dont quelques-

uns sont si gros, qu'ils dévorent des cabris, les obligeaient à quitter ce séjour. L'époque de leur retour en terre ferme s'effectue vers le 15 mars; alors ils rentrent dans le Musaché, et chassés de ses plaines par les grandes chaleurs, ils gagnent au mois de juin les monts candaviens ou montagnes de Caulonias, où ils retrouvent un nouveau printemps, de frais pâturages, des eaux pures et des ombrages délicieux.

Le mouillage du Sasino n'est qu'une rade foraine, abritée contre les vents de siroc et du midi, et qui ne manque jamais d'être funeste aux bâtiments, quand ils y sont surpris par le vent du nord-est. Aussi a-t-elle de tout temps été fameuse par les naufrages (1); et nous en vîmes un exemple récent dans les débris d'un vaisseau algérien, qui jonchaient la plage. Elle n'est pas moins dangereuse, à cause des forbans de l'Acrocéraune, qui sont toujours prêts à fondre avec des barques armées, sur un vaisseau dont ils croiraient n'avoir rien à craindre.

Enfin, après six jours de relâche, une pluie abondante termina la crise des éléments. Le vent faiblit et varia, la mer inclina ses vagues, le canot du chebek vint nous prendre, et nous remontâmes à bord, avec l'espérance de pouvoir continuer notre route.

---

(1) C'est à cette fréquence de naufrages qu'il est fait allusion dans le vers suivant :

> Adriaci infaustas fugite Sasonis arenas.
>
> SILIUS ITALICUS, lib. 7, v. 481.



CHAPITRE VI.

Départ de l'île du Sasino. Partie inhabitée des monts Arcocérauniens, Strata-Bianca, Palœassa, Dermadez, Vouno et Chimara. Baie de Gonéa, Calanque de Spiléa. Arrivée à Port-Palerme, anciennement appelé Panormos.

Nous quittâmes le mouillage orageux du Sasino, en perdant une de nos ancres, sur laquelle le cable rompit, lorsqu'on voulut démarrer. A six heures du soir, nous portâmes le cap dans le goulet, formé d'un côté par l'île, et de l'autre par le cap de la Linguetta, en faisant usage des voiles et des avirons, pour refouler les courants qui versaient alors dans le golfe de la Vallone. La nuit s'annonçait belle, les vents soufflaient par bouffées, comme aux approches du printemps; ils variaient, et ils devinrent de nouveau contraires. Cependant, commme ils étaient faibles et la mer maniable, on put gagner en bonne route, en cinglant au large; ce qui m'empêcha de reconnaître, pour cette fois, le val d'Orso, d'où je me proposais d'établir mes points de reconnaissance. Nos corsaires, pourvus d'excellentes lunettes de nuit, découvrirent, à travers les ombres, plusieurs bâtimens, auxquels ils ne voulurent pas donner chasse, dans la crainte de nous retarder et de nous compromettre, persuadés qu'ils sauraient bientôt se dédommager du temps perdu. Au lever du soleil, ils serrèrent la côte de l'Acrocéraune, où nous restâmes en calme pendant toute la journée, exposés à voir renforcer le vent de Siroc, qui domine

presque constamment en hiver, dans les parages où nous nous trouvions. La partie de la terre ferme que nous avions prolongée pendant huit lieues, n'offre qu'une affreuse solitude, fréquentée en hiver par quelques chevriers, et abandonnée dès les premières chaleurs de l'été aux vautours et aux reptiles, qui en sont les seuls habitans. Nous étions assez près de cette funeste contrée pour juger de sa stérilité, qui n'est variée que par quelques pins rabougris, entremêlés de halliers d'épine porte chapeau.

Dans la nuit du 31 janvier au 1er. fevrier, on tira une bordée vers Fano, que les Grecs appellent, comme dans l'antiquité, Othronos et Othonious. Lycophron raconte, car tout est décrit avec les charmes de la mythologie chez les Grecs, que cette île eut pour premiers habitans une colonie d'Abantes, qui y furent conduits par Élephénor, après la prise de Troie; mais que ce héros et les siens furent obligés d'abandonner ce séjour, à cause d'un dragon monstrueux, qui la désolait, et de se retirer à Amantie, dans l'Épire. (1) Au point du jour, après avoir reconnu les vigies du poste russe, stationné à Fano, on revira de bord vers le continent, et la dérive nous porta à l'endroit du rivage où aboutit un large torrent, que les pilotes Italiens appellent *strada bianca* et les Epirotes *aspri rouga*, la voie blanche (2). L'équipage, ennuyé de courir des bordées, s'étant mis aux avirons, on

(1) Homère dément positivement ce récit de Lycophron, en disant qu'Élephénor mourut devant Troie.

(2) Ἄσπρη Ροῦγα. Voyez la carte grecque de Kephala de Zante, publiée à Paris en 1818.



vogua terre à terre. Notre chiourme parut se ranimer, et je ne tardai pas moi-même à sortir de l'espèce de léthargie où me plongeait une navigation devenue plus accablante qu'un voyage de long cours. A un mille de la voie blanche, nous eûmes la vue de Palæassa, où débarquèrent les légions de César, lorsque Rome vint ensanglanter la Grèce, en offrant aux peuples vaincus le spectacle de ses discordes civiles. Trois milles plus loin, nous passâmes devant Dermadez, bourg situé au milieu des précipices et des éboulemens de rochers, à travers lesquels percent quelques arbres résineux. On me fit remarquer, un mille environ à l'est, la chapelle de Saint Théodore, bâtie au faîte d'une butte environnée d'oliviers. La partie de la côte que nous prolongions, quoique peu élevée, est néanmoins *acore*, et la sonde, qu'on jeta à diverses reprises, rapporta constamment depuis soixante jusqu'à quatre-vingt brasses, fonds de roche et de corail. Nous évaluâmes à plus de sept cents toises le sommet dominant de l'Acrocéraune, alors chargé de neiges, à travers lesquelles perçaient des lignes épaisses de sapins d'un vert foncé.

A cinq cents toises, au midi de l'église de Saint Théodore, nous vîmes le lit profond et hérissé de rochers d'une rivière qui a de l'eau pendant toute l'année. A un mille de son embouchure dans la mer, nous doublâmes un cap inégalement brisé, qui abrite au nord-ouest, la calanque peu fréquentée de Vouno (1); enfin, à une lieue de ce mouillage, nous

(1) Je ne fais qu'indiquer ici les principaux villages du can-

nous trouvâmes par le travers de Chimara, ville connue dès le temps de Pline, et qui est encore de nos jours le chef-lieu du canton de la Chimère (1). Notre drogman nous dit que Chimara avait jusqu'alors maintenu son indépendance contre les entreprises d'Ali pacha, ainsi que tous les villages situés sur ce versant, dont elle formait l'avant-poste et le boulevart. Le coteau qu'elle domine, découpé en terrasses, aboutit à la mer par un rivage blanchâtre, au sud duquel on trouve la baie appelée Gonéa et Gitana (2), qui reçoit les eaux d'une source regardée comme la fontaine royale des anciens, chose que je ne peux ni affirmer, ni contredire.

A un mille de cette anse, nous remarquâmes une tour bâtie entre deux mamelons, d'où nous crûmes voir partir des signaux d'alarmes, qu'on faisait avec des fumées, ainsi que cela se pratique, lorsque les armements barbaresques paraissent en vue de la côte. Un mille plus loin, nous suivîmes une plage sablonneuse, sur laquelle les barques s'échouent pour aborder. Elle paraît formée par les eaux du Phénix, qui

---

ton de la Chimère, dont je donnerai la topographie détaillée, en traitant spécialement de l'Acrocéraune.

(1) Plin., lib. IV, c. I., parle de cette ville, qu'il ne faut pas confondre avec Chimærium, cap de la Thesprotie, près duquel est bâtie la ville de Parga. V. ch. XXXII.

(2) Tite-Live parle d'une ville de ce nom, située à dix mille pas de la mer, lib. 42, c. 38. Ainsi Samson, dans ses Tables de la Grèce, sous le nom de *Ginettæ*, qu'il place près de Palæassa, aurait dû observer que c'était l'échelle, ou *navale* de cette ville, et non la ville elle-même.

prend sa source entre les sommets de l'Acrocéraune, d'où il se précipite dans la mer, en formant des cascades écumeuses, qu'on détourne pour faire mouvoir des moulins établis sur ses bords.

A deux milles du Phénix, maintenant appelé rivière de Chimara, nous reconnûmes la calanque de Spilea, que nos corsaires pointèrent sur leur carte, où elle n'était pas tracée. Ce mouillage était anciennement défendu par deux tours bâties, l'une à son entrée, et l'autre au lieu de l'ancrage, où l'on ne trouve plus que quelques magasins à moitié ruinés. Nous crûmes, à cet aspect, tenir enfin port Palerme, que personne de notre bord ne connaissait. Le drogman, chargé par Ali pacha de nous guider, nous indiquait tantôt un lieu et tantôt un autre, en ajoutant à chaque bévue, son exclamation accoutumée, *allah Kerim, Dieu est grand*, résignation dont les corsaires ne s'accommodaient pas. Cependant nous étions en vue de l'île de Corfou, terre alors occupée par les Russes, avec lesquels on était en guerre. La nuit s'approchait, le vent fraîchissait, et il devenait essentiel de s'abriter en pays ami. On amena donc encore une fois les voiles, et notre équipage se mit aux environs. A chaque cap que nous doublions, nous croyions toucher au mouillage, qui semblait fuir devant nous. Enfin la vigie, placée au haut du grand mât, découvrit une tour blanche; c'était Panormos (1), nom de bon augure, et nous embouquâmes sa passe à six

(1) Πάνορμος. Portus omnibus navibus accipiendis aptus; seu portus clausus, aut contextus.

heures du soir. Nous fûmes aussitôt reconnus de la garnison d'Ali pacha, qui nous salua par un feu de mousqueterie. Comme nous ignorions ce que signifiait une pareille fusillade, au lieu d'accoster, on serra le bord septentrional du port. Presque aussitôt, nous fûmes chargés par les Chimariotes, dont la tour avait signalé notre marche aux autres embuscades, et nous reçumes dans nos manœuvres une grêle de balles, qui heureusement n'atteignirent personne. Notre capitaine, se voyant entouré de feux, voulait riposter avec ses canons chargés à mitraille, et il y eut un moment de confusion. Cependant nous approchâmes avec réserve du fortin, d'où nous entendîmes crier, *amis!* et notre drogman fut aussitôt expédié à terre, d'où il ne tarda pas à revenir, pour nous indiquer l'endroit où nous devions jeter l'ancre.

Dès que tout fut mis en ordre, nous reçûmes la visite de l'officier du visir Ali pacha, qui vint nous complimenter au nom de son maître. Il nous attendait depuis vingt-neuf jours dans ce désert, et sa consigne était telle que, malgré l'ennui de sa position, il n'avait pas osé s'éloigner de la tour, où il se morfondait. Il nous pria de vouloir y prendre notre logement, et d'accepter un repas qu'il nous avait préparé. Ce festin de *bien venue* se composait d'un mouton entier rôti, de pain de maïs cuit sous la cendre, et d'une outre de vin imprégné de résine. Un vase en fer-blanc fut la coupe commune des convives, et une natte en paille, remplie d'insectes, le lit sur lequel chacun, sans quitter la table, put à son gré s'allonger et dormir, quand le besoin du som-

meil se fit assez sentir, pour surmonter les incommodités inséparables d'un pareil gîte.

CHAPITRE VII.

Description de port Panorme, maintenant appelé Porto-Palermo. Départ pour Janina. Village et rivière de Fpari. Vallon de Borchi. Halte à un khan tenu par des Chimariotes. Gorges de Paron, de Vari et de Pikerni. Position de Loucovo et d'Oudessovo. Palanque et village de Saint-Vasili (Saint-Basile). Nivitza-Bouba. Indication des ruines de Palæa-Avli. Arrivée à Delvino. Avertissement.

Dans l'ordre de ses descriptions, Ptolémée place le port Panorme à l'extrémité méridionale de l'Acrocéraune (1). Strabon, en donnant plus d'étendue aux monts Cérauniens, indique son gisement au milieu de leur chaîne; et ces deux géographes, tout en différant dans la dimension des limites, peuvent avoir raison d'après leurs principes particuliers. L'Acrocéraune, qui commence au cap de la Linguetta, paraît comme coupé par l'enfoncement du port Palerme dans les terres, et il termine l'enclave de la Chimère, qui peut avoir formé de temps immémorial un des cantons de la Chaonie, dans laquelle il était compris.

(1) Ptolemæus, Europ. X. tab.

Il est donc possible que Ptolémée, d'après la connaissance d'une démarcation topographique, ait placé le port en question, à l'extrémité de l'Acrocéraune du côté de Corcyre, comme s'il eût dit qu'il terminait au midi, le territoire des Chimariotes. Voilà, ce me semble, comment on peut se rendre compte de la pensée de ce géographe. Mais quand on a vu les lieux, lorsqu'on sait que le prolongement de la chaîne littorale de l'Acrocéraune vient expirer auprès de Buthrotum et à l'embouchure du faux Simoïs, on est convaincu que Strabon dit à plus juste titre : *Que ce grand port se trouve au milieu des monts Cérauniens* (1).

Dès que le jour parut, je quittai la tour dans laquelle nous avions passé la nuit, afin de m'orienter et de reconnaître la partie silencieuse et sauvage de la Chaonie, où nous avions pris terre. L'entrée du port Palerme, dont l'air de vent peut se déterminer par une ligne moyenne d'occident en orient, tirée à égale distance de Fano et de Merlère, s'ouvre entre des rochers à demi-usés par le mouvement des vagues de la mer. Le goulet, qui est d'un quart de mille environ, serait susceptible d'être protégé par des batteries, dirigées vers la mer et sur la passe; mais rien de pareil n'existe, et l'attention s'est portée sur un point qui est de seconde ligne. Pour me faire entendre, il faut savoir que port Palerme, dans une périphérie de cinq milles, en y comprenant les si-

(1) Πάνορμος τὶ λιμὴν μέγας ἐν μέσοις τοῖς Κεραυνίοις ὄρεσι.
STRAB., lib. VII, p. 224.



nuosités et les accidents du littoral, présente trois mouillages distincts, flanqués de montagnes élevées et inaccessibles dans quelques endroits; capables, dans leur développement, d'abriter une flotte considérable.

Le premier, et le plus considérable de ces mouillages, se présente aussitôt qu'on a franchi la passe, en portant le cap à l'est. Je pus estimer, à vue des pays, car il ne m'était pas possible de prendre de mesures exactes, sa circonférence à un peu plus de quatre milles. Quant à la profondeur de ses eaux, je m'assurai qu'elle varie pour l'ancrage, depuis vingt-deux jusqu'à six brasses, et qu'on tombe jusque par quatre-vingts au-dessous de la forteresse, où nous étions logés. Le littoral dans cette étendue est inhabité, dans le nord, on aperçoit quelques champs cultivés, et le large torrent mentionné par Niger (1), que Castaldus a improprement qualifié de fleuve, auprès duquel il place une ville appelée *Toponzo*, dont le nom est aussi inconnu aux Chimariotes, que le souvenir de son existence. Je relève cette erreur, afin qu'elle ne soit pas répétée par les hydrographes, destinés à prendre l'initiative dans la confection des cartes, par la facilité que les navigateurs ont de pouvoir relever les longitudes des côtes et leurs gise-

(1) De eo portu Niger ait : *In eum torrentem e montibus descendere*, sed Maginus ponit *Panormo*, inferius prope Chimæram, et Castaldi tabula fluvium ponit prope oppidum *Toponzo* dictum, ad cujus os scriptum est, *porto Panormo*.

PALMER., *Græc. Antiq.*, lib. II, c. 2, p. 243.

ments, d'où les voyageurs partent pour faire connaître l'intérieur des pays, qu'ils n'explorent trop souvent qu'à la dérobée.

Ce que j'appelle le second port, ou plutôt sa seconde partie, est un canal situé entre le fort, et une montagne abrupte, couverte de terre végétale ornée de quelques bouquets d'arbres. Ce coude intérieur, que la nature semble avoir ménagé pour être un bassin de radoub, a deux cent soixante et quelques toises d'étendue au midi, sur un diamètre moyen de trente toises. Le fond, sur lequel on mouille par quinze et vingt brasses, est d'une bonne tenue, et les bâtiments peuvent même se contenter, sans jeter l'ancre, de se fixer au rivage par une amarre, tant la mer est toujours calme dans cette anse.

Le fort, dont j'ai parlé jusqu'à-présent, sans le faire connaître, bâti au renflement de l'extrémité septentrionale d'un cap baigné sur trois de ses côtés par la mer, est un quarré bastionné garni de six canons en fer, dont les feux sont plus qu'insuffisants pour défendre le passage, et les vaisseaux mouillés en rade. On trouve en arrière, des magasins, une église grecque et une hutte destinée au logement des douaniers, espèce maltôtière, qui depuis quelques années a prodigieusement pullulé dans tous les ports de la Turquie. Plus loin, au midi, à l'endroit où le cap se rattache au continent, il ne forme plus qu'une étroite chaussée, souvent baignée par les eaux de la mer, et qu'on tient fermée au moyen d'une barrière.

La troisième sinuosité du port, dont le grand dia-

mètre s'étend du nord-ouest au sud-sud-est, dans une circonférence de plus de deux milles, est défendue par la presqu'île sur laquelle le fort est bâti, et abritée contre les rafales des monts Acrocérauniens, qui déferlent souvent comme des trombes sur les vaisseaux ancrés au nord et à l'est, dans la partie du grand mouillage. Malgré cet avantage, il a, comme tous les autres endroits de ce port, l'inconvénient d'user promptement les câbles, à cause que le fond est, dans presque toute son étendue, hérissé de roches tranchantes, contre lesquelles il est bon de se prémunir. Cette remarque, qui fut faite par nos corsaires, n'est peut-être cependant que locale, puisque le port Palerme est un excellent lieu de pêche, et que les poissons ne vivent pas au milieu des pierres. Pendant les mois de mai et de juin, on y prend même une si grande quantité de thons et de saumons, qu'on l'a compris au nombre des Pêcheries de l'Epire, qui s'afferment chaque année de gré à gré du satrape de Janina. Celle de port Palerme était de mon temps achetée par des Corfiotes, qui la faisaient exploiter par des Napolitains, pêcheurs intelligents et hardis, qu'on voit répandus sur les côtes de l'Albanie et jusqu'en Morée. On m'assura que l'air de Panorme est fiévreux en été; quant à son séjour, c'est celui du deuil et de la tristesse. Le boulouk-bachi, qui commandait cette solitude pour le visir Ali pacha, nous exposa la longue énumération des maux qu'il y endurait, et le tableau malheureux de sa condition, dans des termes capables d'exciter la compassion. Il vivait dans des alarmes continuelles de la part des

Chimariotes, et malgré son artillerie, il n'avait trouvé de sûreté contre eux, et contre les loups qui chaque nuit passent à la nage dans la presqu'île, qu'en se barricadant avec ses troupeaux, entre les murailles du château.

Nous étions entrés à Porto Palermo le 1er février, et le 2 nous nous préparâmes à partir pour Janina. Nos bagages furent en conséquence expédiés en avant; et M. Bessières termina quelques affaires avec notre capitaine corsaire, qui désirait impatiemment de remettre en mer, pour tenter fortune. Mais avant de nous séparer, il fut convenu avec l'officier du visir que nous souperions tous ensemble au château. Le repas fut ce qu'il devoit être en pareille compagnie : on fit grand bruit, et quatre moutons entiers passèrent de notre table, où ils furent présentés, pour la forme, sur celle des Albanais. Ceux-ci, peu accoutumés à une pareille chère, se réunirent en plein air avec quelques montagnards demi-nus, et dans un clin-d'œil tout fut dévoré. On tira ensuite les sorts, en consultant les reflets des ombres dans les omoplates, qu'on présentait à la lumière. Les uns y virent la guerre, d'autres de l'argent, et tous de longues années promises au visir Ali Pacha, au nom duquel son officier les régala d'une outre de vin, pour les remercier d'un aussi fortuné présage. Après cette évocation magique, les Albanais chantèrent, dansèrent, burent à la santé de leur pacha, et finirent en tendant la main, pour nous demander les étrennes d'adieu.

A deux heures après minuit, nous quittâmes ces convives turbulents, pour monter à cheval. Le Bou-

louk-bachi, qui n'avait pas été le moins empressé à réclamer l'effet de nos largesses, voulut se joindre à notre caravane, dans l'espoir d'obtenir, par notre entremise, quelques faveurs de son maître, auprès duquel nous nous rendions. Il laissa, en conséquence, la garde de la forteresse à ceux qui voulurent s'en charger, auxquels il recommanda cependant très-particulièrement ses chèvres et ses moutons. A deux heures et demie après minuit, nous gravissions les montagnes qui encaissent au midi le bassin de Porto Palermo. Nous longeâmes immédiatement la montagne de gauche, en faisant route au sud-est, et nos chevaux, quoique accoutumés aux chemins de l'Albanie, ne se débarrassaient qu'avec peine des pointes de rochers dans lesquelles nous étions engagés. Le versant sur lequel nous marchions me parut, autant que la clarté de la lune, alors dans son plein, me permit d'en juger, entièrement inculte. Je n'apercevais sur la blancheur cendrée des pierres que des touffes de hautes euphorbes, qui projetaient des masses d'ombres, au milieu d'une nature inanimée! Après une heure de marche, nous descendîmes dans une gorge boisée, où il y avait quelques parcs remplis de moutons, gardés par des bergers armés de toutes pièces, et surveillés par des chiens, qui nous assaillirent avec fureur. Après nous être débarassés de ces animaux terribles, nous suivîmes, pendant cent toises environ, une percée pratiquée en galerie, entre des rochers nus et calcaires. De là, nous tournâmes droit à l'orient à travers les champs, en franchissant, de distance à autre, des murailles en pierre sèche, qui servent à

soutenir des terrasses, qu'on ensemence sur-tout en maïs, à cause de l'abondance des sources, qu'on emploie aux irrigations. Nous entrâmes peu après sur l'entablement d'un banc de rochers, qui bordent le rivage de la mer à une grande élévation. Là, nos guides parlèrent au poste d'une tour de vigie, auprès de laquelle étaient rassemblés plusieurs parcs de bergers, qui veillaient autour des feux de leurs bivouacs.

Après avoir décliné nos noms, nous nous hâtâmes de quitter ce poste, pour rentrer dans les terres. Nos conducteurs prévoyaient un orage, qui s'annonçait. Mais comment hâter le pas et presser nos chevaux au milieu des précipices? Cependant le ciel qui ne montrait d'abord que des nuages épars à l'occident, ne tarda pas à se voiler. La lune, qui nous éclairait, s'obscurcit, les éclairs sillonnèrent les airs, et le tonnerre fit entendre ses roulements prolongés. Néanmoins, un reste de lumière nous permit encore, pendant près d'une demi-heure, de distinguer notre route au milieu des crevasses et des anfractuosités du terrain, jusqu'à la rivière de Fpari, que nous passâmes à gué sans peine, parce qu'elle n'était pas encore gonflée par les eaux des torrents qui s'y rendent. J'arrachai un rameau des lauriers roses qui ornent son lit, et je tressaillis de joie, en reconnaissant cette production végétale, qui me rappelait la Grèce. Je crus retrouver dans ces arbustes de vieilles connaissances, et, malgré les approches d'une tempête, qui pouvait nous être fatale, je saluai la nuit, sous les auspices de laquelle je foulais, pour la seconde fois,

la terre classique, que j'avais parcourue aux jours de ma jeunesse et de ma captivité !

Malgré nos fatigues, nous n'étions encore qu'à deux lieues en ligne droite de Porto Palermo. Dès que nous eûmes passé la rivière de Fpari, nous tournâmes à l'est, en la remontant par sa rive gauche, pendant deux tiers de mille. Le vallon dans lequel elle coule, me parut borné dans cette direction et au nord-est, par des montagnes, dont je distinguai la projection par le reflet des neiges dont elles étaient chargées. Nous franchîmes, en rabattant au midi, un coteau rocailleux planté d'oliviers. Nous retombâmes ensuite au milieu des basaltes, où nos chevaux bronchaient à chaque pas, et nous marchâmes long-tems à l'aventure, sans nous en douter. Nos postillons, éblouis par la vibration des éclairs, s'étaient égarés, et ils nous déclarèrent qu'ils ne connaissaient plus le chemin, lorsque le bruit des vagues vint mettre le comble à leur effroi. Nous étions isolés sur une rive *acore*, au dessus de la mer, dans laquelle le moindre écart pouvait nous précipiter; la pluie tombait en abondance, et il fallut mettre pied à terre. Les Grecs qui nous servaient de guides, se recommandaient à Saint Spiridion, protecteur de ces plages; les Turcs criaient miséricorde, et chacun de nous cherchait en tâtonnant, à s'éloigner du voisinage des abîmes! Par une espèce de miracle, on découvrit enfin le défilé qui donne entrée dans la vallée de Borchi. Nos chevaux, que nous traînions par la bride, ne descendirent ce pas qu'avec de grandes difficultés, et, quoique la pluie fût accablante, nous nous trouvâmes

heureux d'être enfin éloignés du bord de la mer. Comme il nous était impossible d'avancer, nous nous abritâmes contre nos chevaux, pour attendre la fin d'une bourrasque, que l'obscurité de la nuit rendait terrible. Oh ! combien de vœux promptement oubliés nous fîmes alors; mais, dès que le calme se rétablit, l'espérance revint, et en continuant notre route, nos inquiétudes ne tardèrent pas à se dissiper.

A un demi-quart de lieue de notre halte, nous guéâmes la rivière de Borchi, que les gens du pays surnomment Hadgi-agas-potami, dont les eaux écumeuses roulaient alors des halliers déracinés, et, à un demi-mille de ses bords, nous arrivâmes à un khan (1), défendu par une tour, où se trouvait un détachement d'Albanais. Comme la pluie continuait, quoique le tonnerre eût cessé, il fut résolu d'y attendre le jour, si l'on voulait nous y recevoir. Les gens de ce poste, réveillés par nos cris, après nous avoir longuement questionnés, consentirent enfin à abaisser leur pont-levis. Nous montâmes aussitôt à leur gîte; ils virent nos besoins, et ils parurent y compatir. Comme ils étaient Chrétiens, un d'entr'eux détacha la lampe, foyer sacré,

(1) Les khans ou caravanserails (palais des Caravanes), gîtes détestables, sont les Stabularia des Romains, et les Πανδοχία des Grecs. On appelait le chef de ces établissements *Caupo*, quand il vendait du vin. Platon nomme ces sortes d'auberges Καπηίλους (lib. II de Rep.). Les femmes qui logeaient et nourrissaient les voyageurs sont appelées *Stabulariæ* par Saint Augustin (lib. de civitate Dei VIII). Il y avait des prix particuliers pour le gîte, pour l'écurie et pour la nourriture.



qui chez les Grecs brûle perpétuellement devant l'image de la Sainte-Vierge; il entassa du bois sur sa lumière, et parvint bientôt à nous allumer un grand feu. On nous procura ensuite quelques figues, un morceau de pain de maïs et de l'eau-de-vie, ce qui servit à nous réconforter. Malgré ces attentions, je crus remarquer que les gens de notre escorte étaient soucieux; ils suivaient tous les mouvements des Chimariotes, et je devinai, aux signes qu'ils nous faisaient, que nous nous trouvions dans un poste de voleurs. Ils devaient s'y connaître mieux que deux étrangers, qui n'avaient qu'une idée confuse d'un pays où ils n'étaient débarqués que depuis deux jours; mais je dois dire à l'honneur des Albanais, chez lesquels nous étions refugiés, qu'ils nous offrirent cordialement le peu qu'ils possédaient.

Des que le jour se fut éclairci, je sortis du khan afin d'écrire à l'écart les notes de mon voyage de nuit, et de prendre, s'il était possible, une idée des lieux que nous parcourions.

La tour de Borchi, qui sert en même temps de khan et de douane, est bâtie à l'angle occidental d'une vallée fertile, qui s'enfonce, près de deux lieues à l'orient, dans l'intérieur des terres. J'aperçus dans cette direction de beaux arbres et de grandes olivaies, sans pouvoir découvrir Borchi, que je vis dans un autre voyage. Un torrent bruyant, formé par les pluies, coulait dans ce moment auprès de notre caravanserail, devant lequel plusieurs barques de pêcheurs étaient échouées sur la grève. Nous avions devant nous les terres de Corfou. A l'ouest-nord-ouest Fano

et Merlère, et trois bâtimens de guerre russes mouillés à un mille de notre halte. Ce voisinage, et plus que cela encore, les Albanais du khan, sur lesquels nos gens avaient des soupçons, nous engagèrent, malgré le mauvais temps qui continuait, à poursuivre notre route. Nous n'avions guère parcouru, pendant la nuit fatigante qui s'était écoulée, que dix milles de chemin depuis Porto Palermo, et le terme de notre journée de marche était fixé à Delvino, dans le cas où nous y serions reçus; car la guerre venait de s'allumer entre les beys de cette ville, et le visir Ali Pacha de Janina.

Au sortir du khan de Borchi, nous marchâmes pendant un mille sur le bord de la mer, pour arriver au vallon de Paron, qui prend son nom d'un village situé une lieue à l'est dans les montagnes. Après avoir dépassé cette gorge, qui est arrosée par un torrent, nous longeâmes de nouveau la plage pendant deux milles, en marchant tantôt sur le sable et tantôt dans la mer, ayant de l'eau jusqu'aux jarrets de nos chevaux. Le terrain qui s'élève en retraite sur la gauche était couvert de lentisques, de lauriers, d'égilops, de roures et de hauts valloniers. A cette distance, nous traversâmes la vallée de Vari, dont nous aperçûmes le village à une demi-lieue sur la gauche. A trois cents toises de là, nous entrâmes dans une autre sinuosité, qui se prolonge dans les terres; et à égale distance, en poursuivant notre chemin, nous descendîmes dans la gorge de Pikerni, dont la largeur n'est pas de plus d'un demi-quart de lieue. Du haut des coteaux qui l'encaissent au midi, j'aperçus une vaste chûte

d'eau, qui formait alors cinq cascades magnifiques, en tombant des ressauts d'une montagne boisée de pins, dont les vastes rideaux ferment l'horizon au nord-est.

Après avoir doublé le contre-fort de Pikerni, nous débouchâmes dans une vallée qui fait face au port de Cassopo de l'île de Corfou. Nous découvrîmes presque aussitôt Loucovo, vers lequel nous nous dirigeâmes, en suivant une rampe élevée, qui décrit les deux côtés *nord* et *est* de son cirque demi-elliptique. Nous passâmes, en montant, sous la chûte d'une cascade, qui coule d'une montagne argileuse taillée à pic. Depuis une demi-heure environ la pluie avait cessé, et la joie s'était ranimée dans notre caravane. Les Albanais chantaient à tue-tête les hauts faits du visir Ali pacha. Le gouverneur de Porto-Palermo, qui nous avait suivis, mêlait à ces souvenirs militaires, dont il avait partagé les chances, les détails de ses services, de sa solde actuelle, du pain de maïs qu'il recevait journellement; et aussi fier qu'un soldat de Pyrrhus, il célébrait, en chantant la gloire, ses travaux et sa misère. On faisait chorus; mais les voix commencèrent à s'affaiblir à mesure qu'on approchait de Loucovo, dont les habitants, ennemis secrets du héros que préconisaient nos rapsodes, auraient pu répondre à leurs chansons de toute autre façon, que par des applaudissements.

Le bourg de Loucovo, que nous traversâmes, est bâti sur le sommet arrondi et fertile d'une montagne cultivée. Ses flancs, dans la partie qui regarde la mer, sont divisés en terrasses décorées d'arbres

fruitiers, ornées de plantations précieuses et des plus riches productions. C'est l'image de la terre promise, au sortir des sites agrestes de l'Acrocéraune. Là, à côté d'oliviers séculaires, se déroulaient de longues bordures de mûriers, des groupes d'orangers, des vignobles entremêlés de pêchers, d'amandiers et de touffes de grenadiers. Quatre cents familles chrétiennes habitaient cet Elysée, lorsque j'y passai, en 1806, et elles conservaient, malgré leur asservissement, encore récent à la vérité, un air de prospérité qui n'est pas ordinaire aux paysans de l'Epire. A la vue des gens du visir, qu'ils avaient reconnus de loin, ces montagnards avaient fermé leurs portes, comme à l'approche de l'ennemi. Les Corfiotes qui travaillaient aux champs, qu'ils viennent labourer chaque année, se retirèrent de notre chemin, tant le nom même de ceux qui appartiennent au pacha de Janina est justement abhorré. Malgré cette crainte générale, nous entendîmes en passant lancer contre nous des malédictions, auxquelles nos gens jugèrent fort *prudemment*, ne pas devoir faire attention.

On évalue à sept milles la distance entre Borchi, d'où nous étions partis le matin, et Loucovo, au sortir duquel nous traversâmes un ruisseau, qui alimente plusieurs moulins. Nous entrâmes presque aussitôt dans une région qui contraste d'une manière affligeante avec les sites que nous venions d'admirer. La vue est frappée de la nudité d'une plaine couverte de pierres et de schistes, entremêlés de loin en loin de buissons rabougris, d'ilex cocci-

fera et de rhamnus paliurus, dont les épines meurtrières repoussent les animaux les mieux fourrés et les plus courageux. Notre horizon, au nord et à l'est, était borné par de hautes lignes de montagnes chargées de neiges. Nous marchions au sud-sud-est, et nous continuâmes dans cette direction pendant une lieue, en suivant la trace du sang de plusieurs bestiaux récemment dévorés par les loups. Nous descendîmes de-là, en contournant un torrent très-profond, à la rive droite duquel je relevai, à un mille de distance, une maison du visir Ali, bâtie au milieu des ruines du village d'Oudessovo, dont il fit exterminer presque tous les habitants en 1798. Le souvenir en paraissait encore récent, car un papas, qui nous raconta cette catastrophe épouvantable, nous toucha sensiblement par les circonstances qu'il nous en rapporta.

Du fond de la gorge d'Oudessovo, nous eûmes une montée de quatre milles, dans le point de compas sud-quart sud-est, pour arriver au sommet des contre-forts qui bordent le canal de Corfou. A cette hauteur, nous trouvâmes une fontaine, et un bout de chaussée pavée, que les habitants regardent comme un ouvrage de Bajazet Ildèrim, mais que je crois être plutôt un reste de la voie romaine, qui passait à travers l'Acrocéraune, par Phanote et la Cassiopie, pour aboutir à Nicopolis. A quatre cents pas de-là, nous arrivâmes à la palanque de Saint-Basile. Le bourg de ce nom (d'Agios-Vasili), ruiné dans le même temps que celui d'Oudessovo, nous présentait encore les débris de ses

habitations incendiées et à demi-écroulées, qu'on aperçoit au penchant oriental d'une haute montagne, dont l'origine dépend du contre-fort de Loucovo. Cette chaîne accompagne le ravin que nous n'avions pas cessé de prolonger depuis Oudessovo, qui, fléchissant ensuite au sud-ouest, aboutit à la mer, où il forme, par son angle d'ouverture, la baie de Cacôma, près de laquelle on trouve un petit couvent habité par quelques pauvres religieux. On m'assura qu'il existait des ruines sur le mont Saint-Vasili, qu'on signale dans le lointain, par une chapelle dédiée à la vierge de Kronia (1).

Le guet, qui veillait sur les tourelles de la palanque de Saint-Basile, nous héla, pour savoir qui nous étions, où nous allions, et d'où nous venions? L'officier du visir, qui nous précédait, répondit aux gens de la garnison avec la hauteur d'un favori du prince, en leur disant, *de se taire, et de nous envoyer du pain, s'ils en avaient*. On ne se le fit pas répéter, et un soldat, couvert de haillons, nous apporta un gâteau de maïs. Quoique nous fussions les maîtres de réprimer toute espèce de curiosité, il fut pourtant convenu que, pour éviter des demandes indiscrètes, nous prendrions notre repas hors du château; mais c'était plutôt un prétexte pour nous empêcher de connaître l'état d'un poste, regardé par les Albanais comme la clef des monts Cérauniens. L'idée de cette

(1) Παναγια Κρόνια. Y avait-il un temple, ou quelque autel consacré à Saturne, sur la côte de la Chaonie? la chose est présumable, sans être prouvée par le témoignage des auteurs anciens.

méfiance ne me vint pas à la pensée, et contents des raisons qu'on nous donna, nous nous accroupîmes au soleil. Son action nous était très-nécessaire pour sécher nos habits; ainsi adossés à un tombeau turc, nous prîmes notre frugal repas, tandis qu'on promenait nos chevaux pour les rafraîchir.

Je ne pus jeter qu'un coup-d'œil sur la palanque de Saint-Basile, qui ressemble à ces châteaux à tourelles, créneaux et machicoulis, bons tout au plus pour les temps, où l'on faisait la guerre avec des frondes et des hallebardes. Il n'en était pas moins considéré par Ali pacha lui-même comme une place de première ligne; mais ses idées se sont rectifiées depuis ce temps-là, d'après les connaissances qu'il a puisées auprès de quelques ingénieurs, dont il n'a pas su utiliser les talents. Un nouveau village, composé de cinquante familles chrétiennes, formait un tchiftlik autour de cette forteresse, qui était destinée à le protéger, et tout annonçait sa prospérité future.

Nous quittâmes notre halte aussitôt que nous eûmes dîné; et au bout de deux milles de chemin, nous vîmes sur la droite, à une demi-lieue de distance, le village de Nivitza-Bouba, qui commençait à renaître de ses cendres (1). La côte forme inférieurement un promontoire appelé Képhali, qui s'avance dans le canal de Corfou. De ce point, nous entrâmes sur une chaussée antique, brisée de distance en distance par

(1) Nivitza-Bouba a été détruit, ainsi que les deux autres villages, au mois d'avril 1798.

les torrents, que nous suivîmes durant une lieue et demie. Je ne vis aux environs que des huttes pyramidales de bergers et un terrain entièrement inculte. A un demi-mille de ce chemin, réparé par les Turcs à diverses époques, nous descendîmes dans le vallon de Delvino, où nous ne tardâmes pas à guéer le cours souvent dangereux de la Pavla. Cette rivière, qui descend du mont Tchoraïdès, versant méridional de l'Acrocéraune, se rend au lac Pélode, en coulant du nord au sud. A la distance où nous nous trouvions, une butte nous cachait les ruines appelées *Palæa avli, l'ancienne cour,* que les habitants regardent comme une ville fondée par Pyrrhus, chose que je tâcherai d'éclaircir dans un autre chapitre de ce voyage. A un quart de lieue de-là, en continuant notre route en plaine au sud-sud-est, nous remarquâmes un aquéduc moderne rompu par les inondations, tout auprès une chapelle ruinée, et deux cents toises au-delà, nous fîmes halte sous un platane, qui est cité comme un des plus beaux arbres de l'Epire.

L'officier du visir nous engagea à l'attendre dans cet endroit, jusqu'à ce qu'il fût allé s'informer de ce qui se passait à Delvino. Il ignorait l'issue des événements de la guerre, et il voulait éviter de nous engager dans un mauvais pas. Nous nous rendîmes d'autant plus volontiers à ses raisons, que nous entendions une fusillade assez vive dans la partie des montagnes qui se prolongent au midi du côté de la Pistritza, seconde rivière tributaire du lac Pélode.

Le soleil était au moment de se coucher, lorsque

notre explorateur revint de la découverte. Il nous apprit que les troupes de son maître occupaient Delvino, et que nous pourrions y passer la nuit. Cependant il nous pria, par mesure de sûreté, de nous travestir avec des habits qu'il avait empruntés chez un de ses amis. On nous enveloppa donc la tête avec des schals; nous endossâmes la casaque albanaise, et grâces à la moustache que nous portions, nous espérâmes de ne pas être reconnus par ceux qui ne pouvaient nous apercevoir que de loin. Dans cet équipage, nous montâmes vers la ville, qui n'était pas éloignée de plus d'un mille. Il restait heureusement assez de lumière pour jouir de la vue de Delvino, dont mes regards ne pouvaient se rassasier de contempler les sites, qui variaient et s'embellissaient à chaque pas que nous faisions. J'étais dans une sorte de ravissement, lorsqu'en nous élevant sur la colline septentrionale, je plongeai soudainement dans le cratère d'un incendie qui dévorait le Bazard, ou marché public. Les soldats d'Ali pacha avaient embrasé ce quartier pour détruire les boutiques qu'ils venaient de piller. Les cris et le tumulte retentissaient au loin, tandis que les flammes éclairaient la partie restée intacte de la ville, où nous nous trouvions. On nous conduisit, par des faux-fuyants, à la maison d'un bey, partisan du visir, où nous trouvâmes notre *logement préparé* (au dire de nos conducteurs), dans une maison démeublée ouverte à tous les vents. On avait également pris, à les en croire, les précautions, afin de *nous défendre* contre une attaque imprévue, dans laquelle nous aurions

sans doute été aussi vigoureusement soutenus, que nous nous trouvions bien reçus et bien logés. Cependant on nous donna à souper; et après le repas, qui fut plus que frugal, il fallut, malgré la fraîcheur de la nuit, la passer sur les planches, enveloppés dans nos manteaux, ayant pour oreillers des sacs remplis de paille hachée.

On conçoit facilement que je n'étais pas dans des circonstances assez favorables pour faire des observations régulières. Je ne cherchai donc que des jalons afin de m'orienter, en ajournant à des temps plus calmes la description de Delvino, et celle de son territoire, que je ferai connaître dans la topographie détaillée de la Chaonie.

CHAPITRE VIII.

Départ de Delvino. Vallon de Kardicaki. Défilé de Moursina. Vallée de Drynopolis. Khan de Xérovaltos. Forêts. Indication des sources du Celydnus, ou rivière d'Argyro-Castron. Lac de Dgerovina, formant la source principale de la Thyamis, ou Calamas. Arrivée à Mouchari, dans le canton de Pogoniani, ou Palæo-Pogoni.

A quatre heures du matin, nous quittâmes Delvino, et nous nous mîmes en route par un clair de lune éclatant. Le vent du nord avait ramené la sérénité, et son souffle, qui effleurait une zône mon-

tueuse couverte de neige, nous apportait un froid pénétrant. La saison était cependant déja avancée, car les amandiers étaient depuis long-temps en feuilles, et les boutons des arbres de Judée commençaient à laisser voir le ponceau de leurs fleurs. Nous étions au printemps des vallées occidentales de la Chaonie; mais comme nous marchions vers la région glaciale de Dodone, chaque lieue que nous faisions à l'orient, nous rapprochait de la température froide de la Hellopie et du Pinde.

Nos postillons, logés dans un caravansérail, nous rejoignirent au sortir de la ville, et après avoir monté pendant un demi-mille, nous atteignîmes une chaussée pavée, qui serpente sur les flancs d'une montagne, d'une demi-lieue de développement. Le fond du vallon auquel cette voie aboutit, me parut brisé d'inégalités et entièrement inculte. Nous employâmes ensuite deux heures et demie, par un chemin tracé dans le roc, pour arriver au vallon de Kardicaki. En débouchant dans cette gorge, je vis à gauche une cascade écumeuse d'un très-bel effet, qui se dégorgeait des flancs d'une montagne verdoyante. Ses eaux, après s'être brisées dans leur chûte, se rendent à une petite rivière, sur laquelle il y a un pont de deux arches construit pour la commodité des piétons.

Nous guéâmes son cours, qui tourne au sud-ouest, vers le récipient de la Pistritza, et nous entrâmes aussitôt dans la campagne de Kardicaki, qu'un vaste torrent ensevelit insensiblement sous des avalanches de galets, qu'il détache des montagnes. Le village qui donne

son nom à ce triste séjour, appuyé à la base d'un contre-fort qui ferme la vue du côté de l'orient, nous restait à peu de distance dans le nord-est; et nous dûmes diriger au midi, pour atteindre l'ouverture du défilé éloigné d'un mille, d'où nous débouchâmes sur le sommet des montagnes. De cette élévation, je relevai à l'ouest demi-quart nord, le château de Delvino, et la tour blanche de Santi-Quaranta, bâtie au faîte de la partie de l'Acrocéraune, qui domine le port Onchisme (1). Les premiers rayons du soleil commençaient à éclairer les objets, lorsque nous tournâmes à l'orient, direction qui nous portait par le travers des vallées principales de la haute Epire. Au bout d'un mille de chemin, nous passâmes au-dessus de Pesta, village disséminé sur des îles séparées, par des torrents d'une profondeur énorme. Il est probable que les eaux, qui creusent sans cesse ce coteau, emporteront totalement le restant des terres et des maisons, que l'art ne peut protéger contre leur action répétée. Une lieue au sud-est de ce hameau, je découvris Goria et le bourg de Machaladez ou Vagaliadez, qui s'élève en amphithéâtre au-dessus de la rive gauche de la Pistritza. Je dominais le cours entier de cette rivière, je suivais son développement dans le bassin de Delvino, et les sinuosités qu'elle forme au milieu des prairies, jusqu'à son entrée dans le lac Pélode.

Le soleil levant éclairait le fond des vallées, et

(1) Ὄγχισμος λιμὴν, Strab., lib. VII, p. 324. Denis d'Halicarnasse l'appelle λίμενος Ἀγχίσου, lib. I.



je jouissais du tableau général des objets placés sous nos pieds, qui se dessinaient comme dans un panorama. Bientôt nous rencontrâmes des voyageurs et des femmes albanaises, qui filaient en conduisant leurs troupeaux. D'autres retournaient déja vers leurs villages, chargées d'énormes faix de bois, et roulant leurs fuseaux avec autant de facilité, que si elles n'eussent rien porté. Notre présence ne parut pas les embarrasser, et elles répondirent sans hésiter aux questions qu'on leur adressa. Dans une demi-heure, nous eûmes dépassé le village de Moursina et les tours du défilé de ce nom, d'où nous plongeâmes sur la vallée de Drynopolis, dont Argyro-Castron est le chef-lieu. Après avoir parlé au chef des Dervendgis, on mit pied à terre, pour descendre la rampe pratiquée entre le flanc de la montagne de droite, et un torrent profond bordé par intervalles de touffes de lauriers-nobles rabougris, et dans une demi-heure, nous arrivâmes à un khan bâti près du village de Grapsi. Nous avions presque en face, à l'est-nord-est, Liboovo; dans le nord-ouest, Argyro-Castron, villes que je me contente d'indiquer comme je les relevai, parce que j'en parlerai plus amplement dans mes topographies.

A cinq cents toises du khan de Graspi dans la plaine, nous laissâmes à gauche un pont d'une architecture solide, et cent toises plus loin, nous guéâmes la rivière qui coulait autrefois sous ses arches, avant de se rendre au Célydnus. Nous cheminions droit au nord-est, lorsqu'au bout d'un mille et demi, nous passâmes une seconde rivière, qui va

isolément se rendre au fleuve; enfin, à cent toises de ses bords, nous trouvâmes le caravansérail de Mourtaza bey. La caravane ne s'arrêta auprès de cette hôtellerie, que le temps nécessaire pour laisser souffler les chevaux; et à cent toises de là, nous traversâmes enfin le Celydnus, rivière torrentueuse, qui fertilise et désole tour à tour, dans sa marche capricieuse, la vallée qu'elle parcourt dans son diamètre longitudinal, du midi au septentrion, pour se rendre à l'Aous ou Voïoussa.

En nous éloignant du Celydnus, nous gravîmes la chaîne qui borde à l'orient la vallée de Drynopolis, et dans une demi heure, nous atteignîmes le khan et le village de Palæo Episcopi. Comme on s'y arrêta, je visitai les sources nombreuses qui jaillissent de ce plateau, situé à la base du mont Mertchica. J'examinai les fabriques de tabac à priser, les moulins à pilons, qu'on emploie pour le broyer; j'allais entrer dans la connaissance des détails de la préparation, lorsqu'il fallut partir. Nous descendîmes et nous montâmes un versant inculte, pendant une heure et un quart, en faisant l'est-sud-est, jusqu'à une fontaine bien entretenue, placée à la plus grande hauteur de la route. Je pointai, à un quart de lieue nord dans la montagne, le village de Dgianosto, et, en portant mes regards à l'occident, je pus aligner les tours de Moursina et le chemin que nous avions parcouru depuis Delvino. Ce coup d'œil me persuada, comme j'ai eu lieu de le vérifier dans la suite, que le niveau des vallées et les chaînes des montagnes s'étagent, en s'élevant depuis les rivages de la mer Ionienne jusqu'à l'a-

rête supérieure du Pinde, qui sépare géographiquement l'Épire, de la Macédoine et de la Thessalie.

La fontaine auprès de laquelle je faisais ce relevé, sert de limite entre le canton de Drynopolis et celui de Pogoniani ou Palæo Pogoni, dans lequel nous entrâmes en déclinant au sud-est, pour descendre dans le bassin de Xero Valtos, où nous fîmes halte à un khan éloigné d'un mille, de la source de Dgianosto. Nous y trouvâmes une partie des gens de notre caravane, qui avaient déjà fait main basse sur les vivres. Le chef du khan était battu, ses garçons se sauvaient, et il fallut notre présence pour ramener l'ordre. Quand on fut parvenu à s'entendre, chose assez difficile, lorsqu'on a débuté par des violences; on nous procura des olives salées, des figues sèches et quelques œufs frais. Nous nous établîmes ensuite au soleil contre une meule de foin, et nous prîmes, encore cette fois, notre repas de midi, en plein air. Je vis des beys et des agas, non moins modestes que nous, assis dans la cour, qui se régalaient avec du fromage et de la boutargue.

Le vallon de Xèro Valtos, dans lequel nous nous trouvions, est abrité au nord et à l'orient par une courbe de montagnes nues, qui dépendent du mont Mertchika. En face du caravansérail, nous avions le village de Pundicaki, Tchiftlik (1) de Mouctar pacha, fils d'Ali, et le fond de la vallée était occupé par un

(1) Tchiftlik signifie *ferme, métairie*, qu'on exploite soi-même, ou qu'on fait cultiver par des métayers. Ce mot est dérivé de *tchift*, qui signifie en persan *paire, couple* en général, et en par-

lac d'une demi-lieue de longueur, formé des eaux pluviales. Nous sûmes qu'il desséchait ordinairement en été, et qu'on y sème alors du maïs, dont on fait une abondante récolte. A l'occident, l'encaissement est formé par une ligne de mamelons calcaires, et dans le midi, l'horizon n'est borné que par de vastes bois taillis, qui se déploient à la distance de plusieurs lieues. C'était le point par lequel nous poursuivîmes notre route, dès que nous eûmes dîné, en faisant le sud-est jusqu'à l'extrémité du lac, à l'autre côté duquel j'aperçus, dans la montagne, le village de Xèro Valtos. Nous tournâmes ensuite à l'orient, l'espace d'un mille par un terrain uni, puis nous franchîmes des collines ondoyantes, tantôt boisées, tantôt cultivées, et au bout de deux heures et un quart, nous fûmes par le travers de Delvinaki, bourgade que je décrirai, en traitant du canton de Palæo Pogoni.

A droite, nous avions de vastes forêts, qui s'élèvent en se groupant sur les montagnes, dont la ligne forme la démarcation entre la Chaonie et la Thesprotie. A peu de distance du défilé de Delvinaki, nous doublâmes un coteau boisé, et une demi-lieue au-delà, nous retrouvâmes le Célydnus, à sa sortie du vallon de Bouveri, qu'il traverse en descendant du mont Papingos, branche escarpée du Mertchika. C'est dans ses ressauts qu'on

---

ticulier, *un couple de bœufs attachés à la même charrue pour labourer la terre*; et en turç, *un champ labouré*.

trouve les sources de cette rivière qui, suivant les géographes anciens, sortait des montagnes de la Chaonie (1). Bientôt nous vîmes les piles d'un pont dont il ne reste plus qu'une seule arche, et l'étendue du lit de la rivière prouve qu'elle est considérable dans la saison des pluies, même à cette distance, quoique très rapprochée de son origine. En nous éloignant du Celydnus, nous montâmes pendant une demi-lieue un coteau boisé, du haut duquel nous eûmes la vue des montagnes de Conitza; ville située dans les gorges de l'Aous au pied de la chaîne supérieure du Pinde. Le bassin de Pogoniani se déployait devant nous jusqu'aux buttes de Dzidza, dont les croupes arrondies sont parées d'arbres et de vignobles. En avançant dans cette riante vallée, qui s'ouvrait comme un golfe bordé de forêts, nous fîmes une lieue pour arriver au lac de Dgérovina, source mère de la Thyamis ou Calamas, fleuve des Thesprotes, qui tombe dans le canal de Corfou. Le village dont cet étang limpide a pris son nom, car j'ignore celui qu'il portait dans l'antiquité, nous restait à gauche à la distance d'un mille, sur une plate-forme couverte d'arbres et environnée d'escarpemens rocailleux. Les gens de notre caravane ne manquèrent pas de nous faire les contes d'usage sur le lac que nous côtoyions. A les entendre, il n'avait pas de fond, il engloutissait les bateaux, il donnait naissance à la Pistritza; enfin, c'était une source

(1) Palmerius, *de Græc. antiq.*, lib. II, c. 3, p. 249.

merveilleuse, et aucun d'eux, chose surprenante, ne savait que la Calamas sortait de ce lac. De la chaussée de Dgerovina, où l'on trouve deux caravansérails délabrés et quelques tombeaux turcs, nous mîmes une demi-heure pour arriver à Mouchari, tchiftlik et maison de campagne d'Ali pacha, où notre logement était fixé pour cette nuit.

CHAPITRE IX.

Route de Mouchari à Dzidza. Cours de la Thyamis ou Calamas. Khan et village de Mazaraki. Arrivée à Dzidza. Première entrevue avec le visir Ali pacha.

On avait remeublé à la hâte un des salons du visir. Une femme albanaise très-mal vêtue, qu'on appelait la concierge du château (ὄικονομα), vint allumer un grand feu, dont nous sentions le besoin, à cause de la saison, et sur-tout du voisinage des montagnes neigeuses, au pied desquelles le village est situé. En même temps, le soubachi ou syndic se présenta pour prendre nos ordres, qui lui furent donnés sans notre participation, par l'officier du visir chargé de nous accompagner. Nous entendîmes aussitôt une proclamation, par laquelle il était prescrit, sous peine corporelle : « Que chaque famille eût à apporter au sérail une charge de bois! Que le village eût « à fournir deux agneaux, des poules, du lait, du « fromage, du beurre, des œufs, du vin et du pain. »

Tout cela, comme on peut bien le croire, n'était pas pour nous. Une seconde criée fit connaître aux habitants le nombre des rations qu'on exigeait pour les chevaux, auxquels on n'en donna pas la moitié, quoiqu'on eût pris soin d'en requérir plus qu'il n'en fallait! Au bout d'une heure, on apporta quelques fagots de bois sec, et une douzaine de troncs de sapin. Quant au souper, on nous servit un agneau entier, du pain cuit sous la cendre, et du vin qu'on nous présenta dans une cruche ébréchée. Pour des verres et du linge, on s'en passa, parce qu'il n'y en avait ni au sérail, ni dans le village. Il en fut de même des draps, dont l'usage n'est pas encore répandu dans l'Epire. Nous nous résignâmes sans peine à des privations qui nous étaient ordinaires; mais nous ne capitulâmes pas sur l'article du feu, et nous eûmes du bois à discrétion pour toute la nuit.

La diète et la fatigue de la journée nous avaient fait trouver délicieux ce qu'on avait bien voulu nous donner pour souper, et comme nous allions nous étendre sur le sopha pour dormir, l'officier du visir demanda à nous parler. Il nous dit que, dans l'instant, il allait se rendre à Dzidza, où son maître était arrivé, afin de savoir dans quel lieu nous devions lui être présentés. Comme cela nous importait assez peu, nous le remerciâmes de son attention, et nous nous contentâmes de le charger de nos compliments pour son altesse.

Le lendemain, dès qu'il fut jour, je visitai le sérail, dans lequel je ne trouvai de passable qu'un grand salon, renfermant un bassin de douze pieds

carré, revêtu en marbre blanc, d'où jaillit une gerbe d'eau destinée à rafraîchir l'air. Je passerais sous silence les peintures à fresque; car il y en a partout dans les grandes maisons de l'Albanie, si je ne devais prévenir qu'elles se ressemblent comme les villes turques. Notre Tartare, qui faisait gravement les fonctions de cicerone, me dit que celles-ci représentaient Constantinople, parce qu'il y avait une mer, des vaisseaux, des poissons et des mosquées entassés pêle-mêle, et je convins que tout cela était la plus belle chose du monde. J'admirai aussi sincèrement les autres appartements, les cours remplies de boue et de fumiers, le jardin encombré de pierres et d'orties, et je laissai tout le monde enchanté de mon bon goût. Pouvait-il y avoir rien de pareil en France, puisque tout cela appartenait à leur bon maître Ali, dont ils ne prononçaient le nom qu'en tremblant?

L'officier du visir, en nous quittant, avait laissé auprès de nous le trop fameux drogman, qui était chargé de nous servir et de nous espionner. Je m'étais aperçu depuis long-temps qu'il observait toutes mes démarches, et comme il voulut me donner un Albanais pour m'accompagner dans la campagne, je le remerciai d'une telle façon, qu'il ne se permit pas d'insister.

Le village de Mouchari, qu'on embrasse d'un coup-d'œil, se compose d'une quarantaine de cabanes, habitées par dix familles d'origine grecque, et par une trentaine de race bulgare, réduites en esclavage par Ali pacha (qui tire parti de tout), au temps de

son expédition contre Passevend Oglou de Vidin. Une montagne abrupte, qui ferme son horizon au midi, fait qu'on n'y voit le soleil qu'à son lever et à son coucher, pendant une bonne partie de l'année. Comme il résulte de cette position que la température et les eaux sont constamment fraîches, Ali pacha l'avait choisie pour y bâtir un palais, dans lequel il aimait à venir passer la saison des grandes chaleurs.

Ce fut de cet endroit, un peu au sud, en montant sur une corniche de la montagne, que je fis quelques relèvements suffisants pour me reconnaître. Je pris le gisement une lieue et demie au nord-nord-est du grand village de Dougliana, que domine le pic de Papingos. Une lieue à l'orient de ce point, je relevai Calibaki, au-dessus duquel la seconde branche de la Calamas prend sa source, et forme une rivière abondante en truites, qui conflüe, deux lieues et demie à l'est-sud-est, avec celle venant du lac de Dgèrovina. Enfin, une lieue environ au-dessous de Calibaki, j'apercevais Gaboria et Zapandi, villages disséminés sur des plateaux fertiles. Comme la perspective était bornée à l'orient par des collines, je ne pouvais rien découvrir de ce côté, mais je me retirai consolé par l'espérance de pouvoir bientôt parcourir cette partie de la vallée qui me restait à explorer

Vers midi, le diligent officier du visir, qui nous avait quittés dans la nuit, fut de retour de son voyage. Il nous annonça que son maître se trouvait à Dzidza, où il nous attendait. En conséquence nous dînâmes, et après avoir donné des étrennes à tous ceux qui tendirent la main, nous partîmes sur les

deux heures, précédés, accompagnés et suivis de tous ceux qui composaient notre cortége depuis Porto-Palermo. En descendant de Mouchari, nous rentrâmes dans le sentier que nous avions quitté la veille, et un mille à l'est, nous passâmes devant le moulin à poudre de Crionero. Nous montâmes ensuite un coteau boisé, et nous fîmes une lieue à travers un pays inculte, et coupé de torrents, pour arriver à une montagne isolée de forme conique, qui semble fermer le vallon. Après avoir contourné sa base, nous traversâmes à cent toises de là un marais sur une chaussée solide percée de dix-huit arches, et cent toises plus loin, nous passâmes sur un pont en pierre la Calamas, qui s'éloigne en décrivant au midi une vaste courbe, d'où elle remonte au nord pour former la cascade de Glizani, que je ferai connaître ailleurs.

A un mille et demi du pont de la Calamas, nous arrivâmes à un Khan situé en face du beau village de Mazaraki, qui est assis sur un coteau à la rive droite du fleuve. Nous entrâmes à peu de distance dans le lit d'un torrent, que nous remontâmes dans l'air de vent nord-est, pendant un quart de lieue. A cette distance, nous avions presque en face trois sommets arrondis qui dépendent de la chaîne de Dzidza, que nous perdîmes de vue en avançant dans la même gorge, pendant deux milles. Comme nous arrivions à son extrémité, la nuit devint tout-à-coup tellement obscure, que nos guides se trompèrent de chemin. Nos chevaux s'abattaient sous leurs charges; nous tombions, presque à chaque pas, dans des fondrières, et nous ne nous reconnûmes qu'à la clarté des

lumières du sérail de Dzidza. Des gens apostés aux environs, par ordre du pacha, nous invitèrent en son nom, de monter au couvent du prophète Élie, où notre logement était préparé, et nous y mîmes pied à terre, vers les huit heures du soir. Nous étions à peine en possession de la cellule qui nous était destinée, qu'on vint nous prier de descendre au palais. Nous voulûmes en vain donner des excuses pour différer notre visite, on insista en disant qu'on nous recevrait dans l'état où nous étions, et nous y consentîmes.

Ma curiosité était vivement piquée: j'allais voir enfin un homme trop fameux, un nouveau Thésée, un vieux guerrier couvert de cicatrices, un satrape blanchi dans le métier des armes, le Pyrrhus moderne de l'Épire; on m'avait dit tout cela. Nous arrivons aux portes du sérail, qui roulent en gémissant sur leurs gonds, nous traversons une cour silencieuse, nous montons un escalier ténébreux, une trape se hausse, un rideau se lève, et nous nous trouvons dans la salle d'audience d'Ali pacha, qui nous attendait en pied. Il nous salue, il embrasse M. Bessières, et reculant par un mouvement de titubation, il se laisse tomber dans l'angle d'un sopha, sans paraître m'avoir aperçu. Cependant un spectre à barbe blanche vêtu de noir, qui se trouvait avec lui, m'honora d'un léger mouvement de tête pour me dire, que j'étais le bien venu. Cette scène, où figurait un secrétaire grec prosterné dans l'attitude de la frayeur, était éclairée de la lumière vacillante d'une bougie jaune placée sur le plancher, qui permettait de distinguer les objets et les personnages.

Après les compliments ordinaires, on appela le drog-

man particulier du visir, afin d'établir la conversation, que le pacha commença en faisant des questions avec une volubilité peu ordinaire aux Turcs. A travers l'ombre, je distinguais les éclairs de ses yeux, j'observais ses mouvements convulsifs, j'écoutais ses discours vagues en apparence, et pourtant remplis d'astuce. Il s'agitait, il riait, il parlait, et nul mot de sa part n'était vide de sens, malgré l'abondance de son élocution. Il lançait de temps en temps des regards scrutateurs sur moi, enfin il dit au secrétaire grec qui examinait furtivement ce qui se passait, et au spectre noir son ministre officieux, de se retirer. Nous restâmes donc avec l'interprète, qui continua à balbutier les demandes et les réponses qu'on échangeait, et après deux heures de colloque, on se sépara, en laissant S. A. aux prises avec ses doutes et ses espérances.

Cette entrevue fut suffisante, pour détruire une partie des illusions dont j'étais frappé; Ali pacha n'était ni Thésée, ni Pyrrhus, ni un vieux soldat couvert de cicatrices. Je remportai de lui ces idées nouvelles; ses manières m'avaient rebuté, et je déplorai secrètement le sort, qui allait me condamner à résider auprès d'un tel homme, sans prévoir hélas, la somme des chagrins qu'il devait me causer.

Nous remontâmes sur les dix heures au monastère du prophète Élie, où les moines nous traitèrent un peu mieux, que nous ne l'avions été au palais de Mouchari.

CHAPITRE X.

Monastère du prophète Elie. Village de Dzidza. Seconde entrevue avec le visir Ali pacha. Route jusqu'à Janina. Arrivée dans cette ville. Séjour au château du Lac. Départ de M. Bessières pour retourner en France.

Le monastère du prophète Elie couronne le sommet d'une butte arrondie, du haut de laquelle on découvre la vallée supérieure de la Thyamis, la gorge par laquelle ce fleuve entre dans la Thesprotie, la surface montueuse du canton de Pogoniani, et les coteaux de Velchistas. Vers le sud, l'œil pénètre entre les monts Olichiniens jusqu'à Passaro, et l'horizon n'est borné à l'orient que par la chaîne du Pinde, dans les ressauts duquel se déploie la Perrhebie, vulgairement appelée canton de Zagori. On domine du même point le cratère de Dzidza, orné de vignobles dont les pampres et les moissons, aux jours du printemps, tranchent agréablement sur le fond rouge d'un terrain volcanique.

Les moines dont nous étions les hôtes ne faisaient pas remonter la fondation de leur monastère à plus de quatre cents ans, quoique ses réduits, ses portes basses couvertes de lames de fer, parussent annoncer plus d'ancienneté. Je ne pus jamais savoir s'ils avaient des titres, et l'igoumenos, ou prieur, parut étonné, quand je lui parlai de manuscrits. Ce religieux, plein de vertus, mais plus occupé du soin de ses vignobles que de littérature, justifiait le nom de Grégoire,

qu'il avait reçu au baptême. Sa réputation de franc buveur était établie dix lieues à la ronde, et on ne lui connaissait d'antagoniste digne de lutter avec lui le verre à la main, que le prieur de l'abbaye voisine de Patères. Aussi ne parlait-il de ce confrère qu'avec estime; et il citait comme son plus mémorable triomphe, l'honneur d'avoir vaincu Mouctar pacha, qui, sur l'article du vin, n'est rien moins qu'observateur des préceptes du Koran. La figure enluminée du bon prieur, son enjouement, sa tournure d'esprit, me rappelaient ce que disent nos chroniqueurs de ces chefs de nos abbayes, aux temps de joyeuse mémoire, où la France, demi-barbare, se vantait de ses preux, de ses abbés mitrés et de ses trouvères. L'igoumenos Gregorios était tout cela; il chantait, il buvait, il improvisait, et, dans sa jeunesse, plus d'un Turc avait éprouvé la force de son bras; mais, comme tous les buveurs, il était honnête homme. Il nous raconta, presque en pleurant, la perte d'un groupe d'arbres sous lesquels il faisait sa méridienne accoutumée. Il avait dû se résigner à les laisser couper pour en faire la charpente du sérail du visir! Ces pauvres arbres avaient près de deux siècles d'âge; on dansait sous leurs ombrages dans les jours de fête; il avait vu son vieux père assis à leurs pieds; ils lui retraçaient des souvenirs si naïfs, des moments si heureux, que je sentis battre mon cœur à ce récit! Et quel homme né à la campagne, n'a pas connu ce charme attaché aux compagnons de son enfance? Qui n'aime pas à se rappeler les vieux maronniers du cimetière et le clocher de son village? Qu'on me pardonne cette digression,

j'étais triste, le pacha venait de nous inviter à une seconde conférence; il était levé avant le jour pour nous attendre, et je sentais déja ce que de pareilles entrevues avaient de désagréable!

Le prieur, qui nous avait demandé la permission de nous accompagner, appuyé sur un long bâton recourbé comme un sceptre pastoral, descendit avec nous la montagne. Sa barbe blanche, agitée par le vent, reflétait une douce lumière sur son antique visage; sa chevelure tombait en grosses boucles sur les larges plis de ses vêtements, et le sourire, image de la paix intérieure de sa conscience, animait tous ses traits. Les paysans, rassemblés auprès d'un grand âbreuvoir, saluèrent leur igoumenos, en le priant d'intercéder pour eux auprès du visir, afin d'obtenir quelque allègement. Ils le nommèrent leur père, leur saint abbé, et il soupira. « Je m'adresserai pour vous, leur « répondit-il, à ces Français (en nous montrant); « ils sont chrétiens : notre maître, qui les aime, « les écoutera; espérez donc mes enfants, Dieu nous « assistera!

« Je vous prie, messieurs, dit-il, quand nous « fûmes un peu éloignés, de ne demander aucune « grace au pacha pour mes enfants. Il vous pro- « mettrait tout, et il nous punirait d'avoir parlé de « notre oppression à des étrangers. Le remède à nos « peines ne peut venir que d'en haut. » A ces mots, les yeux du vieillard se remplirent de larmes, et nous entrâmes au sérail.

Deux têtes fraîchement coupées étaient plantées sur des pieux au milieu de la cour, sans que personne

parût y faire attention. La foule des clients, indifférente à ce spectacle horrible, se pressait vers les escaliers, afin d'arriver aux pieds du satrape. Les uns venaient solliciter des graces, en apportant des présents, d'autres cherchaient à établir leur crédit par de lâches délations, ou bien en prostituant l'honneur de leurs familles : car dans ces cours de corruption on ne se soutient, on ne se dérobe aux persécutions et on n'arrive à la faveur, que par de l'or ou par des crimes. Des cahouas, espèces d'huissiers à verge, armés de longs bâtons, firent écarter la foule pour nous ouvrir le passage, et je vis pour la seconde fois Ali pacha. Il approchait de sa soixantième année; sa taille, qui n'est guères que de cinq pieds trois pouces, était déformée par un embonpoint excessif. Ses traits, chargés de rides, n'étaient cependant pas entièrement effacés; le jeu mobile de sa physionomie, l'éclat de ses petits yeux bleus, lui donnaient le masque terrible de la ruse jointe à la férocité. Parmi les éclats d'un rire guttural, il sut nous dire des choses mêlées d'une certaine grâce. Il reçut avec avidité les cadeaux que M. Bessières lui présenta, et, devenu tout radieux, il se répandit en protestations vulgaires. Il nous appela ses enfants, ses frères, ses bons amis, et, comme s'il m'eût aperçu pour la première fois, il daigna me promettre sa protection pour l'exercice des fonctions consulaires, auxquelles j'étais appelé; enfin, il fut décidé que nous partirions dans l'après-midi, pour nous rendre à Janina.

Après cette entrevue, S. A., qui avait commandé une grande chasse, prit les devants. Nous vîmes dans

un moment les coteaux voisins couverts de cavaliers Albanais, qui traquaient le gibier, pour le rabattre du côté de leur maître. Après avoir joui de ce spectacle, avant de quitter Dzidza, nous partîmes, en dirigeant pendant une lieue à l'est, jusqu'au village de Protopapas. Nous laissâmes ce hameau à gauche, en entrant dans un défilé sinueux, qui a près d'une demi-lieue d'étendue. A sa sortie, nous tournâmes au midi, l'espace d'un mille et demi, en prolongeant le lac de Labchistas, ou lac inférieur, jusqu'à Kenourio Khan, d'où l'on compte deux fortes lieues en plaine jusqu'à Janina.

La nuit commençait à tomber, lorsqu'on nous fit faire halte à la tête du lac de Janina, en dedans de la barrière de la ville, près de l'église Saint-Nicolas, où nous étions attendus par un bateau équippé de rameurs, qui nous débarquèrent au château appelé Chatirwan, où notre logement était préparé. Un grand feu, des pages, des domestiques, l'appareil du clinquant oriental, nous dédommagèrent dans cet asile, des privations que nous avions éprouvées; mais nous perdions en quelque sorte notre liberté en y entrant.

Il avait été convenu que nous habiterions au sérail, pour garder l'incognito, jusqu'à ce qu'un Tartare, expédié à Constantinople, m'eût apporté le *barat* ou *exæquatur* d'usage, indispensable pour m'accréditer légalement. Néanmoins nous obtînmes, à condition de prendre le costume du pays, la faculté de pouvoir faire quelques promenades. A la faveur de notre déguisement, nous prîmes part à une chasse aux ca-

nards qui eut lieu sur le lac. Nous pûmes, les jours suivants, visiter le château de Peramta, les monastères de l'île, les ruines cyclopéennes, qui se trouvent à Gardiki et à Castritza. Malgré ces délassements, environnés des voiles du mystère, nous en vînmes au point de nous ennuyer; car sans la liberté, le plus beau palais n'est qu'une prison. M. Bessières, qui voyait s'écouler le temps, sans que le Tartare expédié à Constantinople reparût, voulait reprendre la route de France, et ce ne fut pas sans peine qu'il en obtint la permission. On l'abusa même encore pendant plusieurs jours, avant de résoudre qu'il traverserait la Romélie, et qu'il passerait par Boukarest, pour se rendre de là à Vienne.

Les choses étant enfin déterminées, l'escorte désignée, les boiourdis expédiés (1), le 3 mars après midi, un mois depuis notre débarquement dans l'Acrocéraune, nous traversâmes le lac en bateau, pour nous rendre au monastère de Dourakhan, où nous passâmes la nuit. Le 4 au matin, je me séparai de mon ami avec un serrement de cœur bien pénible. Je me voyais comme abandonné sur une terre barbare, car alors très-peu d'Européens avaient encore visité Janina; je me trouvais presque à la merci d'un homme dont, malgré les caresses apparentes, nous avions déja eu lieu de nous plaindre! Le dirai-je? la physionomie du pays et des gens que j'avais entrevus, m'épouvantait, et j'étais rempli de préventions fâcheuses. Mais le pas était fait; la nécessité comman-

(1) Boiourdi, ordre, commandement.

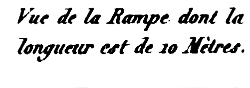
dait la plus entière résignation. Ma compensation, dans ce moment où l'on venait de m'assigner un logement en ville, était le recouvrement de la liberté, dont j'étais privé au fond du sérail, où l'espionage était entré avec nous.

J'eus bientôt d'autres motifs de satisfactiou, car le 6 mars à minuit, le courrier expédié à Constantinople apporta le diplôme du grand-seigneur, qui m'accordait l'investiture du consulat-général de France à Janina. Le lendemain, les primats turcs et grecs furent convoqués au Mekemé pour entendre la lecture de mon exæquatur, qui fut inscrit dans sa teneur aux archives du cadi.

Après cette cérémonie et les dons d'usage, qu'on ne manque jamais de demander aux consuls, je partis le lendemain pour l'Arta, afin d'y faire également homologuer mon diplôme, et de porter des secours au corsaire qui nous avait débarqués à port Palerme, et que des forces ennemies avaient obligé de se réfugier dans l'Arachtus. Je connaissais sa détresse, et je le trouvai mouillé à la distance de vingt-un milles de la mer, à Iman Ttchiaoux, tchiftlik du visir Ali pacha. Enfin le 19 mars, au retour de ce voyage, je parvins à m'établir à Janina, où j'ai passé les dix années les plus belles de ma vie, au milieu de vicissitudes et de dangers difficiles à croire pour tous autres que ceux qui ont eu le malheur de connaître Ali pacha et de vivre dans le pays soumis à son autorité.

Je préviens donc que je parlerai désormais très-peu de ce qui m'est particulier; et je ne serais pas même entré dans ces détails, si je ne les avais crus

Plan du Hiéron de Dodone et de l'Enceinte Sacrée des Selles.





Montée

Rampe

Citerne

Entrée

Hiéron

Rochers à pics

Terres labourables

N

S

Echelle du Plan.

10 20 30 40 50 100 200 Mètres.

5 10 15 20 25 50 100 Toises.

F. P. Michel Sculpsit.

essentiellement liés à mon sujet, et convenables à exposer, avant de faire connaître le résultat des travaux qui sont l'objet de ce voyage. Qu'il me soit maintenant permis de commencer par la description du bassin de Janina, où j'ai conduit le lecteur, et auquel je rattacherai toutes les topographies qui appartiennent à l'Epire.

CHAPITRE XI.

Opinions diverses des anciens sur Dodone. Examen des prétentions des cantons de l'Epire qui revendiquent cette ville. Topographie de la Hellopie, aujourd'hui vallée de Janina. Ses lacs. Ruine appelée Castritza. Médailles qu'on y trouve. Situation de Joannina ou Janina. Origine de cette ville. Précis de son histoire. Son état actuel. Son lac. Ile. Dobravoda ou Krionero. Indication de plusieurs autres sources. Monastère des Saints-Anargyres. Martyre de seize mères de famille précipitées dans le lac. Indication des ruines de Dodone, près du village de Gardiki. Mont Tomoros. Lac inférieur ou labchistas. Gouffre dans lequel s'absorbent ses eaux. Considérations générales sur l'ensemble de la Hellopie.

La Molosside, avant d'emprunter son nom à Molossus, fils de Néoptolême et d'Andromaque, avait

porté ceux d'Adanie et de Pyrrhiade (1). Son territoire, borné au midi par la Cassiopie, au nord par les Atintanes, vers l'orient par les Perrhèbes, touchait de trop près à l'occident avec celui des Thesprotes, pour qu'il n'ait pas souvent été confondu sous une égale dénomination, et peut-être sous les mêmes lois, suivant que les avantages des guerres favorisaient les empiètements d'une peuplade, sur le territoire de ses voisins. C'est pourquoi les géographes anciens, qui connaissaient la position de Dodone, attribuent tantôt cette ville aux Molosses (2), tantôt aux Thesprotes (3), et par-fois, comme le fait Eschyle (4), à ces deux peuples à-la-fois. Ces écrivains, malgré la divergence de leurs opinions, pouvaient cependant avoir raison, si, comme le remarque Paulmier, la Molosside fit anciennement partie de la

---

(1) Hesychius, cité par Paulmier. *De Græc. Antiq.*, lib. II, c. 8.

(2) Δωδώνη Πόλις Μολοσσίδος ἐν Ἠπείρῳ. Dodone, ville de la Molosside dans l'Epire. EUSTAT.

Molossi Dodonæi Jovis phano inclyto celebrati.

MARTIANUS CAPELLA, cap. 3.

(3) Δωδώνη Χωρίον ἐν ὑπερβορείῳ τῆς Θεσπρωτίας, ἱερὸν Διός. Dodone, lieu dans la partie nord-est de la Thesprotie, consacré à Jupiter. DIDYM. *In Iliad.* 3, v. 750.

(4) Dans les vers suivants, on donne à la ville le nom de Molossique, et à Jupiter celui de Thesprotien:

Ἐπεὶ γὰρ ἦλθες πρὸς Μολοσσὰ δάπεδα
τήν αἰπύνωτόν τ' ἀμφὶ Δωδώνην, ἵνα
Μαντεῖα, θᾶκός τ' ἐστὶ Θεσπρωτοῦ Διός.

Quand vous serez arrivé dans la terre molossique de la haute Dodone, où il y a un oracle et un temple de Jupiter Thesprotien.

ESCHYLE, *Prométhée enchaîné.*

Thesprotie (1), sur laquelle elle revendiqua longtemps des droits.

Pour ce qui est du nom de Dodone, les Grecs, qui ne voyaient jamais que des dieux ou des héros dans leurs origines, le font venir d'une nymphe de ce nom, fille de l'Océan. D'autres veulent qu'elle ait pris cette dénomination d'un fleuve dont ils n'assignent ni les sources, ni le cours. Aussi Paulmier rejette-t-il ces fables avec dédain, en prétendant prouver que le nom de Dodone vint du son d'un bassin en bronze (2), qui était frappé par un automate armé d'un fouet d'airain, mu par les vents; mais ce n'est là non plus qu'une conjecture. On sait d'une manière plus précise que l'oracle de Jupiter fut établi dans l'Epire, avant le déluge de Deucalion, par les Pélasges, qui lui bâtirent un temple, et instituèrent ses cérémonies religieuses. *Les Selles étaient ses prêtres*, dit Homère (3). Ils habitaient

---

(1) Palmer., *Græc. Antiq.*, lib. II, c. 8.

(2) Pourquoi, dit Paulmier, Stephanus ne cite-t-il pas les auteurs qui prouveraient que Dodone prit son nom d'une nymphe, fille de l'Océan et du fleuve Dodoneus. Je laisse donc la fable pour saisir une particularité qu'on ne trouve nulle autre part. Je pense, avec plus de vraisemblance, que son nom vient de ce bassin d'airain, frappé per un Mastigophore armé de chaînes, qui produisait un son redoublé Δω Δω, qu'on trouve écrit ici par un oméga, d'où sera venu par onomatopée le nom de *Dodon*. Je retrouve là l'invention des *cloches*. Palmer., *Græc. Antiq.*, lib. II, c. 8. et *suplementum*, lib. VII Strabonis, p. 329.

(3) Ζεῦ ἄνα Δωδωναῖε Πελασγικὲ τηλόθι ναίων
Δωδώνης μεδέων δυσχειμέρου. Ἀμφὶ δὲ Σελλοὶ
Σοὶ ναίουσ' ὑποφῆται ἀνιπτόποδες χαμαιεῦναι.

« Jupiter, roi de Dodone Pelasge aux vastes demeures, dieu

auprès de ce temple, qui, dans son origine, comme ceux d'Actium, de Delphes et d'Olympie, n'était qu'une enceinte sacrée ou hieron à ciel ouvert, environnée d'une forêt de chênes prophétiques, au sein de laquelle, comme de tous les autres sanctuaires connus, s'éleva une ville, des temples, et se réunirent les familles des hommes, à mesure qu'ils se civilisèrent. Enfin le temple de Jupiter *Pelasge* était bâti, suivant les auteurs anciens, sur le Tomoros, dans un canton particulier, qu'Hésiode appelle Hellopie Ἑλλοπία, ou pays des lacs. Le Scholiaste de Sophocle, imbu de cette tradition, parle de cette contrée comme « d'une terre abondante en moissons et « en pâturages, riche en brebis et en bœufs aux pieds « recourbés, habitée par des hommes nombreux, pos« sesseurs de grands troupeaux, où Dodone, chère à « Jupiter, qui y a fixé son oracle, s'élève dans un lieu « *isolé* (1). » Tel est le résumé de ce que les paléographes nous ont transmis sur une ville qui précéda toutes celles des Hellènes, dont les Pelasges furent les précurseurs dans l'Épire.

---

qui présides à Dodone, où règnent les froids hivers, autour de ton autel habitent les Selles, tes interprètes, qui jamais ne lavent leurs pieds, et couchent sur la terre. »

Ainsi parle Achille le Thessalien, *Iliade*, liv. XVI, v. 233 et suiv.

(1) Ἔςι τις Ἑλλοπίη πολυλήϊος ἠδ' εὐλείμων
ἀφνειὴ μήλοισι καὶ εἰλιπόδεσσι βόεσσι.
Ἐν δ' ἄνδρες ναίουσι πολύῤῥηνες, πολυβοῦται,
πολλοὶ, ἀπειρέσιοι, φῦλα θνητῶν ἀνθρώπων.
Ἔνθάδε Δωδώνη τις ἐπ' ἐσχατιῇ πεπόλιςαι
τὴν δὲ Ζεὺς ἐφίλησε, καὶ ὃν χρηςήριον εἶναι.

Strabon cite ces mêmes vers, lib. VII, p. 328.

Je connaissais ces traditions de la mythologie et de l'histoire, et j'avais déja visité dans plusieurs voyages les différentes parties de l'Épire, lorsque je me crus à portée, par mes observations, de pouvoir résoudre une question aussi nouvelle qu'importante en géographie, celle de l'emplacement de Dodone (1). Au premier coup-d'œil, j'avais jugé que le bassin de Janina devait être l'antique Hellopie, et la grande ruine cyclopéenne de Gardiki, placée entre ses deux lacs, l'hiéron de Jupiter Dodonéen, autour duquel les Selles avaient fondé une ville murée, dont les bastions et les remparts, construits en pierres brutes jointes sans ciment, existent encore de nos jours. Mais d'autres cantons de l'Épire réclamaient l'honneur d'avoir possédé Dodone. Au dire des savants de Janina, la vallée de Drynopolis, dont Argyro-Castron est le chef-lieu, était la terre d'élection de Jupiter, dont l'oracle se composait de chênes, qui rendaient des sons prophétiques. L'étymologie semblait favoriser leur opinion d'une manière d'autant plus probable, que l'évêque grec de cette éparchie prend pour titre celui de *Drynopoleos*, qui signifie la *ville des chênes*. Dans cette hypothèse, le mont Mertchika, qui s'élève à l'orient de la vallée, aurait été le Tomoros; ses glaciers, qui forment d'innombrables ruisseaux jusqu'à Palæa Piscopi (2), les sources dont

(1) Ce travail fut terminé au mois de décembre 1811, après six ans de recherches dans l'Épire.

(2) *Voyez* chap. VIII de ce voyage.

parle Pline (1). Mais après avoir inutilement cherché des ruines cyclopéennes sur les chaînes environnantes d'Argyro-Castron et dans sa vallée, et me rappelant qu'elle renfermait autrefois une ville nommée Hadrianopolis, voisine du pays des Atintanes, je pus conclure qu'elle en avait pris le nom, dont les Grecs auront successivement fait Drianopolis et Drynopolis, que les évêques ont ensuite adopté pour s'en qualifier, sans rechercher son origine. N'est-il pas probable d'ailleurs, que si le mont Mertchika eût été le Tomoros, les anciens, qui ont connu l'Aoüs et le Célydnus, dont le cours l'environne sur trois de ses côtés, n'auraient pas manqué d'indiquer une position aussi remarquable? Enfin je ne trouvai nulle part les lacs qui firent donner le nom de Hellopie à la vallée de Dodone, ni ses gras pâturages, ni rien en un mot de ce qui la caractérise spécialement. Ainsi, la vallée sans parcours de Drynopolis, n'est pas celle de Dodone. Son territoire appartient à la Chaonie, qui ne fut jamais confondue avec la Molosside, et on verra, par les chroniques de l'Épire, dont le hasard m'a procuré la connaissance, que le Mertchika, au lieu d'être le Tomoros, a été successivement appelé mont de Saturne, mont Chaon et Lampovo (2). Il fallait donc chercher ailleurs Dodone, la Hellopie et le Tomoros.

Je connaissais près de Bérat, dans la moyenne

(1) Tomarus centum fontibus nobilis Theopompo celebratus. PLIN., lib. IV.

(2) *Voyez* chap. XXV de ce voyage.

Albanie, une montagne appelée Tomoros, qui donne son nom au canton de Tomoritza. Je savais que ses cimes, toujours chargées de neige, surpassent en hauteur l'Olympe et les plus hauts sommets du Pinde; et que leur température est glaciale. Tout semblait ainsi devoir attirer mon attention de ce côté, et me faire espérer d'y rencontrer l'objet de mes recherches. Mais je ne pus encore retrouver dans ces lieux, ni ruines cyclopéennes, ni lacs, et l'Apsus, qui coule de ses flancs, m'apprit que j'étais dans les monts Candaviens, partie la plus élevée et la plus barbare de l'Illyrie macédonienne. Je pensai donc que le nom du véritable Tomoros avait été transporté à cette montagne, ou qu'il y en avait eu deux ainsi appelées; car Cedrenus (1), en parlant de Beligrad ou Berat, le place dans l'Acrocéraune, chose inexacte, puisqu'il en est séparé, comme je le rapporterai ailleurs, par le cours de l'Aoüs ou Voïoussa. Cependant l'épithète de *glacial* (δυσχείμερόν), que lui donne Homère, me laissait quelques doutes, lorsqu'en me faisant répéter son nom, je vis que les paysans l'appelaient indifféremment, *Tomoros* ou *Ismoros* et *Imoros*. Persuadé que ce n'était pas la montagne de Dodone, je pouvais présumer que j'avais découvert l'Ismarus, chaîne du Pinde, dans laquelle Strabon (2) place les Talares,

(1) Τμώρον, κορυφὴν ὑπάρχοντα τῶν Κεραυνίων ὀρῶν; le Tmorus, faîte dominant des monts Cérauniens.

CEDR., édit., du Louvre, p. 713, et STRIT. BULG., c. 12.

(2) Ἐπ' αὐτῇ τῇ Πίνδῳ ᾤκουν Τάλαρες, Μολοττικὸν φῦλον τῶν περὶ τὸν Ἴσμαρον ἀπόσπασμα. STRAB., lib. IX, p. 434.

tribu molosse, qui formait une peuplade isolée, et que je retrouvais dans le canton de Tomoritza, la montagne mentionnée par Solin (1). Mais le nom d'Imoros lui était aussi appliqué, et dans l'acception vulgaire de la langue des Épirotes, comme il signifie une montagne couverte de terre végétale et susceptible de culture, je n'ose assurer que le Tomoros de Bérat, soit véritablement l'Ismarus. Cependant je puis affirmer que ce n'est pas la montagne de Dodone que les historiens et les géographes n'ont jamais reculée jusque dans l'Illyrie, et que personne ne sera, je pense, tenté de transplanter, comme l'a fait Hygin, dans la Macédoine (2).

D'autres personnes avaient cru retrouver Dodone, dans la vallée de Delvino, à la rive droite de la Pistritza, dans l'air de vent du port Onchisme ou Anchesmus, que les modernes appellent Santi-Quaranta. Mais elles n'avaient pas sans doute réfléchi, ou bien elles ignoraient que la ville, dont les ruines existent à l'extrémité marécageuse de cette vallée, est appelée Pheniki (3), et il leur aurait suffi d'avoir consulté Strabon, Ptolémée et Polybe, qui l'indiquent d'une ma-

---

(1) Solinus, cap. 13.

(2) Castigandus Hyginus, qui Dodonem in Macedoniâ ponit, nunquam enim Macedoniæ accensa fuit, Molossis pars Epiri.

Paulmier fait la même observation, au sujet de Cedrenus, qui attribue le Tomoros aux monts Cérauniens. Cedrenus monachus, in geographicis non satis exercitatus, nomen Cerauniorum nimis extendit, *Pindi* potius debebat dicere.

Græc. Antiq., lib. II, c. 8.

(3) *Voyez* chap. XXVI de ce voyage.

nière précise dans ce site, pour s'épargner une conjecture absurde. C'est pourquoi je ne m'amuserai pas à les réfuter. Je passerai aussi sous silence les rêveries de ceux qui croient que les monts Olichiniens, sont le Tomoros, et les ruines voisines de Dremichoux celles de Dodone, pour arriver à la topographie de la vallée de Janina, où nous retrouverons la Hellopie, le hiéron de Jupiter, l'enceinte Pélasgique habitée par les Selles, le Tomoros, et Dodone.

Le vallon de Janina situé au centre de l'Épire, offre une plaine de huit lieues d'étendue du nord au midi, sur un rayon de deux lieues dans son diamètre moyen, et environnée de montagnes qui l'encaissent dans toute sa circonférence. Le Pinde qui s'élève à l'orient en formant trois étages, l'enveloppe de ce côté par sa chaîne inférieure appelée Mitchikèli (Ματζυκελι), qui se déploie du sud-ouest au nord-ouest, en dessinant le fond du bassin au midi de Castritza, jusqu'au nord du lac de Labchistas et au défilé de Protopapas. De ce point, part une ligne de coteaux ondoyants qui tombent du nord au sud, jusqu'à l'ouverture du défilé de Velchistas, d'où ils se réfléchissent à l'est pendant une lieue, pour redescendre au midi du khan de Saint-Dimitri, derrière lequel ils se réunissent à un contre-fort de la montagne des Cinq-Puits, qui se rattache au Mitchikèli. Telle est la zône montueuse, dont les croupes environnent en s'embranchant le plateau que les anciens appelaient Hellopie, et qui n'est plus connu maintenant que sous le nom de vallée de Janina. L'horizon visuel de cette enceinte dépassant les bornes de ses limites d'encaissement, est fixé au levant par

la chaîne inférieure du Pinde, mais il se prolonge au septentrion jusqu'au mont Mertchika. Dans le sud-sud-est il dépasse la ligne du Djoumerka, et à l'occident, il s'arrête aux monts Olichiniens. Toutes ces vastes montagnes séjour des hivers, dont les cimes sont chargées de frimats, placent le bassin de Janina, comme un parterre émaillé de fleurs et de verdure, dans un cadre de neiges, qui ne fondent en totalité qu'à l'époque des grandes chaleurs de l'été.

On conçoit, d'après le trait descriptif de cette position, que la vallée de Janina doit se trouver dans une partie très-élevée de l'Épire, par rapport aux rivages de la mer. Aussi soit qu'on y arrive par le sud, ou bien du coté de l'occident, le terrain va toujours en s'élevant jusqu'à la ligne de montagnes, qui couronnent son bassin. Ainsi le voyageur, qui, du rivage de la mer Ionienne, pénètre à l'orient dans les terres, voit succéder aux montagnes qu'il a franchies, des terrasses dominées par des montagnes, qui se groupent en s'étageant jusqu'à la plus haute des vallées, qui est celle de Janina, au-dessus de laquelle le Pinde pyramide avec majesté.

La même scène se reproduit en partant des plages du golfe Ambracique, pour monter à Janina, en prenant le défilé des Cinq-Puits. Mais en arrivant de la haute Albanie, la scène change, et après avoir dépassé Ostanitza, on entre dans la Hellopie, en descendant le talus d'un cirque qui aboutit au lac de Labchistas. L'aspect est plus rapide, et plus pittoresque encore pour les voyageurs venant de la Thessalie ou de la Macédoine, qui plongent tout-à-coup sur la vallée de Dodone. Elle

se présente à leurs regards, sous la forme d'une ellipse, occupée par des lacs, divisée par une rangée de coteaux, à l'extrémité desquels s'élève comme un tumulus, le Tomoros, ou butte de Gardiki, sur lequel fleurit autrefois le hiéron de Jupiter, et l'enceinte sacrée des Selles. On s'oriente, on voit, on reconnaît le sol prophétique, la terre des oracles, et l'imagination s'enflammant à cet aspect, a besoin du calme de la réflexion, pour discuter les récits confus des poètes et des écrivains, qui ne nous ont transmis que des notions trop souvent vagues et indéterminées.

A peine descendu dans le vallon de Janina, par son défilé oriental qui est le chemin de Mezzovo, trois cents toises sur la droite, on laisse le Khan d'Ardamista, et on se trouve au bord du lac supérieur, dont la figure est celle d'un triangle isocèle tronqué à son sommet. A gauche s'ouvre le vallon de Barcamoudi, qui s'enfonce au midi, à la distance d'une lieue et demie, ayant au penchant de ses coteaux les CatzanaChoria, villages habités par des chrétiens grecs et valaques, qui cultivent cette fertile contrée. La base du lac est ici de trois quarts de lieues, et l'ouverture du vallon comprise entre le Mitchikèli à l'orient, et la chaîne des coteaux ou spina du bassin de la Hellopie, jusqu'au village de Catchica, d'une lieue et un quart. En s'avançant en plaine, dans une demi-heure, on passe trois ruisseaux, auprès desquels sont bâtis des Khans ou Caravanserails, et non loin du dernier, on trouve le village grec de Barcamoudi. La chaussée se ressere dans cet endroit entre le lac, et une butte d'un mille de développement du sud-ouest au nord-est, entièrement isolée et coupée

par deux ressauts d'inégale hauteur. Sur le penchant qui avoisine le chemin, on voit une enceinte cyclopéenne appelée Castritza, adaptée aux courbes et aux inégalités de la montagne, dont le front septentrional a un développement d'environ deux cents toises. Delà, elle diverge au sud, remonte au sud-ouest et revient au nord-quart-est, pour envelopper le mamelon inférieur de la montagne. Cette courtine est garnie de tours placées, non à des distances régulières, mais à tous les endroits où les flancs de la colline ne sont pas perpendiculaires à la surface de la vallée. Ce rempart formé de deux parements de pierres calcaires de figure irrégulière jointes sans ciment, conserve, malgré ses dégradations dans toute l'étendue de son développement, depuis quatre jusqu'à huit et dix pieds de hauteur, sur une épaisseur de quarante cinq pouces. Dans quelques endroits, il repose sur le roc vif, qu'on a taillé pour implanter la maçonnerie cyclopéenne. Dans d'autres endroits, on a dû chercher les fondations sous la terre, à moins, comme il serait possible, que le temps n'eût formé des attérissements au pied du rempart. Au sud-ouest dans la partie, où les bastions et l'enceinte sont le mieux conservés, on remarque des restaurations modernes, entées sur les constructions pélasgiques. Du haut des tours qui forment une saillie de seize pieds; on a une belle vue de toute la partie orientale du bassin de Janina, car la chaîne qui se prolonge de Catchica au nord, empêche de découvrir le côté occidental de la plaine. Au nord par le glacis où l'on monte à Castritza, on reconnaît la porte qui donnait entrée dans cette acropole; on re-

trouve les débris d'un escalier ruiné, au-delà duquel on suit une rampe qui aboutit à une seconde, et enfin à une troisième porte plus dégradées que la première. Par leur disposition, on peut penser qu'elles fermaient un chemin couvert, défendu par un épaulement: car il n'y a qu'une seule enceinte, et sans cette explication, on ne pourrait pas dire de quelle utilité elles étaient.

Dans l'intérieur des murailles, que j'ai souvent visitées, j'ai reconnu les fondements de plusieurs habitations, dont quelques pans qui subsistent encore, ont depuis deux pieds jusqu'à vingt-huit pouces d'épaisseur, formés par un seul parement de pierres jointes sans ciment. Ces demeures comme jetées au hasard, sans ordre, sans alignement et sans indication de rues, présentent presque généralement la forme d'un parallélogramme de vingt-deux pieds de long sur huit à dix de largeur. Mais nulle part je n'ai pu découvrir de traces ni d'un hiéron, ni d'édifices plus récents, qui auraient pu m'indiquer le séjour des Hellènes et des arts sur cette terre, dont les constructions toutes pélasgiques annoncent seulement une haute antiquité. Le supérieur du couvent m'apprit que Castritza, dont il ignorait l'origine, avait servi d'asyle, dans le sixième siècle, à des bannis de Constantinople, qui y élevèrent une église, sous l'invocation de la reine des anges. Deux pauvres moines et autant de frères laïcs, sont les seuls gardiens et les ministres de cet oratoire, que leurs voix font encore retentir des cantiques consacrés à l'Éternel. Quelques chênes verts leur fournissent des ombrages au milieu des ruines, une enceinte moderne protège leur sommeil contre les

surprises des Albanais, et le produit de leurs travaux joint à quelques dotations, suffit à leurs besoins, et aux aumônes qu'ils répandent sur les malheureux.

Le prieur ou igoumenos me fit présent de plusieurs médailles, portant toutes avec diverses figures symboliques, à l'exergue dans une couronne de chêne, le foudre et le mot ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ, des Épirotes (1). Pendant mon séjour à Janina, j'en acquis plusieurs, semblables, aux monogrammes près, qui avaient été trouvées en défrichant la terre dans les ruines de Castritza, et aux environs du côté de Barcamoudi. J'appris des religieux que le rocher, dont ils sont les seuls habitants, exhale des vapeurs nuisibles à la santé. Ses masses bouleversées par les tremblements de terre, entremêlées d'une argile d'un rouge vif imprégnée de souffre, sont comme brûlées, et toutes les commotions souterraines qu'on éprouve à Janina, semblent partir de ce tumulus, qui paraît placé sur la bouche d'un volcan.

La route qui passe au nord de Castritza, est baignée par les eaux du lac supérieur, que les gens du pays croient voir disparaître dans des gouffres, qu'ils appellent Voinikova, d'où elles coulent sous terre jusques dans le vallon de l'Arta, ce qui n'est ni probable, ni démontré. Il suffit de dire que cette extrémité du lac

(1) Ces médailles, représentent Jupiter et Junon, à gauche, le foudre, dans une couronne de chêne, avec le mot Απειρωταν.

N° 2. Foudre avec le même mot, au revers, taureau cornupète.

N° 3. Tête de Jupiter diadêmée, à droite dans le champ, deux monogrammes, au revers, le foudre et l'inscription des Epirotes.

forme un abyme couvert de roseaux, dont la profondeur est considérable, mais les Grecs mêlent toujours à ce qu'ils racontent du merveilleux, et il ne peuvent expliquer ce qui tombe sous les sens, que par des phénomènes surnaturels. Je dirai bientôt, de quel côté se perdent les eaux de ce lac, et quelle peut être leur quantité relativement aux sources qui l'alimentent, et aux torrents qu'il reçoit.

Une demi-lieue à l'ouest de Castritza, après avoir passé un prolongement du lac, sur une chaussée en pierre percée d'arches, on trouve le khan de Catchika. Vis-à-vis on voit le village de ce nom bâti sur un mamelon au penchant d'une colline, qui remonte au nord pour se joindre à la chaîne des coteaux, dont les flancs enveloppent Janina à l'occident. De ce caravanserail en marchant à leur base, et ayant à droite une belle prairie terminée par le lac, dans une heure de chemin, on laisse à gauche le khan et la ferme de Bonila. Six cents toises plus loin, on passe entre le Khan de Pogoniani et un teket de derviches, et on entre à Janina par la porte de Calo-Tchesmé, près de laquelle on voit deux pavillons chinois nouvellement bâtis par Ali pacha.

La ville de Joannina (1) existait depuis plusieurs siécles, lorsqu'elle fut restaurée par Jean fils d'Alexis Comnène, qui commença à régner vers 1118, ou suivant d'autres, car on n'a rien de positif à cet égard, par Jean Ducas gendre de Théodore Lascaris, dont l'avè-

(1) Son nom s'écrit Ιωαννινα, mais les Grecs le prononcent *Ianina*, et les Albanais en font celui de *Ianine*.

nement au trône se rapporte à l'année 1222 de notre ère. Sans discuter ces deux versions dont la première est la véritable, elles prouvent également que Janina est une ville du moyen âge. Rien ne démontre en effet qu'elle repose sur aucune construction ancienne, malgré l'avantage de sa position qui aurait dû déterminer les premiers habitants de l'Épire à former un établissement au lieu qu'elle occupe. Elle commençait à peine à s'élever sur le promontoire qui s'avance à l'orient dans le lac, lorsque les Normands unis aux Napolitains, que les historiens du temps appellent Catalans ou Latins, la détruisirent de fond en comble. Il est à présumer que cette catastrophe eut lieu dans le douzième siècle, car elle était florissante lorsqu'elle tomba au pouvoir des Triballes, nom, sous lequel les Byzantins désignent souvent les Serviens. Une histoire anonyme de Janina, copiée sur un manuscrit appartenant aux moines des Météores, dont je possède un exemplaire inédit qui pourrait faire suite aux volumes de la Bysantine publiés par M. Hase, commence à l'invasion de Janina par les Sclaves, que l'auteur fixe à l'époque de la mort d'Andronic le vieux (1). Les Turcs, suivant sa narration, maîtres de l'Asie mineure, étaient alors répandus dans la Thrace, les Génois occupaient Chio; les Vénitiens les Cyclades et la Morée, à l'exception de Lacédémone et de Monembasia; tandis que l'Épire était gouvernée par le roi de Servie.

(1) L'historique qui suit est entièrement extrait du manuscrit des météores.

Ce crâle ou monarque, nommé Etienne, trouvant les frontières de la Grèce dégarnies, commença à y faire des courses, et attaqua bientôt après les villes. Mêlant la corruption à la force, il s'empara de proche en proche de la Valachie grecque (1), dont Tricala et Larisse font partie, et se rendit enfin maître de Janina et de la Grèce ou Hellada (2). Devenu possesseur de ce pays, il en forma deux principautés, donnant la Valachie grecque et Janina à un de ses satrapes, nommé Prolampos, avec le titre de César; et l'Étolie à son frère Siméon, qui épousa Thomé, fille du despote Jean, seigneur de cette province, dont elle était héritière. Pour lui, après ces dispositions, il remonta à Belgrade (Berat), d'où il passa à Canina, et, quelques mois après, il mourut.

Le césar Prolampos s'assura aussitôt du pays qui lui avait été concédé; mais Siméon dut abandonner l'Étolie à son parent Nicéphore, qui en avait reçu l'investiture de Constantinople, et il se retira à Castoria, auprès de la reine Thomé, son épouse, qui résidait dans cette ville. Il s'occupa aussitôt à rassembler des partis de Grecs, d'Albanais et de Serviens, dont il forma un corps de cinq mille hommes, prêts à le seconder dans ses entreprises. Cependant, Nicéphore

---

(1) La Valachie grecque est le pays que Nicetas appelle Megalovlachie ou Anovlachie, qui ne s'est jamais étendue, à ce que je présume, jusqu'à Larisse. *Voyez* c. XXXIX de ce voyage.

(2) Les Grecs du Bas-Empire et ceux de nos jours appellent spécialement Hellada, la partie de la Grèce comprise entre le Penée, l'Acheloüs et les Thermopyles.

étant arrivé de Constantinople, entra en possession de son gouvernement; mais il ne put en jouir longtemps; car, ayant trouvé l'Étolie en proie aux dissensions, les Grecs expulsés des villes par les Albanais, comme il voulut les réduire par la voie des armes, il perdit la vie dans un combat qu'il leur livra près de l'Acheloüs.

A cette nouvelle, Siméon quitta aussitôt les frontières de la Servie, pour se rendre à Tricala avec son épouse, qu'il envoya de là dans l'Étolie, où elle était révérée, en lui donnant le gouvernement de cette province, auquel il joignit ceux d'Arta et de Janina. Pour lui, il se porta dans la Valachie (ce qui ferait croire que Prolampos n'existait plus), et pendant qu'il y était, Chlapenos, un de ses lieutenants, s'empara de plusieurs places appartenant aux Grecs, ainsi que de la ville importante de Verria (Βεῤῥοία) (1).

Cependant, la reine Thomé, malgré l'affection des Étoliens, ne pouvait réprimer les Albanais, auxquels on avait concédé Angelo-Castron et plusieurs villes près de l'Acheloüs. Comme ils harcelaient même sans cesse Janina, les habitants de cette ville étant venus trouver le roi à Vodena (2), où il tenait son quartier, il leur accorda, pour les gouverner, le despote Thomas. Ce satrape, non moins fameux dans

---

(1) Βεῤῥοία, Berrhée, aujourd'hui Veria et Cara Verria, ville de la Macédoine Cisaxienne, sur une rivière qui se rend à l'Haliacmon.

(2) Vodena, ville de la Macédoine, douze lieues O. N. O. de Salonique.

son temps par ses forfaits, qu'un autre, destiné sans doute par la providence à faire après lui le malheur de cette ville, bannit à son arrivée à Janina, en 1367, le métropolitain Sébastien, ainsi que les principaux habitants de la cité qu'il devait protéger, et il fit périr dans les supplices un nommé Clavsi, qui n'avait d'autre crime que de grandes richesses et des biens considérables, dont il s'empara. Le tyran, environné d'espions, de délateurs, de sicaires, commençait son règne sous ces auspices, lorsque la peste, qui éclata au commencement de 1368, vint désoler cette ville, déja trop malheureuse. Mais à peine ce fléau fut-il calmé, que la fureur de Thomas, qui s'était comme assoupie, annonça son réveil par de nouvelles vexations. Il mariait par force les jeunes grecques des meilleures familles aux Serviens, il s'emparait des propriétés des orphelins, et il établit le régime des tortures et des bastonnades. On ne voyait que supplices; enfin, il s'empara du monopole de toutes les choses nécessaires à la vie, et il réduisit le peuple à travailler par corvées aux terres qu'il avait usurpées! La terreur régnait dans les familles, elle s'étendait au-dehors, lorsque les Albanais, qu'il n'avait pas ménagés, conduits par Pierre Léosa, parurent devant la ville, qu'ils tinrent bloquée, à diverses reprises, pendant trois années, et la guerre ne se termina que par le mariage d'Irène, fille de Thomas, avec leur chef.

L'année qui suivit cet événement fut mémorable par une peste meurtrière qui désola la ville d'Arta, d'où elle fut apportée en 1378 à Janina, que les Malacassites vinrent attaquer pendant ce temps de désolation,

dans l'espoir de s'en emparer, mais ils furent repoussés avec perte et obligés de se retirer. Un soulèvement général arrivé en 1379, dans cette place couverte de funérailles, commençait à inquiéter le despote Thomas, lorsque les Albanais et les Malacassites reparurent à la vue de Janina. Il y eut une espèce de combat naval sur le lac, dans lequel la victoire resta à Thomas, qui, dans l'ivresse du succès, dechargea le poids de sa colère sur les vaincus et les séditieux.

Enfin au printemps de 1380, on vit arriver dans l'Épire, les premiers Turcs, qui eussent encore osé s'aventurer au-delà du Pinde. Conduits par un de leurs chefs appelé Isaïm, ils s'emparèrent, le 2 juin, de Vèla qu'ils désolèrent, et ils ne se retirèrent qu'après avoir massacré un grand nombre de Mazarachiens et de Zenovisiens de Politza (1). Thomas profita de la consternation que cet événemeut avait répandue pour s'emparer des postes fortifiés de Voursina (2), Kretzoumitza, Dragomi, Velchistas, Areochovitza (3), et des positions militaires des défilés, auxquelles il préposa des chefs qu'il appela Képhaladai et Zoubanei. Cette même année, il fit crêver les yeux à Isaïe abbé de Mezzovo, qu'il condamna à être renfermé dans une cage de fer, et il termina ses expéditions par la prise de Castel-Saint-Donat ou Parämythia.

Jusqu'alors on n'avait connu Thomas que par ses cruautés, mais il leva entièrement le masque, en en-

(1) Zenovo est maintenant appelée Mezzovo.

(2) Voursina, Moursina.

(3) Areochovitza, Saracovitza.

rôlant parmi ses troupes un chef de bande nommé Cassan, avec quarante Mahométans. Enfin séduit par les Latins, aux erreurs desquels il adhéra, il apostasia publiquement, et déclara que Dieu, dans le mystère de la transsubstantiation était l'antitype, et non la réalité de sa présence, sous les espèces consacrées (1). L'année suivante, il bannit le métropolitain Mathieu, de son siége; et ce fut là le terme des excès dont il s'était rendu coupable. L'apostat Thomas, qui avait fait si long-temps le malheur de Janina, fut enfin assassiné par ses capitaines des gardes, qui étaient Nicephoraki, Raïcaki, Artavestos, Antoine et Fránk, le 23 décembre de l'année 1383. Avec ce chef finit le gouvernement des Serviens dans l'Épire.

A la nouvelle de la mort du tyran, les habitants de Janina, transportés de joie, élurent spontanément pour leur despote ou seigneur, Isaos, alors gouverneur de Céphalonie, qui se rendit à leurs vœux, le 30 janvier 1384. Ses premiers soins furent de rappeler le métropolitain, de rendre les biens à ceux qui en avaient été dépouillés, d'abolir les corvées humiliantes, la honte du vasselage, et de rendre au peuple ses anciennes libertés. L'histoire des bons princes, comme

(1) On reconnaît la mauvaise foi, plutôt que l'ignorance de l'écrivain grec, qui accuse à tort les Latins ou catholiques, de ne pas croire à la présence réelle dans l'Eucharistie. Ce dogme est commun aux deux églises; mais un fait remarquable, c'est de voir le despote Thomas professer une hérésie, qui ne fut proclamée que deux siècles après par Luther. La Grèce aurait-elle en cela la primauté sur l'Allemagne?

celle des peuples heureux, étant ordinairement peu mêlée d'incidents, la chronique de Janina ne se ranime que vers 1399. Au mois d'avril de cette année, Isaos se vit obligé de marcher contre les Albanais. Ayant donc rassemblé les Malacassites, les Mazarachiens, les habitants de Papingo, de Drynopolis, du Zagori et les grands Zagorites (1), il vint camper près du Mezzopotamo. Comme il se disposait à passer de là dans les Dibres, il fut attaqué par Gnophos, Thijeli et Ghioni, avec tant de furie, qu'il fut battu et fait prisonnier. Mais bientôt après, par l'entremise du bayle qui commandait à Corfou, sa rançon fut traitée pour dix mille sequins d'or de Venise, qu'on paya aux commissaires chargés de consommer son échange à Argyro-Castron, et il rentra dans la ville de Janina, au mois d'avril 1400, avec son frère Sgouro, auquel il conféra le gouvernement d'Arta. Peu de temps après il reçut la soumission du canton de Pogoni; l'histoire ne dit pas quelle fut sa fin.

D'autres évènements s'annonçaient; de nouveaux maîtres se préparaient à envahir la Grèce, pour lui donner des fers. Vers l'année 1299, le nom des Turcs avait retenti dans l'Épire, et un siècle et demi s'était à peine écoulé, qu'ils avaient envahi la Thrace et les terres de la Macédoine, jusqu'au delà du mont Pangée, tandis que leurs coureurs, répandus en partisans, allaient au loin porter la dévastation, en poussant des reconnaissances militaires. Bajazet Ilderim

(1) Grands Zagorites; ce sont les Valaques qui avoisinent les sources de l'Aoüs et du Rhédias.

(la foudre) poursuivant le cours des victoires de ses ancêtres, franchissant les montagnes et les fleuves, venait de conquérir l'Occident, et maître de la haute Albanie, il se préparait à passer le Pinde, lorsque le bruit des armes de Tamerlan, qui ravageait l'Asie mineure, le rappela dans l'Orient, où il perdit dans une seule bataille, le trône et la liberté (1). Cet événement, qui vengea la Grèce du dévastateur de la Thessalie, de la Macédoine, de la Phocide, de l'Attique, de la Mysie et de la Bulgarie, ne fit cependant qu'ajourner la conquête de l'Epire par les Mahométans.

Amurat, neuvième monarque de la dynastie des Ottomans, qui monta sur le trône en 1422, ne tarda pas à reprendre les plans de ses ancêtres contre la Grèce. Les Épirotes d'abord lui disputèrent avec avantage l'entrée des défilés du Pinde, mais épouvantés par une sommation que ce prince leur adressa de son camp devant Thessalonique (2), ils résolurent de se soumettre.

---

(1) Les annales turques rapportent cette mémorable bataille, dans laquelle deux cents mille Turcs furent taillés en pièces, en l'an 804 de l'Hégire ou 1401 de J.-C., la quatorzième année du règne de Bajazet. CHALCOND., l. III.

(2) La chronique de Janina cite cette pièce dans les termes suivants :

Βασιλεὺς Μουρὰτ Ἀνατολῆς καὶ Δύσεως, γράφω εἰς ἐσᾶς τοὺς Ἰαννίτας, καὶ σᾶς συμβουλεύω, νὰ ἔλθεςε θεληματικῶς νὰ μοῦ παραδώσετε τὸ Κάςρον σας, καὶ νὰ μὲ προσκυνήσετε διὰ βασιλέαν σας, διὰ νὰ μὴ μὲ κινήσετε εἰς θυμὸν μέγαν, καὶ ἔλθω ἐναντίον σας μὲ τὰ ςρατεύματά μου, καὶ πάρω τὸ Κάςρον σας μὲ τὸ Σπ[illegible] μου. [illegible] τότε θέλετε πάθη τὰ ὅσα ἔπαθαν καὶ τὰ λοιπὰ Κάςρη, ὁποῦ θεληματικῶς δὲν με ἐπροσκύνησαν, καὶ ἐκατακώπησαν μὲ τὸ Σπαθί μου, καὶ

C'est pourquoi ils lui députèrent un certain nombre des citoyens les plus distingués de la ville, qui réglèrent une capitulation avec ce sultan près Salonique, où son quartier était établi, dans un lieu appelé Klidı, ou la clef. En conséquence dix-huit Turcs commandés par un officier, prirent possession du château de Janina au nom du grand seigneur, le 9 octobre 1431 et non pas en 1424, comme Meletius le rapporte dans sa géographie.

La chronique dont je viens de citer les particularités les plus intéressantes, ne rapporte ensuite que quelques détails vulgaires, qui s'étendent jusqu'à l'année 1740, temps auquel elle finit. Depuis cette époque les habitans de Janina avaient conservé une demi-liberté sous le gouvernement de leurs pachas, qu'ils fai-

ὑπὸ τῶν ϛρατιωτῶν μου ἐσκλαβώθησαν, καὶ Ἀνατολή καὶ Δύση ἐπελήθησαν. Καὶ ὅρκον ἀναμεταξὺ μας νὰ ποιήσωμεν, ὅτι νὰ μέν σας εὐγάλω ποτὲ ἀπό τὸ Κάϛρον σας, καὶ ἐσις πάλιν νὰ μὴν φανῆτε ἐπίβουλοι, καὶ τῆς βασιλήας μου ἀπηθῆς πώποτε.

Traduction.

Mourat, empereur d'orient et d'occident. Je vous écris à vous, Janiotes, et je vous invite à venir volontairement me présenter les clefs de votre forteresse, et me saluer votre empereur, si vous ne voulez exciter ma colère, et m'obliger de marcher contre vous avec mon armée, pour m'emparer de votre ville. Alors vous éprouveriez les maux qu'ont soufferts les places qui m'ont résisté, et qui ont refusé de me reconnaître pour leur maître; villes que mon épée a frappées, et qui sont tombées sous le sabre de mes soldats, vainqueurs de l'orient et de l'occident. Nous jurerons ensemble, moi que je ne vous chasserai jamais de votre forteresse; vous que vous serez fidèles et à jamais soumis à mon autorité.

saient révoquer à leur gré, et cet état a duré jusqu'en 1788, année de l'avènement d'Ali pacha à la satrapie de l'Épire, de laquelle datent les malheurs d'une ville, qui gémit depuis trente ans sous son autorité, et qui est peut-être destinée à y voir perpétuer sa postérité.

La ville de Janina se déploie sur le penchant et à la base des coteaux qui la dominent à l'occident, jusqu'à un cap, dont les extrémités recourbées en forme d'aigle bicéphale, élèvent deux mamelons, sur lesquels sont bâtis en regard le palais du lac du visir Ali et deux mosquées. Cette presqu'île, sur laquelle exista l'ancienne Janina, se détache de la ville dans une longueur de trois cents toises sur cent cinquante dans son plus grand diamètre, en s'avançant au milieu des eaux du lac. A son extrémité occidentale, un fossé la sépare du Bazard, et un rempart élevé, garni de canons, la défendrait de ce côté, si une pareille position était susceptible de résistance. Dans son enceinte, maintenant environnée d'un cordon de murs bastionné, on remarque le quartier fétide des Juifs, les prisons, le grand sérail du visir Ali et la mosquée de Calo pacha, qui est ornée de colonnes en granit, apportées du temple de Pluton, dont les ruines existent encore, près du lac Achérusien dans la Thesprotie (1). Autour de cette mosquée que les Turcs ont construite sur l'emplacement de l'église du Pantocrator, on voit les tombeaux de quel-

(1) *Voyez* chap. XXX de ce voyage.

ques pachas, situés au bord du rocher qui forme une côte perpendiculaire de cent pieds d'élévation au-dessus du lac.

La nouvelle Janina, comme toutes les villes turques, se compose d'un bazard fangeux situé au voisinage du château, de rues tortueuses, qui ne permettent de nommer que celle appelée sérail machalé, et de quartiers entrecoupés de cimetières enceints de murs, ou délaissés, qui n'ont pas même le mérite ordinaire, d'offrir quelques tombeaux bien entretenus. Le château de Litharitza, qui domine la presqu'île du lac, renferme le nouveau sérail du visir, autour duquel se groupent les palais de ses fils Mouctar et Veli pacha. Ces édifices bâtis comme tous les ouvrages turcs, ont cependant cela de particulier, qu'on y voit des peintures à fresque exécutées par des barbouilleurs Arméniens, qui ont représenté différents sujets aussi monstrueux, que le goût des princes dont ils font l'admiration Ainsi, sur le fronton de la porte d'entrée du sérail de Mouctar, ce pacha est peint entouré de ses gardes, assistant au supplice d'un homme qu'on attache au gibet. On vante cet ouvrage, que les connaisseurs du pays mettent cependant au-dessous d'un paysage, dans lequel ce prince est représenté assis, au milieu d'un troupeau de chevaux, de bœufs, de mulets et d'ânes. On serait tenté de croire qu'on a voulu faire allusion à la société habituelle de son excellence. Chez Veli pacha, les peintures représentent des camps, des piles de têtes, des drapeaux, des siéges dans lesquels les bombes sont plus grosses que les maisons; et au plafond de son salon de repos, un

ciel, où l'on voit tout à la fois le soleil, la lune, les étoiles, une comète avec sa queue enflammée, et la foudre sillonnant les airs. Les appartements du vieux Ali mieux soignés, offrent des arabesques d'un bon goût; mais au total ces ouvrages, comme les palais de bois et de boue dont ils font partie, ne méritent guères ni l'attention du voyageur, ni l'honneur d'une description. Les mosquées au nombre de quatorze, et les sept églises de Janina, ne valent pas mieux la peine d'être vues. Quant aux édifices, tels que l'hôpital et le collège, ils ne sont remarquables que par la généreuse intention de leurs fondateurs, Capelan et Sosimos, dont les noms et la mémoire seront à jamais chers et recommandables aux habitants de l'Épire. Ces deux respectables amis des chrétiens, ont doté, par des fonds déposés dans la banque de Moscou, pour le collège de Janina, trois professeurs pensionnés, chargés d'enseigner à leurs élèves le grec littéral, le latin, et le français; et sept maîtres subalternes, qui n'ont que la nourriture et le vêtement. Des écoliers reçoivent une modique pension, afin de pouvoir suivre les études, et d'autres sont admis comme externes et sans rétribution, aux leçons qui se donnent deux fois chaque jour, pendant l'année scholastique. Dans l'hôpital, on se contente de fournir des aliments aux pauvres; et c'est plutôt par son institution un lieu d'asile comme les *Xénodochions*, où les pauvres étaient reçus dans les premiers siècles du christianisme, qu'un Nosocomion, dans lequel on traite les maladies, puisqu'il n'y a ni médecins, ni pharmacie destinés pour son service. Cette institution tout imparfaite qu'elle

est, n'en mérite pas moins la plus grande reconnaissance pour ses fondateurs. Leur sollicitude a aussi pourvu à la dotation de pauvres filles qu'on marie chaque année, pour perpétuer la race laborieuse de ces prolétaires, qui dureront suivant la parole divine autant que le monde : *nam semper pauperes vobiscum habebitis.*

Dans l'état de barbarie qui afflige la Grèce, Janina se glorifie d'avoir cultivé en silence les lettres, bannies du territoire qui fut leur berceau et leur sanctuaire. Un cabinet de physique, des sphères, des cartes, quelques instruments de chimie, une bibliothèque qui renferme environ quinze cents volumes des classiques des trois langues qu'on enseigne dans son collége, suffisent pour initier les élèves dans la connaissance des sciences, et c'est plus qu'on n'oserait espérer sous un gouvernement ombrageux. On ne sera pas moins surpris de voir que cette ville a produit, depuis son esclavage, Meletius, connu par sa Géographie et son Histoire ecclésiastique (1); Balano, auteur d'un Traité de Mathématiques appliquées aux arts; Sokdoris, qui a donné la Grammaire et la Poétique de l'Hellénique; Cosmas Balanos, cité pour ses Traités de l'algèbre et de la chronologie; Triphon, qui a publié une Grammaire; Lambros Fotiades, un ouvrage sur les mesures; Georges, un Dictionnaire grec et latin, et Psallida, deux ouvrages

(1) A l'exception de Meletius, les autres auteurs ne peuvent être considérés que comme des excerpteurs et des traducteurs.

intitulés : *Mathematica et vera Felicitas*, en grec et en latin.

Les vertus ne sont pas non plus entièrement bannies de cette ville, malgré l'influence de celui qui l'opprime depuis trente ans. La fausseté, l'astuce et la perfidie, qu'on reproche à ses habitants, pourraient être également les vices de tout autre peuple qui serait gouverné par Ali pacha. C'est la suite inévitable de la dépravation qu'il a érigée en principe! Jour et nuit, l'antre de Cacus est ouvert à la délation, au crime et à la perfidie. Sa garde est composée d'assassins; ses pages sont les enfants dépravés des victimes de sa férocité; ses émissaires, de lâches valaques, prêts à commettre tous les forfaits, et ses affidés, des empoisonneurs, qui font gloire de leurs crimes. Des ministres sacriléges du dieu vivant sont admis aux secrets ténébreux de ses conseils, pour lui révéler la pensée de l'innocence, et le secret des confessions. Des espions, déguisés sous toutes les formes, cherchent et scrutent les lieux où sont enfouis les deniers de la veuve et de l'orphelin. La vierge timide, cachée dans l'obscurité des appartements réservés aux sexe, ne peut échapper à leurs regards pénétrants. On l'arrache du sein maternel; on en arrache le fils, espoir d'une famille vertueuse; et l'honneur, la beauté, la pudeur, sont sacrifiés aux plus honteuses passions. Les graces, les faveurs ne tombent jamais sur l'homme de bien; et malgré la réprobation qui repousse la probité, la pieuse philantropie habite cependant encore cette ville en proie à la plus scandaleuse immoralité.

Les Grecs de Janina sont charitables; rien n'a pu effacer cette qualité de leur cœur. Ils ne détournent point leurs regards d'un homme accablé par la disgrace du satrape, et tous les malheureux, sans distinction, sont l'objet de la sollicitude publique. Les prisons, qui regorgent de victimes, auxquelles leur tyran n'accorde que des fers, tombent à la charge de la ville, qui pourvoit à leurs besoins. Chrétiens, Turcs ou Juifs, la charité les embrase d'une égale affection. Sans distinction de culte, elle leur fournit des vêtements suivant les saisons, et une nourriture journalière pour leurs besoins. Des hommes et des femmes se dévouent pour demander l'aumône, non en faisant des quêtes où la vanité du siècle perce en implorant la commisération, mais en se couvrant du cilice, chargés du sac de la mendicité, et en frappant aux portes pour demander le pain du pauvre. Δία τοὺς ἀδέλφους μάς φυλακομένους. *Nos frères prisonniers souffrent*, crient-ils d'une voix plaintive; et jamais l'aumône ne leur est refusée, excepté du satrape et de ses complices. Aux fêtes solennelles, l'allégresse des chrétiens se fait sentir jusqu'au fond du tartare dans lequel les prisonniers sont renfermés. Les travaux cessent pour eux, leur nourriture est plus abondante, et pendant la pâque, ils ont des tables aussi bien servies que celles des riches. Au milieu des festins et des noces, on pense aux prisonniers, et les restes du banquet leur sont réservés. A la mort d'un proche parent, une famille opulente fait pendant plusieurs jours la dépense de la nourriture d'une chambrée de ces infortunés, et les dames suivies de leurs domes-

tiques, président elles-mêmes aux distributions des aliments qu'elles se font un devoir de préparer de leurs mains. Noble et sublime fonction! Elles ne dédaignent pas de soulever la tête défaillante d'un vieillard accablé de douleurs, et le crime puissant respecte ce dévouement de la charité chrétienne ! Mais de combien de bénédictions est comblé celui qui brise les fers des prisonniers? « Que veux-tu de moi,
« Dispose de mes grâces, disait le visir à un étranger
« auquel il voulait prouver sa générosité, prononce?—
« la liberté de quelques prisonniers ? — En regardant
« ses officiers : d'autres me demanderaient de l'or.
« Mais celui-ci est Français! » La grâce tarda, mais elle fut enfin accordée, et cet événement répandit dans Janina, une joie pareille à celle d'une famille, qui retrouve des enfants qu'elle croyait perdus.

Un peuple susceptible d'une reconnaissance aussi profonde, peut-il être essentiellement dépravé? Non, la nature a trop bien partagé les habitants de Janina, pour que les défauts dont on les accuse ne soient pas plutôt inhérents aux vices du gouvernement local, qu'à leur caractère naturel. La fraîcheur et la beauté sont le partage des enfants; la candeur, la régularité des traits et la majesté des formes, distinguent la plus intéressante moitié de l'espèce humaine, et les hommes sont généralement grands et bien faits. La vieillesse à la vérité est hideuse, surtout parmi les femmes. Mais indépendamment du fard et des bains d'étuves dont elles abusent, si on fait attention aux inquiétudes continuelles auxquelles elles sont livrées, tremblant à chaque instant pour leurs époux

et pour leurs enfants, on ne sera pas surpris d'une pareille altération; car le chagrin, qui livre des assauts continuels à l'âme, fane, use et détruit rapidement la jeunesse, les grâces et la beauté. A trente ans, j'en ai fait la triste remarque, la barbe des hommes commence à blanchir; et la caducité s'annonce chez eux lorsque dans nos heureux climats, sous l'influence paternelle des monarchies européennes, l'habitant des villes et des campagnes, jouit encore de toute l'énergie de ses facultés.

Il paraît que Janina, malgré l'action continuelle de l'anarchie et du despotisme, qui ont pesé sur ses habitans depuis sa fondation, fut toujours une ville considérable. Elle était déjà érigée en évêché en 879 (1); et peu de temps après devenue métropole, son prélat, qui prenait encore le titre d'archevêque de Janina et de Corcyre, eut sous son sceptre

---

(1) Le premier évêque de Janina, historiquement connu, fut Zacharias, qui siégea au synode tenu après la mort de saint Ignace de Constantinople, pour le rétablissement de Photius dans ce siége, en 879. Ses successeurs furent :

Évêques de Janina, selon l'Oriens Christianus.

Zacharias, episcopus (au Synode pour la restitution de Photius). 879
Theoleptus, metropolita (decimus octavus post captam a Turcis Constantinopolim) ....
Antonius, évêque de Bella, souscrit pour celui de Joannina au concile de l'an 1564
Joasaph, metropolita 1580
Matthæus (vigesimus tertius a captâ urbe) ....
Parthenius 1638
Clemens, metropolita (seculi nuperi) ....
Hierotheus, metropolita 1721

Cependant le catalogue (ΕΚΘΕΣΙΣ) de l'empereur Andronic

pastoral, pour suffragants, Velas, Drynopolis, Buthrotum et Chimarra (1). Les rois de Servie, comme on l'a vu, y fixèrent le siége de leur grande satrapie de la Grèce ou Hellade, puisque Étienne conféra le titre même de César à Prolampos, auquel il avait donné ce gouvernement. Sa population devait être nombreuse, puisqu'on la voit armer contre le sanguinaire Thomas. Elle était florissante après sa soumission au sultan Mourad, contre lequel ses habitants osèrent se révolter, action dont ils furent cruellement punis, sans perdre les libertés accordées par leur capitulation. Enfin Spon, qui voyageait en 1666, en fait mention, par oui dire, comme d'une ville riche et marchande. Elle fut en effet opulente et puissante jusqu'en 1716, temps où ses habitans furent soumis au caratch pour la première fois et à l'autorité d'un pacha à deux queues, dépendant du visir de

---

porte à l'année 673, au nombre des métrolopes, Joannina, qui avant ce temps, était un évêché suffragant de Naupacte.

BANDURI, t. Ier, lib. VIII, p. 233.

La même église se vante d'avoir donné le quatorzième patriarche de Constantinople, depuis la prise de cette ville par les Turcs, dans la personne de Theoleptus, qui vécut huit ans et mourut sous le règne de Soliman. *Ibid.*

(1) Les titres de l'archevêque de Janina et ses suffragants sont:

Titres.

A. M. Ἰωαννίνων Κερκύρων καὶ πάσης Κερκύρας.

Ses Suffragants.

E. Δρυνοπόλεος καὶ Ἀργυροκάστρου.

E. Βέλας.

E. Βουθροντοῦ καὶ Γλυκίος.

E. Χειμάῤῥας καὶ Δελβίνου.

Tricala en Thessalie. Cet évènement, n'eut pas sur l'industrie un effet aussi funeste que celui du gouvernement d'Ali pacha, qui n'a donné à la ville qu'un éclat trompeur par ses propres richesses. Cependant on compte encore maintenant dans Janina trois mille deux cents maisons. Dans ce nombre, deux mille sont habitées, par trois mille quatre cent vingt familles chrétiennes, dont le régime spirituel est confié a cinquante deux papas, formant un égal nombre d'éphimeries, qu'ils achètent de l'archevêque. Mille autres maisons sont la propriété des Turcs, qui ont un nombreux domestique, et les autres sont occupées par douze cents Juifs, formant deux synagogues. On peut, d'après cette base, calculer que le nombre des bourgeois est de dix-sept mille cent chrétiens, de cinq mille mahométans et de douze cents hébreux, formant un total de vingt-trois mille trois cents individus. Telle est la population domiciliée; mais si l'on ajoute à ce nombre les Albanais, composant la garnison de la ville, les gens attachés aux maisons du visir et de ses fils, les otages de tous les cantons, les clients, les troupes mercenaires, le concours des étrangers, on peut raisonnablement dire qu'il y a constamment à Janina trente-cinq mille individus résidants ou de passage. Aussi, malgré le dépérissement des grandes fortunes, les petits marchands, qui vivent avec les étrangers, agrandissent-ils la ville, que le visir embellit par de grandes constructions.

L'étendue de Janina occupe dans son développement deux milles de longueur, mesurés depuis la porte de

Calo Tchesmé au midi, jusqu'à l'église de Saint-Nicolas sur la route de Berat, sur une profondeur moyenne de quatre cent cinquante à sept cents toises. L'enceinte, environnée jadis d'un fossé et d'un épaulement, qui enveloppait les coteaux, renferme, indépendamment des maisons, des champs, des vignobles, des carrières, et présente un système de défense aussi ridicule que mal calculé. Au reste, ce monument de la terreur que trois cents français, postés en 1798 à Prevesa, inspirèrent à Ali pacha, est presque entièrement détruit; il ne sert pas même à présent à réprimer les contrebandiers qui le passent pour éviter de payer les droits de douanes et les redevances, que les préposés du fisc exigent sur les denrées, les personnes et les marchandises.

Aux deux tiers supérieurs du lac, en face du sérail et de la mosquée de Calo pacha, plus près du mont Mitchikeli que de la ville, s'élève une île hérissée d'inégalités, au nord de laquelle on voit un village grec de quatre-vingt feux, habité par des pêcheurs et des bateliers. Dans ses sinuosités et sur ses sommets, on compte sept chapelles décorées du nom de monastères, dont la plus remarquable est celle de Sotiras qui est transformée en prison d'état, et sert souvent de lieu pour les exécutions secrètes de ceux que la tyrannie a intérêt de faire disparaître sans éclat. Dans la partie méridionale de cet écueil qui présente des flancs acores du côté du Pinde, on trouve quelques champs cultivés et un peu de verdure. C'est vers la partie habitée, que les habitants de Janina, dans les beaux jours de l'été, viennent se diver-

tir et s'enivrer. Les pêcheurs leur prêtent leurs maisons, et savent parfaitement préparer le poisson et les écrevisses, qui sont le régal accoutumé de ces sortes de réunions, dont la musique, la gaieté et la folie font encore le charme, malgré la surveillance du despotisme.

La rive opposée du Mitchikeli est abrupte, et c'est en la prolongeant en bateau pendant une lieue au midi, qu'on arrive au monastère de Dourakhan, célèbre par une image miraculeuse et par un *panégyri* qui s'y rassemble chaque année, le jour de la nativité de la vierge. Une grève étroite permet de se rendre de là par terre au caravansérail d'Ardamista dont j'ai parlé, qui est une échelle de cabotage pour le transport des bois de chauffage, qu'on tire du canton de Zagori.

Du village de l'île, si on vogue au nord-est pendant cinq cents toises, on aborde à une des principales sources du lac appelée Dobravoda ou Krionero (1). Ce ruisseau sort de la base du mont Mitchikeli par une ouverture, dans laquelle les poissons se réfugient à l'approche des barques. Les habitants, grands amateurs d'eau fraîche, manquent rarement de s'y désaltérer et d'y plonger leurs fruits pour les glacer. A-peu-près à cent-cinquante toises au nord, quand on a pris terre, on passe devant un khan et on arrive au

---

(1) Toutes les sources du lac de Janina portent des noms sclaves et grecs, ce qui prouve, à l'appui de l'histoire, que les Serviens ont long-temps habité le pays. *Dobra voda*, dans leur langue, signifie *bonne eau*; et en grec, *krionero*, *eau fraîche*, est son synonyme.

monastère de saint Côme et saint Damien, que les Grecs nomment les saints Anargyres (1). Tout près de cette enceinte, les pluies forment un large torrent dont les eaux tombent dans le lac. Delà, il faut plus d'une heure et demie, pour monter au village de Saint Georges, séjour aérien de trente familles grecques. Elles vivent des productions des gorges supérieures du mont Mitchikeli dans lesquelles il y a des champs cultivés, quelques pâturages, des arbres, des eaux de mauvaise qualité et une multitude prodigieuse de bartavelles. Sous le même air de vent, trois quarts de lieues plus haut dans les montagnes, on gagne Lignadez, premier village du Zagori, qui n'est habité que durant les chaleurs de l'été, à cause des neiges dont ses sommets sont chargés pendant sept mois de l'année. Telle est la bordure orientale du lac de Janina, dont le plan joint à ce chapitre, donne une idée plus claire que les descriptions, en ce qu'il parle aux yeux. On remarquera dans la direction nord, sur cette ligne, les sources des saints Anargyres surnommées Militzi, celles de Kioski et de Sedenico, qui sont autant de petites rivières souterraines.

Deux milles au nord du village de l'île dont je viens de parler, après avoir vogué dans un canal bordé de roseaux, on trouve Perama, maison de plaisance du visir Ali, et tout auprès un village de quarante cabanes habitées par de pauvres ilotes. La butte

(1) Άγιοι Ἀνάργυροι. Les saints sans argent, sont les dioscures modernes des grecs.

rocailleuse et stérile à la base de laquelle sont situées leurs huttes, est entièrement isolée, et semblable à une île que les eaux auraient abandonnée. Le lac finit en cet endroit, en face de la chapelle de Saint-Nicolas bâtie sur la rive opposée. Une forêt de roseaux couvre le marais, qui se déroule de là au nord, dans une longueur de six milles jusqu'à Labschistas ou Libisdas, qui est le lac inférieur. Perama est maintenant un palais abandonné, qui ne sert plus qu'aux exécutions nocturnes, dont il est le théâtre, ainsi que le monastère de Sotiras. Mais comme si cette extrémité du lac était consacrée au crime, la partie voisine de Saint-Nicolas n'est pas moins fameuse, lorsque le satrape, dans ses jours de fureur, condamne quelques femmes au dernier supplice. Elle rappellera long-temps aux habitants de Janina, la catastrophe qui signala par le plus lâche des assassinats, le mois de janvier 1801. Cet événement que les Grecs célèbrent dans leurs chants lugubres mérite d'être connu, pour perpétuer la honte de son coupable auteur. Puisse ce souvenir, reproduit dans toutes les langues, apprendre au monde, sous quel joug les chrétiens sont courbés, et à quel maître l'Épire est soumise!

Phrosine née d'une famille distinguée de chrétiens, comblée des dons de la nature, touchait à peine à son printemps, lorsqu'elle reçut la couronne nuptiale (1). Riche de son patrimoine, enrichie par la fortune de la maison dans laquelle elle entrait, le ciel

(1) La couronne nuptiale fait partie des cérémonies du mariage chez les Grecs. Le prêtre en couvre la tête des deux époux.

qui semblait se complaire à la rendre heureuse, avait deux fois récompensé sa fécondité, lorsque son époux dut la quitter pour passer à Venise, en laissant à ses soins les gages de leur commun amour. Funeste séparation! Phrosine était trop belle pour être ignorée.

Mouctar fils aîné du satrape la connaissait, et dans l'absence de son mari, il résolut la conquête, ou plutôt la perte de sa victime, qu'il n'obtint que par les menaces et la violence. L'épouse, d'abord effrayée, oublia bientôt ses devoirs, et ne tarda pas à s'enorgueillir d'avoir mis un pacha dans ses fers. Ne craignant point de rivales, elle disposait seule d'un crédit qui flattait sa vanité; et Mouctar heureux n'en était chaque jour que plus soumis et plus passionné. Mais il dut s'éloigner, pour marcher contre un rebelle, qui troublait alors la Romélie. La jalousie de ses femmes négligées ne manqua pas de saisir l'occasion de son absence, pour représenter au visir les torts et les dédains de son fils, qui n'avait plus de ménagements pour elles. Les pleurs furent mis en usage, elles parlèrent à sa cupidité, en lui disant que les richesses de leur époux étaient au pouvoir de Phrosine. Cette considération décida du sort d'une femme, également perdue en résistant, ou en se rendant à son amant; car qui l'aurait protégée contre ses poursuites? Son destin était donc dans l'ordre de ces fatalités qu'on ne peut fuir ni conjurer.

---

et elle est ensuite suspendue dans la maison, où l'on a soin de la conserver entre les images des saints. En cas de divorce, on se rend mutuellement, ou bien on brûle ces couronnes.

Phrosine informée de ce qu'on tramait contre elle, ne pouvait que gémir, espérer, et attendre; car quel homme eût osé porter la parole en sa faveur? Quel homme aussi n'aurait pas craint de lever la main contre elle? Car c'était s'exposer au ressentiment de Mouctar. Le juge impitoyable, altéré de sang et d'or, qui avait résolu sa perte, pouvait seul l'arrêter; car il n'avait rien à craindre de la colère de son fils. Il vint donc entouré de ses gardes au milieu de la nuit forcer les portes de la demeure d'une créature sans défense. Phrosine, qui reconnaît la voix et Ali pacha lui-même, rassemble ses bijoux, et les dépose à ses pieds. Elle le conjure par ses entrailles paternelles, par ce fils qu'elle a trop aimé, et dont l'amour fit son malheur, d'épargner une mère, jusqu'alors irréprochable. Mais ses larmes, ses prières ne peuvent fléchir celui qui a résolu sa perte; de hideux Albanais la chargent de chaînes, et l'entraînent vers le sérail!

La vengeance semblait ne devoir frapper qu'une tête dévouée à la mort par la jalousie et la cupidité. Mais Ali pacha feignant de déférer aux remontrances des femmes de ses fils, moins qu'à la voix de quelques hommes sévères, fit arrêter au même instant quinze dames des maisons les plus recommandables de la ville. Un Valaque lui livra sa femme enceinte de huit mois, et Phrosine à la tête de seize martyrs parut devant le tribunal du satrape, pour entendre de sa bouche l'arrêt qui la condamna à mort, ainsi que ses compagnes.

Après cette sentence, qui offrit les scènes les plus déchirantes du désespoir et de la douleur, Ali fit

plonger ses victimes dans un cachot, où elles passèrent trois jours entiers dans les sueurs et les angoisses de l'agonie. Il attendait, à ce qu'on a prétendu depuis, que quelqu'un demandât leur grâce!... Lorsque pendant la troisième nuit la prison s'ouvrit avec fracas, des Albanais saisirent dix-sept mères de familles, qu'ils précipitèrent dans le lac, où elles reçurent avec la mort, la palme du martyre. Phrosine expira de frayeur en marchant au supplice! Dieu rappela comme spontanément à lui, cette âme tendre qu'il avait formée, et les flots du lac en rejetant les cadavres des autres victimes, publièrent le crime et la honte ineffaçable de leur bourreau. Phrosine reçut la sépulture dans la Terre-Sainte du couvent des Anargyres, où l'on montre encore son tombeau couvert d'iris blancs, abrité par un olivier sauvage. Toutes les églises se disputèrent l'honneur de recueillir les restes inanimés de ses compagnes, et de leur rendre les devoirs de la sépulture; action que le tyran feignit d'ignorer, tant son autorité toute redoutée qu'elle était dès ce temps, se trouva compromise par cet excès de cruauté.

Si l'on sort de Janina, à cette extrémité malheureusement célèbre du lac, par la porte de Saint-Nicolas, en marchant en plaine entre un coteau labouré, et une belle prairie prolongée par le marais dont la largeur moyenne est d'un demi mille, au bout de trois quarts de lieue, on trouve le caravansérail appelé Khanopoulo, et cent cinquante toises sur la droite, l'église de Saint-Jean Palæo-Lavrite (1), ainsi que les cabanes de Besdou-

(1) Saint Jean Palæo Lavrite, confesseur martyr, natif de Ja-



nopoulo. De l'autre côté du marais, on aperçoit dans l'ordre et à la distance où ils sont indiqués sur la carte, Strongia, le monastère de Saint-Jean Lycotrichi, et le village de Vragnia, situés au pied du mont Mitchikéli, environnés de quelques champs et de vignobles qui ornent cette partie opposée du vallon. En fléchissant un peu au nord-nord-ouest, au bout d'un quart de lieue, on arrive à Besdouno, village au-dessous duquel est pratiquée une route, qui mène dans la seconde partie de la vallée. En prenant cette direction pendant cent cinquante toises, si on tourne au nord-ouest l'espace d'un quart de lieue, on arrive en montant un coteau cultivé, au monastère du Saint-Esprit que les Grecs surnomment Icones ou les Images. Son enceinte plantée de cerisiers, renferme une large tombe en pierre portant, en caractères grecs, l'épitaphe peu intéressante d'un homme obscur appelé Néarque. Delà en continuant de s'élever le long des bords d'un torrent, on arrive au plein sommet de la partie méridionale de la montagne de Gardiki, qui est entièrement couronnée par une enceinte pélasgique ou cyclopéenne, sur laquelle je vais exposer mes conjectures.

Le lecteur qui examinera le plan géométrique et le dessin d'un pan des murailles de Gardiki, verra dans les détails et dans l'ensemble de cette ruine, une acropole de la plus haute antiquité. Ses remparts, ses tours ou contreforts, car leur massif plein indique

---

nina, a été canonisé par le patriarche depuis le schisme, temps où chaque église a cessé de reconnaître les apothéoses de l'autre. La fête de ce saint a lieu le $\frac{30}{18}$ avril.

autant un appui qu'un bastion, sont par-tout formés de polygones irréguliers joints sans ciment, avec un fini admirable de juxta-position, tandis que leurs faces saillantes sont grossièrement ébauchées et presque brutes : voilà pour l'enceinte, dont l'ouverture, comme celle de Castritza, est pratiquée au nord. En examinant les restes de plusieurs édifices particuliers, disséminés dans l'intérieur, on y trouve un tumulus de soixante pieds carrés, soutenu par un mur de revêtement en argolithes ou pierres brutes, dont on pourrait déterrer les soubassements. On voit un peu à l'est, un enfoncement avec des réparations en maçonnerie d'une époque moderne, dans lequel on descend par un double escalier, pour arriver à deux puits, dont un conserve encore de l'eau. Je présume qu'on peut assez raisonnablement affirmer que le tumulus, soutenu par un revêtement cyclopéen, fut le hiéron à ciel ouvert de Jupiter Dodonéen, temple rustique, élevé en plein air, comme tous ceux dans lesquels les hommes, à peine réunis en société, offrirent leurs premiers hommages aux immortels. Quant aux fondements des édifices épars dans l'enceinte, ne pourrait-on pas dire que ce furent les demeures de ces Selles grossiers qui habitaient autour du temple dont ils étaient les ministres. Enfin les puits profonds, qu'on voit encore maintenant, contenaient sans doute l'eau nécessaire à leurs besoins. Je pense donc que la ruine cyclopéenne de Gardiki, est le hiéron de Jupiter Dodonéen, et la résidence des Selles, ses ministres, qu'Hérodote visita, lorsque le chêne prophétique n'existait plus. Par suite de l'exa-

men des lieux, je serais tenté de placer la ville de Dodone, réservée au peuple, à Castritza. Ainsi il y aurait eu tout à-la-fois, dans la Hellopie, une ville de Dodone, distincte du hiéron de Jupiter et de la demeure des Selles, en possession de rendre ses oracles et d'initier les étrangers à ses mystères; et si la chose n'est pas prouvée, elle est au moins vraisemblable. Homère ne donne pour habitants à Dodone que des Selles; Hérodote ne parle que de ses ministres, quand il se rendit au hiéron; enfin Polybe n'aurait pas omis de faire mention de la destruction de cette ville par Dorymaque: « qui étant arrivé au « temple de Dodone, brûla son portique, enleva plu« sieurs des offrandes qui s'y trouvaient, et renversa « l'édifice sacré (1). » Le temple n'était plus, comme on voit, un autel de la simplicité primitive de l'âge d'or, puisque ses *ex voto* purent tenter l'avidité du vainqueur, qui n'aurait sans doute pas épargné la ville plus que le sanctuaire de Jupiter. Mais, que sont devenues ses colonnes, τὰς ςοάς? N'étaient-elles pas, comme le portique, un ouvrage en bois, puisque Thucydide dit positivement qu'elles furent brûlées, et qu'on n'en retrouve aucun fragment, ni la

---

(1) Παραγενόμενος δὲ πρὸς τὸ παρὰ Δωδώνῃ ἱερὸν, τάς τε ςοὰς ἐνέπρησε καὶ πολλὰ τῶν ἀναθημάτων διέφθειρε· κατέσκαψε δὲ καὶ τὴν ἱερὰν οἰκίαν. POLYB., lib IV.

Je pense que par ςοὰς, il faut entendre non-seulement le portique, mais les colonnes du temple, car Polybe, toujours exact, se contente de dire que Dorymaque renversa ensuite la cella, κατέσκαψε, etc., et il aurait sans doute ajouté : ainsi que les colonnes.

moindre parcelle de marbre, au milieu de tant de décombres? Je dirai plus : les laboureurs, qui ensemencent des champs entiers dans l'enceinte où exista le hiéron, n'y ont jamais trouvé de médailles, tandis qu'on en découvre chaque jour à Castritza, ainsi qu'aux environs de sa montagne; et cette preuve vient à l'appui des hypothèses que je hasarde. J'en conclus, que la ruine de Gardiki est l'enceinte des Selles, qu'Hésiode appelle la demeure des Pélasges (Πελασγῶν ἕδρανον), et le hiéron de Jupiter Dodonéen. Je conjecture en même temps, que l'acropole de Castritza, située au midi du lac supérieur, à la distance de deux lieues de celle-ci, est la ville de Dodone, que Favorin (1) appelle la capitale des *Hellopes*, riches en troupeaux, qui formaient sans doute un corps de nation distinct de la caste sacrée des Selles.

On peut également entendre de diverses manières l'épithète de *haute*, que les écrivains anciens donnent à Dodone. Ils avaient dû observer que pour arriver dans la Hellopie, il fallait monter en venant du côté de la mer, d'où ils partaient ordinairement pour accomplir leurs pélerinages; et l'air vif et froid, qu'ils trouvaient dans cette contrée, devait leur faire penser qu'elle était placée dans une région élevée. Il ne fallait que réfléchir pour faire cette remarque, qui, déterminée par des observations barométriques, m'a donné une hauteur approximative de onze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, pour le plateau

(1) Favorinus au mot Δωδώναιος Ἕλλα Καθέδρα, etc.

de Janina. La Hellopie méritait donc le nom de plateau supérieur, et Dodone celui de haute, par rapport même à la vallée dans laquelle elle était située, ainsi que le hiéron bâti sur la montagne de Gardiki, qui domine sa surface de quatre cents pieds; élévation à-peu-près égale à celle du mont Anchesme, près d'Athènes.

Pour ce qui est du Tomoros, montagne isolée, comme l'étymologie l'indique, il s'élève pareil à un vaste autel au nord de la vallée, qu'il ferme en dérobant la vue du lac inférieur. Situé dans une région froide, puisque les hivers sont d'environ six mois à Janina; couvert de neiges plus long-temps que la plaine, il mérita le surnom de glacial, que lui donne Homère, qui n'a jamais prétendu confiner le temple et les ministres de Jupiter Dodonéen, dans les glaciers du Pinde. A cet emplacement, il est difficile de méconnaître le Tomoros. Il ne l'est pas moins, lorsqu'on se rappelle comment l'airain de Dodone était sans cesse frappé par un automate armé d'un fouet formé de chaînes d'airain, que le vent mettait en mouvement. Il suffit d'avoir habité Janina, pour avoir remarqué que la butte de Gardiki se trouve exposée aux vents de nord-ouest et de sud-est, qui règnent pendant une grande partie de l'année, et à l'action immédiate de tous ceux qui soufflent par intervalles des différents points du compas. Quant aux cent fontaines qui sortaient de la base de cette montagne, Pline, qui rapporte ce fait sur le témoignage de Théopompe, a voulu faire allusion aux sources de Besdounopoulo, dont les eaux fertilisent une multi-

tude de champs, ainsi qu'aux divers ruisseaux que reçoit le lac inférieur; et il a parlé par pléonasme, pour en exprimer la quantité. Mais le Tomoros est maintenant dépouillé de ses chênes fatidiques, comme le Liban l'est de ses vieux cèdres, parce que tout change sur la terre. On ne voit plus voltiger autour de ses coteaux que quelques essaims de pigeons sauvages, aussi peu respectés et aussi muets que la terre des oracles, sur laquelle ils furent autrefois révérés.

En poursuivant l'exploration de la vallée orientale, on trouve à un quart de lieue de Besdouno, deux sources qui jaillissent de la base du Tomoros, dont les eaux après s'être confondues dans un même canal, s'épanchent dans le marais, qui est le canal de communication entre les lacs. Un mille et demi plus loin, en marchant toujours au nord, on relève droit à l'est sur le penchant du Mitchikeli, à la distance d'une lieue, Dipni environné d'un bois de chênes verts; enfin en avançant toujours dans la première direction pendant un mille, on arrive à la chaussée ou pont de Zagori. Là se termine la plaine comprise entre l'église de saint Jean Palœo-Lavrite, le Tomoros et les lagunes, territoire d'une inépuisable fertilité, riche en moissons, en végétaux, en prairies, coupé d'îles et de canaux praticables aux barques avec lesquelles les riverains exploitent les pêcheries des bas fonds et leurs tourbières, dont les boulangers et les propriétaires des bains, emploient la houille (Σκᾶρια), pour chauffer leurs fours et leurs étuves. La chaussée sinueuse percée d'arches sous lesquelles coulent les eaux des sources innombrables des lagunes unies

au trop plein du lac de Janina, pour se porter au lac inférieur, se termine au khan de Noutza, près duquel on trouve un corps-de-garde de Dervendgis, un puits et un groupe de beaux arbres. Vis-à-vis, dans le Mitchikeli, on remarque le tchiftlik de Braïa, et deux cent-cinquante toises au nord, on voit la bordure de roseaux qui annonce le lac inférieur de la Hellopie, que les écrivains de la Byzantine appellent Libisdas, et les gens du pays Labsistas et Labchistas (1).

Ce lac, qui reçoit la décharge de celui de Janina, des torrents et des ruisseaux de la partie orientale de la grande vallée de la Hellopie, s'étend entre le Mitchikeli qui se recourbe pour l'envelopper au nord et au couchant, par les coteaux de Petchiali et de Protopapas, et par le mont Tomoros qui le borne au midi. Dans cet espace, à l'époque des grandes eaux dans les hivers ordinaires, son diamètre peut être évalué à une lieue en tout sens. Mais en été, quand les torrents cessent d'y verser les pluies et le produit de la fonte des neiges, lorsque le lac supérieur ne dépasse plus ses bornes accoutumées, le Labchistas baisse et se rétrécit, surtout vers l'occident, où il laisse à sec la moitié de son bassin, qu'on laboure et dans lequel on sème du maïs. Resserré au fond de son urne, il n'est alors que le renflement du canal alimenté par les lagunes, dont les sources donnent une

(1) Il est probable que ce nom vient de *laspi*, *boue* ou *fange*, à cause qu'il tarit en grande partie pendant l'été, et qu'il laisse à découvert des vases remplies de joncs.

quantité d'eau qui l'entretient avec assez d'abondance jusqu'au mois de juin. A cette époque, le lac, comme perdu entre ses roseaux, ne forme plus au sortir de ses fanges, qu'une rivière d'un demi-mille de cours, qui vient aboutir au sud-ouest dans un bassin circonscrit, par un encaissement de rochers du Tomoros. Là, sans bouillonnement, sans tournoiement, et comme à-travers le sable d'une fontaine filtrante, les eaux s'absorbent, quelle que soit leur quantité, mais avec plus ou moins de temps, pour reparaître deux lieues au sud-ouest, au fond d'un précipice d'où sort la Velchis, qui conflue avec le fleuve Thyamis ou Calamas (1).

A deux milles du khan de Noutza, après avoir suivi la partie de la gorge appelée Lycostomo (la gueule du loup), on se rapproche du lac de Labchistas et on laisse à droite dans la montagne le tchiftlik, appelé Prilipi, au-dessous duquel coule un large torrent, et deux milles plus au nord on arrive à la tête du lac, auquel vient se rendre un ruisseau souterrain, qui sort de la base du Mitchikeli. A droite, au bord d'un ravin profond, s'élève une maison de plaisance du visir Ali, et inférieurement une chapelle grecque entourée d'un bois sacré; au-dessus la montagne est aride et couverte de sauge. Là s'ouvre le sentier qui conduit dans le canton de Zagori, par Dovra, premier village de l'antique Perrhebie. En poursuivant la périphérie du lac, à une demi-lieue de la source que je viens d'indiquer, en marchant à l'ouest on

(1) *Voyez* chap. XXIX de ce voyage.

passe à Petchiali, bâti sur le penchant d'un tertre verdoyant dominé par une tour. On relève delà au sud deux points de compas est, le village de Labchistas situé sur une falaise du mont Tomoros, et dans le sud-ouest, à la distance d'une lieue, le khan et le village de Néochori, dont j'ai parlé dans mon itinéraire de Dzidza à Janina. De ce dernier village, en portant au sud, l'espace d'un tiers de lieue, on retombe au Catavothron ou gouffre du Labchistas, où j'ai remarqué les piles d'un pont en masses pélasgiques qui servait anciennement, lorsque les eaux débordent, à passer du mont Tomoros sur les coteaux de Néochori, afin d'éviter un détour considérable qu'on est obligé de faire au midi, pour gagner le défilé de Protopapas. Ce circuit a lieu un peu au-dessus de Rodotovi ou Rodostopos, situé une demi-lieue au midi, à la base de la Zone près de laquelle se terminent ordinairement les inondations dont les flaques d'eau arrivent jusqu'au khan d'Ammos, situé dans l'intervalle moyen entre ces deux villages. Au midi de Rodotovi, passe la route commerciale de Sayadez, et un peu au-delà, le sentier par lequel on se rend aux villages disséminés dans la partie septentrionale de la vallée de Passaro.

De cette ouverture des défilés, qui conduisent dans la partie occidentale de l'Épire, la chaîne des coteaux circule pendant une lieue à l'orient, en laissant un espace libre de deux milles, entre sa base et celle du Tomoros. On trouve dans cette nouvelle direction Tista, à un quart de lieue de Rodotovi, et un mille et demi plus à l'est Fanéroméni, vis-à-vis lequel on re-

lève à un tiers de lieue nord, le village de Gardiki, qui a donné son nom au mont Tomoros sur le penchant duquel il est bâti. Dans l'intervalle moyen des deux villages, plus près de la base de la montagne de gauche que des coteaux de Faneromeni, on trouve l'église de la Transfiguration, et deux cent-cinquante toises à l'orient le village de Dgelova, qui n'est remarquable que par une maison de campagne du visir Ali Pacha. En face, s'ouvre la route carrossable qui conduit par Besdouno-Poulo en plaine dans la vallée proprement dite de Janina, qui est la partie orientale du bassin de la Hellopie. Ainsi comme on peut en juger, la montagne de Gardiki ou Tomoros, circonscrite par les lagunes et par le Labchistas à l'orient et au nord, séparée par une gorge, des coteaux de Protopapas, de Rodotovi et de Dgelova, coupée à sa base par la route carrossable tracée dans un ravin, est entièrement isolée au milieu de la plaine de Janina, et répond à l'idée que les anciens nous ont donnée de la montagne sur laquelle exista le temple de Jupiter dodonéen.

Au détour de Dgélova, commence la partie occidentale de la vallée de Janina, qui a cinq lieues d'étendue du nord au sud, jusqu'à Saint-Dimitri, où elle se termine au pied des montagnes formant le versant méridional de l'Épire. En descendant dans cette direction, à une lieue et un quart sud de Dgélova, on passe à Stavraki, village et palais de campagne de Mouctar pacha, bâti au pied de la montagne sur laquelle s'élève un quart de lieue à l'occident, le hameau de Sodovitza. Des sources et les

eaux des pluies forment temporairement des inondations dans cette partie de la plaine, dont le sol caverneux comme ceux qui sont agités par de fréquents tremblements de terre, absorbe et dégorge les eaux par des canaux inconnus. C'est dans cette direction qu'est tracé le sentier suivi des piétons, qui conduit par Paramythia au port de Gomenizze. Les coteaux qui dérobent entièrement la vue de Janina, sont couverts de vignobles, entremêlés de maisons de campagne, jusqu'à l'endroit où leur projection s'abaisse, vers l'église de Perilepti, à un mille environ de la grande ferme de Bonila. Telle est jusqu'à cette distance l'arète centrale de la vallée. Au pied de la chaîne occidentale des montagnes, à une lieue de Stavrachi, se groupe le village de Néochori, séjour de quinze familles grecques. Un mille au-delà, on aperçoit sur la même ligne, les monastères de Drouki, de Saint-Nicolas et de la Vierge, qui s'élèvent par étages dans les ressauts de la montagne, et une demi-lieue au midi, on laisse à droite le large défilé de Cosméras, qui conduit aux ruines de Passaro. Cette partie de la vallée verse ses eaux à l'est, où elles s'accumulent et s'absorbent dans un marais éloigné de tout le diamètre du vallon, que j'évalue à trois milles et demi. Dans cet endroit, vis-à-vis le défilé de Cosméras en plaine, on trouve le beau village de Rapchistas, d'où l'on compte deux lieues et un tiers jusqu'au khan de Saint-Dimitri. A cette extrémité et à la base des montagnes qui s'élèvent à l'orient, on remarque de larges flaques d'eau et de petits lacs, qui se perdent dans

les cavités souterraines d'un sol entièrement miné, tant il s'y forme de trous et de crevasses, surtout après la saison des pluies.

Par les rapprochemens de la géographie ancienne, comparés aux détails topographiques et aux observations que je viens d'exposer, j'ai cru pouvoir désigner les ruines de Gardiki, comme les restes du hiéron de Jupiter Dodonéen et de l'enceinte habitée par les Selles. Les constructions, entièrement pélasgiques, sont parfaitement en rapport avec ce que dit Hésiode. L'emplacement où elles se trouvent, sur une montagne isolée, couverte de terre végétale, cultivée et par-tout cultivable, abondante en sources, qui sortent de sa base, enveloppée de lacs, froide par sa position et à cause du voisinage des montagnes neigeuses qui l'environnent, signale évidemment le Tomoros dans la montagne de Gardiki. On reconnaît également la Hellopie, dans la vallée de Janina, par ses moissons et ses prairies. Au printems, c'est le parcours des nombreux troupeaux qui remontent des plaines de l'Amphilochie, sous la conduite des bergers valaques, vers les retraites du Pinde, dans lesquelles ils passent l'été. On y voit au mois de mai une innombrable quantité de chevaux, qui paissent l'herbe nouvelle, et dans toutes les saisons, des bergers stationnaires y dressent leurs camps, autour desquels les bestiaux confiés à leur garde, vivent parqués en plein air. Enfin, les pâturages de cette vallée engraissent les animaux avec une telle promptitude, qu'on ne manque jamais d'y faire paître les moutons qui viennent de la Thessalie et des contrées voisines, avant de les livrer aux bou-

chers de Janina. C'était donc à juste titre qu'Hésiode désignait la Hellopie, comme une contrée riche en moissons et en prairies. Car inépuisable, comme autrefois, elle nourrit les troupeaux, elle donne des légumes, et possède sans dóute autant d'habitants que dans l'antiquité, puisque c'est encore l'emplacement de la capitale, et la partie la plus peuplée de l'Épire.

En examinant dans son ensemble le bassin de Janina, on est porté à croire qu'il fut autrefois, comme celui de la Thessalie, noyé sous les eaux, avant que les tremblemens de terre leur eussent frayé l'issue souterraine (car je n'en connais qu'une), par laquelle elles coulent dans la Thyamis. Ce fait paraît d'autant plus vraisemblable, que l'histoire de Janina rapporte deux inondations arrivées en 1684 et 1685, qui couvrirent les quartiers bas de la ville, et élevèrent les eaux jusqu'à l'église de la métropole (1), qui domine le lac dans son état ordinaire, à la hauteur de plus de vingt-cinq pieds. J'ai vu moi-même, en 1811, la partie de la vallée appelée Lyco-stomo, et la chaussée du Zagori entièrement submergées pendant

---

(1) Εἰς τοὺς 1684 ἔγινε μεγάλη πλημμήρα εἰς τὴν τῶν Ἰωαννίνων λίμνην, ἕως ὁποῦ ἦλθεν μία ὑπιθαμὴ νερὸν μέσα εἰς τὴν Μητρόπολιν εἰς τὴν Ἐκκλησίαν.

Εἰς τοὺς 1685 ἔγινε πάλιν περισσοτέρα πλημμήρα εἰς αὐτὴν, ἕως οὗ ἦλθε μία ὑπιθαμὴ καὶ μισὴ μέσα εἰς τὴν ἐκκλησίαν τῆς Μητροπόλεως. Εἰς τὴν Α΄. χρονιὰν ἔγινεν ἀπὸ τὰς 25 τοῦ μαΐου..... Εἰς δὲ τὴν Β. χρονιὰν ἔγινεν ἀπὸ τὰς 10 τοῦ ἰαννουαρίου ἕως τὰς 10 τοῦ ἰουνίου. J'ai cru devoir conserver l'orthographe du manuscrit grec.

tout l'été. Enfin il n'est pas douteux qué si le dégorgeoir s'obstruait, le vallon deviendrait un grand lac. Cet événement ne dépend que d'un attérissement, ou d'un tremblement de terre, qui comblerait l'abîme, et occasionnerait un de ces cataclismes ou submersions locales, dont la mythologie a transmis le souvenir à la mémoire des hommes. On peut donc, par un phénomène très-possible, voir un déluge pareil à ceux qui inondèrent les vallées de Stymphale et de Phenéon dans le Péloponèse, couvrir également la Hellopie, et faire de son bassin un lac intérieur. Cet événement est dans l'ordre des choses naturelles et possibles.

CHAPITRE XII.

Perrhébie ou canton de Zagori. Sa situation dans le Pinde. Ses ruines anciennes. État actuel. Mœurs de ses habitants. Population.

Si j'ai prouvé dans le chapitre précédent que la vallée de Janina est la Hellopie, je peux par une conséquence naturelle dire, que le canton actuel de Zagori est l'antique Perrhébie, dont la position est marquée dans le Pinde, par les auteurs qui ont écrit sur la géographie ancienne (1). Homère décide

---

(1) Perrhæbos, quos constat in Pindo et ad latera ejus fuisse, circa Dodonam coluisse, refert Homerus.

Cellarius, *Geogr. Antiq.*, lib. II. c. 13, sect. 179.

la question en nommant dans son catalogue (1); « les « Perrhèbes accoutumés aux fatigues de la guerre, « qui ont fixé leur séjour dans le voisinage de la froide « Dodone, auxquels Gunéus de Cypho avait prêté « des vaisseaux, pour concourir à l'expédition contre « Troie. » Mais ces peuples étaient-ils originaires de la Thessalie? Sortaient-ils de la colonie des Pelasges de ce nom, qui vécurent sur les bords du golfe Maliaque? La question n'est pas résolue. Apollon était descendu sur les montagnes de la Perrhébie (2), avant de visiter le rivage d'Actium; et il est probable qu'antérieurement à ce dieu, Saturne, père de Jupiter, avait régné dans ce pays, que Plutarque (3) place au nord de la Thessalie. Ainsi Saturne et Jupiter avaient été les souverains de cette contrée avant Apollon, qui fut le troisième roi mythologique des Perrhèbes.

Voilà ce que nous apprend la fable. Pour l'objet qui m'occupe, il me suffit de savoir que les Perrhèbes habitaient le versant occidental du Pinde, voisin de la région de Dodone. D'après cette indication, le géographe d'Anacharsis (4), placerait les Paravéens au

(1) Γουνεὺς δ' ἐκ Κύφου ἦγε δύω καὶ εἴκοσι Νῆας
.... Ἕποντο μενεπτόλεμοί τε Περαιβοὶ
Οἳ περὶ Δωδώνην δυσχείμερον οἰκί' ἔθεντο.
Ωμ. Ιλιας, lib. v. 255 et seq.

(2) Ωμ. ὕμνος εἰς Απολλ. *Hist. des Col. Grec.*, t. II, p. 283 et suiv.

(3) Janus reçut Saturne en Italie, où il était venu peu de temps auparavant de la Perrhébie, contrée septentrionale de la Thessalie. PLUTARQUE, *Questions Romaines*.

(4) *Voyez* Carte de la Grèce, publiée en 1811, par. M. Barbié du Bocage, membre de l'Institut.

lieu où doivent se trouver les Perrhèbes, en rejetant ces derniers dans le canton assigné aux Dolopes, pays très-froid et encore habité par un peuple dur et belliqueux, mais plus éloigné de Dodone que le Zagori. Cette différence au reste est peu sensible; et si j'en relève l'incorrection, c'est que je trouve à placer ailleurs les Paravéens, et le moyen de mieux appliquer la géographie ancienne aux localités, plutôt que d'après des preuves positives et irrécusables. Car qui peut aujourd'hui affirmer précisément quel lieu habita telle ou telle peuplade, dans cette Épire désolée par tant de révolutions? Combien même il est difficile de reconnaître la poussière des villes, dont les écrivains ont sauvé les noms de l'oubli! Leurs décombres n'offrent pas d'inscriptions, et les médailles qu'on en exhume, ont pu n'être pas frappées sur les lieux, où elles se trouvent. C'est donc par un examen attentif et réfléchi des positions, d'après la discussion des historiens et des géographes anciens, enfin par des noms de l'antiquité qui se sont conservés, que j'ai pu parvenir à démêler l'ensemble et les détails d'un canton, sur lequel on n'avait que des notions confuses.

Le nom de Zagori (1) suivant toute apparence, a été donné à la Perrhébie par les Scytho-Sclaves, à cause de sa position au-delà des montagnes, où elle est située, soit qu'on la considère du côté de l'Épire, ou de celui de la Macédoine. Le mont Mitchikéli dont j'ai parlé, la sépare à l'occident du vallon de Janina;

(1) Zagori, en esclavon, signifie *pays au-delà de la montagne.*

la chaîne des monts Lazaris et du Panesti au nord, du canton de Conitza. Les sommets culminants du Pinde forment sa frontière avec la Macédoine. Enfin le cours de l'Inachus ou rivière de l'Arta, borne au midi son territoire, en traversant le canton de Malacassi, dans lequel nous retrouverons la Dolopie, qui est maintenant habitée par les Megalovlachites ou grands Valaques.

Les derniers rayons du soleil éclairaient encore les flancs âprés du Mitchikéli, lorsque nous atteignîmes la fontaine de Skiopoto située dans la haute région de cette montagne. Mes guides me firent remarquer l'auge en pierre lisse dans laquelle sont reçues les eaux de cette source, dont ils me parlèrent comme d'une merveille. Pour moi je n'y vis rien de particulier, que sa fraîcheur et le plaisir que nous éprouvâmes à nous y désaltérer. L'air était calme, le soleil descendait vers l'horizon, et les vallées prenaient une teinte obscure, lorsque nous terminâmes notre journée d'exploration à Dovra, village éloigné de quatre lieues nord-nord-est de Janina.

Le printemps ne faisait encore que de s'annoncer dans cette partie du Pinde, les cormiers commençaient à peine à montrer leurs feuilles, tandis que les moissons couvertes d'épis jaunissants, couvraient les aspects méridionaux de la Hellopie. Nous venions donc de changer subitement de climat et de température. Le village daus lequel nous étions entrés par un défilé étroit, m'étonna par sa disposition. C'était le premier que je voyais bâti à la circonférence intérieure d'un cratère enveloppé par quatre sommets, qui n'ont pas

de noms particuliers. Les habitants, qui revenaient des travaux des champs, me firent remarquer au centre de leurs habitations, un puits revêtu en maçonnerie ancienne, et ils me vendirent plusieurs médailles, parmi lesquelles j'en remarquai une portant un foudre dans une couronne de chêne avec l'inscription ΜΟΛΟΣΣΩΝ, et ayant au revers une pomme de pin. C'était la première preuve écrite de l'existence ancienne des Molosses sur cette terre. Un Grec, qui m'indiqua une ruine peu éloignée, me donna en même temps l'espérance de pouvoir faire quelques autres découvertes.

Comme il était tard, je pris le parti de rentrer au logement. J'y trouvai mes gens qui faisaient rôtir un mouton entier à la broche. Leurs chants, et une outre de vin qu'ils avaient achetée, présageaient le plaisir qu'ils se promettaient. Pour moi je prenais des renseignements et leur résultat fut, que je ne devais pas, malgré les médailles qu'on m'avait vendues, me flatter trop de faire des découvertes importantes, dans un pays dont les anciens habitants vécurent comme les Zagorites, divisés par bourgades.

Cependant dès que le jour parut, je me rendis au vieux château de Dovra, dans lequel je reconnus une construction cyclopéenne (ἵδρυμα πελασγικὸν) pareille à celles de la vallée de Janina. Mais quel était le nom de la ville Perrhébienne que je retrouvais? Était-ce Tegmon mentionnée par Tive-Live? Je n'ose l'affirmer: quant à son nom moderne, il est évidemment tiré du Sclave. Comme je n'avais ni le temps, ni les moyens de pratiquer des fouilles qui n'auraient pu me pro-

curer que des médailles, car je n'ai jamais trouvé d'inscriptions dans les constructions pélasgiques, je rejoignis mes guides, et nous montâmes aussitôt à cheval.

Nous étions entrés dans le cratère de Dovra par une espèce d'embrasure pratiquée entre les rochers, et nous en sortîmes par une ouverture large de soixante pieds environ, qui s'agrandit à l'est vers la Perrhébie. J'aperçus aussitôt à droite un vallon hérissé de monticules de forme ronde, disséminés sans ordre comme les dunes de sable du désert, et de tous côtés un terrain saccadé d'un aspect peu gracieux. Nous avions alors, une demi-lieue au midi, Boulsou village grec de soixante-dix feux, et quatre cents toises à l'orient, les sources d'une rivière, qui conflue au pont de Dipotami, avec l'Inachus (1). En poursuivant notre route à l'orient pendant une demi-lieue, j'aperçus à deux milles sur la gauche, Cloubochari séjour prospère de cent familles chrétiennes adonnées à l'agriculture, et à deux cents toises de ce rayon, j'arrivai auprès d'un grand puits qui fournit l'eau nécessaire aux habitants de Soudena-Apano. Ce dernier bourg composé de cent quatre-vingts feux, me restait à un mille, est-nord-est, dans les escarpements du mont Palæo-Vouni, entre le monastère d'Evangelistra desservi par dix Caloyers, et celui d'Agia-Paraskevi habité par cinq religieux, dont la vie est partagée entre le travail et la prière.

Le mont Palæo-Vouni qui forme la seconde chaîne du Pinde, se dessine depuis Apano-Soudena en s'enfonçant à l'orient, d'où il se redresse au sud-sud-ouest

---

(1) *Voyez* c. XLII de ce voyage.

par son autre extrémité, en formant un arc de cercle d'un rayon de cinq lieues. Sur cette ligne, je relevai deux lieues à l'est-sud-est de Dovra, le bourg opulent de Veitza fort de deux cent trente maisons, qui est divisé en trois machalès ou quartiers. A l'orient et en arrière, j'admirai la chaîne Pindique qui présente des flancs escarpés, taillés en forme de créneaux, qu'on voit de loin comme une file de donjons et de tours chargés de frimas et de neiges. Deux milles à l'ouest de ce bourg, je reconnus la position de Baïa village de cent maisons, traversé par un ruisseau tributaire de la branche septentrionale de l'Inachus, que je viens d'indiquer. Ses environs flanqués de coteaux fertiles sont couverts de vignobles et d'arbres fruitiers, qui fournissent au marché de Janina des cerises, long-temps après qu'on a épuisé celles de l'Amphilochie, et une quantité considérable mais peu variée de pommes douces, qu'on récolte sur des plants non greffés. Enfin, deux milles au sud-est après avoir doublé les sinuosités de plusieurs contreforts boisés et cultivés, je découvris Coucouli village de cent cinquante feux, et à une lieue au midi, Capessovo. Telles sont les principales bourgades situées dans la vallée du Zagori, comprise entre les rivières qui coulent au midi, et la seconde croupe du Pinde, dont la direction, parallèle à la chaîne du mont Mitchikéli, forme son dernier étage du côté de l'Epire.

La seconde partie du Zagori située le long de la rive droite de la branche perrhébique de l'Inachus, et au versant oriental du mont Mitchikéli, dans une étendue de six lieues, compte onze bourgs ou villages,

dont les plus remarquables sont Liaskovo et Calota. Le premier est l'école et la pépinière d'où sortent les empiriques connus sous le nom de *Caloïatri*, *ou bons médecins*, qu'on trouve concurremment avec les docteurs Céphaloniotes, répandus dans toute la Turquie. Ceux-ci font quelquefois des études dans les écoles les plus célèbres de l'Europe, tandis que les Zagorites ne s'instruisent que par des traditions. Les pères transmettent à leurs enfants, ou bien à des élèves qui s'attachent à eux comme domestiques, la pratique de certaines opérations chirurgicales, dont ils s'acquittent sans connaître l'anatomie, avec un succès et une dextérité capables d'étonner les chirurgiens les plus habiles. Ils excellent sur-tout dans l'art d'opérer les hernies étranglées, ou devenues incommodes à cause de leur poids, soit qu'elles se trouvent ou non adhérentes. Mais quelque somme qu'on leur donne pour cette opération, car on passe toujours un marché dont la moitié du prix est payé comptant avant d'entreprendre la cure, ils se réservent le sac herniaire. Possesseurs de cette espèce de trophée, ils le tuméfient, et l'arborent à un roseau, qui devient leur enseigne. Dans les villes et dans les villages qu'ils parcourent, ils s'annoncent en criant : *Voilà le bon médecin*, *le grand herniaire arrivé*, qui a tant de sacs provenant de hernies merveilleusement opérées ! Et plus leur étendard est garni de ces vessies, plus ils trouvent de pratiques, dans un pays où ces sortes de maladies sont très répandues, et d'autant plus dangereuses, qu'on n'y connaît presque pas l'usage des bandages. J'en ai trouvé, qui savaient aussi opérer la cataracte

par abaissement, et plusieurs très habiles à pratiquer la lithotomie, mais malheureusement aux dépens de la virilité de leurs malades. D'où est venue la tradition de pareilles opérations parmi les Zagorites? Je l'ignore. Quant à l'exercice, il se perpétue par un enseignement tout-à-fait barbare, qui tient peut-être plus qu'on ne pense aux mœurs de l'école ancienne de la Grèce, dont les disciples étaient de la famille du maître, et composaient autour de lui une espèce de clientelle domestique. Je rapporte les faits que j'ai observés, et les chirurgiens ignorants du Zagori, sans tenir leur doctrine d'Esculape, fils d'Apollon, antique souverain de leur pays, ne font pas plus de victimes que nombre de professeurs brévetés parmi nous.

Liascovo éloigné de quatre milles de Boulsou, est environné de vignobles desquels on tire les vins de Stalovo, de Manussi et de Calota (1), qui se conservent presque toute l'année, sans les imprégner de résine. Cette qualité est remarquable, car les meilleurs celliers ne les garantissent pas sans cela d'une détérioration qui dépend plus de leur qualité, que de la chaleur du climat.

(1) Liascovo, quatre milles S. de Boulsou, deux milles de Stalovo; Manussi de Liascovo, deux milles S. E.; Calota de ce dernier, un mille S. S. O.; Negates, deux milles S. S. O.; Lignadez, cinq milles S. O.; Djouktila, trois milles S. O.; Camnia, deux lieues S.; Cavalari, cinq milles S. S. O.; tous à la base, ou dans les escarpements du mont Mitchikéli. Sur la Ouarda, ou branche haliacmique de l'Inachus, Tchernesi, à deux heures O. de ses sources, un mille au-delà O., Macrini; une heure et demie S. S. E., Greveniti; de là, une heure et demie O. N. O., Voutza, monastère.



Négates, rangé sur la même ligne, offre l'aspect d'un bourg d'Italie, avantage qu'il doit au commerce de ses habitants qui font un trafic considérable avec Constantinople et la Valachie. Djoukli situé plus au midi fournit des boulangers à l'Épire et à plusieurs villes de la Romélie; enfin Lignadez bâti dans la plus haute région du mont Mitchikéli, termine du côté de Janina, la limite du canton de Zagori. Au midi on trouve encore deux villages épars sur le versant de la même montagne, qui est couverte à l'orient de lisières de pins et de bois taillis.

Je pense que la Perrhébie se bornait à cette gorge dont la population entière est d'origine grecque, et au cours de la rivière de la Ouarda, près de laquelle sont situés les villages de Tchernesi et de Macrini, qui font partie de la subdivision des Vlacho Choria ou hameaux valaques, contrée que je ferai connaître dans mon itinéraire de retour de la Macédoine. Le restant du canton de Zagori que Stéphanus me porterait à regarder comme appartenant à l'Atintanie (1), trouvera pareillement sa place dans la potamographie de l'Aous ou Voïoussa. Ainsi, je renvoie à cette partie de mon voyage, la connaissance de cette région du Pinde, qui est entièrement habitée par une autre nation dont l'implantation dans la Grèce, date des derniers siècles du Bas-Empiré. Je ne donne ici que la description de la gorge occidentale de la Perrhébie peuplée par les Grecs, me réservant en son lieu de décrire le

(1) Μοῖραν Μακεδονίας, partie de la Macédoine. STEPH. BYZ.

sempti (subdivision) des Valaques, qui habitent dans les météores du Pinde.

Les Zagorites sont en général industrieux, actifs et adonnés aux spéculations commerciales. On trouve de riches marchands à Capessovo et à Véitza, qui ont des maisons de commerce à Vienne, à Moscou, à Breslaw, à Léipsick et à Amsterdam. La plupart de ces négocians font la banque en Allemagne; ceux qui sont établis en Russie et dans les provinces de Moldavie et de Valachie, se livrent au commerce des pelleteries. Tous enfin ne s'expatrient que pour rapporter dans leurs montagnes les fruits de leurs économies; car leur bonheur suprême est de réunir leurs dépouilles mortelles, aux cendres de leurs pères. Ils chérissent les vallées du Pinde, dont ils paraissent indigènes; et les Valaques quoique postérieurement arrivés sur cette terre, ne l'aiment pas avec moins d'enthousiasme. Ces derniers ne font que le commerce par caravanes, louent les chevaux et les mulets qui servent aux transports entre Janina, Bukarest, Salonique, Serres et Constantinople, où ils ne sont connus que sous le nom de Mezzovites.

Dans tous les villages du Zagori on trouve de beaux hommes, et les femmes y sont en général plus blanches et plus fraîches que dans la partie méridionale de l'Épire, ce qui tient vraisemblablement à la température froide qu'elles habitent, et au peu de communication de cette contrée avec les étrangers. Que n'était-elle aussi bien isolée du contact de la tyrannie, cette Perrhébie riche en troupeaux, riche en fruits, plus riche encore par l'industrie de ses habi-

tants! Elle semblait n'en devoir craindre que les caprices éphémères. Ils étaient trop heureux à ces conditions dont ils se rachetaient par des contributions, qu'ils payaient avec le produit de leurs économies. Mais ils n'ont pu conjurer l'orage, ils n'ont pu détourner le coup qui vient de réunir les quarante villages du Zagori à titre de Tchiftlik, au domaine du satrape de Janina, pour en former la dotation de Salik Bey son troisième fils. Les chrétiens sont inhabiles à posséder, a dit le contempteur de toute religion! En vain les chefs des vieillards ont réclamé, en vain ils ont représenté qu'ils avaient toujours été propriétaires, les principes de la justice ont été méconnus, et cinq mille trois cent-cinquante familles chrétiennes expropriées, sont maintenant attachées à la glèbe.

Cet événement arrivé au mois de mars 1815, aura sans doute les plus funestes conséquences pour le canton de Zagori. Les marchands qui ont formé des établissements de commerce à l'étranger, ne se soumettaient qu'en gémissant, à un joug depuis longtemps trop pénible. Viendront-ils maintenant se ranger parmi les serfs? Rapporteront-ils à la *mense* du satrape, les produits de leurs travaux et de leurs économies? Il a leurs femmes et leurs enfants en son pouvoir, il ne leur permet pas de s'expatrier! Cette considération est déchirante pour un chef de famille; mais déjà l'aversion pour un gouvernement arbitraire avait réduit plusieurs Zagorites à s'imposer le sacrifice douloureux de renoncer à leur pays. Ces sentiments s'étaient manifestés avant la dernière usurpation. L'idée de ne plus avoir rien en propre ne peut

donc qu'augmenter l'esprit de Cosmopolisme! Les Zagorites qui se trouvent expatriés ne reviendront pas se charger des chaînes d'un maître insatiable. Ceux qui pourront fuir s'éloigneront, et la classe agricole, cette portion nourricière des oppresseurs, restera seule pour souffrir, et arroser les champs de ses sueurs. Puisse-t-elle, pareille à la vigne que le bouc dévore, reproduire encore assez de pampres pour le couronner, au jour terrible où il sera sacrifié au bonheur, sur l'autel de la vengeance (1)!

CHAPITRE XIII.

Route depuis Soudena Apano jusqu'à Conitza. Mont Panesti. Position d'Archista et d'Aïmna. Rivière appelée Voïdo-Mati. Pont remarquable. Entrevue avec les pasteurs du Pinde. Mont Lazaris, Aoüs ou Voïoussa. Arrrivée à Conitza.

Nous venions de quitter le puits de Soudena, en dirigeant au nord, dans une vallée couverte de schistes calcaires, lorsque je relevai à une demi-lieue de distance, Soudena Cato et trois quarts de lieue plus loin, le grand village de Servari. Laissant à gauche les hameaux du Zagori situés en dehors de la ligne du Mitchikéli (2), pour marcher au nord-est, je ne tar-

(1) Κἦν με φάγῃς ἐπὶ ῥίζαν ὅμως ἔτι καρποφορήσω
Ὅσσον ἐπισπεῖσαί σοι, τράγε, θυομένῳ. Apud STOBÆUM.

(2) Ces villages, que je ferai connaître en décrivant la vallée

dai pas à perdre de vue le mont Borjouna, qui domine à l'orient le bourg de Véïtza, et les faîtes de Piscop et de Déropolis. J'entrais dans un terrain cultivé, lorsqu'au bout d'un mille de chemin, nous laissâmes à droite le sentier qui conduit à Tchepelovo (1). Nous entrions dans un défilé d'une demi-lieue de circuit, qui nous conduisit au haut du mont Panesti, croupe aride qui sert de limite entre les cantons de Zagori et de Conitza. Je plongeai de cette élévation sur la gorge profonde d'Archista, et sur les précipices ténébreux formés de pans rougeâtres de granit, qui la bordent au midi. On mit pied à terre pour descendre le versant qui se développe entre ces excavations, et dans trois quarts d'heure, j'arrivai au bord d'une source dont les eaux coulent au nord, en se précipitant dans un ravin creusé par une grande quantité de ruisseaux. Nous perdions insensiblement nos horizons, et après être encore descendus l'espace d'un demi-mille, nous arrivâmes à une fontaine abondante revêtue en maçonnerie. Un vieillard était assis près de ses bords, il paraissait plongé dans la contemplation, et il fut comme insensible au bruit que nous faisions en l'approchant ! A sa barbe vénérable, à son teint chaud et bronzé, à sa mine austère, un molosse aurait cru voir dans l'antiquité, le dieu des Naïades mysté-

---

de Pogoniani, sont Dougliana, huit lieues N. N. O. de Janina; Apano-Revenia, une lieue à l'E. du précédent; Cato-Revenia, Mavrovouni, Mezzovouni, tchiftlik du monastère de Tcherchista.

(1) Tchepelovo, bourg éloigné de deux lieues à l'orient, enclavé dans le Sempti des Valaques.

rieuses et des rochers aériens du Pinde. Il était vêtu d'une chlamyde noire en poil de chèvre, dont la draperie relevait la fierté de sa stature héroïque. Comme mes guides allaient peut-être le questionner, il se leva, et après nous avoir salués, sans proférer aucune parole, il se retira, en prenant à pas lents le chemin des montagnes.

Je découvris bientôt après le cours sinueux du Voïdo-Mati, rivière qui sort de la base des rochers granitiques du Zagori que nous avions cotoyés en descendant du mont Panesti. La ligne bleuâtre qu'elle décrivait au fond des précipices, se perdait et se reproduisait tour-à-tour dans des paysages embellis d'une verdure tendre, que le printemps venait de faire éclore. Au bout d'une demi-lieue, nous étions par le travers d'Archista, village bâti au milieu de ce chaos, alors enchanté. Ses maisons groupées sur des îles, ou de hautes chersonèses séparées par des torrents profonds, étaient environnées de cerisiers, de grenadiers et d'arbres de Judée en fleurs, qui paraissaient disposés comme pour une solennité. Ce n'était en effet qu'une pompe éphémère, car on m'assura que les habitants de ce gouffre, sont privés en hiver pendant plusieurs mois, de la vue du disque du soleil, qui n'éclaire que la bordure de son encadrement.

Un mille à l'orient d'Archista, je laissai à gauche le village d'Aïmna (1), bâti sur un tumulus boisé, et

---

(1) Les populations d'Archista et d'Aïmna sont de quatre-vingt-cinq familles chrétiennes.

un quart de lieue au sud-est, je passai auprès d'une chapelle ruinée, située à l'extrémité de la gorge qui commence au penchant du Panesti.

Dès que nous eûmes atteint l'arête du coteau qui ferme cet encaissement, je découvris une seconde gorge de deux milles de longueur, qui circule du sud-ouest à l'orient. Elle me parut entièrement bordée de hautes forêts et cultivée par intervalles sur ses flancs. Nous la traversâmes à son extrémité, en suivant un sentier rapide qui aboutit au Voïdo-Mati, que nous passâmes sur un pont d'une seule arche en ogive, qui a plus de quarante pieds d'ouverture sur trente de hauteur, mesurés depuis l'eau jusqu'à la clef. Cette singulière construction qui égale par sa légéreté les ponts chinois en bois, repose à la rive gauche sur une pile en maçonnerie, et de l'autre côté sur un banc des rochers. L'érudition de mes guides voulait que cet édifice fût un ouvrage turc; mais en l'examinant attentivement, je fus porté à l'attribuer aux Grecs dégénérés du siècle des Comnènes, à cause de quelques croix à-demi effacées, que je reconnus à la voute et dans les piles de son arcade colossale. On ne peut sans témérité risquer de la passer à cheval, à cause de l'escarpement de sa descente et de sa montée. Cependant les mulets et les chevaux épirotes accoutumés aux mauvais pas des montagnes, la franchissent sans trop d'inconvénients. Je ne pus, à cause du volume et de la froideur des eaux du Voïdo-Mati dans lesquelles mon cheval refusa d'entrer, remonter son cours encaissé pour visiter sa source. Mais les pay-

sans, qui n'avaient aucun intérêt à me tromper, m'assurèrent que cette rivière sort à plein canal d'une caverne profonde, dans laquelle des myriades de truïtes se réfugient, lorsqu'elles sont effrayées par les pêcheurs. On peut donc croire que c'est encore là le débouché d'un de ces fleuves souterrains, communs dans les pays des montagnes. Celui-ci, plus considérable que la Velchis de la Thesprotie, et que l'Érasinus qui reparaît dans l'Argolide, au voisinage de Lerne, roule un volume d'eau assez considérable pour déraciner les arbres, et augmente prodigieusement pendant la saison des pluies.

Nos chevaux étaient harassés, la chaleur devenait étouffante, et nous nous déterminâmes à faire halte sous l'ombrage des platanes du Voïdo-Mati, pour dîner et y faire la méridienne. Nous nous établîmes en conséquence sur une grève de son lit caillouteux, et nous prîmes notre repas aux chants prolongés de mille rossignols, qui retrouvant sous la feuillée épaisse, le calme et la clarté incertaine des nuits, formaient de toutes parts des concerts mélodieux. Bientôt nous fûmes environnés par des bergers qui s'y réfugiaient aussi avec leurs familles et leurs troupeaux, pour se dérober au poids du jour. Ils modulaient des bucoliques, et comme les enfants du Ménale et de la Trinacrie, ils fabriquaient des tasses, des coupes et des cuillers de bois, avec une adresse admirable. A la vérité, leurs ouvrages étaient grossiers. Un autre Alcimédon ne sculptait pas sur leurs vases, des pampres, des amours, ni Pan conservateur des bergers et des

troupeaux (1), ni Orphée animant les forêts aux sons de sa lyre; car les arts enfants de la Grèce sont tombés avec sa gloire, et les pasteurs du Pinde ne travaillent plus que pour leurs besoins. Leurs voix ne formaient non plus que des sons durs et sauvages, mais leurs expressions étaient encore naïves et amoureuses. Un d'eux me montra avec les larmes aux yeux, une flûte que son frère lui avait léguée en mourant; *Te nunc habet ista secundum*. . . . et je partageai son émotion. Leurs femmes rustiques comme celles de la Chaonie, au siècle de Saturne, filaient la laine surge de leurs troupeaux, pour fabriquer la bure dont les familles sont vêtues; c'étaient avec les soins particuliers du ménage, leurs travaux ordinaires. Les hommes se vantaient d'exceller dans l'art de faire le beurre et les fromages, soins qu'ils ne confient à personne. Ils me présentèrent leurs enfants, ils se félicitaient dans leur pauvreté, d'unir les titres de chrétiens et de pères; enfin la religion et la fécondité de leurs épouses, faisaient leur gloire et leur bonheur. Encouragés par l'accueil que je leur fis, ils me chantèrent les miracles ineffables opérés par l'intercession de la reine des anges, et les litanies de leurs saints protecteurs, occupés du haut des cieux à veiller sans cesse sur la chaumière du pauvre et le berceau de l'innocence! Ils me nommèrent avec la plus grande précision, toutes les retraites du Pinde, dont les vallées fertiles sont

---

(1) Pan curat oves, oviumque magistros.

VIRG., *Buc.*, lib. II.

Pan a soin des bergers, il a soin des troupeaux.

Trad. de F. DIDOT.

leur univers; ils vantèrent ses sources froides, ses beaux arbres et ses pâturages abondants.

Ils divisaient le temps par les phases de la vie champêtre, telles que l'époque de la naissance des agneaux, de la tonte des troupeaux et des fêtes solennelles de la religion. La Saint George, qui ouvre l'année pastorale, est chômée par un festin de famille, dans lequel on mange un agneau rôti, prémices du troupeau (1). Le retour des hirondelles, et la nymphe du mois de mai, que des rhapsodes aveugles, comme le vieillard de Chio, chantent de villages en villages, signalent les beaux jours d'avril et la saison des fleurs. Le patron du hameau, les grandes fêtes avaient parmi ces pasteurs leurs rites, leurs danses et leurs festins, au milieu desquels ils célèbrent ordinairement les mariages, destinés à consoler et à perpétuer les familles des hommes. La Saint Démétrius enfin est la clôture des panégyris. Moins naïve que la cérémonie de l'ouverture du printemps, elle entraîne à sa suite les orgies, les comptes qu'on règle entre familles, le paiement des fermages et souvent des querelles. Ce fut ainsi que les bergers du Pinde me tracèrent le tableau de leurs mœurs. Je distribuai quelques cadeaux à leurs enfants, et je leur demandai, pour dormir, un peu de repos, qu'ils m'accordèrent.

A mon réveil, les bergers et leurs troupeaux avaient

(1) Une loi du sultan défend, sous des peines très-sévères, de manger des agneaux nés dans l'année, avant la fête de la Saint-George.



regagné les montagnes qui bordent la rive gauche du Voïdo-Mati. Mes guides Albanais se lavèrent le visage et les bras, pour se rafraîchir, et nous nous remîmes en route, en longeant les flancs acores du mont Lazaris, qui se prolongent, depuis le mont Panesti jusqu'à Conitza. A un mille du lieu de notre halte, nous passâmes aux cabanes de Chelidonia, asile temporaire des moissonneurs, dont le village est situé dans les escarpements de la montagne. Nous marchions au milieu des halliers, qui pourraient faire place à une riche culture, car le sol est par-tout fertile, si les paysans étaient moins opprimés. Deux milles à l'est-nord-est, nous vîmes les moulins de Coutchiki, bâtis au bord de deux ruisseaux spontanés, qui fécondent la campagne, avant de se rendre au Voïdo-Mâti. A pareille distance, nous traversâmes Goritza, tchiftlik d'Ali pacha, et une demi-lieue au-delà, nous laissâmes à gauche Alepou-Chori, situé auprès d'une rivière limpide, qui coule dans l'Aoüs, dont je commençais à découvrir le lit blanchâtre. La base du mont Lazaris, dont nous nous rapprochâmes, est couverte, en cet endroit, d'arbres de Judée, de Micocouliers et de bois taillis. Nous nous trouvâmes presque aussitôt au bord d'une des branches du fleuve, dont les arbres m'avaient dérobé la vue. Nous suivîmes sa rive gauche, jusqu'à la hauteur d'Amari, pauvre village, qui ne serait pas connu, sans une fontaine, dont les gens du pays vantent la fraîcheur et l'excellente qualité des eaux. Nous dûmes bientôt gravir la croupe des montagnes et marcher presque perpendiculairement à la Voï-

oussa, qui charriait des trains de bois équarris, destinés à la construction des palais qu'Ali pacha faisait bâtir à Premiti et à Tebelen. Cette route dangereuse fut de deux milles, jusqu'au pont de Conitza, placé dans l'embrasure de deux montagnes, qui expirent brusquement en face l'une de l'autre. Du milieu de ces mornes, le fleuve s'élance en mugissant, pour se répandre dans la vallée, dont je venais du parcourir le côté méridional, depuis le pont de Voïdo-Mâti. Dans l'espace de huit minutes, nous montâmes à la ville, où je pris mon logement chez le Codja-Bachi, qui était prévenu de mon arrivée.

CHAPITRE XIV.

Origine et état actuel de Conitza. Topographie de son canton. Observation sur une erreur dans la carte de M. Palma. Points généraux de reconnaissance par les sommets des montagnes. Cours du Saranta-Poros, jusqu'à son confluent avec l'Aoüs ou Voïoussa. Nombre des villages. Population. Particularités.

L'Aoüs ou Voïoussa qu'on passe sur un pont avant de monter à Conitza, prend comme je le dirai ailleurs ses sources, au-dessus de Mezzovo. Il est déjà grossi de plusieurs affluents, lorsqu'il débouche dans cette partie supérieure des gorges appelées par les anciens, *Avo stena* (ΆΩΟΥΣΤΕΝΑ), ou défilés de l'Aoüs. Ces vallées attribuées tour-à-tour à la

Chaonie, à l'Illyrie et à la Macédoine, étaient si différemment indiquées par ceux qui en ont parlé, que les géographes n'avaient pu les assujettir à aucun plan; et tous s'étaient égarés dans ce dédale. Il fallait donc avoir vu les lieux, étudié le cours des fleuves et des rivières, examiné la projection des montagnes pour débrouiller ce chaos de noms, de lieux, et de sommets particuliers du Pinde, afin d'entendre Tite-Live, le seul écrivain de l'antiquité qui fait un peu connaître l'Illyrie grecque et l'Épire. Sous combien de dénominations l'Aoüs même n'avait-il pas été désigné par Strabon, par Pline et par tous les auteurs, avant l'historien Paul Jove qui lui donne enfin un nom consonnant avec celui qu'il porte de nos jours, *Voïoussa*, qu'il écrit *Vagiussa* (1).

On peut en dire autant de Conitza ou Gonitza, ville ancienne de l'Épire, si on en juge par une acropole pélasgique bâtie sur le flanc occidental du mont Konis perpendiculairement à la rive droite de la Voïoussa dont elle défendait peut-être le passage. Mais quel nom portait-elle anciennement? Serait-ce

(1) Paul Jove écrit d'abord l'Aoüs d'un seul mot, *Laous amnis*. Puis, racontant comment Soliman partit d'Avlone, sur la nouvelle que les troupes qu'il avait débarquées dans l'Iapygie avaient été taillées en pièces, il dit qu'ayant résolu de faire la guerre aux Vénitiens, il laissa son camp d'Avlone, passa la Voïoussa, *Vagiussam amnem superat.* Ce fait prouverait que son camp était à Apollonie, et non à la Vallone, puisqu'il dut passer l'Aoüs pour se rendre (*ad Communitiam*), Gomenizze, afin de surveiller le siége de Corfou, dont il donna la direction à Barberousse.

Lib. XXXVI, p. 12 et 18.

Hécatompédon, que Ptolémée place de ce côté? La chose est possible, sans pouvoir être affirmée. Que Meletius donne à Conitza le nom de Vélas, il prend le titre canonique de l'évêque qui y a transféré son siége, après la ruine de cette autre ville qui exista dans la vallée de Palæo-Pogoni près de la Thyamis, et il tombe dans l'erreur. Vélas suivant toute apparence succéda à Photice (1), et Conitza doit son nom moderne aux Scytho-Slaves, accoutumés à donner aux villes situées dans les défilés des dénominations spéciales, comme le font les Grecs qui les appellent Sténo Choria et les Turcs Derven Casabas (2). Pour moi, je crois reconnaître dans Gonitza (je prends ici l'orthographe de la prononciation de son nom), la ville de Glabinitza, capitale de l'Illyrie méridionale, dont Anne Commène parle au livre cin-

---

(1) Dans l'Oriens Christianus, tome II, colonnes 143 et 144, le père le Quien confond l'église de Photice avec celle de Vela ou Bella, c'est-à-dire qu'il n'en fait qu'une, comme si l'évêché de Bella eût succédé à celui de Photice; mais il ne cite pas son autorité. Il donne pour prélats à ce siége:

Jean, évêque de Photice, au concile de Chalcédoine;

Diadochus de Photice, au synode de l'ancienne Épire, sous l'empereur Léon;

Hilarius de Photice.... sous le pape Hormidas;

Manuel, évêque de Bella, sous Germain II, patriarche de Constantinople;

Antonius de Bella......... en 1564;

Nicolaus de Bella........ vers 1720.

(2) Bulgari qui nomina nova imposuerunt..... urbes in angustias sitas habuerunt Mitrovitza, Cognitza, Pabitza, Suranitza, etc. PALMER., *Græc. Antiq.*, lib. I, c. 36.

quième de son histoire, en disant qu'elle était placée sur la route de Durazzo à Janina (1) dans une position élevée au-dessus d'une plaine (2) des gorges de Cleisoura, au point d'intersection des défilés (3) qui conduisent vers cette place et dans le canton de Devol. On verra par les topographies qui suivront, que tout s'explique et s'accorde pour prouver cette opinion.

La ville moderne de Conitza (4), car l'acropole est totalement abandonnée, bâtie en étages sur le penchant occidental des montagnes, offre au milieu de six cents maisons, dont plus de la moitié sont ha-

---

(1) Ὁ μὲν οὖν Ῥόμπερτος . . τὸ Δυῤῥάχιον, etc. Robert étant occupé au siége de Dyrrachium, délibéra s'il devait de nouveau attaquer le corps de la place, ou remettre le siége au printemps prochain, et occuper en attendant Glabinitza et Joannina, pour y hiverner, en distribuant son armée dans les vallées étroites, qui s'ouvrent toutes vers Dyrrachium. Lib. V, au commenc.

(2) Ὁ δέ γάρ Ἀλυάττης μετὰ καὶ ἑτέρων λογάδων τὴν Γλαβινίτζαν φυλάττων πρὸς την Πεδιάδα κατῆλθεν. Et Alyattes, qui tenait garnison à Glabinitza avec des troupes d'élite, descendit dans la plaine. Lib. XIII.

(3) Ἐφθακὼς τὴν Κλεισούραν, etc. Et ensuite, en parlant de l'expédition de Cantacuzene, envoyé par l'empereur contre Boëmond : « L'empereur étant arrivé à Kleïsoura, vulgairement appelée Petra, « et y ayant fait quelque séjour, l'envoya après lui avoir donné « des instructions, vers Glabinitza. » Pour lui, il retourna dans la Devol, πρὸς Διάβολιν ἐπανέτρεψεν. *Ibid.*

(4) Conitza, en esclavon, signifie un petit cheval. On croit y voir une allusion aux chevaux de montagne, qu'on élève dans cette contrée. C'est chercher bien loin une étymologie, quand on la trouve dans l'histoire.

bitées par des Mahométans, deux églises, autant de mosquées, la demeure épiscopale et un sérail dans lequel Ali Pacha relègue les femmes auxquelles il accorde une retraite. C'est là ce qui se trouve de remarquable dans cette ville, qui du reste ressemble à toutes celles de la Turquie, pour l'irrégularité de ses maisons et la malpropreté de ses rues étroites et sans alignement. Le magister et le médecin gagé par la commune (dottor condottato), qui furent mes guides bénévoles, n'en jugeaient pas aussi défavorablement. Indépendamment de son ancienneté qu'ils faisaient remonter à Antigone Gonatas, pour prouver qu'elle tenait son nom de ce prince macédonien, ils ne cessaient de me vanter la beauté de son site, qu'ils mettaient au-dessus de celui de toutes les autres villes. Le médecin, Zantiote d'origine, qui avait été alguazil ou côme sur les galères de Saint-Marc, ne partageait pas tout-à-fait cet enthousiasme, il me dit même confidentiellement que l'air de Conitza était extrêmement mal-sain, ses eaux de mauvaise qualité et les Turcs la race la plus méchante du monde, avant qu'Ali Pacha les eût ployés sous son joug. Comme il était assez bon observateur, je recueillis dans ses entretiens, diverses particularités sur les fièvres qui sont périodiques à l'automne et au printemps, sur les limiques ou épidémies que le vent du midi semble exhumer des fanges de l'Aoüs, quand ce fleuve abandonne les terres d'alluvion, pour rentrer dans son lit pendant l'été. Il avait observé depuis quelques années, une complication de fièvres malignes avec les pleurésies, dont la saison est celle des équinoxes, et je pensai

d'après son récit qu'il aurait dû plutôt en attribuer la cause aux saignées répétées qu'il prescrivait à ses malades, pour énrichir un barbier de ses amis, dans les profits duquel il avait un certain dividende. Au reste comme mon iatro sophiste connaissait parfaitement le pays, je le choisis pour mon nomenclateur et mon guide, dans mes reconnaissances.

Le vallon de Conitza dont je venais de parcourir le côté méridional, en suivant la base du mont Lazarès, depuis le Voïdo Mati, jusqu'au pont de la Voïoussa, se présentait à mes regards dans toute son étendue. Je distinguais les courbes de l'Aoüs qui parcourt sa diagonale du sud-est au nord-ouest, jusqu'à l'entrée des gorges du Caramouratades, dans une étendue de quatre lieues. Au penchant des coteaux, je pouvais compter le tchiftlik de Boutché éloigné d'une lieue nord de Conitza. Au-delà je dominais sur un teké de derviches hurleurs, espèce délirante qui croit honorer la divinité par des cris et des contorsions mêlées de danses. Je voyais l'entrée de la rivière Topolissa, dont les sources existent dans le mont Sousnitza, d'où elle coule, à l'orient, au nord et à l'occident pendant cinq lieues, avant de se rendre à la Voïoussa. A cette extrémité du bassin, la chaîne des montagnes qui s'incline par des pentes boisées au couchant, présentait sur un coteau de trois lieues d'embranchement, les hameaux de Koutchouf, Mazi et Stanovo, indiqués sur la carte. Enfin, au penchant des montagnes du Voïdo-Mati, je distinguais le village de ce nom et celui de Skia, dont les maisons entremêlées d'arbres occupent le fond d'un paysage qui est d'un effet d'op-

tique enchanteur, aux approches de coucher du soleil. Dans ce moment, le vallon de Conitza, avec ses montagnes se trouve comme pressé par un horizon extérieur. Les cimes glacées du Mertchika paraissent se joindre aux montagnes d'Areochovitzas (Saracovitzas) et à la chaîne des monts Olichiniens dont les sommets échancrés dominent Passaro. Les masses inférieures des monts Candaviens qui font partie du canton de Caulonias, repoussent vers l'observateur, la ville de Léxovico (1), et la vue pénètre entre les étages des vallées, qni conduisent dans la Macédoine. Enfin au midi, on découvre le pic neigeux du mont Kamila dans le Zagori, qui brille à cause de ses neiges, au-dessus de tous les sommets du Pinde (2).

Au moment ou je jouissais de ce spectacle, l'hiver régnait encore autour du vallon de Conitza, dans lequel je voyais fleurir de toutes parts le lilas et les roses. J'étais placé comme dans ces oasis environnés du deuil de la nature, où les ruisseaax, les arbres et ombrages sont rendus plus beaux par les contrastes qu'ils forment avec la nudité du désert. Ici, ce désert était causé par la monotone blancheur des neiges, qui rendaient ma position plus pittoresque et plus délicieuse. J'entendais les mélodies des rossignols qui entonnaient l'épithalame du printemps et des fleurs, l'air était embaumé, et pendant le séjour que je fis dans

(1) Lexovico, cinq lieues N. O.

(2) J'ai observé, dans un autre voyage, auprès de ce pic, deux vastes glaciers, au bord desquels on trouve le monastère de Stomio, dédié à la Sainte-Vierge.

cette vallée, mes travaux ne furent interrompus par aucuns des orages ordinaires qui s'élèvent dans le Pinde. C'était cependant encore la saison, car nous étions au commencement d'avril, et il n'est par rare de voir alors reparaître par intervalles, des ouragans qui attristent la nature.

Après avoir étudié les environs de Conitza, je travaillai à déterminer sa position relativement avec Janina, rapport que monsieur Gaetan Palma a mal indiqué dans sa carte publiée à Trieste en 1811, qu'il avait cependant ébauchée sous ma direction à Janina. Dans cet ouvrage, l'auteur fixe Conitza quarante-six milles au nord de Janina, et il rejette le cours de l'Aoüs, trente milles au sud et près de vingt milles à l'ouest de cette ville, en lui faisant décrire une vaste sinuosité. Il suffirait de lire mes itinéraires pour voir que la rédaction de matériaux que je lui avais communiqués est altérée. Car il résulte des faits rigoureusement observés, que la distance entre les deux villes en question, mesurée d'après les principes de la projection, est de trente-deux milles et un tiers, déduction faite des détours du chemin parcouru; voilà la première incorrection. La seconde porte sur le gisement de Conitza qui ne doit pas être placé au nord de Janina, mais entre le nord-est et l'est-nord-est de cette ville, vers le soixante-huitième degré de la boussole. Enfin l'Aoüs qu'il rejette fort loin, en lui faisant parcourir une courbe imaginaire, baigne au sortir des rochers du canton de Zagori, la base du mont Himnadi et la partie inférieure de la ville même, d'où il coule au nord-ouest pour entrer dans les dé-

filés de Pyrrhus, maintenant appelés Caramouratades. Il résulte de là, que la situation de Mezzovo est également mal définie, et que l'intérieur de sa carte est entièrement fautif, comme on pourra le voir, d'après celle qui est jointe à mon voyage.

Après avoir régularisé les observations de mes différentes routes depuis le Zagori, je commençai à relever les parties orientales du villaeïti de Conitza. J'allais m'enfoncer dans cette partie du Pinde que George Acropolite appelle les Pyrénées (1), dont la chaîne formait les frontières entre l'ancienne et la nouvelle Épire. Mes dispositions étant prises, je partis en montant à l'orient pendant une demi-lieue, le versant du mont Himnadi, jusqu'à la chapelle de la Sainte-Vierge, auprès de laquelle on trouve des sources abondantes. Ce défilé, quoique voisin de Conitza, était une embuscade dangereuse de voleurs, avant que le visir Ali eût réprimé l'humeur inquiète des peuplades albanaises du canton de Caulonias. Maintenant on y vient à l'affût quand les neiges couvrent les montagnes, pour tuer les ours et les sangliers que la faim attire dans les vallées. De cette position en tournant au nord-est par une tranchée ouverte entre le cirque des montagnes, on arrive à la chapelle de Saint-

---

(1) Συνεσάλευσαν οὖν μέχρι τῶν οἰκείων ὅρων, εἴτ' οὖν τῶν Πυρρηναίων ὀρῶν, ἃ δὴ διορίζει τὴν Παλαιάν τε καὶ Νέαν Ἤπειρον τῆς Ἑλλάδος καὶ ἡμετέρας γῆς. Ils furent repoussés (les Albanais) jusque dans leurs propres limites, ou monts Pyrénées, qui séparent l'ancienne et la nouvelle Épire, de la Grèce, notre pays.

Georg. Acropolit., c. 81.

Nicolas, et trois cent toises plus haut à celle de Saint-Anastase bâtie sous le couvert d'une futaie épaisse de chênes gallifères. Je pus de cette hauteur, dessiner la projection des vallées que j'allais visiter, et calquer l'orographie d'une contrée dépendante du Sangiac de Bérat, qui appartenait probablement autrefois à la Macédoine. J'avais au midi, à la distance d'une lieue, les trois sommets du mont Himnadi dont le plus oriental appelé Hélie, est dominé par celui qui donne son nom à la chaîne couronnée, au couchant par le Konis. Cc dernier pic, presque toujonrs chargé de glaces et de frimas, est garni dans un étage inférieur par des lisières noirâtres de pins, dont la couleur sombre tranche avec force, entre la zône éclatante des neiges et la base rougeâtre de ses rochers qui encaissent la rive droite de l'Aoüs. C'est de ses flancs que les pluies détachent les cristaux de roche, qu'on ramasse en quantité jusqu'aux portes de Conitza.

Après avoir pris ce signalement qui me servit ensuite dans plusieurs occasions, je partis avec mes guides en descendant de la chapelle Saint-Anastase, dans l'est-nord-est pendant trois quarts d'heure, pour arriver au fond du vallon de Piklari. Cette gorge environnée à l'occident par les montagnes de Conitza, est encaissée au nord et à l'est, à la distance de trois lieues, par le prolongement de la chaîne du Sousnitza, qui se déploie en arc. Du point où nous nous trouvions, après avoir dépassé les sources de la Topolissa, dans deux lieues de marche, est-sud-est, j'arrivai à Zelitza village bâti au penchant de la montagne de

Sousnitza, et plus haut je vis Vranista. Je ne crus pas nécessaire de pousser l'exactitude jusqu'à scruter les sources d'une rivière qui parcourt une gorge intermédiaire, en se recourbant au nord, pour se décharger dans le Saranta-Poros, que je vais faire connaître. Mais je me trouvais sur un terrain trop intéressant, pour négliger les grands détails, qui nous serviront à expliquer les marches des armées romaines, contre les derniers rois de Macédoine, et spécialement l'expédition de Quintus-Flaminius, lorsqu'il poursuivit l'armée de Philippe vers le mont Lingon. Que n'ai-je pour animer ma narration, la chaleur de ce personnage historique, et les couleurs de son brillant historien ! Je conduirais le lecteur dans les profondes vallées du Pinde. Ses échos se réveilleraient aux sons de la trompette guerrière, ils rediraient ces temps où le peuple roi, descendu aux rivages de la Grèce, préludait, en asservissant ses provinces, en détruisant ses républiques, aux journées de Dyrrachium et de Pharsale, qui furent le terme de sa gloire et de sa liberté. Mais je n'ai plus à peindre qu'un pays dévasté et sauvage, où le nom même de *Romain* est le type de l'esclavage des Grecs enchaînés, qui l'adoptèrent lorsque Constantin, après avoir renversé l'autel de la victoire, transporta aux rives du Bosphore lès aigles, la pourpre et les honneurs du Capitole, sans pouvoir y naturaliser la fortune de Rome!

Je ne puis dire quel nom portait anciennement la chaîne du grand Zaroux, qui se projette du sud-est au nord-ouest, parallèlement à celle du petit Zaroux, et aux montagnes de Conizta qué je viens d'esquisser.

La vallée comprise entre ces deux branches de l'arrête supérieure du Pinde, peut être calculée à neuf lieues de longueur sur trois lieues de diamètre moyen. Le pic oriental du grand Zaroux, appelé Smolika, est lié par de hauts contreforts au mont Grammos, dénomination que le Pinde prend de ce côté de la Macédoine. Sa distance, mesurée approximativement depuis Conitza, est évaluée à douze lieues entre les points culminants du mont Konis et du Smolika, et à huit heures de marche d'une base à l'autre. Les gens du pays prétendent qu'on découvre du haut de cette dernière croupe, la mer et les terres de Corcyre. Mais je pense que c'est une fable de leur invention; car indépendamment de la projection du mont Mertchika qui ferme l'horizon à l'occident, l'éloignement est trop considérable, pour qu'on puisse apercevoir l'île de Corfou.

Molitza, situé quatre lieues au nord-est de Piklari, Staritchiani une lieue vers le levant d'hiver, et Kerasovo, sont les seuls villages remarquables de la vallée du Saranta-Poros, qui a ses sources au-dessus de ce dernier hameau, dont la distance avec Conitza est évaluée à cinq lieues de pays. A peine sortie des Haliacmonts, car les habitants appellent Ora-Liaka ou Monts-Liaks cette région des montagnes, la rivière coule premièrement au nord pendant deux lieues et demie, puis à l'ouest l'espace de six milles, d'où elle se redresse au nord-ouest, pour se confondre avec l'Aoüs. Toute cette partie des montagnes ainsi que la gorge solitaire du Saranta-Poros, est arrosée par une multitude de sources, qui permettraient d'étendre

la culture, si les bras ne manquaient pas pour les travaux de la campagne. Je ne vis donc des champs cultivés qu'à de grandes distances, et dans une journée de marche, je rencontrai à peine dix personnes sur les différents chemins que je parcourus, pour faire mes recherches. Les paysans fuyaient à l'approche de notre caravane errante, et les Albanais mahométans que nous parvenions à approcher, n'étaient pas d'humeur à me donner les renseignements que je désirais. Ainsi je ne pus découvrir aucunes ruines, dans un pays qui probablement ne posséda jamais des villes considérables, s'il est vrai que cette contrée fut celle des Atintanes, peuplade isolée dans des villages dont la barbarie formait le caractère distinctif (1).

Nous dûmes nous replier sur le village de Kerasovo, pour y passer le moment de la grande chaleur du jour; et comme je faisais diverses questions aux paysans, mes guides ennuyés de ma curiosité, commencèrent à suspecter mes intentions. Ils murmuraient de m'entendre demander les noms des villages, et de me voir tracer des lignes avec une *plume sans encre;* c'était ainsi qu'ils désignaient mon *crayon*. Heureusement que leur chef, qui était un aga de Tebelen, les rassura, tout en me prévenant d'être moins empressé à faire des questions, et de me garder sur-tout *d'écrire le pays*. Après ces avis, qui étaient fort contrariants

(1) Frigida hæc omnis regio, duraque cultu et aspera plaga est : cultorum quoque ingenia terræ similia habet. Ferociores eos et accolæ barbari faciunt : nunc bella exercentes, nunc in pace miscentes ritus suos. LIVIUS, lib. XLV, c. 30.

pour moi, nous convînmes de gagner le bourg de Chioniadez, afin de trouver un gîte pour passer la nuit.

Je perdais à chaque pas que nous faisions dans l'Illyrie, les dernières traces de la civilisation. Depuis notre départ de Conitza, je n'avais plus entendu parler le grec dans aucun village, et je devais communiquer au moyen d'un interprète, qui, au lieu de répondre à mes intentions, ne me causait que des embarras. Cependant l'idée de conquérir quelques connaissances géographiques, m'animait à la vue d'une contrée jusqu'alors interdite aux voyageurs; et après avoir dîné avec nos provisions, je pris la tête de la caravane avec les postillons. Comme ils étaient Grecs, je pouvais lier conversation avec eux, et en obtenir des renseignements qu'il ne m'était plus permis de trouver ailleurs, d'après la promesse que j'avais faite à mon aga; et quelques pièces de monnaie m'eurent bientôt gagné la confiance de ces hommes, qui connaissaient parfaitement le pays.

Nous commençâmes en dirigeant au nord à marcher dans des sentiers scabreux, et à nous élever dans les étages du mont Smolika, qui verse pendant deux lieues, les eaux de ses torrents dans le Saranta-Poros. De là nous entrâmes dans une gorge arrosée par la rivière qui tombe dans la Voïoussa au-dessous de Tcharchof, et au coucher du soleil nous arrivâmes à Chioniadez, éloigné de huit lieues de Conitza. Nous prîmes notre logement dans la maison d'un riche négociant grec, chez lequel je trouvai un valaque qui faisait le commerce de caravane entre l'Albanie et

Bukarest. Comme il était au fait des localités, je rectifiai sous sa dictée la nomenclature des villages, que les guides avaient altérée par leur prononciation, et peut-être, comme je l'ai remarqué souvent, dans l'intention de me tromper.

Nous nous trouvions à-peu-près au tiers de la hauteur du mont Smolika, et dès que le jour parut, je pus relever dans le nord-est, à la distance de cinq lieues, le bourg de San-Marina, colonie valaque de huit cents familles. Les troupeaux remontaient dans ce moment vers ses pâturages, à mesure que la fonte des neiges découvrait les plateaux du mont Grammos, et les marchands se rendaient à la foire qui suit le retour des bergers et des habitants dans leurs demeures d'été. Les personnes aisées se disposaient aussi à partir, pour y passer la belle saison, qui n'offre qu'une suite de fêtes et de panegyris, partagés entre les affaires et les plaisirs calmes, qui font l'occupation et le bonheur des Orientaux (1).

(1) Comme l'ordre de mes reconnaissances ne m'appelait pas dans ce moment du côté de San-Marina, et qu'il intervertirait la disposition de mes topographies, je me contenterai d'indiquer les sites des versants qui appartiennent à la partie occidentale du Pinde. Je placerai en conséquence, trois lieues au N. de San-Marina, Loubisco, colonie valaque, originaire de Moschopolis, composée de soixante-dix familles. Le mont Desnico, qui se rattache par des contreforts boisés à la chaine du Grammos, élève au N. E. ses sommets abondants en pâturages, desquels descend une rivière qui passe à Tournovo, situé une lieue N. O. de Chioniadez. Telle est la limite septentrionale et orientale du canton de Conitza, qui confine de ce côté avec les villaïetis d'Anasélitzas dans la Macédoine, et de Caulonias dans l'Illyrie.



La population peu industrieuse du canton de Conitza se compose de Grecs et d'Albanais répartis dans trente-six villages, dont le nombre des habitants, calculé avec celui du chef-lieu, forme un total de vingt mille individus, parmi lesquels un quart au plus sont mahométants. Le pays produit du blé, du maïs, du lin, du vin; et l'huile, si nécessaire aux chrétiens du rit oriental, s'extrait des noix et des faînes qu'on récolte en grande quantité dans cette contrée trop froide pour y pouvoir planter l'olivier. La chasse offre une ressource particulière aux habitants des montagnes, qui vendent à l'étranger plusieurs balles de peaux de lièvres, de blaireaux et d'ours, que le commerce exporte par le port d'Avlone, dans le royaume de Naples.

Comme les autres villages ne peuvent figurer que dans le tracé topographique de ce canton, lé lecteur qui voudra connaître tous ses sites, pourra consulter la carte sur laquelle il verra figurer Vourbiani, Prisoieni, Isvoro. Vers le district de Greveno, il reconnaîtra Grisbani, Palæo-Seli, ville antique dont le nom ne m'est pas connu; Padez, Armatovo, près des côteaux du mont Lingon, et Bratza, au revers opposé du bassin du Rhedias et de la Macédoine. De ces détails il sera facile de conclure par des conjectures approchant de la démonstration, que le canton de Conitza fut anciennement compris dans cette quatrième partie de la Macédoine appelée Atintanie, que Tite-Live (*) place entre les montagnes de l'Illyrie, le Pinde, et les frontières de l'Épire, qui, suivant toute apparence, furent primitivement déterminées par le cours de l'Aoüs.

(*) Livius, liv. XLV, c. 30, et Cellarius, *Geogr. Antiq.*, lib. II, c. 14, sect. V, p. 188.

CHAPITRE XV.

Canton de Caulonias, regardé comme la Phœbeatie. Contrée des monts Candaviens. Ses limites. Cours de ses eaux. Rivière appelée Desnitza. Sources de l'Apsus. Diverses dénominations de ce fleuve. Veré-Toubas, ou Caverne des tombeaux. Ruines. Etat actuel du pays. Population et mœurs de ses habitants.

Le canton de Caulonias forme, par sa projection, la clef d'une voûte qui sépare les versants de l'Épire de ceux de l'Illyrie macédonienne, en divisant les eaux que ses montagnes envoient à l'Aoüs et à l'Apsus. Je suis porté à croire que cette partie de la Grèce, successivement appelée Candavie et Devol, porta, dès une haute antiquité, le nom qu'elle conserve encore de nos jours. Mon opinion se fonde sur une médaille, qu'on trouve fréquemment dans cette contrée, et que Riga a mal interprétée dans son Atlas informe de la Grèce (1). Cette nouveauté numismatique pour l'Épire pouvait conduire l'auteur à dé-

(1) Cette médaille, portant un cerf à gauche, et à l'exergue un guerrier nu, décochant une flèche avec l'inscription des Cauloniates ΚΑΥΛΩΝΙΑΤΩΝ, peut être revendiquée par la ville de Caulonia en Italie, qui fut détruite par Pyrrhus. Mais les médailles homonymes, qu'on trouve dans le canton de Caulonias, sont si nombreuses, qu'on croira difficilement qu'elles aient été apportées d'outre-mer, dans ce seul canton de l'Épire, où l'on en trouve encore souvent.



couvrir le canton de Caulonias, dont j'ai fourni le nom à M. Palma pour sa carte, dans laquelle il figure. Mais au lieu de suivre une trace nouvelle, Riga l'attribue aux Avloniates; et la chose est d'autant plus surprenante, qu'écrivant et sachant parfaitement les langues grecques ancienne et moderne, il ne pouvait pas ignorer que ΚΑΥΛΩΝΙΑΤΩΝ et ΑΥΛΩΝΙΑΤΩΝ, Cauloniates et Avloniates, n'étaient pas le nom d'une même ville, ni d'un même peuple. Il devait pareillement se rappeler que, par la perte de la majeure partie du septième livre de la géographie de Strabon, nous sommes privés de renseignements sur l'Illyrie grecque et la Macédoine, et de la nomenclature de plusieurs peuplades de l'Épire. En consultant l'histoire, il n'était pas moins évident que ce pays, dévasté par les Romains et par tous les barbares auxquels il fut en proie, avait perdu sa physionomie native, avant l'invasion même de Paul Emile, puisque dès ce temps, les Dolopes et plusieurs autres nations avaient disparu des cantons qu'elles occupaient dans les siècles homériques. Mais le géographe thessalien, plutôt homme d'esprit que savant, à l'exemple de Meletius, son devancier, avait bâti des systêmes capables, s'ils eussent été mieux combinés, d'arrêter la curiosité des voyageurs, en faisant croire que la Grèce et l'Épire étaient connues par son travail. Le savant d'Anville et le géographe d'Anacharsis avaient agi d'une manière bien différente, lorsque le premier, à l'exemple de Paulmier, faisait des vœux pour voir un jour paraître une description de l'Epire, et quand celui-ci, agissant avec une sage

réserve dans la publication de ses cartes, attendait des travaux exécutés sur les lieux, pour voir renaître une contrée qui semblait, par le manque des documents anciens, perdue pour la géographie. Car quels renseignements trouvait-on dans les auteurs, si ce n'est quelques dénominations de villes et de provinces, qu'on savait, de leur temps, classer et mettre à leur place. Mais ce qui achevait sur-tout de porter la confusion dans cette partie de la science, venait des documents erronés, puisés dans les écrivains de la Byzantine, dont les auteurs avaient mal calqué, sur les antiques dénominations, des équivalents empruntés des barbares, qui ont changé jusqu'aux noms historiques de la Macédoine et de l'Illyrie.

Après avoir examiné avec attention ce qu'on sait sur la moyenne Albanie, et d'après la connaissance des localités, je pense que le canton de Caulonias, fut occupé par une de ces nations illyriennes dont Pline avait sans doute oublié le nom (1), comme ceux de plusieurs villes qu'il semble condamner à l'oubli. Le territoire de cette peuplade, qui fut peut-être primitivement celle des Phœbéates, se trouvait resserré entre la Dassarétie, la Macédoine proprement dite et l'Atintanie. Dans sa démarcation moderne, ce même enclave qui a pris le nom de Caulonias, s'il

(1) Après avoir énuméré vingt-cinq villes ou nations illyriennes, Pline ajoute : Præterea multorum Græciæ oppidorum deficiens memoria nec non et civitatum validarum.

Hist., lib. III, c. 22.

ne l'a pas, comme je le crois, toujours porté (1), confine au nord avec le villaïéti de Gheortcha, au nord-ouest avec celui de Tomoritza, et à l'ouest avec la Desnitza. Enfin dans les autres parties de l'horizon, en remontant jusqu'au nord-est, il est entouré par les cantons de Preméti, de Conitza, d'Anasélitzas et de Devol, qui est traversé par les montagnes dans lesquelles l'Apsus prend ses sources. Ainsi, on peut regarder le territoire de Caulonias comme le centre de l'Illyrie méridionale, et son emplacement, comme faisant partie ou étant très-voisin de la Phœbéatie des Dassarets.

Dès mon arrivée dans l'Épire, j'avais formé le projet de me rendre à Ochrida en parcourant la chaîne du Pinde, du midi au nord, et j'avais constamment éprouvé des difficultés de la part d'Ali Pacha, qui sous des prétextes spécieux, avait jusqu'alors traversé mes projets. Les Français occupaient les provinces illyriennes, il croyait que je voulais reconnaître le pays, pour leur enseigner le chemin de l'Épire; il était inquiet, et je lui devais des égards. Cependant comme j'avais lié connaissance avec la plupart des beys

(1) Car c'est peut-être la partie montueuse de l'Illyrie que Ptolémée appelle *Canaluii montes*, *Europ.*, tab. X. Cantacuzene fait mention des Albanais de Coloneïas, qui vinrent saluer l'empereur (lorsqu'il se trouvait à Ochrida), avec leurs voisins, les nomades de la Devol. Ὀκτὼ δὲ ἡμέραις τῇ Ἀχρίδα ἐνδιατρίψαντα βασιλέα, οἵ τε τὰς Δεαβόλεις νεμόμενοι Ἀλβανοὶ νομάδες, καὶ οἱ τὰς Κολωνείας πρόσεκύνησαν ἐλθόντες.

CANTACUZ., *Hist.*, lib. I, c. 55.

de la Moyenne Albanie, je crus pouvoir profiter de la circonstance qui m'avait conduit à Podez, pour tâcher au moins de visiter le canton de Caulonias. Je savais que j'allais pénétrer chez une peuplade entière de Schypetars à demi-sauvages, mais l'aventure vue de près, ne me paraissait pas aussi dangereuse, qu'on me l'avait représentée. J'avais parlé à des personnes que je connaissais à Costretzi, à mes guides et aux gens de mon escorte, je leur avais persuadé que nous serions bien accueillis; et quelques largesses mêlées à des espérances, les décidèrent à me suivre.

Nous partîmes en conséquence de Podez, et au bout d'une heure et demie de marche, par un sentier difficile, nous entrâmes sur les terres de Caulonias, par la vallée de Barmachi. Le bourg dont elle émprunte son nom, habité par trois cents familles albanaises, chrétiennes et mahométanes, également indépendantes et barbares, est situé sur la route commerciale que tiennent les marchands qui se rendent de Janina à Ochrida; et c'est ordinairement là, leur troisième station (1).

A travers cette vallée qui se dessine ouest-nord-ouest l'espace de seize milles, coule la Levkaritza, rivière tributaire de l'Aoüs, qui prend sa source trois lieues et demie à l'est, dans le mont Barcetesios,

---

(1) Les journées de marche en caravane de cette route sont cotées par les agoïatis, savoir : à huit heures de chemin, depuis Janina jusqu'à Ravenia; à sept heures trois quarts de ce village à Lexovico, et à cinq et demie de Lexovico à Barmachi.



dont le nom, tel qu'on le prononce maintenant, est cité par Ptolémée (1). Cinq villages, qui sont Cratchova, Scorovati, Béjani et Boutca, renferment la population de cette gorge sur laquelle je reviendrai, en ratachant les topographies isolées, que je trace rapidement, à la description de la vallée de l'Aoüs.

Tout semblait justifier mon entreprise, lorsqu'après avoir franchi la chaîne du mont Barcetesios qui se déploie à la distance d'une lieue au nord, nous arrivâmes dans une seconde vallée que les Schypetars appellent Eriboé et les Grecs Ribas. A peu de distance de notre route, je reconnus les ruines d'une enceinte cyclopéenne qui rappelle le souvenir d'Eribée, ville placée par Ptolémée dans le pays des Parthéniens, chose douteuse, quant à cette peuplade que plusieurs géographes fixent au voisinage de l'Adriatique, entre l'Apsus et le Genussus. On me dit que l'Eribée qui coulait devant nous, prend son origine au-dessus d'un bourg appelé Apano-tasch par les Grecs, et *Sipre mail* (montagne d'en haut), dans la langue schype, d'où elle coule après avoir reçu la rivière de Staria, sous le nom de Desnitza, jusqu'au pont de Cleïsoura près duquel elle se décharge dans l'Aoüs. On estime à douze lieues de pays, la distance entre Apano-tasch et Prémiti que je ferai connaître dans les chapitres suivants, et à vingt milles en droite ligne, le rapport de position avec Lexovico.

Sans oser porter mes pas hors de la route ordinaire fréquentée des voyageurs, pour faire des recherches

(1) *Voyez* Tables de Ptolémée, *Europa* X.

dans un pays, où la moindre tentative indiscrète pouvait m'attirer des affaires fâcheuses, nous nous hâtâmes de traverser la Desnitza ; et à une lieue de ses bords, nous arrivâmes dans le voisinage de Staria. Mes guides, pour nous dérober à la curiosité publique, prirent le parti de s'arrêter à un caravanserail bâti dans la plaine. Staria que je pouvais voir, sans oser m'y présenter à cause de mon habillement européen qui n'aurait pas manqué d'éveiller l'attention, est situé au centre d'une vallée baignée par l'Apsus que les indigènes appellent *Ergent* ou *Argent* (1). Ce fleuve, qui descend des monts Candaviens ou Cauloniens, éloignés de deux lieues, passe au bout de trois milles de cours au dessous de Helmas, village bâti à sa rive droite, et se confond une lieue plus bas avec l'Ossouni qui a ses sources cinq lieues au nord-est dans le mont Slobokëé, sommet dominant de la chaîne des montagnes du Diable ou Devols. Ces deux rivières réunies dans un même canal et grossies d'une multitude de ruisseaux, coulent ensuite à travers le canton de Tomoritza, où l'on connaît encore la forteresse de Myli, dans laquelle Cantacuzène assiégea les Français, ou plutôt les Normands qu'il qualifie de Celtes. (2) Au sortir du canton de To-

---

(1) Alexias, lib. XIII, p. 391. Le traducteur rend le mot χαρσανὴ par celui de Charsanès, et les Grecs appellent encore le même fleuve *Chargéni*. C'est le même que l'Apsus ou Argent.

(2) En parlant d'un second combat livré sur les bords du fleuve, le même écrivain dit : τρέπει τοὺς Κελτοὺς κατὰ κράτος, etc. *Ibid.*



moritza. L'Apsus (auquel je rends son nom ancien pour être mieux entendu), dirige son cours vers Berat dont il traverse la ville basse, et grossi par une rivière venant de Moschopolis, il parcourt le Musaché, sous les noms de Beratino et de Cauloni jusqu'à l'Adriatique, dans laquelle il se jette, cinq lieues au nord des ruines d'Apollonie.

J'avais observé que pendant leur dîner, mes guides et les gens de mon escorte avaient tenu la conversation en schype; et au moment de nous remettre en route, ils me déclarèrent le résultat de leur conciliabule, qui fut de ne pas vouloir pousser plus avant. Ils me représentèrent les dangers que nous avions courus, et ceux auxquels nous allions être exposés par l'inquiétude que ma présence ne manquerait pas de causer aux montagnards de cette contrée inhospitalière. Je dus donc céder et renoncer à parcourir une vallée dans laquelle j'avais pénétré avec peine, sans pouvoir visiter les catacombes et les ruines qui m'avaient fait supporter tant de fatigues, pour y arriver. Il fallut ainsi me contenter de quelques renseignements, qui furent peu propres à me consoler d'avoir perdu pour toujours, l'occasion de compléter mes recherches, dans une des parties les plus inconnues de l'Illyrie grecque.

Veré-Toubas ou la Caverne des tombeaux, se trouve suivant ce qu'on me dit, deux lieues à l'orient de Staria, près d'un bourg appelé Codras. Là, non loin d'une ville ruinée qui fut probablement Codrium (1),

---

(1) Codrium. Tit.-Liv., lib. XXXI, chap. 27.

dont Tite-Live fait mention, on voit une caverne remplie, dit-on, de cellules et de sarcophages taillés dans le roc, à l'entrée de laquelle sont sculptés deux lions de grandeur colossale. Ces renseignements, qu'il ne m'a jamais été possible de vérifier, étaient plus capables d'enflammer ma curiosité que de la calmer; cependant je dus rétrograder. J'avais devant moi la gorge qui conduit par Zavagliani, Radovitchica et Fracheri, à la ville de Premiti. Mais comme mes bagages étaient restés à Conitza, je dus rentrer par Verbiani dans la vallée de Saranta-Poros et revenir après sept jours de recherches pénibles, au lieu d'où j'étais parti.

Quoique embarassé et circonvenu dans cette tournée, je recueillis cependant assez de renseignements, pour savoir que de Staria à Ghéortcha on compte six lieues et demie, quatre de cette ville à Podgorié, trois heures de ce village à Starova, et en tout dix-huit lieues depuis la vallée de Staria jusqu'à la ville d'Ochrida. Je donne ici ces distances comme un signal de projection, auquel je rattacherai un itinéraire entre Castoria et le lac Lychnidus, quand je décrirai la Macédoine Cisaxienne qui fera partie de ce voyage.

La population du canton de Caulonias évaluée à six mille quatre cents individus chrétiens et mahométans, est répartie dans vingt villages, dont les plus considérables sont indiqués sur la carte. Quoique Turcs et chrétiens, les Albanais de cette contrée, également libres et anarchiques, ne paient ni capitation, ni tributs. Soumis au pacha de Berat,

ils le reconnaissent pour leur chef, autant que son autorité ne se fait pas sentir jusques dans leurs montagnes; et leur bravoure, leur pauvreté, les ont jusqu'à ce jour, sauvés de l'asservissement général de l'Albanie. Cependant ils craignent Ali pacha, ses ordres sont respectés parmi eux, parce qu'ils savent combien sa colère est puissante; et depuis qu'il a réuni Berat à ses domaines, il n'est pas douteux, si son intérêt l'exigeait, qu'ils seraient sans doute bientôt soumis. Mais des vues particulières l'engagent à ménager les Cauloniates; ils sont pour lui une réserve de voleurs toujours à ses ordres, dont il fait sortir des bandes pour troubler la Romélie, quand il veut en éloigner les gouverneurs nommés par le Grand-Seigneur. Ainsi il est probable que les monts Candaviens resteront ce qu'ils furent toujours, c'est-à-dire la pépinière d'une race de brigands portés à vendre leurs services aux chefs assez puissants pour les soudoyer. Il résulte pourtant de l'état actuel des choses, qu'un voyageur protégé par le visir Ali, pourrait sans danger visiter les monts Barcetésiens, la Devol, les sources de l'Apsus et la caverne des tombeaux. Par ses recherches, il reculerait les bornes d'un horizon nouveau pour la géographie; car il existe encore dans cette région, dix lieues de pays à exploiter, dans lequel on ferait une ample moisson, sur-tout dans la botanique et dans la minéralogie, si j'en peux juger par quelques inductions d'un favorable augure.

La position de Caulonias, pour un pacha, maître de l'Épire, tel qu'Ali, est de la plus haute importance, à cause de ses rapports avec Monastir, capitale et chef-

lieu de la résidence du gouverneur de la Macédoine, ou Romili-Valessi. C'est aussi le point central des communications entre Janina, Ochrida et les Dibres. Quand les neiges ferment en hiver le défilé du Mezzovo, ces gorges peu élevées, sont alors le chemin des courriers destinés pour Constantinople; et comme elles sont moins surveillées que les autres, c'était par là, dans mes jours de détresse, que je pouvais communiquer avec l'ambassade de France et la Bosnie. Elles étaient naguères encore la route commerciale de la Haute-Albanie, lorsque Moschopolis florissait. Si le débordement des rivières arrêtait les marchands, ils pouvaient au sortir de Lexovico suivre la route du Tomoros, et la correspondance n'éprouvait que peu ou point de retards.

Le territoire de Caulonias est un sol argileux, que le soleil durcit et gerce promptement, quand les pluies ne se succèdent pas, jusqu'à ce que les moissons soient assez hautes pour conserver la fraîcheur de la terre. Il en résulte souvent que le maïs ne peut se développer, et en général que les paysans comptant peu sur les ressources d'un terrain ingrat, tournent leurs vues et leurs espérances d'un autre côté. Les Mahométans, pour acquérir des biens que leur refuse leur pays, vont en conséquence servir à l'étranger; les Chrétiens s'adonnent aux soins des troupeaux, et tous, par leur industrie, cherchent une compensation capable de les élever au niveau des besoins auxquels la nature de leur territoire natal ne peut suffire. Ainsi tous les hommes sont pasteurs ou soldats, et la culture incertaine des terres est abandonnée aux femmes.

Cependant la providence a placé à la portée des habitants des ressources qui seraient suffisantes à un peuple doué de mœurs moins sauvages. Les châtaigniers, les chênes aux glands doux pourraient fournir aux besoins d'une population beaucoup plus nombreuse; mais le goût du brigandage des Cauloniates et la facilité qu'ils trouvent à s'enrichir par le métier des armes, leur fait négliger ces productions. A peine daignent-ils recueillir les fruits des noisetiers qui couvrent leurs vallées; ils n'ont pas encore essayé de naturaliser la vigne sur leurs coteaux; et le coignassier, qui leur donne les plus beaux fruits connus de cette espèce, ne leur a pu suggérer l'idée de planter chez eux des pommiers et des poiriers, qui multiplieraient leurs jouissances, et les productions nécessaires à leurs besoins. Ils voient avec indifférence les belles forêts de chênes, de hêtres et de micocouliers, qui décorent leurs montagnes. Ils ne pensent pas à extraire le goudron des arbres résineux qui s'élèvent dans la zone des neiges, et ils vivent au jour le jour, au milieu des bandes d'ours, de loups et de bêtes fauves, qui désolent leurs troupeaux. Ils ne les repoussent même que comme des voisins incommodes, sans penser à en diminuer le nombre. Une telle indifférence ne tient cependant pas à l'apathie commune aux Orientaux; car le Cauloniate vif, impétueux, est toute vie, toute énergie, et ne craint rien tant que le repos. Mais comme la providence n'a pas greffé les arbres, ils croient devoir se contenter des fruits que leur donnent les sauvageons. Ils trouveraient leurs mornes déserts, s'il n'y avait plus de bêtes féroces;

et parce qu'il y avait des ours et des loups du temps de leurs ancêtres, la race doit en être aussi durable que celle des hommes. Dieu veut que tous les êtres vivent, me disait un de ces montagnards, sans cela pourquoi aurait-il créé tant d'espèces? Nous nous défendons lorsqu'elles nous déclarent la guerre. Et quand je leur représentais les pertes que ces animaux leur causaient? il faut souffrir, répondaient-ils, ce que Dieu a permis; nos pères ont vécu comme nous, et ne rien faire que ce qu'ils ont fait, voilà notre maxime. Comme eux, *nos braves* vont servir en Égypte ou dans les régences barbaresques; et ceux que le ciel protège, reviennent finir leurs jours dans nos montagnes. Notre intérêt est de rester tels que nous sommes, pour conserver la liberté, qui est notre plus cher apanage.

CHAPITRE XVI.

Description de la vallée du Caramouratadez, anciennement appelée Sésaratès, et défilés de Pyrrhus. Potamographie de l'Aoüs, jusqu'au pont de Petrani. Apostasie simultanée des Schypetars de ce canton.

Les anciens ne nous ont laissé que des notions vagues, sur la direction de l'Aoüs. Scylax, Polybe, Plutarque, Ptolémée, Tive-Live et Pline, dont je pourrais citer les passages, s'accordent à-peu-près, par rapport aux sources de ce fleuve; mais tous passent sous silence le développement de son cours, sans

indiquer ses affluents, ni les contrées qu'il traverse. Plutarque se contente de dire, que « l'Aoüs égal en « volume et en rapidité au Pénée, coule dans une « vallée profonde encaissée par de hautes monta- « gnes (1). » Tite-Live plus concis encore, ne le nomme que pour indiquer sur ses rives la position des monts Asna et Ærope, qui bordent la partie la plus étroite à la vérité, mais la moins étendue de ses gorges dans lesquelles je vais guider le lecteur. Ainsi nous n'avons que des fragments de la description de l'Aoüs, et sa direction, comme il sera facile d'en juger par ce que je dirai, n'était guères mieux tracée à travers le Nympheum et les terres des Bullides, jusqu'à son embouchure dans l'Adriatique, au midi d'Apollonie. Ce n'est donc plus par des rapprochements historiques, que ma narration va se soutenir, mais en consignant mes observations particulieres, sur les vallées que d'Anville avait entrevues avec l'œil du génie, et qu'il désigne sous la dénomination générique des défilés de Pyrrhus.

Après une nuit orageuse, commençait à briller un jour serein, lorsque je partis de Conitza, pour visiter la partie septentrionale de l'Épire. Nous traversâmes le cours fangeux de la Topolissa, et dans une heure de marche nous passâmes au-dessous de Koutchouf. A une lieue et demie au-delà vers l'occident, nous lais-

(1) Ὀρων δὲ μεγάλων καὶ ὑψηλῶν ἑκατέρωθεν εἰς μίαν φάραγγα μεγίστην καὶ βαθεῖαν συμφερομένων, διεκπίπτων ὁ Ἀῶος καὶ σχῆμα καὶ τάχος ἐξομοιοῦντος πρὸς τὸν Πηνειόν.

Plutarch., *In Flamin.*

sâmes à droite le village de Mazi. Comme nous avions peu de chemin à faire, pour gagner le gîte où nous nous proposions de terminer la journée, mes guides demandèrent à s'arrêter, sous l'ombrage d'un groupe de chênes, qui environnent une chapelle dédiée à la vierge, et j'y consentis. J'avais au nord, le village de Sanovo, que j'ai précédemment indiqué, et une demi-lieue à l'ouest, la butte et le monastère du prophète Élie, qui est desservi par deux caloyers. Autour de nous, le silence d'une campagne agreste et inculte, n'était interrompu que par le chant monotone des cigales. Je visitai en vain, les murs, l'enceinte, et la chapelle de la vierge, pour y découvrir quelques traces d'antiquités. Je parcourus avec aussi peu de succès la rive du fleuve, les coteaux voisins, sur lesquels je dus me contenter de recueillir quelques plantes vulgaires. Nous n'étions plus dans le pays classique, où le voyageur trouve presque à chaque pas, un nouvel aliment qui le soutient dans ses travaux.

Après m'être orienté sur la boussole, et avoir calculé autant qu'il m'était possible sa déclinaison, nous reprîmes notre route, en cotoyant l'Aoüs, jusqu'auprès d'un pont en pierre de quatre arches, placé au-dessous de son confluent avec le Voïdo-Mati. Je remarquai à sa rive gauche trois cascades qui font tourner plusieurs moulins, et en dirigeant au nord, nous entrâmes dans les Stena, où nous marchâmes pendant un mille, pour arriver au village de Melisso-Petra.

Le canton que les Grecs appellent Sesaratès et les Albanais Caramouratadez, est séparé par le hameau où nous nous trouvions, du territoire de Conitza. J'avais

un mille à l'occident de l'autre côté du fleuve, Ostanitza, et les ruines de Pogoniani, ville restaurée, dit-on, par Jean Paléologue sur l'emplacement d'Appon, qui faisait partie du Second Thème de la vieille Epire (1). Enfin à peu de distance de notre position, je voyais une chapelle dédiée à saint Anastase, et une tour servant de poste aux dervendgis, préposés à la garde du défilé.

Deux milles au nord de Melisso-Petra, en poursuivant notre route sur la berge du fleuve, nous trouvâmes un aquéduc, qui distribue des eaux à plusieurs moulins; et presque aussitôt nous vîmes le pont de l'Aoüs, sur lequel passe le chemin de Janina, qui conduit dans la haute Albanie. Nous étions un peu au-dessus du confluent du Saranta-poros, et nous dûmes le remonter par sa rive gauche, pour prendre un pont au-delà duquel se croisent les sentiers qui conduisent par Lexovico et le canton de Caulonias à Ochrida, et en descendant les défilés de Pyrrhus, dans le Musaché ou Taulantie. Les ponts rapprochés qu'on trouve sur l'Aoüs et ses affluents, tels que ceux du Voïdo-Mati et de Conitza, indiquent le tracé des communications qui existaient anciennement entre Janina, l'Atintanie, et l'évêché de Greveno en Macédoine. Celui qu'on voit près de la butte du prophète Élie, établissait les rapports avec le canton de Pogo-

(1) Constant. Porphyrogen., *De Adm. Imper.*, them. II, lib. 12; Martin Crusius, lib. IV, p. 337; Thomas Smith, *In notitiâ patriarchatus Constantinopolis;* placent à tort le diocèse de Pogoniani dans la Macédoine, près de Thessalonique. Le dernier de ses évêques connus est Euthyme, qui vivait en 1721. OR. CHRISTIANUS.

niani; enfin le rapprochement de tant de ponts qui se succèdent à peu de distance les uns des autres, prouve à défaut de l'histoire, que cette partie de l'Épire dut être très-peuplée, et le centre d'un passage considérable. Pendant qu'on attendait nos bagages, je remontai la rive droite du Saranta-Poros, afin de rallier quelques points de reconnaissance pris en sens inverse, dans ma marche rétrograde de Caulonias sur Conitza. Je fus assez heureux pour apercevoir du haut d'un coteau, les villages de Saranta-Poros et de Coutchiki (1), ainsi que le cours de la rivière de Lexovico qui les sépare.

Ne pouvant rien découvrir au-delà de cet horizon, je revins au lieu où mes gens m'attendaient, auprès d'une tour de Dervendgis, qui étaient alors les fermiers d'un tchiftik d'Ali pacha, situé à peu de distance. De cette position, je relevai sur le penchant des montagnes qui prennent à cette hauteur le nom de Mertchica, le village grec de Dipalitza. Son territoire borné au nord par un large torrent, forme la démarcation entre le canton de Pogoniani et celui de Caramouratadez. La partie supérieure des montagnes est couverte de sapins, dominés par des pics chargés de neiges, qu'on aperçoit de Janina et de toutes les parties de la Basse-Épire.

---

(1) Le premier de ces villages est situé trois quarts de lieue E. N. E., et le second, une demi-lieue au-delà dans le même air de vent. Auprès de celui-ci, on trouve des eaux thermales sulfureuses, qui sont regardées comme salutaires dans plusieurs maladies.

La première bourgade située à la rive gauche de la Voïoussa, dans le territoire du Caramouratadez, est Mézareth ou Sésareth, qui a peut-être remplacé l'ancienne Sésaréthie (1). Vis-à-vis, sur le chemin que nous tenions, nous traversâmes Glina, village dont les champs sont fertilisés par des sources coulantes. Une demi-lieue plus loin, nous passâmes à Pérati, et sur le flanc des montagnes opposées, je relevai Avoritchiani, ville de cent familles albanaises mahométanes, dominée par le hameau de Vla, qui n'a pour habitants que des bergers. La largeur de la Voïoussa qui coule à plein canal, occupe le diamètre entier de la vallée. Nous marchions à une grande hauteur, sur un trottoir formé par les montagnes, qui est en hiver exposé à la chûte des avalanches, dont les éboulements arrêtent par fois le cours du fleuve et la marche des caravanes.

A une demi-lieue de Pérati, nous passâmes au-dessous du bourg de Séran qui envoie un ruisseau limpide à l'Aoüs. En regard, sur le Mertchica, je voyais Biovicha, village mixte habité par des Turcs et des chrétiens, qui est groupé sur deux buttes qu'un ravin profond sépare, sans pouvoir arrêter le cours des vengeances de deux peuplades qu'un égal fanatisme a rendues irréconciliables.

Nous nous arrêtâmes en vue de Séran, auprès d'une source qui s'épanche dans l'Aoüs, par une cas-

---

(1) ΣΕΣΑΡΗΘΟΣ. Steph. Byz. Ses habitants, qui étaient appelés Sesarethiniens, sont les mêmes *que la Chronique* de Janina nomme Mazarachiens. *Voyez* chap. XI, p. 114 de ce voyage.

cade de quarante pieds. Delà, nous mîmes une demi-heure, pour descendre à la rivière de Tcharchof, qui prend ses sources dans les glaciers du mont Chomi, près de Lexovico, trois lieues et demie environ à l'orient. Nous n'étions qu'à trois cent toises de son confluent avec l'Aoüs, lorsque nous la passâmes sur un pont en pierre. Nous prîmes immédiatement un sentier tracé en spirale à l'est sur le flanc des montagnes, que nous gravîmes avec de grandes fatigues, pendant trois-quarts d'heure. A cette distance en rabattant au nord, nous atteignîmes le plateau de Tcharchof, d'où je découvris le mont Panesti, le pic de Kamila, le Smolica et les escarpements des montagnes de Caulonias.

Le village où nous mîmes pied à terre, fut en alarmes en nous voyant paraître, et après avoir longuement négocié, il fallut agir d'autorité pour nous loger chez le codja-bachi qui était un papas à mine rébarbative et armé de toutes pièces. D'abord il contesta l'authenticité du boïourdi du visir, qu'il retourna en cent façons, en criant à tue-tête, à la violence. Comme la populace ameutée par ses vociférations, commençait à nous lancer des pierres, on fut obligé d'user de représailles, en éloignant à coups de fouet les plus téméraires. Après ce début, tout s'étant arrangé, nous fûmes agréés et aussi bien traités que nous pouvions l'être dans un pareil pays.

Les environs de Tcharchof quoique plantés de vignobles, sont à cause de leur élévation, couverts de neige pendant l'hiver. Le papas qui s'humanisa au point d'accepter notre souper, nous raconta que dans

cette saison le pays était désolé par les loups et par les ours qui se glissaient jusques dans les maisons. Un de ces animaux avait même forcé la porte de l'église, et on l'y avait trouvé mangeant les pains de la liturgie (1), sans oser le tuer, dans la crainte de profaner le lieu saint. Mais en revanche il l'avait, disait-il excommunié, et il devait, par suite de l'anathême, mourir dans l'année. Cette histoire que j'écoutai avec la confiance qu'elle méritait, me valut plusieurs autres contes qui m'endormirent, et j'appris le lendemain que notre hôte s'était si bien réconcilié avec mes gens, qu'il avait passé une bonne partie de la nuit, à boire et à chanter avec eux.

Au lever du soleil, nous étions à cheval et nous quittâmes Tcharchof en faisant route au nord. Je reconnus les montagnes de Lexovico, qui me restait trois lieues environ à l'est, et après avoir traversé des champs labourés, des torrents, des bois taillis, pendant une lieue, nous arrivâmes au village ruiné de Marchéki. Les maisons incendiées et à demi renversées, étaient encore entourées de jardins remplis

(1) Les papas déposent sur une table auprès de l'autel, les pains que les fidèles leur donnent pour dire des messes, et ils ne sont dans l'usage de les manger qu'après en avoir détaché la parcelle destinée à la consécration. Comme ils n'officient pas tous les jours, il arrive souvent qu'il y a accumulation. Quant à l'excommunication de l'ours, elle n'a rien que de naturel, dans un pays où l'on est encore dans l'usage de lancer l'anathême contre les sauterelles et les limaçons, ainsi que de faire des exorcismes contre la grêle; choses que j'ai vu pratiquer très-sérieusement.

d'arbres fruitiers. Une fontaine coulait au milieu du bazard désert, et ses eaux fuyaient dans un canal couvert de plantes parasites. Les oiseaux chantaient, mais ce n'était plus pour l'homme qui avait disparu de ces bocages, et leurs voix paraissent plaintives. A quelque distance, nous traversâmes le cimetière, où la prière des morts n'est plus récitée au déclin du jour, et au-delà nous guéâmes une petite rivière ombragée de saules pleureurs.

Au penchant du Mertchika, dans la région des villages qui sont bâtis presque tous à la même hauteur, je voyais Gépa qui envoie de ses sommets une rivière torrentueuse à la Voïoussa. A cette distance le vallon au fond duquel nous marchions, au milieu des champs couverts de blés, de lins et de pâturages remplis de trèfle, peut avoir trois milles de diamètre, entre les bases des chaînes parallèles. Au bout d'un mille nous passâmes un ruisseau limpide qui termine cette fertile campagne, et une demi-lieue plus loin, nous laissâmes à droite sur la montagne, le village turc de Stoïani. Le fleuve reçoit à cette distance une rivière que les pluies gonflent souvent au point d'obliger les voyageurs à faire un long détour par les montagnes, pour la passer vers ses sources. Je laissais de cette position un mille en arrière dans la chaîne de gauche, Dratchova qui fournit un torrent au fleuve et une lieue au nord sur la même ligne, le tchiftlik de Caracanicoli, qui passe pour avoir les meilleures eaux de ce canton.

Sur la droite, à une demi-lieue de Stoïani, nous vîmes le tchiftlik d'Élia, et un mille et demi plus loin, le bourg de Fourca, (la Fourche) dont le nom indique

l'endroit où se bifurquent avec le chemin de la Basse-Épire, la route des tables de Peuttinger, qui coupe les montagnes et la vallée de Saranta poros, pour entrer par l'évêché de Greveno dans la Macédoine. Comme je n'avais point alors visité ces provinces situées au-delà du Pinde, et ne sachant pas qu'il se trouvait des restes d'antiquités à Fourca, je crus inutile d'y monter. Mais il résulte des renseignements que j'ai recueillis depuis, qu'en cela je commis une faute, qu'il ne m'a jamais été possible de réparer. Les habitants de Fourca et ceux des villages voisins, m'auraient accueilli avec d'autant plus d'égards, qu'ils étaient alors les pourvoyeurs des bœufs qu'ils vendaient à nos fournisseurs pour le service de la garnison française de Corfou. Je pense que Fourca est le lieu que les géographes appellent le camp de Pyrrhus, où les romains établirent une de leurs stations militaires, lorsqu'ils eurent réduit l'Épire et la Macédoine en provinces tributaires de l'Empire.

Au-delà d'une rivière qui s'ouvre un passage à-travers les montagnes de Fourca, j'eus en vue un quart de lieue au nord, le village de Toronico ; et à une lieue plus loin en plaine, nous nous arrêtâmes au bord de la rivière d'Ardès, qu'on passe sur un pont en pierre. Le chef de mon escorte fut interpellé par un émir armé de pied en cap et monté sur un cheval enharnaché, qui dans cet équipage gardait ses moutons. Ce noble pasteur lui demanda quel était l'*infidèle* qui voyageait si bien escorté, s'il venait pour explorer le pays ; et comme on lui imposa silence, il s'éloigna en crachant et en murmurant certaines paroles

qui me parurent insultantes. J'appris que ce grave personnage était un gentilhomme albanais, bey ou baron de qualité, et que ses pareils étaient dans l'usage de mener paître leurs troupeaux, montés et équipés comme des paladins, sans quoi, me dit ingénuement un de mes guides, ils croiraient *déroger*. Au-dessous du village d'Ardes, je remarquai un bois qui enveloppe une chapelle dédiée à saint George et à trois quarts de lieue de là, nous arrivâmes au-dessous d'un village turc appelé Monastir. En poursuivant notre route, une demi-lieue plus bas, nous vîmes Venetzi et sa rivière, à un mille et demi nord Luscinia; et à peu de distance à l'ouest, nous arrivâmes à un pont en pierre de trois arches, sur lequel on traverse la Voïoussa, un peu au-dessus de son confluent avec la rivière Levkaritza (1).

La partie de la vallée que je viens de décrire, ne posséda suivant toute apparence que des postes ou stations militaires destinés à protéger la marche des armées. Antérieurement à la conquête par les Romains, les habitants vivaient dans des bourgs et dans des villages, adonnés sans doute à l'agriculture, aux soins des troupeaux; et ils devaient être considérés à cause de leurs mœurs rustiques comme des barbares, par les Grecs chez qui les arts étaient cultivés. Cependant tout porte à croire qu'ils participaient à la valeur

(1) Le versant parallèle du Mertchica, depuis la hauteur de Fourca, est garni par les villages de Palomba, Strimpetzi, Calioudi, Moussocari et Petrani, qui donne son nom au pont de l'Aoüs, que je viens d'indiquer.



qu'on accorde aux Epirotes; et cette qualité se retrouve encore parmi leurs descendants, restés libres au-milieu de l'Epire bouleversée par tous les conquérants qui ont ensanglanté son territoire. Mais les Schypetars ou Albanais du Caramouratadez, sont-ils indigènes de l'Épire, c'est ce que je tâcherai d'expliquer en examinant dans une autre partie de cet ouvrage, si dès la plus haute antiquité, il n'a pas existé deux nations différentes non-seulement dans l'Épire, mais dans la Macédoine et dans la Thessalie. Il me suffit de dire maintenant que les Albanais du canton de Caramouratadez, avaient échappé aux poursuites des Mahométants, et qu'ils formaient en 1760 une éparchie de trente-six villages gouvernés spirituellement par l'évêque de Pogoniani, suffragant de Belgrade ou Berat. Retranchés dans leurs montagnes, ils pouvaient espérer d'être respectés. Cependant après un demi-siècle de guerres sanglantes, ils avaient succombé sous les efforts des mahométants de Prémiti, de Lexovico et de Caulonias, qui après les avoir subjugués de la manière la plus barbare, les traitaient avec les raffinements d'une oppression envenimée par le fanatisme. Les violences, les meurtres marquaient tous les jours de la domination de ces maîtres insatiables et cruels; et les chrétiens poussés à bout, n'ayant plus d'espoir que dans la protection divine, recoururent à celui qui dispense les graces et les afflictions à ceux qu'il veut éprouver. Inspirés, non par la résignation qui désarme le ciel, mais par l'esprit tentateur que la parole divine réprouve et condamne, les villages résolurent donc d'un commun accord,

d'épuiser la rigueur des jeûnes et des mortifications, pour se rendre le ciel favorable, avec la résolution s'il n'exauçait pas leurs vœux, de renonçer à son culte.

Envain le prélat qui veillait sur le troupeau de Jésus-Christ, représenta qu'il ne fallait pas *tenter* le seigneur, le peuple fut sourd à sa voix. On observa avec plus de sévérité que jamais le long et rigoureux carême qui précède la fête de Pâques; et le jour solennel de la résurrection ayant paru sans apporter de terme ni d'espérance aux malheurs publics, l'abjuration générale fut prononcée. L'évêque et les papas reçurent ordre de s'éloigner; et le peuple après avoir reproché aux simulacres des saints, leur indifférence, déclara à la face du ciel, qu'il embrassait la religion de Mahomet. Après cette révolte religieuse qui eut lieu le même jour dans tous les villages, on appela un cadi et des imans, on récita la profession de foi et on se fit circoncire, par récrimination contre la providence. Le petit nombre de ceux qui refusèrent d'apostasier durent se retirer du pays, comme l'avaient fait les ministres des autels; et c'est depuis peu d'années seulement, qu'on a vu se rétablir quelques villages chrétiens dans cette vallée.

Cet événement qui consterna l'église d'Orient, devint pour les Turcs une calamité inattendue. En embrassant le mahométisme, les opprimés égaux en droits à leurs tyrans, ne tardèrent pas à leur faire sentir les effets d'une vengeance d'autant plus terrible, qu'elle avait été long-temps dissimulée. Impatients de satisfaire leurs ressentiments, à la première insulte, les

nouveaux mahométans du Caramouratadez, entrèrent à main armée sur les terres de Prémiti, et se dédommagèrent, dans une seule excursion, d'un demi-siècle d'outrages et d'assassinats. Après ce débordement, ils déclarèrent la guerre aux habitants de Lexovico et de Caulonias, qu'ils massacraient sans pitié dans toutes les rencontres, et dont ils vendaient, comme esclaves, les femmes et les enfants qu'ils pouvaient enlever. Cet état de choses ayant attiré auprès des Albanais du Caramouratadez tous les vagabonds de l'Épire, leur nom fut redoutable, jusqu'au temps où Ali pacha en les attachant à sa cause, les soumit par la division qu'il sut ensuite semer entre eux, et les rangea sous le joug de son autorité.

CHAPITRE XVII.

Suite de la description des défilés de Pyrrhus, et du cours de l'Aoüs, jusqu'à Prémiti. Topographie de ce canton. Ses subdivisions. Nombre et population de ses villages.

Je crois qu'Étienne de Bysance a voulu désigner la partie des défilés de Pyrrhus appelée de nos jours Caramouratadez, sous le nom de Sésaretos, qu'il avait emprunté d'Hécatée (Σεσάρητος). Ainsi il ne faut pas adopter la correction de Paulmier qui voudrait y substituer le mot *Dassaretie* (Δασσαρήτιδος), quoique Tite-Live, et Plutarque, l'aient employé, en parlant de la marche de Quintus Flaminius, vers le mont Lingon.

Le consul romain, qui partait du défilé de Cleïsoura afin de poursuivre Philippe, laissait derrière lui la Dassaretie, et prenait le défilé de Sésaretos ou Caramouratadez, pour gagner la partie du Pinde, où se croisent les routes qui conduisent dans la Thessalie et sur l'Axius, au carrefour desquelles le roi fugitif avait campé avant de rentrer dans ses états. C'est ainsi que la connaissance des localités me permet d'expliquer une particularité géographique à peine indiquée par les auteurs anciens, qui a échappé heureusement aux corrections des commentateurs, et à la confusion des nouvelles nomenclatures, puisque le Sésaretos forme encore de nos jours un des cantons de l'Épire.

Strabon, qui nomme les Sésarasiens (Σεσαρασίους) (1), n'indique ni la position, ni l'étendue de leur territoire, qui finit dans les divisions modernes, au village de Petrani, et à l'embouchure de la Levkaritza. l'Aoüs entre aussitôt dans le canton albanais de Prémiti, divisé en Valtos ou partie baignée par les eaux, contrée qui renferme actuellement soixante-trois villages, et en Dagli ou région des montagnes, dans laquelle on compte cinquante-neuf hameaux, qui s'étendent jusqu'aux frontières du territoire de Caulonias.

Nous avions fait halte à la tête du pont de Petrani près du tombeau d'un santon, dans un kiosque bâti pour la commodité des voyageurs. A peu de distance nous

---

(1) Stephanus prétend qu'il faut lire Σεσαρηθίους, et qu'il y avait une ville appelée Sesareth, qui faisait partie de la Taulantie; mais jusqu'où s'étendait cette province? Voilà ce qu'il ne dit pas. CASAUB., *Ann. ad Str.*, lib. VII, p. 326.

voyions un tekè ou couvent de derviches, et sur la droite le lit blanchâtre de la Levkaritza qui prend ses sources sept lieues au nord dans les monts Zavagliani et Barmaki, chaînes secondaires du Barcetesios. Le pays agreste, partout inculte et déja desséché par le soleil, ne présentait qu'un paysage terne entremêlé de broussailles, de touffes d'asphodèles et de caieux énormes de scilles, au milieu desquels se traînaient péniblement une multitude de tortues. Le calme de cette solitude privée d'arbres, de verdure, et par conséquent d'oiseaux, n'était interrompu que par le frémissement des eaux de l'Aoüs. Depuis deux jours, nous n'avions rencontré presque aucun voyageur dans les gorges que nous parcourions; et plus nous avancions, plus le pays semblait devenir désert et sauvage. La mélancolie se mêlant à la tristesse des réflexions que m'inspirait la vue d'une contrée aussi désolée, m'oppressait; tout me paraissait effrayant; et sans éprouver de crainte, j'étais malheureux. Les grands noms d'Alexandre et de Pyrrhus, de Paul-Emile, de Bajazet, ne se présentaient à mon souvenir, que pour me rappeler la dévastation de ces gorges autrefois encombrées d'une population nombreuse, et maintenant à-peu-près désolées. Je maudissais la gloire des conquérants, je déplorais l'aveuglement des peuples assez insensés pour seconder leurs fureurs, lorsque la voix de mes guides fit trève à ces pensées, en m'avertissant qu'il fallait nous remettre en route.

La chaleur était diminuée, et nous partîmes au pas de caravane, en marchant à l'ouest pendant une demi-lieue jusqu'au-dessous de Badiglioni, bourg de cent

familles albanaises mahométanes. Sur notre sentier nous guéâmes une rivière qui roule des eaux toujours troubles et savonneuses à cause d'un lit de terre à foulon, dans lequel elles ont creusé leur canal. Je remarquai qu'elles restaient long-temps sans se confondre dans le canal de l'Aoüs, où elles tombent, auprès d'un pont en pierre de trois arches, dans les piles duquel on voit des croix grecques sculptées en relief. Nous avions en vue le long de la vallée de la Levkaritza, les villages de Potmeli, Goritza, et le chemin fréquenté par les voyageurs qui veulent passer en Macédoine, en prenant la route et les défilés de San-Marina.

A une demi-lieue de Badiglioni, après avoir tourné au nord-ouest, je vis à une grande élévation dans le Mertchica, le village de Lechista que les Grecs surnomment *Listrio*, ou hameau des voleurs. Nous passâmes immédiatement une rivière qui se rend au fleuve, et un mille et demi au-delà j'aperçus Léousa. On m'indiqua sur la rive opposée du fleuve, à la distance d'une et de trois lieues et demie, les villages de Chilia-Resti, Bodovsi et Trémisti, habités par des Albanais chrétiens. Enfin à une demi-lieue d'une rivière qui descend de Léousa, nous entrâmes à Premiti, où mes guides nous avaient fait préparer un logement chez le codja bachi. Je me félicitais de me retrouver parmi les hommes, lorsqu'un vieillard vénérable qui parut, me salua en français, et avec des manières si prévenantes, que je fus un moment sans pouvoir lui répondre. Comme il était sourd, il tira un cornet acoustique, au moyen duquel je pus entrer en conversation avec lui. Il me raconta ses voyages en

France et son séjour à Paris. Il avait fréquenté le café Procope, Diderot et les hommes de lettres du dernier siècle! Il citait les vers de Racine, de Corneille, et sans affecter un vain étalage de science, il me prouva qu'il connaissait assez bien notre littérature. Il ne put me parler de Versailles, et du roi de France sans attendrissement; et comme je m'étonnais qu'il eût voulu se fixer dans un pays barbare, après avoir connu la France: « Premiti, repartit-il, m'a vu naître; et l'homme « sage et prudent peut être heureux par-tout, j'en suis « un exemple incontestable. J'ai vu la plus brillante « civilisation, j'ai vécu chez le peuple le plus poli du « monde, et malgré cela j'ai désiré de rentrer dans « ma patrie. Pendant quinze ans j'ai servi comme in- « terprète le visir Ali pacha, sans éprouver de sa part « ni ingratitude, ni de grandes faveurs. Son gouver- « nement que vous jugerez sans doute avec sévérité, « est en rapport avec les hommes qu'il commande; « ses injustices, ses cruautés, tout est applicable et « proportionné à la nature féroce des Albanais. Il fallait « un tyran, pour soumettre un peuple de brigands. « Mon langage vous étonne, je le conçois; mais il y « a dix ans, vous auriez été assassiné, ou vendu comme « esclave par ceux qui vous accompagnent, et qui « vous donnent aujourd'hui l'hospitalité. Le désert « que vous venez de parcourir, est l'ouvrage de l'anar- « chie: quel despotisme aurait causé autant de maux? »

J'aurais pu sans doute me permettre quelques observations contre l'apologie que le vieillard me faisait de son maître, car tout n'était pas exact dans ce qu'il disait; mais le temps et le lieu ne convenaient pas

à une pareille discussion. Je m'appliquai à tourner la conversation vers les objets qui m'intéressaient; et je ne fus pas plus heureux. Mon philosophe albanais était tellement circonspect, il éludait mes questions avec tant d'adresse, que je ne pus obtenir de lui que des louanges à satiété sur *son bon maître Ali Pacha*, qu'il regardait après Pyrrhus, comme un des héros les plus distingués de l'Épire, comparaison qui n'était pas plus juste, que l'éloge de son administration.

Premiti est une ville tout-à-fait moderne, et les murailles qui couronnent un rocher voisin de l'Aoüs, me paraissent être les débris d'une de ces acropoles fabriquées par Justinien, dont le nom aura été omis ou défiguré par Procope. La population de cette place se compose de sept cents familles, dont les deux tiers sont turques, un sixième chrétiennes, et le restant bohèmiennes. Ces dernières, quoique professant la religion mahométane, sont traitées avec mépris et dédain, par les vrais croyants, et soumises au caratch comme les chrétiens. Je vis dans la ville et hors de son enceinte, deux églises, autant de mosquées, et un beau palais que le visir Ali venait de faire bâtir dans un château fort, qui commande la plage, et le passage du fleuve (1). Un renégat calabrais qui présidait aux travaux de la forteresse, me promena

(1) Ce Calabrais s'était fait Turc en 1804. De l'Albanie, il passa en Égypte en 1809, et de là dans l'Arabie, où il entra dans l'armée d'Abdoulvahab, sous lequel il servit, lorsque ce chef des Ismaélites s'empara de la Mecque. Depuis, il se fit reconnaître pour consul de France à Moka et à Mascate; d'où il m'écrivit



dans tous les coins et recoins du sérail, des bastions, des casemates et des remparts; et il fut tellement satisfait de l'approbation que je donnai à ses travaux, qu'il voulut être mon guide. Il me raconta ses campagnes en Italie, il s'était trouvé à plusieurs batailles, et il voulut quoique turc me présenter à son épouse, qui était fille d'un bey ou baron, de je ne sais quel village voisin. Quoique l'épouse du calabrais n'eût pas été élevée dans les principes de son mari, elle ne fit pourtant aucune difficulté dès que nous nous trouvâmes seuls, de se montrer sans voile. C'était une petite femme de quatorze ans, intelligente, vive, assez gracieuse, et qui aurait été trouvée belle partout. Elle me présenta un enfant de quatre mois, et elle s'acquitta des cérémonies ordinaires d'une visite à l'orientale, avec une facilité merveilleuse. Rien ne lui manquait, elle était aimée, bien vêtue. Malgré cela elle se croyait dédaignée (au dire de ses voisines), parce que son mari ne l'avait pas encore battue, ce qui était regardé généralement comme un manque de soins pour le perfectionnement de l'éducation d'une jeune personne de qualité. Il est probable qu'on me racontait cela pour le rapporter à son mari, et quoique je me fusse bien gardé de lui faire une pareille confidence, j'appris dans la suite, que sa femme

---

en 1813, pour m'annoncer sa nouvelle fortune, et le projet qu'il avait formé de pousser ailleurs ses aventures. Comme il était assez bon ingénieur pour des Arabes, il est probable qu'il aurait réussi; mais j'ai su depuis qu'on l'avait assassiné dans un de ses voyages.

n'avait plus rien à désirer à cet égard, et qu'elle était traitée par son époux, en dame albanaise de condition.

Mollah Suleyman, c'était le nom turc de cet aventurier, me promena par la ville, afin de m'en détailler les particularités, et il n'oublia pas le rocher dominé par les vieux murs, dont j'ai parlé. Les codja bachis se joignirent à lui pour attester qu'on trouve dans cette masure, une source d'eau vive, des reliques (ἅγια λίψανα) et qu'on y entend des revenants pendant l'avent ou carême qui précède la fête de Noël. Comme il fallait une échelle pour monter à cette acropole, où je n'avais nulle envie de monter, je tins pour vérifié tout ce qu'on me racontait, comme on le croira sans doute sur parole. Le mont Mertchica auquel Premiti est adossé, privant la ville de la lumière du soleil dès qu'il a passé au méridien, est regardé comme la cause première des pleurésies meurtrières qui moissonnent les habitants, quand ils sont assez imprudents pour coucher en plein air, pendant les grandes chaleurs de l'été. Il est probable indépendamment de cette circonstance locale, que les eaux glaciales dont ils font alors un usage immodéré, ne contribuent pas moins à leur occasionner ces maladies, qui sont périodiques dans plusieurs autres cantons de l'Épire.

La partie du Villaïeti de Premiti appelée Dagli ou montagneuse, dont je n'ai vu qu'une lisière de trois lieues du sud au nord, se développe en profondeur à l'orient, un peu au-delà de cinq lieues de chemin. Elle confine dans cette direction avec le canton de Caulonias, et dans ses points extrêmes comme l'autre

coli ou subdivision du Villaïeti au midi, avec le territoire de Sesaratez, et au septentrion avec celui de Cleïsoura.

Les principaux bourgs et villages du Dagli que j'ai relevés, sont Costretzi, composé de cent maisons éparses sur les coteaux, situé six lieues à l'est-nord-est de Prémiti, dont les habitants sont des albanais mahométans, et des valaques émigrés de Moschopolis; Liouras une lieue et demie plus loin dans la même direction, et Bretchani entièrement habité par des schypetars turcs. Je ne cite que ces trois points principaux auxquels se rattachent soixante autres villages, bourgs, et Tchiftliks dont la population est de deux mille huit cent quatre-vingt-douze familles, desquelles deux mille cent soixante-dix-sept sont mahométanes, et sept cent quinze chrétiennes du rit grec. Voilà ce que j'ai pu faire et savoir relativement à cette contrée, et je doute que de long-temps il soit possible de la mieux connaître, à moins de s'y établir à domicile et d'y travailler à l'ombre du mystère, pour déjouer la surveillance inquiète des habitants.

Après avoir fait quelques excursions qui pouvaient m'intéresser, bien convaincu qu'il n'y avait pas de villes anciennes à découvrir aux environs de Premiti (1), je songeai au départ. Mon projet étant de me rendre

---

(1) Je n'y trouvai à acheter qu'un médaillon romain, qui se trouve, je crois, décrit dans l'Encyclopédie.

Bronze.

Tête de Néron à gauche. R. dans une couronne de chêne EXVLES ROMÆ REDDITI.

à Tebelen, en parcourant la suite des défilés de Pyrrhus, nous passâmes au sortir de la ville, l'Aoüs sur un pont en pierre de sept arches. Après une lieue de marche sur sa rive droite, j'aperçus dans le mont Mertchica le village turc de Sfrati, divisé par des torrents, qui se réunissent dans un seul canal, avant de se rendre à la Voïoussa. Au-dessus de ce hameau, je distinguais sur des sommets isolés Lippa et Bouali dont les maisons sont bâties hors de la portée du fusil les unes des autres, à cause de l'état de guerre habituel de ces peuplades, avant qu'elles fussent soumises à la domination d'Ali pacha. Comme les jours précédents, je vis des bergers armés, et des beys à cheval, qui gardaient leurs troupeaux. La scène ailleurs morne et silencieuse s'animait, nous rencontrâmes plusieurs hordes de montagnards Toxides, tribu particulière des Schypétars. Leur air fier et martial me rappelait les antiques Macédoniens, auxquels il ne manque encore qu'un chef, pour redevenir les soldats de Pyrrhus et de Scanderbeg.

Au-dessus de la rive droite de la Voïoussa, à deux lieues et demie nord-nord-ouest de Premiti, nous commençâmes à revoir quelques uns des villages du Dagli(1).

(1) Les premiers furent Zleoucha, habité par une peuplade guerrière; Cossina, séjour de vingt familles de bergers. Au sommet d'un triangle ayant pour base le rayon d'une demi-lieue, compris entre ces deux villages, je relevai Hotchova, à la distance de quatre milles, qui envoie une rivière à la Voïoussa. Parallèlement sur le mont Mertchica, on ne voit que le village appelé Arabesca.

Nous marchâmes ensuite l'espace de trois quarts de lieue à travers un terrain tourmenté jusqu'à Pazzomiti, au-dessous duquel on passe sur un pont en pierre la Liocnitza qui prend sa source dans les montagnes, à l'orient de Hotchova, cinq lieues dans cet air de vent. Comme ses eaux étaient basses, mes guides pour éviter l'ogive du pont, prirent le gué, où nous ne fûmes pas plutôt entrés que les chevaux perdant fond, ou ne pouvant s'appuyer que sur des pierres roulantes, s'abattirent avec les bagages et les cavaliers. Cependant nous sortîmes de ce mauvais pas, sans autre désagrément que celui de nous être mouillés, ce qui n'était pas fâcheux dans la saison où nous voyagions.

En avançant au nord de la Liocnitza, dans l'angle de deux contreforts, on trouve Velchisti, à l'orient Sénitchiani, et une lieue plus bas au nord est Coutkiari. Cette masse de montagnes fournit encore à l'Aoüs une rivière, au bord de laquelle les Turcs ont bâti une rotonde sur un tertre ombragé par des platanes. Tout auprès nous traversâmes un cimetière turc, et j'observai parmi les tombeaux, ceux de de quelques jeunes enfants marqués par des banderoles blanches attachées à des arbres nouvellement plantés, qui se couvraient de leurs premières feuilles. Des femmes arrosaient la terre fraîchement remuée, pour y faire pousser le gazon, tandis que des Turcs fumaient à l'écart et détournaient la tête pour éviter de saluer un *infidèle* et ceux qui l'accompagnaient. Nous étions alors par le travers de Grabova, tchiftlik du visir Ali, bâti au milieu d'un bois qui couvre le

versant de Mertchica. Enfin à une demi-lieue de cette berge, se termine la direction au nord de la chaîne des montagnes de droite, à l'endroit où une petite rivière descend de Varibopi, après avoir traversé la vallée de Fratari dont elle prend le nom.

Au-delà de Varibopi nous tournâmes au nord-ouest plein, en prolongeant le cours de la Voïoussa et dans une demi-heure, nous laissâmes à droite Panariti et de l'autre côté du fleuve, Brejani. Nous étions à l'entrée d'un vallon spacieux qui s'élève au nord, tandis que l'Aoüs s'enfonce à l'occident entre des mornes sourcilleux, où il semble se dérober aux regards. Une culture riche occupait alors ce carrefour des vallées, tandis que les montagnes couvertes de forêts ou frappées d'aridité, car la nature offre ici tous ses contrastes, présentaient une scène de perspectives tellement variées, que les pinceaux les plus habiles ne pourraient qu'à peine en rendre la grandeur, les harmonies, les accidents, et l'ensemble qui est aussi surprenant que compliqué. Enfin une demi-lieue à l'occident de Panariti, nous arrivâmes au pont de la Desnitza, dernier affluent de la partie septentrionale de l'Épire, qui vient de Bousi, village éloigné de six lieues, dont je parlerai en exposant l'itinéraire par cette vallée jusqu'à Berat ville capitale de la Moyenne-Albanie. C'est à ce même pont que se termine aussi le canton de Premiti sur les deux rives de la Voïoussa, et que commence à la rive droite de ce fleuve, le villaïéti de Desnitza, qui fait le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE XVIII.

Canton de Desnitza. Défilé des monts Asnaüs et Ærope ou Grûca. Situation de Cleïsoura. Ruines d'un château appelé Chamoli. Débouché de Dracoti. Position de Damesi. Confluent du Celydnus avec l'Aoüs. Arrivée à Tèbelen.

Je me trouvais après avoir passé la Desnitza, vis-à-vis du pont de Melchiova qui établit les communications avec la rive gauche de la Voïoussa et l'entrée du défilé, spécialement appelé Sténum, nom que les Albanais ont traduit dans leur langue par celui de Grûca ou Col. J'avais à gauche, la chaîne de montagnes que Tite-Live et Ptolémée appellent Ærope (1) et Niger, Mérope (2), altération dont les modernes auront formé les noms de Méropa et Mertchica; et parallèlement, le mont Asnaüs surnommé Trébéchina. La physionomie des lieux commençait à m'expliquer les récits des historiens; je pouvais ressaisir un fil capable de me guider dans le labyrinthe où j'errais à la lueur des conjectures. J'allais enfin pénétrer dans ces retraites de l'Epire qui furent le théâtre des guerres des Romains, contre les derniers rois de Macédoine. Le savant qui retrouverait la partie du septième livre de Stra-

(1) Livius, lib. XXXII, c. 5.
(2) D. Nig., lib. XI, p. 274, ed. Basil., 1557.

bon, dont nous sommes privés, ou bien un fragment de Polybe, n'éprouverait peut-être pas une plus grande satisfaction, que je n'en ressentais en voyant s'éclaircir des faits géographiques obscurcis par le conflit des traditions mutilées, qui nous sont parvenues. Je comprenais pourquoi Florus (1) appelle l'Aoüs, fleuve Pindus, depuis que j'avais reconnu ses sources dans le Pinde, ainsi que les gorges et les lieux abruptes qu'il traverse dans son cours. Cependant, ce n'était là qu'une indication indéterminée; et en comparant toutes les citations rapportées par Paulmier, avec ce que j'avais vu, je demeurais de plus en plus persuadé que les historiens et les géographes anciens ne connaissaient pas sa potamographie. Je réunissais donc ici des signalements sur lesquels je pouvais diriger mes observations à de grands intervalles, tels que le Pinde, l'entrée du Grûca et Apollonie, et je voyais le moyen de remplir une lacune considérable. Cantacuzène et Anne Comnène m'avaient donné le nom et la position de Cléïsoura (2). Ainsi en procédant encore cette fois d'après les renseignements des Byzantins, qu'on trouve comme un pont jeté entre l'antiquité et la barbarie moderne, j'obtenais le moyen de rallier dans le système vague des vallées que je parcourais, la projection de l'Aoüs.

Le canton de Desnitza, dont Cleïsoura est le chef-

(1) Enim vero Flaminio duce invios antea Chaonum montes, Pindumque amnem, per abrupta vadentem et claustra Macedoniæ pervenimus. Flor., lib. II, c. 7.

(2) Κλείσουρα. *Vide* Cantacuz., lib. II, c. 32.



lieu, confine au nord et au nord-est avec ceux de Scrapari et de Tomoritza (1); à l'orient et au midi, avec Premiti, et à l'occident, avec Drynopolis et l'Iapygie ou Acrocéraune. Comme le temps nous pressait, je remis à une autre fois l'exploration de la vallée de la rivière que nous venions de passer, et celle de Cleïsoura; et en m'avançant à l'occident, j'entrai dans le Grûca ou défilé qui conduit à Tebelen. J'observai que le mont Mertchica, qui prend de ce côté le nom de Melchiova, et la chaîne du Trébechina, paraissent avoir été déchirés, pour livrer passage à la Voïoussa, comme l'Olympe et l'Ossa de la Thessalie, dont le Penée a forcé les barrières pour se frayer une route dans le golfe Thermaïque. Mais la gorge de l'Aoüs n'offre pas, comme le Tempé, des sources murmurantes, des asiles frais, des bocages chers aux nymphes. Terrible et sombre, elle est enveloppée par les flancs âpres de deux montagnes parallèles, qui ne laissent entre leurs bases qu'un espace large au plus de soixante toises, que le fleuve occupe presque en entier. Nous marchâmes donc sur sa rive droite, par un sentier étroit, encombré de quartiers de roches qui s'éboulent du mont Trébechina, et à peu de distance, je remarquai le cours d'une rivière souterraine qui débouche dans le lit du fleuve. Cinquante toises au-delà, j'en vis une seconde, qui me parut sortir d'une caverne profonde. Ses eaux bleuâtres, que les Grecs appellent *catachthonia matia*,

(1) *Vide* Cantacuz. Φρούριον σκρεπαρίον ὠνομασμένον καὶ ἄλλον τιμωρον. Lib. II, c. 32.

ou *sources souterraines*, refoulaient le cours du fleuve, en y traçant un sillon, jusqu'au fil du Thalweg. Enfin, après nous être avancés à la distance de quatre cents toises, en levant les yeux, je vis un des bastions du château de Cleïsoura, forteresse qui, même sans canons, rendrait la gorge qu'elle domine inaccessible, en faisant rouler des pierres sur un ennemi assez téméraire pour oser s'y engager, avant de s'être rendu maître des hauteurs. La Voïoussa, sur laquelle nous plongions à la hauteur de dix-huit pieds, ne tarde pas à s'enfoncer dans son lit, à tel point que la cime des platanes qui lui forment une bordure magique, arrivait à peine au niveau du trottoir resserré, sur lequel nous marchions. Cependant le défilé s'élargit un peu en approchant du pont de Mitchioïou, situé à trois quarts de lieue de celui de Melchiova, et qui, comme celui-ci, est de construction romaine. Tout auprès coule, en formant quatre cascades écumantes, des flancs du mont Melchiova, une rivière froide, et un peu au-dessous, on voit encore soudre dans le lit de l'Aoüs une de ces sources souterraines, qui sont particulières aux pays coupés de grandes montagnes. A trente toises du pont, nous arrivâmes au tchiftlik de Grûca, où nous nous arrêtâmes pour dîner avec les provisions que nous tenions en réserve (1).

---

(1) Le mot de la langue schype, *grûca*, correspond au *trachis* (trachée, col, ou gorge) des Grecs, et s'applique en géographie chez les Albanais, pour désigner un défilé. Quant au nom de Cleïsoura, il est donné, dès le temps du Bas-Empire, à tous les



Nous nous étions établis à l'ombre d'un grand noyer pour prendre notre repas, lorsque nous vîmes paraître les habitants du tchiftlik, restes malheureux de la population de Gladista, village du canton de Souli, que le visir Ali avait transplantés dans cette affreuse solitude. Ce n'étaient plus ces hommes intrépides et dignes d'un meilleur sort, qui avaient si long-temps balancé les destinées de leur oppresseur. Haves, défaits, languissants, il ne leur restait que la voix pour se plaindre. Quoique j'eusse un Turc dans ma compagnie, la crainte ne put les retenir. Ils éclatèrent en imprécations contre Ali pacha, en invoquant sur sa tête et sur celle de ses enfants, le courroux des puissances chrétiennes. Le désespoir qui les transportait se modéra pourtant à la vue d'un papas, qui avait soixante ans d'âge, et deux siècles de douleurs empreints sur la tête. Les rides de son front bronzé par le soleil se haussèrent avec ses sourcils blancs, et laissèrent voir des yeux étincelants, qu'il fixa sur moi, en prononçant avec dignité ces paroles que je crois encore entendre :

« Pourquoi gémir, pourquoi nous plaindre? Exilés « de Souli, souffrons ce que Dieu a voulu ! » Et après s'être assis à côté de moi, il continua en ces termes : « Nous n'avons pu trouver la mort dans nos rochers, « et l'air de ce vallon nous moissonne en détail. In- « fortuné, je survis à trois fils, qui sont morts pour

---

postes et aux villages mêmes qui sont situés à l'endroit le plus resserré des gorges. On le trouvera souvent répété dans cette relation.

« la patrie! Maintenant vous nous voyez faibles et « avilis, nous qui étions étrangers aux maladies et à « la crainte. Mais je me soutiens par l'espérance que « cette famille, dont je suis le dernier consolateur, « finira avant moi. La jeunesse passe ici rapidement; « les enfants ont à peine quelques années d'existence, « et je prévois, avec l'aide de Dieu, que je ne lais- « serai pas de Souliotes esclaves dans cette partie du « monde, lorsque je descendrai dans le tombeau. » A ces mots il poussa un profond soupir, et sa figure se couvrit de nouveau du voile de la douleur.

L'aga turc, qui était présent, entendit ce discours avec indifférence, et le papas, ayant accepté sa part de notre dîner, devint calme et communicatif. Les deux ennemis, car le Mahométan avait combattu contre les Souliotes, discutèrent leurs droits et leurs torts avec un calme que j'étais loin d'attendre d'eux. Ils parlèrent de leurs guerres, de leurs chefs, et se quittèrent, en répétant que Dieu était tout puissant, et que rien n'arrivait dans ce monde sans sa volonté. Pour moi, je voulus accompagner le papas au tchif-tlik. Il me raconta, chemin faisant, que le soleil ne pénétrait pas au fond de la vallée, depuis la Saint-Dimitri jusqu'à la fête de Saint-Athanase, c'est-à-dire pendant près de trois mois. Cette observation réveilla les souvenirs des beaux aspects de Souli, d'où l'on découvre la Thesprotie entière, Paxos, Antipaxos et la vaste étendue des mers. Les habitants qui nous entouraient se plaignirent à leur tour de l'ingratitude du sol qu'ils étaient obligés de cultiver; et comme je leur observai que les rochers de Gladista étaient bien

plus stériles, ils me répondirent que c'était *leur pays*, qu'ils y étaient heureux; tandis qu'ici, toujours accablés de travaux, harcelés par les bêtes féroces, ils avaient à combattre la nature, les animaux, et jusqu'aux éléments, au point qu'ils ne pouvaient souvent sortir de leurs cabanes, dans la crainte d'être précipités dans le fleuve (1) par les tourbillons de vent.

Après avoir secrètement distribué quelques aumônes aux pauvres Souliotes de Grûca, je rejoignis mon escorte. On chargea aussitôt les bagages, et nous partîmes, lorsque les Turcs eurent fait leurs ablutions à une source qui sort à gros bouillons du pied de la montagne. Nous laissâmes presque immédiatement à droite une chapelle dédiée à saint Georges, et à peu de distance, je trouvai des ruines en maçonnerie solide, qu'on me dit être celles d'un monastère bâti par les Français, et non pas par les Francs, chose sur laquelle les Albanais insistèrent, en répétant *Francès*, et non pas *Freng*. Vis-à-vis, la Voïoussa forme un coude au midi, et je vis sur ses deux rives quelques champs mis en culture par les Souliotes de Grûca. Je calculai que la distance entre les montagnes pouvait être d'un demi-mille.

A un quart de lieue de Grûca, nous passâmes le lit d'un torrent du mont Trébéchina, qui descend

(1) A mon retour à Janina, comme je parlai au visir Ali de l'état déplorable des Souliotes de Grûca, en le priant d'adoucir leur sort, il me dit pour toute réponse, ἄς ψωφίσουν, etc., *qu'ils crèvent! Ce n'est pas pour vivre que je les ai mis là.*

par une crevasse profonde de la partie de sa chaîne appelée Omitchioto, dont un contrefort semble fermer la gorge à l'occident. Vis-à-vis, à la rive gauche de l'Aoüs, tombe du Melchiova la rivière de Zagoria, canton composé de dix villages, situé dans les plateaux du Mertchica. Comme ce territoire était un parcours libre, le visir y a transporté des Valaques et des Bulgares de la Romélie, qui l'exploitent aux conditions imposées aux cultivateurs des tchiftliks.

Un mille à l'ouest du torrent d'Omitchioto, on aperçoit dans un enfoncement de cette montagne, le bourg de Méjourani, habité par deux cent cinquante familles albanaises mahométanes. Au-dessous, nous vîmes des champs cultivés, et de l'autre côté du fleuve, qui serre de nouveau la base du Melchiova, des ressauts labourés et divisés par terrasses, jusqu'à une grande hauteur. On m'indiqua, à l'ouest de Méjourani, une caverne profonde dans laquelle on parque les troupeaux. Mes guides, maîtres en fait d'exagération, me débitèrent tant de contes sur sa profondeur et les choses curieuses qui s'y trouvent, qu'ils m'ôtèrent l'envie d'y monter pour en vérifier les merveilles. A cent toises du sentier qui y conduit, nous passâmes au milieu d'une ruine appelée Chamoli, qui fut, dit-on, une place forte et bien peuplée au temps des Hellènes, nom par lequel les Albanais mêmes désignent les anciens peuples de la Grèce. Je ne vis plus que les fondements de cette ville, et une espèce d'aquéduc qui y conduisait probablement les eaux de quelques sources voisines.

La Voïoussa qui coule au-dessous de ces ruines, vient

frapper la base du mont Omitchioto, sur laquelle on ne marche qu'avec danger pendant une demi-lieue pour arriver à Dracoti, bourg qui ferme l'extrémité occidentale du défilé des monts Asnaüs et Ærope. Chaque maison bâtie en pierre est crénelée, ou garnie de meurtrières, et environnée de beaux arbres. Les habitants, qui s'étaient mis aux portes pour nous voir passer, me parurent les plus beaux et les plus robustes des tribus des schypetars toxides, auxquels ils se font gloire d'appartenir. Leur port, leur audace, leur tenue, me semblaient justifierla réputation particulière de courage, dont ils jouissent à l'étranger et parmi leurs compatriotes. Plusieurs de ces braves, (*boûre*) nom qui répond au *palicari* des grecs, portaient sur leurs fronts hâlés des balafres, signe certain qu'ils avaient vu l'ennemi de près. Au sortir de Dracoti, nous traversâmes un vaste cimetière, ayant en vue, une demi-lieue au midi de l'autre côté du fleuve, le village de Codras ou Codrion dont les habitants chrétiens se disent issus du canton de Caulonias.

Le Mertchica, que nous avions prolongé jusqu'à cette distance, sous la dénomination de Melchiovo, prend en arrière de Codras, le nom de Palésia, et l'Omitchioto, qui tourne au nord, celui de Maile-Dam ou montagne de Damesi. Aux environs de Codras, l'Aoüs reçoit une petite rivière, et un peu plus loin, le Celydnus, qui lui apporte le tribut des eaux de la vallée entière de Drynopolis.

Nous mîmes trois quarts d'heure à traverser la vallée depuis Dracoti, en laissant à mi-chemin Slouzati, pour

arriver en face de Tebelen. Comme le pont de l'Aoüs, qui se redresse au nord après s'être grossi du Celydnus, était ruiné par la chûte de deux de ses arches, on dessella et on déchargea nos chevaux, après avoir hélé le bac qui se trouvait échoué sur la rive opposée. Il fallut attendre long-temps pour réunir les bateliers; et lorsqu'ils accostèrent, je fus effrayé de voir au lieu d'une nacelle, un caisson de forme quarrée et sans avirons, sur lequel il fallait traverser un courant profond et rapide. Cependant comme il n'y avait pas de choix à faire pour passer, je m'embarquai avec les hommes et les bagages, et on se mit à flot tandis que les chevaux perdant terre nageaient guidés par les postillons qui leur soutenaient la tête hors de l'eau, au moyen d'une corde à laquelle ils avaient amarré leurs licols. Parvenus au courant, on s'abandonna à la dérive, et cet étrange convoi d'hommes entraînés sur un radeau, et de chevaux nageants, vint s'échouer au-dessous de Tebelen. Les conducteurs et nos montures prirent terre dans cet endroit, d'où ils se rendirent à la ville, pendant qu'on remorquait notre bac au moyen d'une corde qui se rompit plus d'une fois, avant de nous avoir traînés au lieu où nous nous arrêtâmes. Je me rendis aussitôt au palais du visir Ali pacha, où je fus logé et traité par son intendant, avec autant de cordialité qu'un mahométan peut en avoir pour un chrétien.

Tebelen, qu'on dit avoir remplacé Titopolis ou *Tite-la-Basse*, me paraît une ville tout-à-fait moderne, et qui serait restée ignorée, si elle n'avait le fatal avantage d'avoir vu naître Ali pacha, auquel

elle doit sa célébrité. Ses maisons habitées par des Turcs, que le satrape ne cesse de combler de ses dons, le sérail du maître, placé dans un point de vue superbe, annoncent la résidence du vice-roi moderne de l'Épire, et celle des sicaires, qui sont les instruments et les complices de sa grandeur. Le palais où je me trouvais, construit sur un vaste plan, offrait entre des corridors latéraux, une salle d'une proportion démesurée, entourée de sophas couverts de brocards de Lyon, et soutenue par des colonnes placées autour d'un bassin quarré revêtu en marbre blanc, du milieu duquel jaillissent plusieurs jets d'eau. C'était avec une pièce qu'on me donna pour loger, la seule partie habitable, car on remettait alors à neuf les autres salons. Le pacha faisait aussi vouter des souterrains, dans lesquels il entasse son argent, en disant qu'il amasse pour sa vieillesse, sans penser qu'il se courbe sous le poids de l'âge, qui a blanchi sa barbe. Mais comme il tremble à la seule idée du terme qui rapproche l'homme du tombeau, il jette un voile sur le cours passé des années. Il ne cherche qu'à s'étourdir. Il thésaurisa par avidité, et il continuera à accumuler trésors sur trésors pour jouir, quand le temps de toute jouissance aura cessé pour lui. Tebelen est l'objet de son affection, l'asile *inexpugnable* dans lequel il ne peut être atteint que par la mort, qu'il n'ose envisager dans l'avenir ! Il parle avec plaisir de ce lieu qu'il nomme *ses délices*, il m'en avait fait un tableau séduisant, mais c'était celui de son imagination ! Pour moi, je n'y vis qu'un vallon d'un aspect sinistre, environné de montagnes nues et affreuses, et le séjour

des ouragans, qui se succèdent avec une telle violence, qu'on n'a jamais pu réussir à élever un arbre dans la ville, ni aux environs.

Le sérail était une prison non moins affreuse. Dès que le jour finissait, ses portes étaient soigneusement barricadées, des gardes armés se rendaient aux postes qui leur sont assignés; et des chiens molosses qu'on lâchait dans les cours, faisaient retentir au loin les échos, de leurs aboiements. J'étais moi-même claquemuré dans une chambre sans fenêtres, avec mes domestiques; et un albanais couchait en dehors de ma porte, avec la consigne de nous accompagner, si quelqu'un demandait à sortir. Tout était motif de suspicion et de surveillance dans ce repaire de la tyrannie. Plusieurs fois pendant les longues nuits que j'y passai, j'entendis le bruit des chaînes des malheureux qui gémissaient au fond des souterrains creusés ainsi que les caves, dans lesquelles sont déposés les trésors du satrape, au-dessous des salons somptueusement meublés. Ainsi le luxe, la richesse, la misère et le malheur, se touchent dans ce tartare, image de la stérile opulence et du désespoir des enfers.

On croira sans peine, que je ne tournai pas mes regards, vers le harem dans lequel vivent abandonnées à la misère, un grand nombre de femmes esclaves. On m'apprit, qu'une française y était morte après une douloureuse captivité de dix années. Quelle était cette femme, comment était-elle tombée au pouvoir du satrape? Son nom était Marie, voilà tout ce que je pus savoir!

Dans mes promenades aux environs de la ville, que

je fis sous bonne escorte, à cause du voisinage dangereux des Iapyges, qu'Ali pacha n'avait pas alors subjugués, je vis le château de Jarre, qui est un ouvrage des Latins. De là je remontai pendant quelques lieues, le cours de la Bentcha, qui roule des pyrites cuivreuses parmi ses sables. Je parcourus successivement, les environs de Tourani et de Liopud. Les Albanais me dirent, que cette dernière bourgade était dans le temps des Normands, le chef-lieu d'un arrondissement de douze villages desquels relevaient vingt-cinq églises ayant dotation. Ce furent là toutes les particularités que je pus recueillir, et je pense que de long-temps, on n'en saura pas davantage sur cette partie du Villaïeti de Desnitza, qui se compose de dix-huit villages, dont la population avec celle de Tebelen s'élève au plus à sept mille individus, qui sont presque tous mahométans.

L'horizon du bassin de Tebelen est terminé au midi par le mont Mertchica, au couchant par le mont Argenik, que dominent les *mali scrueles*, ou *montagnes des têtes nues*, chaîne orientale de l'Acrocéraune. A l'est le Maile-Dam, présente une lisière grisâtre, qui est plongée à une grande distance, par les faîtes majestueux du Tomoros. Cette arrière-digue qui se dégage dans les hautes régions du ciel, me servit à reconnaître, que la ville où je me trouvais, est placée sur un triangle, dont Berat, et Avlone éloignées de douze lieues l'une de l'autre, seraient les sommets isolés.

En face de Tebelen, je déterminai avec soin un téké de derviches, placé à l'ouverture du défilé

qui conduit par Damesi, forteresse connue dans le temps du bas empire (1), à Berat, et à Cleïsoura par les montagnes, sans être obligé de prendre le défilé de Grûca (2). Après avoir terminé ces reconnaissances, je ne pensai plus qu'à quitter une ville qui ne plaira jamais qu'à Ali pacha, et où les Radgliffe et les Lovis seuls, pourraient trouver des tableaux dignes de leurs élucubrations.

CHAPITRE XIX.

Route de Cleïsoura à Berat, par la vallée de la Desnitza. Sources de la rivière de Saint-Georges et de celle de Tojari. Application de la géographie ancienne aux descriptions précédentes. Observation sur la partie du trente-deuxième livre de Tite-Live, relative à la campagne de T. Quintus Flaminius contre Philippe, roi de Macédoine.

Avant de poursuivre la potamographie de l'Aoüs jusqu'à son embouchure dans l'Adriatique, je me re-

(1) Suivant la Chronique manuscrite de Janina, Damesi fut ruinée par Siméon, roi des Triballes : Καὶ φρούριον εὖ πολυορκία ἥληφως Δάμεσι καλούμενον. F. vers. 5.

(2) Le Teké se trouve quatre milles E. de Tebelen; une lieue et demie au-delà E., la forteresse ruinée de Damesi; une demi-lieue E. quart N. E., Cachisti; une demi-lieue, même direction, Maritza; deux lieues E. N. E., Chalezi. A cette distance, s'ouvre un sentier entre sommets, qui mène à Mejourani et à



porte à l'entrée orientale du défilé de Cleïsoura, pour faire connaître le cours de la Desnitza, et la gorge qui conduit à Berat, entre les chaînes parallèles du Trebechina et du Tomoros. Cette reconnaissance que je fis dans un autre voyage, en terminant de ce côté la description du nord de l'Epire, me donnera le moyen de comparer la géographie des anciens, avec celle dont je viens d'exposer le tableau. Maître de mon sujet, je vais pouvoir expliquer la seconde campagne des Romains contre Philippe roi de Macédoine, campagne qui fut le prélude de l'asservissement entier de la Grèce continentale par Paul-Émile, sous le règne de Persée fils du monarque qui osa balancer la fortune de Rome, aux rives de l'Aoüs.

Sans entrer dans le défilé de Grûca, si on dirige au nord, on aperçoit à gauche au penchant oriental du mont Trébéchina, le bourg de Cleïsoura divisé en deux quartiers groupés au-dessous d'un fort, qui commande les plateaux supérieurs, le défilé de Grûca, et la vallée traversée par la Desnitza. Les remparts de la forteresse regardée par les Albanais comme une des plus formidables de l'Épire, venaient de s'écrouler par la commotion de quelques pierriers qu'on

---

Cleïsoura, direction importante à connaître, comme on le verra dans le chapitre suivant, pour entendre ce que dit Tite-Live des manœuvres de Q. Flaminius contre Philippe, embusqué entre le mont Asnaus et Ærope. De Chalezi, pour se porter dans la vallée de l'Apsus, on suit le N. pendant une lieue jusqu'à Vango-Poulia. De là on arrive à Tojari, village éloigné de quatre lieues N. S. de Berat.

avait tirés pour annoncer la solennité du Bayram, lorsque j'y arrivai. Le gouverneur, logé dans une masure, n'en était cependant pas moins orgueilleux; et comme il tenait des otages renfermés dans les casemates, il ne me fut pas permis de pénétrer dans son acropole. On nous cria donc de loin d'aller loger au village, parce que sans un ordre, on ne pouvait entrer dans une place de guerre. Quelle place, et quelle forteresse! Les Grecs qui m'accompagnaient ne pouvaient s'empêcher d'en rire; et quand elle serait bastionnée par les plus habiles ingénieurs, elle ne tiendrait pas deux jours contre un bombardement, qu'on pourrait facilement entreprendre à couvert d'un épaulement naturel, qui se trouve au bas de la montagne. Cependant, comme la politique albanaise mettait une grande importance à ne pas m'y admettre, je n'osai insister. Il fallut chercher un gîte dans le village. Nous y étions à peine établis, qu'on vint m'annoncer la visite du gouverneur, auquel je fis répondre à mon tour, que je le priais de rester dans son château, chose qu'il ne se fit pas répéter.

Après avoir passé une mauvaise nuit à Cleïsoura, nous descendîmes pour prendre le sentier qui conduit une lieue au nord, au-dessous du grand village de Podgoriani; et un mille plus loin, après avoir guéé la Desnitza, nous arrivâmes au khan de Kiapova. Le fond de la gorge, dans lequel nous marchâmes, était bien cultivé, et les flancs boisés du Tomoros me présentaient plusieurs villages, dont les plus remarquables seront indiqués sur la carte. Comme

il n'y avait aucune découverte à faire dans les vallées collatérales, nous poussâmes en avant; et dans trois quarts d'heure, nous passâmes à gué deux torrents et un troisième sur un pont. De là, nous entrâmes dans un bois de deux milles d'étendue, qui est arrosé par plusieurs ruisseaux, et au sortir, nous trouvâmes le caravanserail de Vinio-Castron. Vis-à-vis, à la base du mont Tomoros, je vis un groupe de villages appelés Djeffo, résidence des tribus albanaises, qui conduisent leurs troupeaux dans les vallées de l'Apsus, où les bergers forment des camps pendant l'été. Les bords du chemin que nous suivions étaient environnés de noyers, arbres très-communs dans la région septentrionale de l'Épire; et à une lieue et demie de Djeffo, nous nous trouvâmes aux sources de la branche septentrionale de la Desnitza, point de partage d'un autre système d'eaux, qui coulent du côté de Berat.

Boubsi, Bicoca et Rossi nous restant en gauche, nous commençâmes à descendre dans le canton de Tomoritza, où l'on ne trouve que les ruines de quelques vieux châteaux bâtis par les soldats de Tancrède et de Bras-de-Fer. Pendant une lieue, on n'aperçoit ni culture, ni habitations, jusqu'aux sources de la rivière de Tojari (dont le nom historique ne m'est pas connu), qui sortent de buttes noirâtres entremêlées d'ardoises. Le cours de cette rivière se dessine au nord, où elle se grossit, au bout de quatre milles, d'un ruisseau indiqué dans la carte. On voit à gauche le château ruiné de Plentza, forteresse du moyen âge, que Léon Allatius appelle

Pologus (1), ainsi que trois villages qui signalent l'entrée du défilé qui conduit dans la vallée de l'Aoüs par Damesi, comme je l'ai rapporté dans une note du chapitre précédent. Nous fîmes halte à un khan défendu par la tour de Plentza, où le visir Ali pacha tenait ses avant-postes, lorsqu'il ne s'était pas encore rendu maître de Berat. Ce fut là aussi pour le moment que se terminèrent mes excursions, à cause de la guerre qu'il faisait au pacha de la moyenne Albanie. Mais dans la suite, je revis le cours de la même rivière, qui passe deux milles au nord-est de ce caravanserail, au-dessous du village de Tojari, d'où elle entre dans une des vallées du Tomoros, pour se réunir à l'Apsus. Je reconnus également la projection de la rivière de Saint-Georges, et les affluents du canton de Skrapari, dont le territoire s'étend pendant cinq lieues du midi au nord, par sa chaîne de montagnes, jusqu'en face de Berat, capitale du Musaché.

Il n'entre point dans mon plan de rappeler les causes qui avaient porté les Romains à tourner leurs armes contre la Grèce; mais il est, je pense, intéressant, au point où je suis arrivé, de pouvoir faire com-

---

(1) Léon Allatius, dans ses Notes sur l'histoire de G. Acropolite, appelle (comme les Albanais de nos jours) la forteresse maintenant ruinée de Plentza, Pologus. Il appuie son témoignage sur l'autorité de Pachymère, dans son Récit de l'expédition du connétable Jean, qui s'empara de Canina, Belgrade ou Berat, et de Pologus : Καὶ ἀπτέρῳ τάχει αἴρει μὲν τὸ περὶ τὰ Κάνινα φρούριον, αἴρει καὶ τὸ περὶ τὰ Βελλέγραδα καὶ Πόλογον.

Fol. rect. 273.



prendre la narration de Tite-Live, sur le témoignage duquel Plutarque et Polybe ont écrit leurs histoires. Je connaissais toutes les parties de la Grèce, et je terminais mon sixième voyage dans l'Épire, lorsque je me crus assez riche en observations, pour entreprendre d'expliquer la campagne de Quintus Flaminius contre Philippe, dont le récit avait mis jusqu'à présent à la torture les géographes, les commentateurs et les savants qui ont donné des essais sur la Grèce ancienne. J'avais visité la Macédoine Cisaxienne, la Thessalie, la chaîne du Pinde, et les lieux de l'Illyrie macédonienne, où Philippe avait déja appris à connaître et à estimer la valeur des Romains. J'admirais avec quel art ce prince, sans se laisser abattre par les revers de sa première campagne, avait su électriser un peuple fier du nom d'Alexandre, et le déterminer à faire tête aux Romains; quand les républiques de la Grèce briguaient leur amitié, plutôt que de faire cause commune avec lui, pour repousser une nation qui, sous le voile d'une protection fallacieuse, préparait leur commun asservissement.

Si on porte un coup-d'œil sur la carte, on comprendra comment le roi, informé d'une expédition que les Romains préparaient à Corcyre (Corfou), après avoir levé le siége de Thaumaco (1), et rassemblé une armée pour défendre ses états, menacés par l'ennemi du côté de l'Illyrie, entra au printemps dans l'Épire, précédé de son lieutenant

(1) Thaumacos, ville de Thessalie, près du golfe Maliaque, appelée aujourd'hui Démoco. *Voy.* Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 4.

Athenagore; et vint, après avoir traversé la Chaonie (qui embrassait alors le bassin de Janina, la vallée de Pogoniani et celle de Drynopolis), occuper les défilés voisins d'Antigonie (1). On reconnaîtra sans peine pourquoi, après avoir exploré le pays, il se décida à occuper les positions situées au-delà de l'Aoüs; de quelle manière il posta Athenagore et les troupes armées à la légère, près du mont Asnaus, à l'endroit où se voit maintenant le village de Dracoti. Enfin on verra l'importance de la position qu'il se réserva, en plaçant son quartier au pied du mont Ærope, dans l'angle compris entre le confluent du Celydnus et de la Voïoussa, aux environs du village moderne de Codras et en tirant des retranchements qu'il garnit de tours, dans les endroits où les approches pouvaient être faciles.

Toutes ces dispositions étaient prises, lorsque Villius, qui hivernait à Corcyre, fut informé par Charops, prince des Épirotes, partisan de Rome, des manœuvres et de la position de Philippe. Sur-le-champ il passa dans l'Épire, et s'étant avancé jusqu'à la di-

(1) Principioque veris cum Athenagora, omnia externa auxilia, quodque levis armaturæ erat, in Chaoniam per Epirum ad occupandas quæ ad Antigoniam fauces sunt (Sthena vocant Græci) misit. Ipse post paucis diebus graviore secutus agmine, quum situm omnem regionis adspexisset, maxime idoneum ad muniendum locum credidit esse, præter amnem Aoum : is inter montes, quorum alterum Æropum, alterum Asnaum incolæ vocant, angustà valle fluit; iter exiguum super ripam præbens. Asnaum Athenagoram cum levi armaturâ tenere ac communire jubet : ipse in Æropo castra posuit, etc. TIT.-LIV., lib. *id.*, c. 5.

stance de cinq milles du camp du roi, il y laissa ses légions dans un lieu retranché, pour aller reconnaître avec un parti d'éclaireurs, la position de l'ennemi. Le lendemain, on délibéra dans le conseil si on attaquerait les Macédoniens dans leurs lignes, chose difficile et périlleuse, ou bien, comme l'avait fait Sulpicius l'année précédente, si on ne ferait pas le tour pour entrer dans la Macédoine. Dans cette hypothèse, on aurait dû descendre l'Aoüs pendant neuf lieues, remonter à travers la Taulantie ou Musaché, et prendre les défilés des monts Candaviens; mais on craignait de perdre la saison en marches, indépendamment des inconvénients qu'on aurait éprouvés, en abandonnant les communications avec la mer. On flottait au milieu de ces incertitudes, lorsqu'un courrier apporta la nouvelle que T. Q. Flaminius nommé consul, remplaçait Villius dans le commandement de l'armée de Macédoine.

Depuis la ruine d'Annibal et de Carthage, le sénat n'avait attaché à aucune autre guerre l'importance qu'il mettait à poursuivre celle qu'on avait résolue contre Philippe. Il voulait venger Rome des affronts que Pyrrhus lui avait faits, lorsqu'il porta le théâtre de la guerre dans l'Italie! On mettait une gloire particulière à réduire en province romaine la patrie d'Alexandre, et on sentait que Philippe vaincu, la Grèce entière était asservie. Mais jusqu'alors on n'avait obtenu que des avantages équivoques; et l'orgueil romain voulait terminer avec éclat une entreprise dans laquelle son honneur était compromis. On accorda en conséquence au consul un renfort de ces vieux sol-

dats qui avaient servi en Afrique et en Espagne. Enfin pour se rendre les dieux propices, on décréta des expiations, et un jour de prières publiques.

Après ces préparatifs, T. Q. Flaminius s'étant embarqué à Brindusium, port d'où partirent dans la suite toutes les expéditions dirigées contre la Grèce, arriva à Corfou avec un renfort de huit mille hommes et de huit cents chevaux. Sans délai il traversa aussitôt le canal sur une quinquérème, et débarquant a la première terre, il s'avança à grandes journées jusqu'au camp romain qui se trouvait dans l'Épire, et Villius qu'il congédia, lui remit le pouvoir et les faisceaux.

Les troupes de T. Q. Flaminius l'ayant rejoint quelques jours après, au lieu d'agir comme l'empressement qu'il avait mis à se rendre à son poste le faisait présumer, il tomba dans les mêmes irrésolutions que son prédécesseur. Il était frappé de la difficulté de l'entreprise qui se présentait devant lui. Il hésitait à la vue de ce défilé redoutable hérissé de retranchements, défendu par une armée que commandait un prince valeureux et expérimenté. Ces considérations le ramenaient à l'idée de descendre la vallée de l'Aoüs, afin de pénétrer par les monts Candaviens dans la Macédoine. C'était à ce plan peu convenable au génie romain qu'on se serait arrêté, si Flaminius n'eût craint de s'éloigner de ses communications avec Corcyre, en laissant sur ses derrières un ennemi maître du pays, qui pouvait s'enfoncer dans les montagnes, et lui faire perdre l'été en évitant le combat. Cependant on était toujours arrêté, quand on reve-

naît à savoir comment on pourrait l'attaquer dans la position qu'il tenait, et quarante jours s'écoulèrent sans qu'on se décidât à aucune entreprise.

Cette lenteur peu ordinaire aux Romains, fit penser à Philippe qu'il pouvait entamer des négociations; et Flaminius s'y trouvant disposé, elles s'ouvrirent entre le préteur Pausanias pour le consul, et Alexandre maître de la cavalerie pour le roi. Mais comme il arrive ordinairement à la vue des camps, lorsque les armes brillent entre les mains des négociateurs, il est difficile de s'entendre. Le négociateur de Rome, loin de diminuer ses prétentions, enchérissait tellement, que le roi, qui s'était avancé jusqu'au milieu du fleuve, entendant répéter ses conditions au consul, ne put s'empêcher d'élever la voix en s'écriant: « que demanderais-tu donc de plus, T. Quinctius, si j'étais vaincu? » Ces paroles dictées par l'indignation, échauffèrent tellement les esprits, qu'on fut sur le point d'en venir aux mains, et on se sépara sans avoir pu s'accorder.

Il est probable que le fleuve était alors dans ses plus basses eaux, comme cela arrive au fort de l'été; car dès le lendemain de la rupture des conférences, on voit les Romains dans la plaine qui s'étend entre Dracoti et le fleuve, engager une affaire contre les Macédoniens, les repousser jusques dans leurs lignes, et la nuit seule mettre fin au combat, sans autre résultat que la perte de quelques hommes dans les deux armées (1).

---

(1) Postero die per excursiones ab stationibus, primo in pla-

Les combats se renouvelaient chaque jour sans amener aucun résultat décisif, lorsqu'un berger envoyé par Charops, fut amené devant Flaminius, auquel il dit, qu'ayant coutume de conduire ses troupeaux dans le défilé alors occupé par le roi, il connaissait tous les sentiers qui y aboutissent. Il offrait en conséquence de guider sans de grandes fatigues un détachement, qu'il conduirait jusques en un lieu, d'où il plongerait sur les Macédoniens; et il ajouta qu'on pouvait le croire, comme si Charops par lequel il était envoyé, affirmait lui-même le fait.

Malgré cette assurance, le consul accueillit la révélation du berger, avec une joie mêlée de doute. Néanmoins rassuré par la confiance qu'il avait dans Charops, il se décida à risquer l'expédient qu'on lui proposait. Afin d'occuper l'ennemi pour lui dérober son dessein, il le fit attaquer sans relâche pendant deux jours, avec des troupes qui se succédaient et se relevaient, comme s'il avait voulu emporter le passage de vive force. En même temps il forma secrétement un corps d'élite de quatre mille hommes de troupes légères et de trois cents chevaux, dont il donna le commandement à un tribun, auquel il prescrivit de se faire suivre par la cavalerie aussi loin

---

nitie satis ad id patenti multa levia prælia commissa sunt : deinde recipientibus se regiis in arcta et confragosa loca, aviditate certaminis accensi eo quoque Romani penetravere. Pro his, ordo et militaris disciplina, et genus armorum erat aptum urgendis regiis : pro hoste loca, et catapultæ balistæque in omnibus prope rupibus quasi in muris dispositæ. TIT.-LIV., lib. XXXII, c. 10.

qu'elle le pourrait, et quand les sommets ne le permettraient plus, de la laisser dans quelque gorge. Il lui enjoignit en outre de se diriger d'après les indications du berger, et qu'arrivé sur *la tête des ennemis*, il eût à lui en donner avis au moyen d'une fumée, sans permettre à ses troupes de pousser le cri de guerre, avant d'avoir appris par un contre-signal, qu'on était aux prises avec l'ennemi. Enfin il prescrivit au tribun de ne marcher que de nuit, la lune à cette époque pouvant suffire à l'éclairer; de manger et de se reposer pendant le jour; et pour ne rien négliger des mesures de sûreté, il fit ensuite lier le guide auquel il promit de grandes récompenses s'il était fidèle. Après ces précautions le tribun partit en même temps que le consul redoublait de soins, pour dérober à l'ennemi la connaissance de son expédition.

Le troisième jour, le corps d'armée aux ordres du tribun, conduit par le berger (1), ayant donné le signal convenu du haut de la montagne qu'il occupait, le consul passa l'Aoüs, et attaqua avec une telle furie l'ennemi qui s'était avancé à sa rencontre,

---

(1) L'histoire du berger envoyé par Charops à Flaminius s'est conservée dans le souvenir des habitants de Tebelen, auxquels je l'ai entendue raconter. Ali pacha, sans en connaître l'origine, la rapporte à un seigneur du pays, qui fut guidé par un berger qu'on menait en laisse (*comme un chien de chasse;* ce sont ses expressions), par le défilé de Damesi, pour s'emparer de Cleïsoura, qui était une place inexpugnable, remplie de trésors, commandée par une princesse si belle, etc. Ainsi s'est perpétué sous d'autres couleurs, un fait historique parmi des barbares, qui ne connaissent ni le nom de Philippe, ni celui de Flaminius.

que les Romains ayant renversé les soldats de Philippe, pénétrèrent dans leurs retranchements. Ils s'avançaient même dans le défilé où ils étaient déja compromis, quand soudain le cri de guerre se fit entendre derrière les Macédoniens. Ceux-ci découvrant les Romains sur leurs têtes, sont frappés de terreur. La confusion se met dans leur armée, ils fuient; et la difficulté des lieux, l'étroitesse du défilé, qui empêchent les Romains de les poursuivre, et au détachement du tribun de leur couper la retraite, font qu'ils parviennent à se retirer avec une perte peu considérable. (1)

Le roi qui avait pris la fuite au premier moment, revenu de sa frayeur, s'arrêta à cinq milles du champ de bataille, prévoyant avec raison qu'il ne pouvait être poursuivi à cause de la difficulté des lieux. En effet les vainqueurs, après avoir forcé avec peine le camp qu'il avait abandonné, y passèrent la nuit, après l'avoir pillé, et dépouillé les morts. Le roi retiré à l'extrémité du défilé sur une hauteur, ayant réuni ses soldats qui le rejoignirent comme s'ils n'avaient pas *perdu de vue ses drapeaux*, résolut de se retirer vers la Thessalie.

Le récit de cette campagne des Romains, s'accorde, comme on peut maintenant en juger, avec les topographies que j'ai exposées. On trouvera par la comparaison, à la base du mont Argenik au midi de Tébélen, la position du camp des Romains, et celle de Phi-

(1) Cet événement est rapporté à l'an de Rome 556, l'an 3e de la 245e olympiade, 198 ans avant J.-C.

lippe sur les deux rives de l'Aoüs, à l'entrée du défilé, vers Codras et Dracoti. Quant au passage des montagnes indiqué par l'émissaire de Charops, c'est celui du *Maile-Dam*, qui conduit, comme je l'ai fait connaître, de Tébélen à Berat. Enfin pour expliquer de quelle manière le détachement commandé par le tribun de Flaminius aurait pu prendre les Macédoniens en queue, il suffit de se rappeler qu'on descend du mont Omitchioto dans le Grûca, par le sentier de Méjourani. Mais si on se souvient qu'il y a des sentiers étroits praticables sur les deux bords du fleuve, on verra par quelle voie le roi put se tirer du camp de Codras, et on entendra clairement la narration de Tite-Live, dont l'exactitude topographique est d'une précision admirable dans toutes ses parties.

La suite de la narration de cet auteur (1), qui indique les jours de marche de Philippe, porte qu'en faisant sa retraite, il s'arrêta après la première journée au camp de Pyrrhus dans la Triphylie contrée particulière de la Mélotide, qu'il ne faut pas confondre comme l'a fait Tillemont avec l'Élimiotide (2), puisque ce premier enclave dut être le territoire actuel de Lexovico; et Tcharchof, le camp de Pyrrhus. Le second jour après une marche forcée, car la crainte le pressait, il vint camper au mont Lingon, sur un plateau abondant en sources, d'une grande étendue, environné de montagnes et de forêts, où il séjourna

(1) Tit.-Liv., lib. XXXII, c. 22 et 13.

(2) L'Élimiotide fait partie de l'évêché actuel de Greveno en Macédoine.

pendant plusieurs jours, incertain s'il ne devait pas se rendre directement dans son pays, ou bien descendre dans la Thessalie, dernier parti qu'il embrassa. Ainsi de Tcharchof Philippe remonta par la vallée du Saranta-Poros aux sources de l'Aoüs, dans cette partie du Pinde environnée par les Haliacmonts, le Mavron-Oros, et le Zigos (1). Dans une marche de douze heures il descendit delà à Trica, d'où il continua sa retraite pour aller se retrancher, et attendre les Romains à l'entrée du Tempé, défilé non moins formidable que le col de Cleïsoura, qu'il avait été forcé d'abandonner.

T. Q. Flaminius, au lieu de poursuivre Philippe à travers des défilés dangereux, profita de sa victoire pour recevoir dans son parti les Épirotes, dont il feignait d'ignorer les torts. Il se concilia également les Athamanes, en même temps qu'il expédiait des avis à Corcyre, afin qu'on fît passer dans le golfe Ambracique, les vaisseaux de transport qui devaient lui fournir des vivres. Le quatrième jour de marche, il campa sur le mont Cercétius, que Pline place au voisinage de la Thessalie; et après s'être emparé de plusieurs villes de cette province, il détacha des cohortes par un chemin court mais difficile, pour escorter les convois de grains et de vivres que ses transports devaient débarquer dans le golfe Ambracique (2). Ainsi la perte du poste des Stena de l'Épire, décida du sort de Philippe, qui ayant mécontenté toutes les répu-

(1) *Voyez* c. XLII de ce voyage.

(2) *Voyez* la description de l'Anovlachie, c. XL de ce voyage

bliques de la Grèce, les eut pour ennemies dès que la fortune lui fut devenue contraire.

CHAPITRE XX.

Description de l'Acrocéraune, appelée maintenant Iapygie ou Iapourie. Topographie de sa région occidentale, formant le canton de la Chimère. Conjectures sur l'Aorne d'Homère et le temple des Furies. Ruines.

Les monts Acrocérauniens (1) célèbres dans la mythologie, nommés et non décrits par les anciens, sont la partie de l'Épire la plus rapprochée de l'Europe civilisée, et la seule dans laquelle les étrangers n'ont jamais pénétré. Les écrivains grecs et latins, ne font connaître que quelques parties de leur littoral; et le voyageur qui navigue à l'entrée de l'Adriatique, semble s'être toujours contenté de les reconnaître du large, et de répéter après Horace, *infames scopulos acroceraunia*, sans qu'aucun ait hasardé d'y aborder, pour

(1) Acrocérauniens ou Cérauniens, *montagnes du Tonnerre*, étaient ainsi appelées, à cause que *la foudre tombe souvent sur leurs sommets*. Τὰ Κεραύνια ὄρη οὕτω καλούμενα διὰ τὸ συχνοὺς ἐκεῖ πίπτειν κεραυνούς. EUSTATHIUS.

Les observations faites sur la côte de la Chimère par M. Gauthier, capitaine de frégate, en 1816, fixent :

	Latit.	Long. à l'E. de Paris.
Le cap de la Linguetta par....	40° 26′ 15″....	16° 54′ 30″
Strata-Bianca................	40 7 10	17 17 45
Porto-Palermo..............	40 2 45	17 28 40

Connais. des Temps pour 1821, p. 277.

étudier leurs sites et les décrire. De nos jours pourtant quelques émissaires grecs d'origine au service d'une puissance étrangère, y pénétrèrent pour traiter avec les Chimariotes; mais de tels hommes étaient aussi incapables d'observer, que de donner des renseignements exacts, à cause de leur exagération naturelle, et des vues particulières qui les portaient à enfler la voix, pour se donner de l'importance (1). Les Ioniens, qui fréquentent de temps immémorial les calanques et les ports de l'Acrocéraune, n'étaient pas plus propres aux recherches scientifiques; et ceux de leurs compatriotes qui pouvaient être capables de les faire, étaient forcés à trop de circonspection par le gouvernement vénitien, et sur-tout trop peu entreprenants pour risquer un voyage qui n'était pas exempt de dangers. Cependant la connaissance de cette partie barbare de l'Épire, était aussi neuve qu'importante pour la science. Je m'appliquai donc à aplanir les difficultés qui pouvaient m'en fermer l'entrée, en faisant connaissance avec les chefs les plus influents du pays, et en y établissant avec eux des rapports qui plusieurs fois m'appelèrent dans leurs montagnes. On a vu dans les premiers chapitres de cet ouvrage, que je pris terre à port Panorme après avoir longé la côte de la Chimère; et je vais maintenant exposer le résultat de plusieurs voyages que j'y ai faits à des époques différentes.

On croit qu'Homère a voulu désigner l'Acrocé-

(1) Ces émissaires, dont le chef était un Grec de Zea nommé P......, vinrent, en 1770, se fédérer avec les Chimariotes, pour l'affranchissement de la Grèce.



raune, lorsque Circé donnant à Ulysse ses dernières instructions, lui indique la plage sur laquelle il trouvera l'Aorne qu'il doit visiter, pour évoquer et interroger l'ombre de Tiresias. Alors cet Aorne ne serait pas le même, que Strabon place au bord de l'Achéron fleuve des Thesprotes, qui tombe dans le port Glykis, mais une autre bouche du Tartare voisine du temple des Furies, qu'Atys dans son délire appelle divinités de Paleste (1). Ainsi il y aurait eu deux Avernes, l'un près de Cichyre capitale de l'Aïdonie, et l'autre dans l'Acrocéraune, où Pline indique une ville des Cimmériens, appelée encore de nos jours Chimara, et le peuple de son canton Chimariotes, nom qui se serait conservé depuis une très-haute antiquité. La priorité de l'Aorne, appartient donc probablement à l'Acrocéraune, où le prince des poètes fait aborder son héros au sortir de l'île de Circé, avant de le conduire auprès du pacifique roi des Phéaques (2). « Un jour « de navigation nous suffit, dit le fils de Laerte, lors- « que le vent enflant nos voiles, après avoir vogué « jusqu'au coucher du soleil, nous arrivâmes aux ex- « trémités du profond Océan. Là, se trouvent la ville « et le peuple des Cimmériens, enveloppés de nuages « et de brouillards épais. Jamais le brillant soleil ne « les éclaire, soit qu'il s'élève dans le firmament, soit « qu'il descende de ses hauteurs, pour se cacher sous

---

(1) Hic furit, et..............
Sæpe palestinas jurat adesse deas.
Ovid., *Fastorum* 4.

(2) Odyss. XI, vers. 11 usque ad 20.

« la terre; une nuit funèbre environne toujours les « infortunés habitants de cette contrée. » Tel était le pays de l'Aorne peint des couleurs de la poésie, dans un temps où l'on se souvenait encore de l'existence des volcans qui avaient brûlé cette contrée! Ces phénomènes n'existent plus, mais on peut en reconnaître encore les traces pour expliquer le tableau physique tracé dans l'Odyssée, et la position de l'Aorne mythologique, qui se trouve directement placé sur la route d'Ulysse, si comme le prétendent quelques géographes, l'île de Circé, était située aux attérages de l'Italie.

On n'attend pas de moi sans doute, que j'aie reconnu aux rivages de l'Acrocéraune les gouffres du Tartare, ni les enfers poétiques qui n'eurent jamais plus de réalité, que la forêt enchantée du Tasse dans les déserts de l'Arabie. Mais comme on a toujours imaginé que les lieux infernaux exhalaient des vapeurs empestées, Homère dut placer les siens dans des lieux qui après avoir long-temps vomi des feux, exhalaient sans doute encore de son temps des nuages de fumée. Car comment aurait-il osé accréditer des fables qui n'auraient pas reposé sur des faits probables, puisqu'il parle d'une contrée alors connue de ceux qui chantaient ses vers? Mais combien de siècles se sont écoulés, combien de générations d'hommes se sont succédées, avant que l'aspect de l'Acrocéraune devînt ce qu'il est maintenant? Combien de soleils ont dû renaître pour dissiper cette nuit pernicieuse qui voilait les cieux, puisque nulle autre partie de l'Épire n'offre maintenant un ciel plus pur et un air plus salubre, que le versant occidental de la Chimère. Car c'est là qu'on

jouit de jours presque constamment sereins, qu'un air vivifiant prolonge l'existence au-delà de son terme commun, puisqu'on y voit des vieillards presque centenaires, en plus grand nombre qu'ailleurs, et moins de maladies que dans les autres cantons de l'Épire.

Les avantages dont jouissent les Acrocérauniens, sous le rapport de la longévité, sont rigoureusement compensés par le pays qu'ils habitent. Le voyageur frémit, en contemplant ses mornes qui s'élancent dans les airs; il tremble, en voyant les précipices des montagnes, et il s'attriste à l'aspect d'une contrée frappée de stérilité. Mais les Chimariotes regardent d'un autre œil les gorges profondes, les rochers et les torrents qui sillonnent et déchirent leur territoire. Ces sites, au lieu de les affliger, ont pour eux chaque jour de nouveaux charmes. Ils aiment le bruit des cascades qui se brisent entre leurs montagnes; ils se plaisent à voir les vagues de la mer bondir contre leurs rivages; ils prêtent avec délices l'oreille au sifflement des vents, et tous chérissent, malgré leur pauvreté, le pays sauvage où ils reçurent la vie. Ainsi l'habitant des montagnes, par-tout le même, et plus patriote encore que l'insulaire, aime avec transport le lieu de son berceau. Quelque contrée qu'il habite, quelle que soit sa fortune, il ne perd pas de vue son pays. Un instinct particulier l'y rappelle, et jamais les souvenirs de la jeunesse, si la mort n'interrompt ses projets, ne manquent de le ramener sous le toit de ses pères. Mais, termine-t-il sa carrière sur une autre terre, à son heure suprême, ses dernières pensées se reportent vers sa chère patrie; il

ne peut l'oublier, et Argos, en mourant, est le dernier nom que sa bouche prononce :

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Une autre nature végétale et physique distingue le versant oriental de la Iapygie de celui de la Chimère. Mais avant de les particulariser, je dois tracer les limites de cette éparchie entière, afin de suivre le plan que je me suis imposé. Je dirai donc que la masse de l'Acrocéraune est bornée au septentrion et au nord-ouest par le golfe d'Avlone, en dedans d'Oricum, jusqu'au cap de la Linguetta, et à l'occident, par la mer Ionienne. Au midi, ses limites sont déterminées par une ligne tirée d'orient en occident, depuis le défilé de Cormovo, par Cardiki, jusqu'à Santi-Quaranta. Du midi au nord, sa frontière est réglée par le confluent du Celydnus et le cours de la Voïoussa, jusqu'à l'endroit où ce fleuve reçoit la rivière de Suchista. Dans la première des directions, que Strabon fixe au port Onchisme (1), on compte de ce point extrême jusqu'au cap de la Linguetta, vingt lieues marines, cinq lieues depuis ce promontoire, au fond du *Sinus æneus*, qui a onze lieues et demie de tour, jusqu'à *Bocca-Vecchia*, au-dessus du port d'Avlone. De cette rade, en conduisant une ligne qui tomberait sur la Voïoussa, à cinq lieues et demie de son embouchure dans la mer, et en remontant ce fleuve jusqu'à Tebelen, on trouvera quinze lieues. Enfin on

(1) Ὄγχισμος καθ' ὃν τὰ δυσμικὰ ἄκρα τῶν Κεραυνίων.
Lib. VII, p. 324.



aura deux lieues pour l'étendue du défilé de Cormovo, et douze d'orient en occident, jusqu'au canal de Corfou. Ainsi le développement de la masse entière des monts Cérauniens, mesurés par leurs bases, donnera une périphérie de soixante lieues marines.

Le premier des contreforts de l'Acrocéraune borde la partie littorale de la Chaonie, en face de l'île de Corcyre, depuis port Palerme, jusqu'à Buthrotum, où il expire par une pente rocailleuse, qui encaisse à l'occident le lac Pelode, et la rive droite du faux Simoïs. Je ne rappellerai pas les villages et les calanques situés sur cette ligne, dont j'ai fait mention dans un des chapitres précédents; et je ne nomme Borchi que pour indiquer quelques positions intéressantes sous le rapport de la topographie (1). Je me contente d'indiquer dans le vallon de Fpari le château de Sopoto, qui a été dessiné par Coronelli dans sa géographie, sans oser affirmer, comme Niger (2) le décide, qu'il ait remplacé l'ancienne ville d'Olpé, que nous retrouverons dans l'Acarnanie. Quoi qu'il en soit de l'érudition de cet auteur, Sopoto mérite une

---

(1) Une lieue à l'orient de Borchi, est situé Ftera, village albanais. Une demi-lieue au nord, on trouve Tchioradez, dont le rapport de distance est de six lieues avec Delvino. Près de cette bourgade, on voit plusieurs ruisseaux tributaires de la Pavla, rivière qui prend ses sources quatre lieues et demie N. N. E., au-dessus du bourg de Cagliassa, et de Doxeus, chef-lieu des Mali-Scrueles.

(2) Supra Panormum, Olpæ in colle erat valido cincta muro, nunc oppidulum, Sopoto ibi est.

D. Niger. *Comment.* XI, p. 290.

attention particulière, à cause de l'entassement des constructions de ses remparts, dans lesquels on remarque, depuis la maçonnerie cyclopéenne, qui en forme la base, jusqu'aux restaurations successives des Vénitiens et des Turcs. Telles sont les particularités qui se rattachent à mes premières narrations. Je ne pourrais que me répéter, si je décrivais l'espace compris entre le vallon de Borchi et port Palerme, où je reprends mon récit.

Les piétons de l'Acrocéraune comptent une heure de chemin depuis le torrent qui se décharge au fond de ce port, jusqu'à Chimara; et les caboteurs, cinq milles de navigation, pour arriver à sa calanque. Ce fut de ce mouillage que mon frère (1) monta pendant une demi-lieue par une rampe faite à main d'homme, pour arriver à la ville. Suivant son rapport, la moderne Chimara n'offre aucun vestige d'antiquité; mais à peu de distance, on voit les ruines d'une enceinte pélasgique, qui est probablement celle de la Chimara homérique, que Pline place dans l'Acrocéraune, près de la fontaine Royale (2). Les habitants, qui ignorent ces faits historiques, appellent ces murailles, dans lesquelles ils parquent maintenant leurs troupeaux, *le vieux château de la reine*, parce qu'on

(1) Mon frère m'avait rejoint à Janina, au mois de mars 1807. C'est à ses observations que je dois une grande partie des détails sur l'Acrocéraune et la Taulantie ou Musaché.

(2) In Epiri ora castellum Acroceraunis Chimæra sub eo aquæ regiæ fons. Plin., lib. IV, c. I; Ann. Comnen, p. 368; Cang, p. 386; Leunclav. Pandect, n° 220.



y trouve continuellement et presque exclusivement des médailles portant la figure d'une femme (1); mais cette explication est vague. Il est plus vraisemblable que le nom de château de la reine vient de ce que cette place fut réparée par Anne Comnène (2), qui en parle deux fois dans le récit des guerres d'Alexis contre les Latins commandés par Boëmond. On peut en conclure également qu'elle a été détruite pour la dernière fois, à une époque très-rapprochée de la conquête de l'Épire par les Mahométans, et que les restes de sa population auront fondé le bourg de la Chimère, qui possède aujourd'hui cinq cents familles albanaises chrétiennes.

Un contrefort appelé Calibaki, du nom d'un capitaine mort en combattant pour son pays contre les Turcs, divise au septentrion le territoire de Chimara de celui de Vouno, seconde bourgade du versant occidental de l'Acrocéraune. La distance entre ces deux places, qui sont séparées par trois ressauts es-

(1) *Argent.* Tête de femme à droite. R. Pégase volant, à gauche; attribuée à la colonie corinthienne d'Apollonie.

(2) Anne Comnène, en racontant l'expédition du gouverneur de la province d'Épire, dit : Que craignant la rencontre des Romains, au lieu de se rendre à Avlone, il aborda à la Chimère. Ἀλλὰ τὴν Ρωμαϊκὸν ὑφοξώμενος στόλον, λύσας τε πρυμνήσια μικρὸν παρεγκλίνας κατευθὺ Χιμάρας τὴν ἀπόπλουν ἐποιεῖτο. Elle fixe ensuite la distance entre la Chimère et Avlone à soixante stades, mesure inexacte, et elle ajoute que le comte Étienne, *pour éviter Boëmond, passa à la Chimère, sous prétexte d'y prendre les bains* : Ὁ δὲ Κοντοστέφανος ἐν τῷ πρὸς Χιμάραν ἀπιέναι βαλανείου χάριν.

COMNEN., *Alexiad.*, lib. X, p. 299 et seq.

carpés, est évaluée à deux lieues, pendant lesquelles on trouve à de grandes distances quelques vignobles, et le village de Piliori, situé au versant de la Iapourie. Avant d'entrer à Vouno, qui possède une population chrétienne de douze cents ames, on traverse un plateau cultivé, qui de tout temps a dû être habité à cause de sa fertilité, quoiqu'on n'y remarque aucun vestige d'antiquité.

Une heure au nord-ouest de Vouno, on laisse, à peu de distance sur la gauche, le village de Liatès, pour franchir une contre-pente de l'Acrocéraune appelée Tchica; et on marche encore pendant une lieue et demie à travers un terrain entrecoupé de torrents, pour monter à Drimadez. Ce bourg, composé de deux cent quatre-vingts feux, est divisé en quartiers situés sur des îles réunies par des ponts jetés sur une multitude de torrents, qui rendent les communications très-difficiles, et font presque de chaque maison une forteresse. Une rivière, formée de la réunion de plusieurs sources, et du concours de leurs ruisseaux, après avoir circulé entre ces mornes habités, et fait tourner quelques moulins, disparaît au fond des précipices, qui dégorgent ses eaux dans la mer, en formant plusieurs cascades.

Les habitants de Drimadez, aussi pauvres en antiquités que ceux de Vouno, raniment cependant l'attention du voyageur, en lui montrant au penchant d'un coteau voisin une source d'une fraîcheur délicieuse. Ce trésor, dans un pays aride, lui avait sans doute mérité le nom de fontaine Royale. Mais est-ce bien la même qui fut autrefois désignée

sous cette dénomination ? Pline porterait à le croire, puisqu'il n'en parle que comme d'une source ordinaire ; mais Anne Comnène, en disant qu'on y prenait des bains, donnerait à entendre qu'elle était thermale. Les habitants ne connaissent plus dans leur arrondissement aucune fontaine d'eau chaude, ce qui me porte à penser que la veine s'en est perdue, comme celles de tant d'autres, qui ont disparu, à la suite des tremblements de terre qui agitent fréquemment l'Épire. Ainsi je suis bien éloigné de récuser, sous ce rapport, le témoignage d'Anne Comnène, parce que j'ai vu moi-même tarir, ou se former spontanément des sources et même des ruisseaux, à la suite des commotions souterraines qui sont périodiques dans la Grèce.

La distance de Drimadez à Palæassa est d'une lieue, et il y a quatre milles entre ce village et la mer. Son nom qui dérive sans doute de celui de Paleste, rappelle le souvenir de cette ville près de laquelle César parti de Brindes aborda, pour combattre Pompée et les derniers enfants de Rome, qui s'étaient réfugiés sous ses drapeaux. Mais on ne reconnaît pas la rade placée *entre des rochers*, où le dictateur trouva un abri commode pour ses vaisseaux. On ne voit aucun vestige de ville ancienne à Palæassa? « J'étais « donc incertain, lorsqu'en relisant le texte des com- « mentaires (1) avec attention, je pensai, que j'avais « devant moi une étendue de huit lieues de côtes, « jusqu'au cap de la Linguetta, et que je pouvais

(1) De bello civili, lib. III, c. 1.

« dans cet espace, trouver le moyen de reconnaître
« une position historique importante à fixer.

« Dans cette idée, je passai à une lieue et demie
« de Palæassa, le torrent de Strata-Bianca, au-delà
« duquel s'ouvre la rade Daorso, plus connue des na-
« vigateurs, sous le nom de val Dorso. Je crus être
« sur le lieu du débarquement de César. Je cherchais
« les rochers qui l'abritaient, et je me perdais en
« conjectures ; lorsque mon attention fut attirée par
« des objets nouveaux et inespérés. C'était un hiéron
« ou enceinte sacrée pareille à celle de Dodone, et
« comme elle pélasgique. Dès-lors je ne doutai plus
« que je retrouvais l'Aorne, l'autel des Euménides
« auxquelles Ovide donne l'épithète de divinités de Pa-
« leste, et cette ville elle-même. Mes guides m'assurè-
« rent que cette plage était exposée aux fréquentes vi-
« sites des diables, et que les *Pagania* (1) y tenaient leur
« sabbat accoutumé, enfin qu'on y trouvait souvent des
« *gouliafia*, ou médailles (2). Ces circonstances elles-
« mêmes quoique en partie futiles, confirmaient et
« la tradition des anciens, et le témoignage de mes
« propres yeux.

« Mais comme je n'apercevais pas les rochers, ni
« l'abord dangereux dont parle César (qui s'exprime
« avec une exactitude toujours positive), je résolus de
« me rendre au port Condami, situé une lieue au
« nord-ouest du val Dorso. Mes fatigues furent récom-

---

(1) Les pagania des Grecs sont les loups-garoux, qui courent, suivant eux, depuis Noël jusqu'à la Théophanie, ou fête des rois.

(2) *Bronze*. Tête d'Apollon imberbe, coiffé du pileus. R. Dans une couronne de chêne, ΔΑΟΡΣΩΝ.

« pensées. Là, je vis le port, commode et abrité, « (quand on a évité le passage des seches), et le lieu « où César put trouver un asile assuré, et dérober à « tous les regards, son escadre qui avait échappé à « la surveillance des croiseurs de Pompée, comme « dans ces derniers temps, nos marins surent cons« tamment s'y soustraire à celle des Anglais (1). » Ainsi malgré sa distance de Paleste, cette ville, dont le port Condami est l'échelle, n'en doit pas moins être citée, comme le lieu du débarquement de César, puisqu'elle était sans doute la seule existante à cette extrémité de l'Acrocéraune. D'ailleurs ne peut-on pas croire, que ce fut après avoir pris terre, l'endroit d'où il se mit en marche pour se rendre à Oricum ?

J'ai dit ailleurs que l'extrémité du canton de la Chimère, qui se termine en face de l'île du Sasino, n'offre qu'une solitude aride et privée d'eau. Les oiseaux n'y font jamais entendre leurs concerts. Les bergers n'y sont que de passage en hiver. Le chasseur n'y poursuit jamais sa proie, et les paisibles daims, les lièvres timides et les espèces innocentes fuient ce séjour, qui est le domaine absolu des serpents, dès que les premières chaleurs de l'été se font sentir. Mais cette contrée si mal partagée par la nature, n'est cependant pas à dédaigner. Le corail qui tapisse ses rochers sou-

(1) Condami, pendant les huit années que nous avons occupé Corfou, fut le port de salut de nos navigateurs. C'était de ce refuge qu'ils cinglaient à la faveur de la nuit vers Otrante, après avoir observé et calculé les bordées de l'ennemi, qui tenait sa croisière à l'entrée de l'Adriatique.

marins pourrait offrir une pêche peut-être plus riche et plus commode à exploiter que celle du bastion de France des côtes d'Afrique. C'est ce que les voisins de ces plages peuvent examiner, afin d'ouvrir une carrière nouvelle à l'industrie des Napolitains, et des habitants des îles Ioniennes.

La botanique, et la minéralogie auraient aussi leurs conquêtes à faire dans cette région inconnue. Il est probable qu'on y retrouverait les traces des volcans, qui exhalaient une vapeur capable d'asphixier les oiseaux (1), circonstance d'où elle avait pris le nom d'Aorne. Enfin peut-être qu'on se procurerait, non-seulement des médailles, mais des preuves archéologiques capables de déterminer d'une manière précise, le temple des furies, le Charonium et la ville des Daorses.

CHAPITRE XXI.

Partie orientale de l'Acrocéraune, appelée Iapourie. Défilé du mont Longara. Ruines d'Oricum. Origine de cette ville. Observations sur la marche de César depuis Paleste jusqu'à Apollonie. Nymphæum ou mines de poix fossile. Position d'Amantia et de Byllis. Voie romaine de Cosmari. Population. Nombre des villages. Productions.

La partie orientale de l'Acrocéraune est appelée de nos jours Iapourie, dénomination qui retrace celle

(1) Ἄορνος, sans oiseaux.



de l'Iapygie d'Épire, qu'on croit avoir été peuplée par une colonie de Pélasges, qu'Hercule ramena de l'Italie dans la Grèce. Afin de pénétrer dans ce canton, en partant de Palæassa, il faut monter pendant une demi-lieue pour arriver au sommet du mont Tchica, et de là, on descend par un défilé étroit qui tourne à l'est-nord-est pendant une demi-lieue. A cette distance, on passe près de ses sources, une rivière qui coule dans la direction de Ducates, pour se rendre au golfe d'Avlone, près de Porto-Raguseo. Des bords de cette rivière (1), dont le nom ancien ne m'est pas connu, on commence à gravir les croupes escarpées du mont Longara pendant une heure et demie, pour arriver à son sommet. Dans cette route, on ne voit que quelques chênes qui portent des glands doux, de stériles halliers de rhamnus paliurus, et des buissons de chêne vert, sur lesquels on recueille le kermès propre à la teinture. En avançant un peu au nord sur le plateau du mont Longara, séjour orageux des hivers (2), on trouve une belle fontaine renommée pour la pureté de ses eaux, autour de laquelle les bergers se rassemblent en été pour

(1) C'est peut-être la Salnis ou Salnich de Maginus.

(2) Au mois de janvier 1808, un détachement de cent quatre-vingts soldats d'un régiment italien, poursuivi par la croisière anglaise, fut obligé de débarquer à Porto-Raguseo. Quoique bien armés, ces soldats eurent beaucoup à souffrir des Albanais de Ducates; plusieurs moururent de froid, au passage du mont Longara, et le détachement dut son salut à sa prudence et à son courage, qui le sauvèrent de la fureur des brigands de cette contrée.

passer les nuits. De cette hauteur, part un défilé dans la direction nord demi-quart est, qui aboutit à la distance de cinq lieues en montagnes au bourg de Ducates, chef-lieu d'un canton indépendant et tout entier adonné au brigandage. Cette capitale de l'Iapygie, dont la fondation est attribuée à Michel Ducas, se compose d'une population féroce de deux cent cinquante familles chrétiennes et mahométanes, plongées dans une telle barbarie, qu'elles semblent appartenir au siècle de Rhée. Comme dans l'âge d'or, elles vivent dans un état d'anarchie où la violence, qui confond les notions les plus simples du juste et de l'injuste, n'a pas encore permis le règne des lois. On se dit chrétien ou mahométan, sans avoir d'idée d'aucune religion. La morale est inconnue, et les idées de ces hommes primitifs se réduisent aux combinaisons qui tendent à la nourriture de l'espèce, à la guerre des montagnes et à la plus brutale corruption, qui dut être le partage de toute société privée de l'ordre et des lumières de la civilisation. On se contente donc de cultiver le maïs, parce que le blé et les autres grains demandent plus de temps et de labours. On a aussi des troupeaux; mais telle est la grossièreté de ces montagnards, que leurs talents ne se sont pas élevés jusqu'à savoir séparer le fromage du beurre, qu'ils conservent dans des outres, mêlé avec la partie caseuse du lait. Enfin il est vraisemblable que si la nécessité ne les avait forcés de fabriquer la bure grossière qui leur sert d'habillement, ils se vêtiraient encore, comme les Dardaniens, dont ils sont peut-être les descendants, de peaux de bêtes,

et qu'ils habiteraient dans le creux des rochers. La rigueur du climat leur a fait sentir le besoin d'autres vêtements et suggéré l'instinct de les tisser, comme le génie du mal leur a appris l'art de fabriquer la poudre à canon, qui se fait dans presque toutes les familles (1). Produire pour consommer, et vivre pour voler, voilà leurs occupations, leurs soins et leur avenir. Cependant ils n'ont point encore, à l'exemple des Maniates et des pirates du golfe de Volo, osé braver les flots pour satisfaire leur cupidité. S'ils portent leurs regards sur les mers, c'est pour découvrir les vaisseaux que la tempête chasse vers leurs plages, où ils les pillent impitoyablement, quand ils s'y naufragent.

Une lieue et demie au nord de Ducates, on trouve les ruines d'Oricum, ville citée par une foule d'auteurs anciens, à laquelle Lucain donne le surnom de

(1) En 1811, Ali pacha, qui venait de s'emparer de Berat, d'Avlone et du canton de la Chimère, répandit une telle frayeur dans l'Acrocéraune, que les habitants de Ducates reconnurent son autorité. Il ne leur imposa aucun tribut; mais il voulut que les Mahométans, ou ceux qui se disaient tels, fussent circoncis. Quelques-uns se soumirent à cette cérémonie; mais comme il y avait plus de soixante ans qu'on ne l'avait pratiquée dans le pays, cette mesure y excita une si grande fermentation, que le visir dut renoncer à son entreprise; et les Ducatiotes sont restés à-peu-près sans aucune espèce de religion. « Que voulez-vous, me « disait le pacha, Turcs ou chrétiens, il faudrait les faire pendre « pour *leur apprendre à vivre*, et ils n'en valent pas la peine. » *Depuis ce temps, il s'est rendu maître du pays, et il a déporté une partie des habitants dans les marais d'Avlone* (mai 1818).

Dardanique (1), parce que Helenus et Tros régnèrent dans cette partie de l'Epire; ou, suivant d'autres auteurs, Dardanus, qui était leur père. Mais ce n'est là qu'une tradition mythologique très-incertaine (2). Hérodote, Scymnus, et Hécatée cité par Stephanus, se contentent de la qualifier du titre de port de mer, sans parler de son gisement. Ainsi il est probable que ceux qui la placent dans le val Dorso ont été induits en erreur par un passage sans doute altéré de Polybe, dont le sens serait : *Qu'elle se trouve à la droite d'un vaisseau portant le cap, pour entrer dans l'Adriatique.* Mais il suffit d'un peu de réflexion pour reconnaître l'erreur, si on fait attention que César, débarqué sur la plage occidentale de l'Acrocéraune, employa une journée de marche pour se rendre de Paleste à Oricum, où Bibulus était mouillé avec la flotte de Pompée, tandis que le dictateur prenait terre de l'autre côté de la chaîne des montagnes. Properce (3) dit plus clairement encore que cette ville était située dans le golfe d'Avlone, lorsque après avoir dit adieu à Cynthie, il souhaite qu'un vent

---

(1) Tum qui Dardaniam tenet Oricum.

LUCANUS, lib. III.

(2) Ὤρικον λιμένα, Herodot., lib. IX; Παράλιον πόλιν, Scymn., v. 440; λιμένα καλεῖ Ἠπείρου τὸν Ὤρικον ἐν τῇ Εὐρώπῃ, Hecatæus apud Stephanum. Chaoniæ civitas, Ptolem., lib. III, c. 14; Tit.-Liv., lib. XXIV, c. 40. Plin. eam Macedoniæ attribuit, lib. III, c. 23; celebratur Virg., *Æneid.*, lib. X, v. 236.

(3) Ut te felici prævecta Ceraunia Remo
Accipiat placidis Oricos æquoribus.

PROPERT.

« propice la conduise au-delà des monts Cérau-« niens, dans le port paisible d'Oricum. » Preuve évidente, comme le remarque Paulmier, que cette ville se trouvait dans l'Epire, au-delà des montagnes. Mais un fait parlant pour celui qui, comme moi, connaît le pays, c'est le *buis* renommé d'Oricum, dont Nicandre (1) emprunte la comparaison, qui (sans les raisons que je viens d'exposer), suffirait seul pour me déterminer à placer cette ville à Porto-Raguseo. On ne trouve cet arbuste dans l'Epire occidentale qu'aux environs de Ducates, pays froid (2). Nul doute en conséquence que les ruines voisines de Porto-Raguseo ne soient celles d'Oricum, et son port celui où Philippe se retira de nuit, après avoir échoué dans son entreprise contre Apollonie, qu'il avait essayé d'emporter, en remontant l'Aoüs, avec une escadrille de cent vingt barques. Il paraît, par la facilité qu'il eut à s'emparer de la ville d'Oricum, qu'elle était alors aussi peu forte que peuplée (3); mais elle ressentit dans

---

(1) Nicandre, dans ses Thériaques, dit, en parlant de l'aristoloche, qu'elle est semblable pour la couleur au buis d'Oricum:

Πύξου δὲ χροιὰ προσείκελος Ὠρικίας. Vers 516.

(2) C'est de là qu'on tire le buis qu'emploient les tourneurs de l'Albanie. Le versant opposé des montagnes ne produit que de la sauge et des plantes propres aux climats chauds.

(3) Les députés envoyés auprès de M. Valerius à Brundusium, lui racontent l'histoire de l'attaque de Philippe contre Apollonie, et ils ajoutent : Ut ea res tardior spe fuerit, ad Oricum clam noctu exercitum admovisse, eamque urbem sitam in plano, neque mœnibus, neque viris, neque armis validam primo impetu oppressam esse. TIT.-LIV., lib. XXIV, c. 40.

la suite les bienfaits d'Hérode Atticus, qui la fit reconstruire, ainsi que plusieurs autres villes de l'Epire (1). Il est probable que le restaurateur de la Grèce réparait alors les désastres causés par Paul Emile, qu'on peut regarder comme le précurseur d'Attila dans la Macédoine et dans l'Epire (2). Mais on ignore à quelle époque elle fut de nouveau renversée, et on ne connaît pas, comme le dit Niger, ses ruines sous le nom d'Orethum. Elles sont restées sans nom, et les Grecs n'appellent plus son port que *Porto-Raguseo*, et les Turcs *Liman-Padischa* ou *Port-Impérial*, dénominations toutes modernes ou barbares. Cette station solitaire deviendrait encore l'échelle principale de l'Epire du côté de l'Italie, si quelque changement favorable ramenait sur ces bords le commerce et la civilisation qui en sont exilés. C'est la station la plus vaste et la plus commode du sinus OEneus, et le seul port de guerre qu'on trouve dans l'Adriatique, depuis le golfe de Cataro. Maintenant les vaisseaux marchands qui y abordent sont obligés d'être sur

---

(1) Philostrate, dans la vie d'Hérode Atticus, après avoir énuméré plusieurs villes qu'il avait fait reconstruire, dit qu'il releva pareillement Oricum, située en Épire, etc. Ὤικισε δὲ καὶ τὴν ἐν τῇ Ἠπείρῳ Ὠρικὸν, ὑποδεδωκὼς ἤδη καὶ ἕτερα πολλά.

PHILOSTRATUS.

(2) Ce fut à Oricum que Paul Emile, chargé des dépouilles de ces provinces, s'embarqua avec Persée et sa famille, qu'il destinait à orner son triomphe, après avoir signalé par le meurtre, le pillage et l'incendie, la plus éclatante vengeance que Rome, dans le cours de ses injustices, ait jamais tirée d'un peuple vaincu. *Voyez* Plut., *Vie de Paul Emile*.

leurs gardes, et de surveiller les Ducatiotes qui sont sans cesse aux aguets, pour saisir le moment de les attaquer et de les piller.

De Ducates si on marche pendant une lieue au nord-est, en suivant la pente douce d'un coteau, on passe une rivière qui tarit dans la saison des chaleurs ; et de ses bords en montant l'espace de trois milles, on arrive à Dragiatès bourg habité par cent familles albanaises chrétiennes, assis au penchant d'une montagne qui regarde le golfe d'Avlone. Le terrain qui s'étend jusqu'à la mer dont on est éloigné de cinq milles, offre par-tout un aspect riant et cultivé, jusqu'à l'entrée d'un défilé situé au sud-est, qui conduit à Vramachiotès village de la Iapourie orientale, dont la vallée s'ouvre du côté de la Voïoussa. Au pourtour du golfe, on voit une lieue au nord-est de Dragiatès, Radima premier village de la Taulantie ou Musaché, compris dans le canton de Canina. Une lieue et demie de là au nord et à un mille de la mer, on passe à Mavrova bourgade de deux cents feux, riche en troupeaux, et autrefois par l'exploitation de ses marais qui donnent un sel égal en blancheur à la neige du mont Ismarus. Trois quarts de lieue plus loin, on arrive à Crionero, ainsi nommé à cause d'une fontaine non moins célèbre que celle de Longara, aiguade ordinaire des bâtiments qui fréquentent ces parages, où l'eau est très-rare. Enfin de Crionero à Canina qu'on laisse à gauche, il y a trois quarts de lieue en plaine, et du pied des rochers de cette forteresse, un mille et demi jusqu'au château d'Avlone.

Les géographes, qui ont cru voir dans Canina l'em-

placement d'Oricum, pour faire coïncider le texte de Polybe avec les traditions, peuvent maintenant calculer par les distances précédemment données, que César aurait eu treize lieues en montagne à parcourir dans le cours d'un soleil pour arriver jusqu'à cette ville, qu'il soumit le même jour de son débarquement, après être parti de Paleste (1). En vain on alléguera, que les armées romaines étaient acoutumées à faire des marches forcées, et que César commandant alors un corps peu nombreux et débarrassé de bagages, aurait pu fournir une pareille carrière dans l'espace d'une journée. Je reviendrais malgré cette réflexion, si je n'avais donné les raisons qui font connaître Oricum, à chercher encore cette ville ailleurs qu'à Canina. En effet ne voit-on pas, qu'après avoir marché pendant huit lieues depuis Paleste pour arriver à Porto-Raguseo, le dictateur eut suffisamment le temps qui lui était nécessaire, pour amener Lucius Torquatus général de Pompée, et la garnison des Parthiniens qu'il commandait, à se soumettre; les négociations, toutes faciles qu'on les suppose, devant malgré les dispositions favorables des habitants, absorber le restant de la journée. Comment s'il eût fait treize lieues aurait-il pu, (*nullâ interpositâ morâ*), le texte est précis, se remettre en route *sur le champ*, pour aller s'emparer d'Apollonie? César qui a lui-même écrit ses commentaires, n'aurait pas manqué de dire s'il

(1) At ille, expositis militibus, eodem die Oricum proficiscitur.... Et recepto Orico, nullâ interpositâ morâ, Apolloniam proficiscitur. *De Bello civili*, lib. III.



avait laissé reposer ses soldats; et il est probable que les heures qui s'écoulèrent en pour-parlers, suffirent pour leur procurer le délassement d'une halte militaire. Il venait de faire huit lieues, il lui en restait dix à parcourir pour se rendre à Apollonie, ce qui coupait sa marche en deux parties à-peu-près égales. Tout s'explique donc d'une manière plus simple sous le rapport des distances pour les marches, et les rapports des villes, qui, dans l'ordre ordinaire des choses, ne sont pas entassées. Ces faits même vont me servir à retrouver Byllis, ainsi qu'Amantia, car Avlone n'existait pas encore à cette époque.

On voit que ce coup de main fut décisif pour la suite des événements; car tandis que César s'avançait rapidement à travers l'Acrocéraune, où il aurait pu être arrêté par un ennemi déja maître du pays, Pompée campait avec son armée patricienne dans la Candavie (1), d'où il se disposait à descendre dans ses quartiers d'hiver à Apollonie et à Dyrrachium, lorsqu'il apprit et le débarquement de César, et la perte d'une partie des villes où il croyait hiverner (2).

---

(1) Canton de Gheortcha, dans les montagnes de Canlonias.

(2) M. Turpin, qui explique les commentaires, aurait dû accuser Pompée, plutôt que son amiral, de ne s'être pas opposé au débarquement de César. Celui-ci avait à la vérité des forces supérieures en vaisseaux, et de nos jours, ce reproche pourrait être mieux fondé, sans être juste. Il aurait fallu penser à ce qu'était la marine des anciens, pour savoir qu'elle était incapable de tenir une croisière, dans un des parages connus pour le plus orageux des mers, à l'embouchure de cette Adriatique,

Comme il avait trente-deux lieues à parcourir pour arriver à Apollonie, il fut donc prévenu par son adversaire, et il ne put regagner les lignes de Dyrrachium qu'avec une extrême confusion. De part et d'autre, on établit ensuite ses camps aux bords de l'Apsus, pour y passer l'hiver.

D'Avlone, que je ferai connaître dans le chapitre suivant, après trois heures de chemin, on entre dans le canton de Coudessi, qui comprend une partie de la Iapourie orientale et le territoire ancien d'Apollonie, dans laquelle sont les mines de bitume, qu'on emploie pour calfater les vaisseaux (1). L'emplacement de cette vaste source de poix fossile est enveloppé dans l'angle que forme l'Aoüs, avec la Suchista, rivière qui prend ses sources dans la forêt de Cosmari (2), et la base des monts Acrocérauniens. L'étendue des mines qu'on n'a pas cessé d'exploiter

---

que les Anglais surnomment *Sea of diable*, *Mer du Diable*, dont ils étaient souvent obligés de quitter la station, lorsqu'ils bloquaient Corfou. Qui ne connaît d'ailleurs les chances de mer, et de quoi dépend un avantage ou un revers? Mais les théoriciens, qui font la guerre dans leur cabinet, sont inexorables envers les vaincus. César respectait mieux son beau-père, puisqu'il ne dit pas pourquoi Pompée, qui le savait à Brindse, au lieu de garder la côte, était allé prendre le frais avec la noblesse de Rome, dans les monts Candaviens.

(1) Est et Pissasphaltos, mixta bitumini pice naturaliter ex Apolloniatum agro. Plin., lib. XXIV, c. 7. Ælien confirme la même chose. *Hist. Var.*, lib. XIII, c. 16, et Vitruv., lib. VIII, c. 13.

(2) Cinq lieues E. N. E. de port Palerme.

depuis un grand nombre de siècles, paraît se prolonger fort loin au sud-est; et la quantité de la poix est telle, que l'Europe entière pourrait y puiser pour ses besoins, sans craindre de l'appauvrir. Aux environs, on trouve par-tout le soufre combiné avec différentes substances, qui jusqu'à présent n'ont pas été suffisamment analysées; et les paysans assurent qu'on voit presque toutes les nuits des flammes bleuâtres voltiger à la surface de la terre, chose qui est conforme au témoignage des anciens (1). A ces caractères, peut-on méconnaître le lieu désigné par Plutarque, comme le Nymphæum, qui roulait sans cesse des sources de feux au milieu de la campagne, sans endommager sa verdure (2); puisque le phénomène vu par Ælien s'y perpétue, et qu'on y retrouve, comme il l'avait observé, le bitume mélangé dans certains endroits avec des substances sulfureuses et

(1) Aristote, en parlant de ce phénomène, place le Nymphæum aux confins du territoire des Atintanes, indication qui justifie mon opinion sur cette peuplade et celle des Apolloniates. Mais je doute, comme il le rapporte, que l'huile prît feu, par le moyen de la flamme qui s'élevait à la surface de la terre, quoiquoiqu'il assure le fait : Ἐπειδὰν δὲ ἔλαιον ἐπιχυθῇ ἐπ' αὐτὴν, ἐκφλεγοῦται.

(2) Ἡ δὲ Ἀπολλωνία πλησίον ἐςὶ καὶ πρὸς αὐτῇ τὸ Νυμφαῖον, ἱερὸς τόπος ἐκ χλοερᾶς νάπης καὶ λειμώνων ἀναδιδοὺς πυρὸς πηγὰς σποράδας ἐνδελεχῶς ῥέοντος. Dans le voisinage d'Apollonie (six lieues S. E. *de cette ville*), est situé le Nymphæum, terre sacrée, où des sources de feu perpétuelles coulent, sans les endommager, au milieu d'une vallée verdoyante et des prairies.

PLUTARQUE, *Vie de Sylla.*

alumineuses (1). Ainsi la cause primitive de ces phénomènes existe; mais, comme au temps de Dion Cassius, qui parle en témoin oculaire (2), des torrents de feux ne coulent plus au milieu des champs. Je doute même que l'encens s'y enflammât alors, sans une connivence avec quelque ministre complaisant, chose qui n'était pas rare dans l'antiquité, où le don des prodiges fut plus d'une fois exposé aux sarcasmes de gens qui osèrent, dès ce temps, accuser les hiérophantes de corruption. Mais il n'y a plus ni oracles, ni feux perpétuels dans le territoire dédié aux nymphes, et les paysans de Carbonara, qui exploitent la poix fossile, sans s'inquiéter des divinités auxquelles les mines étaient consacrées, ni des prodiges passés, se trouveraient heureux, s'ils n'étaient pas obligés de rendre au fisc une partie du produit de leurs travaux.

La Suchista, qui pourrait peut-être disputer à la rivière d'Argyro-Castron le nom ancien de Celydnus, prend sa source dans la forêt de Cosmari, aux monts Scruélés, à dix lieues environ de son confluent avec l'Aoüs. A son origine, elle est grossie de plusieurs sources abondantes, et elle reçoit audessous de Calaratès, une rivière venant du sud-

(1) On voit, par le récit d'Élien, quel compte on doit tenir de ce mot *au voisinage*, lorsqu'il place Dyrrachium près d'Apollonie, qui en est éloignée de deux jours de marche pour un piéton. Il parle de l'odeur de soufre et d'alun, qu'exhalaient les feux du Nymphæum. *Hist. Var.*, *ibid.* ut supr.

(2) *Voyez* Dion Cassius, lib. XL.

est. Augmentée de cet affluent, elle continue son cours au-dessous de Nivitza-Malisiotes, ou Nivitza des montagnes, puis devant Coudessi-Gréotes (1), d'où elle se dirige au nord. C'est auprès de Nivitza, auquel les Schypetars donnent le nom de *Montueuse*, qu'on trouve les restes d'Amantia.

Les auteurs anciens, qui ont parlé de cette ville, disent ou laissent entendre qu'elle était située dans l'intérieur des terres. Cette fois, contre l'avis de Paulmier, je trouve que Scylax, dont il regarde à tort le texte comme falsifié, indique d'une manière précise sa position au midi d'Apollonie, lorsqu'il la place à trois cent vingt stades ou onze lieues et demie de cette ville (2). En effet la distance depuis les ruines d'Apollonie jusqu'au confluent de la Suchista, est de six lieues et demie, et il y en a cinq environ de là, pour remonter à Nivitza-Malisiotes, de sorte qu'aucune position ne pouvait être plus parfaitement déterminée. Les ruines consistent dans une acropole en maçonnerie cyclopéenne avec des restaurations d'un âge postérieur, au milieu desquelles on trouve des tambours de colonnes et des inscriptions. Ainsi les débris épars d'Amantia, dont Pline, Cicéron et César parlent comme d'une place importante (3), qui subsistait en-

---

(1) Les distances des bourgs et villages, ainsi que leurs rapports, sont portés sur la carte.

(2) Les Tables de Peutinger s'accordent à peu de chose près avec Scylax, pour la distance entre Apollonie et Amantie, qu'elles portent à trente milles.

(3) *Voyez* Plin., lib. IV, c. 10; Cicér., *Philipp.* XI; César, *De Bello civili*, lib. III; Constantin, *De Them.*, lib. II, them. 2.

core au temps de l'empereur Basile (comme on le voit dans la vie de ce prince écrite par son fils) (1), méritent l'attention des voyageurs.

Coudessi, dont je viens de parler, est une ville de deux mille ames, et le chef-lieu d'un canton qui renferme dans son arrondissement quatorze villages répandus sur les coteaux de la vallée, que baigne la Suchista. Les plus remarquables de ces hameaux sont Trebatchi, Tratchiovitza, Smoctina, Vramachiotes, situé sur le chemin d'Oricum, ainsi que Griva et Carbonara, bâti dans une anse formée par l'Aoüs, une lieue au midi des mines, et du confluent de la Suchista, qu'il reçoit à sept lieues environ de son embouchure dans l'Adriatique. A sa rive droite, presque en face de Carbonara, sur un terrain un peu élevé, on retrouve l'emplacement d'une ville, que les modernes appellent du nom de Gradista. J'avais d'abord cru reconnaître dans ces décombres, les restes des Getus; mais quand j'eus examiné la vaste étendue des débris, qui couvrent une butte aplatie de près de trois milles de circonférence, je commençai à croire que je foulais l'emplacement de Byllis, place fameuse de l'Epire, dont j'avais inutilement recherché les traces aux environs du golfe d'Avlone. J'y remarquai, comme je l'ai fait depuis à Corinthe, les ornières creusées par les roues des chars dans les ro-

(1) Dans son ouvrage, publié par Léon Allatius, en parlant de Nicéphore Phocas, dit qu'après avoir battu les ennemis, il s'empara d'Amantie : Τήν τε γὰρ πόλιν Ἀμαντίαν εὐθὺς ἐχειρώσατο.
C. 50, p. 128.

chers; je voyais la construction pélasgique recouverte de remparts avec des réparations helléniques et romaines, et les colonnes de plusieurs édifices. Hors des murs d'enceinte, je suivis les soubassements des faubourgs; je reconnus un théâtre ruiné, et la cella d'un temple, dont le péristyle est encore facile à désigner. Enfin, à peu de distance sur un pan de rocher, je lus l'inscription suivante, dans laquelle je distinguai, malgré son état fruste, le nom de Byllis, qui ne me permit plus de douter que je retrouvais cette ville ensevelie sous ses ruines (1).

Je ne pouvais donc plus me méprendre. J'étais dans la ville des Bulliones, que Stephanus, d'après Artémidore, place entre Apollonie et les monts Cérauniens (2). Les constructions cyclopéennes de l'acro-

(1) M. VALERIVS. M... QVIRIF....... MAX. MVS..... P
E E CONS... COHORTIA...... RAMEN.... RVM.... SA
EQVIT. TRIB. MILIT..... CVII... GEMEELLIRA
PRACPC..TVS IN MESOPOTAMIA VEXILLATIONIBVS EQVILVM..E...MALARM
PR..... OPIAE AVGVSTAE. SYRIACAE AGRIPPIANAE HERCVLI
S.... INCVLARVM..... ITEM COHORTIVMILV... CENSIVM.... LPIAE
RME L C R HPACVM III VIRIAE PAPLAGONVM II EQVITVM
CALONITANORVM V.... V CHALCIDENORVM V.... EPEIREORVM IIII
ENSIVM I VLPIAE PETRÆORVM II VLPIAE PAILAGONVM I VLPIÆ.
SAGITTARIORVM III DACORVM E.... GAM..... ERVM
VIAM PVB..... QUAE ACCOL..... BVLLIDEM
PERASTACIAS DV...C... ANGUSTIAM FRAGOSAM.... PICVVIOS
VIAM VNIT VT VEHICVLIS COMMEETVRITEM...... ES
MARGVA FLVMINE ET RIVIS. D......., S
ET. IN. S. C....... SIT... D.... D

(2) Βουλίνοι. Strabon dit vaguement les Bullions, qui habitent depuis Epidamne et Apollonie, jusqu'aux monts Cérauniens.

pole me rappelaient la fondation primitive de Byllis par Néoptolème, chef des Myrmidons (1). Quoique surnommée maritime, je pouvais encore concilier cette qualification, à cause de sa distance de la mer, qui n'est guère de plus de trois lieues, depuis le golfe d'Avlone. On avait donc pu lui donner le titre de port (Νεώριον), à cause des vaisseaux qui y abordaient; car dans l'antiquité, à l'époque des grandes eaux, les barques, qui étaient les bâtiments de ce temps là, pouvaient arriver jusqu'à Byllis, qui aura pour cela reçu l'épithète de maritime, quoique située dans les terres, comme plusieurs villes commerçantes de nos jours sont appelées ports, parce que les armements des navigateurs y abordent. Cette explication venait à l'appui de l'inscription existant sur le rocher, qui nomme *Bullis*, *ses mines de poix*, et qui indiquait sans doute d'autres villes, dont les injures du temps ont effacé les noms du rocher sur lequel ils étaient inscrits. Cette position me permettait encore de comprendre comment César, campé à la rive gauche de l'Apsus, pouvait, par sa position, couvrir Apollonie, Oricum, Byllis, Amantia et les villes de l'Epire qui avaient embrassé sa cause, puisqu'il tenait de cette manière l'entrée de la vallée

---

Stephanus les place aussi indéterminément vers l'Illyrie, ἔθνος περὶ Ἰλλυρίαν, et donne le titre de maritime à leur ville, Πόλις παραθαλασσία, ce qui ne veut pas dire qu'elle fût port de mer. Strab., lib. VII, p. 326; Stephan. Byz.; Cic., *Epist. ad Mem.* et Cet., lib. III, *Ep.* 42; Plin., lib. III, c. 43, et lib. IV, c. 10; Ptolem., lib. III, c. 13; *Hist. de l'Étab. des Col. grec.*, t. II, p. 373.

(1) Τῶν μετὰ Νεοπτολέμου Μυρμιδόνων κτίσμα. STEPH. BYZ.

de l'Apsus qui conduit à Berat, celle des gorges de l'Aoüs, par laquelle on pénètre au centre de l'Epire; et, maître d'Oricum, il fermait les défilés de l'Acrocéraune (1).

A quatre lieues de Carbonara, en remontant la rive gauche de la Voïoussa, on passe à Lunetzi, village près duquel se trouve un fort ruiné bâti par les Latins, qui me paraît être l'ancien château de Tropa (2), dont parle Léon Allatius. Trois lieues plus haut, on passe à Liopesi, et une lieue au midi, on trouve le pont de la Bentcha, voisin des ruines de Sainte-Séverine (3), que les Albanais appellent château de Jarre. Enfin à une demi-lieue de là, on arrive à Tebelen, dont j'ai donné la description.

Une traverse peu fréquentée, et que j'ai en partie relevée, part de cette ville pour conduire à port Palerme, en coupant la chaîne de l'Acrocéraune d'orient en occident (4). C'est sur cette route qu'on trouve,

---

(1) Les Apolloniates ayant rendu leur ville à César, les Bullidiens, les Amantiens et les autres villes de l'Épire les imitèrent, et députèrent vers César pour lui demander ses ordres..... Prévenu (César) à Dyrrachium, ralentit sa marche, et campa sur les terres des Apolloniates, près de l'Apsus, afin de couvrir par ses postes et ses redoutes, les villes qui s'étaient bien conduites. *Guerre civile*, lib. III.

(2) Τὸ Κάςρον ὁ Τρόπας κατωνομάζετο.
LEO. ALLAT., c. V, p. 128.

(3) Καὶ τὸ τῆς ἁγίας Σευηρίνης. LEO. ALLAT., *Ibid.*

(4) A deux lieues de Bentcha, dans le mont Argenik, on trouve Liacdouchi; deux lieues O., Progonati; deux lieues et un tiers O., Cosmari. On passe une voie romaine; de là à port Palerme, la distance est de cinq lieues O.

près de Cosmari, la voie romaine encore existante, qui remontait d'Apollonie, par Byllis et Amantia, à Buthrotum. D'autres embranchements se détachaient de ce point culminant, pour établir les communications avec Oricum, Paleste, ainsi que port Panorme, et il est encore possible de les reconnaître. Ali pacha, qui m'avait indiqué cette route, se proposait de la faire réparer pour exploiter les bois de construction de la forêt de Cosmari. Je devais en faire la reconnaissance, pour estimer l'étendue des travaux que nécessitait l'entreprise, lorsque les circonstances qui m'obligeaient à quitter l'Epire, m'empêchèrent d'entreprendre un travail dont le résultat avantageux au commerce m'aurait permis de faire quelques découvertes importantes pour l'archéologie. C'eût été de ce côté que j'aurais recherché les mines d'où les anciens tiraient de l'argent. J'en avais déja recueilli des échantillons dans les torrents du mont Argenik. J'avais examiné chez Ali pacha des minerais; et je réunissais assez de données, pour explorer avec succès les montagnes. Mais je dus abandonner mon dessein. J'ignore donc dans quel endroit existent les filons qui pourraient récompenser les travaux de l'exploitation; et je me serais gardé de les révéler, si je les avais découverts, afin d'épargner des larmes à l'humanité. Puissent-ils rester long-temps cachés, ces trésors, pour le bonheur des Epirotes, que leur maître ensevelirait dans les mines, afin de satisfaire la soif insatiable des richesses dont il est dévoré.

L'Acrocéraune, dont je termine ici la description, en me réservant de faire connaître les parties qui

avoisinent les vallées de Drynopolis et de Delvino, renferme, d'après les calculs les plus approximatifs que j'ai pu établir, une population de sept mille quatre cent cinquante familles. En portant ces familles, qui en général sont nombreuses parmi ces montagnards, à six personnes, on trouvera pour cette contrée quarante-quatre mille sept cents individus répartis dans quatre-vingt-cinq bourgs ou villages, dont les habitants, parlant le schype, ne diffèrent entre eux que par le plus ou moins de barbarie, de grossièreté et de perfidie. Leurs richesses en troupeaux, évaluées à deux cent mille moutons et le double de chèvres, permettent d'estimer ce mobilier, suivant le cours du pays, au prix de quatre millions trois cent soixante-quinze mille francs, dont le produit brut, estimé à trois francs par tête d'animal, donnerait une somme annuelle de douze cent mille francs environ.

Les revenus agricoles, consistant en blé, qu'on cultive en petite quantité, en maïs, calemboch, millet, orge, lupins, pois-chiches, suffisent à peine aux besoins des habitants trop indolents, ou peut-être assez sages, pour ne pas demander à la terre des ressources qui ne tourneraient qu'au profit de leurs oppresseurs. On se contente donc en général de la culture du maïs, dont tout le monde se nourrit. On exporte des laines, de la cire, et année commune, douze ou quinze cents oques de kermès, ainsi que des planches, du goudron qu'on emploie pour conserver le vin, quelques balles de peaux de lièvres, du bois de chauffage pour Corfou, et du beurre de brebis. Avec l'argent de ces ventes, qui ne s'élèvent guère au-dessus de

trois cent mille francs, les gens aisés achètent des capes des Mégalovlachites (car les paysans fabriquent leurs vêtements eux-mêmes); et tous, selon leurs besoins, se pourvoient de fer, de clous, de poterie et de quelques articles d'épicerie, qu'on tire des villes voisines et particulièrement de Corfou. Mais ces objets sont si peu étendus, et les besoins tellement bornés, que toutes dépenses faites, la balance du commerce est encore des deux tiers en faveur des Albanais, qui gardent sans retour l'excédant du solde en espèces dans leurs montagnes, où il reste enfoui.

La température et l'air varient dans l'Acrocéraune, suivant les aspects des montagnes. Du côté de la mer d'Ionie, croissent les plantes et les arbustes des climats chauds. Au nord et dans les vallées supérieures, les coteaux sont tapissés de sapins, d'érables, de noisetiers et de buis. Vers l'Aoüs, on trouve des pâturages abondants et des terres fertiles; mais nulle part, quels que soient les sites, on ne remarque ce ton d'aisance et de contentement qui annonce le bonheur d'un peuple. Le paysan, courbé sur la charrue, n'emblave point ses champs, en invoquant le ciel protecteur des moissons! Armé, soucieux, il paraît jeter au hasard les semences qu'il confie à la terre, sans compter sur les retours de la récolte. Les moissonneurs, tristes et abattus, se hâtent de fouler leurs grains, sans mêler aux travaux de la campagne ces chansons d'allégresse qui signalent l'abondance. Ils craignent de paraître riches, et ils cachent dans des greniers souterrains, qu'ils appellent *ambaria*, leurs

denrées céréales, comme l'avide fourmi qui entasse sordidement ses provisions au fond de son terrier. La joie, incompatible avec la barbarie qui exclut le plaisir, n'existe nulle part, parce que la violence se trouve par-tout unie à l'anarchie. C'est aux éclats du tonnerre, aux bramements des cerfs, aux cris sinistres des aigles et des jacals, que répondent les échos de l'Acrocéraune! Jamais ils ne redisent les chants des pasteurs; jamais ils ne répètent les sons champêtres du flageolet. Le berger comme le laboureur, le paysan et l'homme des bourgades, le pauvre et le riche, tous sont chargés d'armes, et portent avec eux l'inquiétude, les soucis et la méfiance, jusque dans leurs fêtes qui se terminent souvent par des rixes sanglantes; et ils appellent cette déplorable condition *liberté*! Personne, je pense, ne sera tenté de lui donner ce nom, ni d'envier leur pays, dont le destin sera toujours d'être la contrée la plus agreste, la plus pauvre et la plus barbare de l'Epire, quelles que soient les révolutions prospères qui pourraient faire renaître la Grèce, si le ciel, dans sa clémence, daignait un jour faire remonter son peuple au rang des nations.

CHAPITRE XXII.

Taulantie ou Musaché. Description de Canina, anciennement OEneus, et d'Avlone. Ruines d'Apollonie. Route depuis le port Peloros jusqu'à Berat. Camps de Bohémiens. Ville et citadelle de Berat.

L'échelle du Musaché ou Taulantie, que les Schypetars appellent Peloros, et les Européens la Vallone, est un des ports du golfe OEnien, qui fut fréquenté de tout temps par les navigateurs, et vers lequel le commerce s'est dirigé, depuis la destruction d'Oricum et des villes de l'Acrocéraune. Il me restait en visitant cette rade, à découvrir les ruines ou du moins l'emplacement d'OEneus, et je dirigeai mes premières recherches, vers la partie de la plage appelée *Bocca-Vecchia.* J'y trouvai un monastère dédié à la vierge de Verneselli, mais sans aucune trace de ville au milieu d'un terrain inondé, où il fut de tout temps impossible de former des établissements. J'avais porté avec aussi peu de succès mes regards vers les autres parties du rivage, lorsque réfléchissant à l'usage où étaient les anciens de bâtir leurs villes sur des hauteurs, mon attention se fixa sur la citadelle de Canina. Cette première idée qui n'était que conjecturale, me conduisant au rapprochement des faits historiques, bientôt je vis que j'y retrouvais la ville d'OEneus, située sur une montagne escarpée (1) et dans la petite rivière

(1) Tite-Live rapporte que Persée, après s'être rendu maître



qui coule au pied des rochers, l'Artatus qui a probablement donné son nom au village moderne de l'Arta. Repassant ensuite les annales des temps écoulés, je compris pourquoi ni Scylax, ni Strabon, ni César n'ont pas parlé de cette place, que Paul-Émile avait dû comprendre dans sa dévastation générale. Elle n'existait donc plus du temps de ces écrivains. Mais je la trouvais restaurée sous le nom de Canina (1), et classée comme elle l'est maintenant, parmi les villes de guerre, dès le temps du bas empire (2).

J'avais borné mes recherches à cette partie de l'Illyrie macédonienne, lorsque mon frère après avoir parcouru l'Acrocéraune, aborda au port d'Avlone, pour remonter à Berat. Le Musaché était en alarmes, on travaillait a réparer les fortifications de Canina, et sa population qui est de trois mille âmes, faisait ses approvisionnements comme à l'approche d'un siège. On se croyait menacé par les Français, alors maîtres de Cataro, on avait vu leurs aigles à la hauteur de Dyrrachium, car on les voyait par-tout dans ce temps-là! Cependant la présence du consul calma les

---

d'Uscana, qui fut dans la suite appelée Scampus, assiégea et prit Œneus, forteresse située sur une hauteur escarpée.

TIT.-LIV., lib. XLIII, c. 9.

(1) Conto-Stephanus, informé que Boëmond devait débarquer à Avlone, avait placé sur le mont Jason des vigies, qui découvraient au loin la mer et les vaisseaux. Καὶ κατὰ τὴν ἀκρολόφιαν τοῦ καλουμένου Ἰάσονος Βούνου σκοποὺς ἐπίστησας ἐφ' ᾧ θάλατταν περιαθρεῖν καὶ τὰς ναῦς ἐπισκοπεῖν. ANN. COMN., p. 368, ed. Reg.

(2) Cantacuz., lib. II, c. 32. Κάνινα φρούριον. Leo Allat., *in not. ad Acropolit.*, f. 273.

esprits, et rassura bientôt les Musachéens, sur des projets hostiles, qui n'existaient que dans leur imagination.

Le vent de Bora, qui le força de séjourner aux douanes du port Peloros, étant tombé, mon frére s'achemina vers Avlone, qui est éloignée d'une demi-lieue de la mer. Cette ville que Ptolémée qualifie de *maritime*, est souvent mentionnée par les historiens (1), quoiqu'on n'y trouve les traces d'aucun édifice ancien. Son aspect et ses maisons retracent au contraire une ville moderne, et une rue ornée de portiques rappelle le séjour des Vénitiens, qui auraient sans doute régénéré la Taulantie, si les destins contraires ne s'étaient pas toujours opposés aux généreuses résolutions des puissances chrétiennes, en faveur de la Grèce. Autour de la ville, on voit les restes de deux forts qu'ils firent sauter en 1691, lorsqu'ils dûrent abandonner aux Turcs cette place et son château (2), dont ils avaient fait un comptoir de premier ordre pour le commerce. Dans son état actuel, on ne trouve à Avlone qu'une population de six mille individus composée de mahométans, de chrétiens et de Juifs bannis d'Ancône, sous le pontificat de

---

(1) Αὔλων πόλις ἐπίνειον. Ptolem. Anton., *itinerar.* Constant., *Them. Occid.* Ann. Comnen. Nicetas. G. Acrop. Pachim.
Palmer., *de Græc. Antiq.*, lib. I, c. 32.

(2) Ce fait est tiré de la Chronique de Janina, qui rapporte que Chalil pacha enleva, en 1691, la ville d'Avlone aux Francs. Εἰς τοὺς 1691. Ἐκατέβη ὁ Χαλὴλ πασίας καὶ ἐπῆρε τὴν Αὐλῶνα, ἐκ τῆς χειρὸς τῶν Φράγκων. *Hist. de Joannina.*



Paul IV (1). Enfin elle ne compte plus parmi les évêchés de l'Orient, depuis un grand nombre de siècles.

Les environs de la ville plantés d'oliviers, entremêlés de maisons de campagne et de tombeaux, sont bornés par des coteaux à base gypseuse, desquels descend l'Artatus, qui après avoir rempli les fossés de la citadelle, vient tomber dans la mer, au nord des rochers et de l'acropole de Canina. Le terrain marécageux rend l'air tellement mal-sain, que les habitants d'Avlone sont obligés de quitter leur demeures, dès que les premières chaleurs de l'été commencent à se faire sentir. Les Turcs vont alors habiter Canina, les chrétiens gagnent les villages de Skrapari, et tous ne reviennent qu'à la fin de l'automne. La ville devient ainsi une solitude dans laquelle, on trouve à peine un petit nombre de Juifs, et il ne reste dans la campagne, que des chrétiens divisés par ateliers, qui cultivent le maïs et le riz, qu'on sème dans les bas fonds. C'est de ces cloaques couverts de moissons luxuriantes que s'exhalent les fièvres et les épidémies, auxquelles un gouvernement prévoyant pourrait remédier, sans rien perdre de ses ressources nourricières. Alors cette partie autrefois si florissante de la Taulantie, prendrait une face nouvelle. Avlone, maintenant oubliée, redeviendrait un entrepôt de commerce.

---

(1) Ses évêques connus furent : Nazaire, qui siégea au synode de la vieille Épire; Germain, qui vivait sous le pontificat du pape Hormisdas; Soterus, qui souscrivit les actes du septième synode, avec les pères latins. Or. Christian.

Ses coteaux donneraient des vins estimés, et des huiles en abondance. On tirerait de ses lagunes, le sel que l'Italie réclame pour ses gabelles, et elle pourrait en exporter par les caravanes, jusques dans la Romélie. Les bois de construction, la résine, les grains, deviendraient pour le gouvernement et pour le peuple des objets d'échange et de négoce; enfin la population augmenterait. Mais les Turcs qui ont entre les mains ces moyens de prospérité, semblent les dédaigner. Campés sur une terre qui les dévore, étrangers à toute idée d'amélioration, ils ne s'occupent que du moment, sans apercevoir aucun avantage dans l'avenir. Pour comble de malheurs, le Musaché en passant sous la domination d'Ali pacha, a perdu dans ces derniers temps, avec ses familles opulentes, l'espérance d'une amélioration que leur intérêt réclamait, et qui n'entre pas dans ses vues.

La partie de la campagne d'Avlone, qui s'étend dans une profondeur de huit milles, jusqu'à l'Aoüs, n'est pas moins fertile et mal-saine que celle des environs de la ville. A cette distance au nord, de l'autre côté de l'Aoüs, on aperçoit le beau village de Fieri, et un mille à l'occident le monastère de la vierge de Pollini, seule partie habitée de la terre consacrée à Apollon (1)! Une église entourée

---

(1) Μνάματ' Ἀπολλωνίας ἀνακείμεθα, τὰν ἐνὶ πόντῳ
Ἰονίῳ Φοῖβος ᾤκισ' ἀκερσεκόμας.

« Voilà les monuments de la ville que Phœbus à la belle chevelure a fondée près de la mer d'Ionie. »

Cette inscription était gravée sur le piédestal de sa statue, en anciens caractères. PAUS., *Eliac.* V, c. 22.

de quelques cellules enveloppées d'un cordon de murs, et douze religieux forment toute la population d'Apollonie ! Au lieu des bruits de l'Agora et des acclamations des théâtres, des chants religieux, sont les seules voix qui s'élèvent du sein des ruines vers le ciel, pour chanter le Dieu immuable, dont l'éternité voit s'éclipser les empires, et renverser les villes ouvrages des hommes. L'éclat de Corinthe, et le nom des Corcyréens y sont oubliés (1). La protection d'Auguste (2), ni la sagesse de ses institutions particulières, n'ont pu la sauver, et il ne reste plus pour reconnaître la *grande et magnifique Apollonie* (3), que son nom mutilé comme ses édifices.

Le monastère de la vierge d'Apollonie, élevé par les chrétiens comme un signal de reconnaissance au milieu des débris d'un vaste naufrage, se glorifie d'avoir eu pour fondateurs, les premiers Taulantiens qui reçurent des apôtres, les semences de l'évangile. « Les saints de l'éternel, disent les religieux, après « le renversement des autels du paganisme par des « barbares que le nord vomit sur la Grèce, bâtirent « sur les ruines du temple de Dimitra, (Cybèle), la « première église qu'ils dédiérent à la mère du sau- « veur, auprès de laquelle on a relevé à diverses

(1) Thucydide et Scymnus attribuent sa fondation aux Corinthiens et aux Corcyréens. *Voyez* Hist. de l'Établissement des colonies grecques, par M. Raoul Rochette, t. III; c. 349, 350.

(2) Auguste, qui avait fait ses études à Apollonie, protégea particulièrement cette ville. Velleïus Paterculus, lib. II, c. 59; Suet., *In vitâ Augusti.*

(3) Cicéron l'appelle *magnam urbem et gravem.* *Philipp.* XI.

« époques, le couvent qui existe maintenant. Cette « frêle nacelle, jouet des orages, froissée par l'armée « de Soliman, incendiée par les Albanais, est sortie « de ses cendres, et s'est restaurée toujours au même « lieu, où elle avait primitivement jeté son ancre « d'espérance. » C'est ainsi que les Caloyers racontent l'histoire de leur monastère aux étrangers, mais ils ne peuvent préciser l'époque de la destruction d'Apollonie, ni comment elle a perdu son nom, qu'on ne retrouve cité par aucuns historiens des derniers temps du bas empire (1)? Il n'est pas moins difficile, en examinant les lieux, de pouvoir déterminer son enceinte qui commençait à dix stades (2) de l'Aoüs, et que Strabon fixe à soixante du bord de la mer (3), distance qui est celle du port dangereux de

---

(1) Anne Comnène, Nicetas, les deux Nicephores, ni aucun des Byzantins ne citent le nom d'Apollonie. Castaldus est le premier qui a fait connaître celui de Polline.

PALMER., lib. I, c. 27, p. 159.

N. B. Cependant il est probable que sa destruction totale fut postérieure au cinquième siècle, car on trouve un de ses évêques, Eusebe, dans la liste des pères du concile de Chalcédoine en 451. Depuis cette époque, le siége de cette ville fut transféré à Byllis, dont les prélats connus sous ce titre et celui d'Apollonie furent :

Évêques de Byllis et d'Apollonie.

1. Félix, au concile d'Éphèse;
2. Eusèbe, que je viens de citer;
3. Philocaris, au synode de la vieille Épire.

(2) Dix stades ou un mille un quart.

(3) Soixante stades ou sept milles et demi. Strab., lib. VII, p. 316. Scylax ne porte que cinquante stades. Plin., lib. VII. M. P., lib. III, c. 13.

Poros, qu'on trouve à l'embouchure de l'Aoüs. Dans l'emplacement de la ville et de ses édifices, on voit des buttes formées de colonnes brisées, de portions de frises, d'éclats de chapiteaux et de briques sur quelques-unes desquelles on lit le numéro des légions qui les avaient fabriquées. Quelques cippes rappellent des noms illustres ou ignorés d'hommes, que l'égalité du tombeau recouvre d'une même poussière. Trois mots sauvés de l'oubli, indiquent le monument d'un Amyntas (1), dont le sarcophage annonce les dernières vanités, par les ornements sculptés à l'entour. Sur un tumulus voisin, on remarque une colonne d'ordre dorique qui a douze pieds de circonférence, et les proportions de ce stile sévère. C'est le dernier débris restant sur pied, d'un temple de cent vingt pieds de longueur, sur quarante-huit de large. On avait, en 1813, déterré de dessous ses décombres une statue en marbre de Diane. On y avait trouvé quelques années avant un bas-relief, représentant Apollon monté sur un char traîné par les heures, scène que le Poussin a reproduite dans ses tableaux.

Les médailles nombreuses, qu'on trouve chaque jour dans ces ruines (où l'on découvrirait sans doute d'autres objets d'une plus haute importance), portent presque toutes la tête laurée d'Apollon, avec l'inscription des *Apolloniates* (2). J'ai vu aussi plusieurs

---

(1) ΦΙΛΙΠΠΟΣ ΑΜΥΝΤΑΣ ΧΑΙΡΕ. Un marbrier turc, établi à Fieri, avait brisé le couvercle de ce sarcophage, sur lequel il y avait des figures.

(2) *Bronze*. Tête laurée d'Apollon ou de Bacchus à gauche.

cornalines gravées en creux, représentant le dieu jouant de la lyre. Tout retrace ainsi, dans sa désolation même, l'état de gloire d'une ville qui n'est plus visitée que par les pâtres albanais, lorsqu'ils ramènent leurs troupeaux des montagnes de la Candavie, dans les plaines du Musaché et sur les bords de l'Adriatique.

C'est là ce qui reste d'Apollonie, qu'on peut regarder comme l'extrême frontière du territoire classique de la Grèce, quoique Epidamne réclame la gloire d'en avoir fait partie. Je rappelle, après cette excursion, l'attention du lecteur sur l'itinéraire d'Avlone à Berat. La route qu'on suit se rapproche pendant un quart de lieue, à la distance d'un mille du rivage de la mer. La culture commence sur la droite, dans un terrain qu'on sème en maïs. De là on tourne au nord-nord-est pendant deux lieues, en prolongeant une plage basse couverte de salines, et on se dirige à l'est l'espace de deux lieues, sans avoir aucun village en vue. A cette distance, on arrive au bac de la Voïoussa, où l'on trouve, sur les deux rives du fleuve, des caravansérails. Ils étaient encombrés de voyageurs, lorsque mon frère y arriva. On attendait

---

R. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ. Corne d'abondance, de laquelle semblent sortir des feuilles de vigne ou des grappes de raisin. Des deux côtés dans le champ, deux cornes d'abondance, plus petites et renversées; festons.

Argent. ΦΙΛΩΝΟΣ. Tête d'Apollon laurée à gauche. R. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ. Sur deux lignes. ΑΜΙΑΝΤΟΣ ΣΟΣΙΛΟΧΟΥ. Trois jeunes filles se tenant par la main, dansant autour de trois petits monts ou brasiers allumés.

depuis plusieurs jours la baisse des eaux, dont la rapidité ne permettait pas de manœuvrer le ponton, pour passer. Comme le fleuve rentrait alors dans son lit, on vit enfin le bac se détacher et gagner la rive gauche; et après s'être embarqués dans le plus grand désordre, on poussa au large et on passa, comme par miracle, l'Aoüs! De sa rive pierreuse, on s'enfonce dans une plaine couverte de sabine et d'agnus castus, arbustes très-répandus dans tous les lieux humides de l'Albanie; et après avoir marché une demi-lieue entre ces halliers, on débouche dans une campagne cultivée qui a une lieue de traverse. On parcourt immédiatement après, pendant trois milles une vaste lisière de prairies, qui se déploient du côté de l'Adriatique. La vue ne s'arrête dans cette étendue que sur des buttes couvertes de baraques de nomades escortés de chiens terribles, qui gardent de nombreux troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux renommés, comme les meilleurs de toute la Turquie d'Europe, pour la beauté de leurs formes et la vîtesse de leur course. On apperçoit aussi quelques camps de Bohémiens ou Tzingari, race immonde, étrangère à la société qu'elle abhorre, et dont elle est justement repoussée. On retrouve en avançant des collines, qu'on suit durant une heure et demie, avant d'arriver au grand village de Novésela.

Il faut avoir voyagé dans cette partie de l'Albanie, pour connaître combien sont mensongères, ces relations qui vantent l'hospitalité des Orientaux. Un Mahométan ne reçoit en général jamais un étranger dans sa demeure, quand il n'est pas de sa religion;

et les chrétiens, qui sont obligés de lui ouvrir leur porte, le regardent presque toujours comme un hôte incommode, à moins qu'ils ne fondent sur sa réception l'espérance de quelque aubaine lucrative. Ces idées ne purent même déterminer les Albanais chrétiens de Novésela à loger mon frère; et comme il n'y avait pas de caravansérail dans leur village, il fallut enlever de force un gîte pour passer la nuit. Mais en vain il recourut aux prières et aux menaces pour obtenir un peu de paille; il dut coucher sur la terre, au milieu de ces rustres, qui lui refusèrent même le feu nécessaire pour sécher ses vêtements trempés par la pluie. Cependant ces hommes, faux et rusés comme le sont tous les barbares, retrouvèrent le lendemain des prétextes pour s'excuser auprès du voyageur. Ils se confondirent en protestations; ils avouèrent leur grossièreté, et tout cela pour extorquer des étrennes, que la prudence voulut encore qu'il leur donnât. Ils le prièrent ensuite de dire de *bonnes paroles* pour eux au visir Ibrahim, auprès duquel il se rendait, mais d'un ton qui n'était pas un des signes les moins évidents de la décadence du pouvoir d'un chef, dont les vassaux méconnaissaient depuis longtemps la trop paternelle autorité.

Aux environs de Novésela, on ne voit de toutes parts que des hordes de Bohémiens campés sous des tentes, qui ont fait leur patrie des plaines du Musaché. Les indigènes prétendent que cette lèpre de l'humanité s'est implantée depuis plus de huit siècles dans l'Illyrie macédonienne, circonstance qui s'accorde assez avec le temps de leur arrivée dans

l'Orient, puisque ce fut sous le règne de Nicéphore qu'on vit paraître ces vagabonds pour la première fois dans l'empire. De quelle contrée alors connue du monde venaient-ils? Quel avait été leur berceau? voilà ce que personne ne peut affirmer. Fleuri, dans son Histoire ecclésiastique, les fait sortir d'un mélange impur des hordes des Attingans, avec quelques tribus juives, et il dit qu'ils étaient nombreux dans la Phrygie, sous le règne de Michel-le-Bègue. D'autres voient en eux les Parias du Gange. Voltaire retrouve dans ces enfants de Belial, des prêtres d'Isis et d'Osiris (1). Quelques personnes croient reconnaître en eux les Berbers de l'Afrique, et toutes ces inductions, quoique hypothétiques, peuvent être véritables. Pour moi, je crois les Bohémiens contemporains des premières sociétés. Restés informes, comme les hordes que la civilisation n'a pas policées, on les retrouve magiciens et almées sur les bords du Nil, jongleurs et bayadères dans la presqu'île du Gange. Hommes

(1) Le vagabondage a toujours été commun à une certaine caste de l'Égypte, dont la postérité s'est perpétuée jusqu'à ce jour dans le Delta. Comme aux temps anciens, les femmes disent la bonne aventure, font retrouver les objets volés, vendent des racines, des amulettes, des cailloux, de vieux métaux; et trompeurs de bonne foi, trompent la crédulité qui les paie. On sait que ces individus des deux sexes, se disant prêtres et prêtresses d'Égypte, étaient connus dans la Grèce et dans l'Italie, où ils répandirent le culte de la déesse Isis. Après le règne d'Auguste, on vit ces porteurs de gibecière, à la faveur de leurs tours, parcourir l'Europe, en cherchant à établir par-tout leur infâme doctrine. *Voyez* l'Ouvrage de GRISELINI.

et femmes, depuis l'origine des peuples, exercèrent toujours le métier de la divination, et l'art infâme des danses lascives, dans lesquelles les jeunes filles sont élevées dès l'enfance. Ces prétendus prêtres et prêtresses étaient sans doute les mêmes encore qu'Apulée appelle ironiquement (1) *les oracles de la grande religion*, et depuis ce temps ils ont été en possession d'abuser la crédulité publique, sous diverses dénominations, qui n'ont jamais pu les dérober au juste mépris de la société.

S'il est difficile de s'accorder sur l'origine des Bohémiens, le physicien qui les considère attentivement dans les déserts de l'Orient, où ils sont répandus, reconnaîtra dans leur physionomie des traits de ressemblance avec les psylles et les négromanciens de l'Afrique. S'il les interroge, ils lui répondront qu'ils sont Egyptiens; et il les verra s'irriter, si (comme les Grecs le font pour les humilier) il les appelle *Djouk el-Phiraoun*, ou *chien de Pharaon*, dénomination qu'un Bohémien regarde comme la plus sanglante injure.

On a toujours cru remarquer dans cette caste un secret particulier qu'elle garde pour cacher sa croyance religieuse; mais cette réserve tient à son ignorance de toute espèce de Dogmes. Prêts à suivre toutes les re-

---

(1) Magnæ religionis sidera. APULÆI *Metamorph.*, lib. XI. On dira que la langue des Bohémiens ne ressemble pas au cophte? Mais cet Idiôme est-il celui des Autochthones de l'Égypte? Ils sont Hindous par leur langage, ajoute-t-on; et qui nous a dit que les Hindous ne sont pas sortis de la vallée du Nil?

ligions, les Bohémiens n'en ont aucune, et sans morale, comme sans conscience, ils n'ont dans le ghiftas (qui est leur idiôme particulier), aucun terme propre pour exprimer le nom de *Dieu*, que la reconnaissance trouve écrit dans tous les objets de la création. Pour exprimer ce nom d'une intelligence qu'ils ignorent, les Bohémiens turcs se servent du mot *allah*, les Orthodoxes du *théos* des Grecs, et, suivant le pays qu'ils habitent, de l'expression en usage pour nommer *Dieu*. Ils n'en ont pas non plus pour exprimer *l'ame*, et telle est leur barbarie, qu'ils n'ont d'expressions pour désigner les nombres que jusqu'à sept. Au-delà de ce terme, ils se servent d'équivalents pris dans d'autres langues, pour calculer leurs comptes (1).

Les Bohémiens venus de la Phrygie, ou de plus loin, avaient été oubliés dans l'Asie, lorsque Jean Zimiscès leur concéda des terrains dans les envi-

---

(1) Les traits physionomiques des Bohémiens de la Grèce sont les suivants : Œil noir taillé en amande, rempli d'un feu sombre ; pomettes saillantes, mâchoire inférieure un peu proëminente, nez aquilin, cheveux rudes comme ceux des Abyssins, extrémités supérieures longues hors de proportion, peu ou point d'embonpoint, jambe maigre, tissu réticulaire noirâtre, tempérament sec et bilieux, caractère fougueux, inquiet, actif; penchant à la mélancolie dans la vie sédentaire, goûts anti-sociaux dominants. Volubilité et vocifération des Arabes dans l'élocution. Ils appellent :

Soleil,	*cham.*	Riz,	*parno.*
Lune,	*schmouth.*	Oignons,	*pourma.*
Eau,	*pani.*	Peste,	*pougni.*
Bélier,	*bachro.*	Chien,	*djoukel.*
Chèvre,	*bousni.*	Bœuf,	*grouf.*

rons de Philippopolis, dont ils jouirent jusqu'en 1112. Persécutés à cette époque par l'empereur Alexis, sous le nom *Bogomiles* ou *sectaires implorant la miséricorde de Dieu*, ceux qui échappèrent à cet orage religieux cherchèrent un asile dans le mont Hemus, que les Turcs, à cause de leur race qui s'y est perpétuée, appellent *Tchingué-Balcan*, désignant les Bohémiens sous les noms de *Tchinguis* ou *Tchinguénets*. Il est probable que ce fut de là qu'on vit sortir les hordes, qui, de proche en proche, se répandirent dans la Grèce, au sein de l'Allemagne et jusqu'en Angleterre, où leur secte immorale est demeurée (malgré la haute civilisation des trois royaumes), entachée du péché originel de ses ancêtres.

Les Turcs, tolérants ou plutôt apathiques, indifférents pour les opinions religieuses des Bohémiens, qu'ils ne regardent ni comme mahométans, ni comme chrétiens, les souffrent parmi eux. Ils en font leurs musiciens, et les pachas leurs bourreaux ordinaires, tout en consultant les diseuses de bonne aventure, habituées à voler des enfants pour meubler leurs harems, ou qui amusent leur gravité par des danses impudiques.

Au sortir de Novésela, on suit de nouveau pendant un mille les coteaux d'une vallée que fertilisent les eaux de la Glénitza, rivière qui tombe dans l'Apsus. On découvre encore des campements de Bohémiens, dont le métier est de conduire de ville en ville des ours auxquels ils arrachent les dents, et qu'ils font danser avec un violon. Du penchant

des coteaux, on aperçoit à l'occident le cours du fleuve jusqu'à son embouchure dans la mer, dont les eaux bleuâtres bornent l'horizon. Au revers de cette colline, dernier point de vue d'où l'on domine l'Adriatique, on traverse un village turc, où les voyageurs ne manquent presque jamais d'être harcelés par des chiens terribles, que les habitants se plaisent à lancer contre les passants. Bientôt après, on entre dans une gorge coupée de ravins, qui aboutit à Roscovo, bourg situé dans la grande vallée de l'Apsus. De ce plateau, on distingue six lieues à l'orient, les faites neigeux du mont Tomoros, et les vastes sinuosités du fleuve qui sort de ses glaciers. Au midi, l'horizon se prolonge, en suivant les montagnes de Skrapari, dont les flancs occidentaux encaissent la vallée de l'Aoüs. De nombreux villages, disséminés dans cette riante partie de la Taulantie, ornent son territoire fertile, couvert de forêts et décoré de sites, qui forment les contrastes les plus frappants avec la misère et la barbarie des habitants. On passe à gué une rivière limpide venant du midi, et au bout de six milles de chemin en plaine, on traverse l'Apsus sur un pont en pierre, qui a pour base des rochers remarquables par leur structure. Des crevasses d'une de ces piles naturelles, jaillit une cascade abondante et fraîche, qui fournit de l'eau aux besoins d'un caravansérail bâti à peu de distance, quand l'Apsus est troublé par les pluies, ou échauffé par l'ardeur de l'été. De ce pont jusqu'à l'embouchure du fleuve, qu'on appelle *Ergent* ou

Argent, et que quelques cartes anciennes nomment *Argentea* (1), la distance est de seize milles jusqu'à la mer, et de douze jusqu'à Berat.

On s'éloigne un peu dans la plaine pour doubler les vastes replis de l'Apsus, et une lieue à l'orient du pont, on arrive au bord de la rivière de Grabova. Le fleuve prend au-dessus le nom de Beratino, qu'il conserve jusqu'à Berat. On est entré dans la ville, et on se demande encore où elle est? Mais il n'en est pas de même de son château, qu'on aperçoit à une très-grande distance, à cause de sa situation au sommet d'une montagne élevée, dominée par des hauteurs que couronnent, dans le lointain, les coupoles pyramidales du mont Tomoros.

Berat est une ville moderne bâtie, à ce que l'on croit, sous le règne de Théodose le jeune, qui lui donna le nom de *Pulcheriopolis*, à cause de sa sœur Pulcherie, princesse alors toute puissante dans l'empire. Les Bulgares, qui la conquirent, firent, par une simple traduction dans la langue sclave, de ce nom, celui de Belgrad. Postérieurement, on la trouve appelée par Pachimère, cité dans les notes de Léon Allatius, *Belgrada*, et *Balagrita*, suivant Cantacuzène (2). Mais

---

(1) Les Byzantins en avaient fait le nom de Χαρζὰνης.
ANN. COMNEN. lib. III. CANG., p. 287.

(2) In notis ad Acropolitam, p. 273. Cantacuz., lib. II, c. 32, qui écrit son nom Βαλλαγριτα, et les Grecs de ce temps (Βελλεγράδα τὰ), dont Castaldus a dérivé Belgrade, qu'il place sur l'Aoüs, dont le cours était alors inconnu.

elle ne commence à être clairement indiquée que dans l'histoire de Grégoire (1), qui parle de son acropole ou château, comme d'un fort *escarpé et situé pour ainsi dire au-dessus des nuages.* Mais son nom se reconnaîtrait à peine maintenant, si les Turcs, qui s'en emparèrent, après la mort de Scanderbeg, ne lui avaient conféré le nom d'*Arnout Beligrad*, ou *Belgrade* des Arnaoutes, car elle n'est plus connue parmi les Grecs que sous la dénomination de Berat. L'acropole, telle que nous la représentent les historiens du Bas-Empire, occupe le sommet aplati d'une croupe taillée presque à pic du côté de l'Apsus, qu'elle domine à une grande hauteur, sans être pour cela située *au-dessus des nuages.* La forme du mur d'enceinte approche de celle d'un parallélogramme irrégulier, de deux cent quarante toises de longueur, flanqué à des distances inégales par des bastions, et fermée d'une triple porte à tourelles et machicoulis. Dans l'enceinte, on voit le sérail du visir, et deux cent cinquante maisons habitées par des Albanais chrétiens du rit grec. Comme cette forteresse, malgré sa hauteur, était commandée, on a fait construire au couronnement du mamelon qui la domine, un fortin crénelé et garni de quatre tours. Mais dans ce donjon, comme dans la citadelle, il n'y a pas de sources ni de citernes, ce qui fait qu'on la forcerait promp-

(1) En parlant de l'invasion de Michel, despote d'Épire et d'Étolie, dans la Macédoine, il dit que les ennemis assiégeaient, τὸ τῶν Βελλεγράδων ὑψηλόν τε καὶ (ὡς εἰπεῖν) ὑπερνέφελον φρούριον.
GREG., lib. III, caput ultimum.

tement à capituler, si une pareille forteresse méritait l'honneur d'être investie. Les Albanais jugent tout autrement de son importance. Ils la regardent même comme un boulevard de première ligne, et Ibrahim pacha faisait réparer les brèches de ses remparts avec des planches et des fagots d'épines, lorsque mon frère vint pour le rassurer sur la prétendue invasion des Français, dont on se croyait menacé, et qui tenait dans ce moment toute la haute Albanie en allarmes.

La ville-basse, située au fond d'une gorge presque toujours couverte de brouillards épais et mal sains, est divisée par l'Apsus en deux quartiers appelés Morè-Tchèlebi et Goritza, qui sont habités par une population de six mille individus, dont un tiers au plus sont Mahométans. On compte parmi eux de riches propriétaires et quelques marchands, qui fréquentent les ports du royaume de Naples et la foire de Sinigaglia, où ils sont dans l'usage d'acheter des marchandises étrangères, depuis que le commerce de l'opulente Venise, reine détrônée de l'Adriatique, a cessé d'approvisionner l'échelle d'Avlone.

Le visir Ibrahim, qui armait son acropole pour s'opposer à une invasion des Français, cachait sous ce prétexte aux yeux du peuple, des inquiétudes bien mieux fondées. Ravi de la candeur de mon frère, il lui confia ses chagrins, et les tristes pressentiments de sa ruine dès lors inévitable. Il lui révéla les machinations d'Ali pacha, qui avait depuis long-temps juré la perte d'un homme uni à ses propres en-

fants, par les liens de la nature et du sang (1). « Je « n'ai jamais eu, disait-il, que des amis de mes ri« chesses, et mes serviteurs les plus fidèles m'aban« donnent, depuis que je cesse de les payer! Ma bourse « est épuisée, et mon autorité cesse avec mes moyens « pécuniaires, tant le cœur des Albanais est ingrat « et vide de reconnaissance. L'or de mon ennemi « l'emporte dans le divan, ses calomnies prévalent « contre mon innocence. Il agite maintenant les « Albanies, sous le prétexte mensonger d'une inva« sion prochaine des Français, auxquels il m'accuse « d'être vendu, comme il m'accusait il y a peu d'années « de l'être aux Russes, alors possesseurs de Corfou! « Sous ce prétexte, il médite ma destruction et celle de « ma famille, qui depuis plus de trois siècles gou« verne paisiblement le Musaché.... » et portant ses regards vers le ciel : « Le méchant souillerait la vertu « même de son souffle! Ne retournez plus auprès de « lui, il hait, il abhorre, mais il craint votre frère, et « il n'osera pas attenter à ses jours. Demeurez près « de moi, soyez mon consolateur, mon conseil, l'ami « d'un vieillard, qui ne demande qu'à descendre en « paix au tombeau!.. » Mon frère, obligé de répondre avec circonspection à cet épanchement d'un homme

(1) Ibrahim pacha est le beau-père de Mouctar et de Veli, fils d'Ali pacha, et ces alliances n'ont pu le préserver de sa chûte. Prisonnier de l'implacable Ali, qui n'a jamais reçu de sa part que des bienfaits, il gémit depuis sept ans dans un cachot à Janina, où il est destiné à terminer sa vie.

faible, revint après deux mois de souffrances partager avec moi d'autres peines et d'autres dangers.

CHAPITRE XXIII.

Division du Pachalik d'Avlone. Observations sommaires sur son état ancien. Description de la Taulantie ou Musachè, depuis Berat jusqu'au fleuve Genussus ou Tobi. Sources de la branche droite de l'Apsus. Lac Treboutchi. Rivière de Carbonates. Ruines de Daulia. Limite septentrionvle du Sangiac d'Avlone.

Strabon place dans l'Illyrie macédonienne, les peuples de la Taulantie qui habitaient du côté de l'Adriatique, sur le plateau occidental qui s'appuye aux monts Candaviens. Il range ensuite en procédant du midi au septentrion, les Buliones ou habitants du canton de Skrapari, les Apolloniates qui occupèrent sur les deux rives de l'Aoüs, l'étendue actuelle du Villaïeti d'Avlone. Les Taulantiens proprement dits ou Musachéens, les Penestes que je crois être les riverains du lac Treboutchi, les Parthiniens ou vassaux du Cadilik de Presa, et les Phryges qui vivaient aux bords du fleuve Matis, maintenant appelé Matia. Toutes ces peuplades possédaient au rapport des écrivains anciens, un pays fertile, riche en fruits, en vignobles, en productions variées, à l'exception de quelques parties montueuses, qui étaient habitées, comme elles le sont maintenant,

par des hordes belliqueuses, adonnées au brigandage, et plongées dans la même anarchie, où l'on retrouve les Schypetars du mont Dgirad, d'Elbassan, et des missions latines des Mirdites. Cependant ce pays était généralement considéré du temps des Romains, malgré les mœurs féroces de ses habitants, comme une source féconde de richesses. Les proconsuls de ce temps-là, comme les satrapes mahométans de nos jours accoutumés à y faire fortune, n'étaient pas traités différemment à Rome, qu'ils ne le sont par les membres du divan. En un mot le titre de gouverneur de la moyenne Albanie, répondait et répond encore à celui d'un proconsul opulent, dont il est également avantageux d'être le protecteur, ou le protégé.

La Taulantie, plus que les autres parties de la Grèce, a éprouvé le fléau de toutes les guerres qui précédèrent l'établissement et la chûte de l'empire d'Orient. Ses villes avaient été déja plusieurs fois détruites et relevées, lorsque Justinien, touché des malheurs d'une province dans laquelle il était né, ordonna de rebâtir Trana ou Tyranna, Avlone et Mouseïon, maintenant appelée Moschopolis, ou *ville des Mosches*, peuplade pélasgique qu'on croit avoir donné son nom au Musaché. L'empereur fit en même temps fortifier le défilé des portes candaviennes, et bâtir des postes militaires, pour arrêter les incursions des barbares, qui se répandaient dans les provinces de l'empire, dont ils traînaient les habitants en esclavage, jusqu'au delà du Danube. Mais ces châteaux, comme la multiplicité des lois de Jus-

tinien (1), ne pouvaient plus soutenir un colosse frappé de vétusté, dont les pieds reposaient sur un sol volcanique. Les Scytho-Slaves, les Triballes, avaient renversé ces tétrapyrges, lorsque d'autres peuples du nord, enfants de la Scandinavie, les Normands, parurent à leur tour dans l'Illyrie. Vainqueurs des Sarrasins aux champs de Syracuse, vainqueurs des Grecs, sujets de la nouvelle Rome, aux plaines de Dyrrachium, lieu témoin des combats de César et de Pompée, les soldats de Roger, poussés par l'instinct de la gloire, venaient s'établir dans les plaines de l'Apsus, pour y attendre les Turcs, qui se préparaient à entrer sur la scène de l'Europe! Mais le sort de la Grèce était arrêté dans les immuables décrets de la providence, et ni les descendants des Normands, ni les efforts de Scanderbeg qui suspendit un moment le cours de la fortune d'Amurat, ne purent sauver l'Illyrie macédonienne, que ses successeurs accablèrent du poids de leurs armes. Rangée depuis ce temps sous le joug des Turcs, orgueilleuse de ses fers, l'Albanie, dont une partie des superbes habitants embrassèrent la religion du vainqueur, a oublié sa gloire antique, pour s'attacher aux sultans dont ses guerriers sont les meilleurs soldats et les sujets les plus inacessibles aux suggestions étrangères (2).

---

(1) Corruptissimæ reipublicæ, plurimæ leges. TACIT.

(2) L'Albanie et la Bosnie sont à juste titre les deux provinces regardées comme les boulevards de l'empire ottoman, à cause de l'esprit belliqueux de leurs habitants, auxquels un fanatisme aveugle tient lieu de patriotisme et d'honneur.

C'est ici le lieu de fixer, suivant l'ordre des temps, les démarcations de la moyenne Albanie, lorsqu'elle eut cessé d'être appelée Thême, ou préfecture de Dyrrachium. On sait que les historiens de Scanderbeg assignent pour bornes au royaume de ce prince, le golfe d'Ambracie et les bouches de Cataro. Ils reculent vers l'Orient ses frontières jusqu'à la Servie, ce qui lui donnerait plus d'étendue qu'au territoire dépendant des rois de Macédoine. Mais en lisant l'histoire, on voit que ce prince ne possédait, à proprement parler, que Croïe, Lissa, Dyrrachium, et la partie du Musaché qui s'étend le long de la rive droite de l'Apsus. On apprend en même temps, qu'en sa qualité de soldat de Jésus-Christ (titre qu'il prenait), Scanderbeg était chef d'une ligue composée de seigneurs latins, qui tenaient sous divers titres de duchés et de comtés, les principales contrées de la haute Albanie. C'étaient au nord les seigneurs du Zadrima, district voisin du lac Labéatis, et de Daïm dans la Dardanie. Il comptait d'une autre part sous ses drapeaux, Paul Ducagin, frère de Nicolas, seigneur de Ducates et de Canina; les tribus indépendantes de la Chimère, les barons d'Argyro-Castron, de Tite-la-basse ou Titopolis, maintenant appelée Tebelen (1), et de Chomile place forte, voisine de Zulati. Dans ce catalogue, il n'est pas parlé d'Arta, que Cyriaque d'Ancône visitait à-peu-près à cette époque, et qu'il nomme Acarnania,

---

(1) *Voyez* les fragments d'une chronique trouvée à Argyro-Castron, c. XXV de ce voyage.

ni de Janina ville alors florissante, et déja conquise par les Turcs. Ainsi il était chef d'une confédération de grands seigneurs, plutôt que souverain et roi, dans l'acception ordinaire de ces titres augustes. Il n'occupait pas même le château de Berat, dont Amurat s'était rendu maître, après la mort de Théodore Corone, son dernier seigneur, arrivée en 1440. Le prétendu royaume de Scanderbeg, se réduisait donc approximativement au modeste Pachalik de Croïe, et l'illustration de ce prince tenait plus à sa personne et à ses vertus guerrières, qu'à l'étendue du pays qu'il possédait à titre de monarque.

Le district d'Avlone, (qui formait la frontière du territoire de la seigneurie de Georges Castriot) et dont le chef-lieu est Berat, fut érigé en sangiac ou satrapie de la moyenne Albanie, vers l'an 1482, long-temps après l'institution ecclésiastique, qui faisait de son chef-lieu le siège d'un archevêque, dont les titres étendent la jurisdiction spirituelle, sur les fidèles de Belgrade et de Canina (1). Ses divisions telles qu'elles sont homologuées au cadastre impérial de Constantinople, probablement d'après les démarcations des enclaves féodaux qui existaient à l'époque de la conquête, forment treize villaïetis. Une partie de de ces cantons étant compris dans les parties de l'Épire, que j'ai décrites ou qui me restent à faire connaître,

---

(2) L'archevêque de Berat prend les titres de Βελγράδων καὶ Κανίνης, Belgrade et Canina. Sa résidence est à Moschopolis ou Voschopolis, et ses revenus annuels sont estimés à vingt-cinq bourses ou, douze mille cinq cents piastres.

ont pris ou trouveront leur place dans ma narration, qui, d'après le plan que j'ai adopté, me conduit a parler des cadiliks ou divisions du Musaché et de Maille-Castra.

SANGIAC D'AVLONE.		
	NOMS DES CANTONS DE SA DÉPENDANCE.	NOMBRE DES VILLAGES QUI LES COMPOSENT.
Cantons appartenants à l'Épire.	Palæo-Pogoni......	40
	Drynopolis........	43
	Premiti...........	120
	Tebelen	28
	Coudessi..........	9
	Desnitza..........	35
	Avlone et l'Acrocéraune ou Iapourie.	150
	Total pour l'Épire..	425
Idem. à la moyenne Albanie.	Berat.............	200
	Skrapari..........	40
	Tomoros..........	10
	Maille-Castra......	30
	Musaché..........	250
	Total pour la moyenne Albanie...	530
	Total général......	955

Le lecteur que j'ai guidé dans les défilés de l'Aoüs, va remarquer au lieu des détails nécessités par l'im-

portance d'un territoire entièrement classique, dont toutes les parties, comme l'ensemble, appartiennent au domaine de l'histoire, des lacunes que j'ai mieux aimé laisser subsister, plutôt que de les remplir par des indications capables d'écarter des recherches nouvelles. Ainsi je garderai le silence sur ce que je n'ai pu voir ou discuter par moi-même, préférant, comme le voyageur prudent, m'arrêter *où finit la lumière*, plutôt que de m'aventurer dans les ténèbres. Je poserai donc ici un cadre basé sur des observations positives, que d'autres voyageurs pourront un jour développer, s'ils jouissent d'assez de sûreté pour parcourir la partie de la Macédoine illyrienne, qui s'étend entre la Bosnie et l'Adriatique. Pour moi placé dans l'Épire à l'époque où la guerre divisait les pachas de Berat et de Janina, je n'ai poussé que des reconnaissances, vers cette région inhospitalière. Je ne donnerai en conséquence que des explorations et le résultat des renseignements qui m'ont été communiqués par des hommes instruits, dont la reconnaissance m'oblige de taire les noms, qu'il serait dangereux même de laisser soupçonner. Les bois, la solitude, ont été les seuls témoins de mes rapports avec ces *vieux chrétiens*, enfants de la Dassaretie, que leurs montagnes ont protégés jusqu'à-présent contre les attentats de la tyrannie. Puissent-ils y être toujours libres! Puissent les nobles sentiments qui les animent se perpétuer dans leurs enfants, pour montrer un jour que les Macédoniens demeurés fidèles à la foi de Jésus-Christ, ne cessèrent

jamais d'être dignes de la bienveillance du monde chrétien !

C'est sous le règne de Justinien, qu'on entend parler d'une ville de l'Illyrie macédonienne appelée Mouseïon (1), comme chef-lieu de la moyenne Albanie, ou Taulantie des anciens, dont le territoire s'étendait entre l'Apsus, et le Genussus. Mais Procope, qui énumère les villes rebâties par son maître, ne nous dit pas si la dénomination de Mouseïon, venait des Mosches, habitants primitifs des rochers de la Candavie, et la chose n'est que vraisemblable, sans être prouvée. On n'entrevoit encore qu'une espèce de clarté par le récit de Lavardin, seigneur du Plessis, historien de Scanderbeg, qui appelle la contrée que je viens d'indiquer, du nom de Musaché qu'elle porte, et sous lequel elle fut gouvernée par un seigneur nommé André Tocchi ou Thopie, jusqu'au temps d'Amurat, père de Mahomet II. Enfin la ville de Moschopolis que les Valaques et les Grecs, nomment Voschopolis, prouve qu'il y eut toujours un canton plus ou moins étendu dans l'Illyrie, qui fut appelé *Mosche* et probablement par corruption *Musaché*.

Le second canton est celui de *Maille-Castra* (2),

(1) Procop., *De Ædificiis*, lib. 4.

(2) J'ai déja dit que les Schypetars, dans leur langue, appellent les montagnes *mail* et *maillé* au pluriel; et il me semble probable, sans que cela soit démontré, qu'ils aient pu désigner la partie occidentale du Musaché dans le sens de l'explication que je donne.

ou camps situés sur des éminences, suivant l'étymologie schype qui dériverait des camps de César et de Pompée, dont on retrouve des traces au voisinage de l'Apsus. Cette conjecture formée sur les lieux, me paraît assez probable, pour expliquer ainsi la dénomination de la partie maritime du Musaché, dont je vais esquisser la topographie.

Au sortir de la ville basse de Berat, on entre dans les plaines spacieuses et fertiles du Musaché, que l'Apsus ou Beratino dans son cours torrentueux traverse, en se creusant chaque année, de nouvelles sinuosités, et en formant des îles, ou des attérissements, des débris des avalanches, et des arbres qu'il entraîne en se précipitant des flancs du mont Tomoros. A la distance d'une demi-lieue dans le trajet suivi par les voyageurs, le terrain qui s'exhausse à l'orient offre des villages et des coteaux cultivés jusqu'à Petroudi, éloigné de quatre milles de Berat. Au nord de ce hameau coule une rivière, qu'on suit pendant une lieue jusqu'au dessous de son confluent avec celle de Grabova. Ces deux rivières égales en cours, prennent leurs sources, près de Maritziani, sept lieues environ à l'orient, dans les montagnes de Voschopolis, appelées Ora, dont Niger a dérivé le nom d'Uréum, qu'il donne improprement à l'Apsus (1). Grabova bâti à la rive gauche de la rivière, à l'entrée d'une vallée fertile qui s'enfonce à l'orient, est remarquable à cause d'un sérail ou palais du visir Ibrahim, et d'un khan fréquenté par les voyageurs qui se

(1) Dom. Niger, lib. XI. cit. a Palm., lib. I, c. 23.



rendent à Voschopolis, et à Ghéortcha dans les monts Cauloniens. La plaine du Musaché, traversée par une voie carrossable depuis Berat jusqu'au pont de Grabova, continue au milieu des prairies pendant une demi-lieue. A cette distance on trouve un caravansérail, qui est le rendez-vous des pêcheurs et des marchands dont l'occupation est d'exploiter les pêcheries du lac de Treboutchi et les salines de Meschino, situées près de l'embouchure de l'Apsus, plage peu fréquentée de l'Adriatique, aussi bien que les attérages du fleuve que les vaisseaux ni même les barques ne pourraient plus remonter, comme aux temps anciens (1). Aussitôt on entre dans un défilé dessiné au couchant par des mamelons isolés, et à l'est par les contreforts du Dgirad, qui renferme un canton entier enveloppé de vastes forêts. A l'extrémité nord de ce passage, on laisse à droite le village de Daulas, groupé sur des montagnes dont la plus haute coupole est couronnée par un monastère grec environné d'un bois de chênes verts. La distance entre ce couvent situé au milieu des ruines de Daulia (ville que Ptolémée place improprement sur l'Aoüs) avec Berat, est de quatre lieues en ligne droite (2).

A un mille de Daulas, on voit Risogna, et l'horizon se développe de nouveau à l'occident, tandis que

(1) Lucain dit que les vaisseaux remontaient l'Apsus, mais peut-être a-t-il confondu ce fleuve avec l'Aoüs.

.... Apso gestare carinas. Lib. V.

Et les auteurs de la vie de Scanderbeg parlent de salines qui existaient de ce côté.

(2) *Europæ* X. Tab.

les coteaux de droite biaisant à l'est, permettent de découvrir à trois quarts de lieue Cossova, et trois milles plus loin Penuria. On a également en vue Tragna, bâti à la rive droite de la rivière de Carbonates. De l'ouverture de la vallée, où se trouvent un grand nombre de hameaux, qu'on ne peut apercevoir dans trois milles de route au nord, on arrive à Tchiouca situé sur un terrain bas, au-delà duquel à un mille de distance est bâti un haras, destiné aux étalons de la belle race des chevaux du Musaché.

A deux milles du haras de Tchiouca, on laisse à droite trois villages appelés Carbonates, séparés par une rivière venant du mont Dgirad, chaîne Candavienne qui encaisse la rive gauche du Génussus, ou fleuve Tobi. Du gué où l'on passe la rivière de Carbonates, jusqu'à son confluent avec l'Apsus il y a deux lieues, et autant à-peu-près à l'occident entre les coteaux et le lac de Tréboutchi. La décharge de ce réservoir qui cumule les eaux des sources de la plaine de Maille-Castra, est le dernier affluent que le fleuve reçoit par sa rive droite, avant de se jeter dans l'Adriatique.

A la vue du territoire ensanglanté par les Romains, si on reconnaît l'Apsus par la dénomination de Maille-Castra, donnée aux camps situés sur ses bords, on s'oriente également en retrouvant le lac voisin de l'Adriatique indiqué par Dion Cassius (1). On com-

(1) Αὐτοῦ δὲ δὴ τοῦ Δυῤῥαχίου ὁ Καίσαρ μετάξυ τῶν τε ἑλῶν, καὶ τῆς θαλασσῆς νυκτὸς, ὡς καὶ προδοθησομένου τῶν τε ἀμυνομένων πειράσας, εἴσω μὲν τῶν στενῶν παρῆλθε. Dio Cass., lib. XLI.



prend comment César, en suivant son rivage qui est de huit milles d'étendue le long de l'Olyvos, se flattait en passant le Genussus à son embouchure, de pouvoir surprendre Dyrrachium; et on conçoit les dangers d'un stratagême qui ne devait guère, comme cela arriva, avoir un plein succès. On découvre la courbe de la montagne, qui se termine à l'occident au cap *Lahi*, où se trouvent les salines, le mouillage et la tour appelée *Meschino*. Aux environs du lac qui a deux milles de diamètre, on voit un grand nombre de villages, de vastes prairies, et dans l'été, des champs couverts de maïs. Cet aspect résout enfin une question géographique, dont Paulmier avait renvoyé la solution aux siècles futurs. Ainsi *sans avoir dérangé, ni chassé les Turcs*, j'ai reconnu les positions historiques, les salines indiquées par les biographes de Scanderberg (1) et le lac Treboutchi.

---

(1) Castaldus Uregum vocat..... Melius ætas ventura forte docebit, si quando, *Turcis profligatis*, ea loca lustrare licebit. De Olybo monte nihil legi, et unde Niger id habeat fateor me ignorare. Circa, vel non longe ab Apsi ore, sitæ sunt salinæ de quibus in vitâ Scanderbegi fit mentio.

PALMER., *Geograph. Antiq.*, lib. I, c. XXIII, p. 136.

Castaldus le nomme Uregus.... Espérons que l'avenir nous instruira mieux, dit-il, quand les *Turcs, un jour chassés de ces lieux*, on pourra les visiter. J'ignore où Niger a pris le nom d'Olybus. Quant aux salines, elles ne doivent pas être éloignées de l'embouchure de l'Apsus.

CHAPITRE XXIV.

Voivodilik de Pekini. Genussus. Sangiac d'Elbassan. Voivodilik de Cavailha. Voivodilik de Dyrrachium. Ululeus ou Spirnatza. Sangiac de Tyranna. Fleuve Lisanus. Sangiac de Croïa. Fleuve Matis ou Matia. Alessio. Embouchure du Drin.

Le voivodilik de Pékini, qui s'étend sur les deux rives du Genussus depuis Tcherni jusqu'à la mer, est séparé au midi du territoire de Maille-Castra par le lac de Treboutchi, et du Musaché, par la rivière de Carbonates. Au nord, son territoire confine avec celui de Cavailha, et vers l'orient, il aboutit aux frontières du Sangiac d'Elbassan. Ce serait entre les fleuves qui bornent cet espace, qu'il faudrait rechercher les ruines d'Asparagium et de Dimallum, placées de ce côté par le géographe d'Anacharsis, qu'on retrouverait probablement en explorant la vallée de la Glenitza jusqu'à Semaï, ou bien sur la route indiquée par Palma, le long du rivage de la mer.

Le Genussus (1), appelé Scampus par les Byzantins, Scombi par les Grecs, et Tobi par les Schypetars, prend ses sources dans le mont Bora en Macédoine. Après avoir traversé les lacs de Prespa, de Drenovo, et de Malich au canton de Ghéortcha, grossi par la Do-

(1) Dion Cassius; Cesar, lib. III, c. 75 et 76; Tit.-Liv., lib. XLIV, c. 30; Palmer., *Græc. Antiq.*, lib. I, c. 24, p. 137; Cellar., lib. II, c. 13, p. 1025.



navesti, il débouche dans la vallée d'Elbassan, au sortir de laquelle il traverse le territoire de Pekini, pour se rendre à l'Adriatique. On peut juger d'après le tracé du cours de ce fleuve, que Lucain le caractérise à bon droit de rapide (1), et combien d'Anville avait raison de regretter le manque de détails, pour pouvoir établir sa projection. Cependant cet habile géographe, sans concevoir ses détours, avait deviné la position du lac Malich, qu'il marque sans donner son nom, sur une des branches du fleuve Matis, erreur peu préjudiciable à la science.

Ptolémée est le premier des géographes qui ait parlé d'une ville appelée Albanopolis (2), à laquelle a succédé Elbassan, chef-lieu d'un Sangiac de la moyenne Albanie. Cette place située dans une riche vallée à dix-neuf milles de la mer, au pied des contreforts des monts Candaviens qui séparent son bassin de celui de Croïe et du plateau de Tyranna, dut être de tout temps une des villes les plus importantes de l'Illyrie macédonienne. Sa position lui donnerait encore un rang distingué dans l'Albanie, si elle n'était pas livrée à l'anarchie. Cependant Elbassan bâti à la rive droite du Genussus qui forme de vastes méandres dans une plaine ornée d'arbres, coupée de prairies,

---

(1) Prima duces vidit junctis consistere castris
Tellus, quam volucer Genussus, quam mollior Apsus
Circumeunt ripis...........

LUCAN., lib. V, vers. 461.

(2) Ptolémée, liv. III, c. 13. Georges Acropolite indique sa position dans des montagnes escarpées.

PALMER., *Græc. Antiq.*, lib. I, c. 36.

parsemée de grands villages, n'a pu malgré les vices du gouvernement qui l'opprime, perdre entièrement ses avantages. Les sites les plus pittoresques, la pureté de l'air, tous les trésors dont l'homme est appelé à jouir, se retrouvent sous la main de ses habitants, et les dons spontanés de la nature semblent leur dire ce qu'ils pourraient espérer, si délaissant le funeste métier des armes et renonçant au brigandage, ils voulaient s'adonner à l'agriculture et au commerce. A l'extrémité de la gorge, d'où l'Apsus bondit au sortir des montagnes, on voit le pont de Courd pacha placé à l'ouverture de la route commerciale qui conduit à Berat, à travers le Villaïeti de Cadi pacha. Deux autres ponts jetés plus bas sur les sinuosités du fleuve, rattachent à la ville et au grand hameau de Poulessi, deux presqu'îles verdoyantes et couvertes d'arbres qui embellissent le fond d'un tableau, animé par les ondes rapides du Genussus, lorsque son cours est grossi par la fonte des neiges de la Candavie. Tout retrace dans ce cadre les scènes des paysages les plus romantiques; mais en portant les yeux vers les montagnes, une ligne de tours construites sur leurs sommets annoncent l'état de guerre et d'allarmes, dans lequel les habitants de ce séjour passent leur vie. Des détachements placés dans ces corps-de-garde aériens, veillent au loin sur la campagne et sur les défilés, pour donner l'éveil à l'approche des partis, contre lesquels on est sans cesse armé. Au moindre signal chacun est prêt à la défense, et cette vie agitée plus destructive par la misère qu'elle traîne à sa suite,

que par la perte réelle des hommes, a causé une dépopulation telle, qu'au lieu de huit mille familles (quarante mille âmes) que comptait autrefois Elbassan, le nombre de ses habitants est réduit maintenant à quatre mille individus pauvres et féroces. Cette condition, résultat de l'anarchie, loin de tempérer le caractère des seigneurs turcs, exalte leur brutalité naturelle, et en fait des maîtres iniques et cruels pour les chrétiens du rit grec, qui gémissent sous le poids de leur tyrannie. L'envie naturelle aux Mahométans redouble ses fureurs dans l'âme de ces hobereaux circoncis, à la vue d'un Grec plus favorisé qu'eux par la nature. Une moustache bien fournie, une belle chevelure, des traits réguliers, sont des crimes qui blessent l'orgueil d'un aga, indigné que la Providence ait répandu ses dons sur une *espèce créée pour ramper et servir*. Aussi le Raïa (1) ne marche jamais que le front incliné devant les Turcs, il s'arrête à leur approche, il descend de sa monture (2)

---

(1) Raïa. Roturier taillable à merci et miséricorde, exposé aux injures, aux avanies, aux mauvais traitements et aux caprices de tous les Turcs; payant le caratch ou capitation, incapable de témoigner en justice contre un Mahométan. Voilà la condition des chrétiens, sujets du grand seigneur, des chrétiens orientaux, dont les voyageurs recherchent les défauts, sans vouloir faire attention qu'ils sont le résultat de leur condition, sur laquelle l'homme le plus insensible devrait s'apitoyer, plutôt que de l'aggraver par des observations dérisoires.

(2) Cet usage de descendre de cheval devant les nobles, car *l'espèce* militaire portant l'épée se croit par-tout supérieure au laboureur, était établi parmi les Grecs du Bas-Empire.

NICET., *In Joann. Comnen.*, p. 7.

lorsqu'ils passent, trop heureux quand le mahométan fier de son *ignoble extraction*, se contente de le dédaigner! Telle est enfin la condition des chrétiens frappés de mort civile sur le sol paternel, où ils sont inhabiles à posséder, que le plus vil des turcs peut impunément outrager et assassiner un Raïa, avec la presque certitude, quand il a versé son sang, de trouver l'impunité auprès des juges qui partagent son fanatisme et la haine nationale contre tous ceux que leur caste appelle *infidèles*.

L'anarchie de la ville d'Elbassan ne permet pas de concevoir l'espérance de la voir sortir de l'état de misère où elle est maintenant réduite. Cependant sa position au centre des défilés, qui la place à douze lieues de Berat, à dix environ de Croïe, à dix-huit d'Ochrida et à treize de la haute Dibre, conviendrait à un entrepôt de commerce, dont le port serait Dyrrachium ou Durazzo. Mais l'avenir n'est pas l'objet de la prévoyance des Turcs. Les gouverneurs d'Elbassan se contentent d'exploiter les revenus territoriaux des huit cantons de leur sangiac (1),

---

(1) Les huit villaïetis ou cadiliks dépendants de la juridiction d'Elbassan sont :

1. Tchérénik et Kirban forment maintenant un seul cazas qui renferme quatre mille familles chrétiennes et turques.

2. Velcha, habité par deux mille cent familles, dont un sixième au plus sont mahométanes.

3. Souliova, six cents familles, dont un tiers sont chrétiennes.

4. Dgirad, dix villages; population indéterminée.

5. Cadi-Pacha, vingt villages; *idem*.

et de suppléer par des exactions au déficit qu'ils éprouvent, afin de se soutenir dans le divan où chaque pacha paie ses protecteurs, et de vivre dans une abondante oisiveté.

Le territoire de Cadi pacha occupe la partie de cette éparchie proconsulaire, où fleurit autrefois Scampus. Celui de Dgirad a ses frontières avec Ochrida et Ghéortcha, villes auxquelles on communique par les portes Clodiennes (1). Les villaïetis de Velcha et de Souliova s'étendent vers les Dibres. Kiapha-Crabous aboutit à Tyranna; enfin Tchérenik et Kirban avoisinent Cavailha et Pekini. Ce sont là les directions générales des villaïetis du pachalik d'Elbassan, qui renferment, en y comprenant la population du chef-lieu, un nombre approximatif de quatorze mille familles, ou soixante-dix mille individus.

Les revenus de la satrapie, qui de tout temps a été sous l'influence de Berat, et dont le chef peut être maintenant regardé comme le vassal du visir Ali pacha, qui le tient en otage à Janina, sont estimés à cinq cent mille piastres turques de revenu annuel. Les corps militaires, jouissant de dotations,

---

6. Trawnik, trente-cinq villages; *idem*.

7. Kiapha-Crabous (le sommet du crochet), douze villages; nombre des habitants inconnu.

8. Pesa, trois mille familles catholiques, et douze cents mahométanes.

(1) Dans l'Itineraire d'Antonin, les distances depuis Dyrrachium jusqu'à Bysance sont cotées, depuis cètte ville juqu'aux portes clodiennes . . . . M. P. XLIII.

Scampi. M. P. XX.

sont calculés à six cents spahis ou timariots, et dans le cas de guerre les habitants pourraient armer en sus sept mille hommes, en levant un soldat par famille mahométane. Tels sont les revenus et les forces du pachalik d'Elbassan, qui produit du blé, du maïs, de l'huile, du vin, et parmi les fruits, des coings d'une grosseur prodigieuse. On y trouve aussi des chevaux de montagnes d'une vîtesse admirable, des bœufs et de nombreux troupeaux, qui font la richesse principale des Albanais nomades.

Je pense que le second pachalik de la moyenne Albanie, dont je viens de faire connaître les particularités essentielles, dépendait du pays des Eordètes (qu'il ne faut pas confondre avec les Eordes de la Macédoine); puisqu'on retrouve ici les ruines de Daulas, et dans le nom du Genussus (que les habitants appellent Scombi et Tobi), le souvenir de deux villes citées par Ptolémée (2). Il me paraît aussi que le canton de Pekini est le même, que les historiens du siècle de Scanderbeg nomment Seouria.

Ce voivodilik, qui s'étend, comme je l'ai dit, sur les deux rives du fleuve Tobi, compte dans son arrondissement trente villages habités en grande partie par douze cents familles catholiques dépendantes pour le spirituel de l'archevêque de Durazzo. Ainsi il n'y a de Mahométans qu'à Pekini, bourgade de trois cents feux, d'où il y a cinq lieues nord jusqu'à Du-

(1) Ἐορδετοὶ dicuntur Ptolemeo cujus urbes Σκαμπεῖς, Δήβομα, Δαύλια. PALMER., *Gr. Ant.*, lib. I, c. 34.

razzo, trois lieues et un quart avec Cavailha, et sept milles jusqu'à la mer.

Après avoir traversé le fond dangereux du Genussus, sur lequel il n'y a de ponts que dans la vallée d'Elbassan, dans une heure et demie de marche, on arrive par le travers de Bosti, grand village situé au penchant des montagnes qui se prolongent au septentrion, vers la vallée du Drin. Sur la gauche, on découvre l'Adriatique et ses plages inhospitalières, où l'on aperçoit à de grandes distances quelques tours et des villages isolés. Dans la direction de Bosti, on voit plusieurs hameaux, des plans très-étendus d'oliviers, une culture tracée par de profonds sillons, qui attestent la force du sol végétal, comme les habitants annoncent, par leur vigueur, ces *Guégues* audacieux nés pour la guerre, dont la haute Albanie se glorifie. Là, tout est féroce, tout est armé, et les femmes, dédaignant le voile et les fuseaux, sont chargées d'énormes pistolets et d'armes, indices de la barbarie qui semble avoir fixé dans ces lieux le siége durable de son empire.

A une lieue de Bosti, en laissant sur la même ligne Courtchiari, on arrive au bout de trois milles à Cavailha, petite ville bâtie sur une colline qui se rattache à la masse centrale des montagnes de la Candavie. Ce chef-lieu du second voivodilik ou seigneurie de la haute Albanie, dont la population est de quatre cent trente familles turques, est éloigné de trois lieues et un quart de Pekini, de sept d'Elbassan, de six de Tyranna, de trois de Durazzo, et ne présente au-

cune particularité à l'attention du voyageur. Dans cette périphérie, la juridiction du voivode et du cadi s'étend sur trente-cinq villages mahométans et quarante-six autres habités par des chrétiens latins, qui ne possèdent guère que six mille individus, tandis que les autres en renferment au-delà de douze mille cinq cents, sans compter les *colbans* ou bergers. Ces nomades errant de montagnes en montagnes, exempts de tributs, de redevances, ne se rapprochent des villes que pour échanger le superflu de leurs produits contre des objets appropriés à leurs besoins. Cavailha jouit d'un territoire trop riche, pour ne pas être sous la tutelle de quelque voisin puissant. Aussi le bey, qui tient ce voivodilik, après avoir été long-temps tributaire du visir de Scodra, est actuellement sous le patronage de Capelan pacha de Croïe, créature et à son tour tributaire du satrape de Ianina.

Deux chemins différents conduisent de Cavailha à Scutari ou Scodra, capitale ancienne du royaume de Gentius, prince des Illyriens, et maintenant chef-lieu du sangiac de la haute Albanie ou Guégaria. Le premier s'ouvre droit au nord sur les débris d'une voie romaine, qui existait probablement, lorsque César (1), doublant le col du promontoire de Dyrrachium, en s'appuyant aux montagnes de l'Illyrie, parvint à faire sa jonction avec un de ses corps d'armée, que les vents contraires avaient forcé de prendre terre aux environs d'Alessio. Ce chemin est reconnaissable par les débris d'une chaussée

(1) *De Bello civili*, lib. III.

qui existent encore jusqu'à Seraso. Mais les torrents l'ayant rompue en plusieurs endroits, elle n'est guère pratiquée que pendant l'été, lorsqu'on peut, sans crainte de s'enfoncer dans les marais, suivre ce raccourci, ou bien par les caravanes que leurs intérêts appellent dans la vallée de Croïe. Dans les autres saisons, et plus ordinairement, les voyageurs qui marchent par relais de postes ou *menzils-hanés*, doivent passer à Durazzo, et suivre ensuite la côte de la mer jusqu'à Alessio, qui est l'Acrolisse des anciens et la ville appelée Lestron (Λεςρων) par les Byzantins. En sortant par ce chemin de Cavailha, dans vingt minutes au nord-ouest, on arrive au bord de l'Ululeus ou Spirnatza, qui vient du mont Eridan maintenant appelé montagne d'Iscamp, du nom de Scampes, ville que les itinéraires romains fixent à soixante-trois mille pas de Dyrrachium. Après avoir guéé la Spirnatza qui tarit en été, on fait le nord plein l'espace de cinq milles, ayant à droite un grand nombre de villages, des camps de bergers et des vastes lisières de forêts de chênes propres à la construction. Enfin en rabattant à l'occident durant une lieue, on entre à Durazzo, chef-lieu du troisième voivodilik de la haute Albanie.

Je ne répéterai point ici (1) ce qu'on trouve dans

(1) *Voyez* Scylax, Thucydide, Aristote, Polybe, Scym., Diod., Strab., Plut., Appian., Ælian., Pausan., Dio., Sozom., Const. *in Themat.*, Nicetas, etc., etc., parmi les auteurs grecs; Cæsar, Cicer., Tit.-Liv., Mela., Lucan., Plin., Solin., Fest., Vitruv., etc., pour les auteurs latins.

PALMER., *De Græc. Antiq.*, lib. I, c. 19, p. 113.

les auteurs anciens au sujet d'Epidamne et de Dyrrachium, dont la situation et l'origine sont connues. Réduite en colonie romaine par Auguste (1), érigée en métropole de toute l'Illyrie, puis en duché par l'empereur Michel, prise et occupée par les Normands aux ordres de Robert Guiscard, soumise enfin par Bajazet II, conquérant de l'Albanie, Durazzo, malgré les tremblements de terre qu'elle a éprouvés, malgré les catastrophes de tant de siéges et de guerres, dont elle fut le théâtre, présente encore dans ses décombres, les traces de deux enceintes distinctes. Ce fait, que je retrouve consigné dans Anne Comnène (2), sert à distinguer l'Epidamne pélasgique qui fut l'acropole des fondateurs de cette ville, de Dyrrachium, devenue dans la suite la ville de commerce des Grecs, des Romains et de tous les conquérants qui se sont succédés sur ce promontoire que l'Adriatique bat de ses flots orageux, contre lesquels les vaisseaux n'ont pour asile qu'un ancrage peu tenable, et un mouillage mal abrité (3).

---

(1) Dio., lib. XI.

(2) Ann. Comnen. dit que Robert Guiscard campa au milieu des ruines d'Epidamne, lorsqu'il faisait le siége de Dyrrachium, qu'elle distingue ainsi de la ville primitive : Καὶ δὴ ἐντὸς τῶν ἐρειπωθὲν τῶν τειχῶν τῆς πάλαι καλουμένης πόλεως Ἐπιδάμνου καλύβας πήγνυτο. Lib. I. Joannes Scylitzes Curopalates, *in breviario*, p. 855, edit. Reg.; Constantin, *in Them.*; Dexip., *in Chron.* eam recenset in Macedoniam. Palmer. *Ibid.*

(3) Terribiles ratibus sustentant mœnia cautes
Ioniumque furens, rapido cum tollitur austro,
Templa domosque quatit, spumatque in culmina pontus.
LUCAN., lib. VI.



Durazzo, bâtie sur les ruines de Dyrrachium, de laquelle on retrouve chaque jour quelques débris historiques, est une place murée, garnie de canons, et fortifiée à la turque, qui renferme dans son enceinte quatre cents familles mahométanes, et un corps de jamissaires commandés par un voivode. Par la rouille des institutions qui soutiennent encore de leur force d'inertie l'empire ottoman, cette forteresse, comme toutes celles des côtes de la Grèce, est une ville de guerre, une anarchie, un repaire de pirates, un séjour d'assassins, et le réceptacle impur des scélérats qui peuvent s'échapper des côtes de l'Italie. Hors des murs de la moderne *Poneropolis* (1), on voit le Varochi ou faubourg habité par six cents familles catholiques romaines, qui y ont une église dédiée à saint Roch, restaurée au prix des aumônes accordées à son vénérable pasteur en 1809, par un général français. Cette basilique, bâtie par les Normands, était naguère encore la cathédrale de l'archevêque latin, qui a été forcé de transférer sa résidence à Corbina, dans le pachalik de Croïe, à cause des persécutions des Turcs de Durazzo, auxquelles il ne pouvait plus résister. Ministre de paix, ce prélat, redevable de ses jours au troupeau que le ciel lui a confié, sans perdre de vue l'église de Dyrrachium, s'est rapproché des Mirdites, sujets fidèles du grand-seigneur, parce qu'ils sont des chrétiens purs, mais qui, en respectant l'au-

(1) Poneropolis, ville des méchants; ce nom fut donné primitivement à une autre ville que Philippe avait peuplée de sacriléges. C'est maintenant Philippopolis.

torité à laquelle la providence les a soumis, ont su allier avec l'hommage dû à César, la défense de leurs libertés et de leurs droits, contre les entreprises et les brigandages du fanatisme mahométan.

La population entière du voivodilik de Durazzo est de cinq mille quatre cents familles, ou vingt-sept mille individus chrétiens et Turcs. On estime que les trois voivodiliks, qui sont ceux de Durazzo, Pekini et Cavailha, affermés quatre cents bourses à Constantinople, rendent aux beys qui les administrent, une somme triple de celle de leur bail. C'est par le port du dernier de ces grands fiefs, que les Esclavons tirent des grains, des huiles, du tabac, des cordouans et des bois de construction, qu'ils soldent un tiers en argent, et le restant avec des draps rouges, des serges, de l'acier, de la verrerie et des armes de la manufacture de Brescia.

Pour entrer dans la route de Scutari, on revient de Durazzo sur ses pas pendant trois quarts de lieue, jusqu'au bord d'un marais qu'on traverse dans sa partie étroite, sur un mauvais pont en bois. Cette lagune n'est pas, comme on l'a pensé, d'après un passage mal interprété de Lucain, produite par l'Apsus, mais par les eaux de l'Ululeus ou Spirnatza, qui, cessant de couler pendant l'été, permettent d'y semer alors du maïs (1). La route prend au-delà une direction sinueuse, pendant une lieue et un quart, jusqu'au fleuve

(1) Dyrrachium, nunc Durazzo, oppidum insalubre, ob adjacentes paludes. MAG. PATAVINUS, lib. II; CORIOLAN. CEPIO., *Rer. Venet*, lib. III, p. 46.



Lisana ou Isanus (1). Le cours de ce torrent forme la limite entre les terres du voivodilik de Dyrrachium et le pachalik à deux queues de Tyranna, ville relevée par Justinien, et érigée, après la mort de Scanderbeg, en sangiac ou satrapie (2). Les cantons de ce faible pachalik renferment dans cent dix villages vingt-trois mille cinq cents individus, desquels près des onze douzièmes sont des chrétiens du rit latin (3).

Au-delà de Lisana, qu'on passe sur un pont en pierre de construction romaine, on entre dans un défilé enveloppé de collines, fermé au nord par le village de Sciak, chef-lieu d'un cadilik suffragant du pachalik de Croïe (4). A un mille de ce bourg, près des villages de Coules (les Tours), s'ouvre la grande vallée

(1) Prend sa source dans les montagnes de Croïe, et reçoit une rivière venant des hauteurs de Tyranna, l'une éloignée par ses sources de douze, et l'autre de neuf lieues de Durazzo.

(2) Tyranna, dont Scanderbeg était seigneur, fut érigée, en 1501, en sangiac à deux queues de la Guégaria, par hatcherif ou rescript impérial. Elle confine avec Durazzo, Cavailha; au N. E. avec Croïe, et au S. E. avec le territoire d'Elbassan.

(3) Ces cantons, au nombre de trois, sont :

1. Tyranna	40	villages.
2. Prèsa	30	«
3. Ischmid	40	«
TOTAL	110	«

Renferment une population de quatre mille cent familles, ou vingt mille cinq cents individus.

(4) Sciak. Cadilik comprend dans sa juridiction cinquante villages; population inconnue.

de Lisana, qui conduit dans la partie de la Dardanie, plus connue sous le nom de Basse-Dibre. Bientôt après, on traverse les ruisseaux d'Arapos, et une lieue au nord, on passe à Scala, village situé à un mille d'une calanque fréquentée par les caboteurs de la côte. Enfin, à cinq lieues environ de ce mouillage (1), on trouve le fleuve Matis, que les Albanais appellent *Bregoüi-Matousi*, et les Grecs *Madia* (2).

C'est à cette distance que commence le sangiac à deux queues de Croïa (3), commandé maintenant par Capelan pacha (4). Le chef-lieu que Logothête Acropolite appelle Croas, et les Turcs Ak-Serail (5), fut

(1) A une demi-lieue de Sciak et un mille de la mer, Coules; une demi-lieue N. N. O., Arapos, deux ruisseaux peu distants; une lieue N., Scala; une demi-lieue N., chemin entre collines, Haleta, village; une demi-lieue, route sur le bord de la mer, une lieue, même chemin N. N. O., Moïche, village; cap formant un mille de projection O. N. O.; une lieue N., khan de Gourès; un tiers de lieue, fleuve Matis.

(2) Matis Dyrrachii non longe a Lisso, Tit.-Liv., lib. XLIII. Dans ses Tables de la Grèce, Castaldus le nomme Matia, et Maginus trace son cours, sans écrire son nom.

PALMER., *Græc. Antiq.*, lib. I, c. 18.

(3) Les Schypetars prononcent *Crouïa*, ce qui signifie dans leur langue *source* ou *fontaine*; et les Byzantins écrivent τὸ ἐν Ἀλβανῷ, φρούριον τῆς Κρόιας.

LOGOTH. ACROPOL., *Hist.*, p. 50, *et Chron*, p. 136.

(4) Achmet pacha, surnommé *Capelan* ou le *Tigre*, à cause de sa férocité, tient ce titre à honneur, comme l'ancien pacha d'Acre, celui de *Djèzar* ou *Boucher*, et Ali pacha celui d'*Arslan* ou *Lion*.

(5) Le pachalik ou sangiac de Croïa confine huit lieues à l'E. de cette ville avec le territoire de la Basse-Dibre; six lieues S. avec Tyranna, et dix lieues N. avec le mansoub de Scodra ou Scutari, qui est limité au midi par le cours du Drin.

fondé en 1338 par Charles Thopie, seigneur de Scouria. Ce prince ayant jugé le rocher et les sources de Croïa propres à une place de guerre, y fit bâtir une forteresse qui devint, à l'époque de l'invasion des Turcs, le dernier boulevard des chrétiens orientaux, et le théâtre glorieux des exploits de Scanderbeg. Mais lorsque la fortune de ce chef, qui arrêta le cours des victoires d'Amurat, eut cessé de protéger l'Illyrie macédonienne, Croïe, conquise par les Mahométans, qui voulurent en vain faire oublier son nom, fut érigée en sangiac appelé *Ak-Serail* ou *Palais-Blanc*, nom qu'on ne trouve cité que dans les firmans de la chancellerie impériale de Constantinople. La population de cette ville, quoique déchue de la splendeur où elle était parvenue sous le règne de Castriot, est encore habitée par douze cents familles turques. La juridiction de son satrape s'étend sur cent villages, dont soixante sont peuplés de chrétiens latins, qui relèvent pour le spirituel du siége épiscopal d'Alessio. Les revenus du pacha sont évalués à trois cents bourses (environ cent cinquante mille francs), somme qu'il ne peut guère augmenter, à cause du caractère belliqueux des chrétiens, qui trouvent une protection efficace dans leurs alliés du canton de Chounavia (1), et une garantie assurée dans leur bravoure.

Les Mirdites, que je ferai connaître en parlant des

(1) Dans son Itinéraire, depuis Dyrrachium jusqu'à Prelepé, ville de la Macédoine, Georges Acropolite parle du canton de Chounavia, qu'il place entre Croïe et Elbassan. p. 77.



Schypetars en général, sont cette peuplade auxiliaire des chrétiens de la haute Albanie. Ses villages, disséminés dans la vallée fertile de la Matia, occupent une étendue de vingt-quatre lieues, depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'à ses sources, situées au levant d'hiver; et leur capitale, placée à seize lieues depuis Alessio, est la ville d'Orocher (1). Voilà ce que je me contente d'indiquer succintement, pour compléter mon cadre topographique. Je dirai également que du point où j'ai tracé un itinéraire jusqu'au fleuve Matis, si on le remonte pendant deux lieues par sa rive gauche, on trouvera le bourg d'Ischmid, bâti au milieu d'une campagne appelée *la Plaine-Rouge*. Quant à la route de Scutari, elle est tracée dans une forêt de deux lieues d'étendue, traversée par une voie romaine qui aboutit au Drin, un peu au-dessus d'Alessio. C'est là que se termine l'Illyrie macédonienne, et l'étendue de mes descriptions au nord de la Grèce, pour la partie qui avoisine l'Adriatique.

(1) Orocher. Cantelli appelle cette ville Orosci, les historiens de Scanderberg, Oronochée; mais son véritable nom est *Rocher*, mot français, auquel les Albanais ont ajouté l'article *du*, que les géographes italiens ont accolé par un simple O à la dénomination de cette capitale des Mirdites.

CHAPITRE XXV.

Topographie du canton de Drynopolis. Cours du Celydnus. Ruines présumées d'Antigonie et d'Hadrianopolis. Restes d'un théâtre. Argyro-Castron. Caverne de Gorandgi. Coli de la Londgiaria. Souterrazzis ou fabricateurs de canaux hydrauliques. Nombre des villages, et population de l'Argyrine.

Je quitte le ton de l'itinéraire pour présenter dans leur ensemble les grandes vallées de l'Épire, et je vais réunir dans un faisceau, les particularités recueillies dans plusieurs voyages, pour faire connaître l'Argyrine ou vallée de Drynopolis.

A mon arrivée dans l'Epire, j'avais traversé le bassin du Celydnus. Je l'avais revu l'année suivante, j'en avais reconnu les sinuosités, les retraites, les villages et les ruines, lorsque partant de Tebelen, je résolus dans une autre excursion de me rendre à Argyro-Castron, ville indépendante alors de l'autorité du satrape de l'Épire, mais où j'avais des amis et des recommandations. J'essayai inutilement de retrouver en faisant route au midi, quelques traces d'une ville qu'on dit avoir existé dans les *fauces Antigoniæ*. J'avais fouillé les environs, lorsque arrivé à un mille de Tebelen, près des sources qui sortent du mont Argénik, on me fit remarquer des terrasses et des fossés, que leur disposition me porterait à regarder comme les restes du

camp de T. Q. Flaminius. A deux milles de là, je revis le confluent de la rivière de Drynopolis avec l'Aoüs, et après avoir marché pendant un tiers de lieue dans le défilé qu'elle arrose, j'aperçus au penchant du mont Ærope, Lecli, et en regard dans le mont Argenik, Slouzati, dont on passe la rivière sur un pont en pierre. A un mille de ses bords, nous guéâmes un autre ruisseau (car les rivières de la Grèce ne sont guère que des filets d'eau), qui fait tourner les moulins d'Ormessa, et un quart de lieue plus loin sur la droite, je découvris Romanez, village dont les sources nombreuses s'épanchent dans le Célydnus. A l'orient dans les inégalités des montagnes, je découvrais Cormovo, bourg long-temps fameux dans les guerres civiles des peuplades de l'Épire.

Là, commença, le matin d'un des plus beaux jours de l'année, à se développer à mes regards l'horizon de Drynopolis, comme une création d'autant plus belle, que je sortais encore une fois du lugubre vallon de Tebelen. La brise parfumée qui annonce le retour du soleil, les concerts des oiseaux, le bêlement des innombrables troupeaux, qui se déployaient en longues colonnes sur les montagnes, me rappelaient les délices de la vie champêtre et le bonheur innocent des bergers. J'admirais les aspects renaissants des hameaux qui s'éclairaient insensiblement, le cours des torrents bondissant des montagnes, les ruisseaux argentés sortant des sombres forêts de Pitzari et de Stépetzi, en marchant au milieu d'une suite de scènes enchantées. Au bout de trois heures de chemin rapidement écoulées, nous entrâmes dans la vallée des

Argyrines (1), que les modernes appellent Drynopolis. J'avais traversé ce même bassin pendant l'hiver, lorsqu'il était couvert d'inondations, et entouré d'une bordure de neiges. Je le revoyais paré du luxe de la végétation, orné de fleurs, couvert de moissons, et riche de la prospérité de l'année. J'étais environné de trop de pompes et de souvenirs pour observer avec calme, et comme le poids de la chaleur se faisait déja sentir, j'engageai les gens de mon escorte à nous établir sous un ombrage. Mes agiles Albanais (qui aiment le repos quand ils le trouvent), ne se firent pas prier, et nous nous abritâmes sous des platanes près le pont du Soubachi, une lieue en dehors des gorges antigoniennes, ou défilé de Cormovo.

En déjeunant, je déclarai l'intention où j'étais de me rendre à Argyro-Castron, et il fallut presque recourir aux menaces, pour obtenir de mes guides l'éxécution de ce projet. Aller dans une ville rebelle à l'autorité d'Ali pacha, où les pharès (partis) étaient aux prises, était une témérité inouie!... Mais ces observations et plusieurs autres furent inutiles. J'étais connu des Argyro-Castrites, j'avais une lettre de recommandation pour Mourtaza bey, un des chefs les plus puissants, et je déclarai que je voulais tenter l'aventure. Que pouvait-il en résulter? d'être repoussé, dépouillé, c'était le pis-aller. J'expédiai en conséquence un des postillons avec ma lettre, en prévenant celui auquel elle était adressée, que sans

---

(1) Ἀργύρινοι ἔθνος Ἠπειρωτικὸν, ὡς Τίμαιος, Θέων καὶ Λυκόφρων εἰς Ἀργυρίνους, καὶ Κεραυνίων νάπας. STEPH. BYZ., p. 1017.

attendre sa réponse, il me verrait arriver chez lui, avant le coucher du soleil.

J'avais ainsi devant moi une journée entière, pour examiner la partie de la vallée de Drynopolis, comprise entre la rive droite du Célydnus, et le mont Mertchica. Ainsi j'exécutai à loisir plusieurs reconnaissances qui complettaient celles que j'avais faites dans d'autres voyages, en dessinant la projection des montagnes, le gisement des défilés et les divers cours des eaux. Enfin vers les trois heures après midi, comme je ne voyais pas reparaître mon courrier, je partis pour Argyro-Castron, où je ne doutais plus d'être reçu.

Nous traversâmes, en quittant le pont du Sou-Bachi, la vallée pendant deux lieues et demie (1), ainsi que plusieurs torrents venant des hauteurs de Cardiki, qui se rendent par un canal commun au Célydnus, avec lequel ils confluent en face du village de Calentzi, et des ruines de Drynópolis. Arrivés aux fontaines qui sortent de la base des rochers d'Argyro-Castron, je trouvai un piquet de soldats albanais vêtus de casaques de velours brodé en or, et bien armés. Ils étaient chargés de la part de Mourtaza bey de me présenter ses compliments, et de m'escorter jusqu'à son palais, où il m'attendait. Comme la ville était alors en guerre, un de ces hommes prit les devants pour informer les chefs des pharès de mon arrivée, et la fusillade cessa non-seulement pendant

(1) Cette partie de la vallée a deux heures et demie de diamètre N. E. S. O. A mi-chemin, on laisse à droite le village de Mascolouri, et le défilé qui conduit à Cardiki.



mon passage, mais encore tout le reste de la journée. Le bey, retranché dans son château avec ses vassaux, me reçut, à la manière des preux, armé de pied en cap. L'évêque qu'il avait fait appeler, était chargé de me faire les honneurs de la maison, comme étant plus directement en conformité *d'usages avec moi, qu'un Albanais qui n'avait jamais vu que ses montagnes;* politesse délicate de la part de Mourtaza bey, à laquelle je fus très-sensible. Après la prière du soir, on se mit à table, et je remarquai avec plaisir que mon hôte, *qui n'avait rien de barbare,* quoique Turc, donna la place d'honneur à l'évêque, pour lequel il avait les plus grands égards, l'appelant à chaque instant son *frère* et son *ami*. Le repas fut splendide à cause de la profusion des mets et des vins les plus délicats, dont les Turcs ne firent aucune difficulté de boire, et sur-tout par le ton de décence des convives. Mourtaza bey, mêlait aux manières d'un grand seigneur, une dignité, qui prouvait que sans avoir jamais *quitté ses montagnes*, il n'aurait pas été déplacé, dans la meilleure société.

Après souper on me laissa maître du selamlik, appartement où, comme dans l'ancienne Grèce, on reçoit les visites des étrangers. Alors plusieurs curieux m'étant venus voir, un savant (λογίοτατος) du pays me procura un manuscrit dont j'espérais d'abord des découvertes nouvelles, mais qui ne tardèrent pas à s'évanouir.

J'avais cherché à reconnaître la Dryopie, aux environs du sein Ambracique, fondé sur un passage de Dicéarque, qui place cette contrée sur

les bords de ce golfe (1); et rien ne s'accordait avec les localités connues. Ambracie pouvait avoir été fondée par Ambrax, fils de Thesprotus, sans être pour cela située dans la Dryopie. Sa colonie s'étant accrue avait sans doute été obligée de chercher une terre nouvelle pour ses Pélasges vagabonds, et de fonder dans l'intérieur du pays des établissements; telles étaient mes conjectures. Pline qui place les Dryopes au voisinage des Selles, des Hellopes et des Molosses (2), semblait me confirmer dans cette idée, et me porter à reconnaître l'antique Dryopie, dans le vallon de Drynopolis. Les ruines de Drys, dont je venais d'explorer l'enceinte, deux lieues à l'orient d'Argyro-Castron, sur la rive droite du Célydnus, me faisaient retrouver une ville à laquelle la mythologie a donné pour fondatrice Dryope fille d'Œchalie, qu'Apollon ravit et métamorphosa en chêne. Enfin, par une conséquence naturelle, le nom de cette princesse avait pu être donné à la vallée dans laquelle Drynopolis était située. Je bâtissais ainsi mon système, car qui peut soulever entièrement le voile des siècles, et démêler une vérité de fait, au milieu des ruines broyées par le poids des temps écoulés? Cependant je partais d'un point fixe pour m'orienter. J'étais à Argyro-Castron ville située dans un

(1) Dicæarch., ap. Geogr. Hoesch., p. 164. Strab., lib. VII, p. 321.

(2) Cassiopæi, Dryopes, Selli, Hellopes, Molossi.
PLIN., lib. IV, *in principio*.

des contreforts de l'Acrocéraune (1), dont les habitants appelés dès la plus haute antiquité Argyriens, comme ils le sont encore maintenant, étaient comptés parmi les peuples de l'Épire (2), voisins de l'Aos ou Aoüs. Je découvrais la Thesprotie, où ces mêmes Pélasges avaient fondé Ephyre, Pandosie, et plusieurs autres villes. J'avais à l'orient le pays des Molosses, et la Hellopie; enfin je planais sur le vallon où la colonie, partie des montagnes de l'Arcadie, sous les ordres d'OEnotrus et de Peucetius, auxquels s'était associé Thesprotus, s'était établie dans les montagnes de l'Épire (3). Je trouvais dans le tableau déployé devant moi le moyen de placer Antigonie (4) au voisinage de Tébélen, et d'expliquer ainsi pour quel usage on avait établi le vaste pont bâti dans ce lieu sur la Voïoussa, qui n'avait pas dû être construit pour rapprocher les deux côtés d'une vallée, où il n'aurait existé que des villages.

La ville d'Argyro-Castron, où je me trouvais, dans son

---

(1) Symé, Nirée, Thoas, après l'expédition de Troie, vinrent se fixer parmi les Argyriens, dans le voisinage des monts Acrocérauniens, peuple qui habitait les bords de l'Æas.

Hist. de l'Établissement des col. grec., par M. Raoul-Rochette, t. II, c. 10, p. 372 et suiv.

(2) Lucain les place au nombre des nations de l'Épire.

PHARS., lib. III, v. 152.

(3) Hist. de l'Établissement des col. grec., par M. Raoul-Rochette, t. I, p. 218 et 219.

(4) Ἀντιγόνεια, πόλις Χαονίας ἐν Ἠπείρῳ. STEPH. BYZ.

Memoratur inter civitates Epiri Mediterraneas Chaonum.

PTOLEM., lib. IV, c. 14.

état d'anarchie sous l'influence des partis divisés par des haines interminables, est bâtie sur trois contreforts qui se projettent du corps principal de la montagne à l'orient, où ils expirent par une pente brusque, au bord de la plaine. Entre ces promontoires escarpés sont creusés par les eaux, des ravins profonds flanqués d'aspérités et de mamelons, auxquels on a attaché comme des nids d'hirondelles, des maisons solidement construites en pierre. Ces habitations percées de meurtrières, et suivant la richesse de leurs maîtres environnées de murailles crénelées et flanquées de tours, ont d'autant plus de prix, qu'elles sont plus inaccessibles. Des ponts qui réunissent les quartiers, d'autres destinés à soutenir quelque portion d'édifices; et partout le tableau d'un état de guerre au milieu duquel vivaient les Argyro-Castrites, furent les objets qui m'étonnèrent en examinant le chaos de tourelles, d'édifices bizarres, de demeures élevées dans les airs et suspendues aux rochers. Je plongeais du haut de ma galerie dans la profondeur d'une vaste ouverture, baignée à l'époque des pluies par un torrent qui se brise en cascades sur le col de la branche centrale des rochers, d'où il disparaît au fond des précipices. Enfin je me serais demandé, comment des hommes pouvaient être assez ennemis des jouissances les plus naturelles, pour s'être fixés sur des entablements calcinés, dépourvus de toute espèce de végétation, brûlés par l'action du soleil, exposés à la fureur des vents, si je n'avais su que l'absence des lois, rend les individus indifférents à toute autre pensée, qu'à celle de leur conservation,

et à la défense de leur liberté personnelle. J'appris que les maisons opulentes avaient des citernes, et la ville quelques fontaines qui sont alimentées par les eaux d'un aqueduc à pyramides hydrauliques, dont la prise est aux sources de Sopoti. Le bey chez lequel j'étais logé me dit que l'avantage de la position d'Argyro-Castron, y avait attiré une population de deux mille familles turques. L'évêque ajouta en soupirant, qu'on ne comptait plus dans le *varochi* ou quartier des chrétiens relégués à l'extrémité de la montagne près de la plaine, que soixante familles opprimées et malheureuses. C'était le dernier coin de terre d'une ville fondée et habitée autrefois par des chrétiens, que l'intolérance mahométane avait laissé aux restes du troupeau des fidèles, et à leur pasteur, dont les revenus, produit des aumônes du diocèse, se montent à peine à six mille francs.

Dans mes promenades, je ne pus découvrir aucune trace d'antiquités. On m'assura pourtant, qu'on avait vu autrefois les débris d'une *grande église*, et même des colonnes, au quartier appelé Colorsa, où depuis la conquête d'Argyro-Castron, qui a eu lieu en 1813, Ali pacha a fait bâtir un vaste palais. C'était là tout ce qu'on connaissait de l'ancienne Argyropolis. Quand je visitai cet emplacement, je n'y vis rien de semblable, mais une position militaire très-avantageuse, pour défendre les approches de la ville. Je jouis de ce plateau, de la vue des villages bâtis sur la ligne orientale des montagnes, qui environnent la vallée. Comme ils sont tous situés sur des hauteurs à cause de l'air fiévreux et humide de la plaine,

je pris tous leurs gisements. J'avais également devant moi, deux lieues et demie au nord, l'ouverture du défilé de Cardiki, qu'on distingue dans le lointain par une futaie de platanes.

Comme mon projet était de prolonger les coteaux au midi, je perdis bientôt de vue la partie septentrionale du bassin de Drynopolis, et dans deux heures de chemin en plaine, j'arrivai à Gorandgi ou Goranis. Mon intention, en me rendant à ce village, était de visiter une caverne, que les gens du pays croient tellement étendue, qu'elle se prolonge même au-dessous d'Argyro-Castron. Nous laissâmes en conséquence nos chevaux au bas du coteau, pour remonter à pied le lit d'un torrent, qui nous conduisit à l'ouverture de l'antre redouté comme un séjour de revenants appelés *anaraïdes*, esprits qui se tiennent au voisinage des sources. Arrivés à l'ouverture pratiquée dans un roc tendre, à soixante pieds environ au-dessus du niveau de la partie la plus déclive de la vallée, je remarquai au ceintre de son ouverture, le chapiteau d'une colonne, dont le fût et la base ont disparu. Comme j'en examinais les traces, mes guides qui la nommèrent stylos, m'assurèrent l'avoir encore vue en entier il y avait quelques années. On alluma ensuite des torches de bois gras (Δάδι) dont nous nous étions pourvus chez mon hôte Mourtaza bey, et nous descendîmes dans la grotte par un plan légèrement incliné, dans lequel on a pratiqué un escalier, au moyen de pas creusés à la distance d'une enjambée les uns des autres. Aux côtés de ce chemin, je remarquai que la

voûte, en général haute de douze pieds, est soutenue par des pilliers grossièrement ébauchés de main d'homme. A quelques pas de là, je ne tardai pas à être arrêté par une nappe d'eau, qui occupe le fond entier de ce gouffre. Mes guides m'assurèrent que les eaux, qui baissent depuis le printemps jusqu'à la fin du mois d'août, laissent à découvert quatre-vingt-six degrés, ce qui ferait approximativement environ deux cent quinze pieds, et qu'à cette distance, on trouve des colonnes, une grande table en pierre, et un fleuve souterrain qui sort, suivant eux, entre Mascolouri et Argyro-Castron. C'est sans doute d'après cette tradition populaire qui n'est pas prouvée, qu'on m'avait raconté qu'*Argyropolis était située sur la caverne*. Comme je voulais tourner à gauche et quitter l'escalier pour m'enfoncer sous les péristyles, mes conducteurs s'y opposèrent, en m'avertissant qu'il y avait des crevasses remplies d'eau, où je serais englouti. Mais ils voulurent me faire connaître un phénomène dont j'étais averti, en tirant des coups de fusil qui produisent un vacarme horrible, par le bruit qu'ils font dans cet abîme. Ils me prévinrent de nouveau d'être sur mes gardes, et un d'eux tirant aussitôt un de ses pistolets, je crus être frappé de l'éclat d'un coup de tonnerre parti du fond des abîmes. Mais ce qui m'étonna davantage, ce fut d'entendre après un moment de calme, le même bruit répété par un écho souterrain, qui semblait partir des entrailles de la terre. Une seconde décharge me parut moins bruyante, une troisième produisit un effet moins fort, ce qui me porterait à croire que les armes à feu enflamment

quelque gaz formé dans ces profondeurs, dont la matière s'épuise par la combustion. Peut-être aussi que l'étonnement diminue, quand on s'est familiarisé avec ce fracas. L'air qui nous environnait était chargé d'une matière fuligineuse, car nous sortîmes noirs comme d'une vapeur d'eaux sulfureuses, et crachant ou mouchant un carbone plus subtil que la suie des fours, ce qui ne pouvait pas être occasionné par nos torches de bois gras.

De retour au village de Gorandgi, le magister qui se présenta pour réclamer mes bons offices auprès de ses supérieurs de Janina (1), renchérissant sur ce que m'avaient raconté les Albanais, assura qu'on lisait sur l'autel situé au fond de la caverne, une inscription portant une consécration aux nymphes. Mais comme je lui demandai pourquoi il n'avait pas copié une légende aussi curieuse, il se perdit en divagations. Je peux donc croire qu'il n'y a peut-être rien de plus à découvrir, que ce que j'avais vu. Quant à la baisse des eaux, j'ai su et vérifié qu'elles s'épanchent en abondance par la bouche de la caverne, et quand la saison des pluies est passée, les habitants qui les voient cesser de couler par cette ouverture, et même comme s'enfoncer en sens inverse, présument qu'elles sortent alors par la fontaine de Mascolouri.

(1) Les professeurs du collége de Janina sont ordinairement ceux qui nomment les maîtres d'école de tous les villages chrétiens de l'Épire, et ils exercent sur eux une sorte de juridiction. De même l'archidiatre, ou premier médecin du visir, a une police sur les médecins, au point qu'il a mis la propagation de la vaccine, en appalto ou ferme.



Le diamètre de la vallée depuis Gorandgi jusqu'à Liboôvo, est de quatre milles entre les chaînes parallèles des montagnes. Du lieu où je me trouvais, jusqu'au défilé de Moursina, la distance est de deux lieues. Dans cet espace, on compte huit villages rangés à une hauteur plus ou moins considérable dans la montagne, et un nombre pareil de torrents, qui se rendent à l'afflnent occidental du Célydnus (1).

Au-delà du khan placé à l'ouverture orientale du défilé de Moursina, se trouve Grapsi (2), une demi-lieue au midi Giergouzat, dominé par le pic du monastère dédié au prophète Élie. Un mille plus loin, on voit Zervates, et au-dessus le monastère de Dryna, fondé par Constantin Pogonat. On compte ensuite sept autres villages répandus dans une longueur de sept milles, depuis le défilé jusqu'au midi du vallon de Drynopolis (3). En tournant au sud-est (4),

(1) Ces villages sont Vanitza, Liascovo, Douviani, Sophrotica, Terachates, Goritza, Frastani et Longari.

(2) *Voyez* ch. VIII de ce voyage.

(3) Pour la topographie, il faut ranger ainsi ces villages : Un mille S. de Zervates, Saint-Dryna; un quart de lieue plus bas, Bougliarat; un quart h. S., Bodrissa; un mille, même direction, Vodina; une demi-lieue S., Pepeli, avec le monastère de la Sainte-Trinité, fondé par l'archevêque Methode, sous le règne d'Alexis Comnène, avec dotation de six journaux de terres labourables et de six cents pieds d'oliviers. De Pepeli à Selio, une lieue, à cause des détours, un mille de là à Louvina; en tout trois h. un tiers, depuis le défilé.

(4) Trois quarts h. S. E. de Louvina, Sotiras; un quart h. E., Longos, second affluent du Celydnus; une h. N. E., Cossovitza; un quart h., Zavrio; une demi-h. N., Mavropoulo; trois quarts h.,

après une lieue de marche, on passe aux sources du second affluent du Célydnus, et le sommet des versants qui encaissent la vallée au midi forment la limite, entre les cantons de Drynopolis et de Philatès. Une lieue de cet endroit au nord-est, on remarque Cossovitza, situé à la rive gauche du Célydnus, qui entre immédiatement dans le bassin de Drynopolis. Vis-à-vis, on voit Zavrio, puis Chrysodale restant d'une place forte considérable située au pied du mont Pelacos, Cladesan ou Clajani, et une lieue plus loin Radat. En remontant le mont Pelacos au nord, on relève successivement Palæa-Episcopi, Vlacho-Vorantzi, et enfin Liboôvo.

Liboôvo, plus avantageusement située qu'Argyro-Castron, dans une région élevée et fertile du mont Mertchica, est la seconde ville du canton de Drynopolis. Ali pacha, dont elle fut une des premières conquêtes, y a fait bâtir un grand sérail, qui est le séjour ordinaire de sa sœur Chaïnitza, orgueilleuse et cruelle souveraine de la Dryopie, qui gémit sous le poids de son autorité. On compte dans la ville une population de six mille Albanais mahométans, et quelques centaines de Grecs adonnés à

Cacavia; une demi-h., Chrysodale; une demi-h., Clajani, avec une église dédiée à saint Nicolas, dotée par Alexis Comnène de dix journaux de terres labourables et de 1310 pieds d'oliviers; une h., Radat; une demi-h., Palæo Episcopi; un tiers h., Glina; un tiers h., Vlacho-Vorantzi; trois quarts h., Liboôvo; trois quarts, Liabovo. Largeur du vallon entre Liboôvo et Grapsi, E. et O., cinq milles et demi, mesurés d'une base à l'autre des chaînes de montagnes.

différents métiers. A trois quarts de lieue environ au nord, on trouve le village de Liabovo qui envoye une petite riviére à la Soucha, et on entre dans la vallée de Socachos qui conduit au plateau septentrional du mont Mertchica, appelée Londgiaria ou contrée des forêts.

Cet enclave, placé dans les sommets du mont Ærope, forme le coli ou subdivision de Londgiaria, dépendance du canton de Drynopolis qui relève du sangiac d'Avlone. Son territoire, qui confine avec ceux de Cléïsoura, de Premiti et de Palæo-Pogoni, se divise dans sa topographie particulière en Londgiaria, Riza et Zagoria, qui forment des espèces de seigneuries séparées, et anciennement de phares ou partis. La première de ces unions comprend neuf villages, dont le principal est Stégopolis (1), près duquel on voit les ruines d'une ville ancienne, Gionaksat, et le monastère de Spileon doté de dix journaux de terre et du produit de deux moulins, par décret de l'empereur Alexis Comnène. Ces neuf villages habités par des Albanais chrétiens, forment une population de quatorze cent cinquante huit individus:

Les lieux les plus remarquables du coli de Riza, du côté de Tebelen, sont Cormovo et Lecli dont j'ai

(1) Stegopolis, deux h. N. E. de Liboôvo, deux h. N., Nacova; une demi-h. S., Kestorati; un quart h. S. O., Chlezi et le monastère de Spiléon.

Les villages non relevés sont Sarakieutza, Kounoupitza, Letovitza et Gionaksat.

donné les distances. Ceux de l'intérieur appelés Doxati, Chlezi, et Nacova que je viens de nommer, forment une association de vieux Épirotes, qui exercent, dès une haute antiquité, dans l'empire d'Orient, le métier de souterazzis (1) ou fontainiers publics, genre de construction hydraulique, qui appartient primitivement à la terre classique de la Grèce. Il paraît que les habitants du mont Ærope calculèrent, postérieurement aux beaux siècles de la Grèce, et appliquèrent à un système nouveau d'aquéducs, la loi des fluides qui les ramène constamment au même niveau, afin de substituer leurs canaux aux hydrophores sur arcades (2). Sans pouvoir préciser l'époque à laquelle le souterazzi fut inventé dans l'Épire, les Albanais chrétiens de la Londgiaria, attribuent à leurs ancêtres la construction des aquéducs sur arcade et à souterazzi, qui portaient anciennement les eaux des sources de Saint-Georges à travers plus de quinze lieues de pays, jusque dans la ville de Nicopolis; les aquéducs d'Adrien, qu'on voit depuis les hauteurs de Stymphale jusqu'à Corinthe, et tous les ouvrages hydrauliques de Constantinople. Sans justifier leurs prétentions à cet égard, on voit, par le récit des historiens grecs, les Londgidés jouir seuls du privilége

---

(1) Soutérazzi ou soutérazzici, *équilibre d'eau*, dérivé des mots turcs *sou*, eau, et *terazzi*, équilibre.

Andréossy, *Essai sur le Bosphore*, p. 181.

(2) *Voyez* pour la description de cette architecture hydraulique, *Ibid.* p. 181 jusqu'à 192.



d'être les fontainiers de la capitale, et comme échappés au reste des corporations de l'empire, maintenus dans leurs droits par les sultans (1), se perpétuer de père en fils, comme architectes et directeurs des eaux de Constantinople et des principales villes de l'empire. Quant aux ouvrages modernes qu'on ne peut contester à leur talent, je citerai le Souterrazi abandonné et l'aquéduc sur arcades de Ste.-Maure, construit à l'époque où les Turcs étaient maîtres de Leucade, les conduits de Janina, d'Elbassan, de Tebelen, d'Argyro-Castron, et de plusieurs villes de la Turquie d'Europe. A la vérité, leurs derniers ouvrages portent l'empreinte du découragement, parce que, mal payés, ou travaillant par corvée (angari), ils se croient quittes envers leurs oppresseurs, quand leurs travaux ont seulement l'apparence extérieure de la solidité. Malgré cette imperfection, les calculs de prise, de direction, de séparations latérales, de pyramides, sont toujours fixés avec la plus grande exactitude. Elevés à l'école pratique de leurs pères, ils apprennent, avec le discernement routinier des castors, les procédés d'un art qui semble avoir atteint toute la perfection possible dans le genre qu'ils ont adopté. Le coli de Riza, d'où les souterrazzis sont originaires, renferme cinq cent

(1) A Constantinople, le corps des sou-ioldgis ou fontainiers se compose de trois cents Turcs pris parmi les habitants, et d'environ cent Schypetars ou Albanais chrétiens. Le firman qui confirme les priviléges de ces derniers, adressé au cadi et chefs d'Argyro-Castron, est de l'an 1191 de l'Hégire; *le cinq de Rèbi ul èvvel.* *Ibid.* note VI, p. 263.

trente familles, ou trois mille cent quatre-vingts individus, répartis dans neuf villages.'

La partie septentrionale de la Londgiaria, appelée Zagoria, dont Clapéri, situé une lieue et un quart à l'orient de Cormovo, est le chef-lieu, compte dix villages. Son territoire est arrosé par deux petites rivières, qui se réunissent sous le nom de Zagoritza, pour se rendre à la Voïoussa, dans le défilé de Grûca. Sa population, qui est de cinq cents familles, ou trois mille trois cents ames, ajoutée à celle des deux autres pharés, donne pour la Londgiaria entière sept mille neuf cent trente-huit individus, qu'on peut regarder comme les indigènes, et peut-être les descendants de cette nation barbare, qui, au dire des historiens grecs, avait précédé l'arrivée des Hellènes dans cette partie de l'Europe, si on peut prouver que les Schypetars sont les mêmes que les Pélasges.

Le défilé principal de la Londgiaria aboutit au pont du Soubachi, où j'ai commencé la topographie du canton de Drynopolis. Près de l'ouverture de ce dervin, le voyageur trouvera les décombres de Drynopolis, les restes de son aquéduc, et les traces d'un théâtre de construction romaine. Un mille de là au midi, il verra le rocher de Chendria, que couronne un château-fort, bâti en 1811 par Ali pacha, pour asservir les Drynopolitains, et il frémira à la vue des ossements de la population entière de Cardiki, massacrée par ses ordres au mois de mars de l'année suivante. Mais il ne reverra plus de ce lieu, où je l'admirais, la vallée d'Argyro-Castron, vivifiée par une population de trente mille habitants. La mort

a frappé à coups redoublés sur ses villages florissants. Je les traversai hélas! moi-même au moment où la peste, qui s'était manifestée au printemps de 1814, y exerçait ses ravages. Les routes étaient parsemées de cadavres, les sources étaient environnées de spectres haletants, qui cherchaient à étancher la soif brûlante dont ils étaient dévorés; et de toutes parts le pays n'offrait que le tableau de la destruction. Des cris perçants s'élevaient du sein des hameaux encore habités. Ce n'était cependant encore que le prélude de plus affreuses calamités; car un an après l'explosion du fléau, Argyro-Castron avait perdu les deux tiers de ses habitants. Liboôvo était entièrement dépeuplée, et plusieurs bourgades avaient cessé d'exister. Les loups et les chiens, qui avaient dévoré les cadavres restés sans sépulture au milieu des campagnes, avaient porté la peste jusque dans les camps des Nomades. Enfin des hordes de soldats albanais, qui revenaient des bords du Danube, trouvant la ville de Liboôvo déserte, s'étaient chargés du butin de ses maisons, veuves de leurs habitants, et avaient emporté, avec des dépouilles précieuses, les germes de la contagion, qui a causé la dépopulation de la Thesprotie.

CHAPITRE XXVI.

Sangiac de Delvino. Ses divisions. Enclave appelé Arboria ou Abantide. Position de Cardiki. Vallée de Scarphitza. Cours de la Belitza. Ruines de Palæa-Avli ou Eléonte. Delvino. Ruines de Phenice. Sources et cours de la Pistritza. Fontaine salée de Drovi. Lac Pelode. Source d'Armyros. Ruines de Buthrotum. Cours du faux Simoïs. Versant de Conispolis. Cours de la Saronia. Ruines de Phanote.

L'étendue des côtes de la Chaonie était d'une demi-journée de navigation (1), mesurée sans doute depuis le midi de l'Acrocéraune, jusqu'à l'embouchure de la Thyamis, et suivant d'autres, jusqu'à celle de l'Achéron au port Glychys. Ainsi je soupçonne que le canton de la Chimère forma toujours une division particulière dans l'Épire, qui dépendit, sans en faire partie, tantôt de la Chaonie et tantôt de la Molossie. Ainsi l'Épire, divisée en une infinité de peuplades, eut une étrange confusion dans la démarcation de ses cantons, qui formaient sans doute des ligues pareilles à celles que j'ai vues, avant que la puissance d'Ali pacha eût anéanti toutes les libertés des diverses anarchies de la basse Albanie. Le sangiac ou pachalik à deux queues de Delvino qu'il a également envahi, sans pouvoir effacer sa circonscription,

(1) Παράπλους δὲ ἐστὶ Χαονίας ἥμισυ ἡμέρας. SCYLAX.

s'étend, suivant les limites du cadastre impérial de Constantinople, depuis la base méridionale des monts Cérauniens, au-dessus de Santi-Quaranta, jusqu'au port Glykys, dans la Cestrine ou Chamouri. De cette manière, le littoral de la Chaonie, comme celui du territoire de Delvino, fait face à l'île de Corfou, et à son archipel jusqu'à la hauteur d'Anti-Paxos. Cette démarcation correspond donc à l'étendue de navigation indiquée par Scylax, pour une barque pontée, qui serait poussée par un vent ordinaire, en bonne route. La profondeur de cette contrée dans les terres, sur laquelle on ne peut rien préjuger, d'après l'autorité des anciens, varie dans les diverses dimensions actuelles, depuis neuf lieues et demie, jusqu'à six lieues de diamètre moyen. Elle confine dans cette position, au nord et au nord-est, avec les cantons de la Chimère et de Drynopolis; à l'orient et au sud-est, avec ceux de Saracovitzas et de Courendas, et au midi, avec l'Achéron, qui la sépare du territoire de Rogoux, villaïeti suffragant du voivodilik d'Arta.

En étudiant l'antiquité, pour en saisir l'esprit répandu dans des matériaux que j'ai rapprochés et liés, j'ai eu la satisfaction, sans recourir au moyen trop ordinaire des systêmes, de voir, par mes observations, qu'on peut encore retrouver la Grèce et quelques-unes même de ses peuplades, au milieu de ses ruines et dans son état moderne. Je vais donc reproduire dans les divisions du sangiac de Delvino et dans le villaïéti des Arberi, la contrée où vécurent les Abantes. On retrouvera dans le Paracoloma, les villes anciennes de Phenice, de Buthrotum, les sources salées, et

tout ce que nous connaissons par les anciens, relativement à cette vallée. Je pourrais aussi faire voir les Chaoniens barbares et sans chefs (1); comme aux siècles héroïques; mais je dois commencer par la description de la vallée de Delvino. J'exposerai ensuite le cours de la Thyamis dans sa vallée inférieure, à travers le canton de Scaloma. Enfin dans la description de la Thesprotie, je présenterai le tableau de la Cestrine ou Chamouri, et de l'Aïdonie, qui terminent la satrapie de Delvino du côté de Parga.

L'inépuisable combinaison des moyens dont la providence se sert pour parvenir à ses fins, est marquée d'une manière si merveilleuse dans l'Épire, qu'on peut à juste titre appeler cette province, *un abrégé de tous les pays et de tous les climats.* En quittant la vallée de Drynopolis, dans laquelle on trouve la température froide des régions boréales, au canton de la Londgiaria, et celle des rivages de la Seine, aux bords du Celydnus, si on pénètre dans le bassin de Delvino, on se croit transporté dans les bosquets des Hespérides. Le diamètre d'une chaîne de montagnes franchi, on trouve une nature nouvelle, un ciel plus doux, une terre plus légère, d'autres mœurs et presque d'autres hommes. Mais, comme si le passage devait être ménagé avec cet art qui, dans un tableau, sait marier les couleurs les plus disparates, par l'harmonie des tons et la dégradation des nuances, il faut traverser une zône de frimats pour entrer dans les

---

(1) Βάρβαροι δὲ Χάονες ἀβασίλευτοι; les Chaoniens barbares qui vivent sans rois. THUCYD., lib II. SEYM., v. 443.

élysées du vallon, que fertilisent les grandes rivières qui se rendent au lac Pelode. Ainsi, en sortant du bassin de Drynopolis, au nord-ouest, on entre dans un défilé rude et scabreux, d'une lieue d'étendue, qui conduit à Cardiki. J'avais vu cette ville florissante, j'avais connu ses familles patriciennes unies par les liens du sang aux plus illustres maisons de l'Épire. J'avais presque été témoin de ses malheurs récents, quand j'en approchai pour la seconde fois; et malgré la résolution que j'affectais, je fus frappé d'une terreur secrète en y entrant. Je frissonai, en voyant les mosquées abandonnées, les rues désertes et silencieuses, la solennité des tombeaux épars autour des places, et le deuil d'une ville entière, privée de ses habitants! Les pas de nos chevaux étaient les seuls bruits, nos voix les seules intonations, auxquelles l'écho endormi répondît en se réveillant du fond des ruines. Par-tout se présentait l'image de la désolation, ouvrage du satrape de l'Épire. Les bains publics ouverts, les portes des maisons brisées, des pans de murs écroulés, des rues incendiées, et pour êtres vivants, quelques sinistres jacals, ou des chiens devenus presque sauvages, qui, par leurs hurlements, paraissaient nous demander leurs maîtres, et invoquer notre pitié, voilà ce qui restait de Cardiki! Nous nous assîmes, comme dans le désert, auprès d'un puits, d'où mes regards se portèrent tristement sur l'horizon, dont je comparai l'aspect au relevé que j'en avais fait dans des temps plus heureux.

Cardiki, où je me trouvais pour la dernière fois, fut jusqu'en 1812, époque de sa destruction par Ali

pacha, le chef-lieu d'un canton nommé Arboria. En réfléchissant qu'un auteur ancien (1) a donné à une contrée de l'Acroééraune l'épithète de *montagnes des Abantes*, je crus avoir retrouvé le pays habité par cette colonie, que plusieurs géographes placent aux environs d'Amantia, dont ils torturent le nom, pour l'accorder avec leur système. A la vérité, je n'avais pas dans le mot Arboria celui d'Abantia; mais une nation entière, qui s'est perpétuée dans un lieu isolé, en restant autonome, étrangère aux autres peuplades de l'Acrocéraune, excepté sous le rapport de la langue schype, était une induction puissante en ma faveur. Cependant en raisonnant sur ce fait, je ne pus me défendre de considérer que le nom d'Arboria se rattachait plus directement aux *Abares* ou *Avares*, que Henri Dodwell, dans ses Commentaires sur l'excerpteur de Strabon, nous montre comme la horde principale des Scytho-Sclaves, qui étaient maîtres de la Grèce au dixième siècle. Dans cette hypothèse, que je trouve plus directe, sans nier que les Abantes aient été les habitants antérieurs du canton de Cardiki, n'a-t-il pas pu arriver que les colons Eubéens se soient conservés au milieu de toutes les vicissitudes de la Grèce? Ariens avec les bandes d'Alaric qui ravagèrent l'Épire; Chrétiens orthodoxes, aussi long-temps que les empereurs de Constantinople furent les maîtres du pays; Ca-

(1) Ἀβάντων ὄυρεα.. Apollon Argonautic., lib. IV; Hist. de l'Établiss. des col. grec., c. X, t. II, p. 372, 373, 374, 375, par Raoul-Rochette.



tholiques au temps de l'invasion des Normands et des Catalans; enfin Mahométans mitigés, depuis la conquête de l'Épire par les Turcs, ils avaient échappé aux regards de tous les conquérants. Cependant en passant par ces métamorphoses religieuses (car le Schypetar est toujours prêt à embrasser le culte du vainqueur), les habitants du canton de Cardiki avaient conservé le nom d'*Arberi*, qui est dans l'Albanie un terme injurieux équivalent à celui de barbares, dénomination que les historiens grecs appliquaient aux grossiers Chaoniens.

Trente-trois villages, répandus dans la vallée de Scarphitza, depuis les sources de la Belitza jusqu'au confluent de cette rivière avec la Pavla, faisaient de l'Arborie une contrée heureuse, presque égale en population à celle du canton de Drynopolis. Fiers et indépendants, ses habitants, qui n'aspiraient qu'à la paisible jouissance des fruits de leur terre natale, dont les ancêtres avaient échappé à tous les orages, pouvaient espérer d'y voir renaître les générations destinées à s'y perpétuer, si toutes les sociétés n'étaient pas, comme l'homme lui-même, sujettes à finir. Ce moment fatal à la liberté et à l'existence des Arberi était donc arrivé, lorsqu'ils se croyaient le plus tranquilles sur leur sort. Un homme né dans leur voisinage, un Japys de Tebelen, Ali pacha avait juré leur destruction; et dès qu'il eût consommé la ruine de Cardiki, les Acrocérauniens de l'Arborie furent le point de mire de la vengeance nouvelle qu'il nourrissait au fond de son cœur. Comme ils n'offraient aucune résistance, il ne pouvait trouver de prétexte

pour les égorger, et il s'en tenait au projet de les faire périr en détail. Ses troupes étaient en conséquence entrées dans leurs montagnes, au moment où je les traversais ; et elles enlevaient les habitants de tous les hameaux, sans distinction de sexe ni d'âge, pendant un hiver rigoureux (1815). Les convois, les relais pour le transport des bagages étaient disposés comme pour une émigration aux approches de l'ennemi. On arrachait de l'héritage paternel ses cultivateurs, *enfants de la terre;* on arrachait de leurs foyers de jeunes femmes, des vierges timides, des mères et des enfants. On entraînait des vieillards accablés d'années, qui ne désiraient que le sommeil de la mort; pour les transporter dans l'Aïdonie, aux environs des méphytiques rizières du marais Acherusien, où l'on *promettait* de leur faire bâtir des cabanes et des villages! Tandis que ces vieux colons quittaient les tombeaux de leurs pères, on voyait arriver du midi de l'Épire une partie de la population chrétienne de Prevesa (ville objet de la haine du satrape), des peuplades entières de la Thessalie et de la Macédoine, qu'on transplantait comme de vils troupeaux, pour repeupler un pays, que la rage du plus vindicatif des tyrans désolait, pour l'unique plaisir de tourmenter des hommes, dont il croyait avoir à se plaindre. Ainsi l'Abantide était arrosée des larmes de ses habitants qu'on en expulsait, et des larmes des chrétiens qu'on forçait de les remplacer.

J'avais été présent dans le divan tenu par Ali pacha, au plaidoyer éloquent des vieillards de l'Arborie, lorsqu'ils ne demandaient en grâce que de mourir

sur la terre paternelle! J'avais été touché des plaintes qu'ils exprimaient, j'avais entendu sortir le refus de la bouche de leur oppresseur, qui ne voulut pas même leur accorder un sursis jusqu'au printemps. Je me retrouvais alors témoin des scènes déchirantes, qu'offraient les intérêts, les affections, la douleur, et le désespoir d'hommes qu'on enlevait de leurs foyers, et ne pouvant leur offrir que des consolations stériles, je me hâtai dès que j'eus terminé mes travaux de quitter un séjour de regrets et d'affliction!

La Belitza, qui parcourt la vallée de l'Arborie appelée Scarphitza, prend ses sources deux lieues et un quart au nord-est de Cardiki; et elle reçoit dans cet intervalle les ruisseaux qui descendent des villages de Pitzari, Colonia, Plizati et Zévela. Deux lieues au sud-ouest de Cardiki, elle baigne les environs de Zoulati, bourgade de cent quatre-vingts familles mahométanes, dont la population était partie pour le lieu d'exil qu'on lui avait assigné, lorsque je passai dans son voisinage. De Zoulati la même rivière, après un cours en plaine de cinq quarts de lieue, tombe au-dessous de Palæa-Avli dans la Pavla, à peu-près dans l'air de vent du sentier, qui conduit à Saint-Basile.

Palæa-Avli (l'ancienne cour), que je crois être l'Éléonte de Ptolémée, occupe le plein sommet d'un mamelon dépendant de la chaîne des montagnes de Delvino. Son site, comme l'indique l'étymologie, est environné d'oliviers de la plus grande beauté, et Paulmier jugeait avec justesse, d'après cette indication, qu'elle ne devait pas être éloignée du ri-

vage de la mer (1). J'ignore pourquoi cette ville a changé son nom en celui *d'ancienne cour*; mais comme elle occupe la position la plus pittoresque de la vallée, les Turcs, qui y bâtissent de préférence leurs maisons de campagne, auront pu lui donner cette dénomination, dont les érudits auront tiré parti pour raconter à ceux qui veulent les écouter, que c'était l'antique résidence de Pyrrhus fils d'Achille. Les ruines présumées d'Eléonte consistent en quelques pans de murailles cyclopéennes, sans trace d'architecture grecque ni romaine, preuve suffisante, qu'elle ne fut pas restaurée depuis la dévastation de Paul-Emile. Les médailles qu'on trouve dans ses décombres, qui sont toutes au type de Buthrotum, ou des Épirotes, portent à croire que non-seulement elle ne fut pas une capitale, mais tout au plus une ville de second ordre.

Delvino (située à une lieue de Palæa-Avli), qui se trouve en seconde ligne, compte à peine six cents maisons disséminées dans l'étendue d'une lieue, sur le penchant des montagnes, et elles présentent par leurs positions environnées d'oliviers, de citronniers et de grenadiers, des vues de la plus grande beauté. Vers le centre de cette suite d'enchantements, s'ouvre un

---

(1) Habet etiam (in Chaoniâ) Ptolemæus Elæuntem, de quâ tacuerunt antiqui. Sed Niger, de eâ aliquid mussitavit. Ex nominis etymologiâ conjicere licet, eam urbem non fuisse remotam a littore maris; Ἐλαιοῦς enim olivetum significat, etc.

PALMER, *Græc. Antiq.*, lib. II, c. 3.

Les oliviers ne croissent jamais dans un rayon de plus d'un degré de la mer, à moins que ce ne soit au voisinage de quelques grands lacs.

enfoncement qui permet d'apercevoir le bazard et le Varochi des chrétiens, où se trouve l'humble demeure de l'évêque de la Chimère et de Delvino. Le château, décoré du nom de forteresse, se présente pour défendre cette ouverture sur un mamelon isolé, et on n'y arrive que par une chaussée très-étroite qui est bordée de précipices. Du fond de cette gorge qui se prolonge au sud-est, sort une rivière qu'on passe sur un pont très-élevé, et qui se rend à trois quarts de lieue de là, dans la Pavla.

La plaine n'offre au-delà rien de particulier dans son étendue, tandis que les montagnes du côté de l'orient sont couvertes de belles maisons. La chaîne littorale, deux lieues à l'occident, présente le village de Lycouria situé sur les ruines d'Anchesme, qu'on reconnaît aux tombeaux anciens des Grecs, et aux restes de l'architecture de ses édifices (1). A une demi-lieue de Delvino, on n'a plus aucunes habitations en vue, et quatre milles plus loin, après avoir contourné une butte rocailleuse couverte de halliers, on arrive au

(1) Cette ville fut assez considérable pour être élevée au titre de siége épiscopal. Le père Lequien nous a conservé les noms de deux de ses prélats, savoir :

Évéques d'Anchiasmus.

Claude, au synode d'Éphèse;
Chistodore, au synode de la vieille Épire.

OR. CHRISTIAN.

Elle dut être renversée en 552 par les Goths que Totila expédia avec trois cents vaisseaux, sur les côtes de l'Épire.

J. GOTTHIFF. STRIT., *Gothic.*, c. VIII.

pont de la Pistritza, qui s'élève comme un arc de triomphe au milieu de la campagne.

Ce fut près de cette rive, au mois de décembre 1807, que je fis pour la première fois la découverte d'une ville, que la fausse érudition de Mélétius m'avait inutilement fait chercher ailleurs. Accablé par un orage mêlé de pluie et de grêle, je venais de trouver un abri sous la hute pyramidale d'un berger, qui avait établi sa station d'hiver dans les pâturages situés à la rive droite de la Pistritza; lorsqu'en mettant la tête hors du bouge enfumé où je suffoquais quoique couché par terre, j'aperçus à peu de distance de grandes murailles qui fixèrent mon attention. Frappé de la quantité de ruines, je m'informai du berger comment il les appelait. Il me nomma Phéniki, en ajoutant que c'était un *château des Hellènes*, nom sous lequel les modernes désignent toujours les anciens Grecs. Charmé de me trouver si près d'une ville que Strabon place précisément au-dessus du lac Pelode (1), je voulais visiter et reconnaître ses ruines, mais les torrents qui étaient considérablement gonflés, un marais profond, la mauvaise humeur de mes guides, et des circonstances dangereuses pour notre sûreté (car nous avions été assaillis deux fois dans la matinée par des embuscades de voleurs dont nous avions essuyé une fusillade assez vive), m'obligèrent d'ajourner un projet, que je ne réalisai qu'au mois de juin 1814.

Phénice, dont Polybe (2) fait mention en parlant

---

(1) Τοῦ δὲ κατὰ Βουθρωτὸν ἡ Φοινίκη. STR., lib. VII, p. 324.

(2) Οἱ δὲ Ἠπειρῶται πυθόμενοι τὸ γεγονὸς, ἐβοήθουν πανδήμει

de l'expédition des Illyriens contre cette ville, qui dut son salut aux Épirotes accourus à sa défense; dit qu'elle était située au bord d'un fleuve, (que ni lui, ni Ptolémée, ni Strabon ne nomment pas), près duquel ses défenseurs campèrent après avoir pour leur sûreté enlevé les planches qui formaient le pont. Ailleurs il la cite encore (1) comme une des métropoles les plus considérables de l'Épire, où se trouvaient les tribunaux, qui décidaient des affaires civiles et criminelles de la province. Enfin Procope (2) marque sa position au milieu des marais, auprès d'une butte sur laquelle on bâtit une citadelle (3).

Phénice, d'après ce qu'on peut en juger, avait au centre de son étendue une acropole située sur la butte rocailleuse que j'ai indiquée, qui devait par cette position défendre le passage du pont, dont la con-

---

μετὰ σπουδῆς. Παραγενόμενοι δὲ πρὸς τὴν Φοινίκην, καὶ προβαλλόμενοι τὸν παρὰ τὴν πόλιν ῥέοντα Ποταμὸν, ἐστρατοπέδευσαν τῆς ἐπ' αὐτῷ γεφύρας, ἀνασπάσαντες τὰς σανίδας ἀσφαλείας χάριν.

POLYB., lib. II.

(1) In fragmentis a Valesio publicatis, p. 265.

(2) Ἀνενεώσατο δὲ καὶ Νικόπολίν τε καὶ Φωτικὴν καὶ τὴν Φοινίκην ὠνομασμένην. Αἱ δύο αὐταὶ πολίχναι. Ἡ τε Φωτική ἡ καὶ Φοινίκη ἐν τῷ χθαμαλῷ τῆς γῆς ἔκειντο, ὕδασι περιῤῥεομέναι τῇ δὲ λιμνάζουσι, etc.

PROCOP., lib. IV, *De Ædif.*

(3) Cette ville n'a dû être détruite que dans un âge tres-moderne, quoique la liste de ses évêques finisse à une époque assez ancienne.

Évêques de Phenice.

Peregrin, au synode de Chalcédoine;
Valerien, au synode d'Épire;
Philippe, sous le pape Hormidas... 515. *Rat. tempor.*, lib. VII.

OR. CHRISTIAN.

struction en pierre est probablement du siècle de Justinien. La ville se prolongeait à l'orient et à l'occident, dans la dernière de ces directions jusqu'à la Pavla, qu'on croit être le Xanthe de la colonie de Buthrotum, ou le Phénix qui prend, comme je l'ai dit, sa source près de Cagliassa, dans l'Acrocéraune. Dans l'autre direction, ses quartiers se déployaient à-peu-près un mille à l'est, le long de la rive droite de la Pistritza, jusqu'au monastère dédié à saint Nicolas. Les débris qu'on voit maintenant de ce côté, consistent en un grand aquéduc en brique sur arcades, appuyé par des contreforts ou arcs-boutants. On remarque ensuite une quantité considérable de maisons renversées, des restes d'édifices publics qui étaient environnés de colonnes à huit pans, genre particulier d'architecture que je n'ai vu nulle autre part dans les monuments de la Grèce. On retrouve aussi mêlés à ces décombres, des chapiteaux gothiques pareils à ceux que j'ai vus à Nicopolis, et qui attestent là, comme sur les bords du golfe Ambracique, le séjour des peuples du nord. Enfin pour toute inscription, on lit, sur le tambour d'une colonne octogone, le mot ΑΜΒΡΑΚΙΟΤΩΝ, qui semble n'avoir aucun rapport avec la consécration, ni d'un autel, ni d'aucune légende en usage chez les Grecs.

La partie méridionale de Phéniki est envahie par un marais, qui ne permet pas d'approcher des murailles, que je crois avoir fait partie d'un aquéduc servant à des moulins, par la forme qui est semblable à celle de plusieurs conduits pareils, qu'on voit dans

la vallée de Drynopolis, notamment au-dessous de Palæo-Episcopi. Vers l'orient on peut suivre plus commodément les traces de la ville, où les moines du couvent me firent remarquer les fûts de sept colonnes de granit, et les soubassements d'une enceinte qu'ils disent être celle d'un temple consacré, au dieu Mars. J'appris d'eux que Phénice, qualifiée du titre *d'admirable* par l'auteur de leurs chroniques monachales, renfermait une population de plus de soixante mille âmes, qu'ils tenaient ce renseignement et plusieurs autres relatifs à sa splendeur, d'un vieux livre écrit sur parchemin, déposé à M...., qui contenait toute l'histoire de l'Épire. Ils me promirent de me procurer ce manuscrit, mais mon départ de l'Epire, qui eut lieu peu de temps après, les a empêchés de tenir parole, et m'a peut-être privé de faire des découvertes nouvelles sur un pays, dont toutes les histoires sont tronquées, incomplètes, et par conséquent à-peu-près insignifiantes.

La Pistritza, que les érudits du pays (qui ne seront plus je pense tentés de placer, d'après Mélétius, Dodone aux ruines de Phénice) nomment le Scamandre de la nouvelle Troie, vient de la montagne appelée Condo-Vouni, cinq lieues à l'est-sud-est de Phénice. Après une lieue de cours dans lequel elle est grossie par une foule de sources et de ruisseaux, elle coule au-dessous de Machaladez, bourg où résident une grande partie de l'année les plus riches beys de Delvino. Enfin une demi-lieue plus bas, elle reçoit par sa rive droite une petite rivière formée

des sources salées de Drovi (1), dont les habitants ont conservé l'usage d'extraire du sel par l'ébullition. A deux lieues et un quart de cet affluent, elle s'augmente du produit de plusieurs torrents qui roulent des coteaux voisins, une lieue et demie plus bas elle prend la rivière de Navaritza, qui cumule dans son berceau, les eaux de la gorge de Gardicaki et des vallées adjacentes. Enfin deux milles à l'occident, elle s'accroît d'un ruisseau venant des hauteurs de Crania, et un mille au-dessous, elle arrive au pont de Phéniki. De cet endroit, elle se dirige au sud-ouest et au midi, pendant trois lieues et un quart, presque parallèlement avec la Pavla jusqu'au lac Pelode, où ces deux rivières se portent par des embouchures distinctes, creusées au milieu d'un marais, qui est le parcours ordinaire de nombreux troupeaux de buffles à moitié sauvages.

Un quart de lieue au-delà du pont de Phéniki, dont l'arche centrale ressemble à l'ogive d'un portail gothique, on laisse à droite un caravansérail ruiné, et trois quarts de lieue plus loin en biaisant au sud-sud-ouest, on arrive aux mamelons du village d'Alepou; dont les deux premiers groupes sont appelés Tchaoux. A trois quarts de lieue de là après être redescendu en plaine et avoir suivi une chaussée pavée construite entre des lagunes périlleuses, on monte à Lyco, village bâti au sommet d'une butte

(1) Cette source est la même qu'Antigonius désigne dans ses paradoxes. Ὅτ' ἀν ἀφεψήθη τὸ ὕδωρ ἅλας γίνεσθαι.

ANTIGON., *Paradox. Hist.*, 158.



noirâtre. L'air de ce hameau et de tous ceux qui sont situés dans la vallée est mal-sain, et les rizières, ainsi que les vastes prairies pareilles en vigueur à celles des marais de Croissanville, qui bordent les rives de la Dive, produisent dans la température de la Chaonie, des vapeurs fiévreuses, et des myriades d'insectes si importuns, que la vie des paysans est un supplice continuel, pendant plus de huit mois de l'année. Obligés d'allumer des feux dès que le soleil est couché, pour se débarrasser des moustiques, et de coucher sous des tentes, ils ne s'endorment qu'en succombant à la fatigue et à l'épuisement, pour se réveiller au milieu d'une brume sulfureuse, que les prémiers rayons du soleil semblent attirer du fond des marais.

En descendant de Lyco, on suit de nouveau pendant deux milles une voie pavée comme la première et percée d'arches pour faciliter l'écoulement des eaux, qui aboutit à une charmante vallée couverte de fleurs dans toutes les saisons, et environnée de monticules ombragés de platanes et d'arbousiers. Au sortir de cette retraite qui a un quart de lieue d'étendue, on voit sérail-bey, puis on retombe sur une nouvelle digue, qu'on suit pendant trois quarts d'heure, jusqu'à un pont sous lequel coule une rivière venant de la partie du sud-est, qui se rend encore à la Pistritza, dont le lit est le canal d'écoulement des fondrières qu'on a traversées. A cette distance, on laisse à droite le village de Mahmoud-Bey situé au penchant d'un coteau, qui masque l'embouchure des rivières, dans la partie du lac appelée *Laspes* ou les *Boues*, dénomination qui anciennement lui

avait fait donner le nom de Pelode ou fangeux. Il la mérite sur-tout à cette extrémité, qui est celle de l'embouchure des rivières dont les eaux sont presque toujours limoneuses. Les barques des pêcheurs fréquentent cet attérage, et s'enfoncent dans des canaux pratiqués au milieu des roseaux, pour pêcher des anguilles, et couper la *vourla* ou *scirpe*, dont on tisse les nates qui servent à l'ameublement des cabanes du pauvre.

Du pont de Mahmoud-Bey, on aperçoit un mille sur la droite Neochorion, et en portant ses regards au sud-est, on découvre la riante vallée de Cosca, et le versant oriental des montagnes de Conispolis, dont le côté opposé fait face à la ville de Corfou. Dans l'étendue de la vallée qui se présente au voyageur, à une lieue et demie de Neochorion, on voit Mercati, en face sur une autre ligne de montagnes Nicrati, et quatre milles au-delà Cosca éloigné de quatre milles de Liopesi, bourg que je ferai connaître en décrivant le pays qui s'étend entre Philates et la plage de Sayadez. C'est au-dessus de Cosca, que se termine dans l'air de vent dont j'ai donné la direction, le bassin de Delvino par un bourrelet de montagnes arrondies, couvertes d'arbres, riches en pâturages et généralement fertiles.

Au-dessous de Neochorion, le sentier se courbe au sud-sud-ouest pendant une demi-lieue, moitié en plaine et moitié dans le berceau d'un torrent enveloppé de forêts ténébreuses, repaire ordinaire des voleurs. On débouche de cette gorge funèbre, sur un sommet applati qui a trois cent toises de développement, d'où l'on descend pendant un quart d'heure

à travers des arbres entassés, pour arriver à Képhalo-Vrisi, ruisseau qui tombe dans la partie du lac Pelode appelée Riza. Près du bord de cette rivière limpide, jaillit une source nommée Armyros, désignée par Aristote dans sa météorologie (1) d'une manière si particulière, qu'on ne peut la méconnaître, mais qui ne sert plus maintenant qu'à faire tourner un moulin, bâti à peu de distance du rocher dont elle jaillit. On entre ensuite sous les nefs majestueuses de la vaste forêt d'Examili, azyles solitaires où les cerfs et les sangliers errent par bandes nombreuses. Après une demi-heure de chemin, on passe à Zara, village qui servait autrefois de limite entre le territoire ottoman, et les possessions de Venise sur le continent. On marche aussitôt dans la terre classique de la poésie, on traverse la rivière de Zarapoulo qui coule au midi, on commence à trouver des éboulements de ruines, les piles d'une porte dont on ne

---

(1) ἐν τε γὰρ τῇ Χαονίᾳ κρήνη τίς ἐςὶν ὕδατος πλατυτέρου...... τούτου γὰρ τοῦ ὕδατος ἀφεψόντες τι μέρος τιθέασι, καὶ γίνεται ψυχθὲν, ὅταν ἀπατμίσῃ τὸ ὕγρον ἅμα τῷ θερμῷ, ἅλες, οὐ χονδροὶ ἀλλὰ χαυνοὶ καὶ λεπτοὶ ὥσπερ χίων. ARISTOTEL., *Météorolog.*, lib. II, c. 3.

Dans la Chaonie, il existe une source coulante (c'est ainsi que je traduis Πλατυτέρου.... En faisant bouillir une certaine quantité de son eau, dont on évapore *l'humide* par la chaleur, si on la laisse refroidir, on obtient un sel non grumeux, mais en poudre et léger comme la neige.

Les habitants, qui ont à vil prix le sel à Corfou et à Sayadez, ne s'occupent plus de distiller les eaux de la source d'Armyros; mais ils prétendent que la farine de son moulin acquiert une saveur particulière qui la bonifie.

devine plus l'usage, puis un vaste marais, et au bout de trois quarts de lieue, on arrive enfin à la nouvelle forteresse de Buthrinto, située au confluent de la Saronia et du Simoïs.

Buthrotum, embellie par les touchants épisodes de Virgile et d'Ovide, rendue célèbre à jamais par les chef-d'œuvres d'Euripide et de Racine, restaurée et non fondée par Pyrrhus, fils d'Achille, se retrouve aux bords du lac Pelode. Strabon qui nomme son port après l'Onchisme (1), ne dit pas qu'il était situé sur la mer, et je pense qu'il faut distinguer dans les traditions des auteurs anciens la rade extérieure, où se trouvent maintenant les pêcheries de Gérovoglia, du mouillage où les vaisseaux d'Enée, comme les vaisseaux des Romains qui n'étaient que des barques, abordaient en remontant jusqu'à Buthrotum. On voit sur la rive droite du faux Simoïs, à l'endroit où ce fleuve sort du grand lac qui cumule les eaux de la Chaonie, les débris entassés de la haute Buthrote (2), consistant en un acropole, et la ville des Romains environnée d'une double enceinte. Au milieu de ces remparts, on distingue parmi les ruines, les édifices des Grecs et des colonies du peuple roi, les dé-

---

(1) Μετὰ δὲ Ὀγχισμὸν Ποσίδειον καὶ Βουθρώτον.... Ἐπὶ τῷ στόματι τοῦ καλουμένου πηλώδους λιμένος, ἱδρύμενον ἐν τόπῳ χεῤῥοννησίζοντι. STRAB., lib. VII, p. 324.

Après les ports Onchisme et Posideum, se trouve Buthrotum, à l'entrée du lac Pelode, bâti dans une presqu'île.

(2) .... Portu que subimus
Chaonio, et celsam Buthroti ascendimus urbem.
Æneid., lib. III.

combres des églises mêlés aux décombres des temples des dieux, renversés par des barbares, qui comme le temps ont confondu et anéanti les pompes humaines et religieuses sur cette terre. Mais en examinant avec soin ces restes d'une splendeur passée, on reconnaît dans les murailles de la citadelle une base pélasgique (1) surmontée de massifs en brique. Ailleurs, à côté des fûts de colonnes en marbre, des chapiteaux gothiques, enfin des églises grecques du siècle des Comnènes, portent l'empreinte d'un règne, où les arts comme l'empire touchaient à leur déclin (2).

Il paraît cependant que les Turcs portèrent les derniers coups à la ville de Buthrotum. Les Vénitiens, en leur succédant, au lieu de s'établir sur ses ruines, bâtirent à la rive gauche du fleuve un fort triangulaire bastionné, comme un avant-poste et un comptoir placé dans l'Epire, pour des vues particulières de commerce. Ils ne firent même, dit-on, jamais de fouilles dans un terrain intéressant à exploiter; et les Français, qui les remplacèrent en 1797, furent trop pressés par la marche des événements, pour s'oc-

---

(1) Cette base suffirait seule pour prouver l'origine héroïque antérieure à Pyrrhus, si on ne savait pas d'ailleurs que Médée, princesse des premiers âges de la société, y avait son tombeau, qui fut élevé par Jason. Indépendamment de ce fait, il existe une foule de probabilités de la haute antiquité de Buthrotum.

(2) Martianus Capella l'appelle, comme Strabon, colonie romaine, lib. VI. Pomponius Atticus y avait de belles métairies, au rapport de Cicéron. Cette ville est nommée par Anne Comnène Βοθρωτὸν, et Βοθρεντὸν par Cantacuzène.

cuper de pareilles recherches. Occupés du moment, vivant au jour le jour, ils ne songèrent qu'à s'y mettre à l'abri d'une surprise, pour l'évacuer, comme ils le firent, non sans rendre des combats sanglants contre un ennemi supérieur en nombre. Ainsi l'antique Buthrotum est toute entière à examiner, sous le rapport de l'archéologie, et cette tâche est sans doute ajournée à des temps éloignés, à cause de la réunion actuelle de son territoire aux possessions ottomanes.

L'enclave de Buthrinto, tel qu'il appartenait aux Vénitiens, et dans l'état où il fut cédé aux Français par le traité de Campo-Formio, comprend les lacs et le cours du faux Simoïs, jusqu'à la mer. A l'orient, il embrasse le terrain en-deçà de Zaropoulo, et la moitié de la plaine qui s'étend au sud-est vers Moursia, avec un littoral de dix mille mètres le long du canal de Corfou. C'est entre le mont Megalongi et l'embouchure du Simoïs, que se présente la rade de Gerovoglia, qui fut le lac Pelode ou Peloïs des anciens, comme on peut le conjecturer d'après Appien (1), qui ne parle que de ce mouillage, lorsqu'il raconte l'expédition d'Antoine et d'OEnobarbus, qui commandaient quatre cents vaisseaux, flotte que le faux Simoïs n'aurait pu recevoir dans ses eaux. C'est pourquoi l'historien ne dit rien de Buthrotum, qui était pourtant une colonie romaine dont l'armée navale aurait pu tirer des secours, mais que son éloignement dans les terres mettait hors de portée pour elle. On distingua toujours ainsi chez les an-

(1) Appianus, lib. V. Civilium.

ciens Buthrotum du port Pelode, puisque ce fut aux rives du nouveau Simoïs qu'Énée retrouva Andromaque, les cheveux épars, sacrifiant sur le tombeau d'Hector, dont elle évoquait les mânes (1). Enfin ce fut au même lieu (2), et non à Buthrotum, que Thamus l'Égyptien apporta la nouvelle de la mort *du grand Pan* (3), qu'une voix surnaturelle, sortie des rochers de Paxos, lui avait annoncée, circonstance que quelques écrivains appliquent à la mort de Jésus-Christ (4). Ainsi par-tout le port Pelode est distingué de la ville antique de Buthrotum, comme il en est encore différencié par son nom moderne. L'étendue de ce vaste mouillage, qui est

---

(1) Ce jour même, sa veuve, inconsolable encor,
Hors des murs, dans un bois, qui d'un épais ombrage
D'un nouveau Simoïs ornait le doux rivage;
Figurant en gazon un triste et vain cercueil,
Offrait à son époux le tribut de son deuil.
....
J'avance et j'aperçois dans ce séjour nouveau
De la fière Pergame un modeste tableau :
Voilà ses ports, ses murs renaissants de leur cendre.
Ce coteau, c'est l'Ida; ce ruisseau, le Scamandre.
Je vois la porte Scée et les tours d'Ilion,
Et de Troie en pleurant j'adore encor le nom.

Æneid., Trad. de J. Delille.

(2) Doricè Παλώδης a verbo Παλὸς *cœnum*, *Lutum*.

(3) Plutarch., *de Defect. Oracul. Ubi ad Palodes veneris, annuncia magnum Panem esse mortuum. Quand tu arriveras à Palodes, annonce que le grand Pan est mort.* Ces paroles, suivant le rapport d'Epithèses, furent entendues par Thamus, Égyptien, près de l'île de Paxos.

(4) *Voyez* d'Herbelot, *Bibliot. Orientale.*

à-peu-près de quinze cents toises dans ses différents diamètres, est séparée à son milieu par une madrague en roseaux, destinée à clore les pêcheries qu'on afferme annuellement avec celles des lacs et les douanes. Au nord, s'ouvre l'embouchure du faux Simoïs, qui est souvent embarrassée par une barre de sable, sur-tout lorsque les vents d'ouest se font sentir. Après avoir franchi cette digue sous-marine, ce qui n'est pas toujours sans danger, comme je l'ai éprouvé, on entre dans le lit tranquille du fleuve, dont la profondeur varie depuis douze jusqu'à dix-huit pieds d'eau; et à trois cents toises de son embouchure dans la mer, on trouve la tour de Gonémi, poste militaire. Au-delà, s'ouvre un canal de communication avec la partie close des pêcheries de Gerovoglia, dont la plage nue et blanchâtre forme le rivage aride dont parle Virgile. Un autre canal pratiqué à la rive droite conduit dans une direction opposée aux pêcheries d'Armyros, qui, suivant toute apparence, forment le Posideum ou port de Neptune des anciens. Les diamètres de cet autre golfe, depuis son ouverture sud-quart-ouest, jusqu'à un grand puits situé à sa plage orientale, sont de neuf cent trente toises, sur trois cent dix de largeur. Dans son étendue, on voit quatre écueils appelés par les caboteurs du seul nom de Tetranisia. Près du puits, qui est leur aiguade ordinaire, à cause que l'eau du Simoïs passe pour fiévreuse, on retrouve les débris de Calcara, tour ruinée d'une métairie appartenant à l'évêque de Buthrotum, et ceux de la ferme appelée *Coperta*, appartenant à une famille opulente de Corfou.

De la tour de Gonemi, en remontant le fleuve, dont la largeur moyenne est de quarante-six pieds, jusqu'à Buthrotum, la navigation est de treize cents toises. La rive gauche est bordée par une haie, et la droite flanquée de rochers âpres et escarpés, sur lesquels on aperçoit les décombres de la ferme de Saint-Erino, et un autel taillé dans le roc, qui est dédié à saint Demetrius, patron de ces plages. Avant de pénétrer dans les lacs, dont l'entrée est fermée après la saison du frai des poissons, par une madrague solide, on débarque auprès du fort triangulaire, ouvrage des Vénitiens, auquel sont adossés une douane et quelques magasins. La forteresse, puisqu'il faut lui donner ce nom, à demi écroulée, dans laquelle il y a quatre ou cinq pierriers, est enveloppée au nord par le fleuve, à l'ouest par la Saronia ou rivière de Conispolis, et couverte à l'orient par des marais dangereux. Une vaste prairie, qui se déroule à l'occident jusqu'aux pêcheries de Gerovoglia, aboutit à sa plage aride, sans laisser apercevoir la ville de Corfou, qui est masquée par un renflement du cap Megalongi. Mais on découvre la partie de sa rade comprise entre l'île de Vido et le mont Saint-Salvador, ainsi que les rideaux d'oliviers qui parent les hauteurs de l'île de Corcyre du côté de Govino. Dans le sud-est, la vue s'égare sur une forêt de roseaux et de grandes herbes, qui se déploie à la distance de cinq quarts de lieue, jusqu'au village de Moursia. Enfin au nord, la palanque moderne de Buthrinto est dominée par la butte de Merovigli, sur le penchant de laquelle on voit les restes d'une enceinte bastionnée,

à l'extrémité orientale de laquelle, on trouve l'antique Buthrotum et l'entrée des lacs.

L'Anchise ou Pelode, maintenant appelé Vivari, mesuré du midi au nord, a deux lieues de longueur, jusqu'à Laspès ou les Boues, dont l'accumulation varie suivant l'affluence de la Pavla et de la Pistritza, jusqu'à une largeur moyenne de deux milles. Pour y entrer, en partant de la madrague de Buthrinto, en portant le cap à l'est-sud-est, on vogue dans un canal de cinq cents toises de longueur, au milieu duquel on évite une île basse couverte de roseaux, quand on veut pénétrer dans la partie du bassin appelée Riza. Ce cirque, dont le grand diamètre, pris du midi au nord, est de quatorze cents toises, sur six cents de largeur, reçoit au nord le Kephalo-Vrisi, qui a trois cent soixante-quinze toises de cours, ainsi que les eaux de la source d'Armyros, dont j'ai parlé précédemment.

Telles sont les dimensions générales des lacs, et l'exposé dans ses détails d'un pays où les ouvrages des hommes, périssables comme eux, ont changé devant celui dont les seuls travaux sont eternels comme sa volonté. On reconnaît encore dans les maisons incendiées du village d'Examili, le passage récent de la barbarie sur cette terre désolée, où il ne reste plus ni villagcs, ni habitants, et d'où l'air déja méphytique, devenu plus mal-sain par l'inculture, chasserait les colonies qui tenteraient de s'y établir. A peine y passe-t-on une journée, qu'on ressent les effets pernicieux de l'influence de son atmosphère, qui est depuis long-temps aussi renommée

pour sa maligmité que celle des marais Pontins. Ce fut en effet sur ses bords, que l'armée du grand visir, qui assiégeait Corfou, prit cette épidémie qui l'obligea, plus encore que la valeur du maréchal de Schellembourg, à renoncer à son entreprise, à cause de l'affaiblissement de son armée. Enfin cet air funeste ne borne pas sa sphère aux environs du Simoïs, puisqu'on redoute pendant l'été, à Corfou, son action fiévreuse, lorsque le vent souffle de cette partie de la terre ferme, avec les brises du soir. Les boues mêmes des lacs, comme les fonds cuivreux des Antilles, communiquent dans cette saison au poisson une qualité nuisible, qui empêche de se nourrir de sa chair, aussi long-temps que les grandes chaleurs se font sentir.

Le dernier récipient des eaux du bassin de Delvino, que parcourt la Saronia, commence au sud-est de Buthintro, dans les montagnes de Conispolis. Ce versant s'ouvre deux milles au midi de la ville que je viens de nommer, en s'élargissant jusqu'à l'entrée d'un bois rempli de gibier et de bêtes fauves, qui ombrage une vallée pittoresque par la beauté de ses sites. Conispolis, étagée sur les flancs d'une montagne escarpée présente l'aspect de la plupart des villes albanaises de l'Épire, pour la construction et la disposition de ses maisons, qui renferment six cents familles mahométanes, restes d'une population beaucoup plus nombreuse avant la peste de 1780, qui enleva les deux tiers de ses habitants. Cependant l'avantage de sa position, la pureté de l'air qu'on y respire, la liberté dont on y jouissait, commençaient à y

attirer un grand nombre de Turcs. Les dernières persécutions du satrape de l'Epire y en auraient conduit un plus grand nombre, si elle n'avait été comprise dans la proscription de toutes les tribus indépendantes, qu'il avait juré de détruire. Les familles riches de Conispolis, qui furent les premières contre lesquelles il dressa ses machinations, purent fuir et se dérober à la mort avant l'accomplissement de ses projets. La glèbe et la misère semblaient devoir être le partage du peuple, que le ciel livre ordinairement à la fureur des ennemis; mais, par un surcroît de barbarie, leur oppresseur avait voulu leur enlever jusqu'à la terre paternelle, en les déportant dans la Thessalie, pour les remplacer par une tribu de valaques Caragoulis tirés des bords du golfe Pélasgique. Ce projet était au moment de s'exécuter, quand je quittai l'Epire. Le nombre des malheureux allait être augmenté par une double transplantation. Conispolis devait échanger sa population turque contre une population chrétienne, destinée à expier les premiers soupçons que sa prospérité ou son industrie feront naître, si toutefois elle peut s'acclimater sur ce plateau brûlant.

Deux milles au nord-ouest du bois de Conispolis, autour d'une montagne isolée, on aperçoit l'enceinte pélasgique d'une acropole, et un demi-mille au-dessous une seconde ville abandonnée, que je crois être Phanote. Cette place dans laquélle Cleva gouverneur de Persée, soutint et repoussa les assauts des Romains commandés par Appius Claudius (1), paraît avoir eu

(1) Tit.-Liv., lib. XLIII, sub fine.

depuis une seconde enceinte, qui fut probablement construite par les Césars de Bysance. Quant au nom de Phanote, je crois pouvoir en justifier l'application, par le témoignage de Tite-Live. Il nous montre le général romain repoussé dans l'attaque de cette place, harcelé dans sa retraite, après s'être reposé quelques jours à Eléonte ou Palæa-Avli; battu ensuite à Antigonie dans le défilé de Cormovo. Là, après avoir licencié les Chaoniens et les autres partisans épirotes, il le montre se retirant avec les troupes italiennes en Illyrie, et prenant ses quartiers d'hiver dans les villes des Parthiniens, pays dépendant aujourd'hui (2) d'Elbassan.

La Saronia, qui coule à peu de distance de Phanote, prend ses sources non loin du village de Chalezi, qu'on ne peut apercevoir quoique à peine éloigné de cinq milles. A la gauche de la rivière, s'élève une chaîne de rochers calcaires, dont le temps et les pluies détachent des avalanches de pierres. On prolonge cet épouvantable rempart pendant deux milles, au bout desquels après avoir doublé un contrefort, on suit le cours d'une petite rivière, qui après avoir fait tourner plusieurs moulins, vient tomber dans la baie de Cataïto. Ce port qui n'est fréquenté que par les insulaires de Corfou, offre un mouillage exposé aux rafales et aux vents du sud-est, contre lequel les barques n'ont de moyen de se garantir qu'en s'échouant sur le rivage. Il n'y a d'habitants dans ce triste séjour, qui est l'échelle ordinaire de Conispolis, qu'un poste de préposés du visir Ali pacha, qui en sous-

---

(1) *Ibid.*, lib. XLIII, c. 23. Chap. XXIV de ce voyage.

traite les douanes, ainsi que celles de port Panorme, et de Santi-quaranta du vacouf (1) de Sainte-Sophie de Constantinople, auquel leurs revenus appartiennent.

La Saronia, de l'endroit où l'on quitte ses bords pour descendre à Cataïto, coule vers Moursia village grec distant de quatre lieues de Conispolis, autour duquel elle forme un marais rempli de rizières, d'où elle sort pour se rendre dans le Simoïs, au-dessous du château moderne de Buthrinto. Tel est le système des eaux de la Chaonie. Si on suppose que les seules villes d'Eléonte, d'Onchesme, de Phenice, de Buthrotum et de Phanote, possédèrent comme on peut raisonnablement le présumer, une population

(1) Vacouf, legs fait à une mosquée. Les Turcs répètent : *Tous les biens consacrés à Dieu doivent être respectés.* Celui qui craint qu'on ne s'empare de sa propriété en lègue une faible partie à une mosquée. Alors tous ses immeubles sont hypothéqués pour répondre de la somme, quelle que soit sa modicité, et on ne peut plus les saisir.

Cet usage ne se borne pas à la Turquie, où le despotisme n'a pour frein que les principes religieux. On le retrouve dans la Valteline. En vain les Grisons ont essayé d'abolir l'usage de certains legs qu'on fait aux églises; les nobles y étaient trop intéréssés pour ne pas seconder le clergé. Comme ils peuvent facilement obtenir la permission de porter l'habit ecclésiastique, et mettre par ce subterfuge leurs biens en sûreté en les léguant au clergé, auquel ils s'attachent par ce moyen, ils stipulent que telle communauté en jouira après le dernier de tous les héritiers en ligne de succession. De pareils biens sont appelés *Beneficia Gentilititia* et on ne peut les saisir pour dettes ni les confisquer.

Coxe, t. III, p. 257.



de quatre-vingts mille ames, on peut juger quelle fut sa splendeur. Au contraire, par ce que j'ai dit, on voit à quel degré de misère, cette contrée se trouve maintenant réduite, puisque l'ensemble de Delvino et de tous ses villages donne à peine un total de dix-sept mille individus chrétiens et mahométans.

CHAPITRE XXVII.

Topographie du canton de Palæo-Pogoni. Emplacement présumé d'Omphalon. Panegyri. Lac de Dgérovina. Sources de la Thyamis. Ruines de Velas, plus anciennement appelée Photice. Cataracte de Glizani. Indication des principaux villages situés dans la vallée supérieure de la Thyamis. Particularités d'un voyage fait avec le visir Ali pacha dans cette vallée; sa manière de rendre la justice.

Après avoir décrit la partie septentrionale de l'Épire, depuis le bassin de la Hellopie, je passe à la topographie du cours de la Thyamis ou Calamas, qui se rattache à mon itinéraire de port Panorme à Janinà, que le lecteur connaît par ce que j'ai dit précédemment. J'ai donné les distances entre Delvino, Moursina, Palæo-Episcopi, Xérovaltos et le pont ruiné du Célydnus, situé à l'entrée du vallon de Bouveri. Enfin on a vu par l'exposé de mes routes, comment on s'élève jusqu'à la hauteur de Delvinaki. En quittant à cette distance le chemin ordinaire qui con-

duit à Mouchari, si on tourne au nord, on suit une rampe pratiquée au flanc des montagnes, qui donne entrée dans le cratère de Delvinaki, en laissant à droite une coupole arrondie couronnée d'une chapelle dédiée au prophète Élie, dont le culte a remplacé celui du soleil, sur les montagnes de la Grèce.

Ce fut le 15 mai 1806, que je descendis pour la première fois à Delvinaki. Jusqu'alors je n'avais vu dans l'Épire, que des villes ou des villages bâtis dans des lieux escarpés, d'autres attachés aux crénaux des montagnes comme des aires d'aigles! J'en trouvais là un placé au fond d'un entonnoir et caché dans une coupe formée de rochers, qui semblent le dérober aux recherches des voyageurs. La population était en fête, on célébrait un panégyri (1) composé comme au siècle de Rhée, des laboureurs et des bergers de la Thesprotie. Des danses formées par les plus belles femmes de l'Épire, vêtues de bure blanche, la tête et le col enveloppés d'un schal de laine jaune semblable au voile de l'aurore, couvraient la place publique. Dans une autre partie du lieu des exercices, les jeunes gens parés de bluets et de fleurs de grenadier, formaient des chœurs séparés. Les vieillards assis à l'écart, paraissaient à leur gravité et par leurs suffrages, présider une de ces solennités

(1) Les panégyris de la Grèce étaient, comme on sait, des solennités ou fêtes publiques. On se sert maintenant du même mot pour désigner une fête de village, ou une foire ouverte au commerce. Πανήγυρις, fête publique, Herodot., lib. VI; foire ou marché, Cic. Tusculan.



antiques, dans lesquelles l'heureuse Grèce, mère des plaisirs, couronnait ses enfants au milieu des acclamations des peuples accourus à ses fêtes.

A peine descendu de cheval, je vins prendre part à l'allégresse publique, et les Gérontes qui m'accueillirent avec amitié me donnèrent une place à côté d'eux. J'avais laissé mes Turcs au logis, avec défense d'en sortir, et cette attention qu'on sut apprécier, me valut des égards que sans cela je n'aurais pas obtenus. J'étais à mon aise au milieu de ces bons Thesprotes, et je me crus un moment transporté parmi mes compatriotes, tels que je les avais vus aux jours de ma jeunesse, lorsque la France vivait dans l'innocence de ses mœurs aimables et folâtres!

A l'apparition des premières étoiles, on alluma des fanaux remplis de bois résineux, et les voix discordantes des hommes qui alternaient avec les femmes éclatèrent; on chanta la gloire des rois chrétiens qui chérissent leurs peuples, on chanta les charmes de la paix, en déployant les longues évolutions de la danse Romeïque. On se disposait à commencer la Pyrrhique, qui fut inventée, dit-on, par les Crétois, lorsqu'au signal donné par la simandra (1), les danses s'arrêtèrent, et les regards se portèrent du côté où

(1) Σήμαντρον. On supplée aux cloches, dont l'usage est défendu en Turquie, par une plaque en fer, sur laquelle on frappe avec un marteau, pour appeler les fidèles aux exercices de la religion. Dans les villes, on se sert d'une crécelle ou du ministère d'un crieur (appelé κράξυς, mot qui répond au κήρυξ des anciens) pour annoncer les offices. *Voyez* pour le Simantron, Saint-Ephrem, t. III, p. 257.

le son s'était fait entendre. Bientôt on aperçut un long cortège descendant de la montagne, précédé de *Dadoucho-phores* qui tenaient des torches de pins enflammées, et de gens qui portaient des drapeaux. Chacun avait fait silence, lorsque les chants de l'épithalame se firent entendre. « Vous épousez, disaient les « choryphées de la scène pastorale, le fils du roi, « vous êtes la reine du hameau, ô la belle des belles ; » et des instruments rustiques exécutaient la ritournelle de ce distique, qui fut couvert de mille et mille *Io* répétés.

La pompe étant arrivée sur la place publique, la foule fit passage aux mariées, qui parurent les cheveux tressés avec des fils d'or, et la tête couverte du *flammeum* ou voile de pourpre. Des enfants portaient devant elles sur un carreau, les couronnes nuptiales destinées, hélas à ceindre encore leurs fronts le jour de leurs funérailles (1). Elles s'avancèrent belles et timides comme la pudeur, jusqu'aux pieds des vieillards, qu'elles saluèrent en s'inclinant, et dont elles baisèrent respectueusement la main droite. Soutenues ensuite par le parrain de la couronne (Νόνος), car c'est ainsi qu'on nomme le témoin particulier du mariage (*appelé lui-même couronnement*), elles s'acheminèrent lentement vers la maison des époux, au bruit des tambours de basque, des musettes, et des voix qui recordaient l'antistrophe de l'épithalame.

Après avoir vu défiler ce cortège, je ne pus résister

(1) Si les époux meurent sans avoir changé de liens, on les pare le jour de l'enterrement de leurs couronnes nuptiales.



au plaisir de me rendre, dès que j'eus soupé, aux noces qui se célébraient, non suivant l'étiquette ennuyeuse des Grecs, au fond d'un harem, mais comme dans l'Eden à la face du ciel, que le premier homme au jour de la création, prit seul pour témoin de ses chastes amours. Les convives assis sur la pelouse, ou sur des nattes, autour de tables séparées, couronnés de fleurs, étaient tout entiers aux plaisirs. Les torches de pin odorant dont la scène était éclairée ne dérobaient rien de la voûte du firmament, embellie par le doux éclat des étoiles, qui se balançaient dans son azur diaphane. On respirait les émanations parfumées des montagnes, des fleurs et des arbres des forêts, lorsqu'une des mariées (Νύμφη) entonna d'une voix émue, les couplets suivants :

Zelis, au sortir de l'enfance,
Chantait les fleurs et les ruisseaux;
Ses accents simples et nouveaux,
Au lys donnaient la préférence;
Et ses nymphes disaient en chœur,
Vive le lys et sa blancheur.

Mon bien aimé dans la prairie
Cueille des lys pour me parer;
Le jasmin a beau se courber,
Il dit à sa tige fleurie;
Et vous répéterez en chœur,
Vive le lys et sa blancheur.

Les lys donnent à la jeunesse
L'air intéressant du desir!
Leur parfum invite au plaisir,
Et semble inspirer la tendresse:
Répétez donc toutes en chœur,
Vive le lys et sa blancheur.

La nuit était avancée, lorsque je quittai les convives; j'entendis leurs chants se prolonger, et j'appris à mon réveil, que le jour seul avait interrompu leurs plaisirs, pour rappeler aux travaux des champs ces hommes, dont des siècles d'esclavage n'ont pu effacer le caractère aimable.

Delvinaki, que j'appelle Omphalon, occupe le pourtour d'un entonnoir dont la position est unique dans l'Épire, et qui dut être très-anciennement habité, puisque dès le temps de la conquête par les mahométans, il fut inféodé à l'apanage des sultanes à titre de dotation. Or on sait que la confiscation mise en pratique par les Turcs, envahit le domaine impérial, les biens des églises, et des seigneurs chrétiens auxquels ils succédaient, par le droit barbare du plus fort. Cependant il n'y a pas de ruines apparentes, mais en bâtissant l'église située au milieu de la place, ainsi qu'une maison d'Ali pacha, on a découvert des débris de colonnes, qui prouvent l'existence d'une ville ancienne, au fond de ce cratère. Au reste, ce bourg, quel qu'ait été son nom ancien, possède une population de six cents chrétiens, qui seraient heureux, si on les laissait jouir des fruits de leurs travaux.

Une lieue au midi de Delvinaki, après avoir franchi des coteaux, on entre dans la voie commerciale de Janina. On dirige alors à l'orient au milieu des bois, en doublant de quart de lieue en quart de lieue des croupes dépendantes du mont Chamousi, qui expire à l'orient de la vallée de Pogoniani sur les bords de la Thyamis, au détour qu'elle fait pour entrer dans le bassin inférieur de la Thesprotie. Les

montagnes de Delvinaki, couvertes de vastes rideaux de chênes, se rattachent parallèlement au mont Papingos, en arrière du village de Dgerovina, qu'elles enveloppent de leurs contours.

On m'avait dit que son lac (1) était la source de la Pistritza, qu'il n'avait pas de fond, qu'il absorbait les objets qu'on y jetait et mille autres choses pareilles. Deux fois j'avais parcouru ses bords sans pouvoir m'y arrêter, lorsqu'une occasion particulière qui me donnait le temps d'y séjourner, se présenta. On venait de trouver des mines de souffre dans le mont Chamousi, et Ali pacha, avide d'une pareille découverte, m'ayant engagé à faire un voyage avec lui pour les visiter, je me rendis à son invitation. Fixé à Dgerovina, je ne fus pas long-temps à voir que les rapports qui m'avaient été faits par les Grecs, relativement à son lac, étaient des fables de leur invention. Le visir Ali m'apprit qu'il l'avait traversé autrefois en bateau, ce qui détruisait le conte qu'on fait encore sur la prétendue absorption des objets qu'on y jette, à moins, dit-il en riant à ceux qui nous écoutaient, que *ce ne soient des pierres*. Il raconta ensuite, comment ayant fait examiner sa profondeur, la sonde avait rapporté immédiatement au bord de la plage, trente brasses, puis quarante, et dans le milieu, de cent jusqu'à cent vingt. Mais il ne put s'empêcher de rire, quand je lui dis qn'un des professeurs atta-

(1) *Voyez* ch. VIII, t. I de ce voyage. Le lac de Dgerovina ne serait-il point le *Pambotis* des Molosses, indiqué par Eustath. *ad Odyss.*, lib. III, vers. 188.

chés au collége de Janina, prétendait que le lac coulait sous terre, comme celui de Labchistas, et qu'il formait la Pistritza? « Cette espèce, repartit-il, ne sait rien voir naturellement. Il a pourtant demeuré ici; mais comme ses pareils il aime mieux s'en tenir aux vieilles histoires qu'on leur débite, que de vérifier les faits. J'en connais, en regardant son Kiaya (1), qui font comme cela, *des contes à dormir debout;* qu'en penses-tu, savant? » Le Kiaya, tout interdit, ne savait que répondre? « Cet homme-là, poursuivit-il, est encore de ceux qui lisent dans les brouillards. Croiriez-vous qu'il prétend que la peste se compose d'une multitude d'animalcules, qu'on pourrait voir à l'aide d'une loupe, si on en avait une assez forte? » Et après s'être égayé aux dépens du Kiaya: « Tu dîneras avec nous, lui dit-il, qu'on apporte du vin, du meilleur entendez-vous, il est fort bon ici. Consul, tu en boiras, toi, n'est-ce pas? » en apostrophant celui qu'il mystifiait. Comme il s'en défendait: « Mais autrefois, tu n'étais pas si difficile, et puisque tu prétends réformer ta conduite, va manger à la cuisine. —Mais, seigneur, la loi de notre prophète? —Tais-toi, je suis prophète dans mon pays, et si je voulais, ajouta-t-il ironiquement, je t'en ferais bien convenir. » A ces mots, le pauvre Kiaya se retira pour prendre son repas, dans un autre appartement.

---

(1) Lieutenant-général du visir. On verra avec quelle ironie amère S. A. traite ses confidents les plus intimes, et le *mauvais ton* de sa conversation habituelle.

Nous restâmes donc en tête-à-tête; le cortège brillant des pages et des officiers de bouche ayant dressé le service, sur un large plateau en vermeil qui sert ordinairement de table, on nous présenta dabord quelques mets dans de belles porcelaines de Sèvres, ornées des dessins de l'école française. Suivant son usage, on servit au visir un agneau entier du poids de douze livres, dont il avala sans mâcher plus de la moitié, ainsi que des têtes d'ail, des œufs durs, une anguille et une foule d'objets; se contentant de toucher du doigt un plus grand nombre de plats, pour montrer qu'il les agréait, et qu'on pouvait les retirer. Lorsqu'arrivé au riz bouilli ou pilaw, plat ordinaire de dessert chez les Turcs, sur lequel on répand de la crême caillée, le visir en enfonçant sa cuiller, découvrit une pelotte de plumes, qui prouvait qu'on l'avait fait cuire dans l'eau bouillante, où les aides de cuisine plongent les volailles pour les plumer! Je vis alors pâlir le satrape, et un mouvement de frayeur saisir les assistants! « *Qu'est-ce*, *comment*.... » Sa voix s'altérait, lorsque ses regards tombant sur les miens, il ne put (je ne sais par quel charme incencevable) poursuivre son discours, et il partit d'un éclat de rire! « Vous voyez, mon fils, comme je suis servi? Oh! quelque jour, je les ferai pendre. — Cela ne leur apprendra pas à faire la cuisine. — Si fait, si vous saviez comme cela est nécessaire pour le bon ordre. — Pour cette fois au moins, vous leur ferez grâce? — Oui, mais j'exige qu'ils mangent le pilaw cuit à l'eau de vaisselle, avec les plumes sans les éplucher. » Et la

sentence fut exécutée à la lettre. « Sans vous, dit-il, sa tête serait dans la cour (1)! »

Comme j'avais pris mon logement au sérail de Dgerovina, afin d'être à proximité du visir, sans habiter le même village déja encombré par son entourage, je me trouvai réuni au docteur Louis Frank, qui était alors son médecin, avec lequel je passais mes moments de loisir. Nous reconnûmes ensemble le cours de la Calamas ou Thyamis, qui sort à l'orient du lac; et les paysans nous dirent qu'ils pêchaient dans ses eaux des truites et des écrevisses (Πεστρόφαις καὶ Καραβίδαις), et qu'ils y prenaient au moyen de la ligne, quatre espèces différentes de poissons, parmi lesquelles, les carpes sont la plus nombreuse.

La soufrière, objet de notre voyage, sur laquelle on avait déja fondé de grands projets et des spéculations, se trouve à la surface de la terre en remontant le lit d'un torrent par le travers méridional du lac, dans le mont Chamousi. Les masses qu'on en avait extraites, présentaient le soufre natif englobé dans une enveloppe terreuse de couleur noire. On fit des essais en petit, on commanda des fourneaux, on allait

(1) Il y en avait dans ce moment une demi-douzaine d'exposées, et comme c'étaient celles de chefs de voleurs, on allait les expédier à Constantinople. Cet usage barbare, que je voyais se renouveler, était aussi pratiqué sous les empereurs chrétiens d'Orient. Ainsi Adolphe promit d'envoyer les têtes des tyrans à Honorius. Les têtes de Sébastien et de Jovien, dans une autre circonstance, furent exposées sur des pieux, aux portes du palais. BYZANT., t. I, p. 148.

faire expirer les paysans dans les fouilles, car déjà les ordres étaient donnés pour former des ateliers destinés à travailler par corvées. Mais la maladresse d'un italien préposé à la direction des opérations, ayant brûlé le soufre, au lieu de le distiller de sa gangue, dégoûta heureusement le visir d'un dessein auquel il renonça avec autant de légèreté qu'il avait mis d'empressement à l'entreprendre.

Dans ce voyage, comme nous prîmes notre chemin de retour à Janina, le long de la chaîne du mont Chamousi, nous passâmes devant Moucheri, tchiftlik éloigné d'une demi-lieue de Mouchari, qui envoie des eaux à la Thyamis. Trois quarts de lieue plus loin, nous laissâmes à droite, sur le penchant de la montagne, unè autre métairie, et en tournant au nord pendant un mille, nous arrivâmes à un *ambari* ou magasin de grains, dans lequel le visir nous avait précédés. J'entrai dans ce grenier, au moment où les habitants de Coucoulios (1) venaient de répandre devant S. A., un vase de lait, et des poignées de farine, en signe de la prospérité et de l'abondance, qui naît sous les pas de l'homme puissant. *Vivez, lui disaient-ils, vivez et soyez rassasié d'années* (ὦ Πολυχρονισμένε νὰ Πολυχρονίσεις), *mais faites-nous pendre, faites-nous noyer, ou diminuez les impôts qui nous accablent.* Le pacha, sans paraître entendre ces gémissements, m'ayant affectueusement invité de m'asseoir sur un tas de grains de maïs recouvert d'un tapis, fit signe aux paysans

(1) Coucoulios, village situé un mille au S. de l'*Ambari,* dans le mont Chamousi.

de se retirer, en leur disant *d'aller en paix*, *de prier Dieu pour lui*, *et que si la Providence le conservait en santé*, *rien ne leur manquerait*. Enfin il terminait sa harangue par sa phrase paternelle accoutumée: *que je sois bien moi*, *mes enfants* (νὰ εἶμαι χαλὰ ἐγὼ πεδία); et ceux-ci, éconduits par ce formulaire usité, avaient déja passé la porte, lorsqu'il les fit appeler. Je crus qu'il se ravisait favorablement en faveur de ces malheureux, quand il leur dit, *qu'il les portait dans son cœur!* et après un moment de silence: *pour preuve de cela*, *vous me bâtirez à vos frais*, *une maison faisant suite à ce magasin*, *dans le délai de six mois*, *sans y manquer*, *ou malheur à vos têtes!* (χρίμα στοὺς λαιμουσ σας) (1). «Toi, écris», dit-il à l'un de ses secrétaires, auquel il dicta le plan, les dimensions et le devis du sérail qu'il voulait; et ajoutant au milieu de gros éclats de rire: « La position « est délicieuse, je veux souvent venir faire des parties « de chasse ici, il m'y faut un pied à terre. » A cette décision qui ruinait tout un village, je ne pus cependant m'empêcher de rire. « Voilà comme « vous êtes, me dit le visir; ces coquins-là m'ont « mangé tout mon bien, ils me doivent des tré« sors, les intérêts des intérêts; d'ailleurs ils étaient

---

(1) Ces expressions sont techniques et comme sacramentelle dans les boïourdis ou ordres d'Ali pacha, dont voici les finales: ἐξαιφνα, exécutoires; ὄχι αλλ.ο, sans y manquer, *ceux-ci admettent réflexion*; χώρις αλλ.ο, sans autre avis, *est plus pressant*; τὸ μαύρο φύδι σου εὔγαλει τὰ ματια, ou le serpent noir vous arrachera les yeux, *sans réplique*.



« les ennemis de mon père. » Comme les paysans qu'il accusait ainsi, n'étaient probablement pas nés, lorsque le père d'Ali pacha, qui était un pauvre bey de Tébélen, mourut, cela me rappela la fable du loup et de l'agneau, que j'allais raconter à son altesse, lorsqu'un de ses conseillers me fit signe de ne pas plaider la cause des habitants de Coucoulios.

Comme dans ses voyages, le visir tient ses assises par-tout où il se trouve, dans un palais comme sur le bord d'un fossé, on vit paraître les moines du monastère de Sosino (1), qu'il avait appelés devant son tribunal. On leur demanda compte des dîmes appartenant au fisc et du fermage des parcours? Mais comme ils produisirent des quittances scellées du cachet de son altesse, elle les còndamna par grace spéciale, (sous prétexte qu'ils ne l'aimaient pas), à couper, charroyer et transporter chaque année à Janina, pour le service de son palais, huit mille morceaux de bois de chauffage. Ils furent ainsi acquittés; mais en sortant de l'*Ambari*, ils se virent arrêtés par Mouctar pacha, qui était venu rejoindre son père; et il leur ordonna à son tour de ne pas manquer à lui apporter une égale quantité de bois, pour ses besoins particuliers. Enfin on introduisit un papas dénoncé par les habitants du village de Grebignio (2), comme étant la cause de l'incendie d'une tour dont la garde était confiée à ses soins, en qualité de dervendgi. Les

(1) Sosino, une demi-heure S. O. de Coucoulios, sur un pic; il y a tout auprès des ruines cyclopéennes.

(2) Grebignio: une heure S. E. de Sosino.

paysans criaient que c'était un ivrogne (1), un homme incapable. Le visir dit pour toute réponse, qu'il voulait sa tour dans l'état où elle était, lorsqu'il l'avait nommé Belouk-bachi ou Capitaine ! A quoi le papas répliqua, sans se déconcerter, qu'il ne l'aurait pas, « quand tu devrais, dit-il, me faire pendre, ce qui ne sera pas. — Bon, dit le visir, cela est particulier. — D'abord, seigneur, je n'ai au monde pour tout bien que ma femme, qui est vieille, et quatorze chèvres qu'elle mène paître dans les montagnes. Quand on vendrait tout cela, il n'y aurait pas de quoi faire construire la porte de la tour; mes ennemis le savent! Mais ce que votre altesse paraît ignorer, c'est que ces hommes, si zélés pour son service, lui doivent depuis plus de douze ans, les dîmes du vin. Eux qui me taxent d'ivrognerie, ils font payer le vin aux pauvres, et ils le boivent. — C'est ainsi qu'on me sert, repartit en soupirant le visir, puis on s'étonne comment je suis pauvre (2); et cela fait par an? — Plus de dix mille oques de vin, sans compter l'eau-de-vie qu'ils distillent. — Oui, du vin, de l'eau-de-vie! je n'ai personne, personne au monde dans mes intérêts; voilà comme on me ruine; et cela fait? — Plus de quatre mille piastres par an, seigneur, au bas mot. — Voyez, cinquante mille

---

(1) Ivrogne, μεθύαρας, Λασπάς; de pareilles invectives ne seraient pas reçues devant nos tribunaux; mais ici tout se fait et se dit, à la manière *des héros d'Homère*.

(2) Ali pacha aime à dire qu'il est pauvre, εἶμαι φτώχος; le pauvre homme a plus de cent millions dans ses coffres à Tebelen et à Argyro-Castron.



piastres et autant d'intérêts, car ils m'ont sans doute volé bien d'autres choses! Mon fils, je te fais Codja-bachi (primat), à la place de tes dénonciateurs, qui resteront en prison jusqu'à ce qu'ils aient payé ce qu'ils me doivent. Le village rebâtira la tour brûlée à ses frais. Pour toi, sers-moi fidèlement. — Mais, seigneur, où logerai-je? Je suis nu, qui m'habillera? — Je te donne d'abord la maison de cet homme-là, » dit-il en désignant un des *Codja-bachis destitués*. Puis s'adressant à un de ses secrétaires : « Écris un *bon* sur les marchands de Janina, afin que pour *l'amour de moi*, ils aient à habiller le papas de la tête aux pieds, et comme il faut. » On allait appeler d'autres causes, lorsque je me retirai. Le conseiller, qui m'avait fait signe de me taire, me dit, quand nous fûmes éloignés : « Vous voyez un échantillon de notre gouver-« nement. C'est par-tout la même chose, en petit ou « en grand. Moi, qui suis Turc et favorisé du prince, « je ne pourrais pas dire si je coucherai demain dans « mon lit. Vous vouliez faire une remontrance pour « les habitants de Coucoulios; rassurez-vous, le sérail « ne sera pas bâti. Philippe (surnom qu'il donnait à « Ali pacha, en faisant allusion au père d'Alexandre, « qui était un fourbe pareil), veut ruiner les habi-« tants, afin de les forcer à lui vendre leurs immeu-« bles, et à faire de leur village un tchiftlik; voilà tout « le secret. Les Codja-bachis qu'on vient d'arrêter se-« ront dépouillés, comme le papas qui les remplace, « quand on l'aura laissé s'enrichir. Voilà comme tout « marche! Les primats volent les Grecs, les Pachas les « avanisent; le Sultan hérite des visirs, et il est pillé par

« ses femmes, par ses courtisans ; telle est la circulation « habituelle de la richesse publique. C'est là le tableau « de notre empire, qui, malgré ses incohérences, les « rébellions et les pestes, se soutient et se soutiendra « aussi long-temps qu'il plaira à Dieu de permettre « son existence. »

Ce tableau n'était pas exact; car la terreur, qui comprime tous les sujets d'un monarque absolu, fait enfouir et perdre une partie du numéraire. Cette remarque aurait pu nous conduire à nier qu'il existe en Turquie des lois conservatrices de la propriété et de la sûreté des personnes (1), ou qu'elles sont comme non avenues par leur inexécution. Mais comme le soleil baissait, je dus me séparer de mon derviche raisonneur, pour me rendre au monastère de Jacovo, où mon logement était marqué (2). Je vis le cortége de Mouctar pacha, qui se dirigeait avec ses faucon-

---

(1) Tout le monde sait l'histoire d'un curé et d'une dame qui voyaient dans la lune, celui-là des clochers, et celle-ci deamants heureux. Il en est de même de beaucoup de voyageurs, qui se sont imaginés avoir découvert dans la Turquie des hommes d'état, et jusqu'à unc constitution; depuis sur-tout que cette institution *est un des dogmes nouveaux* de l'Europe ressuscitée, comme le phénix immortel des cendres de son bûcher. Le grand-seigneur unit *le droit et le fait de la justice* à l'égard dc ses sujets. Sur ce pied, où peut-on trouver une constitution ? De cette maxime dérive le mode de gouvernement des proconsuls mahométans. Ils paient mille bourses au sultan, qui leur donne le droit de vie et de mort sur ses sujets; et ils en demandent trois mille à leurs préposés, qui en exigent à leur tour six mille de leurs administrés. Voilà les hommes d'état!

(2) Jacovo, un mille N. O. de l'Ambari de Coucoulios.



niers et ses équipages, du côté de Calibaki, d'où il se proposait de retourner à Janina, en parcourant la chaîne du Mitchikéli, pour se livrer au plaisir de la chasse.

Le monastère de Jacovo est situé sur une terrasse entre les deux branches qui coulent des sources mères de la Thyamis. Si on ne savait pas dans quel état de mutilation les ouvrages des anciens nous sont parvenus, on croirait qu'ils ne connurent que l'embouchure de ce fleuve. Mais il est probable qu'écrivant pour des hommes pratiques des lieux, ils se sont contentés, comme le fait Thucydide, de dire que ce fleuve sépare la Thesprotie de la Cestrine (1). Cette désignation, aussi vague que celle d'Athénée, qui le fait sortir de la Thesprotie, dont les limites et le nom furent souvent confondus avec le pays des Molosses (2), ne pouvant de nos jours servir à fixer un point géographique, je m'appliquai donc à le déterminer.

En entrant au couvent, je trouvai le Kiaya du visir et son divan-effendi (3) installés dans la meilleure cellule, où je dus me loger avec eux. Comme la conversation de ces deux personnages n'était rien moins qu'amusante pour moi, je les quittai presque aussitôt, et je profitai du restant du jour pour prendre les gi-

---

(1) Ῥεῖ δέ Θυάμις ποτάμος ὁρίζων τήν Θεσπρώτιδα καὶ Κεςρίνην.
THUCYD., lib. I.

(2) Athen., *in Epitome*, lib. III.

(3) Divan-effendi, chef du secrétariat turc du visir. Cet officier est à la nomination du conseil d'état de l'empire, et a son sceau particulier, pour l'expédition des affaires qui sont de sa compétence, ainsi que pour le contre-seing.

sements des villages et des points principaux de mon horizon. Je relevai en conséquence avec la boussole, trois quarts de lieue au nord-ouest, le beau village de Calibaki, au-dessus duquel la seconde branche de la Thyamis prend sa source dans le mont Papingos (1). Je ressaisis, par cette détermination de l'origine de la Thyamis, un fait géographique capable de me faire discerner la démarcation des provinces anciennes ; et je terminai par là une de mes journées de recherches dans la vallée de Palæo-Pogoni.

A la nuit tombante, le docteur Frank nous rejoignit; et après le souper, pendant lequel le Kiaya fit parade de sa science, par des récits négromantiques et des dissertations sur l'astrologie judiciaire, rêveries qui sont la maladie d'esprit ordinaire des Turcs (2), on s'étendit sur le plancher pour tâcher de dormir. Comme je ne pouvais trouver le sommeil dans un réduit rempli de fumée, je cherchai dans le mona-

---

(1) Une demi-lieue N., Dougliana; du précédent, une lieue S. E., Zapandi; deux milles N. du précédent, Gaboria; du même, deux lieues N., Vradetto, situé près de la route postale de Janina, qui passe par Ravenia et Ostanitza.

Voyez ch. XVI de ce voyage.

(2) Les Orientaux ont un penchant inné pour la science occulte et les pronostics de l'astrologie. Le christianisme n'avait pu guérir de cette faiblesse Constantin, qui fit tirer l'horoscope de Constantinople par l'astrologue Valens, le huitième jour de la fête de sa dédicace, tombant au 11 mai. Les Turcs n'entreprennent non plus aucune opération majeure, sans recourir aux devins, et le grand-seigneur a plus d'une fois fait demander des livres d'astrologie, aux ambassadeurs des puissances chrétiennes.

CEDREN., p. 284. LALANDE, *Astron.*, t. I, l. 3.

stère quelqu'un d'humeur à faire la conversation. J'errais sous la galerie, lorsque je rencontrai le prieur au fond d'un corridor, où il s'occupait à carder de la laine. Il m'apprit que son couvent, qui avait autrefois plus de trente moines et autant de frères servants, jouissait d'une dotation de dix mille piastres de revenu en biens-fonds. Comme je lui demandai s'il avait des manuscrits : « Ah! dit-il, de vieilles his« toires, Dieu nous en préserve; nous sommes ortho« doxes, et tout ce que ces *Juifs d'Hellènes*, qui ne « parlent que d'hérésies ont écrit, a été, Dieu merci, « brûlé, et le serait encore, si j'attrapais quelques-uns « de leurs parchemins (1). — Mais, lui dis-je, les « moines ont été les conservateurs de ces mêmes par« chemins; c'est à leurs soins qu'on est redevable des « beaux ouvrages de l'antiquité.... — Je ne sais pas « tout cela; ils auraient mieux fait de carder leur « laine. » Indigné de la grossière barbarie de l'igoumenos, je regagnai ma cellule, où le Kiaya, qui n'avait pu fermer la paupière, exerça ma patience par le récit ennuyeux de sa vie. On peut bien croire qu'il fallait être mal à son aise pour n'être pas endormi par un conte aussi soporifique. Aussi je vis avec plaisir paraître le jour; et nous apprîmes par un courrier

(1) Les Caloyers ont détruit plus de manuscrits et de monuments des arts que les barbares qui ont désolé la Grèce. Trouvet-on une statue ou un bas-relief avec figure : *leur aspect va souiller la lumière du soleil.* Heureux, quand on se contente de l'enfouir de nouveau, car plus souvent on en fait de la chaux; il en est de même des inscriptions, etc....

que le visir nous attendait au khan de Mazaraki, où il s'était rendu avant le lever du soleil.

Nous quittâmes aussitôt Jacovo, et nous marchâmes pendant une demi-lieue à l'orient, en longeant la rive droite de la Thyamis, jusqu'auprès des ruines de Velas, plus anciennement appelée Photice. Je ne pus méconnaître cette ville environnée de marais au midi, comme le dit Procope (1), dont l'enceinte s'élève au penchant d'un coteau, et offre dans son intérieur des églises ruinées qui appartiennent, comme les remparts, aux siècles du Bas-Empire. On ne sait pas comment Vélas, qui existait encore dans le quatorzième siècle, avait pris ce nom au lieu de celui de Photice (2), qu'elle portait auparavant. Mais il est probable que celle-ci remontait à une haute antiquité, puisqu'on y a trouvé des statues (3) et des débris d'architecture, qui indiquent qu'elle fleurit au temps des *Hellènes*. On pense dans le pays que Photice ou Velas fut la capitale du canton de Pogoni; et on sait,

---

(1) Au nombre des villes restaurées par Justinien dans l'Épire, Procope, sans trop savoir ce qu'il dit, cite Justinianopolis, ou dit-il, Hadrianopolis, Nicopolis, Photice, Phanote. Ces deux dernières étaient situées dans *des lieux bas et marécageux*, où il voulut qu'elles restassent, en faisant élever des citadelles sur les hauteurs. PROCOP., *De Edific.*, lib. IV.

(2) *Voyez* ch. XIV de ce voyage.

(3) Le visir Ali pacha m'a dit avoir trouvé lui-même dans des fouilles qu'il y avait faites, une tête de statue humaine de proportion colossale, *grosse comme celle d'un buffle*; ce fut son expression.

d'après ce que j'ai dit, à quelle époque elle fut renversée par les Turcs (1).

Le canton appelé Pogoni (la Barbe), ensuite Palæo-Pogoni, et Pogoniani par les Byzantins, s'étend depuis Delvinaki par une ligne qui suivrait le Thalweg de la Calamas, jusqu'au-dessous du monastère de *Patères*, et qui, remontant à l'est par la Velchis, embrasserait le vallon de Janina jusqu'à la hauteur de Castritza. Les Grecs disent à ce sujet, mais sans pouvoir produire aucune preuve historique, que Velas fut le chef-lieu du canton de Palæo-Pogoni; après la destruction de cette place, on aurait formé de ses habitants une colonie qui bâtit la ville de Pogoniani, près d'Ostanitza; enfin que cette autre ville ayant été renversée par les Triballes, les restes de sa population se seraient fondus avec celle de Janina. Ce qui donne une couleur de vraisemblance à cette tradition, c'est que la foire de Pogoniani fut transportée vers ce temps-là à Janina, où elle se tient encore tous les ans. Ainsi ce canton a maintenant pour chef-lieu la capitale moderne de l'Epire; et tous les villages de sa dépendance se trouvent compris dans les limites que j'ai marquées.

Comme ce n'est là qu'une division de convention humaine, je poursuivrai ma description par vallées suivant les plans de la nature qui sont invariables. En arrière de l'acropole de Velas à l'orient, est situé le monastère de son nom, retraite de six solitaires,

(1) *Voyez* ch. XI de ce voyage.

restés au voisinage des ruines de la ville, comme les gardiens des tombeaux de leurs ancêtres. Un mille à l'orient, on voit le hameau de Gradez, et trois quarts d'heure au sud-est, Vrondismenos, qui domine le cours du fleuve. Nous nous étions inconsidérément engagés entre ses branches parallèles, croyant arriver directement au pont de Mazaraki, lorsque nous nous trouvâmes arrêtés par leur confluent, qu'il nous était impossible de guéer. Il fallut donc rétrograder pendant une demi-lieue entre des marais, où nous vîmes des myriades d'oies et de canards sauvages. Enfin nous trouvâmes un gué dans la branche qui coule du lac de Dgérovina, et nous arrivâmes à l'endroit où il y a une chaussée percée d'arches, d'où nous gagnâmes le Khan de Mazaraki. Le visir s'y trouvait depuis long-temps, et il déjeûnait, lorsque nous nous présentâmes dans un triste état, car son Kiaya, et son Divan-effendi, étaient tombés avec leurs chevaux dans les fondrières, ce dont il ne manqua pas de leur faire compliment à sa manière. Après cette courte entrevue, il donna le signal du départ, et quitta pour cette fois sa halte sans faire d'avanie; car les habitants de Pagouna (1), informés de son approche, s'étaient sauvés dans les montagnes.

Le village de Mazaraki situé presqu'en face du Khan, est groupé sur deux mamelons, à la rive droite de la Thyamis dans une anse. Le fleuve, décrit en-

(1) Pagouna, un mille au N. du khan de Mazaraki. Je crois qu'il y eut là un château appelé Pogoni, qui était la résidence d'un prince grec du Bas-Empire.

suite au midi une vaste sinuosité, et revient en serpentant entre des rives fleuries, s'épancher dans les précipices de Glizani (1). La cataracte qu'il forme avec la masse entière de ses eaux, mesurée à vue d'œil, présente une chûte de vingt-cinq à trente pieds de hauteur. Le lit dans lequel il commence un nouveau cours, est encombré des masses d'une pierre tendre semblable au tuf, jusqu'au-dessous de Hiérommimi, village bâti à sa rive droite sur une butte argileuse de forme tumulaire couverte d'arbres. Une demi-lieue au sud-est, la Thyamis s'enfonce dans un lit profond au-dessous du couvent de *Pateres*, desservi par vingt-deux moines bien dotés. Un mille au-delà, elle passe à Lizono faible village. Presque parallèlement dans le mont Chamousi (2), on aperçoit Brianista et Choutista. Au-delà de ce col, trois quarts de lieue dans le sud-est, commence enfin au pont de Raïco, la vallée inférieure de la Thyamis, de laquelle les auteurs anciens, qui nous sont parvenus, font quelque mention.

Je revins de la cascade de Glizani à Dzidza dans moins d'une heure, en escaladant les montagnes par la ligne la plus courte; et j'arrivai à temps pour sauver la vie à deux étrangers, qu'une horde de furieux traînaient devant le visir. J'entendais crier

(1) Glizani, dérivé du verbe *glistro*, de la langue grecque vulgaire, qui signifie *glisser*.

(2) Brianista, trois quarts d'heure S. de Lizono dans le mont Chamousi; Choutista, une demi-heure S. du précédent, dans la même chaîne.

que c'étaient des Francs; et fendant la foule avec mon cheval, j'aperçus deux hommes presque nus et garrottés, qui, en me voyant paraître, s'écrièrent qu'ils étaient *Anglais*. Je leur fis signe d'être tranquilles; et courant auprès du pacha, je fus le premier à l'informer de ce qui se passait. Les Anglais qu'on amena, ayant présenté leurs papiers, firent connaître leur pays. C'étaient deux matelots naufragés sur la côte de l'Acrocéraune, où ils avaient été dépouillés par les Chimariotes. Un d'eux auquel on avait voulu trancher la tête, avait une plaie au col; cruauté que je ne manquai pas de reprocher amèrement pour leur intérêt. Enfin quoique la Porte fût alors en guerre avec l'Angleterre, je m'intéressai si vivement au sort de ces infortunés, que le visir les mit entièrement à ma disposition. Comme il avait alors le plus grand intérêt à m'obliger, car sans cela mon éloquence aurait été en défaut (ainsi que l'expérience me l'a prouvé dans la suite), j'obtins sans difficulté qu'on leur fournît des vêtements; et l'ordre en fut donné au maître des postes, qui l'exécuta avec autant de célérité que d'économie pour la bourse de son maître. Je venais de faire une bonne œuvre, lorsque je vis celui qui était chargé de pourvoir à l'habillement des Anglais, appliquer un soufflet à un Grec, et lui enlever sa cape dont il couvrit les épaules d'un des matelots, puis en arracher une seconde à un passant. Administrant ensuite des coups à tout venant, il eut dans un instant trouvé des souliers et des bonnets à ces deux hommes, qui n'étaient pas

moins étonnés que moi, d'une scène qui prouve à quel point il est difficile, auprès d'un tyran, de rendre un service sans porter préjudice à personne.

CHAPITRE XXVIII.

Cosmeras. Ruines de Bounima. Vallon de Dremichoux. Théâtre et ruines de Passaron. Rivière Terino. Monastère de Paliouri. Ruines de Tymphé. Monts Olichiniens ou Tymphéens.

C'est au vallon de la Hellopie, comme au centre de la rose des vents d'une boussole, que je continue de rattacher mes topographies, en décrivant les parties occidentales et méridionales de l'Épire, qui me restent à faire connaître. Le lecteur en s'orientant sur la carte verra, à l'ouest du Khan de Rapchista, un torrent qui descend de la gorge de Cosmeras; chemin par lequel on passait de Dodone dans la Tympheïde, où les anciens avaient fondé Passaron, capitale de l'Épire, quand l'oracle de Jupiter eut perdu sa célébrité.

Le second printemps depuis mon arrivée dans l'Albanie, avait ranimé la nature lorsque je partis de Janina, pour visiter les vallées situées à la base orientale des monts Olichiniens, que je vais faire connaître, en réunissant les observations faites à cette époque, à celles de plusieurs voyages exécutés dans la suite.

Sans monter à Cosmeras (1), lorsqu'on a quitté le Khan de Rapchista, si on dirige au nord l'espace d'une demi-lieue, on trouve une chapelle dédiée à Saint-George. Près de son enceinte, les Grecs, qui ont oublié les pompes de Passaron, exécutent encore le jour du panégyri ou fête patronale de ce saint, des courses dont le prix est un agneau. D'où leur vient cette tradition? Elle existe, et c'est tout ce que je sais. En remontant de là pendant une lieue des coteaux calcaires, on arrive en vue des villages de Costani et de Govigliani (2), dans l'intervalle moyen desquels on trouve au couronnement d'un mamelon schisteux, une enceinte en maçonnerie pélasgique. Les habitants de Janina qui ont quelque connaissance des lettres, avaient pensé que ces ruines étaient celles de Cassiopée (3). Je le croyais comme eux sur parole, lorsque les paysans qui enlevaient des pierres de ses décombres, pour bâtir leurs maisons, me vendirent des médailles auxquelles je dus, d'être remis sur la voie. Les unes me rappelaient le type commun des colonies de Co-

---

(1) Rapchista, quatre milles et demi S. S. O. de Janina. De là à Cosmeras, village de soixante feux, deux milles et demi O

(2) Costani ou Costaniani, une lieue N. de la chapelle Saint-Georges; deux milles E., Govigliani. Dans l'intervalle moyen sont les ruines dont je parle.

(3) L'erreur des Grecs vient de la fausse érudition de Chalcondyle. Cet historien rapporte que les Albanais, partis d'Epidamne pour s'emparer d'Acarnanie (*ou plutôt d'Arta, appelée Acarnania*), passèrent par Janina, autrefois Cassiopée; *et ne trouvant pas où placer cette ville ancienne, on l'avait rejetée aux ruines de Costani.* CHALCOND., p. 112 et 113.

rinthe (1). Les autres offraient divers emblêmes, lorsque le monogramme (2) d'une d'entr'elles, me fit soupçonner qu'au lieu de Cassiopée, située plus loin au midi de l'Epire, je devais être sur l'emplacement de Bounima. Cette réflexion me conduisant à d'autres rapprochements, j'en tirai la conséquence, si je retrouvais (comme cela arriva dans la suite, d'autres places voisines ruinées), que je devais être dans la Tymphéïde. Pour le moment, je ne m'appliquai qu'à suivre les fouilles de Bounima. J'y reconnus une des villes pélasgiques renversées par Paul-Emile, restaurée à trois époques différentes, et détruite en dernier lieu par les barbares, qui ont couvert l'Épire de cendres et de ruines. Aux environs, j'avais plusieurs villages (3), dont le plus considérable, situé une lieue au nord-ouest, est Mouchspina : ils n'ont qu'un puits commun pour les besoins d'une population de cent trente familles chrétiennes, reléguées dans ces rochers, où le peu de terrain cultivable est d'une fertilité admirable. Mais les paysans, indifférents avec raison sur un ave-

(1) *Argent*. Tête de Minerve casquée. R. Pégase volant.

Argent. La même tête. R. Le foudre dans une couronne de chêne.

Bronze. Vache à droite allaitant un veau R. Fleur d'asphodèle dans une couronne de chêne.

(2) *Bronze*. Tête de Jupiter à droite, R. Foudre dans une couronne de chêne avec la lettre B.

(3) Position des villages : de Mouch-Spina, trois quarts de lieue N. E., Grammos; deux tiers de lieue, Pérati; une lieue E. quart N. E. de Govigliani; Sodovista, restant E. O. de Janina, une lieue. Entre Grammos et Tista, il y a deux lieues et deux tiers, de Tista à Faneronemi.

nir qui ne leur offre que la perspective de l'esclavage, après avoir déboisé leur pays, arrachent maintenant jusqu'aux racines des halliers de chêne vert ou pournari, pour les vendre. Contents du prix qu'ils en retirent, ils voient dépérir les ressources de l'agriculture, par l'action des pluies et des torrents, qui emportent les terres végétales que retenaient encore les souches, et s'épuiser ainsi jusqu'aux éléments de la fécondité. Aussi on peut prédire que, dans peu d'années, les champs qu'ils labourent encore, privés d'arbres, exposés aux rayons d'un soleil brûlant, ravagés par les eaux, qui ne trouvent plus d'obstacles à leurs cours capricieux, n'offriront qu'une région calcaire, qu'ils seront forcés de déserter. Mais le besoin du moment l'emporte; et des laboureurs opprimés ne tiennent pas à une terre, qui n'est pour leurs enfants qu'un héritage de travaux, d'humiliations et de peines!

L'aride contrée, où sont disséminés les villages que je viens d'énumérer, est traversée par la voie commerciale de Janina, qui passe au pont de Brestani, d'où elle s'élève entre les monts Olichiniens, pour aboutir à Paramythia (1). C'est là, le débouché principal qui mène dans la Cestrine ou Chamouri, vers les échelles de Gomenizze, de Nitza, de Syvota et aux Calanques de la partie du littoral voisine de

(1) La distance entre Janina et le pont de Brestani est de cinq lieues par l'entrée du défilé de Cosmeras, et de quatre lieues seulement pour les piétons qui traversent le village de Sodovitza.



Corfou, qui ne sont plus maintenant fréquentées que par les caboteurs Ioniens.

Si on reprend une autre route, à partir du torrent de Cosmeras, après avoir suivi un sentier tracé en spirale à l'ouest-sud-ouest sur le flanc des montagnes, on arrive dans trois quarts d'heure à la chapelle de Saint-Théodore, bâtie au milieu d'une futaie de chênes et de poiriers sauvages. De ce point de vue, où l'on jouit d'une fraîcheur délicieuse en été, en descendant pendant deux milles, on arrive aux ruines de Passaron, que les modernes appellent *Palæo-Castron* ou *vieux château* de Dremichoux.

Les Molosses, qui furent une des quatorze nations de l'Épire, avaient, dès l'origine de leur établissement dans cette partie du continent, reconnu pour roi, *Molossus*, issu de Pyrrhus, fils d'Achille (1), qu'on peut je pense regarder comme le fondateur de Passaron. Heureux sous les lois de ce prince, ils avaient vécu depuis neuf siècles, avec des vicissitudes différentes, gouvernés par ses successeurs; et la stabilité du trône s'était maintenue par l'usage. Mais un de leurs princes, frappé de l'abus de l'autorité de quelques-uns de ses ancêtres, et s'apercevant d'un changement de mœurs parmi son peuple, résolut en mourant de prévenir une révolution dans l'état. Il remit en conséquence son fils unique aux soins de la nation, pour le faire élever. « Le peuple persuadé (2) que rien ne

(1) Homère, *Odyss.*, liv. XIV, v. 315; Thucyd., lib. II, c. 80; Theop. ap Strab., lib. VII, p. 323; Scylax Perip.

(2) Voyage d'Anacharsis, c. XXXVI.

« pouvait l'intéresser autant que l'éducation de ce jeune « prince, en confia le soin à des hommes sages, qui « conçurent le projet de former sa jeunesse loin des « plaisirs et de la flatterie. Ils le conduisirent dans « cette intention à Athènes; et ce fut au sein d'une ré- « publique, que l'héritier du trône s'instruisit des de- « voirs mutuels des souverains et des sujets. De retour « dans ses états, il donna un grand exemple, en disant « au peuple, qu'il voulait *limiter son pouvoir*. Il établit « donc un sénat, des lois, des magistrats. Bientôt après, « les lettres et les arts fleurirent par ses soins et par ses « exemples. Les Molosses, dont il était adoré, adoucirent « leurs mœurs, et prirent sur les nations barbares de « l'Epire, la supériorité que donnent les lumières aux « peuples qui les cultivent. » Depuis ce changement, Passaron devint le chef-lieu des états de l'Épire. Les rois, à leur avènement au trône, après avoir sacrifié à Jupiter guerrier, juraient aux peuples, de *régner suivant les lois*; *et ceux-ci*, *de défendre la royauté conformément aux lois* (1). Aussi cette ville où l'on vit, peut-être pour la première fois dans le monde, l'union auguste du souverain et du peuple, du pouvoir monarchique et de la liberté, fut-elle la plus florissante, et la seule embellie de monuments de la sauvage Épire, dont jusqu'à cette époque de régénération, les arts enfants de la paix, et les lettres, semblaient avoir été bannis. Là, se trouvaient un vaste

---

(1) Θύσαντες Ἀρείῳ Διὶ ὁρκωμοτεῖν τοῖς Ἠπειρώταις καὶ ὁρκίζειν αὐτοὶ μὲν ἄρξειν κατὰ τὰς νόμους, ἐκείνους δὲ τὴν βασιλείαν διαφυλάξειν κατὰ τοὺς νόμους. Plut., *Vit. Pyrrh.*

théâtre, des temples, une acropole consacrée à Pallas (1), des aquéducs, un agora et des portiques ornés de statues.

Comme si on eût voulu punir Passaron de sa prospérité, les Romains vainqueurs de Persée, lui firent sentir particulièrement les effets de leur ressentiment! Ce fut du sein de ses murs, où Paul-Émile s'était retiré après la conquête de la Macédoine (2), que partirent les ordres de destruction, qui transformèrent l'Illyrie, et les provinces les plus florissantes de la Grèce, en une vaste solitude. Un jour, un seul jour, vit exécuter l'ordre daté de Passaron qui ordonnait la ruine de soixante-dix villes, et l'esclavage de cent cinquante mille Épirotes ou Macédoniens qui furent transférés et vendus à Rome, au même lieu, où dans la suite les restes non moins malheureux du peuple de Dieu furent mis à l'encan! Ainsi passa la splendeur première de l'Épire, dont tout le crime était de s'être opposée à l'ambition de Rome, qui ne voulait de gloire, de liberté et d'indépendance que pour elle seule, sur la terre qu'elle opprimait.

Les ruines de Passaron, qui s'était relevée (si on en juge par des restaurations postérieures aux Hellénes), attestent, malgré leur délâbrement, sa grandeur et son importance primitives. On y reconnaît encore l'enceinte bastionnée d'une citadelle (3), qui est dans

(1) Pallas présidait aux acropoles en général et à tous les lieux élevés. Ovid., *Fast.*, lib VI.

(2) Tit.-Liv., l'b. XLV, c. 34.

(3) L'acropole ou citadelle a trois bastions de vingt-six pieds huit pouces de saillie sur dix-sept pieds quatre pouces de largeur,

les proportions de toutes les acropoles connues de l'ancienne Grèce; des restes d'édifices et des tombeaux. A l'angle occidental de cette citadelle, faisant face au midi, est adossé un théâtre des plus grands et des mieux conservés de la Grèce. Son élévation découverte, car je présume qu'il y a des attérissements à la base, est de soixante gradins hauts d'un pied superposés en retrait, comme dans toutes les constructions de ce genre. La rangée supérieure de ces siéges, mesurée dans son étendue demi-circulaire m'a donné trois cents pas; la corde de l'arc à sa partie inférieure entre les escaliers latéraux par lesquels on y montait, cent huit pas, sur une profondeur de trente-huit, dans le sens de la direction de l'orchestre, au centre de la première banquette inférieure. Quoique appuyé à un terre-plein, le théâtre, dans sa partie inférieure, reposait sur une arcade voûtée, qui était encore accessible en 1807, mais dans laquelle on ne peut plus entrer, depuis le tremblement de terre de 1809.

---

dans sa ligne septentrionale. La courtine en pierres de taille est épaisse de huit pieds et demi, dans un développement de cent quatre-vingt-seize pieds entre les bastions. Au front occidental, il y a une poterne pratiquée dans un des bastions angulaires, et à l'orient, une porte de dix pieds d'ouverture, défendue par deux tours quarrées. Au midi, le rempart n'est flanqué qu'aux angles, le terrain étant coupé de ce côté à une hauteur de soixante pieds au-dessus du niveau de la vallée, par la pente brusque du contrefort des montagnes, à l'extrémité duquel cette forteresse était bâtie. Au midi, on remarque un caveau funéraire, long de seize pieds sur six de largeur, dont la voûte était soutenue par une architrave appuyée sur deux piliers d'un travail grossier.

Au midi du théâtre et de l'acropole, se trouvait la ville basse de Passaron, qui était environnée d'un rempart défendu par un double fossé. C'est dans cet espace, plus régulièrement fortifié que la citadelle et d'une étendue considérable, qu'on voyait lors de mon arrivée dans l'Épire, le péristile d'un temple, une porte d'entrée, l'Agora, appelé par les paysans *Bazard*, nom qui répond à son usage ancien. Parmi les ruines qui couvrent le terrain, j'avais vu, un dauphin sculpté sur marbre, des broderies d'architecture, et deux têtes presque frustes, qu'il ne m'a plus été possible de retrouver dans mes autres voyages; tant les ruines elles-mêmes sont périssables (1). J'eus même quelque difficulté à me reconnaître en 1813, lorsque je fis lever le plan de Passaron par un ingenieur. Le temple autour duquel j'avais compté les bases de plusieurs colonnes, avait été bouleversé. On avait déplacé de très-grandes pierres de ses fondements, la cella en était détruite. Des gens qui n'étaient ni les soldats de Paul Émile, ni ceux de Bajazet, par un amour mal-entendu de découvertes, avaient sans fruit, comme sans résultat, détruit des restes d'antiquité, qui attiraient encore les voyageurs dans la vallée de Dremichoux.

Les débris même échappés aux coups du temps et des barbares, ont donc leur terme fatal! On les mutile dans leur vétusté, pour tâcher d'y découvrir

(1) Sur un linteau en marbre, il y avait des fleurs sculptées. Une autre plaque représentait, avec deux têtes encadrées dans une sorte d'auréole, les initiales D. M. Enfin la chouette était empreinte sur deux pierres qui ont disparu.

le secret du passé. Lės paysans les démolissent, pour servir à leurs besoins, ou pour conquérir quelques sillons, quand de toutes parts, d'immenses terrains sont délaissés! Lorsque je vis pour la dernière fois Passaron, les Grecs labouraient dans l'orchestre de son théâtre. Des chèvres broutaient quelques plantes sauvages qui croissent maintenant autour des gradins, où, des milliers de spectateurs s'asséyaient dans les solennités de l'Épire, pour assister aux représentations des chef-d'œuvres de Sophocle et d'Euripide. L'écho qui répondait à leurs acclamations, ne répétait dans ce moment que le chant plaintif du laboureur qui déchirait le sein de la terre. A peine pûmes-nous trouver sur cette terre désolée, un arbre rabougri assez élevé pour nous abriter en face des ruines, que mon compagnon de voyage dessina.

A midi nous nous acheminâmes vers Alepou (1), bâti au penchant des monts Olichiniens. Dans notre route, nous laissâmes à gauche un puits de construction ancienne, une chapelle dédiée à saint Georges environnée de beaux arbres, et nous arrivâmes au village, en remontant le lit d'un torrent. Le primat chez lequel nous descendîmes, me vendit le doigt annulaire en bronze d'une statue colossale, si on en juge par ce fragment, qui pesait près d'une livre. Il ne connaissait pas le lieu où il l'avait trouvé, ou bien il refusa de me l'indiquer, afin de ne pas

(1) Alepou, village du Renard, un mille à l'O. du théâtre de Passaron.



se compromettre. C'est cette crainte qui engage les paysans à enfouir les statues et les bas-reliefs, que leur volume ou leur poids ne leur permettent pas d'enlever, pour les vendre clandestinement. Ils avaient ainsi recouvert de terre, des sarcophages, des marbres et plusieurs autres objets, pour n'être pas accusés d'avoir détourné des trésors, que l'avidité du satrape revendique comme étant sa propriété, dans quelque partie de ses états où l'on peut en découvrir. Mon hôte, rassuré sur ma discrétion, me procura quelques médailles des Épirotes, et des temps du bas empire, et il fut si content de ma générosité, qu'il voulut me montrer lui-même plusieurs particularités des ruines qui avaient échappé à mes observations. Il me fit remarquer des chouettes sculptées en plusieurs endroits des murailles de la citadelle, le plan entier de la ville, et des détails que je n'aurais pas aperçus. Comme le jour finissait, je le récompensai de nouveau, et nous venions à peine de nous séparer, lorsque nous fûmes rappelés par ses cris! Il était assailli par un chien énorme, dont nous ne pûmes, malgré la rapidité de notre marche, le débarrasser assez à temps pour l'empêcher de recevoir des morsures, dont il mourut trois jours après, dans les convulsions de l'hydrophobie (1).

---

(1) L'hydrophobie des chiens et des loups est très-fréquente dans l'Épire et dans la Macédoine. Je l'ai vue se renouveler presque périodiquement vers l'automne. Elle ne se manifeste jamais à Constantinople, ni dans l'Égypte, sans qu'on puisse en dire la raison. J'ignore si elle a lieu dans les îles de l'Archipel.

Le bassin de Passaron (1), s'étend l'espace de cinq lieues et demie du midi au nord-nord-ouest, jusqu'à la vallée inférieure de la Thyamis, à laquelle il aboutit au-dessous de Souli-Apano. A l'occident il est borné par la chaîne élevée des monts Tympheus ou Olichiniens (2), et à l'orient par les montagnes de Cosmeras, qui laissent, entre leurs bases, une gorge sinueuse d'un mille, dont la grande ouverture est au septentrion. Une lieue au midi d'Alepou, sur la même ligne, se trouve Mélingos, et une demi-lieue au-delà, une chapelle dédiée au prophète Élie, bâtie au faîte d'un contrefort qui sépare la vallée de Passaron, du bassin de l'Arachthus ou Lourcha. D'Alepou, d'où je prends pour cette topographie mon point de reconnaissance, en remontant au nord, au bout d'un mille, on passe aux cabanes de Tzérénovitza, près desquelles il existe un moulin alimenté par les sources mères du Térino, et une chapelle consacrée à saint Nicolas. A l'autre côté du ruisseau, s'élève une seconde chapelle bâtie sous l'invocation du *sommeil de la vierge*, emblême de sa *glorieuse ascension*; et à trois cents toises de là, on arrive au village de Dremichoux. Des sources abondantes et innombrables, qui coulent des flancs de la montagne, grossissent le cours du Térino. En examinant quelques restes de maçonnerie, je crus reconnaître qu'elles coulaient autrefois dans un canal, et comme j'avais

---

(1) Maintenant appelé vallée de Courendas, de Dremichoux et de Théritchiani. On le connaît sous ces trois dénominations.

(2) Ὀλυτζικα βοῦνα. MELET., *Géogr.*



remarqué que Passaron n'avait qu'un seul puits situé près de la chapelle Saint-Georges, je commençais à examiner ces ruines, lorsque les paysans me dirent, qu'il avait existé autrefois un grand pont avec des arches sur lesquelles coulaient les eaux de Dremichoux, jusqu'aux ruines du Palæo-Castron. Cette indication ne tarda pas à me faire retrouver les débris de cet aquéduc, dont les bases existent dans l'alignement des monts Olichiniens à Passaron. Un vieillard m'apprit encore que la vallée était autrefois couverte de bois, et de pâturages, desséchés par la destruction des arbres. « Tout a changé, dit-il en soupirant, sur cette terre, depuis le temps où nous gémissons sous la tyrannie de l'*Albanais* (faisant allusion au visir Ali), et je ne reconnais plus rien de ce qui fit le charme de ma jeunesse, que *le chant de nos rossignols.* »

Depuis Dremichoux jusqu'à l'extrémité de la vallée du côté de la Calamas, on compte quatre lieues de distance. Un mille au nord dans cette direction, le Térino reçoit un ruisseau venant de la chapelle de Sainte-Anaïs, située un mille à l'est. Deux milles au-delà, sur la base des monts Olichiniens, s'élève Plecha (1), trois quarts de lieue plus loin Baouchous, et une demi-heure au-delà Tchéritchiani, en face du

(1) Plecha; une lieue E. O. de Mouch-Spina; Baouchoux, trois quarts de lieue E. O. de Kokino-Choma; Tcheritchani E. O., trois quarts-d'heure de Brestani; une heure N. de Tcheritchani, Dragoni; de Dragoni à Souli-Apano, deux milles et demi N.; de Souli-Apano E. N. E. au monastère de Paliouri, trois quarts d'heure.

pont de Brestani. Le Térino, qui passe sous ses arches, commence à se recourber au nord-ouest, en coulant vers Dragoni, village qui semblerait avoir emprunté sa dénomination du dragon du mont Tymphé (1), dont Lycophron a fait mention. Il traverse de là le plateau verdoyant et fertile de Paliouri, en serrant la base des montagnes, pour tomber dans la Velchis, rivière formée par la décharge souterraine des lacs de la Hellopie.

Le village de Paliouri, dont le monastère a pour patronne la Panagia, est célèbre dans le pays, à cause d'un panégyri, qui s'y tient chaque année le huit septembre, auquel les Grecs se rendent par dévotion et par plaisir. Indépendamment de cette aubaine, les pélerins, qui le fréquentent pour obtenir des guérisons, augmentent de leurs aumônes le revenu des moines, qui ont une dotation en biens fonds, montant à plus de vingt mille francs de rente. A l'orient de cette retraite, et non loin du village, on remarque des ruines pélasgiques contemporaines de celles de Costaniani, qui me paraissent avoir appartenu à la ville de Tymphé ou Trampya, qu'Étienne de Bysance place au voisinage de Bunima (2), dont il attribue la fondation à Ulysse. Ce fait prouve en même temps que les monts Olichinisens sont le Tymphé

(1) Δράκων Τυμφαῖος. *Vide* Lycophron, v. 795 usque ad v. 798, *in Alex.*

(2) Βούνειμα aut Βουνίμον, Βοονίμων a boum pascuis dicta. Πόλις Ἠπείρου κτίσμα Ὀδυσσέως ἣν ἔκτισε πλησίον Τραμπύλας.

STEPH. BYZ., *in B.*

des anciens. Sans discuter ce fait je dois pour le moment me contenter de dire que cette montagne, dépendante du Pinde (1), était enclavée dans la Thesprotie (2), province souvent confondue, comme je l'ai déja fait observer, avec la Molossie. Je ferai ensuite reparaître du sein de leurs décombres, à côté de Tymphé, dont Callimaque a célébré les pâturages (3), les villes de Melia et de Cimolia, dont Théophraste a parlé (4); et j'aurai ainsi fait sortir du chaos, la partie la moins connue de l'Épire, si peu connue elle-même, d'après l'état des renseignements que nous tenons des anciens.

Le plateau de Paliouri contraste avec la gorge de Dremichoux, d'une manière si frappante, qu'on ne peut y méconnaître le territoire consacré à Diane. Un sol inépuisable, produit dans toutes les saisons, des légumes, et des plantes aussi variées que les époques de la nature. Là, sont des prairies toujours vertes, des champs couverts tour-à-tour de blé et de maïs, qui donnent jusqu'à deux récoltes, des jardins remplis d'oignons, d'aulx et de poireaux, plantes dont les Grecs, font une consommation énorme. A côté, se trouvent de vastes carreaux couverts de melons, de

(1) Pindi pars quædam versus Epirum, excurrens fuit Τύμφη, unde regio Τυμφαίη. PALMER,, *Græc. Antiq.*, lib II, c. 9.

(2) Τύμφη, ὄρος Θεσπρωτικόν, καὶ Τυμφαία Πόλις. STEPH.

Hesychius, qui parle de cette peuplade, la qualifie d'athée, Τύμφαιον, ἄθεον ἔθνος. HESYCHIUS.

(3) Callimaq., Hymn. III, *in Dianam*.

(4) Theophrast.; lib. II, *de Lapidibus*, ubi de terris fossilis loquitur.

courges, ensemencés de haricots, de melongènes, de bamians, et d'une quantité prodigieuse de radis et de betteraves. Il est probable que cette culture, et les prairies couvraient les coteaux et la vallée entière, lorsque les forêts, qui attirent les nuages fécondateurs, protégeaient cette contrée, dans laquelle des sources nombreuses qui se sont éteintes, ont cessé de répandre l'abondance.

La rivière Térino, qui reçoit plusieurs ruisseaux des environs de Paliouri, après avoir coulé sous un aquéduc de dix-huit arches, ouvrage des souterrazzis de la Londgiaria, (par lequel on élève l'eau d'une source jusqu'à Souli-Apano), tombe dans la Velchis, qui conflue avec la Calamas ou Thyamis, entre les promontoires de Souli-cato et de Souli-Apano. C'est là que se termine la contrée des Tymphéens, par la topographie de laquelle j'ai dû commencer la description de la Thesprotie, avant d'exposer celle de la vallée inférieure de la Calamas.

27.

CHAPITRE XXIX.

Thesprotie ou Chamouri. Décharge des lacs de la Hellopie, qui forment la rivière Velchis. Ruines de Melie. Pont de Raïco. Gorge de Souli-Cato. Emplacement de Cimolia. Position d'Areochovitzas ou Sarachovitzas. Rivière Longowista. Reveni. Enceinte pélasgique d'Horreum. Montagne de Vigla. Cazi de Scala. Rivière de Kéramitza. Les échelles. Rivière de Cokino-Lithari. Puits et pont de Pheniki. Ruines de Philace. Embouchure de la Thyamis. Philates. Vallon de Plichivitza. Emplacement présumé d'Ilium. Echelle de Sayadez.

On sait que Strabon, après avoir parlé de la Chaonie, place dans l'ordre de sa narration, la Thesprotie, et la Cassiopie qui avoisinait le golfe Ambracique (1); mais cet auteur ne dit pas à quelle profondeur s'étendaient ces cantons dans l'intérieur des terres, et je n'essaierai pas de résoudre cette question. Les anciens, en rejettant la Cassiopie au midi, avaient subdivisé la Thesprotie, en Cestrine, et en Aïdonie. Les modernes, qui appellent maintenant ce littoral Cha-

(1) Strab., lib. VII, p. 321, 324, 338; Pausan., lib. I, Ptolem., lib. III, c. 14; Scylax Peripl.; Herodot., lib. VIII, c. 46; Thucydid., lib. I, p. 32; Plin., lib. XXXVII, c. 7; Steph. Byzant.

mouri ou pays des Chamides, le distinguent à leur tour en villaïetis ou cantons de Philates ou Scaloma, de Paramythia et d'Aïdonie, seul nom consacré par l'antiquité. Quant à la partie connue sous la dénomination de Cassiopie ils l'appèlent Rogous; enfin la Selleïde est le pays de Souli, qui forme comme autrefois, un enclave séparé dans l'Épire.

Pour entrer dans la vallée inférieure de la Thyamis, qui dut être la partie septentrionale de la Thesprotie, puisque ce fleuve est qualifié de Thesprotique (1), il faut remonter le bassin de la Hellopie, deux lieues au nord-ouest de Janina, jusqu'au village de Rodotovi. De là on fait route à l'occident en marchant dans le berceau d'un torrent, pour arriver à un plateau hérissé de pointes de rochers, dépourvu d'eaux, d'arbres, et qui n'a pour végétaux que des groupes de sauge, dont les paysans, se servent à défaut de bois, pour chauffer leurs fours. Ce terrain stérile, image du désert, s'élève en se renflant du côté de Proto-Papas et de Dzidza, et décline insensiblement pendant un mille à l'occident, jusqu'au réceptacle d'une multitude de torrents, dont les eaux privées d'issue, s'absorbent dans des cavités souterraines. Elles ne forment point des flaques permanentes, comme dans les lieux encaissés, et il suffit même, comme je l'ai observé dans la saison des pluies, où

(1) Ptolem., tab. X, *Europ.*; Thucydid., lib. I; Cic. ad Attic., *Epist.* II, lib. II; Strab., lib. VII, p. 324. Athenæ., *in Epit.*, lib. III; Plin., lib. II, c. 1. On voit ainsi qu'Ortelius le place indûment entre les Agréens et les Amphilochiens.



les plaines sont inondées de manière à les rendre long-temps impraticables, il suffit, dis-je, de moins d'une demi-heure, pour voir s'absorber les eaux accumulées dans ce vaste puisard, comme si elles disparaissaient à travers un fonds de sable. Depuis cette cavité jusqu'à Velchistas, la distance est d'une lieue et un quart. On laisse à gauche avant d'entrer dans ce village, la Velchis qui sort avec fracas d'un terrain entremêlé d'éboulements, à la naissance d'un précipice creusé dans les rochers, à plus de cent pieds de profondeur. Il est vraisemblable que ce phénomène avait été observé des anciens, car il était trop frappant pour n'avoir pas fixé leur attention; cependant Mélétius est le premier des géographes, qui en ait parlé. C'est d'après l'absorbtion de la décharge des lacs près du khan d'Ammos, et la reproduction de leurs eaux au-dessus de Velchistas, qu'il bâtit son système géographique, duquel il conclut que *le lac de Janina* (car il ne parle pas de celui de Labchistas) est *l'Achérusie*; et la *Calamas*, *l'Achéron.* Mais il ne serait pas tombé dans cette erreur, s'il avait réfléchi que Polybe place l'embouchure de l'Acheron au port Glykys, et que la Velchis, avec laquelle il le confond, se jette dans la Thyamis, *fleuve des Thesprotes.*

Velchistas, village de quatre-vingts familles grecques, serait, à cause de la fertilité de son territoire et de l'excellente qualité de ses vins, un séjour de prospérité, si le bonheur pouvait se concilier avec la tyrannie. Mais ses habitants au lieu de l'intérêt qu'ils méritent, vivent dans des cabanes bâties en pierres

sèches, recouvertes de schistes calcaires, et assimilés aux animaux, avec lesquels ils partagent les travaux pénibles de l'agriculture. On ne fait àttention à eux, et on ne les épargne, qu'en raison du produit qu'ils rapportent à des maîtres avides; et leurs montagnes déboisées, les sources qui s'éteignent chaque jour par le manque d'arbres, portent à croire qu'ils s'éteindront bientôt eux-mêmes, sur une terre qui n'est arrosée que de leurs sueurs et de leurs larmes (1).

En descendant de Velchistas, pour entrer dans la vallée inférieure de la Thyamis, on voit à droite un bastion en maçonnerie hellénique, qu'on croit avoir fait partie de l'ancienne ville de Mélie ou Milé. Théophraste qui en fait mention, dit qu'elle était située près de Tymphé; et il est probable que son nom était dérivé des meules de moulin, qu'on tire encore des coteaux qui bordent la Velchis. A l'exception du pan de mur qu'on aperçoit, les restes de cette place sont couverts d'attérissements du côté de la rivière et à l'occident, où elle est bornée par un précipice, au fond duquel mugissent les eaux d'une multitude de torrents fougueux. De cette forteresse ancienne, qui commandait probablement le défilé, on marche au nord pendant trois cents toises par une rampe inclinée, pour arriver à un pont jeté au dégorgeoir des torrents.

---

(1) Comme la position de Velchistas est un point de reconnaissance important pour le géographe, je crois à propos de dire que ses rapports N. E. S. O. sont de deux lieues avec le monastère de Paliouri, et de cinq lieues et demie, entre Paliouri et Janina.



De là le sentier tourne à l'occident en s'élevant sur la pente rapide des montagnes, à une hauteur considérable au-dessus des gouffres, dont la vue cause des vertiges, lorsqu'on fixe leur profondeur. On s'avertit ordinairement en poussant des cris, dès qu'on est entré dans ce défilé, afin de prévenir ceux qui s'y présentent en sens opposé, parce qu'une fois engagés, il est très-difficile de pouvoir rétrograder. Il arrive même sans cela, que les bêtes de somme, en heurtant les angles des rochers, sont précipitées par le contre-coup au fond des abîmes. Tel est le pas qui circule au-dessous de l'ancienne acropole de Milé, dont la restauration mettrait Janina à l'abri d'une invasion, du côté de la Thesprotie.

Au sortir du dervin de Velchistas, on passe près d'une chapelle, dont le bois sacré est formé par un groupe de tilleuls, arbres peu communs dans l'Epire. On revoit de cette hauteur Velchistas, ainsi que les villages de Dzidza et de Grammenos. La Velchis, qui coule à gauche, s'enfonce au revers méridional d'un côteau boisé. Au nord de cette butte remarquable par sa configuration, on trouve une fontaine abondante, revêtue en maçonnerie. C'est à cette source, qui coule par quatre robinets, que les habitants de Velchistas, malgré la distance, s'approvisionnent pour leur boisson; les eaux de la rivière étant regardées comme dures et gypseuses (1). On rencontre ainsi soir et matin des femmes char-

(1) Γύψος, gypse ou plâtre. Théophraste rapporte qu'il exis-

gées de barils, qui transportent leur provision d'eau sur leurs épaules. A cet égard les nouvelles mariées ont, pendant le premier mois de leur ménage, le privilége de s'y rendre montées sur un âne enharnaché de son bât, la quenouille au côté; mais elles doivent regagner à pied le village, le baril plein d'eau chargé sur le dos, et en chassant devant elles leur monture. Elles se préparent par cette initiation mitigée, a la dure condition des paysannes de l'Épire, qui sont condamnées aux travaux domestiques les plus pénibles.

Un quart de lieue à l'occident de cette fontaine, on passe un ruisseau qui conflue avec la Velchis. C'est sur les bords de cet affluent, que les paysans ramassent la terre à foulon ou cimolia, dont parle Théophraste, qu'ils emploient comme dans l'antiquité, pour dégraisser les capes et les étoffes de laines, qu'on fabrique dans les ménages, pour s'habiller. Une demi-lieue au-delà, après avoir doublé un contrefort cultivé, on laisse à droite au penchant d'une colline, le village de Bourdari, habité par quarante familles grecques, naguères adonnées au brigandage. Trois quarts de lieue plus loin, après avoir traversé deux ruisseaux qui coulent vers la Velchis, on arrive au pont de Raïco, sur lequel on passe la Thyamis.

En 1806, le territoire de la domination du visir

---

tait en quantité aux environs de Tymphé. Des copistes ignorants, font dire à cet auteur qu'on s'en servait pour dégraisser les étoffes. Mais c'est de la terre à foulon propre à cet usage qu'il a voulu parler, et qu'on trouve à peu de distance.



Ali pacha, finissait à cette limite, au-delà de laquelle commence la vallée inférieure de la Calamas, alors défendue par la ligue des beys du Chamouri. De ce pont situé à un mille d'un village de ce nom bâti sur un coteau enveloppé d'un fourré épais de bois taillis, en marchant au sud-ouest, pendant une demi-lieue à travers des champs glaiseux, couverts dans les bas-fonds de saules et d'osiers, on entre dans une gorge taillée comme une embrasure, entre les montagnes de Souli-Apano et de Souli-Cato, qui encaissent la Calamas. Souli d'en haut se reconnaît de loin par une église, et Souli d'en bas par une tour délâbrée, reste de la splendeur d'un bey de Janina, qui l'avait implantée sur les ruines de Cimolia (1), acropole peu considérable de la Tymphéïde, si on peut en juger par quelques débris épars aux environs de cette colline. Un bois épais de chênes *pournaris*, ombrage le goulet dans lequel le fleuve resserré, coule à plein canal. Un autel taillé dans le roc, sur lequel on remarque l'image de la sainte Vierge peinte à fresque, est le seul lieu fréquenté de ce défilé ténébreux, où l'on ne voit que des hérons bleus et quelques oiseaux aquatiques amis de la solitude.

A un demi-mille de l'autel rustique dédié à la vierge de Souli, on trouve deux moulins à tabac (2)

---

(1) Σχεδόν τρεῖς εἰσὶν, ἢ τέτταρες, ἢ τὲ Μήλια, καὶ ἡ Κιμωλία, καὶ Σάμια, καὶ ἡ Τυμφαϊκὴ τέταρτη. THEOPHR., lib. II. Voilà trois villes retrouvées. Quant à Samia, il pourrait se faire qu'elle eût existé à Souli-Apano.

(2) Dans toute l'Épire, le tabac à priser se prépare par des

bâtis au bord d'une cascade bruyante qui tombe en écumant des coteaux voisins. On tourne ensuite au sud-ouest, en prolongeant le lit encaissé de la Calamas sur un trottoir, qui n'a guère que trois pieds de largeur et dont les garde-fous sont formés par de gros platanes. Au bout d'une demi-lieue, on revient à l'ouest, et on traverse l'ouverture de deux contre-pentes qui enveloppent une rivière tributaire du fleuve. On double le plus éloigné de ces coteaux, dont le terrain est entièrement gypseux, pour éviter un pas dangereux tracé en spirale à une grande élévation perpendiculaire au-dessus de la Thyamis. On monte immédiatement un ravin étroit; et au bout de trois heures de chemin, depuis le pont de Raïco, on entre en suivant une chaussée délâbrée, au village d'Aréochovitzas ou Sarachovitzas. Tel est le chemin que je tenais en hiver dans mes voyages de Janina par Sayadez, pour me rendre à Corfou. Les marchands, avec leurs bagages, suivent le sentier commercial qui prolonge le rivage du fleuve par le moulin de Sarachovitzas, placé sous la volée d'un ruisseau qui coule des montagnes, et ils relaient à un khan nouvellement bâti, une demi-lieue plus bas.

La position de Sarachovitzas, dans un des étages

---

moulins à pilons d'un mécanisme très-simple. Ainsi on épargne aux hommes une manipulation nuisible à la santé, et on donne au tabac, sans avoir besoin du tamis, le degré de finesse qu'on désire. On fait des envois considérables de cette denrée, dans toute l'étendue de l'empire.

méridionaux du mont Chamousi, est une des plus riantes et des plus pittoresques de l'Epire. De son plateau romantique, l'œil s'égare au loin sur des sites enchanteurs, formés de monticules enchaînés par des rideaux de forêts, qui présentent dans toutes les saisons une pompe nouvelle de feuillages, de fleurs, où se joueraient les Faunes et les divinités champêtres, si la Grèce était encore enchantée par les gracieuses illusions de la théogonie d'Hésiode. Les habitants de la terre, qui avaient peuplé le ciel (1), y chanteraient encore le père des saisons, les beautés de la nuit, qui, semblable à une vierge parée de ses charmes, attire à elle seule tous les regards, en voilant la terre de son crêpe mystérieux, pour concentrer l'attention sur la voûte du firmament, où elle a placé le trône silencieux de sa majesté. De quels ravissements j'aurais été saisi, si quelqu'un des enfants de la Grèce m'eût nommé, au milieu des ombres, les étoiles qui se succèdent et se remplacent sans interruption dans les cieux, et ces sentinelles qui chaque jour se relèvent pour annoncer ou pour accompagner l'astre du jour, aux portes de l'orient et de l'occident. Mais tout est muet sur la terre des prodiges et des oracles. Sa gloire a disparu de la face du monde, devant le dieu qui mesure la durée des existences périssables! Le soleil seul qui éclaira l'arrivée des Grecs aux bords du faux Simoïs; le soleil qui vit la puissance de Pyrrhus, les dévastations des Romains et

(1) La terre a produit le ciel. HÉSIODE, *Theogonie*, v. 126.

des Mahométans; le soleil qui échauffe et vivifie encore la Thesprotie, est seul resté le même pour cette terre désolée. Lui seul est immuable, et sans parler des villes renversées, la nature même des lieux a varié. Car où retrouve-t-on les prodiges dont plusieurs écrivains anciens ont parlé comme témoins oculaires? Qu'est devenue la fontaine intermittente de Dodone, qui allumait et éteignait les flambeaux? Où sont les bœufs énormes de la Tymphéïde? Comment la race des Grecs s'est-elle éteinte dans la Thesprotie, et dans la Chaonie, où les Schypetars paraissent maintenant indigènes? Le temps a fait un pas: les mœurs, les institutions, les religions, les détails particuliers de la nature ont changé, et il ne reste pour se reconnaître que les projections des montagnes et le cours des principaux fleuves, trop souvent confondus sous des dénominations équivoques, par les géographes. Aréochovitzas (1), que j'ai souvent visité, m'avait suggéré ces réflexions générales. Je ne pouvais y méconnaître l'emplacement d'une ville considérable transformée depuis la conquête en chef-lieu de canton, dont la population s'élève à peine à trois cent soixante individus, qui sont les dernières familles grecques qu'on rencontre dans cette vallée, car au-delà, on ne parle que le schype ou albanais. Les maisons, comme celles de Velchistas, sont bâties en pierres sèches et recouvertes de larges dalles de schiste. Mais ici, chaque habitation a son enceinte entourée de haies, ombragée par

(1) On croit qu'Areochovitzas est une corruption de Ἀρειοχωρα, pays *de Mars*.

de gros arbres de Judée, dont les habitants ramassent soigneusement les feuilles, pour en couvrir leurs pains de maïs, dont elles activent, à ce qu'ils prétendent, la fermentation, et auxquels elles donnent une belle couleur dans la cuisson.

L'horizon de ce plateau est fermé au septentrion par la chaîne boisée du mont Chamousi, dont les forêts sont remplies de cerfs, de chevreuils, de daims, de sangliers et malheureusement de loups, qui sont le fléau des pasteurs et des troupeaux. Dans le nord-est, à la distance d'une lieue et un quart, on découvre le village de Rizo, et trois quarts de lieue au nord-ouest, le monastère dédié à la Sainte-Trinité, bâti sur les ruines d'un hiéron dont les premiers chrétiens sanctifièrent la terre, en y élevant un autel au vrai Dieu. Au midi, on découvre le revers occidental des monts Olichiniens ou Tymphéens, et l'étendue du canton de Courendas, dont les villages sont éparpillés dans des bosquets. Enfin au centre de ce point de vue, les environs de la bourgade sont ornés de bois taillis, de vignobles, de plantations de tabac, de terrasses cultivées en maïs, que des sources nombreuses vivifient et fertilisent. Mais comme si la nature compensait toujours les faveurs qu'elle accorde aux hommes, elle semble avoir placé sous ce territoire le foyer d'un volcan. Les feux souterrains, car l'échauffement des couches calcaires ne pourrait pas produire de pareils phénomènes, ébranlent fréquemment cette partie des montagnes. J'y ai presque toujours ressenti des tremblements de terre, (même en couchant en plein air), qui étaient précédés, comme

dans la vallée de Janina, d'un sifflement dans l'air et d'un bruit sourd pareil à la détonation de plusieurs mortiers à bombes. Les paysans m'avaient assuré qu'il ne se passait guère de semaines et très-peu de jours dans certaines saisons, sans ressentir des commotions. J'avais consigné ces faits dans mes journaux, lorsqu'au mois de décembre 1813, Sarachovitzas fut presque entièrement renversé par un tremblement de terre, accompagné d'un orage mêlé de tonnerres et d'éclairs, qui s'étendit à la même heure d'orient en occident, depuis Janina jusqu'à Corfou, où je me trouvais alors en quarantaine (1). Je pense donc qu'on pourrait conclure de ce phénomène répété, qu'il existe un volcan dans le mont Chamousi, où l'on trouve des mines de soufre, sans y découvrir cependant ni laves, ni pierres ponces, circonstance qui prouve que s'il y a un foyer, jamais il n'a fait éruption (2).

De Sarachovitzas, on marche en plaine au midi pendant un mille, et on descend par un escalier, afin de rentrer dans la route commerciale de Philates. Bientôt on laisse à droite le khan que j'ai indiqué, et dans l'espace d'une demi-heure de chemin, on passe à gué trois torrents qui tombent dans la

---

(1) Cette même nuit, la foudre tomba dans la sainte-barbe de la frégate française *la Thémis*, dont le capitaine fut assez heureux pour noyer à temps les poudres.

(2) Ali pacha m'a assuré qu'on a vu plusieurs fois sortir de la fumée de cette montagne, ainsi que de celles qui entourent Conitza.

Calamas. On fléchit ensuite au sud-ouest durant un tiers de mille, et on entre dans le vallon de Coutchi, ayant à gauche, de l'autre côté du fleuve sur les montagnes, le village de Gribovo. La voie pratiquée suit le contour d'une pente dangereuse, à cause de son escarpement et du peu de largeur de son trottoir, qu'on évite en hiver, en doublant le col de ce promontoire. Le village de Coutchi, qu'on voit à droite, est élevé sur un coteau abrupte, duquel tombe une cascade de soixante pieds d'élévation, qui répand ses eaux dans la plaine. A un mille de là, en marchant à l'occident, on passe à gué la rivière torrentueuse de Courmeri, dont les sources existent deux lieues et demie au nord dans la chaîne du Chamousi. Elle conflue, à une demi-lieue du gué, avec la Thyamis, qu'on perd de vue, de manière que le voyageur qui suit le sentier ordinaire de Philates, ne peut concevoir la projection de son cours, vers la mer d'Ionie.

Des bords de la rivière de Courmeri, dans l'étendue de deux milles, on passe deux collines et autant de torrents, pour monter à Levtocaria, où l'on entre de ce côté, en suivant le plateau formé par le sommet des coteaux. Ce beau village, habité par quarante familles albanaises chrétiennes, vassales des beys de Philates, couvre le faîte aplati d'une colline entièrement couverte de champs de tabac. De cet amphithéâtre on plonge au midi sur la Calamas, qu'on revoit parcourant la vallée méridionale, dans laquelle elle reçoit une partie des eaux du territoire de Courendas, par une rivière venant du sud-est, qui débouche entre

les montagnes de Vlachoritico et du Vacouf. Après avoir reçu le tribut de cet affluent, la Thyamis se recourbe au nord-ouest, derrière la butte de Zalongos, éloignée de trois quarts de lieue, d'où elle coule à l'occident, entre la Cestrine ou Chamouri, et le Cazi-di-Scala.

Au nord de Levtocaria, on domine une vallée dans laquelle serpente la Longowista, qui décrit, depuis le pont de Lyco au nord-ouest, une spirale dans tous les sens jusqu'au sud-ouest, où elle passe entre la colline qui sert d'observatoire et le mont Vélona, pour se rendre à la Calamas, avec laquelle elle conflue à l'occident de la butte de Zalongos. Après la Thyamis, la Longowista qui est une des plus belles rivières de la Thesprotie, conserve toujours ses eaux intarissables et limpides, dans lesquelles on pêche des truites et plusieurs autres espèces de poissons délicats. Ses sources, placées dans les montagnes d'Argyro-Castron, cinq lieues au nord-ouest, se trouvent au-dessus du Village de Courmadi. Une heure au midi, elle reçoit un ruisseau des hauteurs de Lista, et trois quarts de lieue plus bas, par sa rive gauche, la rivière de Grûca; enfin une heure trois quarts au sud-est, elle passe au pont de Lyco que j'ai nommé.

Les paysans des villages situés à la rive droite de la Thyamis, que j'ai énumérés depuis Sarachovitzas, sont des Schypetars chrétiens de la langue des Chamides. Parmi eux, on remarque une vigueur native, une pureté de sang, de beaux hommes blonds ou châtains, impatients du joug et fiers, malgré la dé-

pendance dans laquelle ils vivent maintenant. Les habitants même de Courmeri, de Coutchi et de Levtocaria, naguère adonnés au brigandage, font encore parade de leurs exploits dans cette carrière. Celui, chez lequel je descendais habituellement, avait été long-temps chef de voleurs, ainsi que le papas du village, et il ne leur restait de leur profession qu'un léger penchant au larcin. Mais, par un effet particulier des mœurs nationales, cette inclination était facile à réprimer, en s'abandonnant à eux, et en leur donnant à garder ce qu'ils pouvaient convoiter. Dans ce cas, comme je l'ai remarqué, il s'établit une sorte de responsabilité. La confiance désarme la cupidité, l'hospitalité couvre l'étranger et ce qu'il possède; enfin il peut être tranquille. En agissant de cette manière, j'ai triomphé de l'avidité naturelle aux Albanais. L'idée de dépouiller leur hôte les retient. Ces mêmes hommes cependant organisés en bandes de voleurs, pillent, rançonnent, assassinent; mais ils considèrent alors leurs crimes comme la conséquence d'un état de guerre constitué, dans lequel ils exposent leur vie; et ses résultats, comme le prix du courage et du sang. Hors de cette association, il n'y a pas d'exemple que le brigand attaque celui qu'il reçoit dans sa maison, afin de le spolier et de s'emparer de ses richesses; c'est sur un terrain libre qu'il attend sa proie.

On passe ordinairement à gué la Longowista; mais quand elle est gonflée par les pluies, on doit remonter sa rive gauche, jusqu'au dessous du village de Lyco, pour prendre un pont de trois arches en pierre, qui

étant dépourvu de parapets et très-arqué, est effrayant par son élévation. Quelquefois le sentier tracé au flanc des montagnes presque acores qui bordent la rivière, oblige à doubler une contre-pente, du haut de laquelle l'on découvre au nord-nord-ouest Braïa et Grûca. Voilà les détails dont le voyageur doit être prévenu pour sa sûreté. En partant du pont, on fait le sud-ouest, pour prendre un défilé rocailleux, qui, après une heure de marche, pendant laquelle on passe trois coteaux boisés, et un égal nombre de torrents, conduit en face de Raveni (1), village placé au fond d'une gorge ténébreuse, encaissé par des montagnes d'un aspect sinistre, bordé de précipices et de rochers. J'avais constamment évité de loger dans ce repaire regardé comme le séjour des plus mauvais sujets de l'Épire, lorsque je fus forcé par la pluie d'y passer la nuit au mois de décembre 1813. Le temps où ses habitants étaient superbes et voleurs n'était plus, ils venaient de subir le joug d'Ali pacha; ainsi on m'accueillit avec égards, dans un lieu d'où j'aurais été quelques mois auparavant repoussé à coups de fusil. Je fus étonné après avoir traversé des rochers, d'arriver sur une belle pelouse couverte d'arbres, et d'apercevoir au sud-est une vallée couverte de maisons, qui avait échappé à mes regards, ainsi que le cours des torrents de Vigla, dont les eaux s'épanchent de ce côté dans la Calamas. Ma surprise fut plus grande encore, lorsqu'on me montra les

---

(1) *Raveni* ou *Reveni* signifie en grec *noir, ténébreux*.

restes d'une ville fortifiée, qui se trouvent dans ce lieu sauvage, et comme séparé du monde, dont l'enceinte cyclopéenne dépasse encore le niveau du sol. Je questionnai les habitants sur cette ville, que je crois être *l'Horreum* de Tite-Live; mais je ne pus en tirer aucunes lumières, ils n'osèrent même dire si on y trouvait des médailles, tant leur réserve était grande à s'expliquer sur un article aussi délicat devant un étranger, entouré des satellites d'Ali pacha, et qu'ils voyaient pour la première fois.

A un mille de Raveni, on reprend le sentier commercial de Philates, tracé pendant une demi-lieue à travers les bois, jusqu'à une chaussée pavée, qui aboutit à un Khan bâti par Ali pacha, au-dessous de deux tours situées au haut de la montagne de Vigla. En laissant ces postes à droite, si on prend un sentier borné au couchant par le mont Phœnicovo, on entre aussitôt dans la partie de la Thesprotie maintenant appelée Cazi-di-Scala, que la Thyamis sépare de la Cestrine, dans une étendue de quinze milles mesurés depuis Himinina, village du canton de Paramythia, jusqu'à Calibaki (les cabanes), bourgade turque située quatre milles au sud-est de Philates; sur un diamètre transversal de cinq milles. Sous l'air de vent que j'ai indiqué, dans une heure et demie de marche, on arrive au village turc de Goûra, d'où l'on voit Dogliani et Phœnicovo restant à une et deux lieues nord-ouest. Au midi, on aperçoit de nouveau le cours de la Thyamis, qu'on avait perdu de vue depuis Levtocaria. Ce fleuve, qu'on pourrait appeler le Nil des Thesprotes, porte de tous côtés la fertilité par

les dérivations, que les paysans savent pratiquer pour les employer aux irrigations de leurs champs. Là, ce sont des batardeaux adroitement calculés, qui détournent une portion de ses eaux dans des aquéducs, pour les verser au milieu des maïs et des plants de tabac. Ici une pyramide hydraulique construite d'après les procédés des souterrazzis, élève sur les coteaux et jusqu'au haut des montagnes des eaux prises à une grande distance. Un village s'empare ailleurs d'un affluent du fleuve, pour répandre la vie et l'abondance dans des lieux élevés, où les moissons prospèrent par cette heureuse industrie. Ailleurs, on détourne les sources de leur pente naturelle; et de quelque côté qu'on porte ses regards, depuis le pont de Raïco, on n'aperçoit au fond des gorges, au penchant des coteaux, au faîte des montagnes, que champs de maïs, de millet, de calemboch, de tabac, qui croissent, comme sur le terrain le plus riche en eaux spontanées. Ces prodiges de l'agriculture, sont cependant le travail d'un peuple accablé de corvées, de redevances. Le village de Dogliani, que je viens de nommer, forme le sommet d'un triangle avec Sclavi et Solopia, dont les distances corrélatives sont de deux milles. La vallée dans laquelle ils sont situés est baignée par une rivière bordée d'une riche culture, sur laquelle il y a plusieurs moulins. A une lieue de Solopia, vers l'occident, est situé Mouchaga, à pareille distance inférieurement Beza, enfin cinq quarts d'heure plus à l'ouest Calibaki, au-dessous duquel le fleuve s'enfonce dans un récipient qui sera décrit en son lieu. Les villages que je viens de nommer

étaient la propriété des agas de Philates, et ils venaient de passer sous la domination d'Ali pacha, lorsque je les visitai en 1812. Déja leur prospérité décroissait, lorsque des mahométans de Goûra, peuplade adonnée au commerce, qui avaient des comptoirs depuis Constantinople, jusqu'au bazard des Plosques de la ville de Raguse, y apportèrent vers la fin de 1813, les germes de la peste. Cette maladie, méconnue à son invasion, se répandit comme un incendie et dévora les habitants, à l'exception de quarante individus, qui en fuyant la mort, la répandirent dans tout leur canton. Le Cazi-di-Scala fut alors presqu'entièrement dépeuplé, et ce beau pays ne se relèvera sans-doute jamais au degré de splendeur, auquel il était parvenu, avant le double malheur de tomber au pouvoir d'Ali pacha, et d'être ravagé bientôt après par la peste.

Des tours de Vigla, où j'ai interrompu mon itinéraire direct de Janina à Philates, pour faire connaître le Cazi-Di-Scala, qui est un enclave de la vallée inférieure de la Thyamis, on découvre le canal de Corfou, et la haute mer au-delà de l'île, quoiqu'on soit éloigné de plus de neuf lieues de la plage continentale de Kérachia. Sur la même montagne, à la droite des tours, on laisse une demi-lieue au nord, le riche village de Kéramitza, habité par cent cinquante familles chrétiennes, dont les plus aisées font le commerce des bœufs destinés aux approvisionnements de Corfou. Après être descendu pendant une demi-heure à travers les précipices creusés par les torrents, on se trouve au bord de la rivière Kéramista, qui après avoir coulé du nord au midi, tourne à l'occident.

On commence immédiatement à gravir une haute montagne, au penchant de laquelle on remarque les ruines d'une église, qu'ombrage encore une belle futaie de chênes verts, puis une fontaine bien entretenue, et au bout d'une demi-lieue, on atteint le passage escarpé *des échelles*. Cette voie aérienne élevée de plus de huit cents pieds au-dessus de la Kéramitza, est un ouvrage très-ancien, restauré en 1716, époque à laquelle Cara Moustafa pacha descendit de la Romélie avec une armée de soixante-cinq mille hommes, pour faire le siége de Corfou, qui dut son salut à la valeur et aux talents du maréchal de Schullembourg (1). La gorge comprise entre les deux mon-

---

(1) Comme le manuscrit de la Chronique de Janina, duquel j'ai tiré ce fait historique, est inédit, je crois devoir citer avec son orthographe fautive la narration de cet événement, qui fut et sera sans doute la dernière tentative des Turcs contre Corfou.

Εἰς τοὺς 1716, μαρτίου ά ἦλθεν Βασιλικὸς ἄνθρωπος μετὰ μεγάλης ἐξουσίας, καὶ εὔγαλεν τοὺς ἀνθρώπους ἀπὸ τὴν Λάρισσαν ἑώς ἐιςην Σαϊάδαν, καὶ ἰσίαζον καὶ ἄνοιγον ταῖς Στράταις τοῦ πλάτους ποδάρια ἕξιντα, καὶ ἑτοίμασον νιςεράδες, καὶ ἄλλα ὅσα ἔκαμνον χρία δία τό φουσάτον, καὶ δία τόν Βεζύρην ὀπῶ ἔμελε νὰ πηγαίνῃ νὰ πάρῃ τοὺς Κορφοὺς, καὶ ἑτοιμαζομένων τούτων πάντων. Ἐμποδίσθη ὁ Βεζύρης καὶ ἦλθεν αὐτ' αὐτοῦ ὁ Καραμουςαφάς πασιᾶς μὲ ἕξιντα πέντε χιλιάδες πολεμάρχους.

Καὶ φθανόντας με τὴν ἀρμὰταντοῦ εἰςόν Βοθροντὸν, ἦλθε καὶ ὁ Καπετὰν Πασίας ὁ Τζανούμ-Χότζας δία θαλάσσης μὲ τά πάσας δυνάμεως, καὶ εἶχε Σουλτὰνες ἕξιντα; Γαλόνια σαράντα καὶ Γαλιόταις καὶ ἄλλα πλεούμενα, καὶ ἔπιασεν ἔξαφνα τὸν ςενόν εἰςήν παναγίαν εἰςό Κασόπι. Καὶ τοῦ Βενετζιάνου ἦτον εἴκοσι ὄκτο Καρὰβια, καὶ ἔδραμαν κάταπάνω τῆς Τουρκικης αρμάτας καὶ τὴν ἐτζακισαν, καὶ ἀπέρασαν ἀπέ τό μέρον τῆς καὶ ἐπήγεν εἰς τοῦς Κορφούς (δία τί ἦτον ἔξω).

Le premier de mars 1716, un envoyé du Grand-Seigneur,

tagnes est tellement resserrée à leur base, qu'elle ne laisse d'espace que pour le cours de la rivière, et dans sa partie supérieure une distance de deux portées de fusil. La rampe escarpée, tracée sur un entablement de rochers qui s'élèvent comme des remparts menaçants, circule suivant leur projection dans l'étendue de près d'une demi-lieue. A cette distance on commence à descendre par une chaussée rapide de quatre cents toises de développement, qui se termine à des moulins à tabac, situés au bord d'un ruisseau dont les eaux tombent en cascade dans la Kéramista. Une lieue au-dessous en continuant à prolonger cette

---

muni de pouvoirs, arriva (à Janina) avec l'ordre de mettre en réquisition tous les habitants, pour ouvrir et rendre praticable une route de soixante pieds de largeur, depuis Larisse jusqu'à Sayadez, et de disposer tout ce qui était nécessaire pour les vivres et les logements d'une armée commandée par le grand visir, qui se préparait à assiéger et prendre Corfou. Le visir ayant été dans l'impossibilité de venir (*), Cara Moustapha descendit à sa place, avec une armée de soixante-cinq mille hommes. Étant arrivé à Buthrotum, il y fut rejoint par le capitan pacha Djanoum-Codja, qui arriva avec sa flotte composée de soixante Sultanes, quarante Galions, des Galiotes et d'autres armements légers, qui s'empara aussitôt du détroit vis-à-vis la vierge de Casopo. Les Vénitiens, qui avaient vingt-huit vaisseaux de guerre, qui tenaient leur station au dehors, informés de ce qui se passait, s'étant présentés, attaquèrent la flotte turque; et ayant coupé sa ligne après l'avoir battue, entrèrent à Corfou.

Chronique de Janina.

(*) Le grand visir avait été battu et tué par les Allemands, dans une bataille qui s'était donnée au commencement du printemps de la même année, près du Danube. *Ibid.*

rivière, on voit quelques groupes d'oliviers, avant de rencontrer le moulin à blé de Kokino-Lithari, (pierre rouge), dont la rivière descend d'un village éloigné d'une lieue et demie. A la droite de ce torrent, on trouve des champs, et une fontaine d'une excellente qualité, dont je fais mention comme d'une chose essentielle, qu'on ne sait bien apprécier, que quand on a voyagé dans les climats brûlants de l'Orient.

Les Turcs ainsi que les Grecs, ont un respect particulier pour les fontaines; et s'ils ne chantent plus les nymphes, filles des sources et protectrices des fleuves (1), ils les révèrent encore comme des dons spontanés des génies bienfaisants. Ils élèvent leur urne au niveau d'un autel rustique placé dans un encadrement en maçonnerie, et ils font couler leurs eaux par des robinets qui fournissent aux hommes une boisson pure, dont les restes tombent dans une auge en pierre, destinée à abreuver les bestiaux. Presque toutes ces fontaines sont décorées d'inscriptions à la louange de ceux qui ont veillé à leur conservation. On ne manque jamais non plus d'y pratiquer une niche quarrée, destinée à recevoir des offrandes mystérieuses destinées aux *Anaraïdes* ou divinités des sources. Personne ne se désaltère, sans y déposer quelque don. C'est ordinairement un poil de ses vêtements, des fleurs, un caillou, ou

---

(1) Les nymphes particulières aux sources portaient le nom de Virgines, nymphes Laurentes et Naïades. Les Grecs les appellent maintenant Ἀναραΐδαις. BEROALD., *Not. in Asin. Aure Apulei.*

quelque fragment d'arbuste qu'on met dans ce tronc, pour remercier le *bon démon* de la solitude, ou bien afin de détourner le *mauvais œil*, qui pourrait donner la fièvre, des coliques, et même tarir les eaux, si on oubliait de lui rendre quelque hommage capable de le satisfaire. A une lieue et demie de la rivière de Kokino-Lithari, en continuant à prolonger la Kéramista, on trouve un grand pont en pierre de trois arches, dans lequel on remarque quatre bustes antiques de forme égyptienne, extrêmement mutilés, qui sont incrustés dans ses piles. Ce pont est le point de communication entre Philates, et le Cazi-De-Scala, dont j'ai donné un trait descriptif. Tout auprès et à la droite du chemin, on voit un puits d'une construction solide, et sur une des croupes de la montagne, le charmant village de Pheniki, auquel les piétons seuls peuvent monter de ce côté, par une rampe taillée en limaçon, dans les flancs du rocher. Cette position rappelle la seconde Phenice, située dans la Molosside, qu'il faut se garder de confondre avec celle de la Chaonie, qui, suivant les chroniques des moines, aurait été bâtie par Œchalius, fils de Phenix. Comme cette tradition n'est pas historique, je crois plutôt que ce village a succédé à Phylace, sur-tout si on fait attention à la nature des ruines pélasgiques, qu'on y remarque de nos jours. Il est également vraisemblable, que les villes d'Horreum, de Tecmon, que Tite-Live cite comme si elles avaient eu pour points extrêmes Phylace et Passaron existèrent dans cette vallée (1). Cependant je ne donne

ces indications, que comme des conjectures plus vraisemblables que prouvées, car je n'ai ni médailles, ni inscriptions à rapporter à l'appui de mon assertion.

Dès qu'on a dépassé la montagne de Pheniki, on découvre à l'occident Philates, qui se déploie au haut d'une croupe escarpée. Le site ravissant de cette ville, qui apparaît au voyageur en sortant de la vallée de la Keramista, étonne même les personnes les plus insensibles à la beauté des perspectives de l'Epire. De vastes maisons, de sveltes minarets, des monticules couverts de citronniers et d'oliviers vieux comme les siècles, forment des aspects variés, que je n'ai jamais vus sans regretter de ne pouvoir les dessiner, pour en composer des paysages, qui sans cesser d'être vrais, auraient surpassé les créations des plus grands peintres.

Du puits de Pheniki, on marche en plaine au milieu de champs fertiles, jusqu'au pont de la rivière de Philates, dont les sources existent trois lieues au nord dans le mont Pharmacovouni. Torrent impétueux dans la saison des pluies, cette rivière parcourt une vallée transversale et spacieuse, qui coupe à angle droit l'extrémité occidentale de la gorge de Kéramitza, où

---

(1) Tite-Live place les villes que je viens de citer dans la Molossie. L. Anicius in Molossidem transgressus, cujus omnibus oppidis, præter Passaronem, et Tecmonem, et Phylacen, et Horreum, receptis, primum ad Passaronem ducit. Liv., lib. XLV, c. 26. Stephanus, qui nomme Tecmon, l'attribue à la Thesprotie, Τέκμων πόλις Θεσπρωτῶν. STEPH. BYZ.



les deux rivières confluent au-dessous du village de Sideri. Bientôt on gravit la montagne de Philates, qu'on escalade pendant une demi-heure de marche, pour arriver aux premières maisons. Cette ville disséminée à la manière des bourgades albanaises, sur un plateau très-étendu, comptait en 1814 quatre cent vingt maisons, trois mosquées, des bains publics, de vastes citernes à ciel ouvert; car les habitants éloignés du fleuve et des sources, ne buvaient que les eaux de pluie, qui conservaient une fraîcheur salutaire au fond de ces grands réservoirs. Libres, ou plutôt anarchiques, divisés en Pharès ou partis, les Albanais de Philates, jouissaient à leur manière du bonheur. Nulle autre part on ne voyait une population plus brillante. La vigueur et la santé etaient ses trésors; et les plus belles femmes de la Grèce, unies à de tels hommes, perpétuaient une peuplade particulière, dans laquelle on retrouvait les traits primitifs de la race humaine. Parmi la jeunesse, les artistes auroient reconnu les têtes de Thésée, lorsqu'il descendit aux rivages de l'Épire, ou du fils d'Alcmène, quand ce héros vint redemander à Orcus roi des Thesprotes, le fondateur d'Athènes, qu'il retenait dans les fers. Les vieillards rappelaient par leurs traits l'image de Nestor. Tous animés d'une fierté sauvage, contents de leur prétendue indépendance, étaient d'autant plus fortunés, qu'ils avaient devant eux l'exemple des peuplades de l'Épire, courbées sous le joug du satrape de Janina! Les habitants de Philates osaient seuls lui tenir tête, sans prévoir que toute résistance isolée, n'a qu'un effet

éphémère. Leurs pères avaient vécu libres, pourquoi cette condition aurait-elle changé ? Leurs pères étaient ignorants et barbares, et ils étaient restés ce que ceux-ci avaient été. Ils voyaient du haut de leurs montagnes les frontières de l'Europe civilisée, sans être tentés de s'instruire, ni de se rapprocher des usages des Francs, qu'ils traitaient avec un mépris et un fanatisme d'autant plus prononcés, qu'ils en etaient plus voisins. Accueillis avec égards à Corfou, ils n'en étaient que plus inhospitaliers et plus méchants, dès qu'ils rentraient dans leurs demeures ; et orgueilleux parce qu'ils n'avaient ni lois, ni supérieurs, ils se croyaient les maîtres de l'Épire, et du monde. A les entendre, Philates défendue par leur courage était imprenable, et eux-mêmes invincibles. Mais leur présomption touchait à son terme ; et Ali pacha ne fut pas plutôt en mesure de tourner ses vues du côté de cette ville, que ses superbes habitants vaincus par son or, tombèrent à ses pieds et lui demandèrent humblement des chaînes.

Avant cette époque honteuse pour une peuplade renommée par sa bravoure, je m'intéressais aux Schypetars de Philates, sans les estimer. J'avais tant de fois, malgré leur *xénélasie*, séjourné au milieu d'eux, que je ne pus, malgré leurs torts récents (1), m'empêcher de leur offrir quelques conseils salutaires, lorsque je les vis menacés de la peste qui désolait Goûra. J'étais assuré qu'ils pouvaient s'en garan-

(1) J'avais, avant qu'Ali pacha fût maître de Philates, été manqué de deux coups de fusil dans cette ville. Mon frère s'était



tir, en adoptant les mesures que je leur proposerais. J'étais autorisé par Ali pacha à leur donner l'éveil sur le danger imminent dont ils étaient menacés; j'y étais obligé par devoir, à cause de la santé publique de Corfou, qui a des rapports journaliers avec ce pays. J'avais rassemblé les vieillards et ce qu'il y avait d'hommes distingués dans la ville. Je leur avais démontré la nécessité de se défendre d'un fléau auquel Dieu n'avait pas commandé de se soumettre. Je ne demandais que l'établissement d'un lazareth peu dispendieux, lorsqu'un de ces insensés qui sappuient toujours de l'autorité du ciel pour affliger les hommes, s'écria au milieu de la délibération : « Gardez-vous, mes frères, d'écouter ce chrétien! « Point de maximes nouvelles; laissez aux Francs « leurs usages; conservons ceux de nos ancêtres, et « les principes de notre religion! La peste (tagoun) « vient de Dieu qui, de toute éternité, a décrété les « événements de ce monde; et vouloir limiter ses « progrès, c'est s'opposer à la Providence (Kismet). « Qu'est-ce que la peste, mes frères (1)? *Une des trois cent « soixante portes du paradis qui s'écroule, et que chacun « de nous doit s'empresser de relever*. C'est sur la brèche

sauvé comme par miracle des mains d'un de ses habitants nommé Omer Goulemani, qui voulait le poignarder ; et cela uniquement par fanatisme contre les Francs, car nous n'avions jamais rendu que des services à tous les habitants.

(1) Cette image des trois cent soixante portes du ciel était un objet de la croyance superstitieuse des Juifs, desquels Mahomet a emprunté une grande partie de ses fables, de ses dogmes et de ses rites. *Voyez* PIRKE ELIEZER, c. vj., p. 10.

« qu'il faut se montrer, et non pas, comme les Francs, « derrière les grilles d'un lazareth. D'ailleurs, si cette « peste doit venir, c'est que le destin le veut ainsi; « mais j'ai la persuasion qu'il n'en sera rien. » Le derviche, en prononçant ces mots, roula des yeux étincelants de colère. Les assistants applaudirent à son discours. Je fus éconduit; et un mois après cette conférence, qui avait redoublé la sécurité des mahométans, l'épidémie pénétra à Philates. On s'empressa de relever *la porte du paradis*, en secourant les malades, en lavant les morts, et dans moins d'une semaine, la contagion fut répandue dans tous les quartiers de la ville. Des familles entières périrent dans un seul jour; et les vivants ne suffisant plus pour enterrer les morts, ils furent abandonnés dans les maisons, et par-tout où les malades avaient pu se traîner pour implorer un regard de la pitié! Les chevaux, renfermés dans des écuries, étant morts de faim, un nouvel élément de destruction s'élevant de tant de cadavres abandonnés, le fléau redoubla d'intensité et ne cessa de frapper que quand il n'eut plus de victimes à dévorer. Enfin, de deux mille huit cents individus de tout âge et de tout sexe, il ne restait plus au mois de juin 1814, cent dix jours après l'invasion de la maladie, que cent trente personnes languissantes, devenues à force de douleurs, comme frappées d'imbécillité et insensibles à la vie! Ainsi s'éteignit une ville florissante, justement orgueilleuse de la plus belle population de la Thesprotie, si l'homme pouvait s'enorgueillir d'une existence aussi fragile que passagère.

Philates, qui tombe maintenant en ruines, était le chef-lieu du Scaloma, canton suffragant du Sangiac de Delvino. Une lieue au sud-ouest, en descendant de ses hauteurs, le voyageur trouve des ruines appelées Palæa-Venetia, que je ferai connaître. Un quart de lieue au midi de ces restes, est situé le hameau de Vrinde, qui signale le confluent des rivières de Philates et de Keramitza avec la Calamas. A l'occident, on voit, une demi-lieue plus loin, le village de Saint-Blaise, et quatre milles au-dessous, Ianiari. Ce bourg, ainsi que Philates et Cosca, étaient les pépinières d'où sortaient les bandes de voleurs qui infestaient la Romélie, avant qu'Ali pacha fût maître de la Thesprotie. Depuis ce temps, les peuplades inquiètes de ces deux dernières bourgades, n'osant plus exploiter les défilés de la Macédoine, ont dirigé leurs pas vers l'Égypte, où Méhémet Ali pacha les reçoit, pour en former les milices qu'il a employées avec succès contre les Wahabites. A quatre milles et demi de Ianiari, on laisse à droite Scoupitza; et une demi-lieue au midi, la Thyamis se décharge dans la mer Ionienne (1). Le port des villages que je viens d'énumérer, était encore, il y a quelques années, Kérachia, qu'Ali pacha a ruiné, pour concentrer le commerce à Sayadez, afin d'avoir une moindre étendue de côtes à faire surveiller par ses douaniers. En conséquence, le chemin vicinal, qui passait par Spatari, est maintenant abandonné; et les riverains du côté droit de la Thyamis trafiquent en contre-bande avec les Cor-

(1) Une heure et demie S. O. de Kérachia.

fiotes, par l'embouchure du fleuve. Ce commerce interlope se fait au détriment du fisc et de la santé publique de Corfou, qu'il expose sur-tout dans la partie de Levkimo, aux dangers de la peste que les barques des caboteurs peuvent y introduire en fraude, avec les denrées qu'ils y apportent.

De Philates, en poursuivant la route directe de Sayadez, on descend dans un ravin profond; et après être sorti de son lit, on suit l'ouest-nord-ouest jusqu'à Sképhari, village turc de quatre-vingts feux. On a sur la droite le vallon de Plichivitza, qui s'enfonce une lieue et demie au nord-est. Une rivière parcourt le grand diamètre de cette gorge, en faisant tourner quinze moulins; et au bout de cinq lieues de cours, elle aboutit à la Thyamis. Dans le vallon qu'elle arrose, on aperçoit au couronnement d'une montagne conique, une forteresse murée et bastionnée que je crois être, à cause de son voisinage de Buthrotum, cette Ilion dont parle Tite-Live (1), sans aucune indication précise de position. Les murailles bien conservées, et plus entières que celles d'aucune autre place de l'Epire, me font présumer qu'on occupa cette place militairement, même après la conquête des Turcs, comme étant la clef du défilé de Cosca, qui conduit du bassin inférieur de la Calamas, dans la vallée de Delvino.

Au-dessous de Sképhari, les orangers sont plantés en plein champ jusqu'au bord de la rivière de Pli-

(1) Tit.-Liv., lib. XXXI, c. 27.

chivitza, qu'on passe à gué entre deux moulins au-delà desquels, après avoir traversé le vallon, on monte un contrefort pour arriver au village de Smardo ou Myrthos (1), qu'on aperçoit distinctement de Corfou. On descend ensuite dans une vaste campagne couverte de troupeaux, embarrassée de myrthes, de lentisques, de hautes asphodèles, de sauge, et remplie d'énormes serpents, contre lesquels celui qui voyage à pied doit sans cesse être en garde. Cette plaine, qui a pour limites la Calamas et la mer, est bornée au nord par une chaîne de montagnes arides, au flanc desquelles se groupe pyramidalement la bourgade turque de Liopesi (2). Les eaux des sources dont cette peuplade fait usage pour sa boisson occasionnent de fréquentes hydropisies, sur-tout parmi les jeunes gens, que les habitants surnomment, à cause de cette maladie, *ventres paresseux*.

A trois quarts de lieue de Liopesi, dans la même chaîne de montagnes, à un mille du sentier commercial, on laisse au nord le village chrétien de Sayadez; et après avoir contourné le poste ruiné de la Gabelle, des salines abandonnées et de vastes lagunes, on arrive à son échelle, qui est le grand point d'abord pour le cabotage de la Thesprotie. De cette rade foraine jusqu'à Corfou, on a une navigation de dix-huit milles, en longeant pendant les deux tiers du chemin le rivage de l'Epire, qui se déploie jus-

(1) Deux milles O. N. O. de Sképhari.

(2) Liopesi, une lieue O. N. O. de Myrthos.

qu'au cap Style, extrémité la plus occidentale de la Thesprotie.

La route que je viens de décrire comprend dix-neuf heures de pays depuis Janina, et peut être parcourue, comme je l'ai fait dans les plus longs jours de l'année, dans la durée d'un soleil. Les voyageurs la divisent ordinairement en deux stations, et les marchands avec leurs charges, emploient trois jours pour la faire en hiver, à cause des mauvais chemins et de l'embarras des torrents. Une douane, un grenier à sel, une enceinte murée pour parquer les bœufs, une tour dans laquelle réside un poste de Maltotiers, et la boutique fétide d'un marchand qui débite du vin et quelques comestibles, sont le gîte, les ressources et l'asile que le voyageur trouve à Sayadez.

La rade, abritée au nord, présente un mouillage fond de vase, aux vaisseaux de toutes les portées, mais à une grande distance du rivage, que les barques n'accostent qu'en s'échouant. Les environs, non moins incommodes, sont occupés par des marais fétides et des eaux stagnantes, qui donnent l'aspect affligeant de la misère à cette échelle de la Thesprotie, qui pourrait être le centre d'un grand commerce.

CHAPITRE XXX.

Cestrine ou Chamouri. Route depuis Passaron jusqu'à Paramythia. Topographie de l'Aïdonie. Ruines d'Elatée et de Pandosie. Cours de l'Achéron. Ruines de Cichyre ou Ephyre. Temple de Pluton. Bronzes, médailles trouvées dans ces villes. Cours du fleuve Glykys. Marais Achérusien. Port Glykys ou Phanari.

La Cestrine est cette partie de la Thesprotie comprise entre la Thyamis et l'Achéron, que les Grecs appellent maintenant Chamouri, et les Turcs Cham-Sangiac, dont le chef-lieu est fixé à Paramythia. L'auteur de l'Histoire de l'établissement des colonies grecques (1) rapporte qu'elle fut très-anciennement occupée par des Pélasges, qui eurent pour chefs Pelasgus et Phaëton; et qu'un autre essaim de ce peuple errant, étant sorti de l'Arcadie, y fonda, quinze cent vingt-sept ans avant notre ère, les villes de Pandosie et d'Ephyre. Ephyre, appelée dans la suite des temps Cichyre, avait reçu son nom d'un petit-fils de Thesprotus; et elle fut, si l'on en croit les chroniques des moines, la capitale de l'Aïdonie, pays peu étendu, sur lequel régna Aidoneus ou Pluton, prince des Thesprotes, qu'on voit figurer dans

(1) Raoul-Rochette, t. I, pag. 219.

les relations politiques des Drynopolitains et des princes de l'Epire. Aux bords du fleuve que la mythologie avait consacré aux dieux infernaux, était située Pandosie (1), Elatria près d'un de ses affluents, et plus avant dans les terres, Batia, ville peu considérable. La colonie ayant augmenté, ses habitants fondèrent successivement Buchetium, place maritime; Cassiopé, port sur la côte; Torone, dans les montagnes du cap Chimærium, dont le prolongement est compris entre les embouchures de l'Achéron et de la Thyamis (2), et enfin au versant méridional des montagnes, du côté de l'Acarnanie, la ville célèbre d'Ambracie. C'est là sommairement le tracé topographique que l'antiquité présente pour nous guider dans le Chamouri, où nous retrouverons les ruines des villes qui firent autrefois sa splendeur.

Il est probable que du nom de Cestrine, qui désignait anciennement la partie centrale de la Thesprotie (3), le mélange et la corruption des idiomes formèrent dans les siécles de barbarie, ceux de Zamouri, Zambrie et Chamouri, qu'elle porte maintenant. Quant à sa description, on ne la trouve nulle part. Pline, qui fait couler l'Achéron dans le golfe

---

(1) Pausan. Att., lib. I, c. 18. De Ἐλατρία et Ἐλάτεια, Steph. Byz. Tit.-Liv., lib. XXXI, c. 24.

(2) Ἄκρα Χειμέριον; Thucyd., lib. I, c. 47. Pausan. dit Θρόνιον, lib. V, c. 22.

(3) Cestrinem, Epiri regionem, a Cestrine Heleni et Andromaches filio dictam testatur Pausanias, lib. II.

PALMER., *Græc. Antiq.*, lib. II, c 5.

Ambracique, sous un pont admirable (1), peut être classé pour ce qu'il dit à ce sujet, au rang des voyageurs imaginaires. Polybe, Thucydide, Strabon, mieux instruits, décrivent admirablement son littoral, mais ils ne disent rien de l'intérieur du pays. Cicéron, de son côté, n'indique qu'une position vague, en parlant des *délices* d'Atticus (2), dont je crois reconnaître l'emplacement vers l'embouchure de la Thyamis, quoique d'autres personnes prétendent que sa métairie ait dû se trouver à Casopo, dans l'île de Corcyre. Quoi qu'il en soit tout atteste que cet enclave fut très-florissant, même après les dévastations de Paul-Émile, à cause des restaurations nombreuses, et des bourgades nouvelles qui s'y sont perpétuées, jusqu'à l'époque de la conquête par les Mahométans.

Ce fut dans cette contrée, comme en champ clos, lorsque les ennemis envahirent l'empire grec, que les chrétiens chassés du nord au midi par les barbares, refluèrent de proche en proche de la Macédoine, au-delà du Pinde, puis derrière les boulevards du mont Tymphé, d'où ils montèrent aux *météores des Selles*, où ils se sont maintenus libres, jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle, sous le nom de Souliotes. Enfin, massacrés, subjugués, ou chassés par les Turcs, l'arrière-garde de la postérité des vieux chrétiens Schypétars, s'est encore arrêtée comme par miracle à l'extrémité du cap Chimærium, sur laquelle est fondée l'acropole de Parga, d'où elle semble

(1) Plin., lib. IV, c. 1.
(2) Cic., lib. VII, *Ep.* 2.

indiquer aux Grecs le chemin de l'Orient et les tombeaux de leurs pères, que le ciel dans sa clémence, leur rendra peut-être un jour.

Venise, trouvant les chrétiens retranchés dans cet asyle, s'était déclarée leur protectrice, en couvrant de son pavillon le rocher de Parga, dernier refuge des familles chrétiennes, qui se dérobaient au joug des infidèles. En cela elle servait et la religion, et les intérêts de sa politique, qui fut au moyen de ses postes en terre-ferme, de former le noyau d'une confédération d'anarchies particulières, aussi convenables à ses vues qu'à sa faiblesse. Ceci me conduit à donner quelques explications sur le système politique des Turcs, dans la partie occidentale de l'Épire, parce que dès un temps fort ancien, ils s'y trouvèrent en contact avec les chrétiens occidentaux.

Les Mahométans qui conquirent la Thesprotie, en succédant aux seigneurs normands, dont ils envahirent les fiefs et les baronies, et en prenant les titres de *bers* ou *beys*, ne tardèrent pas à se regarder comme les égaux des pachas. Ainsi de simples tenanciers de la couronne, dont ils méconnurent l'autorité, dès que les sultans ne furent plus en état de la leur faire respecter; ils devinrent un corps anarchique de noblesse dans l'état. Les Vénitiens établis à Corfou et sur les rivages de l'Épire, ayant remarqué ces dispositions à l'indépendance de la part des beys, s'appliquèrent à la favoriser, et ils parvinrent en les soutenant à s'en former une barrière, contre les pachas de l'intérieur de l'Albanie, dont la république craignait la puissance et le voisinage immédiat. Poussant plus

loin les calculs de la prévoyance, le sénat vénitien, par l'intermédiaire de ses provéditeurs, avait organisé une ligue de tous les beys de la côte, et des peuplades indépendantes, qui divisés par des intérêts particuliers, ne manquaient cependant jamais de se réunir contre les empiètements des pachas; et elle les trouvait toujours à sa disposition, pour entrer dans ses vues. Ainsi depuis Buthrotum jusqu'à Prevesa, même dans les derniers temps, la république de Saint-Marc, couvrait ses possessions de terre-ferme, par les anarchies de la Chimère, de Conispolis et de Philates, qui tenaient en bride le pacha de Delvino. Au moyen des beys de Margariti et de Paramythia, elle arrêtait sans coup-férir, les entreprises des satrapes de Janina; et pour contenir les beys mahométans, elle faisait agir à son gré les peuplades chrétiennes de Souli et de l'Acrocéraune, de sorte qu'elle avait une prépondérance masquée, et pourtant décisive dans les affaires de l'Albanie. Par suite de cette marche tortueuse, s'il survenait quelques démêlés avec les Albanais, les Vénitiens négociaient avec des présents, et comme ils étaient des modérateurs dont on avait souvent besoin, presque toujours les affaires se terminaient à l'amiable.

Tels étaient les rapports des beys, avec leurs voisins des îles Ioniennes; mais dans l'intérieur, les choses ne se passaient pas aussi tranquillement! Exaspérés par d'interminables différents, par d'éternelles défiances, toujours les armes à la main, chaque seigneur régnait entre ses quatre tourelles, en se croyant pétri d'un autre limon que ses vassaux qu'il appelait

même au besoin ses rayas ou sujets, quand ils étaient *chrétiens* ou *vilains*, chose synonime pour les pieux musulmans. Dans les villages turcs chacun vivait à sa manière, et chacun se faisait justice par la force. On ne connaissait point cet état de paix, qui fait le charme de la vie, ni sous le gouvernement des seigneurs, ni dans les sociétés entièrement composées de chrétiens; et pourtant on se disait et on se croyait heureux, et peut-être l'était-on effectivement. L'agriculture et le commerce s'exerçaient au milieu des fraudes, des astuces, des guerres locales, des négociations et des commérages politiques. Les beys et les agas épiaient du haut de leurs donjons les caravanes et les passants, pour les dévaliser; et ils couraient sur les terres de leurs voisins, afin d'enlever des esclaves! Il fallait des sauf-conduits pour passer d'une seigneurie dans une autre, et l'étranger ne pouvait pénétrer dans un pays habité par des hommes aussi perfides et volubles, que l'étaient les Chamides. Dans les guerres des beys ou barons entre eux, le vainqueur non content de ravager les propriétés de son ennemi, l'insultait en abattant ses arbres, et en faisant couper les cheveux de ses enfants, s'ils tombaient en son pouvoir. Quand les beys turcs s'attaquaient aux peuplades chrétiennes de Souli, ou de l'Acrocéraune, on faisait rarement quartier aux prisonniers. Si cependant on les épargnait, c'était pour en tirer des rançons, que les mahométans exigeaient en argent comptant, tandis que les chrétiens échangeaient toujours un Turc pour *un âne*, ou pour quelque *bête de somme*. Mais dans de simples excursions, si les Turcs pas-

saient dans un village chrétien, ils obligeaient par mépris les paysans à donner à boire à leurs chiens. En pareil cas ceux-ci pour se venger faisaient porter aux Mahométans des cochons vivants sur leurs épaules, et les haines envenimées par ces étranges représailles, étaient irréconciliables. Néanmoins on faisait des trèves, mais pour tâcher de se surprendre mutuellement, plutôt même que dans la vue de se reposer.

Malgré ces froissements, si les mœurs des mahométans pouvaient tendre à la civilisation, il serait résulté d'un pareil état de choses un système féodal, qui aurait pu tourner à l'avantage du peuple et des grands. Après avoir fait le métier de brigands, les seigneurs châtelains seraient devenus polis et équitables, et las d'opprimer leurs vassaux, ils auraient senti leurs véritables intérêts, en devenant leurs protecteurs. Mais la différence des religions avait élevé une barrière insurmontable, entre les Turcs et les chrétiens. Tout rapprochement était devenu impossible par l'effet du fanatisme, et l'orgueil des dominateurs aggravait de jour en jour la condition des rayas. Le temps ne faisait que consolider l'usurpation des seigneurs, dont les titres étaient fondés sur le plus injuste des droits, celui de la conquête. Dans cet état de choses, le peuple appela par ses vœux, et favorisa par son inertie, l'envahissement du satrape de l'Épire, préférant être esclave d'un seul, plutôt que de servir sous des maîtres capricieux, dissolus et hautains.

Le desir de ce changement était dans tous les cœurs, lorsqu'après le démembrement de la répu-

blique de Venise, en 1797, les îles Ioniennes échurent en partage à la France. Les chefs, qui prirent en son nom possession de Corfou, crurent devoir préférer l'amitié du visir de Janina à celle d'une horde d'intrigants, et on ne comprit pas qu'on allait se donner un voisin incommode. Mais comme on perdit bientôt les sept îles, on ignora la faute qu'on avait commise. La Russie, qui succéda au pouvoir de la France, dédaignant justement et le pacha de Janina, et les barons Thesprotes, donna à ce dernier, en les abandonnant, le moyen de les asservir. Alors Ali pacha, jugeant le moment favorable à ses desseins, sema la division parmi les beys. Soulevant ensuite les paysans contre leurs seigneurs, il parvint de proche en proche à s'emparer du Chamouri; et vainqueur de Souli, dix ans de travaux, d'intrigues, et de séductions, le rendirent maître de la Thesprotie, qui subit le joug auquel elle s'était jusqu'alors dérobée. Ses grands feudataires, qui ne périrent pas alors dans les supplices, durent s'exiler; et ce beau pays, où le choc des factions laissait quelques espaces encore libres aux peuplades chrétiennes, est actuellement gouverné par une main de fer, qui a fait succéder au tumulte de l'anarchie la paix des tombeaux, terme de toute espérance. Tel est l'aperçu que j'ai cru à propos de donner, avant de décrire l'Aïdonie et la Cestrine, dont l'histoire cesse d'être connue depuis le siècle d'Andronic.

La distance en ligne droite du nord-est au sud-ouest de Janina à Paramythia est de douze lieues et de quatorze environ pour les voyageurs, à cause des

sinuosités des sentiers. Au sortir du pont de Brestani, après avoir gravi pendant une demi-heure les monts Olichiniens, on trouve à leur versant occidental la rivière de Souli, la même sans doute que Didyme appelle Selleïs (1). Ce fleuve traversait le pays des Selles, au-delà duquel, grossi de plusieurs rivières, il prenait le nom d'Achéron, qu'il a perdu, pour recevoir ceux de Fleuve Noir et de Glykys, sous lesquels on le verra figurer dans le cours de cette description. Les sources du Selleïs, alimentées par les glaciers du mont Tymphé, naissent d'une contre-pente, dont le versant opposé sépare le système des eaux du canton de Courendas, qui s'épanchent dans la Thyamis, entre les montagnes du Vacouf et de Vlachoritico, dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. C'est dans cette partie des plateaux supérieurs, examinés sous un aspect qui aurait pour point extrême d'horizon au nord, Sarachovitzas, qu'on trouve, une lieue et demie au septentrion des sources du Selleïs, plusieurs villages peu considérables du canton de Courendas, enveloppés de bois taillis et de coteaux couverts de vignobles. Cette contrée est traversée, dans son diamètre moyen, d'orient en occident par le sentier commercial peu fréquenté qui mène à Gomenitze, port éloigné de dix-sept lieues à vol d'oiseau de Janina.

Des sources du Selleïs, d'où je viens d'esquisser

---

(1) Σελλοὶ ἔθνος Ἠπειρωτικὸν τῆς Θεσπρωτίας, κληθὲν ἀπὸ τοῦ παραῤῥέοντος ποταμοῦ Σελλήεντος. Les Selles, nation épirote, furent ainsi appelés du fleuve Selleïs, qui coulait dans leur pays.

Didym., *ad Iliad.* II, vers. 234.

le trait topographique de la partie du canton de Courendas (1), qui me restait à indiquer, on entre dans une vallée étroite, où ce fleuve reçoit, dans un quart de lieue de cours, les eaux de deux ruisseaux limpides, et un mille plus bas, le produit d'une source abondante. La gorge s'élargit ensuite progressivement pendant une demi-lieue, jusqu'à l'endroit où, déja rapide, quoique peu profond, il réunit quatre affluents qui n'ont pas de noms particuliers. Bientôt après, il se bifurque pour envelopper un îlot pyramidal, au-delà duquel il reprend son cours, et reçoit un ruisseau plus considérable à lui seul que les premiers. Formant ensuite un coude à l'orient, il coule au-dessous du village de Rachico, situé au penchant d'un coteau. A cette distance, qui est de deux lieues depuis les sources du Selleïs, on voit des terrains cultivés sur le flanc des montagnes. On tourne ensuite au sud-ouest, et l'horizon s'ouvre en face des météores de Souli, dont les masses éblouissantes sont aperçues de la haute mer et de toutes les vallées qui avoisinent la Thesprotie au nord et au midi, car on ne peut les découvrir du côté de l'orient, à cause de la projection des monts Olichiniens.

A une lieue de Rachico, on laisse à droite le village de Bouréles. Peu après, la gorge se rétrécit de nouveau, comme dans tous les défilés de l'Epire, où

---

(1) Le canton de Courendas ne serait-il point cette petite contrée de l'Épire peu connue, qui fut appelée Castide (Καςίδις). Ann., lib. II.



les fleuves reçoivent des affluents. On marche de là en serpentant pendant deux milles jusque au-dessous de Zavrochi. On fait ensuite l'ouest durant une demi-lieue, et le sud quart ouest l'espace d'une heure et demie, avant d'arriver à Salnikio, village autrefois considérable. La vue, qui se prolonge à l'occident, permet de découvrir le mont Pancrati, qui s'élève dans la direction de Gomenizze; et presque aussitôt la bordure des montagnes couvertes de sapins se relève dans une étendue de cinq milles, jusqu'au défilé de Levtochori, où le sentier passe entre le village de ce nom et le château neuf de Paramythia, poste d'Albanais chargés d'exiger le Képhalitico ou péage par tête des marchands et des voyageurs. Cette redevance humiliante, qui ne se perçoit que sur les chrétiens et les bêtes de somme, est le seul revenu des soldats de ce poste. Un peu avant d'entrer dans ce pas, on perd de vue le Selleïs, qui s'éloigne au sud-est, pour prolonger pendant trois lieues le versant oriental des montagnes, d'où il se recourbe au nord-ouest. A cette hauteur il se précipite dans les abîmes des montagnes de Souli, où il se réunit à une rivière plus considérable, avec laquelle il coule à l'occident, vers le marais Achérusien et le port Glykys.

L'étendue du *Cham-Sangiac* ou pachalik du Chamouri, qui comprend les cantons d'Aïdonie et de Margariti, mesurée du nord au midi, depuis la Thyamis jusqu'au fleuve Achéron, est de huit lieues et demie sur six, à partir des montagnes de Paramythia jusqu'au rivage de la mer Ionienne. Le hasard a sauvé, à travers le chaos des siècles, le nom

d'Aïdonie, comme pour justifier les traditions d'Homère et des mythologues; et les barbares, qui ont effacé les noms historiques, ont conservé celui du royaume de Pluton. Il est inscrit de nos jours au cadastre des archives impériales de Constantinople, sous le titre de villaïéti d'*Aïdoni* ou *Aïdoneos*, que les paysans répètent sans en comprendre la signification. Paramythia, appelée Castel-Saint-Donat par les Normands, est le chef-lieu de ce gouvernement, et la première ville qu'on rencontre au sortir de la double chaîne des monts Olichiniens. Divisée en acropole et en ville basse, le premier de ces quartiers s'élève au pourtour d'un groupe de rochers, qui dominent la ville neuve à une hauteur considérable. Ce nid d'aigle, garni de quelques canons, est le séjour d'une garnison, d'un cadi et d'un voivode, dont la juridiction s'étend sur trente-cinq villages. La ville basse, plus étendue, compte cinq mosquées, et dans le Varochi des chrétiens, une église ayant titre de métropole, qui était desservie de mon temps par un prélat aussi pauvre que vertueux. Ses revenus, produit des aumônes et de la piété des fidèles, s'élevaient alors à trois mille cinq cents francs de notre monnaie, sur lesquels il payait une redevance à l'archevêque de Janina, duquel son diocèse est suffragant. C'était là toute la fortune de l'homme pieux, et cette humble condition n'avait pu le garantir de l'envie! On lui avait supposé des richesses, on avait attiré sur sa tête des persécutions, lorsque je rencontrai ce pasteur du troupeau de Jésus-Christ, nouvel envoyé du ciel, parcourant à pied les campagnes de la Thesprotie,

en mendiant le pain de la charité qu'il partageait dans sa douleur avec les malheureux que ses paroles et son exemple avaient maintenus dans le sentier de la foi. Cette résignation, qui aurait dû désarmer ses persécuteurs, était un crime à leurs yeux, et il aurait succombé, sans une assistance imprévue, qui sauva le pasteur de la fureur des loups, pour le rendre aux fidèles, dont il faisait l'édification par ses vertus apostoliques.

La population de Paramythia se réduit maintenant à trois mille cinq cents individus chrétiens et mahométans. Des environs de cette ville, on domine sur plusieurs hameaux entourés d'arbres et de champs cultivés. Au midi, la perspective est arrêtée par les montagnes de la Cassiopie; à l'ouest, on découvre les pointes azurées qui rattachent les sommets du cap Chimærium au Pancrati. Huit lieues au nord-ouest, on aperçoit la ville de Philatès, et la chaîne du Phœnicovo, qui s'élève au septentrion. On pourrait, du point où le voyageur se trouve placé, établir un centre de reconnaissance, duquel on tirerait des triangles, si l'on était assez favorisé pour pouvoir lever géométriquement la carte de la Thesprotie. On rattache facilement au château de Paramythia, situé une demi-lieue à l'est-sud-est, les ruines d'une ville que je crois être l'ancienne Elatia ou Elatria (1). On trouve dans cet emplacement des murailles cyclopéennes, avec quelques tours dont la maçonnerie est d'une

(1) Strab., lib. VII, p. 324; Steph. Byz., p. 256; Harpocration, *in* Ἐλάτεια

époque très-moderne; et les sapins qui couvrent les montagnes, semblent, à défaut d'inscriptions, avertir qu'on a retrouvé Elatée (1). Les paysans en cultivant la terre aux environs et au milieu de ses décombres, en ont exhumé des idoles en bronze, des massues, des couteaux du même métal, et jusqu'à des vases *étrusques*, qu'on découvre en fouillant les tombeaux. Parmi ces objets d'antiquité qui m'ont été offerts, j'ai vu un marteau de bronze à deux tranchants, du poids de six livres, semblable à celui des tailleurs de pierre; quant aux vases, ils étaient tellement frappés de vétusté, qu'ils se brisaient au moindre choc; ainsi je n'ai pu en conserver aucun.

Un mille au midi des ruines présumées d'Elatia, on descend au village de Velani (2). J'avais vu disparaître à l'orient des monts Olichiniens le Selleïs ou Achéron; je retrouvais ici l'un de ses affluents, dont les eaux viennent des environs de Paramythia. Si, comme le disent les érudits du pays, cette rivière est le Cocyte, les lieux décrits par les mythologues commençaient à s'expliquer. Torrent impétueux en hiver, lorsque les pluies et les avalanches des monts Cestriens inondent la campagne, les chaleurs du mois de juin diminuent son cours; et après la canicule il ne traîne plus qu'un filet d'eau presque entièrement absorbé par les irrigations auxquelles on l'emploie. Comme ses bords champêtres ne portent point les carac-

(1) Elatia, les sapins.
(2) Velani, le village des chênes valoniers.

tères terribles dont les poëtes ont chargé leurs tableaux, et que ses eaux sont celles de toutes les rivières qui deviennent nauséabondes par l'échauffement du limon, je n'y vis rien de particulier. Mais il fallait aux Grecs des prodiges; et comme le Cocyte tombait dans l'Achéron, qui n'a rien non plus de sinistre que son nom, ils avaient relevé l'importance d'un ruisseau torrentueux (1), afin d'en orner leurs enfers.

Deux lieues au midi de Paramythia, sur le côté oriental de la vallée, si on laisse à droite les villages de Carbonari et de Sevasto, en faisant le sud-est pendant une heure et demie, on arrive aux ruines de Pandosie, qui sont éloignées de trois quarts de lieue environ de la rive droite de l'Achéron. Les historiens et les géographes (2) qui ont parlé de cette ville comme d'une place importante, sont justifiés par l'étendue de son enceinte, dont la base est de construction cyclopéenne. Son antiquité et les nombreuses découvertes archéologiques qu'on ne cesse d'y faire journellement, et qu'on y ferait avec beaucoup plus de succès, si on pouvait y entreprendre des fouilles régulières, démontrent sa splendeur. C'est du sein de cette terre aussi vierge, puisqu'on n'en a retiré que des objets mis à découvert par le

(1) Omnia Græci sua in immensum tollunt. MACROB.

(2) Ces auteurs sont Démosthènes, Favorinus, Strab., lib. VII, p. 324; Plin., lib. IV, c. 1; Steph. Byz., p. 524; Théopomp., fr. 44. Hist. de l'Établiss. des Col. grec. t. 1, p. 219 à 231.

soc de la charrue, ou par les pluies, qu'on a retiré des statues en bronze, des instruments à l'usage des anciens, et plusieurs simulacres des dieux. C'est de là que sortent les bronzes achetés par M. Knight, qui représentent (1) Jupiter et Apollon, qu'on peut regarder comme des modèles de perfection, et trois autres groupes, dans l'un desquels on reconnaît, malgré leur moins belle conservation, Ulysse monté sur un bélier; emblême qui rappelle l'évasion de ce héros de la caverne de Polyphème. Mais ce n'est là qu'une faible partie des objets trouvés à Pandosie. J'aurais pu moi-même en former une collection très-précieuse, si je n'avais pas été contrarié dans cette partie de mes recherches, par l'indiscrétion d'un de mes compatriotes, qui me fit manquer une occasion d'acquérir une foule d'objets, que les circonstances ont fait passer dans des mains, d'où il sera difficile de les retirer. Je n'ai pu conserver des antiquités de Pandosie que des médailles, dont les plus curieuses représentent Jupiter et Junon vus de profil à droite, ayant au revers le foudre dans une couronne de chêne et l'inscription des Epirotes; et une autre inédite de Pyrrhus, portant une tête de femme à droite, et à l'exergue, Pallas marchant à gauche, en se couvrant d'un bouclier qu'elle frappe de sa lance. On n'aperçoit aux environs de Pandosie que des villages composés de cinq ou six cabanes construites en clayo-

(1) Holland, *Voyage en Albanie*, etc.

nage, et de toutes parts les décombres des tours et des châtellenies des seigneurs, dont l'orgueil a causé les malheurs de la Thesprotie.

Dans les cavités des montagnes et au fond du lit des torrents qui en descendent, on découvre presque par-tout, depuis Paramythia jusqu'au bord de l'Achéron, les filons d'une mine très-étendue de charbon fossile, dont j'avais proposé au général Donzelot, alors gouverneur de Corfou, de faire usage pour les forges. On trouve aussi, en approchant de Souli, des masses considérables d'antimoine, que les minéralogistes du visir avaient pris pour du plomb, et sur lesquelles ils ont épuisé leur science, sans obtenir les résultats qu'ils espéraient. On ramassait, lorsque je parcourais ce pays, dans les montagnes de la Cestrine, des pierres rondes d'une extrême dureté, qui se trouvent enveloppées dans une gangue jaune, afin d'en garnir les arsenaux du visir, qui manquent de boulets en fonte. Plusieurs ouvriers étaient employés à enlever les inégalités de ces projectiles, et à les classer par ordre de calibres, afin d'en former l'approvisionnement des parcs d'artillerie de Souli.

Après avoir visité les éboulements de Pandosie, qui ressemble à une ville prête à rentrer dans le sein de la terre, si on côtoie l'Achéron, appelé Mavro-Potamos ou fleuve noir, à sa sortie des rochers de Souli, on arrive dans deux heures et demie de chemin à l'église d'Agia-Glykys, située sur le même tumulus où exista jadis un temple dédié à Pluton.

On est alors au milieu de l'enceinte presque effacée de Cichyre, ou Ephyre (1), capitale des rois de la Thesprotie. Les mythologues, historiens des siècles héroïques, et les écrivains qui ont recueilli leurs traditions, jusqu'aux auteurs des Chroniques monacales que j'ai consultées, dont la couleur, quoique altérée, réfléchit la teinte de la fable, rapportent qu'Aïdoneus Pluton, ou Orcus (2), régnait dans cette contrée de l'Epire, lorsque Thésée et Pirithoüs, à la tête d'une troupe de héros, débarquèrent dans l'Epire. Plutarque (3) raconte que le fondateur d'Athènes avait accompagné Pirithoüs, son ami, pour enlever Coré, fille d'Aïdoneus, roi des Molosses, qui avait donné à sa femme le nom de Proserpine, et à son chien celui de Cerbère; que ce roi, ayant découvert leur dessein, fit dévorer Pirithoüs par cet animal, et retint Thésée prisonnier. Pausanias, en rapportant cette histoire, dit que les aventuriers ayant attaqué le roi des Thesprotes (4), pour ravir son épouse, et non sa fille, après avoir

---

(1) Strab., lib. VII, c. 324; Plin., lib. IV, c. 1; Steph. Byz.

(2) Eusèbe le chronographe dit que ce roi des Molosses s'appelait Orcus, autre surnom de Pluton; qu'il avait un chien à triple tête, par lequel il fit dévorer Pirithoüs, qui était venu avec Thésée pour enlever sa femme Proserpine.

EUSEB. et FULGENT., *in Mythologicis.*

(3) Plutarch., *Vie de Thésée.*

(4) Plutarque dit que Pluton était roi des Molosses; Pausanias le fait roi des Thesprotes; et les Chroniques que j'ai lues rapportent qu'il régnait sur les Aïdonites.

perdu une grande partie de leur armée, tombèrent au pouvoir du vainqueur, et furent conduits dans les prisons de Cichyre, d'où Thésée seul fut délivré à la prière d'Hercule, ou, suivant d'autres, par la valeur de ce héros (1), qui le retira des *cachots*, ou *enfers*.

Des masses pareilles à celles des remparts de Mycènes servent encore à reconnaître l'enceinte de Cichyre; mais on ne peut bien désigner que l'étendue de son temple. Quoique plusieurs colonnes, susceptibles d'être transportées, ornent maintenant le portail de la mosquée de Calo, pacha de Janina, on en retrouve encore sept auprès de la chapelle de sainte Glykys. Je doutais, à la vue de ces seuls restes, si je foulais la terre qui avait vu passer Thésée, vainqueur du Minotaure, Hercule et Orphée redemandant Euridice aux divinités de l'Erèbe. Je regardais comme fabuleux tout ce que les anciens disent de Pluton; et je croyais que de pareils souvenirs n'avaient jamais été consignés que dans des histoires allégoriques, lorsqu'un paysan me présenta une petite monnaie sur laquelle je reconnus Aïdo-

---

(1) Pausanias ne désigne ce roi que sous le nom de Thesprotus, qui était celui de son peuple. Mais Diodore assure que Cichyre fut prise par Hercule (cousin de Thésée) qui mit à mort son roi Philea. Diod., lib. IV. Ce fait est confirmé par l'auteur de l'Argument de la tragédie de Sophocle, intitulée *les Trachiniènes*, qui dit, au sujet d'Hercule : Καὶ πολιν ἑλων Ἐφύραν, ἧς ἐβασίλευσε Φύλας.

neus, ou Pluton (1), roi des lieux sombres (2).

Mes yeux se dessillèrent alors, et je crus voir apparaître les lieux chantés par les poëtes. Si la nuit les avait couverts de ses ombres; si j'avais surtout partagé les croyances des anciens, ma pensée aurait erré dans les palais vides et silencieux d'Orcus. Je foulais la terre des merveilles mythologiques qui n'étaient que des initiations? J'errais dans les lieux où les pélerins passaient par des stations ornées des objets décrits par Virgile, qui étaient peints dans des galeries spacieuses? En quittant le port Glykys, les Théories remontaient avec des barques l'Achéron aux rives profondes, elles traversaient le marais Achérusien, où l'on voit encore voltiger des météores phosphorescents, dont la nature alors inconnue, suffisait pour faire croire qu'on voyait les torrents enflammés du Périphlégéton; car que ne voit-on pas avec une imagination exaltée? Pour arriver au temple, on traversait sans doute des portiques décorés de tableaux mystiques représentant les pâles inquiétudes, les maladies languissantes, la triste

---

(1) *Bronze.* Pluton vu de face; tête diadêmée et couronnée de pavots, avec bandelettes tombant sur les épaules, dans le champ à gauche A.

R. Cerbère avec ses trois têtes, A. un emblême presque fruste (*).

(*) Dans les Thesmophories, le pavot était l'emblême de la fertilité.

(2) Ἀϊδωνεὺς τὸν ὑποχθόνιον, ὃν καλοῦσι θεόν.

Athan., *Orat. contr. Gent.*, p. 13, ed. 1698.

vieillesse, la terreur qui n'est pas définie, la faim hagarde, la honteuse mendicité, la mort, les douleurs, et la guerre meurtrière assise aux portes des enfers. Les Centaures, les Scylles à doubles formes, les Gorgones et les Harpies, se présentaient dans les bois sacrés du temple, avec les Euménides couchées sur des lits de fer. Dans les cérémonies, on retrouvait sans doute la représentation des tourments réservés aux coupables, les joies paisibles des justes aux Champs-Elyséens! Les prêtres, qui avaient rapporté ces traditions de l'Egypte, racontaient aux Grecs les merveilles et les emblêmes d'une vie dont le secret seul devait être révélé par le Dieu inconnu, qui a confondu les vaines erreurs des humains. Au lieu de ces prestiges, la voix des ministres de l'Eternel célèbre maintenant, aux autels d'Agia-Glykys, la gloire du Dieu rédempteur, qui a triomphé de l'Erebe et du Tartare, d'où il a retiré les ames des justes, pour les conduire dans les dômes éternels de son père. Ici l'alliance du sacré et du profane se touche. Dans le temple même de Pluton, entre ses parvis jadis décorés de colonnes en granit, s'élève l'humble chapelle d'Agia-Glykys, surnom donné à la reine des anges, que les Epirotes appellent la *Douce Sainte*, dont l'intercession est invoquée par un concours nombreux de fidèles, le jour auquel l'église célèbre dans ses fastes, la pompe auguste de son ascension. C'est la seule époque de l'année où Cichyre rassemble encore dans ses ruines la postérité des enfants des Grecs, car passé ce temps, on

n'y trouve que deux caloyers consacrés à la prière, et un poste militaire d'Albanais, chargés de la police des routes qui conduisent à Souli et à Phanari.

On traverse maintenant l'Achéron en deux endroits, d'une part sur un pont presque en face d'Agia-Glykys, et de l'autre, au-dessous du village de Tchouknida (1), au moyen d'un bac dont les nautoniers, aussi avides que le vieux nocher, rançonnent les voyageurs. A la tête du pont, qui est le point le plus fréquenté par les paysans des hameaux du canton de Paramythia, les riverains ont construit un batardeau, au moyen duquel ils élèvent les eaux du fleuve pour arroser la campagne de Zavrouchi, qui est couverte dans la saison de vastes champs de maïs. Sur la rive droite, deux milles à l'occident de Cichyre, commence le canton de Margariti. On aperçoit sur ce chemin le marais Achérusien, formé de vastes lagunes, dans lesquelles on cultive du maïs aux bordures, et dans la partie inondée, une quantité considérable de riz. Ce terrain est mis en rapport par les habitants de l'île de Paxos, accoutumés à louer chaque année leurs bras aux propriétaires, qui y récoltent communément, et toutes dîmes payées, au-delà de dix mille quintaux des deux espèces de denrées céréales que j'ai nommées. Au milieu de ce marais, maintenant appelé Valondoraco, se décharge du nord au midi la rivière de Margariti,

(1) Tchouknida, le village des Orties. Les habitants sont ceux qui vendent aux étrangers les objets d'antiquité, dont ils connaissent maintenant l'importance et le prix.



et du côté opposé, les eaux de la Cassiopie, qui prennent leurs sources aux environs de Camarina, ou Comaros. Enfin à huit milles de Tchouknida, les eaux de l'Achérusie, réunies dans un seul canal, coulent pendant une lieue vers l'occident, jusque au-dessous de Phanari, dans un port appelé de toute antiquité Glykys, comme il l'est encore aujourd'hui.

On se demande, en retrouvant ce nom conservé au port Doux dans le titre canonique même de l'évêque de Paramythia, comment Mélétius, né à Janina, a pu méconnaître l'Achéron et le lac Achérusien, qui est indiqué par Thucydide (1), nominativement désigné par Strabon, et par tant d'autres auteurs, pour rejeter l'Achérusie dans le vallon de la Hellopie, et confondre la Thyamis avec l'Achéron ? Au-delà du cap Chimærium, dit le géographe, on trouve le port Glykys, dans lequel se décharge le fleuve Achéron, qui cumule les eaux de l'Achérusie et de plusieurs rivières, de manière qu'il rend l'eau de ce golfe douce (2). Les modernes en se servant de cette dénomination, ne laissent cependant pas aussi d'appeler ce mouillage Pha-

(1) Thucydid., lib. I, c. 47; Steph. Byz.; Tit.-Liv., lib. VIII. Ex Molosside fluentem in stagna inferna accipit Thesprotius sinus. Peutinger l'appelle *Ciolis limen*, nom corrompu de *Glykys limen*. Mais il établit à-peu-près son gisement, en le plaçant à mi-chemin de Buthrotum à Nicopolis, quoique l'estime ne soit pas rigoureusement juste; il le place cependant mieux, que l'auteur des Nombres de Ptolémée, qui l'indique près de Nicopolis.

(2) Καλεῖται οὕτως (Γλυκὺς) ὅτι πρὸς τοῦ ποταμοῦ τοῦ ἐς αὐτὸν ἐσβάλλοντος γλυκαίνεται. Dio, lib. L, *de Augusto*.

nari, à cause d'une tour sur laquelle les Vénitiens avaient conservé le droit d'entretenir un fanal, pour les frais duquel les douanes du port, et le monopole des pêcheries leur étaient concédés. Le commerce devait y être peu considérable alors, mais la pêche des dîmes est encore d'un produit assez considérable pour y attirer un grand nombre de caboteurs Ioniens.

C'est parmi les Grecs des environs de Glykys, une opinion reçue comme au temps de Pausanias (1), qu'une source particulière, qu'ils croient voir bouillonner dans le temps de calme, est cause de la douceur de ses eaux. Mais si on fait attention à la forme circulaire de ce port, (configuration qui lui a peut-être valu le nom de Ciclis, qu'il porte dans les tables de Peutinger), qui ne communique avec la haute-mer que par un goulet étroit, et si on réfléchit à la quantité d'eaux qu'il reçoit, dont la masse est telle que dans les crues elles refoulent même au loin les vagues, on verra que cette cause suffit pour expliquer ce phénomène. Le mouillage de Glykys est par le fait un port situé dans l'Achéron, avant que ce fleuve se soit mêlé à la mer, et qui n'a rien de plus extraordinaire que toutes les calanques situées à l'embouchure d'une rivière qui s'avancerait au large, protégée par deux promontoires recourbés en forme de fer à cheval. Mais cette disposition avait dû étonner des hommes toujours disposés à crier au prodige! Un bassin d'eau douce, couvert par d'humbles plages, environné des vagues mugissantes du profond

(1) Paus. Arcad., lib. VIII, c. 7.

Océan, pour me servir de l'expression homérique, dans lequel on pénétrait par un passage étroit en portant le cap vers le levant d'été! L'Achéron dans lequel on entrait à l'extrémité de ce golfe, un marais appelé les étangs de l'enfer, le temple de Pluton, les rochers de Souli au fond du tableau, il n'en fallait pas tant pour inspirer la muse qui a immortalisé les stériles rochers d'Ithaque et de Dulichium.

On ne trouve plus maintenant à la plage du port Doux, où je soupçonne qu'il exista autrefois une ville (1), qu'un poste de douaniers, espèce dévorante maintenant répandue sur les atterrages les plus solitaires de la Turquie, et des cabanes de pêcheurs. A la rive droite du fleuve, on remarque quelques huttes de Bohémiens, que les Turcs traitent d'athées et d'antropophages (2).

On venait, lorsque je quittai l'Épire, de transporter

(1) Non semper fuisse sine habitatoribus eum locum ex Stephano colligo. PALMER., lib. II, c. 5.

(2) L'opinion que les Bohémiens sont antropophages est générale dans la Turquie et dans plusieurs parties de l'Europe, où leurs hordes sont errantes. Les Albanais disent qu'ils mangeaient leurs camarades tués par les Souliotes. Ce goût horrible me paraît une confirmation de leur origine égyptienne, dont ils auraient conservé cette épouvantable coutume, que leur reproche Juvénal :

Porrum, et cæpe nefas violare et frangere morsu,
O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
Numina, lanatis animalibus abstinet omnis
Mensa, nefas illic fœtum jugulare capellæ,
Carnibus humanis vesci licet.

JUVEN., *Satyr.* XV.

sur ces bords les Turcs de Zulati et les Abares de l'Acrocéraune, destinés à former des colonies dans ces lieux désolés par les guerres. Ils avaient cependant bâti leurs villages, leurs larmes s'étaient séchées, ils souriaient à l'aspect des premières moissons qui devaient améliorer leur avenir, lorsque la peste éclata dans leurs villages, et enleva ce qui restait de ces malheureux échappés à l'intempérie des saisons, et à l'air fiévreux des marais. Ainsi périrent les dernières peuplades libres de l'Épire, aux bords de l'Achérusie, où le voyageur ne verra plus que leurs tombeaux.

CHAPITRE XXXI.

Route de Paramythia à Gomenizze. Défilé de Libotchari. Distance entre Philatès et Parga. Ruines de Palæa-Venetia ou Gytane. Rade de Vola, ou autel de Diane. Torone, aujourd'hui Erimo-Castron. Chemin de Paramythia à Parga. Canton de Margariti. Nombre de ses villages. Cap Chimærium, compris entre la Thyamis et l'Achéron. Calanques et mouillages.

Pour me conformer à la description par vallées que j'ai adoptée dans le récit de ce voyage, je me suis porté immédiatement dans la partie méridionale de la Thesprotie, afin de suivre le cours de l'Achéron jusqu'à son embouchure dans la mer. Mais avant de décrire les autres affluents de ce fleuve, je dois, pour compléter mon tableau, tracer la topographie de la

rive gauche de la Thyamis, nommer les ports et faire connaître la suite du littoral de la Cestrine, ou Chamouri. Je terminerai par cette narration ce que j'ai à dire relativement au canton de Margariti, chef-lieu de la partie septentrionale du pays des Thesprotes.

Les montagnes qui s'élèvent à l'orient de Paramythia, lancent leurs faîtes à une telle hauteur, qu'on les aperçoit à une très-grande distance de la mer par-dessus les escarpements du cap Chimœrium et de la ligne élevée des coteaux qui flanquent les rivages de l'Épire compris entre le fleuve Glykys et la Calamas. Pour atteindre à la crête qui établit la démarcation des versants entre les deux bassins de la Thesprotie, il faut marcher une lieue et demie au nord et au nord-ouest depuis Paramythia jusqu'aux sources de sa rivière, qui jaillissent de la base de rochers stratifiés de gypse et de pierres siliceuses. Ces eaux, qui forment à la naissance de la vallée une infinité de ruisseaux séparés, sont employées par les habitants à faire tourner plusieurs moulins à blé; d'autres sont destinés à mettre en œuvre les fabriques de tabac à priser, dont l'Épire fournit la Turquie d'Europe, depuis que cette denrée partage avec le plaisir de la pipe, le privilége de satisfaire l'indolente sensualité des Orientaux. Après avoir dépassé cette station, où le voyageur trouvait autrefois un khan pour s'abriter, on traverse, au bout d'un quart d'heure, le village de Néochori, restant quatre milles nord-ouest de Paramythia. De-là, en montant pendant un mille dans la même direction, on domine la vallée de la Calamas, qui coule une lieue et un quart au nord de

ce versant, dont la croupe forme le point culminant entre les deux bassins principaux du sangiac de Chamouri. C'est par ce chemin qu'on descend à un gué de la Calamas, qui mène à Sellopia, village du Cazi de Scala, dont j'ai tracé précédemment la topographie. On découvre au septentrion le Mertchica couvert de neiges, qui plane au-dessus de toutes les montagnes de l'Épire, dans le nord-est on a la vue du Smolica, pic dominateur du Pinde, et un aspect nouveau des versants occidentaux des monts Tymphéens, ou Olichiniens.

Du travers de Sellopia, village long-temps insoumis et récemment désolé par la peste, en laissant une lieue au nord-est Himinina, séjour favori des beys Thesprotes au temps de leur indépendance, et duquel relevaient huit tchiftliks, si on fait route à l'occident, on entre dans le sentier commercial qui conduit à Gomenizze. Après une heure de marche dans cette direction à travers un pays saccadé de monticules, on passe près de Dramizi, bourg autrefois considérable et maintenant dévasté par les guerres civiles. Une lieue au-dessous on aperçoit sur la gauche, à trois quarts d'heure de distance, Nonéchatis, et on pénètre aussitôt dans le défilé de Libotchari. Ce passage est enveloppé au midi par une pente abrupte du mont Pancrati, chaîne méridionale de la Thesprotie, dont les contre-forts dessinent les vallées de Charati, de Vola, de Nitza, d'Arpitza, et terminent à l'occident le villaïeti de Margariti, au-delà duquel s'élève le cap Chimærium, sur lequel est bâtie l'acropole de Parga.

Le mont Pancrati, dont j'ignore le nom ancien, possédait, avant la conquête du Chamouri par Ali pacha, dernier dévastateur de la Thesprotie, une ville habitée par huit cents familles albanaises chrétiennes, qui avaient fondé plusieurs villages dont la population formait une anarchie plus sagement constituée que celle de Souli. Partagés en guerriers et en travailleurs, une partie de ces montagnards se mettait à la solde des beys, ou faisait à ses risques et périls le métier de voleurs, tandis que d'autres, en plus grand nombre, louaient leurs bras aux riches propriétaires, pour cultiver leurs terres, et recevaient leur salaire en nature, comme aux premiers âges du monde. Chez eux ils abandonnaient aux femmes et aux enfants le soin des riches vignobles de leurs coteaux; ressource qui, avec le produit des troupeaux, concourait à suffire à leurs besoins. Tel était l'état des choses dans ce centre montueux de la Thesprotie, dont tous les accès étaient fortifiés par des retranchements, (comme les avenues d'une place de guerre), qui furent long-temps défendus par la valeur de leurs habitants.

A l'extrémité du défilé de Libotchari, qui a deux milles et demi du nord-est au sud-ouest, on voit les ruines d'une des tours des Pancratiotes, qui a été détruite depuis l'asservissement de leur pays. A peu de distance, on entre dans un vallon semi-elliptique, où l'on trouve trois villages, dont le plus grand est Chouvlès, qui donne son nom au gué de la Calamas qu'on passe en bac, pour communiquer entre le nord et le sud de l'Épire. On n'est guère qu'à deux lieues

et demie de Philatès, et à sept milles de Grava, port situé à l'embouchure du fleuve, où les vaisseaux de haut-bord font aiguade en partant de Corfou. La pureté de l'air et des eaux, ainsi que la beauté des sites, me feraient penser que cette vallée posséda autrefois *la villa*, ou *métairie* d'Atticus. Ces bords, maintenant sauvages, auraient donc vu le père de l'éloquence romaine. Cicéron, parcourant les rives de la Thyamis, voyageur aux terres de la Grèce, aurait promené sur ces bords avec l'éclat de son nom, les chagrins des malheurs publics et les inquiétudes qui présageaient la chûte de cette république, qu'il n'avait sauvée des fureurs de Catilina, que pour la voir succomber sous l'autorité de César! La Grèce, à chaque pas, ne rappelle que des souvenirs historiques. Les champs remplis de lupins et de fêves, me retracèrent bientôt à leur tour ce que dit Athénée (1), relativement à la qualité de ce terrain, qui fut de tout temps propre à ces plantes légumineuses. La voie commerciale entre Philatès et le cap Chimœrium, où les marchands indifférents aux souvenirs de Rome et aux remarques du Deipnosophiste, passent machinalement, est d'une lieue et demie entre Chouvlès et Grava. De-là à une égale distance, dans la direction sud-est entre ce bourg et celui de Mazarachi, il y a quatre milles et demi jusqu'à Margariti, et un peu plus de trois heures de marche par Gouria et le village d'Agia, jusqu'à la

(1) Les fêves apportées d'Égypte furent plantées pour la première fois dans les marais de la Thyamis, sous le règne d'Alexandre, fils de Pyrrhus. ATHEN., *in Epitom.*, lib. III.

ville de Parga. Tel est le tracé d'un sentier vicinal peu fréquenté, que j'ai cru nécessaire d'indiquer, afin d'établir des recoupes dans toutes les directions, pour suppléer aux mesures géométriques et aux triangulations qu'il ne m'a pas été possible d'exécuter.

C'est au bac de Chouvlès qu'il faut passer la Calamas, pour visiter les ruines d'une ville maintenant appelée Palæa-Venetia, ou la vieille Venise, qu'on trouve deux milles à l'occident dans un cirque qui s'ouvre sur la rive droite du fleuve. L'indication de d'Anville, fondée sur l'autorité de Tite-Live (1), m'avait appris que ces restes étaient ceux de Gitanes située à dix milles de la mer, sur le chemin qui de ses rivages conduit par Janina dans la Macédoine, et en suivant la côte au midi jusqu'à Nicopolis, et dans les provinces d'Acarnanie et d'Étolie. Dans sa dégradation, on trouve encore à Gitanes une enceinte à base cyclopéenne avec des restaurations helléniques, romaines et modernes, superposées comme par époques historiques, pour attester le passage des diverses nations qui ont commandé dans l'Épire. Ces remparts embrassent l'étendue d'une demi-lieue de terrain disposé en pente vers le sud-ouest. On remarque, à des intervalles irréguliers, une porte principale d'entrée, des

(1) Marcius et Attilius ad Gitanes, Epiri oppidum, decem millia ab mari quum ascenderent, concilio Epirotarum habito, cum magno omnium adsensu auditi sunt : et quadringentos juventutis eorum in Orestas, ut præsidio essent libertatis ab se Macedonibus, miserunt, inde in Ætoliam profecti sunt.
Tit.-Liv., lib XLI, c. 38.

bastions, et un chemin couvert ou plutôt de longues murailles qui aboutissent à la Thyamis. Sur les bords de ce fleuve, on trouve une place publique en forme de quai, défendue par un tétragone régulier. Dans l'intérieur de la ville, on voit plusieurs murailles qui la divisaient en estacades échelonnées par étages, comme on en trouve encore dans la ville de Lépante (1). Dans ces intervalles, qui forment une suite escarpée de retranchements, on voit des débris d'édifices, des tombeaux avec des inscriptions funéraires, et les décombres de quelques églises, dont le style atteste le séjour des Vénitiens, qui ont laissé, à Gitanes, le nom de leur ville capitale.

Depuis Chouvlès jusqu'à Gomenizze, la distance est de neuf milles. La dernière bourgade qu'on trouve de ce côté, à peu de distance de la mer, est Grico-Chori, défendue par un petit château bastionné, qui sert de poste aux Albanais chargés de la police ou plutôt du pillage de la côte (2). Une rivière venant du sud-est, après avoir fait tourner quinze moulins dans un cours de quatre lieues et demie depuis les montagnes de Mazarachi, vient se rendre à la mer au fond de ce golfe. Les principaux villages de la vallée qu'elle fertilise, renferment cent quatre-vingts familles, qui sont presque toutes mahométanes (3). De toutes

(1) *Voyez* la vue de Lépante, par le P. Coronelli.

(2) Sa distance relative est de trois heures et demie de chemin avec Margariti S. S. E., et de cinq lieues et demie S. S. O. avec Parga.

(3) Les principaux villages situés sur les bords de cette ri-

parts on voit des plants d'oliviers, des champs couverts de blé, de lin, et de tabac d'une qualité inférieure à celui du Cazi-Di-Scala, que son bas prix fait ordinairement acheter par les soustraitants des fermes des îles Ioniennes. Le port de Gomenizze (1) offre une bonne rade aux bâtiments de guerre, que les vents empêchent de prendre le mouillage de Corfou, et une station commode à ceux qui tiennent en temps de guerre la croisière dans le canal.

Au midi de Gomenizze, après avoir doublé un cap qui se prolonge au nord-ouest, on entre dans le golfe de Nitza, que d'Anville nomme l'autel de Diane, *ad Dianam* (2). Si la physionomie des lieux était la même dans les temps anciens, on peut dire que jamais dénomination ne fut plus justement appliquée qu'à cette vallée couverte de hautes forêts remplies de fauves, qui est encore un des plus beaux pays de chasse de l'Épire. On tire par cette échelle une quantité considérable

---

vière sont, en remontant son cours, à une heure de distance de son embouchure, Cochoritza, soixante familles turques et chrétiennes; deux lieues et un quart au-dessus, Charati, cent vingt familles mahométanes.

(1) Gomenizze ou *Communitia* du pays de Butrotia, dit Paul Jove (lib. XXXVI), fait encore partie du district de Buthrotum, puisque l'évêque de Paramythia prend cette qualification dans ses titres. C'est aussi un des camps de Soliman, comme le prouve une lettre de Jean Crispus au souverain pontife. Lorsque le sultan descendit d'Appollonie, pour se porter à Gomenizze.

(2) Græc. Antiq. Geogr. *Specim.* Auct. Danville.

de vallonée produit des chênes, qui s'exporte à Trieste et à Ancône. Entre Nitza, village habité par cent familles mahométanes, et Gomenizze, à une lieue de distance de la mer, est situé Salitza, bourg de deux cents feux, dont les habitants sont pasteurs et guerriers, et au sud-est de la vallée, Plataria, éloigné d'une lieue et demie de la plage de la mer. Là, s'ouvre un troisième golfe appelé Vola, et le rivage se déploie ensuite au sud-ouest pendant dix milles pour dessiner celui de Mourtoux, ainsi appelé d'un village bâti à deux milles dans les terres. En portant le cap à l'ouest, on range les îles désertes de Syvota, situées près de la terre-ferme, à l'orient du cap blanc de Corfou (1). Comme autrefois Syvota ou Mourtoux, car on confond cette partie des attérages sous un même nom, offre un mouillage près de la terre-ferme et un autre autour des îles. C'est pourquoi Thucydide rapporte (2) qu'après le combat naval entre les Corinthiens et les Corcyréens, ceux-ci élevèrent un trophée dans le Syvota d'Épire, et les autres dans les îles du même nom (3). Ces écueils étaient

(1) Τὰ συβότα, εἰσὶ δὲ νησίδες τὰ Συβότα, etc. Les îles de Syvota sont peu distantes de l'Épire, situées à l'orient du promontoire de Corcyre appelé Leucimne (Blanc).

STRAB., lib. VII, c. 324.

(2) Les Corinthiens élevèrent un trophée sur la partie continentale de Syvota; ἐν τοῖς ἐν τῇ Ἠπείρῳ Συβότοις.

THUCYD., lib. I, c. 47.

(3) Les Corcyréens en érigèrent de leur côté un autre sur une des îles Syvota. Καὶ τροπαῖον ἀνέστησαν ἐν τοῖς ἐν τῇ νήσῳ Συβότοις. *Ibid.*



déserts dès le temps de Strabon, comme ils le sont maintenant. On ne peut donc appliquer la destruction d'une ville, ou des établissements existants à Syvota, qu'aux ruines situées en terre-ferme qui existaient encore il y a peu d'années du côté d'Arpitza, village bâti sur les montagnes à une lieue au midi (1) de la plus grande des trois îles, qui est maintenant appelée Saint-Nicolo.

En dehors du mouillage de Mourtoux, on trouve, au bas du mont Caloïera, une crique fréquentée par les caboteurs de Levkimo. On suit immédiatement une côte escarpée formée par le mont Toronesa (2), qui envoie deux contreforts, dont l'ouverture embrasse la rade continentale de Mourtoux, que les anciens appelaient Sinus - Toronaïcus. La branche orientale qui couvre ce vaste attérage s'appelle, au nœud qui se relève dans l'intérieur des ressauts, *Mailli-Bella*. La chaîne parallèle, qui porte le nom de Toronesa, prend, en remontant dans l'intérieur des terres, ceux de *Strongili* (rond), *Scroubi* (déchiré), *Bardi* et *Scombi* (bossu), jusqu'auprès *d'Erimo-Castron*, acropole en construction cyclopéenne, que j'appelle sans hésiter Torone (3) ou Toryne, ville indiquée par

(1) Il existait encore une ville de ce côté en 352, lorsque les Goths, envoyés par Totila avec trois cents vaisseaux, ravagèrent Corcyre, Sybothas, le pays de Dodone, Nicopolis et Anchisus. J. Gothiff. Strittier., *Gothic.*, lib. VIII.

(2) *V.* Specim. Aut. Danville; Steph. Byz. Συϐότα νῆσος καὶ λιμήν. Cic. *ad Attic.*, lib. V, *ep.* 9. Il y a encore des taillis en chênes, mais plus de sangliers. Thucyd. Schel.

(3) Serait-ce aussi la même ville dont Pausanias veut

Ptolémée au midi de l'embouchure de la Thyamis. Dominique Niger, répété par Philippe-du-bourg, indique sa position à Parga, que Maginus et Castaldus, sous les dénominations de *Goucéni* et *Camenisa*, paraissent appliquer à Gomenizze; mais les uns et les autres sont comme on le voit dans l'erreur (1). Il est probable que ce fut au sortir du golfe Ionien qu'Auguste s'empressa de prévenir César, en s'emparant de Toryne; mais était-ce la ville du cap Chimærium, dont je viens de faire connaître l'emplacement, ou bien les hauteurs voisines de Nicopolis? c'est sur quoi je reviendrai dans la suite de ma narration (2).

Le cap occidental, formé par la contre-pente du mont Toronesa, appelée *Scroubi*, prend le nom de *Monolithi* (3), à cause d'un récif qui s'élève à peu de distance du rivage au-dessus du niveau de la mer. A deux cents toises de-là, au sud-ouest, on trouve les Calanques de *Bacoura*, et presque à égale distance sur la même ligne, le cap *Calamo*, dominé par les étages des monts *Lemi-Cabari* et *Goute-Lerté*, qui se

---

parler, lorsqu'il nomme Thronium, que le cap Chimærium, sur lequel elle est située, lui fait placer indûment dans l'Acrocéraune. Ἡ δὲ Ἀβαντὶς καλουμένη χώρα, καὶ Πόλισμα ἐν αὐτῇ Θρονίον τῆς Θεσπρωτίδος ἦσαν Ἠπείρου κατὰ τὰ ὄρη τὰ Κεραυνία.

El., lib. V, c. 21.

(1) D. Niger., *Comment.* XI; Palmer., lib. II, c. 5.

(2) Plutarch., *in Vit. August.*

(3) Toutes les indications de détail que je donne sont tirées d'une carte levée géométriquement sur les lieux, par ordre du lieutenant-général Donzelot pour cette partie de l'Épire, et dont j'ai vérifié l'exactitude.

prolongent pendant une demie-lieue. A son extrémité les barques accostent les attérages appelés *Daverna*, *Molissa* et *Berettini*, qu'on reconnaît à l'ouverture blanchâtre d'un torrent d'un cours peu étendu. Un promontoire, qui incline au sud-ouest, porte ensuite le nom de *Trophali*, ou *cap du Trophée*, plus bas est celui de Sarakinico, dépendants l'un et l'autre des monts *Coniti* (1) et *Zagopouli*. On trouve à un mille dans les terres qui sont de la dépendance d'Agia, l'église et la tour du prophète Élie, la chapelle Saint-Nicolas et la ferme de *Babakia*.

A partir du cap *Sarakinio*, la côte se redresse à l'orient pendant une lieue et demie, en présentant successivement les caps de *Frango-Pidima*, *Salitzata*, *Stou*, et la pointe du monastère de la *Vlacherena*, près Parga. Les promontoires, dans l'ordre de leurs gisements, appartiennent au mont Spartila, qui possède les chapelles de Sainte-Vénérande et de Saint-Nicolas, et la métairie de *Kéropoula*, de laquelle dépendent les côteaux de *Griva-Duri*. Telle est la partie septentrionale du littoral compris entre l'embouchure de la Thyamis et Parga, dont la côte et le terrain ont été relevés dans les plus grands détails par les ingénieurs français, et qu'il était important de faire connaître, pour comprendre les récits des auteurs anciens. C'est aussi la ligne frontière de Parga, dont

(1) Ortelius fait mention d'une ville appelée Cinita, qui était située dant l'Épire, à l'E. du cap Blanc. Était-ce Coniti, ou Syvota, qui fut détruite par les Goths?

ORTEL. THESAUR.

je parlerai dans le chapitre suivant car il me reste auparavant à faire connaître l'intérieur du canton de Margariti, afin de compléter la topographie de la Cestrine.

Si le lecteur se reporte à Paramythia, d'où je suis parti, pour faire connaître la rive gauche de la Thyamis et la vallée inférieure de l'Achéron, à deux lieues de cette ville en plaine, après avoir vu plusieurs villages maintenant dépeuplés, on passe sur un pont en pierre la rivière de Margariti. On aperçoit bientôt deux milles au sud-ouest, par une ouverture des montagnes, le village de Palæo-Kistès, que je crois être la Cestria, dont Pline seul a conservé le souvenir (1), rappelé par Ortelius, qui assure qu'un de ses évêques prit rang au concile de Chalcédoine. Cette ville qui fut le chef-lieu de la Cestrine, dont il ne reste plus que quelques pans de murs, est encore le chef-lieu d'un grand nombre de tchiftliks et de villages, constitués en corps fédératif dans la ligue du Chamouri, au temps des libertés de l'Épire.

Du pont de Kistès, le sentier traverse Tchiftlik, éloigné d'un mille, et un mille au-delà, Carvounates ou Carvounari, bourg habité par soixante-dix familles mahométanes. A l'est on relève Zelioso, autre peuplade dont les habitants capables de porter les armes, se sont expatriés pour passer en Egypte depuis l'asservissement de leur pays par le satrape de Janina. A une lieue de Carvounari, on laisse, à peu de distance sur la gauche, Pessovouni, et deux milles plus

(1) Plin., lib. IV, c. 1.

loin, on arrive à Rezani, gros village turc, d'où il part une traverse qui mène par Logaratès à Margariti (1). Cette ville, qui renferme une population de quatre cents familles turques, est le chef-lieu d'un cadi du tribunal duquel relèvent trente-cinq villages, dont le nombre des habitants était évalué, avant l'époque fatale de la peste de 1815, à huit mille cinq cents individus des deux religions. On fait remonter la première restauration de Margariti au temps de l'occupation de la Thesprotie par les Latins, qui correspond au commencement du quinzième siècle, d'après la tradition conservée dans les archives des monastères. Son château, qui a remplacé l'acropole de Buchetium, place, dit Strabon (2), peu considérable située au-dessus de Cichyre, a presque effacé les traces d'une ville primitivement fondée, au rapport des mythologues, par Thémis, dans le temps du déluge de Deucalion (3). Cependant on reconnaît encore quelques vestiges d'une partie de la base cyclopéenne du fortin, et des indices des ouvrages des Eléens (4), par lesquels elle fut repeuplée; mais tout cela

---

(1) De Rézani à Logaratès, trois quarts d'heure; de Logaratès à Margariti, deux tiers d'heure.

(2) Strab., lib. VII, p. 324.

(3) Βουχετὰ πόλις ἐςὶ τῆς Ἠπείρου.... ἥν φησὶ Φιλόχορος ὀνομάσθαι διὰ τὸ τὴν Θέμιν ἐπὶ βοὸς ὀχουμένην ἐλθεῖν ἐκεῖ κατὰ τὸν Δευκαλίωνος κατακλυσμόν. Buchetium, ville d'Épire, prit son nom, dit Philochore, de Thémis, qui y avait abordé, montée sur un taureau, au temps du déluge de Deucalion. SUIDAS.

(4) Hist. de l'Établis. des col. grec., t. I, p. 220; t. II, p. 229 Palmer., *Græc. Ant.*, lib. II, c. 6.

s'aperçoit d'une manière si vague, qu'on pourrait douter de son existence, et des noms de la plupart des villes anciennes que je viens d'énumérer, si les médailles conservées dans le sein de la terre, où elles ont échappé à la destruction, ne nous révélaient les villes qu'on retrouve sans pouvoir souvent reconnaître leur physionomie. C'est ainsi que j'ai reconnu Batia, au moyen d'une monnaie en argent, sur laquelle on voit une tête de femme casquée, et au revers, les initiales de son nom B A sur une proue de vaisseau; emblême des colonies Éléennes, qui au rapport de Démosthènes, se rendirent par mer dans l'Épire, pour y bâtir cette ville. Celles de Margariti, non moins significatives, avec une tête de femme du plus beau type grec, présentent à l'exergue, une barque à la voile portant une déesse assise de côté, qui rappelle la fable de Thémis, et peut-être la navigation des Eléens, auxquels on dut la restauration de Buchetium. Enfin, les ruines de Torone m'ont fourni une autre médaille en bronze, ornée de la tête et du trident de Neptune, auquel était probablement consacré son golfe et les ports de la Thesprotie, répandus sur une côte florissante par le commerce et les arts, si on en juge d'après la beauté des médailles frappées avant les malheurs de l'Épire, qui firent un tombeau de ses villes, de ses monuments et de la partie de sa population, que l'avidité du vainqueur dédaigna de traîner en esclavage (1). Je ne peux

(1) La plupart de ces médailles sont, comme celles de Leucade, d'Apollonie, etc., au type de Corinthe. Je ne les garantis donc

expliquer que par les rapports du commerce ou des pélerinages au temple de Pluton, la découverte des médailles phéniciennes avec des inscriptions grecques trouvées dans les villages voisins d'Agia-Glykis. Elles montrent la communication qui avait lieu dans les temps anciens, entre les différentes contrées du monde civilisé, et les rivages qui, dès la plus haute antiquité, avaient attiré les législateurs et les héros, tels qu'Orphée, Thésée, Hercule, et peut-être le fils de Laërte, si toutefois l'Aorne de l'Acrocéraune n'emporte pas cette prérogative sur l'Aïdonie.

La vallée de Margariti, dont l'étendue est de six lieues environ du nord-nord-ouest au midi, se termine de ce côté au-dessous de Varphani, village éloigné d'une demi-lieue de l'Achéron. Ce fleuve reçoit à l'ouverture de cette vallée une rivière formée par les eaux de toutes les gorges affluentes qu'on parcourt depuis Paramythia, et des versants orientaux des montagnes du cap Chimærium, desquelles j'ai décrit la partie septentrionale et dont je poursuis l'orographie.

En reprenant les masses escarpées des montagnes littorales de la Thesprotie, trois lieues au nord-ouest de Margariti, et une lieue au sud de Mazarachi, pyramide le Kiapha, ou sommet de *Molouri* dont le village qui porte son nom est bâti en plaine et comme abrité par ses étages. Une demi-lieue à l'ouest de ce pic est située la tour de *Scala-Bella*, près de laquelle jaillissent les sources de la rivière qui par-

---

pas comme autonomes, parce que je sais qu'on peut les attribuer à plusieurs autres colonies.

court la vallée d'Arpitza, du sud-est au nord-ouest, pendant deux lieues et demie, jusqu'à la rade de Syvota. Cette gorge est peuplée par les villages de Somati, et ornée de plusieurs tchiftliks appartenant jadis aux agas de Margariti, dont Ali pacha a envahit les domaines. Son territoire formait la ligne de démarcation entre les possessions turques et l'enclave d'Agia, divisé en phares ou partis, comme l'anarchie de Souli, dans lequel vivaient quatre cents familles chrétiennes albanaises, qui sont restées libres jusqu'en 1814, époque de leur dispersion par les bandes d'Ali pacha (1). Le sentier qui part de ce village (2) passe à *Scalaroti*, *Rapeza*, *Cato-Rapeza*, d'où il pé-

---

(1) *Détails*. De Moulouri à Gouria, deux milles S.; gorge enveloppée par les ressauts du *Maille-Logara*, qui embrasse l'entonnoir de *Dobrota*, dont l'extrémité aboutit au bassin de Margariti; au versant occidental, *Alabarda*, tour; une demi-lieue O., *Agia*.

(2) *Détails*. Au S. d'*Agia*, sommet du mont Longé, qui se rattache à Celui de *Castri*, dans l'intervalle, plateau de *Dosgna*; défilé de *Kiapha-tou-Stenou*, aboutissant à *Palæa-Parga*. Ce plateau est séparé de Celui de Saint-Nicolas par la chaîne du mont *Alecci*.

Le sentier qui d'Agia conduit à Parga, est échelonné par terrasses de la manière suivante : En descendant pendant un quart de lieue, on voit *Scalaroti*, et à droite, *Caraco;* une demi-heure plus bas, *Rapeza;* un quart-d'heure inférieurement, *Cato-Rapeza;* enfin un quart de lieue inférieurement, on entre sur le territoire de Parga, dont le défilé est orné par les chapelles dédiées à saint Georges, saint Caralambo et saint Pantaléon.

Le chemin direct entre Margariti et Parga est de trois lieues en ligne droite par Chendeli, Saint-Nicolas et le mont *Pezovolos*, dont le sommet établit la démarcation de la frontière, entre la Turquie et le territoire de Parga.

nètre dans le territoire de Parga, que je vais faire connaître, en terminant la description du cap Chimærium.

CHAPITRE XXXII.

Enclave de Parga. Ancienneté de la fondation de cette ville. Son état actuel. Mœurs de ses habitants.

A l'extrémité occidentale du cap Chimærium, pyramide l'acropole de Parga, qui a donné son nom à un canton de l'Épire très-peu étendu, mais resté jusqu'à présent libre au milieu des ruines et de l'esclavage de la Grèce. Mélétius, qui nomme cette ville Hypargon, ne dit rien de son origine, que j'essaierai de faire connaître d'après une chronologie grecque imprimée à Paris en 1803 (1), et les connaissances que j'ai puisées dans ses archives.

La vieille Parga (Παλαιό Παργα) (2), dont j'ai indiqué la position en décrivant les montagnes voisines d'Agia, existait long-temps avant la prise de Constantinople par les Mahométans. Mais lorsque ces barbares, ayant envahi la capitale de l'empire d'Orient, s'étendirent dans les provinces qu'ils couvraient de

(1) ΙΣΤΟΡΙΑ ΣΥΝΤΟΜΟΣ ΤΟΥ ΣΟΥΛΙΟΥ ΚΑΙ ΠΑΡΓΑΣ. Ἐν ΠΑΡΙΣΣΟΙΣ κατά τὸ 1803.

(2) Κατὰ τὰς παλαίας, καὶ ἐγγράφους αποδείξεις ὅπου τὴν σήμερον σώζονται εἰς τὴν Πάργαν φαίνεται παλαιοτέρα ἀπὸ τὴν αἰχμαλωσίαν τῆς Κωνσταντινουπόλεως. Ιστ., p 82.

ruines et de carnage, les prêtres de Parga, qui prévoyaient une catastrophe inévitable, songèrent à préparer aux habitants un dernier asyle voisin de la mer, dans lequel ils pouvaient se défendre ou fuir dans une terre hospitalière, en cas d'attaque et de revers. Il était difficile d'engager un peuple attaché à ses foyers à les quitter; des considérations ordinaires auraient été peu déterminantes; ils firent parler le Ciel! Un chevrier (1) découvrit, dans une caverne du cap Chimærium, une image de la Sainte-Vierge, qu'on fit transporter en cérémonie au bourg de Parga. Malgré les hommages qu'on lui rendait, comme elle retournait d'elle-même dans son antre, il fallut se décider à l'y suivre; et ce fut autour de ce palladium miraculeux que s'éleva la nouvelle Parga. On abandonna ainsi le bourg voisin de Sinitza et d'Agia, pour se retirer sur un promontoire fortifié par la nature et à l'abri des surprises auxquelles on était exposé de la part des Turcs devenus maîtres de la Thesprotie, sous le règne de Bajazet II. Parga, située sur un rocher abrupte d'un mille au plus de développement extérieur, est environné à sa base par les eaux de la mer, qui baignent trois de ses côtés. Enfin on n'entre dans ce donjon que par une porte pratiquée à un angle du rocher, qui ferme le col de la presqu'île.

---

(1) Ἄδεται λόγος, ἔτι ἕνας αἰγοβοσκός βόσκωντας τὰ γίδία τοῦ ἐπάνω εἰς τὴν Τοποθεσίαν, ὅπου τώρα εἶναι ἡ Πάργα, κατά τύχην εὗρε μίαν μικρήν εἰκόνα τῆς Θεοτοκου ὑπο κατω εἰς μίαν σπιλαίαν (ἡ ὁποία Σώζεται, καὶ μέχρι τῆς ὥρας μέσα εἰς τό κάςρον, καὶ πανηγυρίζεται. Ιστ. *Ibid.*, p. 83.



Le territoire annexé à cette ville, qui est la seule extrémité libre de la Grèce restée à ses légitimes possesseurs, est enveloppé, du côté de la Thesprotie, dans tous les points du compas, par la chaîne du mont Pezovolos (1), dont les sommets prennent, en s'étendant à l'occident, les noms de Gègoloussa, Lassi, Stobeïco, et Alecci. Ce demi-cirque, pareil à un théâtre antique, dont Parga serait le *proscenium*, comprend une étendue de quinze milles mesurés depuis la chapelle Saint-Nicolas à l'orient, jusqu'au cap Salizata, qui est l'extrémité méridionale du mont Spartila. Sa profondeur est formée par un rayon de trois milles, depuis la mer jusqu'à la frontière turque prise au départ des eaux d'un torrent qui descend d'une ligne moyenne entre les monts Bali et Massouli. Cette modique étendue de terrain, reste de l'héritage antique des chrétiens thesprotes, ne compense pas par sa fertilité l'avantage de sa position. La partie supérieure des montagnes n'offre de toutes parts que des rochers calcaires frappés d'aridité. A leur centre, on voit quelques bouquets d'arbres, mais au renflement de leur base, se développent, comme par enchantement, des bosquets d'orangers, de citronniers et de cédrats, qui descendent par étages jusqu'au fond d'une vallée romantique, dans laquelle ils se groupent, s'entrelacent et forment des jardins ombragés d'une

(1) Pezovolos, montagne de l'Épervier, à cause de sa ressemblance avec le filet de ce nom, lorsque le pêcheur le lance pour prendre les poissons.

verdure éternelle, qui se déploient jusqu'à l'entrée des faubourgs de la ville.

La tradition porte que cette terre, embellie et cultivée par-tout où la végétation a pu réussir, n'offrait qu'une mélancolique solitude, lorsque les Schypetars Parguinotes s'y établirent. Elle resta même long-temps après dans sa nature sauvage, car à peine fixés à cette extrémité du promontoire Chimærium, ils durent songer à défendre leur liberté avant de s'occuper des commodités de la vie. D'abord aux prises avec les Turcs, l'image miraculeuse qui les avait avertis du danger ne semblait pas s'intéresser à leur salut menacé par des ennemis supérieurs en nombre; et comme Dieu a commandé de s'aider pour sortir du danger, on eut recours à la protection des Vénitiens, alors maîtres de l'archipel Ionien. En conséquence, le 21 mars 1401, la république reçut le serment de fidélité des Parguinotes, qu'elle reconnut ensuite pour ses sujets, le 9 août 1447, sous l'archontat de François Foscarini, doge de Venise (1).

Depuis cette époque, les Parguinotes, protégés par une puissance qui tenait alors le sceptre vacillant

---

(1) Les députés qui signèrent le traité par lequel Parga se donnait à Venise furent :

Jean, prêtre et proto-papas;
Jean Antiochus;
Demetrius Virvitziotes;
Jean Coumanus. Ιστ., p. 89.

des mers, furent aux prises avec les Mahométans toutes les fois que la guerre éclata entre Venise et l'empire Ottoman. C'est pourquoi on commença, en 1571, à fortifier leur ville, dont les travaux furent terminés en 1575, époque à laquelle les Turcs relevaient de leur côté le château de Margariti, pour opposer un point de défense aux chrétiens, qui venaient de bâtir la nouvelle citadelle de Parga. Mais comme par-tout où la république arborait ses drapeaux il lui fallait des nobles pour asservir les plébéiens, elle porta ses institutions jusque sur le cap Chimærium. Elle créa donc douze familles patriciennes à Parga, dont les noms furent inscrits sur le livre d'or, et elle divisa le reste de la population en *propriétaires*, formant trente-six familles, en *marins*, *clergé*, et *étrangers* (ξένοι) exempts du droit d'aubaine, qu'elle soumit à un provéditeur investi de l'autorité souveraine. Voulant allier aux formes gothiques les usages soi-disant antiques de la Grèce, elle décréta que chaque année, la veille de Noël et des Rois, les archontes, le clergé et les gens en place seraient invités à un festin, présidé par le proto-papas qui y avait double ration; enfin il avait été décrété que le peuple aurait aussi sa fête le 1er de mai. Ainsi à Parga, comme dans les lagunes, si le sénat Vénitien gouvernait par la délation, il la couvrait du voile des plaisirs. Dans cette dernière solennité, on dépensait le produit des douanes en festins, en jeux, en danses, qui se terminaient, au bout de huit jours, par une guerre simulée, dans laquelle les Parguinotes, vêtus d'uniformes véni-

tiens, ne manquaient jamais de battre des gens travestis en Turcs, et de tendre la main, afin de recevoir le prix de leur *incomparable valeur!* Cette fête burlesque, présidée par un grave sénateur en perruque, était appelée *la Rosalie*, nom emprunté d'une cérémonie non moins ridicule, qu'on célèbre annuellement avec la plus grande pompe à Palerme en Sicile (1).

Venise, qui divisait, afin de régner par la corruption, avait les plus grands ménagements pour les avides Albanais de Parga, qu'elle *méprisait* en secret, et qui lui rendaient ouvertement le *mépris* que sa faiblesse leur inspirait. Les provéditeurs étaient harcelés par une réaction continuelle d'astuces, de demandes et de réclamations. Les Parguinotes, au moindre mouvement des Turcs, demandaient des vivres, des munitions, qu'ils vendaient ensuite aux ennemis dont ils se disaient menacés; chose qui ne tournait qu'au détriment de l'état, puisque les chefs Vénitiens avaient leur part dans ces dilapidations. C'est pourquoi, fatigué d'entendre toujours parler de Parga, de ses dangers et de ses besoins, le Sénat proposa plusieurs fois aux habitants de leur donner Antipaxos (2), ou de leur concéder des terrains dans l'île de Corfou, afin de se débarrasser de leurs intrigues et du poids de leur protection.

(1) On sait que les Napolitains avaient occupé Corfou et les îles Ioniennes avant qu'elles passassent sous la domination de Venise; et il est probable qu'on leur doit l'établissement de la Rosalie.

(2) Antipaxos, île inhabitée à dix-huit milles de Parga.

Les choses étaient dans cet état, et le gouvernement Vénitien expirait de vétusté, lorsque les Français parurent pour la première fois dans les îles Ioniennes, en 1797. Ils venaient à peine de substituer leurs couleurs au pavillon de Saint-Marc, lorsqu'un orage nouveau, formé dans l'Orient, annonça la guerre de 1798, qui fut la seconde époque militaire de la révolution. Comme rien n'avait été prévu, suivant l'usage de ce temps où les calculs reposaient sur la victoire, on fut accablé de toutes parts, et après la glorieuse défaite des Français aux champs de Nicopolis, Ali pacha tourna aussitôt ses regards vers Parga (1) « Je vous annonce, mandait-il aux ha-« bitants, le combat qui a eu lieu aujourd'hui, à la « suite duquel je me suis emparé de Prévésa. Je vous « écris pour vous donner cette nouvelle, et vous dire « que malgré cela je ne suis point en guerre avec

---

(1) Je citerai le texte authentique de cette lettre, afin de faire connaître le style diplomatique d'Ali pacha, qui dicte toujours lui-même ses dépêches à ses secrétaires. Elle sert aussi à fixer la date de l'affaire de Nicopolis.

Ἔγω Ἀλῆ Πασιᾶς. (MOI ALI PACHA.)

Ἔιδησις πρὸς ἰσᾶς τοὺς Παργιώτας, ὅτι ἐβαβαιωθήκετε ὁ πόλεμος, ὁποῦ ἔγινε σήμερον, καὶ ἐζάπωσα τὴν Πρὲβυζαν. Διά τοῦτο γιὰ ὁποῦ σὰς γράφω, καὶ σᾶς δίδω τὴν ἔιδησιν· ὅτι μάνταμ ὁποῦ εἶςε γειτὸνοι, ἐγὼ πολεμον μετ' ἰσᾶς δὲν θέλω. Μόνον νὰ κινήσετε δύω τρεῖς νομάτοι νὰ ἔλθετε νὰ κουβεντιὰσωμεν, καὶ νὰ γὲνητε του βασιλεως μου· καὶ ὅ-τι νιζάμι θελήσετε, νὰ σᾶς Δώκω. Αμα δὲν θὲλετε νὰ ξὲρετε ποῦ ἔχω καὶ μετ' ἰσᾶς πὸλεμον, καὶ τὸ κρίμα ςὸν λεμόν σας.

Πρέβυζα, τρίτῃ ὀκτωβρίου ἀξάμι 1798, V. S.

«vous. Envoyez-moi donc seulement deux ou trois « personnes pour conférer avec moi, et vous sou- « mettre à mon roi. Je vous accorderai les conditions « que vous me demanderez; mais si vous ne déférez « pas à cette invitation, sachez que je vous déclare « la guerre, et *malheur à vos têtes!* »

A cette lettre et à plusieurs autres déclarations menaçantes mêlées de séductions et d'artifices, les Parguinotes ne répondirent que par des tergiversations. Pendant ce temps, ils négocièrent et obtinrent de l'amiral Oksacow, la protection de la Russie, après avoir renvoyé avec honneur à Corfou la faible garnison française, qu'Ali pacha leur avait vainement proposé d'assassiner.

Cette conduite remplit de joie les Souliotes, qui existaient encore en peuplade indépendante; et les Chamides furent satisfaits de voir échouer Ali pacha dans une entreprise dont le succès l'aurait placé au centre de leurs possessions. Les Parguinotes, de leur côté, pouvaient se flatter d'être associés à la confédération des îles Ioniennes, lorsque, par un traité spécial, leur ville, ainsi que Prévésa, Vonizza et Buthrinto, furent remises sous le gouvernement d'un voivode nommé par la Porte. Cet événement ne plut ni à Ali pacha, irrité de voir ceux qu'il voulait exterminer passer sous une administration plus supportable que la sienne; ni aux Parguinotes, menacés d'être un jour opprimés par les ennemis du nom chrétien. On murmurait encore contre cet état de choses (car tout rapprochement est impossible entre les Turcs et les Grecs),

lorsque les événements de 1806 remirent cet ordre de choses en confusion. Avant la déclaration de guerre entre la Russie et la Porte Ottomane, Ali pacha était rentré en possession de Prévésa, après en avoir expulsé le voivode du grand-seigneur, lorsqu'à cette nouvelle les Moscovites s'emparèrent de Parga, qui leur dut pour la seconde fois son salut. Enfin dans le courant de l'année suivante, l'empereur Alexandre ayant cédé à la France ses droits sur Corfou et ses dépendances, elle prit, avec le fardeau dispendieux de la protection des îles Ioniennes (1), celle du rocher de Parga et de sa banlieue.

J'ai dit quelle était l'étendue de son territoire; quelques détails suffiront pour faire connaître sa topographie. A l'orient et à l'occident du promontoire sur lequel la citadelle est bâtie, se trouvent deux calanques propres seulement à abriter les barques employées au cabotage des Ioniens. La première, située entre des rivages acores, est formée au midi par le cap qu'on découvre du large, en relevant le clocher du monastère de la Vierge de Vlachéréna; et son mouillage est abrité contre les vents du sud-

(1) Venise était en état de faillite vis-à-vis de ses garnisons, quand les îles Ioniennes passèrent pour la première fois au pouvoir des Français. Les Russes y avaient dépensé des sommes considérables pendant une résidence de sept années; et dans un pareil laps de temps, elles ont coûté à la France plus de cinquante millions, somme qui dépasse leur valeur intrinsèque.

ouest par quelques quartiers de pierre dont on a formé une espèce de môle. Près de là, on voit des moulins bâtis sur le torrent de Zuco; et au fond de la rade, le sentier tracé dans une falaise argileuse, par lequel on monte à la ville. Le faubourg auquel il aboutit est coupé par une chaussée qui mène à la fontaine de Saint-Triphon, source dont les eaux servent aux besoins d'une population d'environ quatre mille individus, répartis dans la haute et dans la basse ville, qui est maintenant protégée par un fortin, ouvrage des Russes, bienfaiteurs généreux des Ioniens. L'acropole dont j'ai déja parlé est bâtie aux flancs d'un rocher qui a la forme d'un cône tronqué, au faîte duquel est située la retraite du commandant, à laquelle on n'arrive que par des escaliers pavés et d'un accès difficile. De ce phare (car la forteresse de Parga, qu'une bombe réduirait en cendres avec ses habitants et ses magasins, ne peut être qu'un poste d'observation) on plane au loin sur la vaste étendue des mers. On domine Paxos et les côtes de l'Épire jusqu'à Nicopolis, et on peut signaler tous les mouvements qui se passent sur l'horizon. On plonge sur la seconde calanque, autre abri qui ne reçoit que des barques, dont l'accès est défendu par une batterie placée sur une île que la piété des fidèles a ornée d'une église dédiée à la Madona Analipsis. L'œil suit à l'orient la côte qui embrasse le cap et la rade de Megali-Pagania, dénomination improprement appliquée à l'échelle de Sayadez par quelques géographes, et on relève la plage jusqu'au

port Saint-Jean, situé à mi-chemin de Parga à Glykys.

L'air vif et embaumé que respirent les Parguinotes leur donne un ton de fraîcheur et de santé qui les distingue des Ioniens. Habitants des montagnes, la liberté dont ils ont joui sous tous les gouvernements qui les protégèrent, a contribué au développement de leurs facultés physiques et aux passions brûlantes qui les animent. Corrompus par le gouvernement de Venise, ils étaient fourbes, avides et rampants; modifiés par les Français et par les Russes, ils devinrent des hommes; et on n'eut plus à leur reprocher qu'une sévérité outrée envers le sexe, qu'ils traitent avec dureté. En vain la nature a départi à leurs femmes les dons de la beauté et de la sagesse; elles n'ont pu parvenir à dompter des hommes trop en contact avec les Turcs pour n'avoir pas adopté quelques-uns de leurs préjugés. Aussi ces épouses, dont les mœurs sanctifient le foyer paternel et constituent l'union des familles, ne connaissent-elles presque jamais que les peines de la vie. Bonnes, chastes, modestes, laborieuses, elles épuisent le cours des années pour nourrir des garçons peu sensibles à leur tendresse, et des filles timides comme la pudeur, destinées à leur succéder dans une carrière dont elles leur enseignent, par des exemples de tous les jours, à supporter les épreuves avec une douceur et une résignation dignes des couronnes réservées aux graces et à l'innocence.

Les occupations du peuple sont douces; et ceux

qu'on appelle *archontes*, issus des familles inscrites aux pages *enluminées* du livre d'or, fainéants comme les patriciens de Venise, se croiraient déshonorés, s'ils ne passaient pas leur temps à fumer et à ourdir des intrigues. C'est dans l'antichambre du gouverneur des îles Ioniennes qu'on les trouve ordinairement occupés à se dénoncer, ou bien à se ruiner en procès au barreau insidieux des tribunaux de Corfou, où la justice et la chicane sont, comme le dit Columelle, *un trafic toléré*, *concessum latrocinium*. L'occupation des marins se réduit au cabotage de la côte, à recueillir et à presser les olives, et à exploiter une fabrique de tabac à priser. Les propriétaires exportent leurs oranges ainsi que leurs limons, et vendent leurs cédrats par commission aux juifs de Salonique, qui les expédient en Allemagne et jusqu'en Pologne, aux sectateurs de la religion mosaïque, qui les emploient symboliquement dans leur cérémonie de la *fête des tentes*.

Telles sont les richesses, la population, l'importance de Parga; et des marchands pourraient à bon droit demander quel intérêt peut mériter cette peuplade. Les Français, toujours généreux, ne raisonnèrent pas ainsi lorsqu'ils furent chargés pour la seconde fois de veiller à sa conservation. Ce fut alors que les prétentions d'Ali pacha se réveillèrent avec plus d'énergie, et qu'il organisa de nouveau ses plans et ses intrigues afin d'en obtenir la possession. Alors commença, pour le consul-général de France à Janina, la tâche difficile de défendre quatre mille chré-

tiens contre les fureurs et les embûches du plus méchant des hommes. Il fallait du courage et de la persévérance pour maintenir l'équilibre entre des cœurs ulcérés et un satrape puissant vieilli dans l'habitude du crime. Soutenir des droits mal énoncés et contestés par un gouvernement méticuleux, surveiller des complots, combattre en négligeant sa propre sûreté, s'abandonner aux chances du destin pour rendre prospère celui des Parguinotes, braver les poignards et le poison, telle fut la condition de celui qui se trouva chargé de couvrir les Albanais de Parga du pavillon de la France, qui fut toujours l'égide des chrétiens. Cete lutte fatale existait depuis l'année 1807, lorsqu'au mois d'avril 1814, Ali, informé des événements qui venaient de changer la face de l'Europe, se crut en mesure d'accomplir ses projets contre Parga. Mais son audace fut châtiée par les avis du consul, qui, gardé à vue, put cependant prévenir le commandant français de ce qui se passait. Grace à ses avis, soixante grenadiers repoussèrent les hordes mahométanes, en leur tuant cent onze hommes et quatre *Bim-Bachis* ou *Chiliarques;* et les projets de l'injuste agresseur tournèrent à sa confusion. Combien de larmes de rage il versa à cette nouvelle, *Parga, défendue par soixante soldats français, triomphe* (1)! Il sentait que cet évé-

---

(1) Au mois d'avril 1815, Parga fut attaqué par plus de cinq mille Albanais, commandés par les lieutenants du visir Ali pacha, Muhardar et Omer bey Brioni. L'ordre portait qu'ils livreraient la ville au pillage, et qu'ils passeraient au fil de l'épée

nement lui enlevait la proie qu'il convoitait pour assouvir sa vengeance. En effet le sort des armes avait résolu le problême des destinées de Parga. Son implacable ennemi venait d'être battu dans les rues mêmes de la basse ville, où ses troupes avaient pénétré au mépris des traités. Le sang français avait été répandu pour son salut. Un général, dont le nom sera long-temps cher aux Ioniens, venait d'augmenter ses moyens de défense : les dangers étaient passés!....

Mais, ô honte ineffaçable et nécessaire à consigner pour flétrir, s'il est possible, la plus noire ingratitude! Malheureuse Parga, puisqu'il faut le dire, tu n'existes que par la commisération des puissances chrétiennes! Deux fois les armes de la France, et deux fois celles de la Russie, t'avaient préservée de la rage des tigres. Le sang de ceux qui venaient de se dévouer pour ta cause fumait encore sous tes bastions : tes envoyés, accueillis comme des enfants chéris par le lieutenant-général Donzelot, que les îles Ioniennes nomment encore *leur père;* comblés de ses bienfaits, chargés de vivres, de munitions et de secours en argent qu'ils avaient obtenus dans nos jours de détresse (1), te rap-

---

tous ceux des habitants qu'on ne jugerait pas à propos de garder pour en faire des esclaves. Sans déclaration de guerre, puisque la France et la Turquie étaient en paix, la ville fut aussitôt envahie qu'attaquée. Le colonel Nicole, avec soixante hommes, repoussa, battit et mit en déroute les brigands, qui laissèrent les rues remplies de morts et de blessés.

(1) La garnison de Corfou n'était pas soldée depuis long-

portaient, avec de nouveaux bienfaits, l'espérance de l'avenir et la garantie d'une paix prochaine, car l'Europe touchait au moment de sa réconciliation!..... Mais les ingrats (c'étaient les *archontes* et non le peuple) n'avaient pas encore perdu de vue les donjons de Corfou, ils quittaient à peine le général Donzelot, dont ils venaient d'arroser les mains de leurs larmes, qu'ils se rendent à la croisière anglaise pour la décider à s'emparer de Parga par trahison.

L'Anglais, débarqué au pied des rochers, s'avance à la faveur des ténèbres, guidé par les archontes, à la voix desquels on ouvre la citadelle. Les soldats sont surpris dans leur poste, et le colonel ne se réveille qu'en sentant la pointe des bayonnettes appuyées sur son cœur. Les guerriers des deux nations rivales restent confondus, les uns d'un succès immérité, et les autres d'une surprise à laquelle ils ne pouvaient croire! Les jours des Français furent respectés, et on les renvoya libres à Corfou! Mais une victoire ignominieuse ne pouvait être couronnée que par le crime de ceux qui l'avaient provoquée.

Fidèle et trop infortuné Véja (1), tu mourus de la main d'un coupable que ta douceur et tes bontés

---

temps; les caisses étaient épuisées; on avait été obligé de recourir à un emprunt journalier pour le service courant, quand le général Donzelot eut la générosité d'accorder un secours pécuniaire aux ingrats et avides archontes de Parga.

(1) Véja fut assassiné par Th. D., auquel j'ai reproché en face son forfait, le 25 juin 1814.

avaient épargné! Ta mémoire et tes services ne peuvent rester ignorés. Les Anglais connaissent le prix de la vertu, ils la récompensent. Véja, ta famille inconsolable verra tôt ou tard ta vengeance, tes mânes seront appaisés, et si l'assassin reste impuni, il ne peut échapper à la justice divine!

J'ai revu Parga depuis sa trahison; une inquiétude vague régnait parmi ses habitants, et, comme par leur défection ils n'avaient pas été compris dans la capitulation de Corfou, la crainte de tomber au pouvoir d'Ali pacha les agitait! Effrayés de leur position dans un moment où il s'agissait de céder leur territoire à l'ennemi de leurs libertés, un beau mouvement a mérité de faire oublier leur ingratitude! *Le sanglant sacrifice va se consommer, Parga est cédée à Ali pacha!* A cette nouvelle, qui se répandit au mois de mars 1818, la population entière se rend aux autels de la vierge, protectrice d'une ville fondée sous ses auspices. Vieillards, hommes, femmes, enfants, mêlant leurs voix à celles des ministres des autels, apostrophent avec des sanglots l'image vénérée. « Toi, qui nous « protégeas et nous défendis si long-temps, *vierge* « *couronnée*, notre mère et notre reine, n'abandonne « pas ton peuple chéri! fais un miracle en sa faveur, « daigne le sauver, quand l'univers chrétien semble « l'abandonner. Tes autels fumeront à jamais de notre « encens, et nos neveux, en bénissant ton nom, at- « testeront aux siècles à venir notre reconnaissance « et tes bienfaits. »

Après cette prière mêlée de larmes et de sanglots,

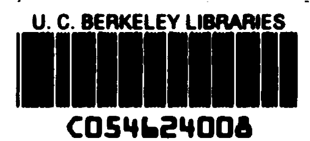
les familles s'étant rendues au cimetière, on ouvrit les tombeaux des ancêtres et on en retira leurs ossements. Chargés des restes de ceux qu'ils chérissaient, les Parguinotes se retirèrent dans leur citadelle avec ces tristes reliques, décidés, si on les sacrifiait, à s'ensevelir sous ses ruines! .....

On dit qu'un monarque puissant, touché de ce pieux dévouement, a compati à l'infortune des vieux chrétiens de Parga, et que la libre possession des rochers du cap Chimærium leur est garantie à jamais.



ERRATA DU TOME PREMIER.

Page 41, ligne 17, Scyllax, *lisez* Scylax.
— 43, — 29, Casteldus, *lisez* Castaldus.
— 46, — 2, Arcocérauniens, *lisez* Acrocérauniens.
— 172, — 9, Lazares, *lisez* Lazaris.
— 233, — 6, Radgliffe, *lisez* Radcliffe.
— 259, — 20, Condami, situé une lieue, *lisez* six lieues.
— 271, — 24, Brindse, *lisez* Brindes.
— 306, — 29, fragment d'une chronique trouvée à Argyro-Castron, c. xxv de ce voyage (en note), *lisez* t. V de ce voyage.
— 343, — 29, archidiatre, *lisez* archi-ïatre.
— 475, — 6, la pêche des dîmes, *lisez* des sardines.


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C054624008

